

ii  
Ms.  
rule

4° Acad. 111 (17, 2)

706h

~~IV  
547 (17, 2)~~

7a

8-10 (17, 2)









Acad 111

NOTICES ET EXTRAITS  
DES  
MANUSCRITS  
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES.

Fa  
310 (1712

~~Hbk  
IV  
541  
1712~~



NOTICES ET EXTRAITS  
DES  
MANUSCRITS  
DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE  
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES,  
PUBLIÉS PAR L'INSTITUT NATIONAL DE FRANCE.

FAISANT SUITE

AUX NOTICES ET EXTRAITS LUS AU COMITÉ ÉTABLI DANS L'ACADÉMIE  
DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

TOME DIX-SEPTIÈME.



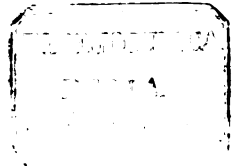
PARIS.  
IMPRIMERIE NATIONALE.

M DCCC LI.

47, 2  
1857

57 1/2

11. 3.



## **SECONDE PARTIE.**





---

# TABLE

## DE LA SECONDE PARTIE DU TOME XVII.

---

	Pages.
NOTICE sur le livre XXXVII de Nicéphore Grégoras, avec une traduction française et des notes, par M. Val. Parisot.....	1
NOUVELLES RECHERCHES sur la vie et les écrits de Robert Blondel, poète, historien et moraliste, contemporain de Charles VII, par M. Vallet de Viriville.....	406



**NOTICES ET EXTRAITS**  
DES  
**MANUSCRITS**  
**DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE**  
ET AUTRES BIBLIOTHÈQUES.

---

**NOTICE**

SUR

**LE LIVRE XXXVII DE NICÉPHORE GRÉGORAS,**

AVEC UNE TRADUCTION FRANÇAISE ET DES NOTES,

PAR M. VAL. PARISOT.

---

**PRÉLIMINAIRES.**

I.

OCCASION ET OBJET DE CE TRAVAIL.

On sait assez que Nicéphore Grégoras fut un des esprits les plus féconds et les plus encyclopédiques du **xiv<sup>e</sup>** siècle. Philosophie, théologie, littérature, sciences, tout attira successivement son attention; et il n'est aucune de ces branches du savoir humain sur laquelle ne

TOME XVII, 2<sup>e</sup> partie.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

se soient exercées, et sa parole toujours facile et abondante, et sa plume, dont souvent la rapidité a tenu du prodige. Boivin, reproduit par Fabricius (tome VII de la *Biblioth. gr.*, éd. de Harles), a dressé un long catalogue de ses ouvrages, et ce catalogue peut-être n'est pas complet. Mais, quoi qu'il en soit, la plus précieuse de toutes ces productions sera toujours l'*Histoire romaine*, c'est-à-dire l'*Histoire du Bas-Empire*, dans laquelle cet ancien favori de Métochite, ce courtisan d'Andronic III, cet ennemi d'Andronic IV et de Cantacuzène, cet antagoniste implacable des Palamites, nous raconte les événements parfois si romanesques ou si dramatiques, et toujours si riches d'instruction, qui signalèrent la dernière période de l'empire d'Orient, depuis la prise de Constantinople par les Latins, en 1204, jusqu'au temps où l'approche de la mort le contraignit à cesser ses révélations. Grégoras, en effet, tient un des premiers rangs dans la collection des écrivains du Bas-Empire; et, dans la répartition qu'on fait des auteurs de la Byzantine sous quatre classes, il appartient à la première avec Zonaras, Nicétas et Chalcondylas, parce que, réunis eux quatre seuls, ils se trouvent former une histoire suivie et sans fortes lacunes de ces dix siècles et demi qui s'étendent de l'avènement d'Arcadius à la mort de Constantin Dragosès.

Il est donc véritablement à regretter qu'un monument de cette importance n'ait pas encore été publié dans son entier. Wolf, qui, le premier, porta la main à l'œuvre, ne prépara pour l'impression que les onze premiers livres, qui parurent, la traduction latine seule, à Bâle, en 1562, le grec et le latin à Genève, en 1605. Près de cent années se passèrent avant qu'il fût donné suite à cette tentative, et que Boivin, devenu collaborateur de la célèbre Byzantine du Louvre, ajoutât (1702) aux onze livres de Wolf, réédités à peu près sans changement, les treize suivants, traduits aussi en latin, les uns par lui, les autres par Capperonnier. Il promettait formellement de faire paraître le reste; et nul doute qu'il n'ait eu l'intention de tenir sa promesse, et qu'il ne réunit autour de lui toutes les conditions matérielles essentielles pour atteindre ce résultat. La première était d'avoir le manus-

crit complet de l'*Histoire* de Grégoras. On n'en était pas là encore à Paris en 1698; mais, en 1699, un savant danois, Rostgaard, fit don à l'abbé Letellier, garde des manuscrits de la Bibliothèque royale, d'une copie de tous les livres historiques de Grégoras que nous ne possédions pas encore en France; et, comme on le devine, cette copie passa bientôt dans les mains de Boivin, à l'instigation duquel, sans doute, l'idée première en est due. Mais Boivin mourut, et bien près d'un siècle et demi s'est écoulé depuis ses travaux, sans que les quatorze et derniers livres qui compléteraient Grégoras aient vu le jour. La Byzantine de Bonn elle-même n'a jusqu'ici que les vingt-quatre premiers; et, bien qu'on nomme dans la préface, en tête du tome II de cette réimpression, un illustre helléniste par lequel on espère voir l'ouvrage complété sous peu de temps, il est visible qu'on a plus de désirs que d'espérance: trop d'autres labeurs de longue haleine et d'importance se disputent les veilles de M. Hase, pour qu'il condescende de sitôt au vœu qu'expriment les éditeurs de Bonn, et que toute l'Europe savante serait heureuse de le voir accueillir.

Croyant savoir qu'il ne faut pas compter sur cette bonne fortune, et ayant eu besoin, pour un travail que nous faisons sur Cantacuzène, d'examiner de près plusieurs auteurs ses compatriotes et ses contemporains, notamment les historiens, nous oserons tenter, à notre tour, de mettre à fin ce qu'a commencé Wolf, ce qu'a continué Boivin, ce que désirent voir finir les héritiers de la pensée de Niebuhr.

Mais, quoique la tâche que nous nous sommes imposée soit maintenant très-avancée, nous ne voulons, pour le moment, présenter au public, et à titre d'essai, qu'un seul des quatorze livres inédits de l'*Histoire* de Grégoras, avec traduction française, variantes et notes. Ce sera le livre XXXVII (l'avant dernier de toute l'*Histoire*).

Ce livre est un de ceux qui manquaient encore, en 1698, à la Bibliothèque royale de Paris, et que nous n'avons que dans la copie de Rostgaard.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## II.

DU MANUSCRIT DE ROSTGAARD, ET, OCCASIONNELLEMENT, DU MANUSCRIT  
DU VATICAN, SUR LEQUEL IL A ÉTÉ COPIÉ.

## 1. DESCRIPTION EXTÉRIEURE OU MATÉRIELLE DU MANUSCRIT.

Le manuscrit, ou, pour mieux dire, la copie de Rostgaard, porte actuellement le n° 3075 (dans la division des manuscrits grecs); primitivement, il a été numéroté 2952<sup>2</sup>.

Tout ce qu'il contient a été extrait du manuscrit grec 1095 du Vatican. Le copiste a mis au bas de chaque livre, *contuli*; et, en effet, il est aisé de voir, à diverses corrections évidemment opérées longtemps après coup, qu'on a soigneusement et pied à pied collationné toute la copie.

A quelques mots latins mêlés de grec que l'on trouve sur les marges, et qui sont de la même écriture que le texte courant, il est visible que la transcription est d'une main italienne; qu'en conséquence, Rostgaard l'a fait exécuter, et ne l'a point exécutée lui-même.

Toutes ces circonstances, au reste, se trouvent réunies dans l'intitulé suivant, lequel occupe le feuillet immédiatement antérieur au texte grec :

NICEPHORI GREGORÆ  
LIBRI TUM HISTORICI TUM DOGMATICI  
QUOS  
IN CODICIBUS REGIS CHRISTIANISSIMI DESIDERATOS  
EX  
MANUSCRIPTO BIBLIOTHECÆ VATICANÆ 1095  
DESCRIBI CURAVIT  
ET CUM IPSO CODICE OMNI CURA ET STUDIO  
CONTULIT  
FRIDERICUS ROSTGAARD,  
ROMÆ MDCXCIX.

Sur le feuillet qui précède cet intitulé, se lit un envoi en vingt-



quatre vers élégiaques. Bien que cette petite pièce de vers ne sorte point de la ligne des plus minces poésies de circonstance, peut-être ne sera-t-on pas fâché de pouvoir la lire, ne fût-ce que parce qu'elle atteste avec combien d'aménité, dès cette époque, les trésors de nos bibliothèques étaient ouverts aux étrangers, et parce que Rostgaard y exprime le vœu de voir son volume figurer parmi les autres manuscrits. On y remarquera le nom de Boivin et le *Comis enim tota est natio Francigenum* :

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## AD LIBRUM

## DUPLEX DODECASTICHON FRIDERICI ROSTGAARD.

Parve Liber, propera dominam pertingere ad urbem  
 Quam Rex Europæ terror amorque fovet.  
 Inde verecundus te sacras confer in ædes  
 Quas late AUGUSTI bibliotheca replet.  
 Par tibi continuo præsto est insigne virorum,  
 Ille meus Clemens Boiviniusque meus.  
 Alteruter te deducet vel forsán uterque, —  
 Comis enim tota est natio Francigenum, —  
 Et te TELLERIO sistet. Tu tempora fandi  
 Exspecta, et venia dissere pauca data :  
 Dic a quo missus venias et quam memor usque  
 Mittens TELLERII nomina sancta colat  
 (Nempe jubente illo cuncti patuere recessus,  
 Dum tua me, dives Sequana, ripa tenet;  
 Utiliusque datum est regalia tecta subire  
 Millenosque libris invigilasse dies);  
 Dic pro tot meritis qua late extenditur orbis  
 TELLERII laudes, me præeunte, cani,  
 Quæque meæ renuunt tenues persolvere vires  
 Pro me Musarum reddere velle chorum.  
 Unum hoc adde, Liber, non te pro munere mitti,  
 Sed fidi pignus cordis et obsequii.  
 Et dabitur forsán, si crederis utilis ulli,  
 AUGUSTI in forulis ut potiare loco.

Scriptum Romæ, a. D. XXII Maii MDCXCIX.

Le manuscrit de Rostgaard est un in-4° sur papier de vingt-sept cahiers, ce qui donnerait cent huit feuillets; mais les deux premiers

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

sont blancs, le troisième est occupé par l'envoi, et le quatrième porte, sur le recto, l'intitulé que nous avons figuré plus haut; et, d'autre part, les cinq dernières pages sont absolument vides, quoique portant des numéros. La numérotation ne commençant qu'après le feuillet qui porte le titre, il en résulte que les chiffres ne vont que jusqu'à 104; et chaque cahier, sauf le dernier et le premier, ayant, au bas du recto de son premier feuillet, une signature grecque ( $\alpha$ ,  $\beta$ ,  $\gamma$ ,  $\delta$ , etc.), le vingt-cinquième et dernier cahier effectif est signé  $\alpha\alpha$ . De plus, il faut noter que les feuillets 28 et 68 sont vides, et que les feuillets, 27, 67 et 99 ne contiennent, l'un que onze, l'autre que douze, et le troisième que seize lignes. Le manuscrit se réduit donc, en réalité, à quatre-vingt-quatorze feuillets ou cent quatre-vingt-huit pages, plus trente-neuf lignes, en d'autres termes, à la valeur de cent quatre-vingt-neuf pages et douze lignes.

En effet, les pages ont généralement vingt-sept lignes de hauteur; assez souvent elles vont à vingt-huit; très-rarement on en trouve de vingt-six ou de vingt-neuf.

On peut compter environ quarante-huit  $\nu$  à la ligne, non compris de six à huit espaces.

En tête du manuscrit, et sur le recto du premier feuillet non numéroté, est collée, par un coin, une note manuscrite (évidemment d'un des gardes des manuscrits de la bibliothèque). On y lit, 2952<sup>2</sup> : « Nicephori Gregoræ libri V (*sic*) historici et dogmatici ex Vaticano « codice 1095, Romæ descripti anno 1699, curante et conferente « Friderico Rostgaard nobili et erudito Dano. lib. Hist. rom. 27. lib. « hist. 36<sup>m</sup> et dogmaticus 6 lib. dogmaticus 5<sup>m</sup> histor. 37. hist. 38, « libri isti omnes inediti. » Outre que cette indication pêche un peu par le désordre, puisqu'elle place le 6<sup>e</sup> livre dogmatique avant le 5<sup>e</sup>, et outre qu'elle laisse à désirer, en omettant de nous dire que le 5<sup>e</sup> dogmatique est le 35<sup>e</sup> de tout l'ouvrage, comme le 6<sup>e</sup> est le 36<sup>e</sup>, l'auteur de la note a oublié de dire qu'entre le 27<sup>e</sup> et le 35<sup>e</sup> livres se lisent, dans cette copie, vingt-trois pages appartenant au livre XXXIV, et qui ne peuvent manquer d'en former une portion très-importante.

En effet, il se trouve, comparaison faite de ces vingt-trois pages prises sur le manuscrit du Vatican et de ce que l'on possédait auparavant à Paris, que ce passage peut s'évaluer aux trois quarts du livre XXXIV.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Au total donc, le manuscrit de Rostgaard contient cinq livres trois quarts de l'*Histoire romaine* de Nicéphore Grégoras. Toutefois, ces cinq livres ne forment pas un tout continu : on a, d'un côté, le livre XXVII seul, de l'autre, les quatre livres trois quarts restant qui complètent tout l'ouvrage. On devine maintenant pourquoi les feuillets 27 et 28 sont, le dernier totalement vide, le premier vide à onze lignes près (c'est qu'il y a solution de continuité entre la fin du livre XXVII et ce que le manuscrit donne immédiatement après, et qu'avec la seconde comme avec la première partie de la transcription des textes manquants à Paris, devait commencer un nouveau cahier  $\eta$  : or  $\zeta$  ne finissait qu'avec le feuillet 28). Quant au 67<sup>e</sup> et au 68<sup>e</sup>, il n'y avait aucun besoin de procéder de même pour eux. Mais il est probable que, travaillé du besoin de courir d'abord au plus pressé, c'est-à-dire à ce qu'on regarderait comme le plus important, à l'historique proprement dit, le copiste s'est occupé des livres XXXVII et XXXVIII, avant de transcrire la fin du XXXIV<sup>e</sup> et les deux suivants.

Voici, au reste, un tableau sommaire donnant la concordance des livres et des pages du manuscrit que nous décrivons :

LIVRES.	COMMENCEMENT.		FIN.		CONTENU.
	Pag.	lig.	Pag.	lig.	
XXVII.....	1.	1.	27,	11.	54, 11.
XXXIV (fin de).	29,	1.	40,	23.	22, 23.
XXXV.....	40,	24.	55 <sup>b</sup> ,	12.	30, 16.
XXXVI.....	55 <sup>b</sup> ,	13.	67,	12.	22, 26.
XXXVII, 1°....	69,	1.	82,	25.	28, 00.
2°....	93,	12.	99,	10.	11, 25.
XXXVIII, 1°....	83,	1.	93,	12.	20, 12.
2°....	99,	10.	99,	16.	00, 06.

Mais, il faut le noter, les deux morceaux que cette table indique comme concourant à former le livre XXXVII ne se font pas suite

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

l'un à l'autre, le second s'enclasse dans le premier; en d'autres termes, après le mot *ἀνεπεπαύκει* (lignes 9 et 10 de la page 70), il faut passer, p. 93, l. 12, à *Ἐγὼ δ' ἐκεῖνο ἐπαναλήψομαι*, jusqu'à ce que, parvenu aux mots *Καὶ τὸ μετόπωρον ἐν τούτοις ἐτελεύτα*, on revienne à *τοῦ χειμῶνος* (p. 70). Le contenu du livre XXXVII se trouve ainsi, dans la copie de Rostgaard, équivaloir à quarante pages moins deux ou trois lignes.

## 2. DU DEGRÉ DE CORRECTION DU MANUSCRIT DE ROSTGAARD.

Le manuscrit 1095 du Vatican, sur lequel Rostgaard a fait exécuter la copie qu'il destinait à la Bibliothèque nationale, doit avoir été remarquablement correct. On sait, du reste, que, en général, les manuscrits des ouvrages soit historiques, soit philosophiques ou théologiques, composés au treizième et au quatorzième siècle, présentent le même avantage. On ne peut s'en étonner, puisqu'ils ont moins passé de transcription en transcription que les monuments plus anciens. Toutefois, il est certaines fautes dont probablement la responsabilité doit remonter jusqu'au manuscrit romain, au lieu d'être imputée seulement à l'inadvertance du copiste. Nous penchons à croire que tels sont les *iotacismes* *τοῖς* pour *τῆς* (p. 69, l. 14), *κοιμίσαντος* pour *κοιμήσαντος* (p. 86<sup>b</sup>, l. 13); que les imperfections assez fréquentes de la copie dans l'accentuation des enclitiques (*φίλον τε*, p. 96, l. 24 et 25; *τὸ τε μῆκος*, p. 95<sup>b</sup> l. 3; *μικρῶς πῶς*, p. 36, l. 1; *εὐρίσκειται λέγων τίς ἀπάντων*, p. 63, l. 16) viennent en partie du modèle, ainsi que l'usage de mettre l'esprit sur la première lettre d'une diphthongue initiale (*οἶ*, *ἄυριον*). Mais, pour l'ordinaire, c'est au copiste que l'on doit adresser des reproches, lorsqu'on a lieu de n'être pas complètement satisfait du texte.

Les grosses fautes, du reste, ne sont pas très-nombreuses; et presque toujours, ce nous semble, il est aisé d'en opérer la correction. Il en est, par exemple, de la taille d'*ἐκτόκεσθαι* pour *ἐκτόκια*; mais il est juste d'ajouter que le copiste lui-même, soit de son chef, soit sous la dictée, a indiqué la rectification en marge.

Certaines fautes qu'il a commises proviennent de ce qu'il n'était pas assez au courant des abréviations. C'est ainsi que, p. 14<sup>b</sup>, l. 19, il écrit *γαροῦ* et le souligne, puis qu'en marge il reproduit *γαῖ* (le ρ barré au milieu de sa tige inférieure), qui évidemment est dans le manuscrit. Il s'est donc bien douté que *γαροῦ* n'est pas la transcription vraie; mais il n'a ni su ni deviné que cette sigle très-connue cache *γαμβροῦ*. Ce même mot lui a porté encore plus malheur, p. 15<sup>b</sup>, l. 6, où, après avoir écrit *γα̃ρον*, il a visiblement effacé le circonflexe (d'où *γαρον* sans accent). Le manuscrit du Vatican portait *γαρ*<sup>α</sup>, qu'effectivement on lit en marge, mais le paléographe novice n'a pas vu que le signe final <sup>α</sup> équivaut à *ον*, non à *οι* (et pourtant il avait dû rencontrer souvent τ surmonté d'un grave double pour *τόν*). De même p. 1<sup>b</sup>, l. avant-dernière, dans cette petite incise *τοῦ τὰ θεῖα ἱεροουργοῦντο μυστήρια*, le quatrième mot est manifestement faux, et le manuscrit du Vatican doit porter un *ο* supérieur, abréviation familière de la finale *ος*. L'*ἐθέλοντα* pour *ἐθέλοντος*, p. 4, l. 23 et 24, provient sans doute de la même cause, jointe à une erreur qui aura fait prendre *ο* pour *α*.

Ailleurs le copiste sépare mal à propos des syllabes qui doivent être réunies en un seul mot (par exemple, *ἐθειλον τήν* pour *ἐθειλοντήν*, p. 55, l. 20; *ἀμφισβήτησι μου κερδους* pour *ἀμφισβητησίμου κέρδους*, p. 8, l. 3; *βολον τίμοιρον*, pour *Βολοντίμοιρον*, *Volodimir*, p. 76, l. 2; pour ne pas parler des *ἄλλο τ' ἄλλως, οἶαν δήτινα, ὅπως δήποτε*, etc.), et quelquefois il joint ou même il joint et sépare à la fois autrement qu'il le faudrait (ainsi, p. 24, l. 23, on est tout étonné de rencontrer *ἐφέσι ἀπάθη*, au lieu duquel on serait d'abord tenté de lire *ἐφέσιω ἀπαθῆ*, mais où bientôt on reconnaît *ἐφέσια πάθη*). Évidemment de semblables erreurs tiennent à ce que les mots ne sont séparés, dans le manuscrit du Vatican, que par la ponctuation ou par un hasard, par le laisser-aller naturel à la main du calligraphe, et que le copiste n'a pas toujours su distinguer quels mots coupés n'en faisaient qu'un, quelles syllabes réunies appartenaient à deux mots différents.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Nous devons signaler encore des fautes telles que  $\Phi\tilde{\alpha}\nu\alpha\iota$  pour  $\Phi\acute{\alpha}\nu\alpha\iota$  (de  $\Phi\acute{\eta}\mu\iota$ ),  $\tau\epsilon\theta\nu\tilde{\alpha}\nu\alpha\iota$  pour  $\tau\epsilon\theta\nu\acute{\alpha}\nu\alpha\iota$  (mais celle-ci n'est pas habituelle),  $\acute{\alpha}\kappa\eta\kappa\omega\tilde{\iota}\varsigma$ , p. 1<sup>b</sup>, dernière ligne,  $\kappa\acute{\alpha}\pi\epsilon\iota\delta\acute{\eta}\pi\epsilon\rho$ , p. 96<sup>b</sup>, l. 26 et 27 (où peut-être le premier accent provient de ce qu'il y avait un esprit doux dans le manuscrit du Vatican).

Assez souvent les esprits sont oubliés (nous ne dirons pas omis à dessein, comme on le pratique quelquefois aujourd'hui sur les deux  $\rho\rho$  au milieu des mots ( $\psi\acute{\omicron}\rho\rho\omega$ , p. 95, l. 17;  $\acute{\alpha}\rho\rho\acute{\omega}\sigma\iota\omega\varsigma$ , p. 97, l. 5, etc.). Les  $\iota$  souscrits ne sont jamais marqués; et nul doute qu'ici la copie ne reproduise l'orthographe du modèle. Jamais, non plus, l'esprit ne se voit sur la syllabe provenant d'une crase ( $\acute{\epsilon}\nu\ \tau\alpha\tilde{\upsilon}\tau\omega$ , p. 59<sup>b</sup>, l. 22), et, là encore, l'employé de Rostgaard a dû être copiste fidèle.

Il n'en a pas été de même pour les initiales de noms propres. Son intention semble avoir été de les écrire toujours par des capitales, mais il a manqué souvent à cette règle, et cela au milieu comme au commencement ou à la fin (témoin  $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\acute{\epsilon}\iota\omega$  pour saint Basile, p. 1<sup>b</sup>, dernière ligne,  $\tau\omicron\tilde{\upsilon}\ \tau\tilde{\omega}\nu\ \beta\epsilon\rho\alpha\iota\acute{\omega}\nu\ \psi\acute{\alpha}\lambda\alpha\iota\ \tau\upsilon\rho\acute{\alpha}\nu\eta\nu\omicron\upsilon$ , p. 20, l. 22,  $\acute{\omicron}\psi\acute{\epsilon}\ \delta\acute{\epsilon}\ \Phi\omega\kappa\acute{\alpha}\epsilon\alpha\varsigma\ \acute{\epsilon}\tilde{\iota}\nu\alpha\iota\ \psi\epsilon\pi\upsilon\sigma\mu\acute{\epsilon}\nu\omicron\varsigma$ , p. 96, l. 19,  $\acute{\omicron}\ \mu\acute{\epsilon}\nu\ \delta\alpha\sigma\kappa\acute{\epsilon}\lambda\iota\omicron\varsigma\ \acute{\omicron}\ \delta'\acute{\alpha}\sigma\tau\alpha\kappa\eta\nu\acute{\omicron}\varsigma$ , p. 95<sup>b</sup>, l. 14, tandis qu'un peu plus bas  $\psi\acute{\omicron}\lambda\omega\ \acute{\epsilon}\lambda\lambda\eta\nu\acute{\iota}\delta\alpha$ , p. 96, l. 6, offre un grand E). On peut, de même, trouver étrange que  $\text{Κράλης}$ ,  $\text{Κόντου}$  soient souvent écrits par initiales majuscules et que  $\beta\alpha\sigma\iota\lambda\acute{\epsilon}\upsilon\varsigma$ , dans le sens d'Empereur, n'en ait pas.

Il n'y a rien de grave en tout cela, rien qu'il ne soit facile de corriger, de ramener à un même système.

Il ne nous reste plus qu'à examiner le contenu des marges de notre manuscrit.

Ces marges, vides quelquefois, contiennent diverses mentions, les unes particulières à la copie de Rostgaard, les autres qui se trouvaient dans le manuscrit du Vatican et que l'on a dû transcrire.

Ces dernières sont: 1° le chiffre du paragraphe (sauf quand le livre en tout ou en partie manque de division); 2° le sommaire soit des paragraphes, soit de certains passages (quelquefois ces sommaires commencent par  $\acute{\omicron}\rho\alpha$  et sembleraient des *nota bene*); 3° la sigle



Cη pour σημειωτέον (l'équivalent de *nota*), mais sans un mot de plus; 4° l'indication des auteurs et ouvrages cités (le plus souvent sans dire quel livre et surtout quel paragraphe); 5° l'indication des personnages qui, tour à tour, prennent la parole (Ἀγαθάγγελος, Γρηγοράς), et celle du point où commencent les demandes, réponses, résumés, etc. (ἐρώτησις, ἀπόκρισις, ἀνάληψις); 6°, mais rarement, l'indication de l'année (par exemple, Ἀρχὴ Ν Ϛ', p. 15, l. 12). En général, pour toutes ces notes marginales, le copiste reproduit, plus souvent que dans le texte courant, la figure des abréviations de son modèle. On pourrait demander s'il les a toujours comprises, car, d'une part, il semble qu'il ne les reproduit pas toutes, et, de l'autre, ou il ne copie pas fidèlement, ou il devrait avertir qu'il nous donne, par fidélité, une leçon fautive (p. 3<sup>b</sup>, par exemple, lorsqu'il écrit ὄρα λύσιω ἐτέρ<sup>ρ</sup> μετὰ μαρτυριῶν ἀπὸ τῆς Θείας γραφῆς, il est clair que le troisième mot doit être ἐτέραν et non ἐτέρας; il est clair, par conséquent, que l'abréviation finale de ce mot est vicieuse et a été primitivement Ϛ).

Quant aux indications particulières à la copie de Rostgaard, la plupart se classent sous deux chefs. Tantôt ce sont des rectifications faites à mesure qu'il collationnait et découvrait ainsi, ou une omission (nécessitant intercalation sur la marge pour ne pas surcharger), ou un mot à corriger et qui ne pouvait l'être commodément ou proprement dans le texte même (car toutes les fois qu'il le peut avec clarté, c'est là qu'il opère la correction). Tantôt, et chaque fois qu'il commence à transcrire une autre page du manuscrit romain, il en signale la pagination par les deux mots *Mss. fol.* suivis d'un chiffre (256<sup>a</sup>, par exemple, ou 256<sup>b</sup>). Les pages de ce dernier contiennent près de cinq sixièmes en sus de celles de Rostgaard, dans le livre XXVII. [En effet, ce livre commence dans le manuscrit du Vatican, à la 9<sup>e</sup> avant-dernière ligne de 123<sup>b</sup>, *Mss. fol. 123 v<sup>o</sup>, lin. 10 a fine*, dit la marge parisienne, et se termine à peu près à la 8<sup>e</sup> ligne de 138<sup>b</sup>, c'est-à-dire qu'il occupe de vingt-neuf à trente pages dans le Vatican, tandis qu'il en a plus de cinquante-cinq dans le nôtre.] Mais, pour les livres XXXVI,

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

XXXV et portion de XXXIV, l'inégalité devient bien moindre, la page du Vatican est à celle de Rostgaard comme 3 est à 2, ou plus exactement comme 38 est à 25 (car la ligne 4 de notre page 29 répond à la 1<sup>o</sup> ligne du fol. 225 v<sup>o</sup> romain, tandis que le fol. 250 v<sup>o</sup> commence dans la 17<sup>e</sup> ligne du verso de la page parisienne 66); et, dans les deux derniers livres, l'excès de la page romaine n'est plus que d'un 5<sup>e</sup>, le manuscrit de Rome ne contenant de 251<sup>a</sup> à 275<sup>b</sup>, c'est-à-dire en 49 pages, que les feuillets 69-98 de la copie de Rostgaard (moins quatre lignes), d'où la proportion 60 est à 49.

De loin en loin s'aperçoivent encore en marge quelques notules, soit pour annoncer que le copiste n'a su comment lire (comme *vel κακῆθεν* vis-à-vis d'une ligne où se voit *ἐκείθεν*, le γαῖ ci-dessus mentionné, etc.), soit pour signaler au lecteur la transposition de onze pages du livre XXXVII au livre XXXVIII, soit pour mettre en regard du texte courant l'indication de quelque autre passage de Grégoras. Ces dernières sont excessivement rares, et proviennent indubitablement d'un lecteur qui aura eu l'intention de travailler sur Grégoras, et que nous soupçonnons être Boivin lui-même.

### III.

#### QUELQUES MOTS SUR LA PRÉSENTE PUBLICATION.

Une fois décidé à faire paraître comme échantillon d'une édition princeps de la dernière partie de l'*Histoire romaine* de Grégoras, un de ces quatorze livres inédits qu'on attend depuis si longtemps, et une fois notre choix fixé sur le livre XXXVII, il nous a semblé que publier le texte grec sans rien qui pût le contrôler ou l'éclaircir, ne serait qu'un bien mince service rendu à la science. De là notre résolution de joindre au texte et une traduction et des notes.

Quant au texte lui-même, la copie de Rostgaard ne faisant que représenter le manuscrit du Vatican, à certaines fautes près que nous avons essayé de caractériser, notre tâche était tracée : tout en nous écartant le moins possible de Rostgaard, nous avons dû ne nous atta-

cher superstitieusement ni à son orthographe ni à sa ponctuation, ni même à son texte, quand incontestablement il était fautif. Revenir au texte romain, tel a dû être notre but, sauf dans ces cas rares où le texte romain lui-même est répréhensible. Agir d'une autre façon eût été outrer la fidélité; car, d'une part, il était presque toujours facile de découvrir, sous l'altération de Rostgaard, la leçon véritable, et de l'autre, nous nous proposons de prévenir toujours le lecteur des changements que nous introduisons ainsi. C'est ce que nous ne manquons jamais de faire dans les remarques jetées au bas du texte, sur deux colonnes; bien entendu que, généralement, nous jugeons inutile d'avertir lorsque nous modifions l'accentuation, lorsque nous ajoutons les iota souscrits, lorsque nous superposons ou plaçons autrement les esprits, lorsque nous réunissons ou séparons les syllabes correctement.

Ce ne sont pas, au reste, les seules remarques que nous jetions au bas des pages; et, sous la rubrique, MARGE DE ROSTGAARD, nous avons conservé et les sommaires des paragraphes et les autres mentions marginales que présente le manuscrit, sauf ce qui a trait à la coïncidence des pages.

Cette coïncidence, nous l'avons réservée pour la marge de notre propre texte: seulement nous ne nous sommes pas borné à donner la pagination du Vatican; celle de Rostgaard marche parallèlement avec elle, alternant la plupart du temps. On devinera facilement que R indique notre manuscrit, et V celui du Vatican; et l'on s'habituerait vite à reconnaître dans le texte courant l'astérisque double comme signalant le commencement d'une page de la copie, l'astérisque simple comme se référant au manuscrit modèle.

Bien qu'au delà du paragraphe 4, le livre XXXVII n'offre plus de divisions, nous avons cru avantageux de continuer une numérotation. Le principe une fois admis, fallait-il regarder comme un même paragraphe tout ce qui se rapportait au même sujet, quitte à subdiviser ensuite? L'aventure de Khalil, par exemple, doit-elle être le paragraphe 5? Le récit des intrigues d'Alexis et de Roman pour

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
- Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

le titre de métropolitaine de Russie, et l'abandon de la foi chrétienne par Olgierd, le paragraphe 6<sup>e</sup>. S'il en était ainsi, les divers paragraphes seraient extrêmement inégaux entre eux. Bien que ce ne soit pas là une raison péremptoire pour rejeter cet arrangement, bien que, dans les livres publiés de Grégoras, les paragraphes ou chapitres soient subdivisés, nous avons préféré continuer la division simple et marcher uniformément par paragraphes. Comme évidemment Grégoras, au moins pour ses derniers livres, n'a pris aucun parti sur cet objet, nous étions libres; et notre méthode a l'avantage d'être la plus commode.

La traduction ensuite a dû nous occuper.

Quelque temps nous nous sommes demandé si nous l'exécuterions en latin ou en français. Un jour, sans doute, nous en publierions une dans la première de ces langues; et, si nous le faisons dès aujourd'hui, les premiers volumes du présent recueil nous fourniraient plus d'un exemple à citer en faveur du parti que nous aurions pris. Mais l'usage contraire est encore plus fréquent; et quand c'est surtout chez un public français qu'il s'agit de faire naître l'intérêt pour une future publication, il semble plutôt que c'est en français qu'il faut parler. C'est donc en notre langue que nous nous sommes déterminé provisoirement à faire parler Grégoras.

Quant au mode de traduction, la nature des choses nous indiquait ce qu'il y avait à faire. A coup sûr, nous ne devons pas consentir à être plat et servile à force de serrer le texte: toutefois une traduction princeps demande une fidélité plus stricte que d'autres. Nous nous sommes donc astreint à cette condition, dont le résultat est nécessairement d'enlever quelque chose à l'aisance des mouvements, à l'air de grâce et d'indépendance du style. Nous sollicitons, sous ce rapport, quelque indulgence de la part du lecteur, surtout pour les passages où Grégoras, s'embarrassant dans ses apologies ou dans les récriminations contre ce qu'il hait, multiplie les répétitions, les restrictions, les récapitulations: tels sont, surtout, le premier paragraphe, et, jusqu'à un certain point, le second et le dernier.

Restent les notes proprement dites. De quel genre devaient-elles être? — Puisque c'est un texte grec inédit que nous donnons, nous ne pouvons nous dispenser, de loin en loin, des *notes philologiques*, soit pour discuter le sens, soit pour élucider des expressions, des tournures remarquables. Mais elles sont rares, et c'est surtout les *notes historiques* qui prendront de la place dans cette troisième partie de notre travail. Nous nous appliquerons à bien mettre en relief les faits et les dates, les grands traits et les détails, les hommes et les causes. Nous comparerons Grégoras et à lui-même et aux autres historiens, tant grecs qu'étrangers, tant ecclésiastiques que profanes. Nous signalerons ses inexactitudes, ses lacunes, en même temps que ses qualités, sa supériorité lorsqu'il sera supérieur. Nous terminerons par un tableau des notions dont seul ce livre XXXVII nous met en possession, et que nous ignorerions sans lui. Nous ne nous interdirons pas quelques mots sur la valeur littéraire des diverses parties de ce grand morceau historique. Il en ressortira, nous l'espérons, que ce n'est pas tout à fait à tort que nous avons porté notre choix sur cet avant-dernier livre de l'ouvrage de Nicéphore, pour nous en faire à la fois l'éditeur, l'annotateur et le traducteur.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## ΝΙΚΗΦΟΡΟΥ ΤΟΥ ΓΡΗΓΟΡΑ

### ΡΩΜΑΙΚΗΣ ΙΣΤΟΡΙΑΣ

ΛΟΓΟΣ ΛΖ'.

α' <sup>1</sup> (1).

· V. 251 ·  
· R. 69 ·

· · · Ἐμοὶ δ' ἀρχομένῳ (2) τῆς ἱστορίας τὸ σκοπιμώτατον ἦν τὴν<sup>a</sup> τῶν δημοσίων (3) πραγμάτων τοῖς ἔπειτ' ἀνθρώποις γράφοντι παραπέμπειν διήγησίν τε καὶ δήλωσιν. Ἄλλ' ὥσπερ τις ἄγριος ἄνεμος, ἐξ ἀρκτῶν καταρράγεις πηγῶν, πρὶν ἡμᾶς αἰσθέσθαι καὶ πρὶν παρεσκευάσθαι πρὸς τὴν ἀπάντησιν (4), ἐξαίφνης συνεκύκησέ τε καὶ συνετάραξε τῆς ἡμετέρας καὶ συνήθους (5) ἐκείνης γαλήνης τοῦδαφος (6), τοὺς κατὰ τῆς τοῦ Θεοῦ ἐκκλησίας ἐπενεγκῶν χειμῶνας καὶ κλύδωνας. Κάπειδήπερ διὰ τὰδ' <sup>2</sup> ἀναγκαῖον ἅπαξ προελομένῳ διεξιέναι πάνθ' ὅσαπερ ἂν καὶ οἶά γε εἶη τὰ τέως παρεκπεσόντα τῆς ἐκκλησιαστικῆς ὑποθέσεως (7) ναύαγια, καὶ οἷτινες εἶεν καὶ ὅπως καὶ μέχρι πόσου, καὶ μεθ' οἷας τῆς προθυμίας τοῖς<sup>3</sup> τῶν χειμῶνων ἐκείνων ἐνεκαρτέρησαν κύμασι, συνείρειν καὶ συνυφαίνειν τῷ τῆς ἱστορίας σώματι ταυτησί, καὶ συνάπτειν ἕκα-

MARGE DE ROSTGAARD. — <sup>a</sup> Vis-à-vis de la première ligne de texte Ἐμοί—τὴν, commence le *Nota bene* suivant, lequel occupe deux petites lignes :

Ὅρα τὰς αἰτίας δι' ἃς ἀναγκάζεται  
ἐπαναλαμβάνειν τὰ εἰρημένα.

<sup>1</sup> Ce chiffre<sup>1</sup>, que nous mettons en tête, n'est pas dans le texte, pas plus que<sup>2</sup>, un peu plus bas, en tête de Οἱ γὰρ τὸ Γαλατῶνυμον κτλ. ; et il est possible que l'intention, soit de Grégoras, soit de l'éditeur primitif, ait été de ne donner aucun nu-

méro à ces préliminaires, et de faire de οἱ γὰρ τὸ Γ. le premier paragraphe, de ἐντεῦθεν ὁρμώμενοι le deuxième. Mais, comme, d'une part, rien ne prouve décidément qu'ils l'aient voulu ainsi, comme évidemment Grégoras n'a pas eu le temps de



## NICÉPHORE GRÉGORAS.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## HISTOIRE ROMAINE,

## LIVRE XXXVII.

## 1.

Quand j'entamai cette histoire, c'est surtout des événements politiques que j'avais pour but de mettre par écrit et de léguer aux générations à venir le récit et le tableau. Mais une bourrasque violente a brusquement fait explosion, et, avant que nous nous en aperçussions et que nous eussions fait nos dispositions pour y parer, un bouleversement, un désordre soudains ont rompu l'équilibre et le calme qui nous étaient propres et habituels, en ajoutant à tant d'autres faits un trait nouveau, — l'Église battue par les tempêtes et par les vagues. Or, comme, une fois le parti pris d'en tenir compte, il était indispensable, soit d'énumérer, soit de caractériser en détail les

mettre la dernière main à son ouvrage; comme toute division numérique manque après le n° 4 (voyez p. 32 et 33, notes), bien qu'on fût à peine alors au sixième du présent livre, comme, d'autre part, une séparation à *ἐντεῦθεν δρμώμενοι* serait absurde (voy. la note sur ce passage), nous ne balançons pas à voir dans ces prolégomènes un paragraphe 1<sup>er</sup>, tel que les anciens en ont souvent mis en tête de leurs ouvrages, bien que les éditeurs aient cru devoir ne commencer la numérotation qu'après cet exorde.

<sup>1</sup> *Τάδ'*. Rostgaard porte *τά δ'*. C'est là un des exemples de cette séparation fau-

tive, et chez lui si fréquente, d'un même mot en deux (de même *ὅσα περ* à la ligne suivante, *τοῦ τ'* (pour *τοῦτ'*) *ἄλλο τ' ἄλλως* un peu plus bas, etc.; comp. surtout *βολον τίμοιρον*). On a vu que, généralement, nous nous dispenserons d'avertir que nous réunissons ces éléments mal à propos séparés par le copiste, et dont la séparation dans le manuscrit est complètement fautive. Quelquefois, au reste, mais plus rarement, il lui arrive de joindre deux mots en un seul.

<sup>2</sup> *Τοῖς*. Rostgaard portait *τῆς*, qui provient tant du génitif précédent (*τῆς προθυμίας*) que de l'iotacisme.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

τέροις ἐκάτερα, ἅτε συναίτια γινόμενα ἀλλήλοις, ὡς δειχθή-  
σεται προοιούσῳ ἡμῶν (8), καὶ ὑφ' ἑαυτῶν ἀλλήλοις συμπλε-  
κόμενα καὶ οὐδαμῇ τῆς πρὸς ἀλλήλα συμφυΐας τε καὶ ἀλλη-  
λουχίας διασπασθῆναι δυνάμενα, πολυειδῆ καὶ διπλῆν ἀνθ'  
ἀπλῆς καὶ μονοειδοῦς ἐλάθομεν δρῶντες τὴν ἱστορίαν, δημο-  
σίων πραγμάτων καὶ ἅμα ἐκκλησιαστικῶν, παρὰ πᾶσάν τε  
προσδοκίαν καὶ παρὰ πᾶσαν τὴν ἐξ ἀρχῆς ἡμῶν πρόθεσιν,  
συμβάν οὕτως ὡς ἐν μέσῳ φάναι πορεία ὡς<sup>1</sup> ἀναγκάζεσθαι  
ἡμᾶς (9) " συνεχεῖς τὰς ἐκδρομάς τε καὶ ἀνελίξεις καὶ ἐπανα-  
λήψεις τῶν λόγων ποιεῖσθαι καὶ ἐφαρμότιον καὶ συντιθέ-  
ναι, καὶ παραπομπὰς παμπόλλους πολλαχῇ ποιεῖσθαι (10)  
καὶ ἀναμνήσεις καὶ περιόδους πολυτρόπους, νῦν μὲν διὰ μα-  
κροῦ τοῦ μεταξύ, νῦν δ' ἐκ τοῦ σύνεγγυς. Ἀνεμέσητον οὖν  
εἶναι χρεῶν τὸ καθ' ἡμᾶς εἰς τοῦτ'<sup>2</sup> ἀνάγκης συνελαθέντας τῇ  
τῶν ἐξ ἀνάγκης ἄλλοτ' ἄλλως ἐχόντων πραγμάτων φορᾶ (11).  
Ἰπὸ γὰρ δυοῖν ἐναντίον, ψυχαῖς δηλαδὴ καὶ σώμασι χρωμέ-  
νων ἀνθρώπων (12), αὐτὰ διοικούμενα, πῶς μὲν ὑπὸ φύσεως  
καὶ αὐτὰ, πῶς δ' ὑπὸ νόμων καὶ ἐθῶν ρυθμιζόμενα (13), ἀνάγκη  
διαφόρους γίνεσθαι τοὺς βίους, \* διαφόρων ὄντων τῶν τε διοι-  
κούντων καὶ διοικουμένων, τῶν τε ρυθμιζόντων καὶ ρυθμιζομέ-  
νων, ὡς εἴρηται, καὶ ἐξαλλάττεσθαι, πῶς μὲν διὰ<sup>3</sup> μακρῶν,

" R. (9)  
· χεῖς

\* V. 251  
· φέρων

<sup>1</sup> ὡς, chez Rostgaard, est précédé d'une virgule; nous avons cru devoir la supprimer, pour rendre sensible la liaison de οὕτως et de ὡς, qui sont corrélatifs; tandis que, si l'on maintient la virgule, les sept mots *συμβάν οὕτως ὡς ἐν μέσῳ φάναι πορεία* forment comme une parenthèse qu'on peut retrancher sans altérer le sens, et ὡς, avec ce qui suit, est la conséquence de *πολυειδῆ καὶ διπλῆν ἐλάθομεν δρῶντες τὴν ἱστορίαν*. Cela, sans doute, peut se soutenir; mais, à notre avis, au contraire, ἀναγκάζεσθαι ἡμᾶς... ἐκδρομάς... ποιεῖ-

*σθαι* est la cause de *διπλῆν ἐλ. δρ. τ. ἱστορίαν*. C'est par suite des digressions que l'histoire est mi-partie de faits politiques et de faits relatifs à l'Église: ce n'est pas parce que l'histoire est mi-partie qu'il s'y trouve des digressions. Comparez ci-après la note (9).

<sup>2</sup> Τοῦτ'. Rostgaard a τοῦ τ'. La nécessité de corriger est évidente.

<sup>3</sup> Διὰ μακρῶν. Rostgaard écrit en un seul mot; et la preuve, c'est qu'il n'a d'accent que sur *μακρῶν*. Il y a plus, l'a de *διὰ* portait un grave; il l'a biffé. Nous

incidents, et d'annexer, de mêler ces fils nouveaux à la trame du récit, en un mot, d'enlacer les uns aux autres tous ces éléments, puisqu'ils avaient agi les uns sur les autres, comme la suite nous le montrera, et qu'ils formaient les uns avec les autres un réseau tel, que l'on ne pouvait en briser la cohésion et la dépendance mutuelles, — nous avons, sans nous en douter, au lieu d'une œuvre une de sujet et d'aspect, construit une œuvre complexe, une double histoire où se fondent les événements de la scène politique et de l'Église, contrairement à toute attente, contrairement aussi à notre plan primitif, grâce à des occurrences telles, qu'au milieu en quelque sorte du trajet, nous nous sommes trouvé contraint d'entasser digressions sur digressions, de n'avancer qu'en spirales, de reprendre les faits de haut en les adaptant, en les soudant à l'ensemble de la narration, puis, en maint endroit, de mener de front nombre d'épisodes, de mentions spéciales, et de faire des circuits en vingt façons, tantôt parcourant des intervalles considérables, tantôt serrant la côte de plus près. Qu'on ne nous sache donc pas mauvais gré de notre part à tout ceci, à nous qui subissons une nécessité à laquelle nous entraîne le cours des événements dont nécessairement l'état varie avec le temps. Car, puisque, en vertu de ce fait que les hommes ont âme et corps à leur service, c'est par deux principes opposés que se gouvernent les affaires humaines, réglées qu'elles sont tantôt par la nature, tantôt par les lois et les coutumes, inévitablement il doit se produire des existences différentes, puisqu'il y a des différences entre ce qui commande et ce qui obéit, entre ce qui impose la loi et ce qui,

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

pensons que le manuscrit du Vatican présente les deux accents, mais que le premier aura pâli et s'aperçoit à peine. En tout cas, il est clair que *διά μακρῶν* sont bien deux

mots, comme *διά συγχῶν* qui suit presque aussitôt, et comme *διά μακροῦ* dans *νῦν μὲν διά μακροῦ τοῦ μεταξὺ, νῦν δὲ διά τοῦ συνεγγύς*.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

πῶς δὲ διὰ συχρῶν τῶν μεταξὺ χρονικῶν περιόδων, καὶ πῶς μὲν μετριωτέραν καρπουμένων φαυλότητα, πῶς δ' εἰς μείζω τὴν ἀμετρίαν ἐκφερομένων ἢ κατ' ἐκεῖνα, καὶ πῶς μὲν ὑπὸ τῶν αὐτῶν, πῶς δ' οὐχ ὑπὸ τῶν αὐτῶν, νῦν μὲν τὰ αὐτὰ διὰ βίου πλημμελούντων ἢ σωφρονούντων, πῶς δ' οὐδαμῆ τὰ αὐτὰ, ὅτι μὴ διάφορα καὶ πολυειδῆ καὶ πολυτροπάτα. Ὁ γοῦν πολλάκις ἡμεῖς δεδρακότες οὐ τῶν ἀτόπων οὐδὲν οὐδαμῆ ποτε δρᾶν οὔτ' ἐνομίσαμεν οὔτ' ἐνομίσημεν, τοῦτ' αὐτὸ καὶ νῦν τε καὶ ἔπειτα δρῶντες, φλαῦρον οὐδὲν οὔτε δρώμεν ἄν ποτε οὔτε δρᾶν ποτε νομισθείμεν ἄν. Ἡ<sup>1</sup> πολλὴ μὲν τ' ἄν εἴη νέμεις πολλὴν πανταχόθεν ἡμῖν τὴν χλεύην ἐπισωρεύουσα, τῷ μεγίστῳ μέρει ζημιῶν αἰρουμένοις διὰ ῥασιώνην τοὺς ὄσοι, τὸ πρὸς Θεὸν ἀκήρατον ἔτι σέβας τηροῦντες, ἔχουσι λίαν ἐρωτικῶς τῆς ἐς τὰ δόγματα χρείας τε καὶ ζητήσεως (14) · ἦπου σχετλιώτερον, μέχρι θανάτου τοῖς ἐντεῦθεν ἐνηθληκότας δεινοῖς ἡμᾶς ὑπὲρ εὐσεβείας περιβλέπτοις πράξεσιν, ἰδία τε καὶ δημοσία, ἔπειτα ῥασιώνης δοῦναι γαστρί (15), σιωπῶντας καὶ ὥσπερ ἀωρίαν κατεγνωκότας, ὅσα πάσης ὥρας πῆφουκε καὶ πάσης ἀξία σπουδῆς. Δί' ἃ δὴ καὶ ἐπανιτέον ὄθεν \* ἡμῖν πρὸ

MARGE DE ROSTGAARD. — \* On lit, de la main du copiste, vis-à-vis de la ligne ἡμῖν πρὸ β. δ λ. κ. δ. τ. δρ. ἀνε-

Vid. inf. fol. ult.  
lib. λη.

puis suit, vis-à-vis de πεπαύκει et de ces six mots et demi τοῦ γὰρ χειμῶνος ἐκείνου πάνυ σκληροῦ γινεο-, appartenant au § 10, ἐπανάληψις. Ce même mot ἐπανάληψις se retrouve ensuite, p. 93 de Rostgaard, vis-à-vis de Θεσαν· καὶ ταῦτα μὲν τοῦτον ἔσχε τὸν τρόπον. Ἐγὼ δ' ἐ-, dont les sept premiers mots et demi appartiennent au livre XXXVIII, tandis qu'Ἐγὼ δ' ἐ-, ou achève le § 1<sup>er</sup>, ou commence le § 2 du livre XXXVII (nous nous sommes décidé pour la première disposition). Enfin, au-dessous du second Ἐπανάληψις, sur six lignes (et vis-à-vis de trois lignes de Rostgaard) a été écrit, toujours de la main du copiste : « Quæ hinc sequun- | tur, usque ad finem | hujus codicis, non | « sunt hujus loci; sed | ante initium libri 37<sup>i</sup> | collocari debent. » Comme cette phrase présente deux petites ratures, il est à croire qu'elle n'a pas été copiée. Dans ce cas, l'honneur de la remarque reviendrait, soit au transcritteur, soit à celui qui tenait la copie lors de la collation, peut-être à Rostgaard lui-même.

nous l'avons dit, reçoit la loi; il doit aussi se produire des changements, soit au bout de longues périodes chronologiques, soit par intervalles plus rapprochés, ceux-ci comme ceux-là tantôt voyant naître une moindre moisson de fautes, tantôt enfantant beaucoup plus de désordres qu'on ne l'attendrait d'un laps de temps si court, et cela tantôt par les mêmes, tantôt par d'autres agents, parfois voués d'un bout à l'autre de la vie aux mêmes délits et aux mêmes vertus, parfois passant à d'autres actes, pour ne pas dire à des actes tout contraires, et dont la physionomie et le mode varient en mille façons. Rien n'empêche donc que ce que nous avons pratiqué cent fois, sans croire rien faire d'absurde et sans passer pour absurde, nous recommencions, et aujourd'hui et plus tard, à le pratiquer sans crainte, soit de mériter, soit d'avoir l'air de mériter un reproche. L'indignation publique, au contraire, accumulerait de toute part les sarcasmes sur nous, si, par notre inaction, nous consentions à faire tort de la plus grande partie de leur gloire à ceux qui, maintenant inaltérable le culte de Dieu, s'attachent avec une affection passionnée à servir et à chercher le dogme vrai. Et quant à nous, ce serait un acte encore plus misérable que ridicule d'aller, après avoir publiquement et comme homme privé, au sein de périls terribles, issus de cette source, lutté jusqu'à la mort en faveur des saines doctrines par des actes éclatants, nous réduisant au silence et condamnant les éloges comme intempestifs, livrer en pâture à l'oubli des traits dignes à tous les instants de l'attention de tous. Ne balançons donc pas à revenir sur nos pas jusqu'au point d'où nous

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

<sup>1</sup> H. Rostgaard écrit  $\eta$ ; et, comme cinq lignes plus bas se lit  $\eta$  πον, on peut croire que les deux membres de la période, qui

commencent chacun par  $\eta$ , forment comme un dilemme, et qu'en conséquence il faut garder  $\eta$ . Mais ce serait à tort.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

βραχέος ὁ λόγος καὶ ὄπη τὸν δρόμον ἀνεπεπαύκει. \* \* Ἐγὼ<sup>1</sup>  
δ' ἐκεῖνο ἐπαναλήψομαι νῦν.

β'<sup>2</sup>.

\* V. 270<sup>a</sup> comm.  
\*\* R. 93<sup>b</sup> lieu.

Οἱ γὰρ τὸ Γαλατώνυμον ἔχοντες φρούριον (16), ἐξότου βρα-  
χείας ἐκείνης ἐξ ἀλόγου φορᾶς καὶ παραδόξου τύχης ἐδρά-  
ξαντο ἀφορμῆς, τῆς τε δηλαδὴ τῶν δυοῖν Ἀνδρονίκων τῶν βα-  
σιλέων διασπάσεως, μᾶλλον δ' ἀποσπασίας τοῦ νέου πρὸς τὸν  
οἰκεῖον πάππον (17), καὶ αὖ τῆς δευτέρας, ἣν, τεθνηκότων ἐκεί-  
νων (18), κατὰ τοῦ νέου Βασιλέως καὶ τῆς τοῦ νέου μητρὸς ὁ Καν-  
τακουζηνὸς κινήηκεν (19), παντοδαποῖς καὶ ποικίλοις δόλοισ  
ἐκείνους μὲν πρότερον, τούτους δ' ὑστερον (20), ἐπαγγελίαις τε  
ἄλλοτ'<sup>3</sup> ἄλλαις περιϊόντες ὅποῖαι καὶ ὕσαι τοῖς τοιούτοις ἡρ-  
μοτοῖον καιροῖς, βουλαῖς δηλαδὴ καὶ χρήμασι ἀφθονωτέροις<sup>4</sup>  
καὶ συμμαχίαις ὀπλιτικάις καὶ τοιούτοις δὴ τισιν<sup>5</sup>, ἐῷ γὰρ λέ-  
γειν καὶ οἶας ἐπὶ τούτοις λεληθότως διῆθεν ὑπεφαίνον τὰς ἀπει-  
λὰς καθ' ὧν ἡ πειθὴν χώραν ἐνίοτε ῥαδίαν οὐχ εὔρισκε (21)<sup>6</sup>, καὶ  
νῦν μὲν Φατέρῳ προσλιθέμενοι μέρει καὶ πρὸς Φάτερον αὐθις  
ταλαντευόμενοι (22), καὶ αἰεὶ Φάτερον παρὰ Φάτερον ἀμοιβαδὸν  
\* \* ἔξαπατῶντες, πῶς μὲν ἐκοντί, πῶς δ' οὐ μάλα ἐκοντί (23),

\*\* R. 93<sup>b</sup>.  
-τῶντες,

<sup>1</sup> Ἐγὼ. C'est ici que le manuscrit du Vatican présente cette interversion dont il a été question plus haut, et que la copie de Rostgaard n'a point rectifiée, bien que le copiste ait fini par reconnaître que l'on ne devait pas balancer à souder au prologue du liv. XXXVII le long morceau égaré presque à l'extrémité du trente-huitième.

<sup>2</sup> Ce chiffre<sup>2</sup>, que nous plaçons en avant de ce paragraphe, n'est pas là dans la copie du ms. du Vatican; on le voit à peu près au quart de ce qui, pour nous, est un seul et même paragraphe, et devant ἐντεῦθεν ὀρμώμενοι. Il en résulte que, dans le ma-

nuscrit primitif (duquel émane celui du Vatican), le paragraphe 1<sup>er</sup>, ou comprenait (outre le début Ἐμοὶ δ' ἀρχομένην jusqu'à ἀνεπεπαύκει) le morceau Ἐγὼ δ' ἐκεῖνο, etc., jusqu'à ὄχυροῖς καὶ δυσανταγωνίστοις, ou laissait en dehors, comme prologomènes à part et sans numéro, Ἐμοὶ δ' ἀρχ. — ἀνεπεπαύκει, mais toujours en s'étendant jusqu'à ὄχ. κ. δυσ. Or, qu'on lise bien tout ce commencement οἱ γὰρ τὸ Γαλατώνυμον jusqu'à δυσανταγωνίστοις, on verra que tout le passage depuis ἐξότου n'est qu'une phrase subordonnée, gouvernée par cette conjonction ἐξότου, et attendant, pour

venons de nous écarter, et où notre marche s'est interrompue. Ceci posé, voici un fait auquel je remonte dès ce moment.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 2.

Nous avons vu les possesseurs de la place de Galata, du jour où ils saisirent cette première et peu durable occasion que leur fournirent le sort aveugle et un hasard inespéré (j'entends ici les différends des deux Andronic les empereurs, ou, pour mieux dire, le soulèvement du jeune prince contre son aïeul), et ensuite celle de cette deuxième levée de boucliers qui, après la mort des deux monarques, mit Cantacuzène aux prises avec leur successeur en bas âge, et avec la mère de l'impérial enfant, avoir recours à tous les moyens et à vingt masques divers, pour entourer ceux-là d'abord, ceux-ci ensuite, de démonstrations qu'ils variaient suivant les temps, mais dont toujours le genre et le nombre étaient appropriés aux circonstances, soit que ce fussent de simples avis, soit qu'ils fournissent grosses sommes, forces militaires ou autres secours, pour ne pas parler des menaces qu'en secret, bien entendu, l'on employait à l'égard de ceux chez qui la séduction ne trouvait pas accès facile. Nous les avons vus tantôt s'adjoindre à l'un des deux partis, tantôt pencher vers l'autre côté par un jeu de bascule, et duper à tour de rôle chacun des rivaux pour son rival, tantôt de leur pleine volonté, tantôt en dépit d'eux-mêmes, vu que, bien souvent, les circonstances d'un état de

complément de la période, la suite de la phrase principale, suite qui commence à *έντεῦθεν ὁρμώμενοι*, et a pour indices cinq indicatifs (*δ'έγνώκεσαν* à *έπέβαινον*). On ne peut donc terminer le paragraphe entre *δυσανταγ.* et *έντεῦθεν*, puisque la période même ne s'y termine pas.

<sup>3</sup> Ἄλλοτ' ἄλλαις. Rostgaard ἄλλο τ' ἄλλαις. (Voy. p. 9.)

<sup>4</sup> Ἀφθονωτέροις. Rostg. ἀφθονοτέροις.

<sup>5</sup> Τοιοῦτοις δὴ τισιν. Rostgaard joint *δή τισιν*.

<sup>6</sup> Εύρισκε. Correction nécessaire et facile, pour *εὐρησκε* que portent Rostgaard

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

τῆς τοῦ καιροῦ περιστάσεως πόρρω τοῦ δέοντος ἐλαυνούσης τὸν δρόμον τῶν ἀνηκόντων λόγων καὶ πράξεων, ἔλαθον τοὺς οἰκείους ὕρους ἐκ πάνυ τοι εὐτελοῦς τε καὶ χαμαιζήλου περιοχῆς ἐκτείναντές τε καὶ ὀχυρώσαντες, πρῶτον μὲν ξυλίνοις τισὶν Φριγικοῖς καὶ τάφροις βαθείαις, ἔπειτα τείχεσιν ὑψηλοῖς τε καὶ ὀχυροῖς καὶ δυσανταγωνίστοις, ἐντεῦθεν \* ὀρμώμενοι τοὺς τῆς οἰκείας πλεονεξίας ὕρους κατὰ χώραν μένειν ἕαν οὐδαμῆ γε ἐγνώκεσαν, ἀλλ' ἐφ' ἑτέροις ἕτερα ἐπενόουν καὶ προσετίθεσαν ξένα τε καὶ ὑπέρογκα· ὕθεν καὶ τῆς τρίτης ταυτησί λοιπὸν ἀφορμῆς δραξάμενοι, τῆς τοῦ Καντακουζηνοῦ φημί πρὸς Παλαιολόγον τὸν νέον περὶ μοναρχίας ἔριδος (24), τῷ νέῳ προσεληλύθεσαν ἐξορίστω τέως εἰπεῖν Τενέδω τῆς νήσου ἐνδιατρίβοντι (25), καὶ, ὕρκοις προκαταδήσαντές τε καὶ γράμματα πρὸς ἅπαν ἐκεῖθεν τὸ βουλόμενον εἰληφότες (26), λάθρα<sup>1</sup> ἐπέβαινον (27) ἐφ' οἷς ἐμισθώθησαν τοῦ λοιποῦ προθυμῆ πάση ψυχῆς καὶ ὄπλοις (28) καὶ χρήμασιν ἀφειδοῦσιν (29). Οὐ μόνον δέ, ἀλλὰ καὶ Λατῖνος ἕτερος, σφίσις ὁμόφυλός τε καὶ ὁμογνώμων (30), μίαν ἔχων τριήρη (31) καὶ βίον πειρατικὸν μετιῶν κακῶν τοιούτων πόρων πλουτῶν, ὥσπερ ἐρμαίῳ (32) χρησάμενος καὶ αὐτὸς τῷ καιρῷ, ταῖς ὁμοίαις ἐπαγγελίαις τὴν γνώμην καὶ αὐτὸς χειροῦται τοῦ βασιλέως Τενέδω τῆς νήσου προσχῶν. Ὅθεν καὶ μοναρχήσαντος τοῦ νέου τουτουῖ βασιλέως, ἐντελῆ τὰ

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Ἐντεῦθεν. Avec ce mot devait commencer le § 2, si l'on s'en rapportait à la mention suivante, dont les quatre petites lignes font face à trois lignes de texte : ταυτησίλοις — πλεονεξίας, ὕρους — ἐφ' ἐτέ-, ροις — ὑπέρογκα

Κεφάλαιον β. περὶ τῶν  
ἐν Γαλάτου Λατίνων  
καὶ τῆς τοῦ Φρουρίου αὐ-  
ξίσεως αὐτῶν.

Seulement il est visible que le copiste n'a pas su qu'après ἐν vient le génitif Γαλάτου : il s'est borné à écrire, au-dessus de la quatrième lettre, une abréviation, qui semble être pour τῆς. Pri-

et probablement le manuscrit du Vatican.

<sup>1</sup> Λάθρα Le sens varierait selon qu'on aurait la virgule avant ou après λάθρα.

Nous nous en sommes tenu à la ponctuation de Rostgaard, toujours fidèle, ce nous semble, à la ponctuation du Vatican.



choses entraînent et font courir tout ce qui s'y réfère, paroles et actes, à la dérive et loin du but qu'il faudrait atteindre. Nous les avons vus, grâce à tous ces artifices, étendre leurs limites à la sourdine, transformer une misérable enceinte à peine sortant de terre en fortifications, d'abord par une simple palissade en bois et des fossés profonds, puis par des murailles élevées, solides et presque inexpugnables.

Partant de là, leur ambition ne pouvait se contenir dans ces bornes, et consentir à rester en place. C'étaient sans cesse imaginations sur imaginations, auxquelles venaient se joindre des plans étranges et gigantesques. Ils furent donc prompts à s'emparer aussi de cette troisième occasion que leur offrit la querelle de Cantacuzène avec le jeune Paléologue pour la couronne. Épousant la cause du prince alors chassé, on peut le dire, et qui résidait à Ténédos, après l'avoir au préalable enchaîné par des serments, après en avoir tiré des pièces écrites portant toutes les concessions qu'ils voulurent, ils procédèrent par des voies secrètes, mais avec un zèle extrême et sans rien ménager, armes ni argent, à l'exécution de ce dont ils avaient par avance reçu le salaire.

Ce n'est pas tout. Un autre Latin, de même nation et dans les mêmes idées qu'eux, avait à lui une trirème; au moyen de laquelle il exerçait la profession de corsaire, et il y avait gagné des richesses. Voulant aussi faire son profit d'une circonstance qu'il regardait presque comme une aubaine, il vint de même trouver le prince dans l'île de Ténédos; et, par des promesses analogues, il s'empara de son esprit. Il en résulta que, lorsque le jeune exilé fut seul à la tête de l'empire, toutes ses promesses furent réalisées et ses alliés mis en possession : en d'autres

mitivement, il avait écrit *ταυς* en toutes lettres et à droite de *Γαλα*. *Εν Γαλάτου* est comme *ad Vestæ*, et se lit dans Grégoras même, XVII, 1, 1 (*τοῖς ἐν Γαλάτου Λατίνοις*).

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

V. 270<sup>b</sup>  
R. 97<sup>a</sup>  
-as

ὑπεσχημένα ἐκατέροι ἀπειλήφρασαν, οἱ μὲν τὸν τοῦ Φρουρίου περιβόλον εἰς μῆκος καὶ πλάτος ὅσον ἑπτακτῶν ἐξῆν ἡύξη-  
κότες πρὸς τε δύσιν καὶ ἄρκτον καὶ ἑώαν (33), ὁ δὲ γαμβρὸς  
ἐπ' ἀδελφῆ (34) τῷ Βασιλεῖ καταστίας καὶ ἄμα Ἄεσβον τὴν νῆσον  
εἰς προῖκα λαβῶν (35). Τοιαῦτα καὶ οὕτω πολύτροπα διὰ βιαίας  
ἀνάγκας καὶ τύχας τοὺς ταλαιπώρους Βυζαντίους, μᾶλλον  
δ' ὁμοῦ Ῥωμαίους ἅπαντας, κατειλήφρασαν τὰ δεινά, ὡσπερ  
σηγῆς ἐξερρήκωτα καὶ ἀποβλύσαντα Φολερᾶς καὶ πικρᾶς,  
τῆς τῶν τότε ἀρχόντων (36) τυραννίδος, ἣν τε κατὰ τῆς βασι-  
λείας καὶ ἦν κατὰ τῶν Φειῶν δογμάτων ἐπήνεγκαν, χειμῶνα  
καὶ διωγμὸν (37) τὸν βαρύτατον ἐγείραντες κατὰ παντὸς ἀγα-  
θοῦ· δι' ὃν καὶ Θεός, οἶμαι, τὴν ἑαυτοῦ συνέστειλε πρόνοιαν.  
Κάντεῦθεν ἅπαν μὲν παιδείας ἐξελήλαται εἶδος, καὶ ἀντέστρα-  
πται πρὸς τὸν ἀρετῆ καὶ εἰ τις ἔπαινος ἀγαθοῦ, καὶ  
ἐπεπόλασε κατὰ πάντων σχεδὸν Ῥωμαίων ὅσοι τῆς νέας εἰσι  
πολιτείας (38) ἦθη κωὰ καὶ ἀλλόκοτα καὶ οὐδαμῆ τῆς πρὶν  
βασιλικῆς ἐκεῖνης καὶ πολιτικῆς συνέσεως καὶ παιδείας καὶ εὐ-  
ταξίας. Τί δ' ἂν τις φαίη καὶ περὶ τῶν ἐνδυμάτων, ὅσα κἂν τού-  
ταις παρηνομήθη, καὶ ὅπως ἐκτετόπισται τοῦ γνωρίμου τε καὶ  
συνήθους<sup>1</sup> πολιτείας ὡς μηδὲ γινώσκεσθαι ἐτι ὅστις Ῥωμαίων  
καὶ ὅστις τῶν ἄλλως ἐχόντων γενῶν; Οὔτε γὰρ περσικὴ τις ἄκρα-  
τος ἢ σιολὴ γέγονεν ἤδη Ῥωμαίοις<sup>2</sup>, οὔτε λατινικὴ τελέως, οὔτε  
μήν τις γοτθικὴ καθάπαξ, οὔτε εἰ τις Τριβαλλῶν καὶ ἄμα Μυσῶν  
καὶ Παιόνων (39), ἀλλ' ἐκ πασῶν τὸ διὰ πασῶν (40) εἰπεῖν τῆς  
μουσικῆς ἐκεῖνης ἀρμονίας καὶ ἀρετῆς (41) ἐπὶ τῶν ἡμετέρων ἀντέ-  
στραπται χρόνων ἐς ἅπαν τὸν ἀντικείμενον μίγμα καὶ συμφοράμα.  
καὶ ὁρῶμεν τῶν κερῶν περιβόλων εἰσω τοὺς τῶν φίλων παῖ-

<sup>1</sup> Συνήθους πολιτείας. Rostgaard écrit *συνέθημι πολιτεία*, faute évidente; pour *πολιτεία*, peut-être eussions-nous dû simplement intercaler l'article ἡ devant ce mot.

<sup>2</sup> Ῥωμαίοις. Rostgaard donnait *Ῥωμαίους*, qui ne peut se construire, et qui provient sans doute de ce qu'il a mal lu la finale *ους*, où le deuxième jambage de l'u se confondait avec le s.

termes, les uns agrandirent l'enceinte du fort, qui prit en long et en large, et tant au nord qu'à l'est et à l'ouest, tous les développements qu'on leur permit, tandis que l'autre reçut, avec la main de la sœur de l'empereur, l'île de Lesbos, à titre de dot.

Voilà, parmi cent autres de même genre, un échantillon des calamités que le destin réduit à subir bon gré mal gré les infortunés habitants de Byzance, disons plutôt l'universalité des sujets de l'empire, — calamités qui toutes jaillissent et découlent, comme d'une source bourbeuse et amère, du despotisme avec lequel les puissants du jour traitent et les affaires gouvernementales et les dogmes religieux, déchaînant les orages et appesantissant la persécution sur tout ce qu'il y a de bien au monde, et par là, si je ne me trompe, obligeant le Très-Haut à restreindre l'exercice de sa providence. De là l'exclusion de toute espèce de saines doctrines, le renversement de la morale, les louanges prodiguées à contre-sens, et, chez à peu près tous les Romains adhérents de ce régime de fraîche date, la fréquence de coutumes nouvelles, hétérogènes et sans rapport aucun avec la sagesse, la solide instruction et l'ordre parfait qui réglaient et l'administration et la cour. En fait même de costumes, comment qualifier ces excentricités, ces dérogations aux formes connues et longtemps en usage, toutes aberrations grâce auxquelles on ne saurait plus distinguer un Romain d'avec l'enfant des races étrangères? En effet, les Romains aujourd'hui ne veulent ni s'habiller de pied en cap à la persane, à la mode latine, ni prendre franchement, soit l'habit gothique, soit telle ou telle des toilettes du Triballe ou du Mysopéonien. Il leur faut de tout : ce que l'on appelle en musique l'échelle totale des sons et des effets, notre siècle l'a transporté au vêtement. Nous portons sur nous une bigarrure toute de contradictions; et nous voyons dans l'enceinte sacrée les fils

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

“ R. 94<sup>b</sup>.

“ V. 271<sup>a</sup>.”

δας<sup>1</sup> (42), τὴν μὲν κεφαλὴν εὐκοίας Λατίνοις, τὸ δὲ σῶμα πᾶν περσικῶς τε καὶ μηδικῶς ἐσπλαγμένον (43), καὶ τούναντίον τι ἐς τὴν ὑπεραίαν τοὺς αὐτοὺς, νῦν μὲν ἄλλως, νῦν δ' ἄλλως, νῦν δ' οὐδετέρως, τρόπον δὲ τινα τερατωδέστερον καὶ ἀλλόκοτον κατὰ τὴν ἐκάστων ἀδέσποτον βούλησιν (44), οἶμαι, τοῦ Θεοῦ συγκεχωρηκότος “ εἰς τοῦτο κακίας ῥαγῆναι Ῥωμαίους ὥστε τὸν ἔνδον τῆς ψυχῆς χειμῶνα καὶ τὴν περὶ τὰ θεῖα τῆς ἐκκλησίας δόγματα ποικίλην ζάλην καὶ ἀσπασίαν (45) διὰ τῶν ἔξω τοιούτων σχημάτων δηλοῦσθαι, καὶ σφῶν αὐτῶν αὐτοὺς αὐτόθεν εἶναι κατηγόρους ἐκ πρώτης εὐθύς ὄψεως τε καὶ ἐντυχίας. Καὶ ὥσπερ ἐπὶ θαλάττης, ἐπειδὴν τῶν σφετέρων ἀγκυρῶν ὀρφανισθεῖσα ναῦς ἐξώσθη πρὸς τὸ πέλαιος, μυρίας καὶ ἀτεκμάρτους ἀντλεῖ τὰς πλάνας καὶ τοὺς κινδύνους, οὕτω κἀνταῦθα, ἐνὸς ἀτόπου δοθέντος, μυρία τὰ ἄτοπα ἠκολούθησε· πρῶτον μὲν (46) ἡ τῶν μεγίστων ἐκ παλαιοῦ καὶ περιβλέπτων παλατιῶν καὶ ὅσοι τῶν τούτοις παραπλησίως ἐνδόξων οἰκῶν καθαίρεσις (47), καὶ ἅμα ἡ τῶν κίωνων καὶ τῶν ἐπιπέδων καὶ ποικίλων καὶ θαυμασίων μαρμάρων πιπρασκομένων διηνεκῆς πρὸς τὸ Γαλατάνυμον φρούριον ἀπαγωγή, καὶ ἡ τῆς ἐντεῦθεν χάριτος ἐκεῖσε μετάθεσις, καὶ ὅσα κόσμον παρεῖχε τῇ μεγίστῃ ταύτῃ τῶν πόλεων (48) καὶ περιβόητον τὴν λαμπρότητα· εἶτα τῶν ἱερῶν καὶ θεῶν νεῶν ὅπόσοι μείζον πολλῶ τῆς τῶν οἰκῶν ἐκείνων περιφανείας παρεῖχον τῇ πόλει τὸ κλέος (49).

γ'.

Τοῦ δ' ἤρος ἀρχομένου (50), ὁ τῶν Τριβαλλῶν<sup>2</sup> ἀρχηγὸς ἐτε-

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Vis-à-vis de la ligne ὁ τῶν Τριβαλλῶν ἀρχηγὸς ἐ. κ. Σερβίας· καὶ, la marge porte γ; et immédiatement au-dessous (plus haut donc que la ligne Θόρυβον ἔσχε κ. ζ.) Θανατος τοῦ Κράλη.

<sup>1</sup> Παῖδας. Rostgaard παιδας.

<sup>2</sup> Τριβαλλῶν. Rostgaard ne donne ici

qu'un λ à Τριβαλλῶν. Nous écrivons constamment ce mot par deux λ.

de ceux qui nous sont les plus chers, en portant la coiffure latine se draper dans la robe du Perse et du Mède, puis tout au rebours, le lendemain, adopter tantôt un costume, tantôt un autre, parfois n'en vouloir aucun, et créer, chacun suivant son caprice et dans son indépendance, quelque mode monstrueuse et bizarre. Oh! c'est, je crois, par l'expresse permission de Dieu que les Romains se corrompent, se détraquent à ce point que ces tempêtes intérieures qui leur bouleversent l'âme, cette variété d'agitations, cette instabilité sans fin sur ce qui tient aux choses divines, elles se manifestent par leur tenue extérieure, et qu'eux-mêmes ils sont de prime abord leurs propres accusateurs aux yeux de qui les aperçoit et les rencontre.

Et, de même qu'un navire au milieu des flots, quand une fois, privé de ses ancres, il est poussé vers la haute mer, trace mille courbes et court mille périls qu'on ne pouvait déterminer à l'avance, de même ici, la première énormité donnée, mille énormités ont suivi. Ainsi, d'abord, l'on a vu démolir ces palais immenses et merveilleux autrefois, et ces nobles édifices qui les entouraient; puis en même temps l'on a fait vente sur vente des colonnes, des mosaïques, des admirables marbres de toute nuance, transportés plus tard au fort de Galata. Que de charmants morceaux ont ainsi passé de notre rive à l'autre, avec tout ce qui faisait l'ornement et la splendeur jadis vantée de cette ville, la plus grande de l'univers! On en est venu à dépouiller les lieux saints et les églises de Dieu, qui, bien plus encore que le revêtement de ces beaux édifices profanes, donnaient du renom à la ville.

## 3.

Au commencement du printemps mourut le souverain des Triballes, le kral de Servie. Il en résulta, pour le jeune héri-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

θνήκει κράλης Σερβίας (51)· και Θόρυβον ἔσχε και ζάλην ἐντεῦ-  
θεν ἐκεῖ τὰ πράγματα τῷ νέῳ τῆς ἀρχῆς διαδόχῳ (52), οὐ μόνον  
ἐκ τῶν τῆς χώρας ἐπιτρόπων αὐτοῦ και τῶν πόλεων (53), ἀλλά  
και Νικηφόρος ὁ κόντου Κεφαλληνίας υἱός (54), δὲ ὁ λόγος ἀνω-  
που (55) δέδειχε γαμβρὸν ἐπὶ Θυγατρὶ (56) κατασίαντα και συμ-  
παρομαρτοῦντα τῷ βασιλεῖ Καντακουζηνῷ πρὶν ἢ τῆς βασι-  
λείας δράξασθαι, ἔδραμεν εὐθύς πρὸς Ἀκαρνανάνας και Αἰτω-  
λοὺς (57), και συλλήπτορας εἰληφῶς ἐκείνους, και ἅμα τὸν  
\* R. 95 \*  
τηνικαῦτα τῶν ἐκεῖ\*\* χωρῶν τε και πόλεων ἀρχηγὸν Σίμωνα τὸν  
ἐπ' ἀδελφῇ μὲν γαμβρὸν, υἱὸν δὲ τοῦ τεθνηκότος κράλη Σερ-  
βίας (58), ἐπέθετο ταῖς ἀχρι τὸθ' ὑπηκόοις τῷ κράλη πόλεσι τῆς  
Θετταλίας (59), προσκαλουμέναις<sup>1</sup> μὲν αὐτὸν ἐκ πολλοῦ (60), νῦν  
δὲ και προσχωρούσαις<sup>2</sup> ἐκοντί (61), και παρεσίησατο τοῦτον  
\* V. 271 \*  
τὸν τρόπον οὐκ ὀλίγην ἀρχὴν (62), προσεῤῥηκότεων<sup>3</sup> τέως εἰς  
συμμαχίαν και τῶν γειτόνων αὐταῖς Ἄλβανῶν και Ἰλλυριῶν (63).

δ'.

Κατὰ δὲ τοῦτον τὸν χρόνον<sup>4</sup> ἦκεν ἐκ Μυσῶν (64) τῷ νέῳ βα-  
σιλεῖ Ἀνδρονίκῳ τῷ τοῦ βασιλέως Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου  
παιδί νύμφη Μαρία ἢ τοῦ βασιλέως Μυσῶν Ἀλεξάνδρου Θυ-  
γάτηρ, τὸν ἔννατον<sup>5</sup> ἄρτι τῆς ἡλικίας ἀμείβοντι χρόνον ὀμῆλιξ  
οὔσα και αὐτὴ<sup>6</sup> σχεδόν (65). Εἶπετο δ' ἐκεῖθεν εὐθύς (66) και  
Εἰρήνη, ἢ τοῦ βασιλέως αὐτοῦ Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου  
ἀδελφῇ, πάλαι μὲν νύμφη πεμφθεῖσα τῷ τοῦ ῥηθέντος Ἀλεξάν-

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Vis-à-vis de la ligne de τοῦτον τ. χ. ἦ. ε. Μ. τῷ ν. β. Ἀν., se lit en  
marge δ', puis au-dessous, sur deux lignes : περὶ τῆς νύμφης ἐκ Μυσῶν.

<sup>1</sup> Προσκαλουμέναις. Rostgaard écrit  
προσκαλουμένας. Que cette leçon soit  
imputable au savant copiste danois, ou  
que déjà elle se trouve dans le manuscrit  
du Vatican, il est clair que cet accusatif  
ne saurait se construire avec les mots en-

vironnants, pas plus que προχωρούσας  
que Rostgaard présente un peu plus bas,  
et le datif se rétablit de soi-même, vu le  
substantif auquel se rapportent évidem-  
ment l'un et l'autre participe.

<sup>2</sup> Προχωρούσαις. Voy. la variante 1.

tier, de grands troubles et de l'agitation dans les affaires du pays. Non-seulement les gouverneurs de province et les villes lui montrèrent peu de soumission; mais Nicéphore, le fils du comte de Céphalénie, que nous avons dit plus haut avoir été le gendre et un des partisans de l'empereur Cantacuzène, avant qu'il parvint à s'emparer du trône, courut à l'instant chez les Acarnaniens et les Étoliens, et, les prenant comme auxiliaires, ainsi que le chef alors à la tête de tous ces parages, villes et campagnes, Simon, l'époux de sa sœur, lequel avait aussi pour père le défunt kral de Servie, il marcha sur les villes de Thessalie, encore sujettes du kral à ce moment, mais qui l'appelaient depuis longtemps, et qui alors lui ouvrirent volontairement leurs portes. Il s'acquit de cette façon un domaine de belle étendue, avec d'autant plus de facilité, qu'autour de lui affluèrent, à titre d'alliés, ceux des Albanais et des Illyriens qui étaient voisins des villes en question.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 4.

La même époque vit arriver de Mysie, en qualité de fiancée du jeune empereur Andronic, fils de l'empereur Jean Paléologue, la fille du roi de Mysie. Marie était son nom, et son âge, le même à peu près que celui de son jeune époux; car à peine alors commençait-elle le cours de sa neuvième année. Sur ses pas venait Irène, quittant aussi la cour de Mysie. Elle était jadis partie de Byzance pour aller épouser le fils d'Alexandre; veuve au bout de quelques années et sans enfants, elle a continué de

<sup>3</sup> Ένατον. Rostgaard écrit ένατον: nous préférons les deux ν.

<sup>4</sup> Αύτη, au lieu de αὐτή, que donne Rostgaard, est évidemment la bonne leçon. Nous n'avons pas hésité à la rétablir, bien que nous ne sachions ce que porte le

manuscrit du Vatican; car, offrit-il αὐτή, αὐτή n'en serait pas moins le seul mot convenable ici, puisqu'il faut un pronom, et parce que αὐτή est un démonstratif qui devraient suivre ἡ et un substantif féminin.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

δρου παιδί (67), χηρεύασα δὲ μετὰ παραδρομὴν ἐνιαυτῶν ἄπαις· ἢ δὴ καὶ διῆγεν ἐκεῖ τὸν βίον ἐξῆς ἄχρι καὶ τήμερον. Ἐνὸς μὲν οὖν ἦσαν τέκνα πατρός, Ἀλεξάνδρου δηλαδή τοῦ τῶν Μυσῶν βασιλέως, ὃ τε συζυγεῖς αὐτῇ πρότερον καὶ ἡ νῦν ἐκεῖθεν ἐλθοῦσα νύμφη τῷ ἀδελφιδῶ αὐτῆς Ἀνδρονίκῳ, μητρῶν δὲ δυοῖν· ζῶσαν γὰρ τὴν προτέραν ἐξώσας σύζυγον, Ἀλέξανδρος ἀντεισήγαγεν ἄλλην ἐξ Ἰουδαίων, ἄρτι προσαγαγὼν τῷ Θεῷ ταύτην αὐτὸς βαπτίσματι (68) τοῦ κάλλους αὐτῆς, ὡς φασιν, ἐρασθεῖς.

ε΄.

Καὶ ταῦτα μὲν τοῦτον ἔσχε τὸν τρόπον· καὶ τὸ ἔαρ ἐν τούτοις ἐτελεύτα. Τοῦ δὲ Θέρους ἀρχομένου \* (69), συνεπεπλώκει τῶν υἱῶν ἓνα (70) τοῦ τῆς Βιθυνίας σατράπου Ἰρκανοῦ (71) πειραταῖς ἀλῶναι, συμβὰν οὕτως, προσδοκίας ἀπάσης ἐπέκεινα, οἶμαι τοῦ Θεοῦ συγκεχωρηκότος, ἵνα μικρὸν τι ἀναπεπνευκέναι \*\* Ῥωμαίοις ἐγείνηται, καὶ μὴ τῇ τῶν πολυετῶν κακῶν (72) ἀπειρηκέναι συνεχεῖα· γέγονε δὲ οὕτωςιν.

\*\* R. 95<sup>b</sup>.

Ἔσσι μετὰ (73) τὸν Εὐξείνου πόντου <sup>1</sup> αὐχένα (74) Θάλασσά τις βραχεῖα (75) μέτριον ἔχουσα τό τε μῆκος καὶ πλάτος (76) καὶ οἶον εἶπεῖν ἐκατέρω ἐκάτερον ἰσομέτρητον μῆκει πλάτος καὶ πλάτει μῆκος (77). Ταύτης (78) παρὰ τὰ \* εὐώνυμα καὶ πρὸς ἑω πλευρὰ κατιὸν ἐκ γῆς ἐπίμηκες ἀκρωτήριον (79) δίεισι μέχρι μέσης σχεδὸν αὐτῆς ὥσπερ εἰς τινα σκέλη δύο μερίζον (80) ἦν τέμνει Θάλασσαν καὶ διαιροῦν ἐφ' ἐκάτερα, καὶ γινόμενον μὲν αὐτὸ καθάπερ ἰσθμὸς, τοὺς ἐκατέρωθεν κλύδωνας ἀνακόπλον

\* V. 292<sup>a</sup>.  
-ώνυμα

\* MARGE DE ROSTGAARD. Τοῦ δὲ Θέρους ἀρχομένου. Nous recommençons ici un nouveau paragraphe, le cinquième, ε΄. Le manuscrit du Vatican (tel que le reproduit Rostgaard, et nous croyons la reproduction exacte) ne donne point là de numéro; mais la marge porte, en quatre lignes: Περὶ τῆς παρὰ τῶν | πειρατῶν ἀρκαγῆς | τοῦ παιδὸς τοῦ βαρβάρου | Ἰρκανοῦ, preuve que nous passons à un autre paragraphe. Seulement, ce sommaire en quatre lignes commence devant Καὶ

<sup>1</sup> Πόντου. Rostgaard porte πόντου, évidemment par mégarde.



vivre là jusqu'à cet instant. Ainsi c'était du même père, c'était du roi Alexandre de Mysie qu'étaient nés et le prince naguère époux d'Irène, et la fiancée alors en route pour joindre ce jeune Andronic, dont Irène était la tante; mais deux mères différentes leur avaient donné le jour. Alexandre, en effet, avait répudié sa première femme, sans attendre sa mort, et avait introduit à sa place une juive, qu'il venait alors de présenter en personne aux saints fonts de baptême, et dont les charmes, disait-on, l'avaient enflammé.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 5.

Ainsi se passèrent ces événements; et le printemps se termina sur l'entrefaite. Le commencement de l'été fut signalé par un événement en dehors de toute prévision, et que Dieu, j'imagine, permit tout exprès, afin de laisser les Romains reprendre haleine un instant, et n'être pas réduits au désespoir par la continuité des désastres subis depuis tant d'années. Ce fut l'enlèvement d'un des fils d'Hyrkan, le satrape de Bithynie, par des pirates. En voici le détail.

Au sortir du détroit, qui forme comme le cou de l'Euxin, vient une petite mer, qui n'est ni très-longue, ni très-large, et dont on dirait presque la longueur égale à la largeur, la largeur peu différente de la longueur. Sur la gauche, sur la côte orientale de cette mer, le continent projette une langue de terre qui s'avance presque jusqu'au milieu d'elle, partageant la masse liquide en deux moitiés qui semblent deux jambes, et leur servant d'arête commune, de manière à former elle-même comme un isthme qui coupe et brise de part et d'autre les vagues houleuses, tandis que celles-ci sont comme

*ταῦτα μὲν τοῦτον ἔσχε τὸν τρόπον καὶ τὸ ἔαρ ἐν τούτοις ἐτελεύτα.* Mais, sachant comment Grégoras commence et termine ses chapitres, nous avons laissé ces treize mots à la fin du paragraphe 4.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

καὶ Θραῦον, ποιοῦν δ' ἐκεῖνα καθάπερ δύο πορθμούς καὶ τὴν αὐτὴν ἐκατέρωθεν ἀνὰ μέρος ἀμφοῖν ἐκείνοις ἐν ταύτῳ παρεχόμενον χρεῖαν, ἅπερ τοῖς ἐγχωρίοις κόλποι δυσὶν ὀνόμασι<sup>1</sup> διαφόροις (81) εἰς εὐσύνοπλόν σύνεσιν τοῖς ἀκούουσιν ὀνομάζονται, ὁ μὲν Δασκέλιος (82), ὁ δ' Ἀσιακηνός (83). Τὸ δὲ τοιοῦτον μέρος τῆς Βιθυνίας (84) εἰς κληῖρον πρὸς τοῦ πατρὸς Ἰρκανοῦ λαβὼν ὁ μετὰ τὸν πρεσβύτερον καθ' ἡλικίαν τρίτος τῶν παίδων (85), νῦν μὲν Θαλάσσης πόρρω που τὰς διατριβὰς ἐποιεῖτο, νῦν δ' ἐγγυτέρω κατ' ἐξουσίαν αὐτόνομον. Τὰς γοῦν Φερινὰς ἐκεῖνας τοῦ ἡλίου φλόγας ἀποσειόμενος τνηκαῦτα, μίαν τῶν ἐκεῖ που περὶ δίκτυά τε καὶ ἰχθύων ἄγραν ἀσχολουμένων ἀλιάδων<sup>2</sup> προσκαλεσάμενος εἰσῆει<sup>3</sup> τε καὶ ἠρέμα παρέπλει τὸ ἀκρωτήριον<sup>4</sup> ἐκ Θαλάττης εἰς Θάλατταν (86) οἰασθηπότουν<sup>5</sup> ἀναψύξεως ἕνεκα. Ἐτυχε δ' ἐν ταύτῳ παρὰ τὰς ἐκεῖ που συνηρεφεῖς καὶ κατασκίους τοῖς δένδροις ἀκτὰς ἐλλοχῶσα πειρατική τις μονήρης εἰωθυῖα κατ' ἄλλοτ' ἄλλους τόπους τῆς βαρβαρικῆς ἐκείνης παραλίου καὶ Ἀσιάτιδος γῆς τοῦτο ποιεῖν κακ τῶν ἐκεῖθεν λαφύρων Περσικὰ κερδαίνειν ἐξ ἀδήλων χρήματα (87) καὶ ἄλλοφύλων αἰχμαλώτων ἰδίαν πορίζεσθαι βίου διάρκειαν. Αὕτη τοίνυν ἑξαίφνης ἐπεισπεσοῦσα τῇ ἀλιάδι ἐκείνη κατὰ τινα τύχην ἀδόκητον εἰσεπήδησέ τε καὶ εἴλεν, οὐκ ἄνευ μὲν τραυμάτων, εἴλε δ' οὖν· καὶ γέγονεν αὐτῇ τὸ κατὰ τύχην ἀνέλπιστον πάρεργον μείζον ἔργου παντὸς καὶ πολυετοῦς. Διὸ καὶ μαθοῦσα τὸ τῆς ἄγρας πολύτιμον, ὄχετο παραχρῆμα (88) παρὰ τὴν Φώκαιαν (89) οἴκαδε ἀπιοῦσα, πόλιν ἐλληνίδα μὲν τὸ ἀρχαῖον, νῦν δὲ βαρ-

“ R. 96<sup>a</sup>.  
-αίφνης

“ V. 272<sup>b</sup>.

<sup>1</sup> Ὀνόμασι. Rostgaard met de trop le « ἐφελκυστικόν (ὀνόμασιν).

<sup>2</sup> Ἀλιάδων. Je récrivis ainsi, au lieu de ἀγλιάδων que porte le texte de Rostgaard.

<sup>3</sup> Εἰσῆει. Rostgaard avait ici εἰσεῖη,

qui n'est pas plus grec que ἀγλιάδων.

<sup>4</sup> Ἀκρωτήριον. La copie de Rostgaard écrit le mot par ο, bien que plus haut elle nous présente l'ω (κατιὸν ἐκ γῆς ἐπίμηκες ἀκρωτήριον).

deux rades qui, l'une et l'autre, sont également abritées par un côté de l'isthme, et que les indigènes, pour aider ceux qui en entendent parler à se les représenter toutes deux ensemble, appellent golfes toutes deux, mais en distinguant ici le golfe de Dascylium, là le golfe d'Astaque. Cette région de la Bithynie était l'apanage assigné par Hyrkan à celui de ses fils qui venait le troisième après l'aîné. Le jeune homme vivait à son gré, tantôt allant passer le temps à distance de la mer, tantôt s'en rapprochant, sans rendre compte à personne. Or, un jour, voulant secouer les ardeurs du soleil d'été, le jeune homme appela un de ces bateaux qui sont chargés de filets, et qui servent à la pêche, et, le montant, se mit à côtoyer paisiblement la langue de terre, glissant de mer en mer, ne pensant qu'à trouver un peu de frais. Mais il arriva qu'en même temps, près des rives boisées et ombreuses couvertes d'arbres, était aux aguets un petit navire corsaire d'un rang de rames, et dont c'était l'usage de s'embusquer ainsi, tantôt sur un point, tantôt sur un autre de cette plage barbare du littoral d'Asie, gagnant incognito des richesses persiques par les dépouilles, et procurant de quoi vivre à son équipage aux dépens des captifs étrangers. Étant ainsi tombé soudainement par une fortune inattendue sur ce bateau de pêcheurs, le corsaire l'aborde et bientôt la barque est prise. Il en coûta bien quelques blessures aux pirates, mais enfin ils emportèrent cette proie; et, grâce au hasard, ils conquièrent, sans s'en être douté, et comme en dehors de travail, plus que ne leur avaient jamais valu les travaux de plusieurs années.

Aussi, à peine surent-ils ce que valait leur capture, que le capitaine fit route vers ses foyers, c'est-à-dire vers Phocée.

Phocée avait été cité grecque au temps passé: à cette époque,

<sup>1</sup> *Ολασδιηποτούς*. La copie de Rostgaard sépare en deux mots *ολας διηποτούς*: pour-

quoi pas en trois, ou même en quatre (*ολας διη ποτ' ούν*)?

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

βάροις διδοῦσαν<sup>1</sup> φόρους ὑπὲρ ἀφόβου καὶ ἀκινδύνου βίου τινός (90)· κεῖται γὰρ ἐν ἄκρᾳ κόλπου τινὸς Θαλαττίου (91) μέχρι πλεσίτου τῆς Αἰολίδος γῆς προϋόντος καὶ τῶν ὀρίων ἤδη σχεδὸν τῆς τῶν Αὐδῶν παραψάλλοντος χώρας. Ταύτης ἐπιτροπεύει τῆς πόλεως ὃν ἂν ὁ Ῥωμαίων ἔλοιτο βασιλεύς (92) καὶ ὃν ἐκ Βυζαντίων ἐκεῖσε πέμψειε καθ' ὃν ἂν καὶ ἐφ' ὅσον κυρώσειε χρόνον.

ς'.

Τὸ δὴ τοιοῦτον μαθόντι (93) τῷ τοῦ ἐαλωκότος πατρὶ Ἰρκανῶ οὐ μάλα τοι ἀνεκτὸν ἐνομίσθη, ἀλλ' οἰκείου Θανάτου μηδὲ βραχὺ τι ἀπεικός, ὅτι τὸν υἱὸν ἐζημιάται μὲν, ὑφ' ὧν δ' οὐκ ἠσθάνετο, — εἰκασμοῖς γάρ τισι καὶ σιοχασμοῖς διαφόροις μερίζων (94) τοὺς λογισμοὺς<sup>2</sup>, μετέωρον παρεῖχεν ἀκοήν τοῖς ἄλλοις· ἀλλὰ Θρυλλοῦσι μέχρι πολλοῦ, — ὅψε δὲ Φωκαέας εἶναι πεπυσμένος τοὺς τὸν υἱὸν ἀρπάσαντας πειρατάς, καὶ τούτους Ῥωμαίους μὲν, ἐκ δ' ἀλλοδαπῆς τινὸς καὶ μιξοβαρ-  
 \* βάρου τῆς χώρας (95), καὶ μήτ' ἐκ Θαλάττης ἔχων μήτ' ἐξ ἠπείρου (96) τοὺς τὸν υἱὸν κεκτημένους ἀμύνασθαι, πρὸς μόνον ἔβλεψε (97) τὸν Βασιλέα καὶ τούτῳ παρέχειν ὅλον ἑαυτὸν ἀσμένως ὑπισχνεῖτο φίλον τε ἀκραιφνή καὶ πρόθυμον ὑπηρετήν πρὸς ἅπαν τὸ κελευόμενον καὶ χρημάτων ἄφθονον παροχέα τῶν ἀνηκόντων εἰς χρεῖαν, εἰ μόνον εὐροὶ (98) λύσιν τοῦ δεινοῦ καὶ ζῶντα (99) τὴν ταχίστην λάβοι τὸν παῖδα. Μετεώρου γε μὴν τῆς τοιαύτης οὔσης ἀσχολίας (100), τεθνάναι τέως συνέβη καὶ τὸν πρεσβύτερον τῶν Ἰρκανοῦ παίδων, ὃν  
 \* V. 273<sup>1</sup>. καὶ διάδοχον ἔταμίευεν ἑαυτῷ καὶ τῶν κατ' αὐτὸν μειζόνων τῆς σατραπείας πραγμάτων (101)· ὃ καὶ μάλα μᾶλλον εἰς μεί-

<sup>1</sup> Διδοῦσαν. La copie de Rostgaard porte διδοῦσα, évidemment fautif et qui ne saurait rester. Nous avons rétabli le ν.

<sup>2</sup> Τοὺς λογισμοὺς. Le copiste avait écrit

τὸν λογισμὸν; mais chaque ὃν porte en surcharge οὖς, sans toutefois avoir été rayé. Nous n'en adoptons pas moins οὖς sans hésiter.

elle payait tribut aux barbares pour vivre avec quelque sécurité à l'abri des dangers ; car elle est située à la pointe d'un golfe qui avance profondément dans la région éolienne et qui touche presque aux confins de la Lydie. Le gouverneur de la ville était au choix de l'empereur des Romains, qui l'y envoyait de la capitale quand bon lui semblait, et pour autant de temps que bon lui semblait.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 6.

Instruit du fait, Hyrkan, le père du captif, ne se résigna point à son malheur, et commença par trouver aussi cruel que la mort d'avoir perdu son fils, sans même connaître les auteurs de cette perte ; — car assez longtemps d'abord des probabilités, des conjectures diverses tinrent en suspens ses réflexions, tandis qu'il prêtait l'oreille à telle ou telle rumeur. — A la fin, cependant, il sut qu'à Phocée habitaient les corsaires ravisseurs de son fils, et que la population de cette ville était romaine, il est vrai, mais mêlée d'éléments étrangers, barbares même. Ne pouvant donc, ni par terre, ni par mer, tirer vengeance des détenteurs de la personne de son fils, il ne voulut avoir recours qu'à l'Empereur ; il lui promit la bienveillance la plus complète, une amitié inaltérable, des services empressés, quelque réquisition qui lui fût faite ; il promit aussi de lui fournir libéralement tout l'argent dont il pourrait avoir besoin, s'il arrivait à voir cesser son malheur et à retrouver au plus tôt son fils en vie. Cette affaire était encore loin d'être terminée, quand mourut l'aîné des fils d'Hyrkan, celui auquel il destinait sa succession, et qui gérait sous lui les affaires principales de la satrapie. Cette catastrophe, en ajoutant à la vivacité des douleurs d'Hyrkan, rendit encore plus brûlant le désir qu'il avait de ravoit ce fils qui vivait, mais qui vivait dans les fers. Ses messagers, en conséquence, se succédaient sans interruption, sans

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ζους τε ἐξέκαυσε Θρήνους Ἰρκανόν καὶ ἅμα πρὸς Θερμοτέρας  
ζητήσεις τοῦ ζῶντος ἐτι παιδὸς ἐν δεσμοῖς. Διὸ καὶ ἀέμπων  
διηνεκῶς οὐκ ἔληγε (102) τοὺς διανασήσοντας Βασιλέα καὶ πρὸς  
τοῦργον σπουδαιότερον κατασήσοντας· χρήματά τε ἐπὶ τού-  
τοις, ἃ μὲν οἴκοθεν ἐδίδου, ἃ δ' ἠφίει τῶν πρὶν ὀφλημάτων (103),  
εἰς ἀναλωμάτων χρεῖαν ὅσα ἱκανὰ τριήρεις πληρῶσαι καὶ ὀπλί-  
σαι κατὰ Φωκέων<sup>1</sup>· καὶ ἅμα προσετίθει καὶ ἐπηγγέλλετο ἐτι  
καὶ δέσμιον δώσειν αὐτῷ τὴν ταχίστην Ματθαῖον τὸν τῆς αὐτοῦ  
βασιλείας ἐχθρὸν καὶ πολέμιον (104) καὶ μακρῶν ἐν βράχει Θο-  
ρύβων αὐτὸν ἀπαλλάξει.

Καὶ δὴ πρῶτον (105) μὲν ὁ Βασιλεὺς τῶ τῶν Φωκέων ἐπιτρο-  
πεύοντι (106) πρέσβεις ἔπεμπεν ὑπὲρ τούτου. Ὁ δ' ἐπαρθεῖς τῷ  
εὐτυχήματι (107) λόγους ὑπέρφρονας ἀντέπεμπε, καὶ ἦτει χρή-  
ματα καὶ ἀξιωμάτων ὄγκους ὑπὲρ τὴν ἑαυτοῦ τύχην (108).  
Ἐπεὶ δέ, δις καὶ τρίς καὶ πολλάκις τῆς τοιαύτης δοκιμασθείσης  
πείρας, αὐτὸς τε καὶ εἰς ἀποστᾶσιαν ἔβλεψε καὶ ἀπρακτον  
ἐδείκνυ τὴν τοῦ Βασιλέως σπουδὴν, τριήρεις ὁ Βασιλεὺς ἐκ  
Βυζαντίου μεγίστας μὲν τρεῖς, μικρὰς δὲ διήρεις καὶ μονήρεις  
πλείους ἀθροίσας ἐκ Τενέδου τε καὶ Λέσβου καὶ Δήμου ἄρας  
κατέπλευσεν ἐς τὸν τῶν Φωκέων λιμένα. Καὶ ὁ χειμῶν ἐν τού-  
τοις ἐτελεύτα.

ζ' (109).

Ἄρτι δὲ τοῦ ἤρος ἀρχομένου (110) παρεσκευάζετο πρὸς πο-  
λιορκίαν. Κάπειδήπερ αὐτῷ ἠκίστα εὐοδὸν ἦν (111) εἰ μὴ τὸν τῆς  
ἔξω πρότερον χώρας (112), τὸν τῶν Λυδῶν ἡγεμόνα (113) Φημί,

<sup>1</sup> Φωκέων. On pourrait être tenté d'écrire Φωκαίων, soit à cause de Φωκαίας qu'on lit un peu plus haut dans ce même paragraphe, soit parce que de Φωκαία dérive régulièrement, comme nom de peuple, Φωκαεύς; tandis que Φωκεύς est l'habitant de la Phocide (Φωκίς). Mais, comme, deux

fois encore avant la fin du paragraphe, et bien des fois dans les suivants, nous rencontrerons Φωκέων, il est à croire que Grégoras a cru que tel devait être le génitif du nom de peuple dont Φωκαίας est l'accusatif. Ainsi Ηρακλῆς, qui suppose Ηρακλέης, fait pourtatit au génitif Ηρα-

relâche, chargés de stimuler la volonté de l'Empereur, et de lui faire mettre plus énergiquement la main à l'œuvre. Il lui expédiait en sus de fortes sommes de son trésor, et lui faisait remise d'anciennes dettes, pour lui faciliter les dépenses nécessaires à l'équipement des navires et aux préparatifs de guerre contre les Phocéens. Le tout était couronné par des promesses de lui livrer captif, sous le plus bref délai possible, Matthieu, son ennemi et son compétiteur armé à l'empire, et de le débarrasser en peu de temps des troubles qui s'étaient tant prolongés.

La première démarche de l'Empereur fut d'envoyer une députation au gouverneur, à ce sujet. Exalté par son heureuse fortune, ce dernier ne répondit que par des paroles arrogantes, et par la demande de sommes et de titres démesurément au-dessus de son état dans le monde. Deux fois, trois fois, ou plus encore, l'épreuve fut renouvelée. Le gouverneur en vint à penser à la révolte, et frappa de nullité tout l'empressement du monarque. L'Empereur alors partit de Byzance avec trois grosses trirèmes, auxquelles s'adjoignirent quantité de petites birèmes et unirèmes de Ténédos, de Lesbos et de Lemnos; et de ces îles, il fit voile vers le port de Phocée. L'hiver finissait en ce moment.

Avec le printemps commencèrent les dispositions pour le siège. L'Empereur ne pouvait se trouver le moins du monde en voie de succès, si, pour commencer, le maître du pays en dehors de la côte, en d'autres termes, le chef des Lydiens n'était détaché de l'alliance phocéenne et changé en auxiliaire

*κλέος*. [Nous n'avons pas besoin de prouver que *Φακίων* ne peut être une contraction, tant parce que *ε* ne pourrait sub-

sister dans cette hypothèse, que parce que *ων* n'a pas de circonflexe, et que *βασιλέων* ne se contracte point.]

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

· R. 97 ·  
· V. 273<sup>b</sup> ·

τῆς τῶν Φωκέων φιλίας ·· ἐκσήσας (114) ἐαυτῶ κατασήσειε φίλον, πέμπει \* δεξιὰν αὐτῶ καὶ οἰκειοῦται πρὸς τε φίλιαν καὶ συγγενείας ἐπαγγελίαν (115) · καὶ θαρρήσας ἤδη περισίρατο-πεδεύει τὴν πόλιν ἐκ τε γῆς καὶ θαλάττης καὶ ῥήγνυσι πόλεμον (116) ἰσχυρὸν κατὰ τοῦ ἀποσλάτου. Ἀρρώσως δ' ἀμυνομένων ἐνδοθεν τῶν Φωκέων καὶ ἄμα νότου ταῖς ναυσὶν ἀντιπνεύσαντος κραταιότερον, ἐγὼς τῆς νίκης γενομένου ἀντέκρουσε τοὺς (117) Βασιλικούς (118),

Ἐπεὶ δὲ χρόνος ἐτρίβετο ἐπὶ τούτοις συχνός (119), καὶ ὁ Βασιλεύς, ἐξίων (120) ἀνυπόπτως ἤδη καὶ σὺν πολλῶ τῶ θαρρῆι μετὰ τῶν οἰκείων ὡς (121) πρὸς φίλους καὶ ἐστιάτορας (122) τοὺς βαρβάρους, συγκυνηγετῶν (123) αὐτοῖς καὶ συνδημερεύων ἀδεῶς διετέλει καὶ ἐπηγέλλετο μὴ πρότερον ἐκεῖθεν ἀπηλλάχθαι πρὶν λιμῶ κατατρίψαι τὴν πόλιν βία καὶ ἀκουσαν παρασήσασθαι, σκέπτεται καθ' ἐαυτὸν ὁ βάρβαρος, ὁ τῆς Λυδίας λέγω σατραπῆς ἐκεῖνος, παρασπονδήσας, ἀπονητὶ χειρώσασθαι Βασιλέα συγκυνηγετούντα καὶ συνεσιώμενον καὶ πολλῶν μὲν χρημάτων (124) ἐν βραχεῖ, πολλῶν δὲ πόλεων ῥωμαϊκῶν γενέσθαι κύριος, καὶ ἄμα μέγα πρὸς τούτοις κτήσασθαι κλέος (125) ἐν τε ὁμοφύλοις καὶ ἀλλοφύλοις. Ἀλλά, τοῦ Θεοῦ τὰ κρείττω περὶ τοῦ Βασιλέως βουλευσαμένου, λέληθεν ὁ Βάρβαρος πρὶν δεδρακέναι πεπονηθῆς. Μηνυθέντος γὰρ τῶ Βασιλεῖ παρ' ὄτουοῦν τῶν βαρβάρων τοῦ πονηροῦ βουλευμάτος, ἀγνοῶν ὁ βάρβαρος ἤκει ἐς τὴν ὑστεραίαν ἔωθεν μετὰ τῆς εἰωθυίας ἀσλειότητος ἵππους τῶ Βασιλεῖ κομίζων καὶ προσκαλούμενος ἐπὶ κυνηγεία (126) πάλιν καὶ χαρίτων μεστὰς εὐωχίας (127) καὶ φιλικὰ συμπόσια ἐξιώντα τῆς ἡγεμονίδος τριήρους. Ὁ δὲ Βασιλεύς,

· V. 274 ·



des Romains. L'Empereur, en conséquence, envoie à ce chef la main d'alliance, et réussit à en faire un de ses amis, et de ceux qu'il traite de cousins. Enhardi après ce début, il investit entièrement la ville par terre et par mer, et entame vigoureusement la guerre contre le rebelle. Les Phocéens, de leur côté, se défendent avec un courage imperturbable au dedans des murs; et en même temps, un violent vent du sud ayant soufflé en sens contraire aux navires, les Impériaux, après s'être vus tout près de vaincre, sont repoussés.

Beaucoup de temps se passa en incidents de la sorte. L'Empereur, dorénavant sans soupçon, s'écartait de son armée, et, plein de confiance, allait avec quelques familiers, trouver les barbares, puisque c'étaient des amis et des hôtes, mangeant à leur table, faisant des parties de chasse avec eux, passant des jours entiers sans crainte dans leur société, et toujours proclamant qu'il n'abandonnerait la partie que lorsque la place, broyée par la famine, aurait été forcée de se rendre à discrétion. Il vient alors en tête à ce barbare, à ce satrape de Lydie, de mettre la main, ce qui sera facile, au mépris des traités, sur l'Empereur, son compagnon de chasse et de table, et de se rendre ainsi, en peu de temps, possesseur de sommes énormes et de nombre de villes romaines, sans compter que, du même coup, son nom va faire grand bruit, tant parmi les siens qu'à l'étranger. Heureusement la Providence, favorable à l'Empereur, permit que le barbare, avant de le prendre, fût pris au piège : il ne s'y attendait pas. Un de ses compatriotes était venu révéler à Jean la trame perfide ourdie contre lui. Le barbare, qui n'en savait rien, arriva le lendemain matin, avec sa civilité ordinaire, amenant à l'Empereur des chevaux, et l'engageant à une nouvelle partie de chasse, et à un banquet, où abonderait l'agrément, vrai repas d'amis, servi hors de la tri-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

“ R. 97<sup>b</sup>  
-ειπεῖν

προσποησάμενος ἔχειν τι μυσλικώτερον (128) βούλευμα “ προειπεῖν αὐτῷ τῆς τρήρους ἐντὸς πρότερον, ἔπειτα συνεξιέναι (129), ἐκάλει πρὸς ἑαυτὸν· ὁ δ’ ὑπήκουε, καὶ εἰσιόντος, ἐλύετο τὰ πρυμνήσια παραχρῆμα, καὶ ὄφθη μικρὸν τι πρὸς πέλαιος<sup>a</sup> εὐθύς ἀναχωροῦσα ἢ ναῦς ἐντὸς δικτύων<sup>1</sup> ἔχουσα τὸν ἠπειρώτην<sup>2</sup> ἐκεῖνον καὶ ἐπιόρκον βάρβαρον (130)· καὶ τῶν ἐλέγχων περιστάσεων ἐξαίφνης ὠμολόγει καὶ αὐτὸς τὴν ἀτοπίαν τῆς γνώμης καὶ ἀνεκάλυπτε τὰς τῆς καρδίας ἀπορρήτους ἐπιβουλάς. Ἦκεν οὖν μεθ’ ἡμέρας (131) ἢ τοῦ βαρβάρου σύζυγος (132), χρήματά τε ὑπὲρ τοῦ ἀνδρὸς κομίζουσα καὶ ἅμα λέγουσα ὡς, εἰ μὴ λάβοι τὸν σύζυγον, λήψεται ἀπιοῦσα ἕτερον ἐπὶ φυλακῇ τῆς ἡγεμονίας μὴ πού τις τῶν πᾶσι ληστικῶς ἐπιδραμῶν καὶ ἐπιθέμενος ὀρφάνῃ τῇ ἀρχῇ (133) αὐτὴν τε καὶ τὰ τέκνα (134) δουλώσῃ. Ὅπερ ἀκηκοῦς ὁ Βασιλεὺς, καὶ ξυννενοηκῶς ὡς, ὀπότερον ἂν τῶν τῇ γυναικὶ ρηθέντων γένοιτο, ἐπιζημιὸν τε καὶ ἀκλεᾶ (135) τὴν κατὰ τοῦ σατράπου νίκην τοῦ

MARGE DE ROSTGAARD. — “ Vis-à-vis de la ligne πρὸς πέλαιος et de la suivante ἔχουσα τὸν ἠπειρώτην κτλ., se lit *περὶ τῆς ἀλώσεως τοῦ τῶν Ἀσίων σατράπου βαρβάρου*.

<sup>1</sup> Δικτύων. Rostgaard écrit *δειτύων*, sans doute pour avoir mal lu.

<sup>2</sup> ἠπειρώτην. Nous gardons ce mot et nous n’intercalons rien; mais, nous l’avouons, il nous semble bien probable que le texte primitif a dû porter ou *πειρατήν* ou *ἠπειρώτην πειρατήν*. Si on laisse le texte tel que nous le présente Rostgaard (et, probablement, le man. du Vatican), *ἠπειρώτην* est vraiment dénué de sens. A propos de quoi nous parler d’un barbare continental? Est-ce que tous ces émirs que les Byzantins traitent de barbares n’habitaient pas le continent? Est-ce qu’il y en avait un seul alors qui fût domicilié dans les îles? Ou bien est-ce que l’on prétendrait qu’*ἠπειρώτης* ici est synonyme

d’Asiatique ou de Perse, parce qu’*ἠπειρος* est l’Asie Mineure dans Isocrate, très-souvent dans Xénophon, et quelques autres de loin en loin? [Qu’importerait ici d’écrire *ce barbare d’Asie*? Qu’importerait surtout d’écrire *ce barbare Perse*, c’est-à-dire *ce barbare Turk*, puisque *βάρβαρος* tout simplement c’est le Turk chez Grégoras, et que ce paragraphe déjà nous en a offert plus d’un exemple?] Il est donc éminemment probable qu’il y a là une faute, et que cette faute, à coup sûr très-naturelle, provient de la presque homophonie d’*ἠπειρώτην* et de *πειρατήν*. De deux choses l’une, ou le premier mot aura été écrit pour le deuxième, ou le deuxième aura été omis, parce que le copiste auquel

rème capitane. Le jeune prince, feignant d'avoir d'abord quelque mystérieuse idée à lui communiquer tout bas avant leur commune excursion, l'invite à venir d'abord à lui; l'autre accède à l'invitation. Mais à peine est-il entré, qu'immédiatement on met en jeu les cordages, et que le navire se hâte quelque temps de faire voile arrière vers la haute mer, emportant pris dans ses filets ce pirate continental, ce parjure barbare. Les témoins étaient là autour de lui; il ne tarda point à confesser lui-même son étrange projet, et à dévoiler le guet-apens conçu dans le secret de son cœur. Quelques jours après survint la femme du barbare; elle apportait de l'argent pour la rançon de son mari; elle déclara en même temps que, s'il ne lui était rendu, elle se pourvoirait, dès qu'elle serait partie, d'un autre époux pour garder sa principauté, de peur de voir quelqu'un de ses voisins s'y jeter pour piller, et attaquant sa puissance orpheline, la réduire en esclavage, elle et ses enfants. L'Empereur, à ces paroles, comprenant que, quel que fût celui des deux dénouements indiqués par l'étrangère qui se réalisât, l'avantage qu'il venait de remporter sur le satrape deviendrait préjudiciable pour lui-même, et ne lui ferait aucun honneur, accepta ce qu'elle lui apportait d'or pour le moment, et, en

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

on dictait aura cru que l'on répétait le premier : c'est ce qui nous semble le plus probable de beaucoup. Toutefois, nous ne prendrons pas sur nous d'ajouter ce mot au texte. Quant au désagrément qu'on peut trouver dans le voisinage de deux mots aussi semblables qu'*ἡπειρώτης* et *πειρατής*, voy. note 223. Ici l'épithète d'*ἡπειρώτην* est d'autant plus convenable, on pourrait dire d'autant plus nécessaire par la nature des choses, que la définition usuelle de pirate, chez les Grecs, c'est vo-

leur de mer (Hésych. *Πειραταί, ἐν ὕδασι λησταί*; le schol. de Pind. sur Isthm. II, 62, *Πειρατὰς τοὺς κατὰ πέλαιος ληστίας λέγομεν*; Nicandre, dans la *V. Anthol.*, II, 162, *Ἦν μὴ πειρατὴς ἐν πειλάγει σε λάβῃ*, etc., etc.), et que Khalil avait été pris par de véritables pirates, par des pirates de mer. Au reste, si l'on supprimait *ἡπειρώτην* (ce que nous ne croyons pas le meilleur), le *πειρατὴν καὶ ἐπιόρκιον βάρβαρον* se trouverait comme justifié par le *barbarus pirata et nefarius prædo* de Cicéron.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Βασιλέως τίθησι, τὰ τε κομισθέντα χρήματα τέως ἐλάμβανε καὶ ἀντὶ τῶν ἐπιφειλομένων (136) ἐξῆς ὄμνηρα τὰ ἐκείνης δέχεται τέκνα, καὶ οὕτως ἐλεύθερον ἀφήσει τὸν ἄνδρα τῇ γυναικί.

η' (137).

Τοῦ δὲ τοιοῦτου στρατηγήματος εὐτυχῶς τε καὶ τραυμάτων δίχα (138) τῷ Βασιλεῖ γεγονότος, ἕτερον ἐπιγίνεται μείζον, μᾶλλον δὲ τῶν αὐτῶ σπουδαζομένων τὸ μέγιστόν τε καὶ κραταιότατον· καὶ τό γε βέλτιον καὶ θαυμασιώτερον, ὅτι καὶ ξὺν οὐδενὶ πόνῳ (139). Ἰσλαμένου γὰρ ἤδη τοῦ Φέρου (140) καὶ τῶν ἀσλαχῶν προκαλουμένων τοὺς Φερισίᾶς καὶ ἀμαλλοδέτας<sup>1</sup>, τετρακισχιλίου (141) ἱππέας βαρδάρους ἀνειληφῶς πεμφθέντας παρὰ τοῦ Ἰρκανοῦ τοῦ γαμβροῦ (142) Ματθαῖος ὁ Βασιλεύς ὁ τοῦ Καντακουζηνοῦ<sup>2</sup> υἱός, καὶ εἴ τινας (143) εἶεν τῇ αὐτοῦ βασιλίδι (144)<sup>3</sup> ὑπέκοντες στρατιῶται Ῥωμαῖοι περὶ τὸ Βάλερον (145), καὶ διαβὰς τὰς περὶ Χριστιούπολιν ἐσπενωμένας παρόδους (146), ἐληΐζετο τὰ ἐπέκεινα Φιλίππων ἄσπεα, μᾶλλον δ' ὅσα περίοικα τούτοις χωρία (147), Ῥωμαίων μὲν ὄντα, ὑπήκοα δὲ Τριβαλλοῖς ἐκ πολλοῦ (148). Ὁ προεγνωκός τοῦ (149) τὴν χώραν ἐκείνην τηνικαῦτα διέποντος Τριβαλλοῦ (150) καὶ ἀντιστάντος ἐν ὄπλοις (151), ἠτήθη κατὰ κράτος (152) Ματθαῖος ὁ βασιλεύς καὶ ἐάλω μὲν αὐτὸς ζῶν, ἐάλωσαν δὲ (153) οἱ μετ' αὐτοῦ σχεδὸν ἅπαντες ὅσοι μὴ ξίφους ἔργον ἐν τῇ μάχῃ γεγέννηται (154).

Τοῦτο μαθὼν ὁ Βασιλεύς, ἄρας ἐκ Λέσβου, ἐνθα τηνικαῦτα τὴν ναυτικὴν διανέπαυε δύναμιν (155) καὶ τὰ πρὸς πολιορκίαν<sup>4</sup> Φωκέων συντείνοντα ἠτοιμάζετό τε καὶ προηυτρέπιζε, πληρέ-

MARGE DE ROSTGAARD. — <sup>1</sup> Vis-à-vis de cette ligne Τοῦτο..... τηνικαῦτα et de la suivante τὴν ναυτικὴν, jusqu'à πολιορκίαν, la marge porte, sur trois petites lignes, Περὶ τῆς ἀλώσεως Ματθαίου τοῦ βασιλέως.

<sup>2</sup> Ἀμαλλοδέτας. Rostgaard n'a qu'un λ; et même en marge on a récrit ἀμαλ.

garantie de ce qui lui restait dû, reçut les enfants dont elle était mère, moyennant quoi il lui rendit sur-le-champ son époux délivré.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 8.

Après avoir si heureusement conduit à fin ce coup de main sans collision, l'Empereur fut favorisé d'un second événement plus important encore; ou, pour mieux dire, le plus grave, le plus décisif qu'il pût ambitionner, événement d'autant plus heureux, d'autant plus merveilleux, qu'il ne prit aucune peine pour l'amener. En effet, au moment de l'été, et quand déjà les épis invitaient à couper les blés et à les lier en gerbes, l'empereur Mathieu, fils de Cantacuzène, s'étant placé à la tête de quatre mille cavaliers, envoyés par Hyrkan, gendre de ce dernier, et de ce qu'il y avait de soldats romains aux ordres de l'impératrice sa femme dans Voléro, et franchissant les défilés aux environs de Christopolis, s'était mis à piller les villes au delà de Philippes, ou plutôt les campagnes qui environnent ces villes, jadis romaines, mais alors assujetties aux Triballes depuis longtemps. Or l'on en avait donné avis d'avance au chef triballe, préposé à ces contrées; et, les armes à la main, il fit face à l'attaque. L'empereur Mathieu fut vaincu dans cette lutte, et fut pris vivant, ainsi que tous ceux, à peu près, qui n'avaient point succombé sous le fer au champ de bataille.

Dès que ces nouvelles furent annoncées à l'Empereur, quittant Lesbos, où en cet instant il faisait prendre du repos à ses forces navales, et s'occupait à disposer, à organiser tout ce qui pourrait servir au siège de Phocée, il vogue à pleines voiles vers les ports aux environs d'Abdère; il envoie des députés au Triballe qui tient Mathieu prisonnier; il fait porter et reçoit

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

σιν ισίοις καταίρει ἐς τὰ περιξ (156) Αὐδήρων (157) ἐπίνεια (158)<sup>1</sup>·  
καί, πρέσβεις ἐκεῖθεν πεπομφῶς τῷ τὸν Ματθαῖον καλέχοντι  
δέσμιον Τριβαλλῶ (159), καί, Φιλίαν δούς καὶ λαβῶν καὶ δώ-  
ροις οὐ μικροῖς φιλοφρονησάμενος (160), εἴληφε· καὶ αὐτὸν  
μὲν δέσμιον πρὸς Τένεδον (161) πέμπει τὴν νῆσον ὁμοῦ τῆ<sup>2</sup> συ-  
ζύγῳ, τὰ δὲ τέκνα φυλάττειν<sup>3</sup> παρέχει τῷ ἐπ' ἀδελφῆ γαμβρῷ  
Λατίνῳ (162) τῷ τηνικαῦτα Λέσβου τῆς νήσου ἐπιτροπεύοντι·  
ἔφθη γὰρ πολέμῳ προειληφῶς ὁ Βασιλεὺς (163) καὶ τὴν Γρα-  
τιανοῦ πόλιν ἐν ἧ καὶ ἡ Ματθαίου μετὰ τῶν τέκνων (164) ᾧκει  
γυνή (165), ὁπότε παρ' αὐτῆ καὶ γράμματα εὔρηται (166) Βυ-  
ζαντίων πολλῶν λάθρα Ματθαίῳ πεμπόμενα πρὶν ἀλῶναι δει-  
κνύντα τὴν σφῶν πρὸς αὐτὸν εὐνοίαν καὶ σιοργῆν καὶ ὅσα  
ἐπίβουλα κατὰ τοῦ Παλαιολόγου συνεσκευάζοντο. Δι' ἃ δὴ,  
καὶ τὴν ἀνὰ χεῖρας ἄλλην σπουδὴν ὁ Βασιλεὺς ἠπερθέμενος,  
τὴν τε σιολὴν ἤμειψε πρὸς τὸ ἰδιωτικώτερον, καὶ λαθῶν πάν-  
τας οἰκειοῦς ἤκε σπεύσας εἰς Βυζάντιον μετὰ μιᾶς τριήρους,  
καὶ οὐκ ἔγνωσται Βυζαντίων οὐδενὶ πρὶν εἰσελθεῖν εἰς τὰ βα-  
σίλεια καὶ τὴν βασιλίδαν ἀσπάσασθαι σὺν ἰδιωτικῷ τῷ σχήματι.

“ R. 98<sup>b</sup>.  
-θέμενος  
“ V. 275<sup>a</sup>.  
-τικώτερον

θ'.

Ταῦθα μαθὼν Ἰρκανὸς ὁ τῆς Βιθυνίας σατράπης βαρβάρων  
πρεσβείαις αὐτὸν πικροτέραις ἐπιταχύνει ἠνάγκαζε (167) τὴν  
ἐπάνοδον (168) ἐλευθερίας ἕνεκα τοῦ υἱέως, εἰ μὴ βούλοιτο  
σκανδάλων καὶ θορύβων αὐθις ἀρχὴν γεγονέναι κατὰ Ῥωμαίων  
τὴν αὐτοῦ βραδυτήτα<sup>4</sup> (169). Σπεύσας οὖν ὁ Βασιλεὺς καί, ὡς  
ἐνῆν, τοὺς ἐν Βυζαντίῳ θορύβους κατασιησάμενος ἐς τὸ πάντη  
ἀνύποκτον ἐντὸς ἡμερῶν τεσσαράκοντα (170) μετὰ μιᾶς τὴν

<sup>1</sup> Ἐπίνεια. Rost., ἐπήνεια.

<sup>2</sup> Τῆ. Nous substituons, sans balancer, ce féminin à τῷ, que porte Rostgaard, sans doute par mégarde et contrairement au ms. du Vatican.

<sup>3</sup> Φυλάττειν. Rostgaard a φυλάτταν.

<sup>4</sup> Βραδυτήτα. Cette accentuation attique est celle de la copie de Rostgaard; et même on a visiblement raturé l'aigu placé d'abord sur υ.

des promesses d'amitié, il y ajoute, de la façon la plus gracieuse, des présents considérables. Enfin on lui livre son rival, que soudain il envoie sous bonne garde dans l'île de Ténédos, ainsi que sa femme, tandis qu'il donne leurs fils à garder à son beau-frère le Latin, alors chargé du gouvernement de Lesbos. En effet, lorsque, antérieurement, il avait emporté de vive force Gratianopolis, résidence de la femme et des enfants de Mathieu, on avait trouvé chez cette princesse une correspondance secrète de grand nombre de Byzantins avec son époux, qui n'avait pas encore été fait prisonnier; et de ces pièces ressortaient la bienveillance et l'affection des correspondants pour le rival de Paléologue, ainsi que les pièges préparés pour le perdre. Cette découverte déterminâ même l'Empereur à suspendre toute autre affaire alors sur ses bras, et à se rendre, travesti en particulier du commun, à l'insu même de toute sa maison et en toute hâte, à Byzance, sur une seule trirème. Pas un Byzantin ne sut mot de sa venue avant qu'il eût mis le pied au dedans du palais et embrassé l'impératrice, sans avoir encore laissé là son déguisement.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 9.

Ce voyage fut su d'Hyrkan, le satrape des Barbares de Bithynie. Il lui dépêcha des députations, à très-peu de temps les unes des autres, le sommant de hâter son retour à Phocée pour la délivrance de son fils, s'il ne voulait causer derechef aux Romains des collisions et des troubles par sa lenteur. L'Empereur, en effet, déploya de la célérité; il mit ordre, autant que possible, à l'agitation qui fermentait dans Byzance, et y établit une sécurité complète dans l'espace de quarante jours; après quoi il s'embarqua sur une trirème, sans autre

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ταχίστην ἀνήχθη τριήρους· ἀλλὰ πρὶν ἀναχθῆναι (171), τὸν ῥωμαϊκὸν ἐθεᾶτο στόλον ἐς Βυζάντιον καταπλέοντα οὐδαμῆ κατὰ<sup>1</sup> γνώμην αὐτοῦ, — ὅτι μὴ (172) λειποτακλήσαντά τε καὶ πάντας δεσμούς προσλαγῆς βασιλικῆς ἀπορρήξαντα, — καὶ ἐς Βυζάντιον ἐκ Τενέδου παλιδρομήσαντα, δι' ἀνάγκην, ὡς ἔφασκον, τῶν ἐπιτηδείων ἄρδην ἐπιλιπόντων ἀπάντων (173) καὶ μένειν οὐκέτι κατὰ χώραν δυναμένης τῆς ναυτικῆς ἀναρχίας. Ὀργισθεὶς οὖν τοῖς ναυάρχοις καὶ τὰ εἰκότα ἐπιτιμήσας διὰ βραχέων, — τὸ γὰρ τῆς ὥρας σπενὸν οὐ παρειῆχεν εὐρυχωρίαν (174) τῷ πλείοι, — τῆς προκειμένης εἶχετο σπουδῆς, τῇ βασιλικῇ ναυαρχίδι μονήρεις δύο μόνας\* ἐπαγόμενος συμπλεύσας. Ἐπεὶ δ' ἄχρι καὶ ἐς Προικόνησον<sup>2</sup> (175) ἦν ἀφιγμένος, ἔδοξεν ἐκεῖθεν δεξιὰν ἐξ ἐφόδου τῷ Ἰρκανῶ πεπομφέναι, τὴν ἐκείνου καρδίαν ἠρεθισμένην εἰς ὑποψίας σκανδάλων ἐξομαλίσουσιν καὶ<sup>\*\*</sup> πράγμασιν οὐ λόγοις δείξουσιν τὸ τῆς βασιλικῆς γνώμης ἀκῆρατον ὡς δόλος οὐδεὶς μεσιτεύει (176) τοῖς πράγμασιν. Μετὰ δὲ ταῦτα πληρέσιν ιστίοις ἐς Τένεδον πρῶτον ἀφίεται, βουλευσόμενος ἐκεῖσε σχολῇ περὶ τε τοῦ παιδὸς Ἰρκανοῦ καὶ τῶν ὑπὲρ αὐτοῦ Φωκεῦσι δοθησομένων λύτρων, καὶ πρὸς γε περὶ τοῦ γυναικοδέλφου Ματθαίου, ὃς φρουρούμενος μὲν ἦν τῇ τῶν Τενεδίων ἀκροπόλει, διὰ δ' αὐτὸν νεωτερισμὸς τις (177) ἐξηχεῖτο λαθραῖος, καὶ ὅσα ἐπὶ τούτοις πράττειν χρεῶν. Καὶ ταῦτα μὲν τῇδέ πη ἐφέρετο, καὶ τὸ μετόπωρον ἐν τούτοις ἐτελεύτα.

\* V. 275<sup>b</sup>.

\*\* R. 99<sup>a</sup>.  
-σιν

<sup>1</sup> Κατὰ est sans accent dans le manuscrit.

<sup>2</sup> Προικόνησον. Nous gardons la leçon du manuscrit de Rostgaard. Est-ce celle de Grégoras? Nous n'osons rien affirmer. On connaît trois façons d'écrire ce mot: Προκόνησος, Προκόννησος, Προικόννησος. La première est conforme à l'étymologie, ou, si l'on veut, aux règles de composition; la deuxième fut la plus usuelle aux temps classiques (Strabon, XIII), et l'on

dit de même Péloponnèse, etc.; la troisième se trouve chez Ptolémée, Zosime, Hiéroclès (du *Synecd.*), Constantin Porphyrogénète (*Thém.*), Nicéph. Blemmidas, Eustathe (*sur Den.*), etc., et quoique peut-être remontant jusqu'à Hérodote, elle semble avoir été surtout du goût des Byzantins, et, en général, de l'époque postérieure de la langue. Il n'est donc pas étonnant que la syllabe initiale soit Προι,



suite, commandant la plus grande diligence. Mais, avant d'avoir quitté le port, il eut l'extrême contrariété de voir la flotte romaine en route pour revenir à Byzance, — car c'était plus qu'un simple abandon de son poste, plus qu'une rupture de tous les liens de soumission aux volontés impériales, — c'était un retour de Ténédos sur Byzance. On y avait été contraint, disaient les coupables, par le manque absolu de tous les objets utiles au siège, et par l'impossibilité de maintenir plus longtemps, sur un pied tolérable, des équipages voués à l'anarchie. Il n'en fut pas moins courroucé contre les commandants de l'escadre; mais il ne leur fit sentir qu'en peu de mots son mécontentement, — car il était trop à court de temps pour se donner plus amplement ses coudées franches, — et, s'attachant à ce qui constituait le soin du moment, il s'éloigna, n'emmenant en compagnie de son navire impérial que deux unirèmes. Il atteignit ainsi Proconèse, d'où il lui sembla convenable d'envoyer immédiatement à Hyrkan le symbole d'amitié, pour calmer l'irritation d'une âme qui penchait à soupçonner quelque achoppement secret, et pour protester qu'il montrerait sous peu, par des faits et non par de simples paroles, la sincérité de son vouloir impérial, étranger à toute espèce de ruse dans tous ses actes. De Proconèse, ensuite, il revole à pleines voiles à Ténédos d'abord, afin d'y délibérer à loisir, tant sur le fils d'Hyrkan et sur la rançon qu'il faudra donner pour lui aux habitants de Phocée, que sur son beau-frère Mathieu, qu'on gardait dans la citadelle de Ténédos, et pour lequel on disait qu'il se tramait une révolution dans l'ombre, et sur les mesures à prendre là-dessus. Ainsi avaient marché les événements quand l'automne finit.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

dans Grégoras, et rien ne nous prouve qu'il n'ait pas préféré le simple *ν* à la ré-

duplication de cette consonne, comme ceux qui écrivent *Proconèse*.

TOME XVII, 2<sup>e</sup> partie.

7

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

\* V. 251<sup>b</sup>.  
\*\* R. 70<sup>a</sup>.  
I. 10.

\* V. 252<sup>a</sup>.  
σιλεύς,

\*\*\* Τοῦ γὰρ χειμῶνος\* ἐκείνου πᾶνυ σκληροῦ γενομένου διὰ τὸ πᾶνυ τοι πλείσῃη καὶ ἐπὶ πλείστον καταρράγεισαν (178) χιόνα πᾶσαν σχεδὸν ἑαυτῆς οἰκίαν ἐμπλήσαι, ἐπὶ πλεόν ὁ Βασιλεὺς τῇ Τενέδῳ ἐνδιατέτριφε (179), τὰ τε ἄλλα διοικῶν καὶ πᾶντων μάλιστ'α τὴν ἐς τὸ ἔπειτα τοῦ Βασιλέως γυναικαδέλφου Ματθαίου φυλακὴν ἐν φροντίδι μεγίστῃη ποιούμενος. Ἐδοξεν οὖν ἀπενεχθέντα εἰς Μιτυλήνην ἐκεῖ παρὰ Καταλούζῳ (180) φυλάττεσθαι τῷ Λατίνῳ ὅς ἐπ' ἑαδελφῇ γαμβρὸς ὑπάρχων τῷ Βασιλεῖ πάσης ἐπετρόπευε Λέσβου τῆς νήσου. Οὐ γενομένου, ἀπήει μὲν καὶ ἐς Φωκαίαν αὖθις (181) διὰ τὸν τοῦ Ὑρκανοῦ παῖδα ὁ \* Βασιλεὺς, ἐπανῆκε δ' οὐδὲν ὦν ἐβούλετο πεπραχῶς· καὶ ὁ χειμῶν ἐν τούτοις ἐτελεύτα.

ί.

Ἐπανεληλυθότος δ' ἐς Βυζάντιον αὖθις τοῦ Βασιλέως ἐκεῖθεν, ἦρος ἤδη ἀρχομένου (182), κατῆει καὶ ὁ βάρβαρος Ὑρκανός ἐκ τῶν ὑψηλοτέρων τῆς Βιθυνίας μερῶν (183) ἄχρι τῶν παραλίων (184) τῆς Χαλκηδονίας ἠπειροῦ (185)· καὶ ὠμίλησεν ἐκεῖθεν τῷ Βασιλεῖ καὶ \*\* ἐκοινολογήσατο (186) περὶ τοῦ υἱέως αὖθις οὐκ αὐτοπρόσωπος, ἀλλὰ δι' ἀκατίων καὶ πρέσβειων ἀπὸ βραχέος πᾶνυ τοῦ διασθήματος, ἐγγυτέρω γενομένου τοῦ Βασιλέως διὰ ρασίῳνην τῆς χρείας καὶ μετὰ τῶν οἰκείων ἐπάνω τοῦ πύργου τὴν σκηνὴν (187) πηξαμένου ὅς ἐν μέσῳ τῆς μεταξὺ Θάλαττης (188) ἐκ παλαιοῦ πεπηγῶς Ἄρκλα (189) καλεῖται πρὸς Βυζαντίων. Ὅσα μὲν οὖν καὶ οἶα ἦν ἄπερ σφίσιν εἶρηται τε καὶ ἐπήγγελται τηνικαῦτα διὰ τῶν μεταξὺ πρέσβειων (190) ἡμέρας ἀνηλοκόσιν ἐνταῦθα τρεῖς, καὶ οἶας πρὸς ἀλλήλους τὰς τε δεξιώσεις καὶ φιλοφροσύνας πεποιήνται, οὐκ ἀναγκαῖον διεξιέναι καθέκαστ'α· τὸ δ' οὖν τῆς ἐνταῦθ' ὀμιλίας συμπέρασμα ἦν ὅτι

\*\* R. 70<sup>b</sup>.  
υυλογήσατο

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Vis-à-vis de la ligne πεπαύκει. Τοῦ γὰρ χειμῶνος ε. π. σ. γενο- (voy. p. 22, fin du § 1 et la note 1 au bas de la page) on lit en marge ἐπαναληψίς.

L'hiver suivant fut extrêmement rude; car la neige tomba en abondance, et, quand elle vint à fondre, de grosses masses d'eau emplirent presque toutes les maisons. L'Empereur prolongea en conséquence son séjour à Ténédos, et, entre autres soins d'administration, s'occupa spécialement des mesures pour la perpétuité de la détention de l'empereur Mathieu son beau-frère. Il conclut qu'il serait à propos de le transférer à Mitylène, et là, de le mettre sous la garde de Catalouzo, ce Latin, époux de sa sœur, et chef de toute l'île de Lesbos, sous suzeraineté impériale.

La chose faite, il reprit le chemin de Phocée pour avancer l'affaire du fils d'Hyrkan; mais il rentra sans avoir rien accompli de ce qu'il voulait. L'hiver finissait en ce moment.

## 10.

L'Empereur, revenu encore une fois de Phocée à Byzance, vit, dès le commencement du printemps, arriver à lui, des régions supérieures de la Bithynie, Hyrkan le barbare, qui, s'arrêtant sur la côte de Chalcédoine, en terre ferme, eut de là une conférence, des pourparlers avec le monarque, au sujet de son fils. Les deux princes ne se virent point en personne; mais des embarcations, des messagers, traversaient la courte distance qui les séparait, Paléologue s'étant beaucoup rapproché pour faciliter ce qu'il y avait à faire, et ayant assis la tente qui l'abritait lui et sa suite en haut d'une tour, bâtie depuis longtemps au milieu de la mer, et nommée Arkla par les Byzantins. Tout ce qu'on se dit, ce qu'on se promet alors par le ministère des interprètes pendant les trois jours que Jean et Hyrkan passèrent là, leurs mutuelles civilités, leurs

Éπ'. La copie de Rostgaard porte επ'; mais il nous semble clair que c'est une faute

(n'importe qu'elle vienne ou non du Vatican), et qu'il faut επ'. (Voy. p. 26 et n. 34.)

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

δεδώκασιν ἀλλήλοις ἐγγύας ἐπὶ θυγατρὶ (191) γενέσθαι γαμβρόν τῷ Βασιλεῖ τὸν ἐλευθερωθησόμενον τοῦ Ἰρκανοῦ παῖδα καὶ ἄμα εἶναι διηνεκεῖς καὶ ἀλύτους σπονδάς μεταξὺ Ῥωμαίων τε καὶ βαρβάρων (192). Κατὰ τούτοις χρήματα εἰληφώς ὁ Βασιλεὺς οὐκ ὀλίγα πρὸς τε τοῦ Ἰρκανοῦ (193) καὶ ἄμα πρὸς Βυζαντίων ἔρανον πεπραχότων (194) κοινῇ πληρέσει ἰσίοις ἄρας κατέπλευσεν αὐθις ἐς Φώκαιαν, καὶ χρήματα δούς τῷ Καλοθέτῳ μέχρι τῶν ἑκατὸν χιλιάδων ἐγγίστα (195) καὶ ἄμα ἀξιωματῶν τοῦτον κοσμήσας λαμπρότησιν (196) ὅψε καὶ μόλις εἰλήφει τὸν ζητούμενον παῖδα τοῦ Ἰρκανοῦ, καὶ ἐπανήει χαίρων ἐς τὸ Βυζάντιον. Καὶ ἦν τῆνικαῦτα τὸ ἔτος ἐν ταῖς ἀκμαῖς τοῦ Θέρους, ὅτε δὴ περὶ ἄλωνας καὶ σίτου συγκομιδὴν ἀνάγκη συνήλαυεν ἀσχολεῖσθαι<sup>1</sup> πάντας οἷς ἔργον οἱ πόνοι τῆς γῆς, εἰρήνης ἄρτι παντοδαπῆς περιχορευούσης τὰ Ῥωμαίων πράγματα. Καὶ μέχρι μὲν ἐς<sup>2</sup> Βυζάντιον (197) ὁ πλοῦς ἦν ἐπανιόντι τῷ Βασιλεῖ. Μία τριήρης ἡ βασιλικὴ ναυαρχὴς ἐκόμισεν ἄμφω (198) τὸν τε Βασιλέα καὶ τὸν τοῦ Ἰρκανοῦ παῖδα. Αἱ δ' ἄλλαι τριήρεις περιπλέουσαι τε καὶ παραπλέουσαι ἐν ὧδαῖς ἦσαν πάνυ χαιρούσαις, τὴν ἐπηγελημένην πρὸς τοῦ τῶν βαρβάρων ἡγεμόνος εἰρήνην οὐκέτ'<sup>2</sup> ἐν ἐλπίδων σκιαῖς (199) καθεύδουσαν βλέπουσαι, ἀλλ' εἰς φῶς προεληλυθυῖαν ἤδη κατάσλασιν πρακτικὴν ἀπορρήτοις προνοίαις τοῦ φιλανθρώπου Θεοῦ.

" R. 71.  
-ζάντιον  
V. 252<sup>b</sup>.

ια'.

Οἷας μὲν οὖν τὰς βασιλικὰς φιλοφροσύνας καὶ δεξιώσεις (200) ἐν εὐωχίαις καὶ ὅσον τὸ μεγαλοπρεπὲς ἐν ταῖς τῶν ἐνδυμάτων συχναῖς ἀλλαγαῖς (201) ἐνεδείξατο πρὸς τὸν τοῦ Ἰρκανοῦ

<sup>1</sup> Ἀσχολεῖσθαι. Nous avons rétabli ce mot au lieu d'ἀσχολῆσθαι que porte Rostgaard.

<sup>2</sup> Οὐκέτ'. Rostgaard écrit en deux mots οὐκ ἐτ'. Nous aurions séparé de même, s'il y avait eu οὐκ ἐτ'.

assurances d'amitié, il serait inutile de les raconter en détail. Le résultat de l'entrevue fut, en somme, qu'ils s'engagèrent mutuellement à faire du fils d'Hyrkan auquel on allait rendre la liberté un gendre de l'Empereur, et à ne jamais rompre, à ne jamais violer la paix conclue entre les Romains et les barbares. Jean Paléologue, après cela, partit, muni de sommes considérables, les unes reçues d'Hyrkan, les autres dues à une contribution commune donnée par les Byzantins, et revint à pleines voiles aborder à Phocée, où Calothète reçut de lui très-près de cent mille pièces d'or, et, de plus, fut honoré de titres splendides. Alors enfin le fils d'Hyrkan, ce fils tant demandé, fut remis, un peu tard, et non sans peine, à l'Empereur, qui revint charmé à Byzance. L'on était alors au plus fort de l'été, c'est-à-dire que c'était le moment où l'aire et la récolte des grains exigent, attirent le travail de quiconque a pour occupation la culture de la terre; on s'y livrait de grand cœur, puisqu'une paix universelle, toute fraîche encore, planait sur les affaires de l'empire. La traversée, pour le retour de Paléologue, se continua jusqu'à Byzance. Un même navire, la trirème impériale commandante, portait à la fois et le monarque et le fils d'Hyrkan; des autres trirèmes, qui voguaient ou autour de celle-ci, ou latéralement, sortaient des cris de vive allégresse, à l'aspect de cette paix promise par le chef barbare, et qui n'était plus un espoir, une ombre, un rêve, mais une réalité enfin produite au jour, un fait accompli, grâce aux ineffables voies de la Providence, toujours amie de l'homme.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

11.

A quel point l'Empereur fit fête et accueil au fils d'Hyrkan, soit en le traitant à table, soit en lui prodiguant les splendides costumes, les parures de rechange, avec les noms de gendre

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

παῖδα, γαμβρόν αὐτόν ἀποκαλῶν καὶ υἱόν, καὶ ὅσα ἐπὶ τοῦ-  
τοις φιλεῖ (202) τὸ ἀνθρώπινον καὶ δημόσιον ἔθος καὶ λέγειν καὶ  
δρᾶν, περιττόν μοι διεξιέναι δοκεῖ· γνώριμα γὰρ ἂν εἴη παῖσιν<sup>1</sup>  
καὶ σιωπώμενα, τῶν κοινῶν ἐννοιῶν καὶ τῶν συντρόφων ἐθισ-  
μῶν<sup>2</sup> τὴν τῆς ἐνταῦθα γνώσεως ὕλην ἀφθονον χορηγούντων αὐ-  
τόθεν ἐκάστοις ἐκ τῶν τοῦ βίου πολυειδῶν πραγμάτων διδασκο-  
μένοις αἰεὶ καὶ ἀναλεγόμενοις τὴν τῶν ἐκάστων ἐμπειρίαν εἰς ἐν  
ἠθροισμένων<sup>3</sup> συνέσεως ἔμπρακτον σύστημα. Ὅσα δ' ἄρτι κα-  
ταπεπλευκότων ἐς Βυζάντιον τετίμηκε τοῦτον ὁ Βασιλεὺς Θεω-  
μένων τῶν Βυζαντίων, καὶ ὅσοι ἐξ ἀλλοδαπῶν παρήσαν χωρῶν  
καὶ πόλεων, παρέλκον καὶ ταῦτα διεξιέναι μοι νενόμισται.  
Εἶδον γὰρ ἅπαντες ὡς ἔφιππος ἔφιππον ὁ Βασιλεὺς τὸν βάρ-  
βαρον εἰσήνεγκεν εἰς<sup>4</sup> τὰς βασιλείους αὐλάς· ὃ δὴ μόνοις  
ἐφείται μετὰ Βασιλέα βασιλέων παισὶ τε καὶ ἀδελφοῖς (203).  
Πλὴν ὅτι αἰσθόμενος ὁ Βάρβαρος τὸ τῆς τιμῆς ὑπερβάλλον  
καὶ οἷον αἰδεσθεῖς, τὰ ἀκούσιον τῆς εἰσαγωγῆς εὐθύς ἐκ τῶν  
βασιλείων πυλῶν ἐνεδείκνυτο, ἀντιτείνων καὶ ἀνθέλκων τὴν  
καθέλκουσαν ἐκ χειρὸς χειρὰ τοῦ Βασιλέως καὶ ἐπέχων τὰς  
ἡνίας οὐπὲρ αὐτὸς ἐπαχεῖτο ἵππου καὶ γλώτῃ πάσῃ (204) δεό-  
μενος ἀφεθῆναι. Ὅμως οὕτω δυσάνασχετῶν καὶ ἀχθόμενος

.. R. 71 ..  
.. δελφοῖς.

Πᾶσιν. Nous avons gardé le *v*, quoi-  
qu'il faille régulièrement *πάσι*; peut-être  
est-il changé de place et doit-il venir  
après *πάσιν*; peut-être aussi, *γ*, avait-il  
*εἶκαι* au lieu de *καί*.

Ἐθισμῶν. On pourrait être tenté d'é-  
crire *ἐθίμων*, que les auteurs du Bas-  
Empire emploient souvent comme subs-  
tantif, en l'accompagnant d'un adjectif  
ou d'un participe (Τῶν κατ' αὐτὰς τελου-  
μένων *ἐθίμων*, Codin, *ἔλε*, du *δ* *6*; κατὰ  
τι πάτριον *ἐθίμων*, Nicetas, *État de Con-  
stantinople*, 5). Il serait possible même de  
signaler cet emploi d'*ἐθίμων* chez des écri-

vains très-antérieurs : *ἐθίμα* Ioudaïκά se lit  
dans S. Clément d'Alexandrie, *Const. des  
Ap.* VI, 28. C'est quelque chose de fort  
distinct d'*ἐθίμων*, soit adjectif pur, soit mot  
faisant fonction de substantif, mais n'ayant  
point d'adjectif qui le qualifie, comme dans  
*ἐστὶ Ῥωμαῖος ἐθίμων* (Diodore, *Fragm.*  
p. 577, 43), ou τὰ τῶν Περσῶν *ἐθίμα* (Co-  
din, *Off.* 6, fin), et (dans un sens tout à  
fait spécial, celui de *καταμήνια*) ἐὰν γυνή  
ᾖ τὰ *ἐθίμα* αὐτῆς (Nicéphore Patr. Cr.  
dans le *Droit gréco-romain*). Nous conser-  
vons *ἐθισμῶν*, parce qu'il est donné par le  
manuscrit, et qu'en réalité, puisque Gré-

et de fils, et toutes les autres démonstrations accessoires que l'humanité, que les masses se plaisent et sont habituées à déployer en paroles ainsi qu'en actions, ce serait, ce me semble, une superfétation de le passer en revue. Qui ne le devinerait en effet, même quand on s'en tairait, puisque les idées générales et les habitudes avec lesquelles nous avons été bercés fournissent d'elles-mêmes et largement des matériaux de notion exacte pour chaque cas particulier à ceux qui vont sans cesse tirant instruction des incidents si diversifiés de la vie, et qui, recueillant l'expérience de chaque fait spécial, la condensent en un seul grand fait d'ensemble, par lequel ils comprennent tout? De même, tous les témoignages honorifiques dont, à peine débarqué à Byzance, il le combla, au vu de toute la population byzantine et de tous ceux qui venaient des villes et des campagnes étrangères, il semble superflu d'en donner le détail. Disons donc que tout Byzance vit près de l'Empereur à cheval le jeune barbare, aussi à cheval, entrer, conduit par lui, dans le palais impérial, privilège dont, après l'Empereur, les enfants et les frères de l'Empereur sont seuls à jouir. Toutefois le jeune barbare, sentant ce qu'il y avait d'exorbitant dans cet honneur, et rougissant en quelque sorte, laissa voir, dès qu'il se trouva sous la porte du palais, la répugnance qu'il éprouvait à faire ainsi son entrée; il reculait, sa main tirait en arrière la main impériale qui tirait en avant, et il tenait serrées les rênes du cheval qu'il montait; il priait et suppliait qu'on le laissât libre.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

goras tend visiblement à s'éloigner le moins possible du style ancien, *ἔθισμῶν* (comme *ἐννοιῶν* un peu plus haut) semble être de sa main. *Ἐθισμοί*, d'ailleurs, et *ἔθιμα*, bien qu'il y ait entre eux la même différence qu'entre *consuetudines* et *consueti*, et bien qu'indubitablement *ἔθιμα* soit d'une exac-

titude plus minutieuse, sont de ces expressions que la plupart des écrivains prennent comme synonymes.

<sup>3</sup> *ἠθροισμένων*. Rostgaard avait écrit d'abord *ἠθροισμένον*; puis, sans effacer le second *ο*, on l'a surmonté d'un *ω*.

<sup>4</sup> *Ἐλισθηγενεὶς*. J'ai intercalé le *ν* final

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

\* V. 253\*.

καὶ οἶον ἀφηνιάζων, ἦκε μέχρι καὶ ἐς τὸ μέσον τῆς βασιλικῆς αὐλῆς· ἐνταῦθα δὲ\* καὶ μὴ πάνυ τοι βουλομένου τοῦ Βασιλέως, ἀπεπήδησέ τε τοῦ ἵππου πρὸς γῆν (205) καὶ τὰς ἡνίας τοῦ βασιλικοῦ χειρωσάμενος ἵππου (206), ἴθυεν ἄχρι τοῦ βασιλικοῦ πεζευτηρίου (207), ἔπειτα συνεισῆει τῷ Βασιλεῖ πρὸς τοὺς βασιλικούς θαλάμους.

Ἐνθα δὴ καὶ τὴν βασιλίδα Ἐλένην ἰδὼν, δουλικῶς τε αὐτῇ τὴν προσκύνησιν ἀπέτισε σχήματι καὶ ἅμα τοίαδε ἐφθέγγετο ῥήματα.

Ἐγώ, φησι, διὰ τρόπους (208) οὐς ὁ τῶν ὄλων οἶδε δημιουργὸς καὶ δεσπότης ἐξαίφνης ἐγεγόνειν αἰχμάλωτος, ἐκ μέσης ἐστίας εἰπεῖν καὶ πατρίδος αὐτῆς ἀρπαγείς, καὶ τὰ μέγιστα ἐπεπόνθειν, φεῦ, τῶν δεινῶν. Ἐπεὶ δὲ πολλοὺς οὐμὸς Αὐθέντης οὔτος καὶ Βασιλεύς (209) καὶ μάλα τοι πολυτρόπους ὑπὲρ τῆς ἐμῆς ἐλευθερίας κατεβάλετο πόνους καὶ δρόμους καὶ χειμῶνων ὑπέμεινε ψύξεις μακρῶν καὶ θέρους καύσωνας, δυσκαρτέρητον ἐν μέσῃ θαλάτῃ φέροντας κάμινον (210), καὶ οὕτω με τῶν δεσμῶν τῆς αἰχμαλωσίας ἐξείλετο, ἄξιον μὲν εἰς ἀμοιβὴν ἀποχρῶσαν οὐκ ἂν ποτε σχοίην· ὑπὲρ γὰρ ἐμέ τοῦτό γε. Τὸ δ' οὖν  
 \*\* R. 72\*.  
 \*\* εἰς δύναμιν ἦκον ἐμὴν οὐκ ἂν δυναίμην ἀρνεῖσθαι, μὴ οὐχ ἅπαν τελεῖν τὸ εἰκὸς καθ' ἅπαντας τρόπους ὁρμῆς καὶ θελήσεως διὰ παντός μοι τοῦ βίου.

Ταῦτα δὴ καὶ τοιαῦτα φθεγγάμενος καὶ ἀκούσας ὅποσα χρεῶν, πρὸς τὴν αὐτῶν γε ἀπολεχθεῖσαν ἀπήει σκηνήν οὐκ ἔξω τῶν βασιλείων, ἀλλὰ τῆς βασιλικῆς ἐστίας ἐγγύς (211).

Τὰς δ' ἐπὶ τούτοις τῶν ἐνδυμάτων συχνὰς καὶ λαμπρὰς ἀλ-

et eis, pour garder αὐλάς. Rostgaard a εἰσηνεγκε τὰς β. α., double accusatif dont les exemples manquent.

<sup>1</sup> Ὑπέμεινε. Rostgaard écrit ὑπέμεινε. Cf. p. 34, l. 3, et p. 5. Mais cette fois nous élaguons hardiment le ν.



Il n'en fallut pas moins que, tout contrarié, tout choqué qu'il fût de cette faveur, et quoique, en quelque sorte, il retirât la bride à lui, il continuât sa route jusqu'au milieu de la cour du palais. Mais, arrivé là, bien que l'Empereur s'y opposât formellement, il sauta de son cheval, et, saisissant les rênes de la monture impériale, il conduisit Jean jusqu'au lieu où le prince met pied à terre d'ordinaire, — après quoi il entra, en compagnie de l'Empereur, dans les appartements impériaux.

Là était l'impératrice Hélène. A peine l'eut-il aperçue, qu'il se prosterna devant elle comme l'esclave devant son maître, puis lui adressa ces paroles :

« Une aventure dont l'universel Créateur et Seigneur a seul  
« la clef m'avait soudainement dépouillé de la liberté : enlevé,  
« en quelque sorte, du milieu même de mes foyers, du sein  
« même de ma patrie, je subissais, hélas ! la plus cruelle des  
« calamités. Mais, grâce à tout ce que mon Seigneur et Empe-  
« reur a fait pour ma liberté, grâce à toutes ces fatigues, à ces  
« courses réitérées, à ces longs hivers supportés avec leurs froids,  
« à ces ardeurs de l'été, qui, même en pleine mer, formaient  
« un foyer de chaleur presque insupportable, ce grand prince  
« m'a débarrassé des liens du captif. Jamais, sans doute, je n'au-  
« rai don égal à lui octroyer en échange ; semblable preuve de re-  
« connaissance est au-dessus de mes forces ; mais, quant à ce qui  
« n'excède pas mon pouvoir, je ne saurais me refuser à mettre  
« de toute façon au service de mon bienfaiteur pour toute œuvre  
« convenable énergie et volonté, aussi longtemps que je vivrai. »

Ces paroles et autres semblables prononcées et suivies de la réponse qu'il était à propos de faire, le jeune homme se retira dans le pavillon qu'on lui avait réservé, non point détaché du corps du palais, mais tout près de l'appartement impérial.

Ce qu'on vit ensuite, ces changements multipliés de cos-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

V. 253<sup>b</sup>.

λαγὰς (212) καὶ τὰ ποικίλα χαρίσματα, νῦν μὲν τῆς βασιλίδος (213), νῦν δὲ τοῦ Βασιλέως, νῦν δὲ τῶν ἐνδόξων καὶ εὐγενῶν τῆς βασιλείας ἀνδρῶν, καὶ ταῦτα τῶν ἡκίστα ἀναγκαίων<sup>1</sup> μοι λέγειν δοκεῖ· ναὶ μὴν καὶ ὅσα περὶ λουτρῶν ἀναπαύσεις (214) καὶ τραπεζῶν πολυτέλειαν (215) πῆφουκεν, ἃ πάντα πᾶσι γινωσκόμενα σιγαῶν παραινεῖ. Ἐκεῖνο δ' ἄξιον μᾶλλον θαυμάσαι ποῖον δὴ τοῦτο, τὴν τοῦ Βασιλέως φημί μεγαλοψυχίαν, πῶς μεταξὺ τῶν τοιούτων τέρψεων βραχὺ νοσήσαν τὸ διετὲς αὐτοῦ βρέφος (216) καὶ τεθνηκός οὐκ ἐσάλευσε τῶν αὐτοῦ φρενῶν τὰς κρηπίδας οὐδ' ἀθυμίαν ἀνήκεστον εὐθυμίας ἀλλάξασθαι προσκαίρου παρέπεισεν, ἀλλ' αὐτοσχέδιον ξηνηλασίαν μηχανησάμενος, αὐθημερὸν Θρηνοῦντων ἅμα καὶ Θρηνοσῶν (217), ἐπὶ τῆς προτέρας αὔθις κατέσκησε θυμηδίας τὰ πράγματα· καὶ προσκαλεσάμενος μετὰ τρίτην ἐκεῖθεν ἡμέραν τὸν νεὸν μνηστῆρα τὸν βάρβαρον (218) κατὰ τι κρατήσαν ἔθος ἐκ παλαιοῦ τὴν μνηστειομένην ἔδειξεν, αὐτῷ κόρην πρὸς δέκατον ἄρτι προβαίνουσαν ἔτος (219).

16'.

\*\* R. 72<sup>b</sup>.  
-νωσ,

Τούτων δ' οὕτω διωκημένων, ἐπειδὴ τὴν ἐς τὸν Ἀσλακηνὸν κόλπον ὁ Βασιλεὺς ἀκήκοε κάθοδον ἐκ Νικαίας τοῦ Ἰρκανοῦ, ἐξέπλευσεν εὐθύς σὺν γε τῷ τοῦ Ἰρκανοῦ παιδί καὶ ἦκε δευτεραῖος ἐκεῖσε καὶ οὗτος, ἀποδιδούς τῷ πατρὶ τὸν παῖδα καὶ ἅμα ἀξίων τὰ σύμβολα τῆς διαδοχῆς τῆς τῶν Βιθυνῶν ἀρχῆς τήμερον (220) αὐτῷ ἐγχειρίσαι· δίκαιον γὰρ εἶναι καὶ ὡς (221) τῶν ἄλλων παίδων μᾶλλον αὐτῷ ἀγαπωμένῳ, καὶ ὡς μνηστῆρι τῆς Βασιλέως θυγατρὸς, καὶ ὡς ἀξίῳ τῆς ἀρχῆς διὰ τε τὸ ἀνδρεῖον τῆς γνώμης καὶ ῥωμάλεον τοῦ σώματος καὶ πρὸς γε τὸ τῆς φρονήσεως δραστικόν (222). Τοῦτο δὴ οὖν καὶ πάλαι βεβουλη-

<sup>1</sup> ἡκίστα ἀναγκαίων. Il y a bien ἡκίστα; et nous ne récrivons pas ἡκισ'.

tumes toujours superbes, cette variété de riches offrandes, tantôt de l'impératrice, tantôt de l'Empereur, puis des plus illustres et des plus nobles personnages de l'empire, voilà ce dont, je pense, il n'est pas non plus nécessaire de parler. Et j'en dis autant de tout ce qui se réfère aux délassements de leurs bains, aux somptueuses délicatesses de leurs banquets : tous savent tous ce faits; c'est une raison de s'en taire. Mais il est un trait qu'on peut admirer à plus juste titre, et le voici : le grand cœur de l'Empereur y éclate. Au milieu de ces divertissements, une courte maladie frappa de mort un de ses enfants, âgé de deux ans. L'âme forte du souverain demeura inébranlable sur sa base, et ce coup ne put le déterminer à substituer, à l'air heureux en harmonie avec l'accueil fait à l'étranger, l'air de l'affliction, du désespoir. Il imagina, il improvisa un moyen d'écarter son hôte : hommes et femmes accomplirent, le jour même, les cérémonies du deuil; et, aussitôt après, il remit sa cour sur le pied des démonstrations joyeuses. Le surlendemain des obsèques, il rappela le jeune fiancé barbare près de lui pour lui faire voir, selon un usage depuis longtemps en vigueur, la jeune princesse qui lui était destinée, et qui venait alors d'entrer dans sa dixième année.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 12.

Tout s'était ainsi passé quand l'Empereur apprit qu'Hyrkan s'était rendu de Nicée au golfe d'Astaque. Sur-le-champ il prit la mer avec le futur pour l'aller joindre, et, arrivant à son tour le deuxième jour, il remit le fils aux mains de son père. Il lui demanda en même temps de vouloir bien conférer au prince les marques et les droits d'héritier présomptif de son empire. C'était justice, disait-il, puisque le fils qu'il lui rendait était préféré par Hyrkan à ses autres fils, puisque, de plus, c'était

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

V. 254  
-πεμψαν

R. 73

μένω τε καὶ βεβουλευμένω (223) τῷ Ὑρκανῶ, ἐπεὶ καὶ τὸν<sup>1</sup> τοῦ Βασιλέως συμπέπλωκε τέως ἐρεθισμὸν·συνεργεῖν τῇ ἐκείνου ταύτῃ βουλήσει, γενέσθαι ῥᾶσι<sup>2</sup> λοιπὸν καὶ τὰ τῆς αἰτήσεως πεπράχθαι ἔδοξεν· ὅθεν (224) καὶ στρατιωτῶν Βυζαντίων συχνοὶ τινες καὶ ἅμα τῶν εὐγενῶν ἀνδρῶν οὐκ ὀλίγοι τοῖς βαρβάρων ἀναμίξῃ στρατιώταις, τὸν τοῦ Ὑρκανοῦ προὔπεμψαν παῖδα σὺν γε κυμβάλοις καὶ τυμπάνοις καὶ ἐπισήμῳ καὶ ἀρχικῇ σημαίᾳ (225) μέχρι πόλεως τε καὶ ἐστίας τῶν ἐν Βιθυνίᾳ περιβλέπων τε καὶ ἐνδοξῶν μιᾶς, — Νικαία (226) ταυτησί τὸ ἐπώνυμον, — ἔνθα δὴ πάντες συνήεσαν Βιθυνοί, ὅσοι τε τῶν βαρβάρων καὶ ὁμοφύλων αὐτῷ καὶ ὅσοι μιξοβάρβαροι, καὶ πρὸς γε ὅσους τῶν ὁμοφύλων ὄντας ἡμῶν ὀπωσποτὲ τοῖς βαρβάροις ἢ τύχῃ δουλεύειν ἠνάγκασε (227), δῶρα ᾗ φέροντες παντοδαπά, πρόβατα καὶ βόας καὶ ἔπιπλα (228) καὶ τοιαῦτα ἄλλα πᾶμπολλά τε καὶ πολυειδῆ. Ὀλίγαις δ' ὑστερον ἡμέραις οἱ προπέμψαντες ἐπανῆκαν Βυζάντιοι μεθ' ὧν προσῆκεν ἐκεῖθεν χαρίτων καὶ δώρων.

ιγ'.

Καὶ ταῦτα μὲν τοῦτον ἔσχε τὸν τρόπον, καὶ τὸ Θέρος ἐν τούτοις ἐτελεύτα, ξηρὸν ἐς τοσοῦτον γενόμενον καὶ αὐχμῶδες καὶ παντάπασιν ἀνικμον (229) ὡς καὶ ἀπογνώσεως ἤδη παρασχέσθαι τοῖς ἀμπελουργοῖς ὑπονοίας· ἔσεσθαι γὰρ οἴνου μακράν τινα σπάνιν καὶ ἀφορίαν ᾔφοντο. Τὸ δ' ἐς πᾶν ἀπέβη τούναντίον ὡς ἀνωμολογούμενον (230) ἅπασιν γεγενῆσθαι θαῦμα ἐπὶ θαύματι τοῦτο παρὰ τοῦ κρείττου. Πρῶτον μὲν γὰρ ἦν ἐκεῖνο θαῦμα θεῖον καὶ μεγίστον ἐν καιροῖς τοιούτοις, ὅτε τὸ ἀκμαιότατον τῆς βαρβαρικῆς ἰσχύος τὴν Ῥωμαίων πάλαι πολὺν τινα χρόνον ἐπιβοσκόμενον γῆν μικροῦ καὶ αὐτὰς Βυζαντίων τὰς πύλας ἐγκέκλεικεν (231) ὡς ἀόκητον εἶναι καὶ ἄδατον

<sup>1</sup> Τὸν. Le copiste de Rostgaard porte distinctement τῶν; mais n'importe.

le fiancé de la princesse impériale, puisque, enfin, il méritait le suprême pouvoir, tant par son courage au moral, que par sa vigueur au physique, et par son esprit éminemment actif. Hyrkan avait eu depuis longtemps la même idée, et la réflexion l'y avait fortifié. Les paroles de l'Empereur venant stimuler et appuyer sa volonté, il résolut d'en faciliter le plus possible la réalisation dans l'avenir, et d'exécuter ce qu'on sollicitait de lui. En conséquence, un assez gros détachement de troupes byzantines, et bon nombre de personnages de naissance, se mirent en marche, confondus avec les soldats barbares, et reconduisirent ainsi le fils d'Hyrkan au son des cymbales et des tambours, et environné de l'appareil le plus brillant et de la bannière du commandement, jusqu'à cette ville de Nicée, foyer unique qui rassemble tout ce qu'il y a de considérable et de renommé en Bithynie. Là s'étaient réunis tous les Bithyniens, tant ceux de race barbare que les indigènes, et la population de sang mêlé, indépendamment de ceux qui, nés de même race que nous, ont été réduits par quelque fatal hasard à la nécessité de servir les barbares comme esclaves. Tous arrivaient avec des dons de toute espèce : ici c'étaient des moutons, des bœufs ; là des étoffes et autres objets aussi variés qu'innombrables. Tous les Constantinopolitains qui avaient ainsi accompagné le jeune homme revinrent au bout de quelques jours, rapportant de leur voyage des gratifications et des présents convenables.

## 13.

Tel était l'état des choses. L'été finit sur l'entrefaite. Il avait été si sec, si âpre à pomper les vapeurs, si complètement sans ondée, qu'on vit jusqu'aux vigneronns se croire à la veille d'un entier désespoir ; car ils se figuraient qu'il y aurait disette de vin et que la récolte serait manquée. Il arriva précisément le

---

LIVRE XXAVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

\* V. 254<sup>b</sup>.

\*\* R. 73<sup>b</sup>.

ἐρημίαν (232) τὰ ἔξω πυλῶν ἅπαντα, ἔπειτα νεύσει Θεοῦ πα-  
ράδοξόν τινα καὶ ἀπροσδόκητον ἐξαίφνης ἐκ τῆς τοῦ παιδὸς  
Ἰρκανοῦ κατασχέσεως (233) Ῥωμαίοις ἐλευθερίαν γενέσθαι, ὡς  
πᾶσι βásiμόν τε καὶ ἡμερον ἐν βραχεῖ τὴν πρὶν ἀγρίαν ἐκείνην  
καὶ λησιῶν \* γέμουσαν Θράκην. Δεύτερον δ' ὅτι, τοῦ Θέρους  
ἀνίκμου πᾶνυ τοι λίαν φανέντος, τοσοῦτον οἴνου ταῖς ἀμπέ-  
λοις πλῆθος καρποφορῆσαι συμπέπλωκεν ὡς μὴδ' ἀποχρῶντα  
τοῖς πολλοῖς ὑπάρχειν εἰς ὑποδοχὴν ἀγλαῖα · διπλασία \*\* γὰρ  
καὶ τριπλάσια τοῖς πλείστοις ἢ κατὰ τὴν πέρυσι γέγυνε γεωρ-  
γίαν · ἔστι δ' οἷς καὶ ἐς τὸ τετραπλάσιον ἀνήχθη. Ὡς κοινὴν  
ἅπαντας δόξαν καὶ ὄλης εὐχαριστίαν ψυχῆς τῷ τὰ μέγιστά τε  
καὶ παράδοξα τοῖς ἐς τὰ τῆς ἀπογνώσεως ἔσχατα ἐρριμμένοις  
ἀπροσδόκητόν τινα καὶ πᾶνυ τοι θαυμασίαν παρεχομένῳ τὴν  
ἐγερσιν, καὶ τῶν ἀθύσσω τῆς γῆς ἀνυψοῦντι καὶ πηλοῦ ἰλύος  
ἀνάγοντι καὶ ἐπὶ πέτραν ἀτίνακτον τοὺς πόδας ἰσθῶντι (234)  
τῶν λογισμῶν εἶεν<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Il doit y avoir ici quelque omission ou altération grave. Le sens général demande ἀποδοῦναι, ou quelque mot semblable, pour gouverner δόξαν et εὐχαριστίαν; τῶν λογισμῶν est très-probablement de Grégoras, mais ne peut cadrer avec εἶεν (comme cadrerait τῶν ἐλλογιμῶν εἶεν, τῶν εὐ φρονούντων ἀν ἦν, etc.); et quant à εἶεν, évidemment ὡς ἅπαντας veut un infinitif, non un optatif. Ceci posé, faut-il tout simplement remplacer τῶν λογισμῶν εἶεν par ἀποδοῦναι, dans l'idée que ces trois premiers mots viennent d'une glose? Faut-il essayer d'y trouver les traces d'un verbe équivalent d'ἀποδοῦναι? Faut-il, gardant τῶν λογισμῶν, changeant εἶεν et ajoutant le verbe essentiel, soupçonner τῶν λογισμῶν ἐπέκεινα ἀποδοῦναι? Ἐπέκεινα, nous l'avouons, nous semble hors de doute: un

copiste a bien pu, sous la dictée, au lieu d'ἐπέκεινα, écrire εἶναι; et d'εἶναι à εἶεν il n'y a qu'un pas, franchi vingt fois. Toutefois, nous nous gardons de rien changer; et, de plus, la correction fût-elle admise pour ἐπέκεινα, nous croyons qu'elle ne suffit pas encore. Ἀποδοῦναι, ou ἀποδοῦναι πρέπειν, ou tout autre équivalent, serait mieux après ψυχῆς et avant τῷ qu'à la fin de la phrase; et, pour le dire en passant, τὰ μέγ. τε καὶ π. ἀπροσδόκητόν τινα καὶ πᾶνυ τοι θαυμασίαν παρεχομένῳ τὴν ἐγερσιν, est bien peu coulant avec τινα et τὴν; en les gardant, on est tenté de croire que τὰ μέγ. τε καὶ π. et τὴν ἐγερσιν ne sont pas soumis tous deux à παρεχομένῳ, l'un comme régime principal, l'autre comme qualificatif, mais qu'il doit y avoir καὶ devant ἀπροσδ. - ἐγερσιν, et par conséquent

contraire, de telle sorte que tout le monde confessa que la divine bonté opérait là miracle sur miracle. En effet, c'était un premier miracle de la Providence, et de tous les miracles le plus grand, — en un instant où l'énergie des barbares, dans toute sa sève, dévorait depuis longtemps les campagnes romaines, et tenait, ou peu s'en faut, les portes de Byzance si bien bloquées, que tout le pays en dehors des portes était un désert vide de voyageurs comme d'habitants ; — c'était, dis-je, un miracle après cela, que de voir, par un signe de tête du Seigneur, les Romains, grâce à la détention du fils d'Hyrkan, recouvrer instantanément leur liberté, contrairement à toute idée et à toute attente, et cette Thrace, naguère sauvage et pleine de brigands, redevenir si rapidement accessible et civilisée. Et c'en était bien un second, après un été sans une goutte d'eau, que la richesse de la récolte portée par les ceps : il y en eut tant, que la plupart des propriétaires n'eurent point assez de vaisseaux pour recevoir le liquide. Presque tout le monde donc recueillit le double ou le triple de l'année précédente ; quelques-uns allèrent jusqu'au quadruple. Tous, sans exception, devaient du fond de l'âme rendre gloire et rendre grâces à celui qui opère des merveilles aussi éclatantes qu'inespérées en faveur des . . . ; à celui qui, quand vous êtes abattu et aux dernières limites du désespoir, vient inopinément et miraculeusement vous tendre une main, vous relève ; à celui qui du fond des abîmes de la terre vous porte aux nues, qui vous arrache à la fange du bournier, et qui asseoit vos pieds sur l'inébranlable rocher . . . . . [dépassant tous les calculs??]

un autre participe au datif pour gouverner τὰ μέγ. τε κ. παράδοξα (διαπραξαμένω par exemple, ou χορηγοῦντι, χορηγεῖν εἰωθότι), participe après lequel irait très-bien απο-

δοῦναι. On aurait alors ὡς κοινήν ἀπαντας δόξαν καὶ δ. ε. ψ. τῶ τὰ μέγιστά τε καὶ παράδοξα χορηγοῦντι ἀποδοῦναι καὶ τοῖς ἐς τὰ τῆς ἀπογ. . . . παρεχομένω . . . . καὶ

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ιδ'.

Ἄρτι δ' ἀρχομένου τοῦ φθινοπώρου, διατριβῆς εἵνεκά<sup>1</sup> τινος  
καὶ<sup>2</sup> ψυχαγωγίας μετρίας ἄχρι Σηλυμβρίας ἐξεληλυθότι τῷ  
Βασιλεῖ πρόσεισιω ἐκ Βιζύης Μανουὴλ ὁ Ἀσάν (235) τὸ τοῦ  
δεσπότη ἀξίωμα περικείμενος· ὁ πρὸς δυοῖν ἐτῶν εἰλήφει  
πρὸς Ματθαίου (236) τότε βασιλεύοντός τε καὶ κατὰ Θράκην  
ὀμιλοῦντος αὐτῷ συμμαχοῦντι κατὰ τῶν Βυζαντίων. Ἦκε δὲ  
τὸν τράχηλον δεδεμένος (237) οἴκοθεν καὶ τυχεῖν συμπαθείας  
δεόμενος ἄτε ἐπ'λαικῶς οὐ μικρά διὰ τὰς τῶν τριῶν ἤδη ἐτῶν  
ἐπιδρομὰς καὶ καταδρομὰς καὶ λεηλασίας ἃς ἐκ Βιζύης ὀρμώ-  
μενος ἐνεποιεῖ τοῖς προαστείοις τῶν Βυζαντίων, καίων καὶ ληϊ-  
ζόμενος ἀγροὺς καὶ γεωργίας ἀπάσας αὐτῶν (238) καὶ προσδο-  
κῶν καὶ μηχανώμενος οἰονδήτιστα Παλαιολόγου κίνδυνον τοῦ  
βασιλέως. Ἐπεὶ δὲ τὰ τοιαῦτα δεῖται χρημάτων εἰς ἐπίμονον  
μάχην καὶ πολυχρόνιον (\* ὁ δὲ πολυχρόνιον, τοῦτο καὶ πο-  
λυδάπανον), ἃ δ' ἐξ ἐπιδρομῆς\*\* αὐτῷ καὶ λαφύρων ἠθροίζετο  
καθημέραν μόλις εἰς αὐθημερινὴν ἐξήρκει τοῖς στρατιώταις δα-  
πάνην, χορηγεῖν δ' οὐκ εἶχεν αὐτὸς ἐξ ἀφθόνων οἴκοθεν πηγῶν,  
ἔλαθε, πρὶν ὧν ἐπολέμει καὶ ὧν ἐφίετο κινδύνους ἰδεῖν, κινδυ-  
νεύων αὐτὸς καὶ πρὸς πένταν ἀκαταγώνιστον καταρρέων ὀση-  
μέραι. Διὰ δὴ ταῦτα τῷ Βασιλεῖ προσεληλυθώς, καὶ ἦς ἐδεῖτο  
συγνώμης τυχῶν καὶ ἅμα τὴν ἐπιτροπὴν καὶ διοίκησιν τῆς  
Βιζύης ἔχων<sup>2</sup> ὡς πρότερον, τὸ ἐνδόσιμον (239) ἤδη καὶ πρὸς τοῦ  
Βασιλέως αὐθις εἰληφώς, ἐκεῖσε ἐπανῆει χαίρων καὶ ἀγαλλό-  
μενος ὅτι φροντίδων καὶ φόβων νύκτωρ καὶ μεθημέραν τὴν αὐ-  
τοῦ ψυχὴν σπαραττόντων ἀπήλλακτο.

\* V. 255.

\*\* R. 74.

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Sur trois petites lignes, dont celle du milieu correspond exactement à la ligne de texte *χομένου τοῦ φθ. δ. ε. τ. καί*, se lit le nota bene suivant : Ὅρα πῶς Μανουὴλ ὁ Ἀσάν ἐκ Βιζύης προσῆλθε τῷ βασιλεῖ τὸ τοῦ Δεσπότη ἐχει ἀξίωμα (sic).

τ. ἀ. τ. γ. ἀνυψοῦντι καὶ . . . . ἰσίωντι τῶν  
λογισμῶν ἐπέκεινα.

<sup>1</sup> Εἵνεκα. Rostg. εἵνενα, faute évidente.

<sup>2</sup> ἔχων. Rostg. ἔχειν!



## 14.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Peu après les commencements de l'automne, l'Empereur, moitié pour quelques affaires, moitié afin de se divertir un peu, quitta Byzance pour Selymbrie. Il y reçut la visite de Manuel Açan, venu de Vizye. Manuel portait le titre de despote, dont, deux ans auparavant, Matthieu, encore régnant à cette époque, l'avait décoré dans une entrevue qu'il avait eue avec cet auxiliaire de sa lutte contre Byzance. Du reste, il venait de chez lui la corde au cou et implorait la miséricorde du prince pour les graves méfaits dont il s'était rendu coupable pendant ces trois années d'incursions, de vagabondage et de pillage, sans cesse s'élançant de Vizye contre les faubourgs de Byzance, et sans cesse incendiant, ravageant les terres et les cultures, et ne rêvant, n'organisant que les moyens de mettre en danger la couronne de Paléologue. Mais, comme, en semblable état de choses, il faut de l'argent pour une lutte opiniâtre et durable (car beaucoup de durée implique beaucoup de dépenses), comme ce qu'il réunissait de butin par ses incursions suffisait à peine au jour le jour à l'entretien de sa bande, et comme enfin, pour leur fournir le nécessaire, il n'avait pas de caisse personnelle abondamment fournie où puiser, — il advint qu'avant de mettre en danger ceux qu'il attaquait et qu'il eût voulu voir compromis, il courait lui-même des risques qu'il n'avait point prévus, et s'enfonçait chaque jour un peu plus dans l'irrésistible abîme du dénûment. Ces motifs le décidèrent à se rendre près de l'Empereur, qui lui octroya et le pardon qu'il implorait et le gouvernement, l'administration de Vizye, comme par le passé. Manuel Açan reçut alors à nouveau l'investiture impériale, puis reprit la route de la ville, heureux et charmé d'être débarrassé des soucis et des appréhensions qui jour et nuit lui déchiraient l'âme auparavant.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ιε' (240).

Ἡμῖν δ' ἐν ὀγδόῳ καὶ εἰκοστίῳ τῆς παρούσης<sup>a</sup> ῥωμαϊκῆς Ἰστορίας περὶ τῆς παρὰ τὰ ὑπερβόρεια μέρη τῆς οἰκουμένης κειμένης Ῥωσίας ἕνια διεξεληλυθόσι (241) καὶ ὅσα τῇ ἐνεσίῳσῃ χρεία περισπούδαστα ἦν, τῆνικαῦτα, διὰ πολλῶν αὔθις ἤδη τῶν μεταξὺ παλιδρομεῖν ἀναγκαῖον γίνεται καὶ συνείρειν τοῖς εἰρημένοις ἐκείνοις ἐκεῖ ἃ μεταξὺ λελάληται τε καὶ γεγένηται· οὕτω γὰρ, ἐκάστων ἐκάστοις κατὰ τὴν δέουσαν ἀρμοζομένων ἀναδρομῆν, οὐκ ἂν ποτ' ἀπάδειν ἐβελήσειεν (242) οὐδὲ μάχεσθαι οὔτε μέρη μέρεσιν (243) οὔθ' ὅλα μέρεσιν οὔθ' ὅλοις ἃ τῶν ἄλλων πέφυκεν εἶναι μέρη, ἀλλ' εὐρυθμόν τινα καὶ μάλα τοι ἔμμουσον οἶμαι φανήσεσθαι τὸ τῶν ὑποθέσεων<sup>\*\*</sup> συμμιγῆς καὶ πολύπλοκον εἰς ἕνα τῆς ἱστορίας εἰρμὸν ἀναγόμενον (244).

<sup>b</sup> R. 74  
-μῆ ἐς

<sup>b</sup> V. 255

Εἴρηται τοίνυν ἡμῖν<sup>\*</sup> ἀνωτέρω ὡς ἔθνος ἐστὶ πολυανθρωπώτατον (245) ἡ Ῥωσία (246) καὶ ἡ πρὸς αὐτῶν (247) οἰκουμένη γῆ μῆκος καὶ πλάτος οὐ πᾶνυ τοι σφόδρα ῥαδίως ἀριθμεῖσθαι ἐθέλουσα καὶ πλοῦτον ἐτήσιον ἀεὶ γεωργοῦσα καὶ καρπομένη πᾶνυ μακρὸν καὶ πολύχουν (248)· ἄσημός τε γὰρ χορηγεῖται (249) πλεῖστος ἐκεῖθεν μεταλλευόμενος ἐκ τῶν ἐγχωρίων. Καὶ ἅμα τῆς γῆς ἐκείνης πολλῶ τῶ ψύχει κρυσταλλουμένης<sup>1</sup> διὰ τὴν ἀποχὴν τοῦ ἡλίου, ζῶων ὡς τὸ εἶκὸς πηγεσιμᾶλλον<sup>1</sup> (250) ὑπὸ τῆς φύσεως γίνεται πλῆθος, ὧν θηρευομένων αἰ σισύραι (251) πρὸς τῶν ἐκεῖ κατοικούντων διὰ πάσης ἄλλης πεμπομένης χώρας καὶ πόλεως (252) πολλὰ πορίζονται σφισι τὰ κέρδη. Καὶ

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Pour la deuxième fois se présente à nous, en marge, le mot ἐπανόληψις; il est vis-à-vis de la ligne qui commence à τῶν ἀπὸ πλάκτο, et qui finit à τῆς πα-.

<sup>1</sup> Κρυσταλλουμένης... πηγεσιμᾶλλον.  
Le copiste de Rostgaard écrit le second mot par un seul λ, et a rayé un des deux λ

du premier. Mais nous soupçonnons qu'il méconnaît une abréviation équivalente à deux λ. Cp. p. 44, n. 1.

Nous avons, au XXVIII<sup>e</sup> livre de la présente Histoire romaine, dit quelques mots de cette Russie qui est située dans les parages septentrionaux de la terre : toutefois ce n'était que ce qu'on pouvait souhaiter de savoir pour le besoin du moment. Mais depuis lors se sont intercalés bien des événements. Il est donc nécessaire qu'une fois encore nous revenions sur nos pas, pour rattacher à ces premières mentions jetées là-bas la suite des faits et des paroles qui se sont succédé dans l'intervalle. Adaptés ainsi les uns aux autres par notre course rétrospective, qui s'arrêtera au point convenable, les détails n'aspirent point à faire disparate et à se combattre : nulle opposition n'existera, soit des parties aux parties, soit des ensembles aux parties ou de ce qui fait naturellement partie d'un ensemble aux ensembles ; la trame mixte et complexe des sujets que nous traitons se transformera, je le pense, en un réseau historique un, où brillera une élégante et harmonieuse régularité.

Or voici ce que nous avons dit plus haut de la Russie. Sa population est considérable, et ce qu'elle occupe de pays tant en longueur qu'en largeur ne se laisse guère formuler par un chiffre. Son agriculture donne tous les ans régulièrement de riches produits, des récoltes énormes et de bien des milliers de congés : en effet, il arrive de là sans qu'on le note de très-grosses fournitures de grains que l'on tire des indigènes. D'une autre part, comme l'intensité du froid gèle profondément le sol, vu l'absence du soleil, la nature y fait naître une infinité d'animaux convenablement munis de pelages moelleux : les habitants de la contrée leur donnent la chasse, et les fourrures sont envoyées au loin dans toutes les autres régions, dans toutes les villes étrangères, rapportant à ceux qui les vendent des

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

μὴν καὶ τῶν ἐξ Ὠκεανοῦ γειτονοῦντος (253) θηρευομένων (254) ἰχθύων (255) ἔστιν ἃ τῶν ὀσίων τέρψιν χρειώδη παρέχονται σατράπαις καὶ ἄρχουσι καὶ βασιλεῦσι καὶ πᾶσι μικροῦ τοῖς ἐνδόξοις (256) κατὰ τὸν βίον καὶ περιβλέπτοις ἀνθρώποις. Ἐὼ λέγειν ὅσα πρὸς τούτοις ξενίζοντα δαψιλέστερον ἐκεῖθεν ἐκείνοις οὕτως παρέχει τὸν πλοῦτον.

Τοῦτο τοίνυν τὸ ἔθνος, ἀφ' οὗ (257) τῆ εὐσεβεῖ<sup>1</sup> προσεβρῦν θρησκεία καὶ τὸ τῶν Χριστιανῶν θεῖον ἐδέξατο βάπτισμα (258), ὑφ' ἐνὶ τυποῦσθαι τέτακται καθάπαξ ἀρχιερεῖ, κατὰ τὸ ἀνάλογον τῶν ἐκάστοις ἐκασταχῆ προσηκόντων, εἰς ἐπισκοπὰς διαφόρους (259) καὶ μείζους καὶ ἡττοὺς διανειμαμένῳ τὴν τοῦ παντὸς ἔθνους ἐκκλησιαστικὴν ἑξουσίαν, καὶ εἶναι τὸν πρῶτον τοῦτον ἀρχιερέα (260) τῷ τῆς<sup>2</sup> Κωνσταντινουπόλεως ὑπέκοντα θρόνῳ, καὶ ὑπὸ τούτου τὰ νόμιμα δέχεσθαι τῆς ἀρχῆς τῆς πνευματικῆς, εἶναι δ' αὐτὸν καὶ νῦν μὲν ἐκ τοῦ γένους ἐκείνου, νῦν δ' ἐκ τῶν τῆδε φύντων ὁμοῦ καὶ τραφέντων, ἀμοιβᾶδον (261), τὴν ἐκεῖ προεδρίαν αἰεὶ διαδεχομένων μετὰ τὸν προτέρου θάνατον παραλλάξ, ὡς ἂν τὸ τοῖν δυοῖν γενοῖν συναφές οὕτως βεβαιούμενον καὶ κυρούμενον βεβαιότεραν ἐς τὸ ἀκήρατόν τε καὶ ἀκραιφνές καὶ τὴν τῆς πίστεως σύμπνοιαν ἔχη φυλάττειν αἰεὶ καὶ μονιμωτέραν τὴν οὐσίαν καὶ δύναμιν.

Καὶ ἵνα τὰν μέσῳ (262) παρέλθῳ, τῆς ἐνεσίωστος ἡμᾶς ἀντιπερισπώστος ἅμα καὶ ἀνθελκούστος χρείας, ἦν πρὸ<sup>3</sup> ἐτῶν<sup>3</sup> ἤδη συχῶν (263) ἐκ τῶν καθ' ἡμᾶς Ναζιραίων (264) ἐκεῖσε πεμφθεὶς ἐπίσκοπος συνετὸς ἀνὴρ καὶ θεοφιλὴς θεόγνωστος τοῦνομα καὶ ἦν ἀποκεκληρωμένον ἐκ πολλοῦ τοῦ παρωχηκότος ἐκείνῳ

MARGE DE ROSTGAARD. — <sup>1</sup> Deux petites lignes (vis-à-vis des grandes lignes de texte ἀντιπερισπώστος... πρὸ et ἐτῶν... Ναζιραίων ἐ-) portent ἐπὶ τῆς Ῥωσίας μητροπόλεως.

<sup>1</sup> Εὐσεβεῖ. Rostgaard a εὐσεβῆ.

visible de la copie que nous suivons.

<sup>2</sup> Τῆς au lieu de τῆ, erreur non moins

<sup>3</sup> Πρὸ ἐτῶν. Rostgaard, πρὸ ἐτῶν.

gains énormes. Enfin, on pêche dans l'Océan voisin de cette contrée des poissons dont certains os deviennent les pièces d'un jeu auquel se livrent les satrapes, les princes, les souverains et à peu près tous les personnages qui possèdent une haute existence et qui sont en vue. J'omets bien d'autres produits qui, venant s'adjoindre à ceux-ci, forment un superbe accroissement aux richesses que les naturels en exploitent ainsi.

Disons maintenant que, depuis le moment où cette nation s'est ralliée au culte saint et a reçu le sacrement chrétien du baptême, il a été établi une fois pour toutes qu'elle subirait la suprématie d'un chef spirituel unique, qui, par des circonscriptions proportionnelles respectivement afférentes à chacun, partagerait en évêchés distincts, les uns grands, les autres moindres, son domaine ecclésiastique étendu à l'universalité de la nation; que ce chef suprême du culte serait subordonné au siège archiepiscopal de Byzance, et en recevrait les règles qui domineraient sa puissance spirituelle; que tour à tour on prendrait ce dignitaire dans la nation russe et parmi nos compatriotes d'éducation comme de naissance romaine, lesquels verraient passer à eux, de deux fois l'une, la primauté après la mort du titulaire, de manière que, affermie et sanctionnée par cet arrangement, la liaison des deux nations, se maintenant à jamais sur le pied de sincérité, d'inaltérable bienveillance, d'unité d'esprit dans la foi, vît se consolider, se perpétuer, non-seulement son existence, mais sa force.

Or, si nous passons beaucoup de faits intermédiaires, vu que ce que nous avons à dire nous tire et nous entraîne d'un tout autre côté, nous trouvons que, longues années auparavant, avait été envoyé d'un de nos monastères chez les Russes, en qualité d'évêque, un sage et pieux personnage du nom de Théognoste, et que, dans un passé déjà bien vieux de la vie

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

τῶ ἔθνει τέμενος ἱερὸν εἰς μητρόπολιν Κυήεβον (265) οὕτως ὡς καλούμενον. Ὁ δὲ, πρὸ βραχέος (266) ἐπιδραμόντων Σκυθῶν τῶν βορειοτέρων (267), ἐρημία κατὰ τὴν παροιμίαν κατέστη Σκυθῶν, ὡς μηκέθ' ἱκανὸν εἰς προεδρίαν καὶ Φρόνον (268) ἄξιον εἶναι τοῦ τῆς καθολικῆς ἐπισκόπου Ῥωσίας (269). Διὸ καὶ μεταθέσθαι τὸ σχῆμα τῆς μητροπόλεως ἀνάγκη γεγένηται πρὸς ἕτερόν τινα τῇ παρούσῃ προσήκοντα χρεῖα τόπον. Τὸ γὰρ ἔθνος ἅπαν ἔκεινο τῶν Ῥώσ (270), πολυανθρωπότατόν τε ὄν καὶ πολλούς<sup>1</sup> τινὰς τόπους καὶ διαφόρους ἐκ παλαιότερων τῶν χρόνων νεμόμενον, εἰς τρεῖς πού καὶ τέτταρας ἔφθη διαιρεθὲν τὰς ἀρχὰς καὶ ἡγεμονίας ἐκ πολλοῦ (271)· τοῦ δὲ Θείου τῆς εὐσεβείας κηρύγματος ἐν ὑστέροις καιροῖς ἐπιδεδημηκότος ἐκεῖ, τὰ πλείω μὲν αὐτῶν αὐτοῦ γε ἐδράξαντο μέρη, ἅμα μὲν Φειοτέρου πρὸς τὸ Φερμότερον ἑαυτοῦς<sup>2</sup> ἐμπλήσαντες ζήλου, ἅμα δὲ καὶ τὸ Φειὸν ἀπραγμόνως δεξάμενοι βλάβισμα· ἔνια δ' ἔνιαχοῦ καὶ σποράδην τῆς προτέρας ἔμειναν ἔτι κακίας ἐχόμενα (272). Τῶν οὖν τριῶν τῇ εὐσεβείᾳ προστιθεμένων ἀνωθέν τε καὶ ἐξ ἀρχῆς ἡγεμονιῶν, ἐκεῖ τετύχηκέ πως ἡ ῥηθειῖσα μητρόπολις, τὸ Κυήεβον δηλαδή, τῇ τοῦ ἐνὸς ἡγεμονία παροικουῖσα καὶ πησιόχωρος οὔσα ὥ τὸ τῶν Λιτβῶν ὑπήκοον ἅπαν ὑπάρχει γένος (273), πολυανθρωπότατόν τε ὄν καὶ μαχιμώτατον, πυρσολατροῦν (274) δὲ κατὰ τὸν σφῶν ἡγεμόνα· ὃ δὲ καὶ τὴν μετάθεσιν τῆς οἰκίσεως εἰς τὸ βέλτιον τὴν μητρόπολιν ἠρέθισε γεγενῆσθαι τέως διὰ τὸ τῆς Φρησκείας ἀλλόκοτον. Οὐκ οἶδα<sup>1</sup> εἴτ' ὀλίγω πρότερον ἢ καθ' ἡμᾶς εἴτε μακρῶ τινι (275) πρότερον ἢ καθ' ἡμᾶς, ὅμως εἶθ' οὕτως εἴτ' ἐκείνως, εὐρηταί τις ἑτέρα πόλις ἐκεῖθεν ὡς πορρωτάτω κειμένη ἢς τὴν ἡγεμονίαν ἀνὴρ εὐσεβῆς περιεζώννυτο (276) τε καὶ σεμνῶς τὴν ἀρχὴν διεκόσμει, Μέγα πρὸς<sup>2</sup> ἀντιδιαστολὴν ἑτέρου κεκλημένη παρὰ

<sup>1</sup> Οἶδα. La copie de Rostgaard a bien οἶδα, et non οἶδ'. Cf. p. 58 : ἡμιστὰ ἀναγκαῖον.

de ce peuple, on lui avait assigné pour domaine épiscopal la métropole de Kiev (car Kiev en est le nom). Mais, quelque temps auparavant, une invasion des Scythes du Nord fit de ce pays ce que le proverbe appelle un désert de Scythie ; et par suite il devint impossible que Kiev restât ville primatiale et résidence épiscopale, digne de l'évêque auquel obéissait la totalité de la Russie. Il devint donc indispensable de transférer la qualité de métropole à quelque autre lieu qui satisfît aux exigences du moment. En effet, ce vaste ensemble de la nation russe, si populeuse, et de temps immémorial disséminée dans nombre de cantons différents, était depuis longtemps aussi divisée en deux ou trois grands États, en deux ou trois principautés. Lorsque, en ces derniers temps, la divine parole de vérité vint à s'y répandre, la plupart de ces fractions de la race russe s'empressèrent de l'adopter ; s'animant des flammes d'un zèle religieux, elles reçurent sans difficulté le divin sacrement de baptême. Toutefois il se trouva de loin en loin, en quelques districts, des peuplades qui restèrent attachées à la coupable superstition de leurs pères. Or, des trois principautés qui de longue main et dès l'origine avaient acquiescé au vrai culte, cette métropole de Kiev, ci-dessus nommée, se trouvait précisément être dans le voisinage et toucher aux confins de l'État du chef qui, sous sa domination à lui seul, tenait la totalité du peuple Litve, peuple très-nombreux aussi, très-brave d'ailleurs, mais, à l'instar du maître, idolâtre adorateur de la foudre. Cette disparité de religion fut une raison de plus pour aviver le désir de voir, avec la translation du domicile en lieu plus convenable, un changement de métropole. On trouva donc — est-ce très-antérieurement, n'est-ce que peu de temps avant notre époque ? je n'en sais rien ; mais, soit dans l'une, soit dans l'autre hypothèse, toujours est-il qu'on trouva — une autre ville, si-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

τῶν ἐγχωρίων ἐκεῖ Βολοντίμοιρον (277) <sup>1</sup>. Ἐν ᾧ δὴ καὶ τὴν οἰκῆ-  
σιν ἑαυτοῦ τηνικαῦτα καὶ αὐτός τε Θεόγνωστος (278) ὁ ἐπίσκο-  
πος ἔχειν ἔκρινε τοῦ λοιποῦ, καὶ ἅμα ἀσμένως ᾧ τὰ τῆς ἡγε-  
μονίας (279) ἐκείνης ἀνεῖται τῆς γῆς προσίετό (280) τε καὶ ἤδετο  
κομιδῇ, τιμὴν ἑαυτῷ τὴν τοῦ πράγματος ἡγούμενος (281) πε-  
ριπέτειαν (282) καὶ δόξαν τῆς οἰκείας ἀρχῆς οὐ πάνυ τοι δήπου  
τῶν ἐρριμμένων καὶ φαύλων. Οὐ γὰρ ὡς ἄνθρωπον ἐκ γῆς τὸν  
ἐπίσκοπον ἐώρα, ἀλλ' ὡς ἄγγελόν τινα τῶν οὐρανίων ἄρτι  
καταπλάντα ἀντύγων (283). Καὶ γὰρ καὶ ὁπότε τὴν ἱεράν αὐ-  
τὸν ἔδει μυσταγωγίαν τελεῖν τῷ Θεῷ (284), τοῖς οἰκειοῖς ὁ Ῥήξ (285)  
οὕτοσί χεῖλεσι κύπλων ἐκείνου κατεφίλει τὰ ἴχνη καὶ ἀβροτέ-  
ραις ἡμείβετο δωρεαῖς τε καὶ χάρισιν. Ὡς ἐντεῦθεν καὶ τῶν ἄλ-  
λων ὁρώντων ὁπόσοι ὑπήκοοι ἐμιμοῦντό τε καὶ τὴν καλὴν πρὸς  
ἀλλήλους ἤριζον ἔριν· καὶ ἦν οὐδεὶς ὡς εἰπεῖν ὅς οὐ τῶν ἀμφ'  
αὐτὸν ἀπάντων ἄλλων τῷ βουλομένῳ τῆς γνώμης (286) ἐς τὴν  
τοῦ βελτίονος μοῖραν (287) ὑπερέχειν ἔσπευδε τε καὶ κρατεῖν  
ᾤετο· καὶ πάντας αὐ τοὺς ἄλλους εἰ μὴ ἀλλήλων, ἀλλ' ἑαυτοῦ  
γε τοὺς ἄλλους καθάπαξ τὸ ἥτιον ἔχειν ἐφρόνει τε καὶ ἐλογί-  
ζετο ἕκαστος (288) <sup>a</sup> καὶ, εἰ μὴ περιφανέστερον ἐδόκει τε καὶ ἦν  
ἐκάστω τὸ εὐσεβὲς πρὸς Θεὸν ἢ κατὰ πάντας ὅσοι γείτονες  
ἦσαν ὁμόφυλοι, ἀπάντων ἐκείνων καθάπαξ ἠτιᾶσθαι ἐνόμιζεν.  
Οὕτω <sup>b</sup> φιλόθεον ἀνωθεν καὶ ἐξ ἀρχῆς τὸ ἔθνος ὑπῆρχεν  
ἐκεῖνο (289)! καὶ οὕτω τοι πλείστην παρεῖχε τὴν αἰδῶ τῷ τῆς  
Κωνσταντινουπόλεως Ἐθρόνῳ (290) μέχρι καὶ ἐς τὴν Καντακου-  
ζηνου βασιλείαν (291)! ἀφ' οὗ δὴ <sup>2</sup> τὴν τε βασιλείαν ὁμοῦ καὶ τὴν

<sup>a</sup> V. 257.

<sup>b</sup> R. 76.

MARGE DE ROSTGAARD. — <sup>a</sup> Ici la marge porte, mais d'une main qui n'est pas celle du trans-  
cripteur, *ταυτολογία ter repetita*.

<sup>1</sup> Βολοντίμοιρον. Rostgaard écrit en deux  
mots *βολον τίμοιρον*, et sépare beaucoup  
les quatre lettres *μ ο ι ρ*; mais il est aisé de  
voir, par l'absence de l'accent sur *βολον*,  
que les cinq syllabes ne forment qu'un

mot, un nom propre, que probablement  
Rostgaard n'a pas reconnu, mais qui, lors-  
qu'on songe à l'équivalence de *ντ* et *δ*, se  
transforme de lui-même en *Volodimir*.

<sup>2</sup> Δη. Le texte, tel que le donne Rost-



tuée à forte distance de la première, et dont l'investiture avait été donnée à un prince pieux, exerçant l'autorité fort noblement : les indigènes l'appelaient Volodimir-la-Grande, pour la distinguer d'avec une autre Volodimir.

Ce fut là la nouvelle résidence : d'une part, l'évêque Théognoste lui-même la choisit pour y siéger dorénavant; de l'autre, le prince à qui obéissait ce pays y donna son adhésion de grand cœur et avec transport, — car, dans ses idées, cette péripétie du patriarcat lui faisait honneur à lui-même, et il en rejaillissait sur sa principauté un lustre qui n'était ni si vulgaire ni si médiocre. A ses yeux, en effet, l'évêque était moins un homme, un fils de la terre, qu'un ange venu à tire d'ailes du haut des voûtes célestes. On le voyait bien, quand, lors de la célébration des saints mystères en l'honneur de Dieu, ce roi se baissait pour baiser de ses lèvres la place des pas de Théognoste : on le voyait aux dons exquis et aux faveurs dont il le comblait, et dont il résultait que tous ceux des spectateurs qui étaient sujets du prince l'imitaient et rivalisaient, — louable rivalité! — de respect pour l'Église; que pas un, ou presque pas un de ceux qui environnaient le chef n'était sans vif désir et sans idée d'avoir le dessus, d'avoir la palme en bon vouloir pour le bien; que tous les autres, à leur tour, s'ils ne se surpassaient mutuellement en sentiments de cette sorte, du moins avaient chacun la volonté comme la persuasion de l'emporter sur tous en masse sous ce rapport; et que ne pas faire éclater, ne pas sentir plus de pieuse ardeur pour Dieu que tous ses voisins et compatriotes, dans la conviction de chacun ç'aurait été avoir le dessous avec eux tous : tant ce peuple russe a été de longue main et dès le principe dévot au Seigneur, et tant il a montré de vénération profonde

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

gaard (probablement fidèle copiste du manuscrit du Vatican), porte δε : je n'ai pas

balancé à le changer en δη. En effet, tout le reste de la phrase, à partir d'ἀφ' οὗ,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

\* V. 257<sup>b</sup>.

ἐκκλησίαν αὐτὸς ὡς μὴ ὄφειλε τετυράννηκε (292), τὰ τε δόγματα τοῦ δέοντος ἐξέστησέ τε καὶ πρὸς αἵρέσεις πολυπλόκους (293) μεθρημόσατο καὶ πατριάρχας οὓς αὐτοῦ τῇ κακοδοξίᾳ προσῆκε (294) προὔβαλετο, ἃ δὴ καὶ λέγειν μὲν διὰ πάνυ βραχέων ἐνταῦθα ἠκιστὰ μοι περιέσλι, λελέξεται δ' οὖν, προιόντος τοῦ λόγου τῆς ἰστορίας, εἶκαι μὴ ἀποτάδην καὶ \* ἀποχρώντως, ἀλλ' ὅσον τῆς ἐξῆς ῥηγνυμένης ἐκεῖθεν διαστροφῆς τὰς πρώτας αἰτίας εἰδέναι.

\*\* R. 77<sup>a</sup>.

Τούτων δὲ οὕτως ἐχόντων, ἀκριδῶς μὲν οὐκ ἔχω λέγειν εἴτ' αὐτὸς πρῶτος τὴν τῆς μητροπόλεως ἐκείνης μετάθεσιν ὁ Θεόγνωστος οἰκοθεν πέπραχεν, εἴτε (295) καθεσθηκότι (296) καὶ αὐτὸς ἐχρήσατο ἐπεληλυθὼς τῷ πράγματι, ὤκησε δ' οὖν ὁμῶς καὶ αὐτὸς ἐπὶ τῆς μητροπόλεως καὶ τῆς ἐπαρχίας (297) ἐκείνης ἢ μέρος τῆς Μεγάλῃς ἐστὶ Ῥωσίας (298) ἧς ὁ εὐσεβῆς ἐκείνος Ῥήξ (299) ἡγεμῶν ἐτύχχανεν ὦν, καὶ ἦν ἐπιεικῆ βίον ἄγων ἐκεῖ καὶ τοιοῦτον οἶον εἰκὸς ἐπισκόπῳ Θεοφιλεῖ διάγειν, μονουχί βοῶντα τὴν ἀρετὴν (300) αὐτόθεν τῆς τοῦ βίου \*\* σεμνότητος (301) καὶ κοσμοῦντα μὲν τὴν εὐσέβειαν, κοσμοῦντα δὲ τὴν μεγαλόπολιν<sup>1</sup> ταύτην (302) ἐξ ἧς<sup>2</sup> αὐτὸς ἔφυ τε καὶ τέθραπται καὶ ἢ τοῦτον ἐκεῖσε πεπομφέναι προείλετο· ὡς καὶ ὑπὸ τῆς τοιαύτης τοῦ ἀνδρὸς ἀρετῆς αὐθόρμητοι πάντες τοῦ ἔθνους ἐκείνου ἄνδρες τε καὶ γυναῖκες καὶ νέοι καὶ γέροντες πρὸς τὸν τοῦ καλοῦ ζῆλον ἠγείροντο καὶ πλείον αὐτῶν οἱ τούτων ἡγεμόνες (303)· ἐξ ὧν καὶ ἐς Βυζάντιον χρήματα ἀπεστία-

est explicatif de *μέχρι καὶ ἐς τὴν Κ. βασιλείαν*; pour écrire *ἀφ' οὗ δὲ...*, il faudrait que l'on eût, après cette phrase subordonnée, une phrase principale; or il n'y en a pas une; bien plus, lorsque la subordonnée finit à *προὔβαλετο*, une sous-subordonnée, ἃ δὴ, etc., commence et va jusqu'à la fin de l'alinéa.

<sup>1</sup> Μεγαλόπολιν est écrit, chez Rostgaard, par une majuscule.

<sup>2</sup> Ἐξ ἧς. Rostgaard, ἐξῆς. C'est une faute évidente (puisque, s'il n'y avait là qu'un seul mot, ce serait ἐξῆς), et nous sommes bien convaincu que l'η, dans le manuscrit du Vatican, quoique non séparé du ξ, porte l'esprit avec l'accent.

pour le siège de Constantinople, jusqu'au règne de Cantacuzène, jusqu'à ce moment où l'usurpateur déchaîna sur l'État et sur l'Église en même temps une tyrannie qui n'eût jamais dû exister, jeta le dogme hors de la droite voie en le compliquant d'un tissu d'hérésies, et promut au patriarcat des hommes dont devait s'accommoder son hétérodoxie; toutes indignités dont ici je ne suis pas le moins du monde en état de tracer, même sommairement, le tableau, et que j'exposerai néanmoins en avançant dans cette histoire, sinon tout d'une haleine et avec les développements suffisants, du moins assez longuement pour que l'on sache bien les causes premières des altérations qui surgirent ensuite de là.

Ceci posé, je répète donc que Théognoste (duquel je ne puis dire exactement si c'est lui qui le premier, quittant sa ville, opéra la translation de la métropole, ou s'il pratiqua ce qui déjà était établi, s'il n'arriva qu'après le fait consommé), que Théognoste, dis-je, en tout état de cause, résida lui aussi dans la métropole nouvelle au sein de cette province, portion de la Grande Russie, que gouvernait le pieux roi en question, et y mena une existence conforme à son rang, et telle qu'on devait l'attendre de la part d'un évêque chéri de Dieu, une vie qui proclamait en quelque sorte à haute voix ce qu'a de puissance par soi-même la sainteté de la vie, et qui faisait en même temps honneur à la religion, honneur à cette vaste capitale qui avait vu naître le saint évêque, qui l'avait formé par l'éducation, qui s'était résolue à l'envoyer en ces lointaines contrées. Et c'est par suite de cette haute vertu du patriarche, que toute cette population, hommes et femmes, jeunesse et vieillesse, s'agglomérait là d'elle-même, obéissant à l'amour du beau, et les chefs encore plus que les sujets. C'est grâce à ces dispositions que fut envoyé à Byzance assez d'argent pour relever la portion alors

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

λησαν (304) ἀποχρῶντα πρὸς οἰκοδομίαν τοῦ πεπλωκότος τηνικαῦτα μέρους τοῦ μεγίστου νεῶ τῆς ἀγίας τοῦ Θεοῦ σοφίας (305) περι ὧν κἀν τῷ ὀγδόῳ καὶ εἰκοστῷ<sup>1</sup> τῆς ἱστορίας λόγῳ διεληπταί μοι τά τε ἄλλα καὶ ὡς καλῶς μὲν ἐκεῖθεν ἐπέμφθησαν, οὐ καλῶς δ' οὔτ' ἐνταυθοῖ διωκίσθησαν (306) οὔτ' ἐκεῖσε τὴν φήμην ἀξίαν τοῖς πεπομφόσιν ἀντιπεπόμφασιν, ἀλλ' εἰς οἰκεῖον ἄχαρι κέρδος βωμολογήσαντες καὶ νειμάμενοι (307), πρόφασιν<sup>\*</sup> δεδώκασιν τοῖς ἀκούουσιν αἰσχροὺς κομιδῆς καὶ σφόδρα λαιδορίας ἀπάσας προκαλουμένην καὶ τἀναντία λογιζέσθαι πείθουσιν τῶν προτέρων. Ὅσῳ γὰρ πρὶν ἰσοθέου τιμὰς τοῖς τῆς Κωνσταντινουπόλεως ἑθρόνοις παρεῖχον, τοσοῦτῳ<sup>\*\*</sup> χαλεπωτάτην ἐξ ἀντιπάλου τὴν νέμεσιν ἀντεδίδουν· καὶ ὁ τρόπος δὲ πρὶν τὴν τοῦ συνειδότητος ἐκείνων χειραγωγῶν ἐκόσμει σεμνότητα πρὸς τὸ τῆς ἀκοῆς περιβλεπτον (308) ἐπιεικῶς ἐρρύη πρὸς τὸ περιφρονούμενον ἀρτίως, εἰ μὴ διὰ πάντων καὶ παντάπασιν, ἀλλὰ διὰ μὲν τῶν πλειίστων καὶ ἀπλουσιέρων ἐπ' ἔλαττον, ἅτε δὴ τῶν τοιούτων μικρὰ συνιέντων, διὰ δ' ἐνίων ὡς ἐπὶ τὸ πλειίστων, ἅτε δὴ βασκάνῳ λογισμῷ καὶ κριτηρίῳ (309) παρεχομένων καὶ οὐχ ὁμοζυγούσας τὰς πλάσλιγας συνορώντων τῆς τε προτέρας φήμης καὶ τῆς κατόπιν ἰούσης ὀψέ. Ἄλλ' ἐπαναληπτικόν τὸν λόγον.

15'

Ἐφθήμεν γὰρ εἰπόντες τοὺς μὲν τρεῖς τῶν τῆς ὅλης Ῥωσίας

<sup>1</sup> ὀγδόῳ καὶ εἰκοστῷ. Rostgaard a simplement κη sous un trait horizontal.

en ruines de la grande église de Sainte-Sophie ; et déjà il a été question de ces faits au livre XXVIII de cette Histoire , quand nous mentionnions, entre autres détails, et la grandeur d'âme qui avait présidé à cet envoi de Russie, et l'infamie qui employa si mal ces sommes à Constantinople et nous mit si mal en renom en Russie ; — car autre fut l'apport, autre le retour ; — et ces hommes, aux aguets pour s'enrichir hideusement et partager, ont fourni à ceux qui avaient des oreilles matière à mainte imputation déshonorante, faite pour provoquer toutes les censures les plus graves et pour pénétrer les esprits de réflexions antipathiques aux premières. Autant, en effet, on avait été prompt par le passé à entourer le siège de Constantinople d'honneurs rivaux de ceux qu'on doit à la Divinité, autant, au contraire, était amère la répugnance qui dorénavant répondait à ses actes ; et, si jadis une auréole de respect paraît ces vénérables, ces consciencieux prélats, cet usage, qui menait en quelque sorte par la main à ouïr les plus éclatants hommages, fléchissait insensiblement et devenait enfin du mépris, sinon chez tous et totalement, du moins, jusqu'à un certain point, chez la plupart et les plus simples de ces étrangers, grâce à leur peu d'intelligence, et au plus haut degré chez quelques-uns d'entre eux, vû que, chez eux, raisonnement et jugement étaient faussés par l'envie, et qu'ils n'embrassaient pas d'un même coup d'œil comme se faisant équilibre, à l'instar des deux plateaux d'une balance, cette bonne renommée, la première en date, et les bruits fâcheux venus plus tard. Mais remontons au point d'où nous sommes partis.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

16.

Nous avons dit antérieurement que trois des grands-princes, dans toute l'étendue de la Russie, et les sujets avec les princes,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

\* V. 258<sup>b</sup>.

\*\* R. 78<sup>a</sup>.

ἡγεμόνων ὁμοῦ τοῖς σφῶν ὑπηκόοις ὀρθόδοξον ἔχειν σέβας καὶ ἡμῖν ὁμόφρονας εἶναι, τόν γε μὴν τέταρτον (310) καὶ μάλα ἠκιστὰ· ὅς δὴ, καὶ μείζον καὶ ἰσχυροτέρον ἔχων κράτος κατὰ τε πλῆθος στρατιᾶς καὶ ὀπλων ἐμπειρίαν, ἤδη καὶ τοῖς βορειοτέροις ἀνθίσταται Σκύθαις ἐκ πολλοῦ τοῦ κρείττονος (311) καὶ τῶν ἄλλων ἐτησίους δίδοντων φόρους ἐκείνοις οὐδαμῆ ποτ' αὐτός (312), ἀτ' ὄχυρούς τινας τόπους οἰκῶν (313), καὶ ἀγχιτέρμονας ἔχων Κελτοὺς καὶ Γαλάτας (314) οἱ παρὰ τὸν πρὸς ἄρκτους καὶ Θούλην τὴν νῆσον οἰκοῦσιν Ὠκεανόν ὄθεν Ζέφυρός (315) τε ἀναρρήγνυται καὶ ὅποι δύνων πορεύεται ἡλιος, μάχιμον ἔθνος ὡς τὰ πολλὰ καὶ οὐ πόρρω που γίνομαι λέγειν ἀνανταγώνιστον (316), ἀλλ' ἔστιν ἀλλοτριόφρων (317) τε καὶ τῷ ἡλίῳ (318) τὸ τῆς λατρείας σέβας νέμων μὲν, ὑπισχνούμενος δ' ἐν τῷ ἄρτι καὶ ὁμόδοξος ἡμῖν κατὰ τὸ τῆς Θρησκείας ἔσεσθαι σέβας \*\* εἰ τῷ πρὸς αὐτοῦ πεμφθέντι (319) πρέσβευτῇ Ῥωμανῶ (320) τὴν τῆς ὕλης Ῥωσίας (321) ἐπισκοπὴν καὶ μητρόπολιν ἐγχειρίσαιεν κατὰ τοὺς νενομισμένους τῆς ἐκκλησίας Θεσμούς ἐκ διαδοχῆς (322) τοῦ τετελευτηκότος ἀρτίως ἐκείνου Θεογνώστου (323)· ἔσπεργε γὰρ αὐτῷ (324) καὶ προσέκειτο λίαν, — τοῦτο μὲν καὶ ὡς ἐκ γυναικὸς συγγενεῖ τοῦ κηδεστοῦ Ῥηγός (325) ὅς ὁμοροῦντα μὲν τετύχηκεν ἔχων αὐτόν, εὐσεβῆς δ' ἦν οὐτοσί καὶ τοῖς Θείοις προσκείμενος δόγμασι καθ' ἡμᾶς, ὡς διὰ ταῦτα φίλον εἶναι κακεῖνον Ῥωμανῶ τουτωῖ καὶ ἠδέως αὐτοῦ ἀκούειν συχνὰ προσιόντος καὶ παραινοῦντος τὰ τῆς εὐσεβείας καὶ διδάσκοντος τάς τε δὴ τῶν προφητῶν καὶ ἀποστόλων ῥήσεις ὡς καὶ ἀνά σλόμα φέρειν κακεῖνον αὐτάς (326), — ἔσπεργεν οὖν κακεῖνος Ῥωμανῶ, πῶς μὲν, δι' ἐκεῖνα, πῶς δὲ διὰ ταῦτα, καὶ μάλιστα ὡς προτελεσθεῖς τὰ τῆς εὐσεβείας ὑπ' αὐτοῦ δόγματα συχναῖς διδασκαλίαις καὶ παραινώσεσι, καὶ ἦν ἐγγὺς τοῦ καὶ τῷ Θείῳ τελεσθῆναι βαπτίσματος. Ἦν δ' ὁ Ῥωμανὸς οὐτοσί τῶν εὐσεβεία καὶ μοναδικῆ πολιτεία καὶ εὐλαβεία συντεθραμμένων ἀνδρῶν (327), ἱερωμέ-

tenaient pour le culte orthodoxe et avaient adopté notre doctrine; mais qu'il n'en était pas du tout de même du quatrième, qui, possesseur d'une puissance plus considérable et plus forte, tant par le nombre de ses soldats que par son expérience de la guerre, tient tête aujourd'hui aux Scythes du Nord, et, tandis que les autres leur payent des tributs annuels, ne s'en est jamais laissé arracher aucun, grâce à ce qu'il a pour demeure des lieux de forte assiette et que ses frontières touchent aux Celtes et aux Gaulois, habitants des rivages de cet Océan qui s'étend vers les Ourses et vers l'île de Thulé, berceau d'où s'élançait le Zéphire et asile où vient se coucher le soleil; or on sait à quel point, en général, Gaulois et Celtes sont belliqueux, je dirais presque sont impossibles à vaincre!

Mais ce prince ne partage pas nos idées, et l'hommage de son adoration s'adresse toujours au soleil. Un jour, pourtant, il promet de se ranger bientôt à notre foi religieuse, à notre culte, si Roman, qu'il a envoyé en ambassade près de notre cour, est investi, conformément aux lois qui régissent l'Église, de l'épiscopat et du siège métropolitain de la Russie entière, et succède à ce Théognoste, mentionné par nous et qui alors venait de mourir. Le prince litve, en effet, affectionnait Roman et lui était extrêmement attaché, vu que ce dernier tenait à lui du côté de sa femme, étant parent du roi son beau-père. Ce beau-père, qui de plus se trouvait par ses États le voisin de son gendre, était un prince pieux et voué aux dogmes saints que nous professons. Il en résultait qu'ayant aussi de l'amitié pour ce Roman, le chef idolâtre accueillait agréablement non-seulement ses fréquentes visites, mais encore les conseils qu'il lui donnait de se convertir et les leçons où il lui citait les paroles des prophètes et des apôtres, à tel point que lui-même souvent il les avait à la bouche. Nous le répétons donc, le prince aimait Roman, tant pour le premier

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

νος (328) τε<sup>1</sup> καὶ πειραν ἐξησημένος τῆς τῶν ἱερῶν βίβλων ἀναγνώσεως ἱκανὴν, πέντε πού καὶ πενήκοντα ἐτῶν ἡλικίαν ἄγων (329) ἐγύς, καὶ εἶδος ἔχων ἐκ φύσεως σεμνὸν κομιδῆ καὶ αἰδέσιμον.

ιζ'.

Καὶ προὔβαιεν ἂν εἰς πέρας τὸ πρᾶγμα χρησίον περὶ τὸ ἔθνος ἐκεῖνο τῆς Θρησκείας ἕνεκα, εἰ ἐγένετο τελέως κατὰ τὴν ζήτησιν τοῦ πεπομφότος ἐθνάρχου. Ἀλλ' ἀντέπραξεν ἢ μηδὲν τῶν χρησιῶν ἑῷσα Ῥωμαίους Θεομηνία τελεῖν διὰ τὴν τῆς πολυθείας (330) αἵρεσιν ἣν οἱ τῆς ἐκκλησίας ἄρτι προεσσηκότες ἀνόμως εἰσήνεγκαν. Εὐθύς γὰρ χειροτονηθέντος (331) ἐνταῦθα τοῦ Ῥωμανοῦ, ἀθρόον ἐπεφύη τις<sup>\*\*</sup> ἐκεῖθεν ἕτερος (332) τοῦνομ' Ἀλέξιος (333), κατεσπουδασμένην ποιούμενος τὴν ἐς Βυζάντιον ἄφιξιν (334), ὁμοῦ τε σπαρεῖς καὶ ἀναδοθεῖς (335), οὐκ ἐντεῦθεν, ἀλλὰ χρήμασιν ἄνιον πρὸς ἐνίων δῆθεν ἐκεῖθεν δεξάμενος τὴν ἀξίαν ἐπισκόπων (336), κατὰ τὸ τῶν σπαρτῶν καὶ αὐτὸς αὐθημερὸν γιγάντων ἐκεῖνο γένος (337) ὄφθη μητροπολίτης (338), ἀνὴρ μοχθηρὸς καὶ πανοῦργος καὶ ἔμπλεκτος πάσης τε ἀλλότριος εὐλαβοῦς καταστιάσεως καὶ ἅμα πολλοῖς ἐγκλήμασι καθαιρέσεως ἔνοχος ὢν (339), ὡς τὰ τῶν ἐγχωρίων ἐκεῖθεν ἐληλυθότα κατόπι ἐσήμαινε γράμματα (340), ἀλλὰ χρημάτων πλῆθος κεκομικῶς καὶ δούς μὲν Καντακουζηνῶ τῷ τήνικαῦτα

<sup>1</sup> ἱερωμένος. Nous accentuons comme Rostgaard; ce qui suppose le participe au prétérit, comme ἐξησημένος (qui suit).

et venant de ἱερόμαι, tandis que le participe présent ἱερώμενος viendrait également de ἱεράμαι ou ἱερόμαι.



que pour le second motif, mais bien plus pourtant parce qu'il avait été initié aux doctrines de notre sainte foi par ses leçons, par ses exhortations réitérées; et il s'en fallait peu qu'il ne reçût l'initiation sainte du baptême. Roman, au reste, était du nombre de ces âmes pieuses qui, assujetties au régime monastique, passent leur vie dans la dévotion et les saines pratiques; il avait reçu les saints ordres, et l'exercice lui avait rendu familière la lecture des saintes Écritures. Il pouvait avoir un âge de près de cinquante-cinq ans, et la nature l'avait doué d'un extérieur parfaitement grave et vénérable.

17.

L'on eût mené à bonne fin cette affaire, si favorable, parmi ces peuples, à la véritable religion, si tout eût marché jusqu'au bout comme le demandait le chef litve en députant Roman à Byzance. Mais tout se développa en sens contraire, grâce à la colère divine qui ne laisse les Romains rien consommer d'avantageux, vu cette hérésie polythéiste que les chefs récents de l'Église ont introduite contrairement à toute loi. A peine, en effet, l'élection de Roman au siège russe était-elle faite, que tout à coup un compétiteur, Alexis, survient, fait accueillir avec chaleur son arrivée dans la capitale, et, levant en quelque sorte le jour même où on le sème, reçoit de cinq ou six gens de là, je ne dis pas par sa vertu propre, mais à beaux deniers comptant, d'abord le titre d'évêque, puis, le même jour, pareil à ces Spartes, géants dont la race est si fameuse, la dignité de métropolitaine. Et ce n'était qu'un misérable, un fripon capable de tout, un hypocrite étranger à tout louable et honnête parti, sans compter qu'il était sous le poids de nombreuses accusations de nature à le faire suspendre, ainsi que vinrent plus tard le montrer des lettres écrites de Russie par des Russes. Mais il arrivait porteur de gros trésors; et, gorgeant d'or Cantacuzène, l'empereur

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

βασιλεύοντι, δούς δὲ καὶ τῶ τηνικαῦτα πατριαρχεύοντι τοῦνομα Φιλοθέῳ (341), ὧν ἐφίεντο δώρων ἐκάτερος, ὧν ἐδεῖτο μετὰ ρασίωνης αὐτὸς ἀντελάμβανε, καὶ συνελόντι φάναι ἅπαν ἔφραξε σίωμα, καὶ πάσας ἐν τῷ ἀφανεῖ τεθνάναι κατηγορίας ἐκ τοῦ ράσιου κατέπραξε, τὰς μὲν γνώμας σφῶν δουλωσάμενος, τοὺς δὲ νόμους συλήσας (342) καὶ πόρρω μνήμης κείσθαι παρωσάμενος. Ὄθεν καὶ μεμερίσθαι διὰ ταῦτα συμπέπλωκε τὴν τῆς ὀλης Ῥωσίας μητρόπολιν (343) εἰς δύο μοῖρας, εἰς τε Ῥωμανὸν καὶ Ἀλέξιον.

Καὶ εἴθε ἐνέμενεν ὡς τὴν πρώτην γοῦν ὁ μερισμὸς ἐγεγόνει! Ἀλλ' ἀπίοντος Ῥωμανοῦ πρὸς ἣν ἔλαχε μοῖραν, πλείω δεδωκῶς Ἀλέξιος χρήματα, πλείω καὶ κρείττω καὶ τὴν μοῖραν αὐθις συγκυκῆσας ἀνείληφε (344), ζημιώσας ἐν τοῖς καιρίοις τὸν Ῥωμανόν. Διὸ καὶ αὐθις μετὰ βραχὺ πρὸς Βυζάντιον ἔπανεληλυθέναι μεσίον ἐλπίδων Ῥωμανὸν ἢ ἀνάγκη συνήλαυεν, ἅτε καὶ μεταπεσεῖν αἰσθόμενον τὰ τε τῆς μοναρχίας ἐνταῦθα σκῆπτρα πρὸς Παλαιολόγον καὶ ἂν αὐ τοὺς<sup>a</sup> τῆς πατριαρχίας θρόνους αὐθις ἐς Κάλλιστον τοῦνομα (345). Ἐληλυθότι δὴ οὖν βοηθεῖν ὑπόσῃ δύναμις ἀδικουμένῳ τῶν πάντων τοι σφόδρα κρίνας εἶναι δικαίων ὁ πατριάρχης ὁμοῦ τοῖς παρατετυχηκόσι τηνικαῦτα ἀρχιερεῦσι<sup>b</sup>. . . . (346), τὰ ἐπὶ τούτοις παρεσκευάζοντο γράμματα καὶ ψηφίσματα. Ἀλλὰ πρὶν ἐς πέρας ἵεναι (347), πάρεσθιν αὐθις Ἀλέξιος χρημάτων ἐπιφερόμενος πλείω βαλάντια (348), δι' ὧν τὴν τοῦ πατριάρχου χειρωσάμενος γνώμην τὰ πρῶτα ὕλης γηγενοῦς ὑπερφυῶς ὀρέξεσιν ἡλικιωτῶν (349) οὔσαν καὶ δεσμῶν οὐκ ἔξω φαυλότητος λογισμῶν, ἔπειτα περιήει τοὺς ἄλλους ἀναλόγως διδούς καὶ δουλούμενος καθ' ἕκαστον ἅπαν-

<sup>b</sup> V. 259 ὁ  
ληλυθέναι

<sup>a</sup> R. 79 ὁ  
-τούς

MARGE DE ROSTGAARD. — <sup>a</sup> Αὐ τοὺς. Nous espérons qu'on nous approuvera d'avoir ainsi modifié l'auteur que donne le copiste de Rostgaard.

<sup>b</sup> Ἐληλυθότι δὴ οὖν. . . ἀρχιερεῦσι. Évidemment, il manque ici et un verbe à la troisième personne du singulier, qui com-

plète κρίνας ὁ πατριάρχης, et une conjonction qui unisse ce premier membre à τὰ ἐ. τ. παρεσκευάζοντο γράμματα.

reur du jour, gorgeant Philothée, patriarche du moment, — ce qui était servir chacun selon ses goûts, — il obtint en échange, et obtint sans peine, ce dont lui-même il avait envie; abrégons: il ferma la bouche à tout le monde, il fit expirer dans l'ombre avec la plus grande facilité toutes les accusations; il vit plier servilement les esprits sous lui; et les lois, il volait le titre d'évêque à leur face, il les voulait en oubli, les renversait, les repoussait bien loin. Il résulta de tout cela que la métropole, qui comprenait la totalité de la Russie, se fractionna en deux obédiences, celle de Roman, celle d'Alexis.

Et plût au ciel que les choses en fussent restées au schisme qui fut leur premier état! Mais, quand Roman eut pris la route des régions qui étaient devenues son partage, Alexis enchérit sur le prix qu'avait donné son rival, et, par un bouleversement nouveau, ressaisit plus forte et meilleure part, le tout aux dépens de Roman, dont l'autorité recevait un coup mortel. Aussi Roman ne tarda-t-il pas, et la nécessité l'y poussait, à se rendre derechef à Byzance, plein d'espérance, vu la translation du sceptre impérial grec à Paléologue, vu, par contre, la restitution du siège patriarcal au nommé Calliste. Il arrive: le patriarche juge qu'il est souverainement et hautement équitable de venir en aide de toutes ses forces à la victime de l'injustice; il convoque les prélats qui se trouvent là pour le moment; on prépare tout pour l'accomplissement de cet acte, les lettres, le décret. Mais, avant que tout soit achevé, Alexis est là de nouveau, porteur de force sacs. La première conquête qu'il leur doit est celle du patriarche, dont l'esprit, par ses tendances, tient extraordinairement de la matière, « cette fille de la terre, » et il en fait son captif, non sans autres coupables calculs de Calliste. Il continue la tournée chez les autres, répand partout de l'or, proportion gardée, et un à un subjugue tous ces prélats.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

τας, ἤδη δὲ καὶ τοῖς ἄρχουσι (350) προσιών καὶ παραβύων (351) ἀβρότερα κέρματα (352), ῥᾶσι καὶ σφᾶς πρὸς τὸ βουλόμενον εἶλκε, τὸ συγκεχωρηκὸς (353) εἰληφότητας ἤδη παρὰ τοῦ πατριάρχου Καλλίστου, ὅς, τῶν τῆς ἱερωσύνης κανόνων πρόμαχος εἶναι ὁμωμοκῶς<sup>1</sup> καὶ μὴ προδότης γίνεσθαι τῶν ταύτης Θεσμῶν μηδὲ τὴν ἄπρατον χάριν τοῦ πνεύματος ὄνιον ὡς ἐν ἀγορᾷ προτιθέναι τοῖς κατὰ Σίμωνα τὸν μάγον ζητοῦσιν, ἔπειτα αὐτὸς τε παραβάτης ὄφθη περιφανῆς, διακυβεύων τὰ τίμα (354) καὶ τοὺς ἄλλους προῖρεπόμενος ἀπαρακαλύπτως ἐς τὴν τοῦ κακοῦ κοινωλίαν· καὶ διὰ ταῦτ' ἀπηνήνατο ἐς προῦπλον τὰς πρὶν ὑποσχέσεις, ἐκείνας αἱ περὶ τοῦ Θείου βαπτίσματος ἦσαν αὐτῷ παρεσκευασμένοι· σὺν γε τοῖς ὑπηκόοις κομιδῇ παμπληθέσιν ὑπάρχουσιν.

ἠ'.

Βέλτιον γὰρ, ἔφησεν, ἠλίω λατρεύειν (355) κόσμον ὅλον φωτίζοντι καὶ ζωοῦντι καὶ περιθάλλονται καὶ τῆς τοῦ πάντων εἰκόνας δημιουργοῦ σαφῆ τινα φέροντι<sup>2</sup> ἵχνη καὶ σύμβολα ἢ τῷ τῆς\* φιλαργυρίας δαίμονι (356), ὃ τοὺς τῶν Ῥωμαίων ἀκούωνυνι (357) πατριάρχας ἀλίσκεσθαι, εἰ χρὴ κατὰ τὸν τῶν αὐτῶν ἀποφῆνασθαι διδάσκαλον (358), ὅς ὑπισχνουμένῳ τῷ διαβόλῳ (359) δώσειν βασιλείας τε καὶ χρήματα γῆς ἀπάσης εἰ βούλοιτο προσκυνεῖν καὶ λατρεύειν αὐτῷ ἐπετίμησέ τε καὶ ἀπεκρούσατο

" R. 79<sup>b</sup>.  
-ση  
" V. 260<sup>a</sup>.  
-γυρίας

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Vis-à-vis de -σεις ἐκείνας αἱ π. τ. θ. β. ἡ. α. παρ-, se lit : ὄρα δημιουργίαν τοῦ τῶν Λιτθῶν ρηγός. Comme, un peu plus haut (§ 15, vers le milieu, p. 70), Grégoras a écrit Λιτθῶν, il peut venir à l'idée qu'ici aussi c'est Λιτθῶν qu'il faut lire. Mais, si l'on songe, d'une part, que ce n'est pas à Grégoras que sont dues les indications marginales, de l'autre, que le θ, dans la prononciation des Grecs modernes, approche bien plus d'un φ sillant que du th des Anglais, on regardera comme plus prudent de garder le θ dans le mot contesté.

<sup>1</sup> Ὁμωμοκῶς. Rostgaard écrit ὁμ...

<sup>2</sup> Φέροντι. Nous n'hésitons pas à substituer cette terminaison au génitif φέρον-

τος, que donne très-distinctement Rostgaard, copiant sans doute une erreur du manuscrit du Vatican.

De là il passe chez les chefs du gouvernement, et, par les morceaux plus délicats qu'il leur glisse, il les amène le plus commodément du monde eux aussi à ce qu'il veut, d'autant mieux qu'au préalable ils se sont munis de l'autorisation du patriarche Calliste, qui, après avoir juré d'être le champion des saints canons de l'Église et de ne jamais en trahir les arrêts, de ne jamais trafiquer de ce qui ne saurait s'acheter, de la grâce du Saint-Esprit, en la mettant en quelque sorte aux enchères sur la place pour ceux qui la recherchent selon les voies de Simon le magicien, osait ensuite transgresser ces lois avec éclat sous nos yeux, jouant et rejouant aux dés les choses sacrées, et pousser les autres à tremper incontestablement dans le crime : il en résulta qu'au vu de tous furent rétractées les promesses prêtées naguères au sujet de la réception du divin baptême par le prince des Litves et par l'immense multitude de ses sujets.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## 18.

« Mieux vaut, en effet, disait ce prince, mieux vaut adorer  
« le soleil qui éclaire, qui vivifie et qui chauffe l'univers entier,  
« et qui porte en lui des traces, des signes visibles de l'image du  
« Créateur duquel émane cet ensemble, que de sacrifier à ce  
« démon de l'avarice, dans les lacs duquel, à ce que j'entends,  
« sont maintenant les patriarches ; et je ne fais ici que confor-  
« mer mes paroles à celles de leur maître, qui, lorsque le diable  
« s'engageait à lui donner tous les empires et tous les trésors  
« de la terre pour peu qu'il voulût se prosterner devant lui et  
« l'adorer, réprimanda le tentateur et le repoussa de la façon la  
« plus vive. Que dire donc de celui qui se précipite avec fureur  
« sur ces biens, et qui abandonne pour eux celui qu'il a choisi  
« pour son maître et son Dieu ? Quels supplices, quelles foudres  
« dévorantes sont trop sévères pour lui, pour lui qui substitue

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

μάλα σφοδρῶς· ὥσθ' ὁ τούτοις ἐκθύμως ἐγκυβισίων καὶ ἀντι-  
τούτων αὐτὸν προϊέμενος ὃν εἶλετο δεσπότην ἔχειν καὶ Θεόν,  
ποιῶν μὲν κολάσεων, ποιῶν δὲ πρησιήρων (360) οὐκ ἀξιὸς εἶη ἄν,  
δεσπότης Χριστοῦ τε καὶ εὐεργέτου διάβολου ἀλλαττόμενος<sup>1</sup>  
ἐχθρὸν καὶ πολέμιον, καὶ οὐδὲ τουτοῖ τὸν ὑπ' ἐμοῦ τιμώμενον  
ἡλίον αἰδεῖται (361), μάρτυρα τῆς ἀναιδεΐας δρῶν ἑαυτοῦ, ὅτι τὸν  
καὶ αὐτοῦ δημιουργὸν γηῖνοις ὕλη ψυχῆς προαιρέσει προτε-  
ται χρήμασι· σαφῆ γὰρ εἶναι ταύτην ἔγωγε τίθεμαι εἰδωλο-  
λατρείαν<sup>2</sup>.

Τὸν μὲν γὰρ ἡλίον στοιχεῖον ἐξ ἀρχῆς εἶναι κατειλήφεσαν  
ἄνθρωποι συσλατικὸν τῆς τῶν ἐν γῆ πάντων φύσεως· χρυσὸς  
δὲ καὶ ἄργυρος ἅπας γῆ πατουμένη καὶ τοῖς εὐφρονοῦσι<sup>3</sup> πρὸς  
μηδὲν ἀγαθὸν χρησιμεύοντα. Πῶς γάρ, ἂ μὴδ' εἰκόνας εἰδῶλον  
ἡλίου σώζειν δύναται (362)<sup>4</sup>; Εἰ δὲ καὶ πρὸς ἀνιέρους καὶ βεβή-  
λους πράξεις καταδαπανᾷ τῆς φιλαργυρίας τοὺς τρόπους ὁ καὶ  
προϊσλασθαι λαχῶν<sup>5</sup> καὶ λαλεῖ μὲν πρὸς ἀργύριον (363), χρη-  
μάτων δ' ὄνιον τὸ τῆς ἱερωσύνης ποιεῖται ἀξίωμα, καὶ τούτων  
οὐ μικρῶν τιμῶν καὶ βραχύτητι περικλειομένων ὄγκου καὶ  
ἀριθμοῦ πηλικότητι καὶ ποσότητι, ἀλλὰ καὶ τοὺς τοιούτους  
ὄρους<sup>6</sup> ὑπερβαινόντων τε καὶ ὑπερεκτενομένων, ποῦ οὐκ ἂν  
ἐλάσειεν ὕβρεως τε καὶ ἄτοπίας ἢ ἀκρασίας; τίνας δὲ οὐκ ἂν  
ὑπερβαίη Καυκάσους ὄρων καὶ Ταναΐδος ἐκβολὰς καὶ Σκυθῶν  
ἀγριότητας ἢ φήμη βαδίζουσα τῆς αἰσχροτήτος; ἢ τίς ἂν καὶ  
ὅποια ποτέ συσλαὶή πολιτεία βεβαίας τὰς τοῦ μένειν οὐκ ἐπί-  
παν ἀύχοῦσα κρηπίδας (364); τίνες δ' ἂν οἰκιῶν καὶ πόλεων  
διοικήσεις εὐνομηθεῖεν ὅπουπερ ἂν οἱ τῶν κανόνων καὶ νόμων

.. R. 80.  
-πίας

<sup>1</sup> Ἀλλαττόμενος. Le ms. ne porte qu'un λ.

<sup>2</sup> Εἰδωλολατρείαν. Rostgaard écrit -τρίαν.

<sup>3</sup> Εὐφρονοῦσι. Rostgaard écrit en un seul mot (ce qu'indique l'absence du premier circonflexe).

<sup>4</sup> Δύναται; Notre man. n'avait qu'un point simple.

<sup>5</sup> Λαχῶν. Nous corrigeons ainsi le λαχῶν de la copie de Rostgaard.

<sup>6</sup> ὄρους. Rostg. ὄρους. Cp. 84, n. 1.

« au Christ son seigneur et son bienfaiteur, son ennemi et son  
 « antagoniste le diable, et qui ne rougit pas même devant ce  
 « soleil, auquel je rends hommage, puisqu'il le rend témoin de  
 « l'impudence avec laquelle, de toutes les forces de sa volonté,  
 « il sacrifie à des richesses terrestres ce créateur de lui-même  
 « et du soleil? car c'est là ce que je proclame, moi, une idolâtrie  
 « patente.

« Le soleil, en effet, et les hommes le comprennent, est un  
 « élément constitutif, fondamental, de tout ce qui existe sur  
 « la terre. Mais tout l'or et l'argent de l'univers, qu'est-ce? de  
 « vile terre, que nous foulons! et de quoi servent-ils au penseur,  
 « au sage? de rien! La chose est simple, puisqu'ils ne peuvent  
 « pas seulement fixer l'image du spectre solaire. Que sera-ce,  
 « si c'est en actes mondains et profanes qu'on prodigue les  
 « procédés cupides? si l'auteur des actes est l'homme dont le  
 « rôle est de présider au culte? si cet homme n'ouvre la bouche  
 « que de par l'or, et vend argent comptant les dignités ecclé-  
 « siastiques? si les sommes ne sont ni minces ni exigües, soit  
 « qu'on pèse, soit qu'on suppute d'après le titre ou le quantum,  
 « si elles dépassent et laissent loin au-dessous d'elles pareilles  
 « limites? Immodérée à ce point, où n'ira pas la passion, en fait  
 « d'insultes au droit et à la raison? Quels monts Caucases, quels  
 « Tanaïs à leur embouchure, quels sauvages repaires de Scy-  
 « thes n'atteindra pas, ne franchira pas la renommée de sem-  
 « blable ignominie? Ainsi miné, quel établissement, quelle sorte  
 « d'établissement se maintiendrait debout, quand il ne saurait  
 « se vanter des fondements les plus fermes de tout point?  
 « Peut-il y avoir maison ou cité administrée suivant les prin-  
 « cipes, quand, peu soucieux de l'honnêteté des mœurs, ceux  
 « qui sont préposés à la garde des règles et des lois font vili-  
 « pender les sanctuaires de justice, traitent comme bagatelle

---

LIVRE XXVII  
 de Nicéphore  
 Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

\* V. 260<sup>b</sup>.  
-λοῦντες

\*\* R. 80<sup>b</sup>.

προσλάται<sup>1</sup>, τῶν χρησίων ἀμελοῦντες ἠθῶν, παρευήμερεῖ-  
σθαι δρῶσι τὰ τῆς δικαιοσύνης ἀνάκτορα, καὶ παρὰ φαῦλον  
τίθενται τὰ τῶν νομίμων κράτη, καὶ τὸ ψεῦδος προτιμῶσι τῆς  
ἀληθείας, καὶ νόμον τὴν ἀνομίαν ἡγοῦνται καὶ ψῆφον δικαιο-  
σύνης τὸ τὰς ψήφους τῆς δίκης αἰσχροποιεῖν, καὶ, ἦν τῶν πο-  
λιτειῶν καὶ πόλεων σφῶν προφανῆ καὶ ὑπαιθρον κατάλυσιν  
νύκτωρ καὶ μεθημέραν οὐ λήγουσιν αὐτοὶ καθ' ἑαυτῶν ἐργα-  
ζόμενοι, ταύτην ἔδραν καὶ σιάσιν ἐπίσης τοῖς οὐρανόις πόλοις  
πρὸς ἀσφάλειαν τὸ ἀκίνητόν τε καὶ ἀναλλοιώτον ἔχειν οἴονται,  
κακῶς εἰδότες καὶ λίαν ἀμούσως καὶ μηδὲν ἄμεινον ἢ ὥσπερ  
οἱ τυφλώτλουτές τε καὶ μηδὲ τὰ ἐν ποσίν ὄλως ὄραῖν δυνάμενοι;  
Καὶ οὗτοι γὰρ κατόπιον ἐπομένους ὄρωντες τοὺς τῆς τοσαύτης  
καὶ τηλικαύτης κακοτροπίας καὶ ἀτοπίας καρπούς, μᾶλλον δὲ  
πρὸ ὀφθαλμῶν κείμενα νύκτωρ καὶ μεθημέραν τὰ τῆς σφῶν  
κακίας ἐπίχειρα, οὐδαμῆ ἐπαΐουσιν (365)· ἀλλ' ἐπίσης τοῖς μαι-  
νομένοις τὰς σφῶν αὐτῶν ἐσθίοντες σάρκας (366) χαίρουσιν,  
ὥσπερανεὶ προσετίθεσαν κέρδεσι κέρδη καὶ κλήρῳ κλήρον γῆς  
καὶ θαλάσσης, καὶ μὴ πᾶν τοῦναντίον<sup>2</sup>· ἐπασχον<sup>2</sup>, ἄχρι πυλῶν  
καὶ αὐτῶν εἰπεῖν οἰκιῶν τῆς σφῶν ζημίας αἰεὶ προχωρούσης καὶ  
δίκην πυρὸς (367) ἀύξομένης καὶ πῖ σφετέρῳ κακῷ (368) νεμομένης  
τὰ πρόσω, καὶ μάλισθ' ὅταν καλάμης κατὰ πρόσωπον ἰσλα-  
μένης λαμπρῶς (369) ἐπιδράτῃται τοῦ πυρὸς ἡ φορά.

Εἰ οὖν ἐμοῦ, φησί, κατηγορεῖν ἐθέλοι τις τοιαῦτα, πολλοῦ  
μέν τ' ἀν δεήσειε τρισαθλίους αὐτοὺς καλεῖν, καὶ ταῦτα ποι-

<sup>1</sup> Προσλάται. Encore une correction or-  
thographique (pour προσλάται).

<sup>2</sup> Ἐπασχον. Le copiste de Rostgaard  
donne, très-distinctement, par une liga-

ture faite après coup et qui équivaut à σπ.  
ἐσπασχον, non-seulement au commen-  
cement de la page 80<sup>b</sup>, mais au bas de  
80<sup>a</sup>, où ἐσπασχον figure comme réclame.



« l'autorité de l'ordre légal, donnent au mensonge le pas sur le  
 « vrai, érigent en loi la violation de la loi, en arrêt d'équité des  
 « décisions qui déshonorent la justice; et lorsque, nuit et jour,  
 « publiquement et à la face du ciel, ils ne cessent de travailler,  
 « fatalement pour eux-mêmes, à la dissolution de leurs gouver-  
 « nements et de leurs villes, prenant cette démolition graduelle  
 « pour une base, pour une assiette solide, et qui possède, à l'égal  
 « des pôles célestes, l'immobilité, l'invariabilité de la stabilité?  
 « Oh! c'est là voir de travers, et se méprendre grossièrement! c'est  
 « là n'y pas voir plus clair, en quelque sorte, que les aveugles,  
 « ou que ceux qui ne peuvent distinguer les objets à leurs pieds!  
 « En effet, ils aperçoivent sur leurs talons, à deux pas d'eux, les  
 « fruits de mille scélératesses, de mille énormes extravagances,  
 « ou plutôt ils les ont là devant les yeux la nuit et le jour, ces prix  
 « de leur perversité... Eh bien, ils n'y entendent rien! A l'instar  
 « des fous, ils dévorent leur propre chair, et sont ravis de la dévo-  
 « rer, non moins que si réellement ils ajoutaient trésors à trésors,  
 « succession à succession, tant par terre que par mer, tandis que  
 « c'est tout le contraire qui vient les frapper, et que leur ruine,  
 « sans cesse en progrès, a gagné les portes, gagné les maisons,  
 « ou peu s'en faut, et va croissant et consumant, à leur détriment,  
 « tout ce qui se trouve devant elle, comme l'incendie, et sur-  
 « tout comme ces incendies où la flamme trouve en face d'elle  
 « un champ d'épis, et s'y porte énergique et envahissante. »

« Si donc on voulait m'accuser, pour la décision que j'énonce  
 « ici, » reprenait ce prince, « à plus forte raison devrait-on quali-  
 « fier de misérables et triples infâmes ceux dont j'ai parlé, surtout  
 « en pensant que le sort les a rendus pasteurs et régulateurs,  
 « non de la fragile et périssable matière, mais de ce qu'il y a au  
 « monde de plus grand et de plus précieux, d'un principe ab-  
 « solument supérieur à la mort, je veux dire de l'âme humaine.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

\* V. 261 \*

\*\* R. 81 \*  
-δαγωγούντος

μαίνειν λαχόντας καὶ ρυθμίζειν οὐ ρέουσιν ὕλην καὶ φθειρομένην αἰεὶ, ἀλλὰ τὸ μέγα κτῆμα καὶ τιμιώτατον καὶ θανάτου παντὸς ἀνώτερον, τὴν ἀνθρώπου ψυχὴν δηλαδή. Ἡ γὰρ εὐθυνητῆρος καὶ κανόνος ἔχειν συμπέπλωκε τόπον καὶ ὡς ἀρχέτυπον ἄλλων εἶναι πεπίστευται, οὗτος εἰ μὴ κατὰ τοῦνομα πολιτεύοιτο, \* μηδὲ τὸ προσῆκον ἀποδιδόη τῇ τοῦ κανόνος καὶ τῆς εὐθύτητος ἀρετῇ, ἀλλὰ πράγμασιν ἀνοσίοις ὄνομα περιτιθεῖν χρησίον, δείκνυσιν ἐναργῶς μὴ τὸ χειρὸν ὑπὸ τοῦ κρείττους εἶναι ἀρχόμενον δεῖν (370), ἀλλὰ τό γε κρείττον ὑπὸ τοῦ χειρόνος. Σχετλιώτερον δ' οἶομαι καὶ οὐ μάλα εὐσχήμονος εἶναι ὀλέθρου δήμοις τε καὶ οἴκοις, ἀρχουσί τε δὴ καὶ ἀρχομένοις, νέοις τε καὶ γέρουσιν, ἀνδράσι τε καὶ γυναιξί, πλουσίοις τε καὶ πένησι, καὶ πᾶσι σχεδὸν λογικοῖς καὶ ἀλόγοις, ὅταν τοῖς βελτίοσι νομοθετῶσιν οἱ κάκιστοι· οὐ γὰρ τὸ διεφθορὸς τῶν ὁρώντων κατευθυνθεῖν ἂν ποτε πρὸς εὐνομίαν, οὐδ', εἴ τι νοσοίη τῆς πολιτείας, παρασκευασθεῖν πρὸς τὴν πρὶν εὐεξίαν παλινοδρομεῖν, ἀλλὰ πολλῶν τούναντιον γένοιτ' ἂν, \*\* παραπαιδαγωγούντος (371) τοῦ χοροσλάτου καὶ διδασκάλου καὶ χαλεύειν ποιοῦντος τοῦ καλοῦ (372) καὶ τῆς ἀληθείας τὸν δρόμον· πρόξενος γὰρ αὐτὸς ἀντικρὺς γίνεται (τοῦ) <sup>1</sup> νοσεῖν καὶ τὸ ὑγιαῖνον καὶ ἐξουρίας αἰεὶ καταβαίνειν πρὸς τὸ φθειρόμενον καὶ ὁ τὴν ἐρημίαν ὡς ἐπίπαν ἐκτήσατο πάρεδρον, ἀντιφωνοῦντος αὐτῷ τοῦ βίου τοῖς λόγοις καὶ ἡ τέτακται διοικήσει. Ὡσπερ γὰρ δικαιοσύνη κοινωνίας ποιητικόν, οὕτως ἀκοινωνήτου ἀδικία καὶ σύνοικον ἐρημία (373) <sup>2</sup>, θηριώδη ποιοῦσα τὸν βίον καὶ παντάπασιν ἄγριον (374). Τὴν γὰρ τοι πόλιν ἐξ οἰκιῶν <sup>3</sup> συγκειμένην, κοινωνικῆς εὐταξίας θεμέλιον εἶναι

<sup>1</sup> (Τοῦ). Nous avons ajouté ce mot, qui manque dans Rostgaard.

<sup>2</sup> Ἐρημία. Comme à l'ordinaire, l'ι souscrit manque dans le manuscrit, pour

ἐρημία comme pour ἀδικία; mais nul doute qu'il faille l'ajouter au premier de ces mots.

<sup>3</sup> Ἐξ οἰκιῶν. Rostgaard écrit d'un seul mot et sans esprit sur οἰ.

« Voici un homme à qui les événements donnent de tenir lieu de  
« fil à plomb, et de règle, et que l'on croit le modèle des autres!  
« Si cet homme, au lieu de gérer conformément à son titre, et de  
« répondre à l'attente générale par une conduite en rapport avec  
« les propriétés de la règle et de la ligne droite, masque sous  
« de beaux noms des actes impurs, il nous révèle bien claire-  
« ment qu'à son avis ce n'est pas le mauvais principe qui doit  
« être assujetti au bon, que c'est, au contraire, le bon qui doit  
« subir la loi du mauvais. Or, à mon avis, c'est double malheur,  
« c'est déshonneur en sus de ruine, pour les nations comme  
« pour les particuliers, pour les gouvernants comme pour les  
« gouvernés, pour la jeunesse comme pour la vieillesse, pour  
« l'homme comme pour la femme, pour le riche comme pour  
« l'indigent, pour tous ou presque tous les êtres doués de rai-  
« son comme pour ceux qui ne l'ont point, que de voir les bons  
« recevoir la loi des pervers. Jamais alors le désastre qui saute  
« aux yeux ne peut être rectifié, ramené au bon ordre; jamais,  
« s'il y a quelque partie valétudinaire dans le gouvernement,  
« aucunes mesures ne feront revenir à grands pas la santé  
« primitive : c'est tout le contraire qu'on verra! car le guide et  
« maître vous fourvoiera; il fera clocher le coureur sur la route  
« du beau et du vrai en semblant l'accompagner; il soufflera  
« la maladie là même où l'on se porte bien; démentant par  
« ses actes ses paroles et son plan de conduite, il sera cause  
« qu'avec un bon vent vous descendrez la pente fatale, et  
« aborderez des pratiques dont l'inséparable conséquence est  
« d'être au ban de l'humanité. De même, en effet, que c'est  
« l'équité qui crée les sociétés, de même aussi l'injustice est  
« antisociale, et va de conserve avec l'entier isolement qui rend  
« la vie de l'homme pareille à celle de la brute, et le réduit  
« complètement à l'état sauvage. Effectivement, quelle est la

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ἀνάγκη καὶ νόμων δικαίων ἐμπεφραγμένην δεσμοῖς· ᾧ γοῦν οἰκίας δι' ἀμαθίαν τοῦ κρείττονος ἤκισθ' <sup>1</sup> ἀρμόττει προσλασία, πολλοσίου τινος μέρους μακρᾶς πολιτείας, πολλοῦ μὲν τ' ἂν δεήσειε δεόντως πόλεως ὕλης προσίηται. Ὡς γοῦν τῶν ἀνθρώπων ᾧ δίκη καὶ εὐνομία συντέθραπται (375), τούτῳ καὶ τῷ βελτίστῳ τε εἶναι καὶ κατὰ τὸ βέλτιστον ἄρχειν προσγιγνεται, οὕτως ᾧ μὴ, τούτῳ καὶ χειρίστῳ γίνεσθαι κατὰ τὸ ἀντίπαλον ἔπεται καὶ παγχάλεπον ἄρχειν ἀρχήν· ὄργανα γὰρ ἐκ φύσεως ἄνθρωπος ἔχων πρὸς ἀρετῶν ἐργασίαν πολυειδῶν εἰ μὴ βούλοιοτο δίκη τε καὶ εὐνομία διοικεῖσθαι καὶ διοικεῖν, παγχάλεπον καὶ ἐξίτηλον πόλιν πᾶσαν καὶ πολιτείαν καὶ οἰκίαν καὶ συλλήβδην ἅπαντα φάναι πράγματα δείξειεν ἂν ἐν βραχεῖ, καὶ οὐδὲν ἕτερον τούτῳ λελεῖφεται ἢ τοῖς τῆς ἀρετῆς ὄργανοις κακῶς χρωμένῳ δίκην πυρὸς (376) ἐμπιπρᾶν καὶ ἄδου μυχοῖς παραπέμπειν, καὶ εἴ τί σφισι χθές που καὶ πρῶν προσῆν ἐκείνοις τὸ εὐδαιμον. Εἰ δ' οὖν, φρασάτω μοί τις παρελθῶν πόθεν ἄλλοθεν ἐς τοιάσδε ἑκακοδαιμονιῶν ἑσχατίας τὰ μέγιστ' ἐκεῖνα καὶ τηλικαῦτα κατενήνεκται σφισι πράγματα. Πάντως οὐδαμόθεν ἢ κατ' αὐτῶν ἐξ αὐτῶν, οἰκοθεν οἴκαδε, τὸ λεγόμενον (377).

.. R. 81.  
δαμονιῶν  
V. 261.

Ἢδιον γοῦν ἔγωγ' ἂν πολλῷ μετὰ δικαιοσύνης καὶ εὐνομίας ἡλίου τε καὶ τοῦ τὸν ἡλίον πεποιηκότος Θεοῦ (378) διατελοῖην σαφῆς λατρευτῆς ἢ διὰ φιλοχρηματίαν, αἰσχίστην νόσον αἰσχίστου τρόπου, μετὰ ἀνομίας καὶ ἀδικίας εἶην ἀνύων τὸν βίον

<sup>1</sup> ἤκισθ'. Rostgaard porte ἤκιστ'.

« base nécessaire d'une organisation commune? un ensemble  
« de maisons, c'est-à-dire une ville, et cet ensemble, il lui faut  
« de fortes chaînes, de bonnes lois. L'homme à qui, vu son  
« ignorance du bien, l'on aurait grand tort de confier le gouver-  
« nement d'une maison, — une maison! quelle minime fraction  
« d'un grand État! — cet homme-là certes est encore bien plus  
« loin d'administrer convenablement toute une ville. Et, de même  
« que l'homme qui a grandi entre la justice et les sages lois, est  
« naturellement rempli de vertus, et gouverne vertueusement,  
« de même il est simple que qui n'a pas respiré le même air,  
« soit tout au contraire criblé de vices, et gouverne au plus  
« mal. La nature, en effet, a doté l'homme d'instruments aptes  
« à la pratique de cent espèces de vertus. S'il ne veut pas se gou-  
« verner et gouverner par la justice et par une bonne législation,  
« des embarras, des désastres fondront sur la ville, quelle qu'elle  
« soit, sur l'État, sur la maison; en un mot, toutes les affaires  
« de l'établissement dépériront rapidement, et un seul dénouê-  
« ment restera possible, c'est que, par ce vicieux emploi d'ins-  
« truments aptes à produire le bien, on aura réduit en cendres  
« comme l'incendie, on aura jeté aux abîmes du néant tout ce  
« qui pouvait encore la veille ou naguère offrir un aspect pros-  
« père. Veut-on le nier? Eh bien, qu'on vienne me dire quelle  
« autre cause a précipité dans ces excès de misères cette grande  
« et magnifique position que vous aviez! Aucune, absolument  
« aucune, que les coups que vous vous portez, et qui frappent,  
« suivant le mot de l'adage, de l'intérieur à l'intérieur.

« J'éprouve donc bien plus de satisfaction à vivre, portant  
« au grand jour et sans préjudice de la justice et d'une sage  
« législation mes hommages au soleil et au Dieu par qui fut  
« créé le soleil, qu'à me rendre, par la route d'une cupidité  
« honteuse parmi ce qu'il y a de plus honteux, sur le terrain de

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

καὶ παντοδαποῖς<sup>1</sup> τε καὶ ποικίλοις μιάσμασι καταβαπλίζων ὁ φασὶ ψυχῆς καθαρτήριον βάπτισμα. Πῶς γὰρ καὶ<sup>2</sup> τίς με βαπλίσσει τηλικούτοις ἑαυτὸν ἐμπιπλὰς ἐφ' ἡμέρα πάση καὶ νυκτὶ μολυσμοῖς καὶ τοσοῦτον ὑπ' ἐμοῦ καταγνωσκόμενος; Οὐ γὰρ οἱ ἀκροαταὶ τοῦ νόμου δίκαιοί, φησι, παρὰ τῷ Θεῷ<sup>3</sup>, ἀλλ' οἱ ποιηταὶ τοῦ νόμου δικαιωθήσονται (379)· καὶ ἐν παντὶ ἔθνει ὁ φοβούμενος τὸν κύριον δεκτὸς αὐτῶ ἐστίω (380). Οὐ γὰρ ἐστὶ προσωποληψία παρὰ τῷ Θεῷ, ἀλλὰ πᾶς ὃς ἂν ἐπικαλέσῃται τὸ ὄνομα κυρίου σωθήσεται· καὶ θυμὸς καὶ ὄργη καὶ θλίψις καὶ σπλενοχωρία ἐπὶ πᾶσαν ψυχὴν ἀνθρώπου τοῦ κατεργαζομένου τὸ κακόν, Ἰουδαίου τε πρῶτον καὶ Ἕλληνας, δόξα δὲ καὶ τιμὴ καὶ εἰρήνη παντὶ τῷ ἐργαζομένῳ τὸ ἀγαθόν, Ἰουδαίῳ τε πρῶτον καὶ Ἕλληνι (381).

ιβ'.

Τοσαῦτα καὶ τοιαῦτα (382) σὺν ὄργῃ (383) καὶ ζήλῳ (384) διεξελθὼν, ὁ Ρῆξ ἐκεῖνος ἐνταῦθα τὸν λόγον κατέπαυσε· τὴν δὲ γνώμην εἶχεν ἠρεθισμένην πρὸς ἄμυναν ὑπὲρ ὧν προσήκε τῷ Ῥωμανῷ. Ἐξέσσι δ' οἷς τῇ ἀκοῇ σύνεσις ἀπαθῆς συνοικεῖ κρίνειν εἰ (385) προσήκοντος ἔχεται λόγου τὰ εἰρημένα· ἐξέσσι δ' αὐθις συλλογίζεσθαι ἔτι καὶ εἰ Χριστιανῶν παισίν (386) εὐσεβέσιν ἀνεκτὸν οὕτω γῆς καὶ θαλάττης \*\* ὡς πορρωτάτω τῆς αἰσχίστης ταυτησί κακίας τὴν φήμην δραμοῦσαν μέχρις<sup>3</sup> Ὠκεανοῦ καὶ Σκυθῶν ἀφικνεῖσθαι, καὶ τοσοῦτον τὴν τῆς αἰρέσεως αὐξήσασαν βλάβειν διαπεφοιτηκέναι πανταχῇ, τῆς Ῥωμαίων ἐκκλη-

\*\* R. 82 \*

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Vis-à-vis de la ligne οὐ γὰρ — τῷ Θεῷ, se lit Παύλου ἐκ τῆς πρὸς Ῥωμαίους ἐπιστολῆς.

<sup>1</sup> Παντοδαποῖς. Ce mot, chez Rostgaard, est paroxyton.

<sup>2</sup> Καί. Le manuscrit de Rostgaard porte

καί, comme si τίς qui suit était interrogatif.

<sup>3</sup> Μέχρις, et non μέκρις, comme la copie du manuscrit romain.

« l'arbitraire et de l'iniquité, pour passer ainsi mes jours, et pour  
 « noyer mon baptême, ce baptême par qui, dit-on, l'âme est  
 « régénérée, dans une mer de souillures de toute nuance et de  
 « tout genre. Comment, en effet, oserait-il m'administrer le  
 « baptême, l'homme dont je sais que nuit et jour les mains ont  
 « tant manié de fange, et que je condamne si hautement en  
 « mon cœur? Ce ne sont pas ceux qui vont entendre la loi, dit  
 « l'apôtre, que Dieu regarde comme justes, ce sont ceux qui pra-  
 « tiquent la loi; ceux-là seront justifiés. Qui craint Dieu est  
 « agréable aux yeux de Dieu, à quelque peuple qu'il appar-  
 « tienne; car il n'est point d'acception de personnes devant Dieu,  
 « et quiconque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé. La  
 « colère de Dieu, au contraire, sa fureur, les grincements de  
 « dents et la géhenne, seront le partage de tout homme qui  
 « aura commis le mal, Juif ou Grec, et du Juif tout le premier;  
 « et la gloire, l'honneur, la paix, sont acquises à quiconque aura  
 « opéré le bien, Juif ou Grec, bien que le Juif soit le premier. »

---

LIVRE XXXVII  
 de Nicéphore  
 Grégoras.

19.

Tel fut le sens, et telle fut l'étendue du discours de ce roi des Litves. Ce fut avec colère et avec chaleur qu'il prononça ces paroles; et, s'il resta muet après cela, son cœur demeura ulcéré, sa tête, pleine de l'idée de venger convenablement Roman. Que ceux qui joignent au sens de l'ouïe la pénétration, la justesse d'esprit, décident si ce langage était fondé en raison, ils le peuvent. Ils peuvent aussi examiner s'il est tolérable, pour de pieux enfants de Chrétiens, de voir le bruit de cette honteuse corruption franchir des terres et des mers si lointaines et arriver jusqu'à l'Océan, jusqu'aux Scythes, s'il n'est pas douloureux de voir l'hérésie qui a poussé, qui a grandi si énormément, se répandre ainsi parmi les nations,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

σίας τὰς ὑδρεῖς κομίζουσαν κρηπίδας ἀφθόνων πηγῶν εἰληφύϊαν  
τὰς τῶν νῦν πατριαρχῶν τε καὶ ἐπισκόπων ἀτόπους καὶ παρα-  
νόμους πράξεις καὶ ἦν τετυραννηκότες<sup>1</sup> δογματῶν ἐνέπλησαν  
πουνηρῶν ἐκκλησίαν (387) αὐτοί. Οὐ γὰρ ἐν παραβύσιω (388) τὰ  
βέβηλα δρῶσιν οἱ ἀναιδεῖς, οὐδ' εἰς ἀφειγές που καταδύντες  
χωρίον, ἀλλ' ἐν ὑπαίθρῳ καὶ θεάτρῳ πομπέουσι πάσῃ τῇ  
οἰκουμένη τὴν σφῶν αὐτῶν ἐξάγιστον ἐθελονταὶ μοχθηρίαν  
αὐτοί· οὕτως ἐξόριστος παντάπασι καὶ κομιδῇ γε ἀλλότριος  
τῶν τῆς ἀρχαίας γέγονεν ἐκείνης ἡθῶν πολιτείας ἢ δικαιοσύνης  
καὶ φρόνησις καὶ εἴ τι σεμνότητος καὶ \* εὐσχημοσύνης ἐνῆν  
ἀγαθόν. Ὡς ἐξεῖναι λέγειν νῦν ἐνταυθοῖ καὶ ἡμῖν ἀ πάλαι θεὸς  
<sup>a</sup> διὰ τοῦ προφήτου φθέγγεται Ἰεζεκιήλ περὶ Ἱερουσαλήμ. Εἶπέ<sup>2</sup>  
γάρ, φησι, πρὸς τὴν θυγατέρα (389) τὴν ἀσύνετον Ἱερουσα-  
λήμ, Οὐχ ἤμαρτεν ἀδελφῆ σου Σόδομα κατὰ τὰ ἡμίσεια τῶν<sup>b</sup>  
ἀμαρτιῶν<sup>3</sup> σου, καὶ ἐδικαιώθη Σόδομα ἐκ σοῦ (390)· τουτέστι  
Σόδομα δίκαια<sup>4</sup> ἐστὶ κατὰ σύγκρισιν σὴν, ὡς ὁ θεῖος φάσκει  
Χρυσόστομος (391). Ἐστὶ δὲ οὐκ ἄδηλον οἶμαι φρονίμων οὐδέσιν  
ἀνδρῶν ὡς, εἰς τὴν μυθικὴν ἐκείνην Ἔριν καὶ οὔτοι τὴν μίμησιν  
ἀναφέροντες, μεταξὺ τὴν διαίρεσιν ἀντὶ μήλου τῇ τοῦ ἔθνοῦς  
ἐπαρχία (392) ἐκείνου παρέρριψαν, τὴν μὲν μίαν εἰς δύο διελόν-  
τες μητροπόλεις, τὰς δ' ὑπ' ἐκείνων ἐπισκοπὰς ἄλλοθεν ἄλλοθι  
μεταθέντες (393), ὡς ἂν πρὸς ἀλλήλους οἱ ταύτας \*\* λαγχάνοντες  
πρόφασιν ἔριδος ἔμμονον ἔχωσι καὶ ἅμα ἀνάγκην ὡς εἰς μεῖζον  
ιέναι κριτήριον τοὺς τῆς Κωνσταντινουπόλεως πατριάρχας (394),

\* V. 262 \*.  
-σχημοσύνης

\*\* R. 82 \*.  
-νοντες

MARGE DE ROSTGAARD. — \* Entre la ligne qui finit par *πάλαι θεὸς* et celle que termine *Ἱερουσαλήμ*. *Εἰ*, se lit *περὶ Ἰεζεκιήλ*. [Les deux noms propres, bien que non abrégés, sont surmontés d'une petite barre horizontale. Il n'en est pas ainsi de *Σόδομα* et de *Χρυσόστομος*, qui viennent ensuite.] — <sup>b</sup> Vis-à-vis de la ligne *οὐχ ἤμαρτεν* — *τῶν*, se lit *Χρυσόστομου* (la sigle connue), *ἐκ τῆς τετάρτης δ* (suivi d'ns supérieur) *ἡμέρας τῆς κοσμοποιίας*.

<sup>1</sup> Τετυραννηκότες. Le copiste de Rostgaard a écrit *-ικότες*.

<sup>2</sup> Εἶπέ. Rostgaard écrit *εἶπε* sans accent.

<sup>3</sup> Ἀμαρτιῶν. Rostgaard, *ἀρματιῶν*.

<sup>4</sup> Δίκαια. Ainsi le donne la copie faite sur le ms. de Rome. *Σόδομα* est pluriel.



portant partout la flétrissure de l'Église romaine, et possédant des éléments de sources abondantes dans les actes extravagants et illégaux des patriarches et des évêques actuels, et dans cette Église, que leur tyrannie a remplie de pernicieuses doctrines; car ce n'est pas avec mystère qu'ils se livrent à leurs opérations profanes, les impudents! ce n'est pas dans quelque coin, dans quelque retraite ténébreuse, c'est en plein soleil, c'est environnés de spectateurs, que de leur plein gré ils étalent à toute la terre les preuves de leur exécration. Tant ont été bannies loin, tant sont devenues sans restriction, et, dans toute la force du terme, étrangères aux antiques habitudes de gouvernement, la justice, la prudence, ce que nous avons de dignité, de louable décence! Aussi pouvons-nous bien aujourd'hui répéter ici, à notre tour, ce que Dieu jadis disait de Jérusalem, par la bouche de son prophète : « Va dire, » — c'est là le texte, — « va dire à ma fille, à l'insensée Jérusalem : Sodome, ta sœur, n'a pas commis moitié de tes crimes, « Sodome a eu de toi sa justification, » c'est-à-dire, selon l'explication du divin Chrysostome : « Comparativement à toi, « Sodome est juste. » Du reste, il n'est, je crois, nul homme de sens qui ne reconnaisse chez les hommes en question des imitateurs remontant jusqu'à la Discorde de la Fable, par l'astuce avec laquelle ils ont fait intervenir un partage, non pas pour la fameuse pomme, mais pour le gouvernement de ce peuple, scindant en deux métropoles la métropole unique, et transférant de l'une à l'autre les évêchés subordonnés à chacune d'elles, de manière à ce que ceux dont elles devenaient le lot eussent à perpétuité des sujets de conflits les uns contre les autres, et en même temps fussent dans la nécessité de recourir, comme à une autorité judiciaire supérieure, au tribunal du patriarche de Constantinople, la bouche pleine d'imputa-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ἐγκλήματα (395) μὲν κατ' ἀλλήλων, ὑπὲρ δ' ἑαυτῶν ἀδρά κομιδῇ κομίζοντες χρήματα, οὐτ' ἐκεῖνοι φαύλην τινα καὶ ἀνανδρον (396) σπουδὴν ὑπὲρ γε τοῦ τὸν ἕτερον ἕτερος παριέναι δεικνύντες τοῖς ἐκεῖθεν κομιζομένοις τῶν δώρων πλήθεσιν ἐπ' ἀναλήψει τῆς ἱερατείας καὶ τῆς τῶν ἐπισκοπῶν προεδρίας, οὐθ' οὗτοι πρόνοιαν ἐρραθυμημένην καὶ ἀναπεπλωκυῖαν ἐν τούτοις ἄγοντες πρὸς γε τὸ ἐρεθίζειν τε καὶ ἀναρρίπιζειν εἰς ὅτι πλεῖστον τὴν φλόγα τῆς ἔριδος (397), ἀλλὰ πολλὴν καὶ διάφορον ἐπισωρεύοντες ὑπεκκαύματος ὕλην μάλα ἀνύσιμόν σφισιν αἰσχροκερδείας ἐφόδιον γνωσμένην· ὅθεν καὶ ῥᾶσι παραινόντες διετέλουν ἐφ' οἷς ἐμισθοῦντο, συχνὰ μὲν καταλύοντές τε καὶ μεταρρίπτοῦντες ἔνθεν καὶ ἔνθεν ἅ χθές ἄλλως ὠκοδομήθησαν, ἃ δὲ πρότριτα καθ' ἕτερον διενείμαντο τρόπον ὡς ἐτέρως μεταρρυθμίζοντες σήμερον, καὶ ὡς ἐτέρως τὴν ὑσπεραίαν, ὅπη τὰς ἡνίας ἔλκει τε καὶ ἀνθέλκει τῶν ἐκεῖθεν ἐνταῦθα συχνὰ πεμπόμενων διχόθεν (398) χρημάτων ἢ μᾶλλον Φατέρου (399) βριθουσα δεξιά· καὶ τῶν τοιούτων ἀγώνων καὶ παλαισμάτων, τῆς κακομηχάνου τε καὶ μυσαρᾶς ἔριδος ταυτησί\* δίκην ἔλκουσ διηνεκῶς ἡρέμα τὰ πρόσω νεμομένης καὶ προχωρούσης, ὅρον εἶναι συμβαίνει μηδένα, μηδὲ λῆξιν τινα τῶν ἀτόπων τε κερδῶν καὶ πονηρῶν λημμάτων (400).

\* V. 262<sup>b</sup>.

tions contre leurs rivaux, les poches pleines d'or et de trésors pour plaider leur cause. Édifiant spectacle, où, d'une part, les contendants, leur énorme cargaison de cadeaux en avant, déployaient un zèle ardent, héroïque, pour se surpasser l'un l'autre dans une lutte dont le prix était le sacerdoce et la primatie des évêchés, où, de l'autre, les juges avaient fait preuve d'une prévoyance toujours agissante, toujours debout, en avivant et en soufflant de leur mieux le feu du désaccord, en amoncelant par masses vingt matières combustibles aptes à devenir les voies et moyens de lucre honteux, mais considérables à leur profit; d'où effectivement cette facilité avec laquelle ils vont consommant toutes les indignités qu'on leur paye, tantôt et souvent détruisant et renversant de droite ou de gauche l'édifice élevé la veille, tantôt revenant sur la distribution faite quarante-huit heures auparavant, et la remaniant aujourd'hui d'une façon, demain d'une autre, suivant qu'une main tire les rênes plus fort en un sens, ou en sens contraire! et les rênes ce sont ces fréquents et riches envois que multiplient de là bas ici l'un et l'autre partis! et la main qui tire plus fort, c'est celle qui porte plus lourd! Et, comme cette rivalité néfaste et fertile en basses intrigues va continuellement et en silence, ainsi qu'un ulcère, rongant ce qu'elle trouve devant elle et gagnant du terrain, on ne voit pas de terme à ces débats, à ces joutes scandaleuses, on n'augure pas de trêve à ces gains déplacés et immoraux.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## NOTES.

(I) α'. On ne saurait nier que tout ce paragraphe n'ait pour but très-explicite d'excuser, de légitimer même et de présenter comme apte à mieux faire saisir l'histoire politique, la prolixité démesurée avec laquelle l'auteur a parlé des affaires ecclésiastiques, c'est-à-dire de l'hérésie de Palamas et des débats qu'elle a entraînés avant l'époque à laquelle il arrive maintenant. Mais est-ce de cette prolixité seule qu'il essaye l'apologie, et n'a-t-il pas encore quelque autre anomalie de composition à pallier? C'est ce que nous examinerons à la fin de cette note.

En attendant, posons toujours en fait qu'il a bien quelque raison de redouter que beaucoup de lecteurs ne trouvent beaucoup trop longs ses développements sur le palamisme, et que ce n'est pas la première fois qu'il essaye de dissimuler ce qu'il y a de répréhensible à tant s'étendre sur ce qui ne devrait être qu'un épisode dans son Histoire. Ainsi nous lisons en tête du compte rendu du concile de 1351 (XVIII, VII, 1) : Ἄλλ' ἐπειδήπερ οἱ πλείους φιλοστοροῦσαν καὶ φιλήκοον κεκλήμενοι ψυχὴν πρόσω ἴεναι ἡμᾶς οὐκ ἔωσι, πρὶν ἐς εὐρύτερον τὴν τῶν ἐκεῖ παραθεῖναι λαληθέντων τε καὶπραχθέντων ἀφήγησιν ὑπόδειγμα τῷ βίῳ χρησίδν ἀθλητικῆς ἐνστίσεως καὶ οἷς ὑπὲρ τῶν θεῶν ἐνεσί δογμάτων ζώπυρον καιροῦ καλέσαντος ἀγωνίσασθαι· φέρε τὰς τῆς κεφαλῆς ἀληθύναν· ἐν δευτέρῳ τῆς τῶν φιλαρέτων ἀνδρῶν ἐφέσεως θεμένοι λέγωμεν ὅποσον οὕτως ἔχουσιν ἐφικλὸν ἂν εἴη, κ. τ. λ. Et, après avoir pris cette précaution oratoire qui ne peut tromper personne, il se laisse entraîner de discussion en discussion, jetant à peine de loin en loin quelques faits.

Cet entraînement se conçoit : on sait avec combien d'ardeur Nicéphore Grégoras prit parti dans cette querelle qui primitivement ne roulait que sur une question aussi puérile qu'inconvenante (relativement à l'identité de la lumière du Thabor et de celle que les Omphalopsyques croyaient voir jaillir de leur nombril), et qui, plus tard, ayant perdu ce caractère pour devenir un de ces tournois de paroles où l'on échangerait des coups de syllogisme et d'enthymème un siècle durant sans en être plus avancé, était pourtant intimement liée aux intérêts politiques du jour, Cantacuzène s'étant déclaré avec énergie pour les Palamites, et les Antipalamites, c'est-à-dire les orthodoxes de la religion grecque, tenant toujours pour les Paléologues.

Grégoras, en 1351, malgré le danger qu'il y avait à se déclarer contre l'opinion de Cantacuzène, osa, en face même de ce prince et en plein concile, plaider la cause de l'orthodoxie. On ne peut dire qu'il fut vaincu; mais l'assemblée rédigea contre lui un recès (ou *tome*) où sa doctrine était condamnée, et l'empereur, après avoir tenté en vain de le séduire par des offres considérables, le mit en prison dans le monastère de Khora, dont les habitants s'évertuèrent à rendre plus dure une captivité si affligeante déjà par elle-même. C'est là qu'il eut avec Nicolas Cavasilas, jadis son ami, un colloque théologique dont le résultat eût été sa délivrance, s'il eût voulu se déclarer converti au palamisme par ses raisons. Mais c'est après en être sorti qu'il eut, et au palais des Blaquernes en présence de l'empereur et des grands, et dans l'habitation même de Cantacuzène, deux autres conférences dont la polémique religieuse fit aussi les frais. Au total, il se trouve que neuf livres entiers sont consacrés au récit, à l'analyse, disons plutôt au procès-verbal de ces longues controverses. Emporté par son zèle et aussi sans doute par le désir de ne rien laisser périr des produits de son éloquence, il sténographie en quelque sorte toutes ses paroles et ne nous fait grâce ni d'une allocution ni d'une réplique. Mais, quand tout est fini, quand, se relisant ou s'examinant lui-même, il songe qu'il nous a donné toute une séance *in extenso*, il sent qu'il a porté un peu loin le désir de nous retracer les débats théologiques; et c'est alors qu'il esquisse une justification.

Cette justification, nous devons le dire, est bien faible. Voici en effet à quoi se réduisent les arguments de notre historien :

1° « C'est sans l'avoir prévu, sans m'en apercevoir, chemin faisant, que je me suis laissé entraîner à ces digressions, à ces discussions sans fin. » L'absence de préméditation, on le sait, est tout au plus une circonstance atténuante.

2° « Il était bon de juxtaposer, de souder, de fondre ensemble les événements politiques et ceux de l'Église, puisqu'ils ont influé les uns sur les autres; c'était même nécessaire, et je m'y suis trouvé réduit! » — On pouvait très-bien donner le tableau des événements relatifs à l'Église et indiquer leur influence sur les revirements politiques de l'époque sans répéter mot pour mot les discours de trois ou quatre orateurs principaux : le lecteur eût même mieux saisi les faits, s'ils eussent été moins étouffés sous des flots de paroles.

3° « Il eût été bien lâche à moi, Grégoras, de refuser à ceux qui avaient

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

« milité pour la foi la mention honorable due à leurs travaux ; et moi-même, « n'eût-il pas été de mauvaise grâce, après ce que j'avais souffert pour la « vraie foi, de passer sous silence comme intempestives les particularités relatives à cette époque de ma vie? » Là encore il fallait de la sobriété : les faits, il fallait les raconter, mais simplement, rapidement, sans rien omettre de grave cependant ; les colloques, il fallait en donner les résultats, l'analyse même, si l'on y tenait, mais non pas les paroles mêmes de l'orateur qui gardait la parole peut-être deux heures de suite.

Les réponses de Grégoras aux accusations qu'il pressent ne sont donc pas suffisantes ; et nous prétendons que lui-même a bien senti que, grâce à tant de digressions, de dissertations, d'intercalations, qui sont comme un ouvrage dans un ouvrage, son *Histoire romaine* cesse d'être une œuvre d'art. Point d'unité, point d'homogénéité. Ce défaut est déjà sensible dès les commencements : en effet, les sept premiers livres donnent l'histoire de 116 ans (de 1204 à 1320) ; les quatre suivants ne mènent que jusqu'à juin 1341 (vingt et un ans en quatre livres) ; les six qui vont de douze à dix-sept ne nous font connaître que dix années (1341-51) ; il faut ensuite douze livres entiers (xviii-xxix) pour que nous nous trouvions en 1355, et c'est tout au plus si, dans les neuf livres qui terminent l'ouvrage, nous atteignons 1360. Cette disproportion est certainement une faute grave quant à l'art de la composition. Mais, d'une part, c'est un caractère (et il faut le bien noter tout en le blâmant), de l'autre il sera juste de considérer le travail de Grégoras non comme une histoire à proprement parler, mais comme des mémoires précédés d'un préliminaire historique en sept livres. Bien que la régularité, la proportion ne messient pas dans des mémoires, on les y exige moins rigoureusement néanmoins que dans un ouvrage expressément rédigé pour le public. Et, pour n'en prendre qu'un exemple, combien n'y a-t-il pas dans Saint-Simon de demi-volumes, de volumes entiers absorbés par des discussions qui ne nous intéressent guère plus que le palamisme, notamment lorsqu'il est question des prérogatives des ducs et pairs, et par des analyses et des extraits de discours si amples, que peu de lecteurs sont capables d'en lire consciencieusement la moitié?

Nous ne terminerons pas sans revenir à la question que nous posions en commençant. La prolixité de Grégoras est-elle ici la seule faute, nous ne disons pas qu'on doive, mais qu'on puisse lui reprocher? Non, il a encore à se reprocher d'avoir un peu interverti les temps, on peut le trouver cou-

pable de lèse-chronologie. En effet, les livres xxxiii-xxxvi sont la relation d'un débat théologique qu'il soutint en 1357; c'est à cette anticipation, dont le résultat est de le contraindre à revenir sur ses pas au livre xxxvii, que sont dûs les mots *συνεχῆς τὰς ἐκδρομὰς τε καὶ ἀπελίξεις* (si justes, puisqu'il y a chez lui continuité de relations, bien qu'il n'y ait pas eu continuité de dates, lorsque du récit du colloque de 1356 au palais et devant l'empereur Jean, il passe à celui de la fin de 1357 chez Cantacuzène), et les expressions *παραπομπὰς ποιεῖσθαι*, et *ἀναμνήσεις*, et *ἐπανιλέον ἕθεν ὁ λόγος τὸν δρόμον ἀνεπεπαύκει*, et *ἐκεῖνο ἐπαναλήψομαι νῦν*.

Au reste, loin d'être de ceux qui improuveraient ce petit dérangement chronologique, il nous semble qu'il est tout à fait commode et de bon goût. D'une part le lecteur est prévenu et l'erreur est impossible, de l'autre l'ordre gagne et la mémoire est soulagée quand on peut en quelque sorte saisir d'un seul coup d'œil d'ensemble les deux colloques de Grégoras sorti de prison, et n'avoir plus après cela qu'à suivre la suite des affaires politiques du printemps de 1356 à la fin de l'automne de 1358.

(2) Ἐμοὶ δ' ἀρχομένῳ κ. τ. λ. Ce δὲ initial en quelque sorte se trouve aux meilleurs temps de la grécité; et Grégoras en a déjà usé, XVI, 5, XX, iv, 1, XXVI, 6 (inéd.), etc.

(3) Δημοσίῳν est par opposition à ἐκκλησιαστικῶν : on le devine assez sans qu'il soit besoin d'aller en chercher la preuve ailleurs; mais, comme il s'en trouve une chez Grégoras lui-même, à peu près vingt lignes plus bas, nous ne croyons pas devoir nous dispenser de la citer. C'est cette phrase : Ἐλάβομεν δρῶντες τὴν ἰστορίαν δημοσίῳν πραγμάτων καὶ ἅμα ἐκκλησιαστικῶν.

(4) Πρὶν ἡμῶς αἰσθῆσθαι καὶ πρὶν παρεσκευάσθαι πρὸς τὴν ἀπάντησιν tombe non sur la phrase qui précède, mais sur celle qui suit. Tel est en grec et en latin l'usage élégant pour le plus grand nombre des membres de phrases ou incisives assimilables à des parenthèses. Ét, si dans « Mercuri, nam te docilis « magistro, etc. » (Horace, III, od. xi, 1), la parenthèse « nam te docilis... canendo » tombe, six vers plus bas, sur « Dic modos Lyde quibus « obstinatas Applicet aures, » si dans Ἄλλ', Ἡρακλῆος γὰρ ἀνικῆτου γένος ἐσμέν, Θαρσεῖτ', Ἡρακλῆος γὰρ ἀ. γ. ἐ. affecte Θαρσεῖτε, ce n'est point un phénomène particulier aux petites phrases qui contiennent γὰρ, c'est une habi-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

tude du génie grec adjoignant une parenthèse à l'assertion qu'il n'exprime pas encore, mais qu'il va exprimer. Cp. § 11, fin, *κατά τε κρατήσαν ἔθος*.

(5) *Ἡμετέρας καὶ συνηθους . . . γαλήνης* : « Notre sérénité habituelle. » Naturellement on dirait *τῆς ἡμῶν σ. γ.* Qu'y a-t-il de nouveau ici ? 1° *ἡμετέρας* pour *ἡμῶν* (le possessif pour le pronom possesseur au gén.); 2° *καὶ* intercalé. Ce *καὶ* dont on peut se passer est très-remarquable. Vous le retrouverez § 5, *παραλίου καὶ Ἀσιάτιδος γῆς*; § 15, dans *προεδρία καὶ Θρόνος* (siège primatial); et ci-dessous, l. 11 et 13, dans *οἵτινες εἶεν καὶ . . . ἐνεκαρίεψαν* pour *οἵτινες εἶεν οἱ . . . ἐνκαρίεψαντες*. Grégoras n'est pas le seul Grec qui emploie ce *καὶ* épenthétique. Sans cesse, par exemple, on lit chez les Byzantins, pour « l'empereur mon père, » *ὁ βασιλεὺς καὶ ἐμοῦ πατήρ*. Cant. I, 1, *ἀγγέλλεται . . . τῷ τοῦ τελευτηκῆτος πατρί ἢ τοῦ βασιλέως καὶ υἱοῦ τελευτή*; Codin, 22, *ὁ βασιλεὺς καὶ ἀνὴρ αὐτῆς ὁ νέονυφος μετὰ τοῦ βασιλέως καὶ πατρὸς αὐτοῦ*, et un peu plus bas, *ὑποδέχονται τὴν δέσποιναν καὶ νέονυφον ἐρχομένην*, etc., etc.; Anne Comnène, *Alex.*, I, 5 : *ὁ Βρυέννιος Ἰωάννης καὶ τοῦ ἡγεμόνος ἀδελφός*, « Jean Bryenne, frère du général; » I, 6, *τῷ Κομνηνῷ Ἀλεξίῳ καὶ ἐμῷ πατρί*, « Alexis Comnène, mon père; » et L, 7, *Ὁ δὲ μέγας δομέστικος Ἀλέξιος καὶ ἐμὸς πατήρ*. Photius (*Myriob.*, LV), *κατὰ τῆς ἀγίας καὶ οἰκουμενικῆς τετάρτης συνόδου*. Euxithée (dans le *Dial.* d'Énée de Gaza sur l'âme, p. 3, Boiss.), se félicitant de n'avoir plus besoin de traverser de vastes mers pour apprendre la philosophie, dit: *Ἐρμαιον λέγεις εἰ παρὰ τὸν Νεῖλον εὔροιμ' ἂν τὴν τῶν Ἀθηναίων φιλοσοφίαν, ὡς μήτε πελάγη μεγάλα διαλέμναι καὶ ταῦτα μαθάνειν*, au lieu de *διατ. μαθησόμενος*. C'est la forme germanique : « *Seyn Sie so gefällig und bringen* » « *Sie mir . . .* » commune à peu près à toutes les langues de même famille.

(6) *Τοῦδαφος*. Il est clair qu'ici ce mot ne veut dire ni *sol*, ni *plancher* ou *carrelage*, ou tout autre analogue du latin *pavimentum*, ni *fond* (par exemple, d'un vase, d'un navire, de la mer), ni *base* (jamais en effet le fond de la mer n'est troublé, et *γαλήνη* ne se dit que de la surface); encore moins peut-on le rendre par *texte*, comme dans ce passage de S. Grégoire de Nysse, II, 82 B, *ὁ φιλόπονος ἀναγνοὺς τῆς Θείας γραφῆς τὰ ἐδάφη*. Telles sont pourtant les seules significations que le *Thesaurus* même donne pour *ἔδαφος*. Nul doute qu'il en faille chercher une autre, et, pour peu qu'on y réfléchisse en relisant et pesant l'ensemble de notre phrase, et surtout *γαλήνης τοῦδαφος*, on arrivera bien vite à l'idée de *niveau*. Le latin *æquor*, surface plane, est l'idée intermédiaire



qui comprend en même temps et le sol que naturellement on se figure plan, et la mer qui semble bien plus encore posséder cette qualité, et qui la possède réellement quand elle est calme. Nulle autre preuve, nulle induction ne viendrait à l'appui de ce que nous avançons, que ce sens n'en serait pas moins certain. Mais les inductions ne manquent pas. D'une part *ἔδος*, *ἔδρα*, *ἔζομαι* offrent à l'état simple le radical *ἔδ*, qu'on trouve à l'état d'extension dans *ἔδαφ* (sans qu'on puisse se récrier sur la mutation de l'esprit, non-seulement tolérée et très-fréquente dans l'élaboration primordiale des radicaux, mais nécessaire, ou peu s'en faut, à cause de l'aspiration contenue dans *αφ*; *Ἐάπιω*, *τάφος*; *ἔδος*, *ἔδαφος*). De l'autre, on peut voir par divers exemples cités dans l'édition de Paris du *Thesaurus*, et auxquels on pourrait en ajouter bien d'autres, qu'*ἔδαφίζω*, indépendamment du sens de *paver* et de celui de *briser contre le sol*, a celui de *mettre au niveau du sol*, de *raser* (*Πέπουζάν ποίε καλουμένην πόλιν, νῦν δὲ ἠδαφισμένην*, S. Épiph. c. les Hér., II, 1), en latin *æquare solo*; et on sent même que c'est là le sens le plus naturel. Or ce sens implique aussi celui de *niveler*, d'où incontestablement *ἔδαφος*, *niveau*. — Une fois convaincu de la réalité du sens, ajoutons qu'au point de vue littéraire *ἔδαφος* est une belle expression, et qu'au lieu de *συνεκύκησε τὴν γαλήνην*, qui certes est fort bien écrit, *συνεκύκησε τῆς γαλήνης τοῦδαφος* est plus vigoureux, plus solennel, et fait image.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(7) *ὑποθέσεως*. On sait, ne fût-ce que par les dictionnaires, que *ὑποθέσεις* (indépendamment de ses diverses acceptions physiques), veut dire, non-seulement, 1° *hypothèses*, 2° *cas particuliers*, 3° *sujet, matière*, mais encore *principes, éléments* d'une science, *axiomes* qui servent de point de départ, *bases* de doctrines, *dogmes* philosophiques ou autres; et que même on oppose *ὑποθέσεις* à *αἰτήματα*, ceux-ci étant de simples *postulata*. Ce sens, d'ailleurs, s'accorde parfaitement avec celui de *ὑποτίθημι*, *poser comme base, poser en fait ou en principe*. Mais ce que nous devons remarquer ici, c'est l'emploi de *ὑπόθεσις* au singulier comme équivalent de *αἱ ὑποθέσεις*, absolument comme nous dirions en français *la doctrine, le dogme*, pour *l'ensemble de la doctrine, la totalité des dogmes*.

(8) *Προιοῦσιν ἡμῖν*, dans le dernier tiers du livre (§ 15-19).

(9) *Συμβάν οὕτωςί πως . . . ὡς κ. τ. λ.* L'expression *συμβάν οὕτωςί* est très-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

connue, très-usuelle : Cantacuzène l'affectionne, Grégoras aussi. Le plus souvent elle est absolue, et revient à « par hasard, par occurrence, » mais ici *οὕτως* se relie avec *ὡς*, qui ne tombe pas, comme on pourrait l'imaginer, sur *ἐλάβομεν δράντες τὴν ἱστορίαν δ. π. κ. δ. ε. παρὰ π. τε πρ. κ. π. π. τ. ἐξ δ. ἡ. πρῶθ.* ; et l'on devrait traduire en latin : « Quoniam ita quodammodo acci-  
« dit ut . . . »

(10) *Συνεχεῖς . . . ποιῆσθαι*. *Συνεχεῖς* est un de ces mots qu'il faut remarquer pour bien comprendre sur quoi portent les appréhensions de Grégoras. Il a donné à la suite l'un de l'autre (*continenter, συνεχεῖς*) son colloque au palais impérial et sa discussion dans la maison de Cantacuzène (voy. note 1, fin), bien que dix-huit mois séparent ces deux faits. Il a donc besoin de se faire pardonner cette jonction de ce que le temps n'avait pas joint, et de l'attribuer à la nécessité.

*Ἐπαναλήψεις*. En effet, deux fois dans ce livre nous verrons Grégoras remonter et reprendre de haut, interrompant ainsi la série chronologique ; et chaque fois (§ 2 et 15), la marge portera la mention *ἐπανάληψεις*, qui pour lui veut dire bien nettement que les premiers faits qu'il va raconter sont antérieurs à ceux qu'il vient de faire passer sous nos yeux.

*Παραπομπὰς σαμπόλλους . . . . ποιῆσθαι*. *Παραπομπὰς ποιῆσθαι*, c'est en quelque sorte *faire la conduite*. Or Grégoras ne semble-t-il pas faire la conduite à l'antipalamisme quand, à cause de la parité des matières du colloque de 1356, il passe sur-le-champ à celui qui eut lieu en 1357, un an et demi après, pour revenir sur ses pas, et aux sujets que lui présentait naturellement l'ordre des temps ?

(11) *Φορᾶ*. Cours (*ferri* pour *ire* sans volonté) est consacré pour la marche des événements considérée comme résultant du hasard.

(12) *Ψυχαῖς δηλαδὴ καὶ σώμασι χρωμένων ἀνθρώπων*. On se rappelle ici la fin du 1<sup>er</sup> article de la *Guerre de Jugurtha*, soit que Grégoras ait voulu imiter des imitateurs de l'historien latin, soit qu'il fit intervenir là une idée qu'affectionnaient beaucoup les Grecs dans leurs considérations sur l'histoire et sur la vie.

(13) *Ἀλλὰ διοικούμενα . . . ἀνάγκη κ. τ. λ.* En examinant bien l'ensemble de

cette phrase, il est difficile de penser qu'il n'y manque pas devant *ἀνάγκη* quelque conjonction (comme *ὅθεν*), ou autre mot à l'aide duquel la phrase principale *ἀνάγκη... γίνεσθαι... καὶ ἐξαλλάττεσθαι* se lie à cette première principale *ὑπὸ δυοῖν ἐναντίοιν.. αὐτὰ (πράγματα) διοικούμενα κ.τ.λ.* (dans le sens de *διεκήθη*) : car supposer que *αὐτὰ διοικούμενα* soit un accusatif absolu serait vraiment insoutenable.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(14) Ἐχουσι λίαν ἐρωτικῶς τῆς ἐς τὰ δόγματα χρείας τε καὶ ζητήσεως. Les trois premiers mots n'ont rien d'extraordinaire, soit en eux-mêmes, soit par leur construction. Mais l'adverbe *ἐρωτικῶς* avec un régime (le génitif), comme *ἐράω* même, est fort remarquable. C'en est peut-être l'unique exemple connu.

(15) Ῥασιώνης γαστρί est une métaphore très-hardie et peut-être bizarre, bien que légèrement préparée par la présence de *Ῥασιώνην* un peu plus haut.

(16) Γαλατώνυμον... Φρούριον. Galata, dit indifféremment Galata et Péra au moyen âge, tandis qu'aujourd'hui ces noms désignent deux quartiers distincts, avait été, jusqu'au ix<sup>e</sup> siècle, le quartier de *Sicæ* (pour *συκαῖ* figues), le 13<sup>e</sup> de Constantinople. Le nom simple est *Γαλάτα* ou *Γάλατον* : on trouve aussi *τοῦ Γαλάτου πολίχνιον, τὸ Γαλάτου, ἐν Γαλάτου (ἀπό τινος Γαλάτου ἀνδρός, dit Codin, ἐκεῖσε οἰκοῦντος)*. Le composé *Γαλατώνυμον* comme adjectif est fort remarquable, et le grec classique n'a pas d'exemple de mots ainsi formés du nom propre et *-ώνυμος*. Mais les Byzantins semblent s'y être complu au moins de temps en temps; et même ils ont forgé des verbes en *-ωνυμέω*. Ainsi, la petite vérole étant nommée *ἡ εὐλογος* ou *εὐλογία* par euphémisme, Théodore Prodrome dit que tous les hommes *εὐλογωνυμεῖν εἰώθεσαν*. [Voici le passage entier où se trouvent deux autres mots analogues, *ιερωνυμοῦσι* et *κρευρηγοροῦσι* : . . . Ἡ ἐπ' οὐκ ἀγαθῇ τῇ τύχῃ περισχοῦσα διατίθεται λοιμῶξίς, ἦν διὰ τὸ ἀπάρατον πάντες εὐλογωνυμεῖν εἰώθεσαν ἄνθρωποι, ἴν' εὐφοράτερα κἀν γοῦν ἀπὸ τῆς σεμνωμίας τοῖς κάμνουσι γένοιτο, ὥσπερ ἀμέλει καὶ τὸ δηλητηριάτατον τῶν Φαρμάκων παιδὲς ἰατρῶν ἱερωνυμοῦσι καὶ τὸν σπινθηριῶντα σίδηρον κρευρηγοροῦσι καὶ τὸ περὶ τὴν ἔδραν ὀσίου ἱερὸν ὀνομάζουσιν. *Not. et extr. des mss.* VI, p. 541.] Ainsi l'on peut conclure *Ἀγγελώνυμος* de cette épitaphe de Théodore Cantacuzène, chez Placide, en deux vers politiques de douze syllabes :

Καντακουζηνοῦ Θυγάτηρ Ἰωάννου  
Κομνηνοφουῶς Ἀγγελωνυμουμένου.

\* 14.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(17) *Τῶν δυῶν Ἀνδρονίκων τῶν βασιλέων διαστάσεως, μᾶλλον δ' ἀποστάσιος τοῦ νέου πρὸς τὸν οἰκειῶν πάππον.* Les deux Andronic dont il est ici question sont Andronic III, dont le règne avait duré quarante-six ans, de 1282 à 1328, et Andronic IV, qui occupa le trône de 1328 à 1341<sup>1</sup>. Ce dernier, au reste, n'avait saisi le pouvoir qu'au moyen d'une usurpation. Menacé de se voir déshériter par son aïeul après la mort de son père, Michel Andronic

<sup>1</sup> Il y a plusieurs manières de compter le règne d'Andronic IV, selon qu'on prend pour point de départ le 12 ou le 13 février 1332, instant de la mort de son aïeul (Andronic IV, à partir de ce moment, ne fut plus un usurpateur), ou le 23 mai 1328, époque de la prise de Constantinople par le petit-fils et de la déchéance de l'aïeul, ou le 20 février 1325, jour de son couronnement, du vivant même d'Andronic III, qui l'associait décidément à l'empire, ou du 12 octobre 1320, date de la mort de son père (Michel IX ou Michel-Andronic II), ou de la première moitié de mars 1310, date peu connue, ou, pour mieux dire, inconnue, mais qu'indiquerait un de ces tableaux succincts des règnes des princes de Constantinople, qu'on trouve dans la Byzantine de Venise. Les deux ou trois lignes consacrées à Andronic IV dans ce document lui attribuent 31 ans et 3 mois de règne; or il expira le 15 juin 1341, ce qui nous reporterait au 15 mars 1310, s'il s'agissait de 3 mois ni plus ni moins et à la rigueur. — Mais comment se peut-il que l'on fasse régner 31 ans un prince qui, très-certainement, ne régna de fait que 13 ans et une vingtaine de jours, et dont le règne ne peut être prolongé que de 3 ans et 3 mois et demi, si l'on remonte jusqu'à son couronnement? Le voici: c'est que, depuis Michel VIII (ou Michel-Andronic I, en d'autres termes, depuis le premier des Paléologues), ou même peut-être auparavant, l'usage était de comprendre, dans la formule du serment qu'on prêtait à l'empereur, son héritier présomptif, et que, sous Andronic III, le serment se trouva prêté de cette façon non-seulement à l'héritier présomptif Michel IX (dit aussi Michel-Andronic II, asso-

cié depuis 1294, et couronné le 21 mai 295; v. Pachymère, III, 1), mais à l'héritier de l'héritier, c'est-à-dire à Andronic IV. Le prince ainsi compris dans le serment portait le titre de *βασιλεύς* (sans pour cela régner de fait, nous l'imaginons, et à coup sûr sans que le couronnement du prince fût une condition du serment des fonctionnaires et dignitaires). — Voici un passage de Cantacuzène (I, 2) où le fait est attesté pour Andronic IV: *Μιχαὴλ ἐν ζωῶσιν ὄντος τοῦ βασιλέως, εἴπερ ἐδέησέ τινα ὄρκω δοῦναι πίστιν τοῖς βασιλεῦσι, προκαριθμησάμενος τὰ θγια ἐν οἷς ὄμνουν, εἶτα στέργειν Θεογε καὶ βασιλέα, πρῶτον μὲν Ἀνδρόνικον τὸν καὶ πρεσβύτερον χρόνῳ καὶ πατέρα τῶν βασιλέων, καὶ αὐτοῦ γαμητήν, εἶτα μετ' ἐκείνων, τὸν υἱὸν αὐτοῦ Μιχαὴλ ὁμοῦ τῆ συζύγῳ, καὶ τρίτον τὸν νέον Ἀνδρόνικον, υἱὸν μὲν ὄντα τοῦ Μιχαὴλ, υἱανὸν δὲ Ἀνδρόνικου.* (Il sera bon aussi de lire ce qui précède dans Cantacuzène.) Tout est d'accord avec ce fait; et le titre de despote (le premier de tous après celui d'empereur), donné aux frères de Michel IX et au frère d'Andronic IV, achève de rendre sensible la différence de traitement en vigueur pour l'aîné et les puînés. On peut en tirer cette conclusion, que *βασιλεῖα* est un mot ambigu et qui ne veut pas dire toujours *régne*; il signifie aussi *titre impérial* sans couronnement, sans exercice de la souveraineté, sans association officielle au pouvoir, mais avec *avenir impérial*; et c'est ainsi probablement qu'il faut l'entendre dans le passage ci-dessus, où naturellement, mais à tort, on traduirait par « 31 ans et 3 mois de règne, » à moins que l'on ne suppose que l'auteur, mal instruit ou peu exact, ait cru qu'Andronic IV fut co-régent de son aïeul et de son père à partir de 1310.

(12 octobre 1320), il avait levé l'étendard de la révolte à trois fois différentes (21 avril 1321, octobre 1321 et 1322, 1327 et 1328), et avait fini par surprendre Constantinople et le palais des Blaquernes. *Διασάσεως* se rapporterait donc, si l'on parlait très-exactement, aux différends qui précédèrent le 20 avril 1321 et même les menaces d'exhédération, car, longtemps avant le 12 novembre 1320, l'aïeul était en mésintelligence avec le jeune prince primitivement son favori (voy. Cantacuzène, I, 1, et Grégoras, VIII, 1), et *ἀποσάσιας* signifierait la révolte sans distinction des trois diverses levées de boucliers qui se succédèrent. Mais Grégoras confond le tout en un seul et même fait que son intention est d'exprimer par un mot unique, c'est d'abord *διασάσεως*, puis, comme il voit que ce mot est trop faible, il le remplace par celui d'*ἀποσάσιας*. *Μᾶλλον* ne signifie pas *encore plus* ou *à plus forte raison*, mais *plutôt*; c'est le sens connu et usuel du mot. Ainsi Grégoras, au § 2 de ce même livre, nous dira : *Τοιαῦτα . . . τοὺς ταλαιπώρους Βυζαντινοὺς, μᾶλλον ἢ ὁμοῦ Ῥωμαίους ἀπαντίας κατειλήφεσαν τὰ δεινὰ*. Mais, au cas où l'on ne serait pas convaincu et où l'on penserait que notre historien peut avoir pris ici *μᾶλλον* dans le sens le moins habituel, voici la preuve qu'il n'en est rien, et que *μᾶλλον* annonce, non pas un fait nouveau, mais le même fait autrement qualifié moyennant *épanorthose*.

Évidemment Grégoras, dans la première moitié de sa période, c'est-à-dire de *Οἱ γὰρ τὸ Γαλατάνυμον* à *δυσανταγωνίστοις* inclusivement, ne distingue que deux occasions laissées et mises à profit par l'astuce ambitieuse des Génois; et l'énonciation de la deuxième (*ἦν, τεθνηκότων ἐκείνων, κ.τ.λ.*) est précédée, pour plus de clarté, de *καὶ αὐτῆς δευτέρας*, comme, plus bas, dans la deuxième partie de la phrase, en avant de la troisième occasion, il place les mots *τῆς τρίτης ταυτησὶ λοιπὸν ἀφορμῆς δραξάμενοι*. Tout ce qui précède *καὶ αὐτῆς δευτέρας* est donc une première occasion; et c'est à tort qu'on attribuerait à notre historien l'intention de nous montrer dans *διασάσεως* un premier et dans *ἀποσάσιας* un deuxième événement exploité par les Latins de Galata, bien qu'en réalité les choses se soient ainsi passées et qu'il y ait eu *διόσασιας* puis *ἀποσάσιας*, et bien que la petite colonie génoise qui faisait le commerce, le cabotage et l'usure à Galata, se fût immiscée successivement dans chacun d'eux. Quand l'aïeul était dans ces accès de parcimonie qui courrouçaient son petit-fils, les Génois prêtaient non sans gros intérêts au jeune prodigue, lui mettaient en tête de folles idées d'aller surprendre le Péloponèse ou Lesbos ou Lemnos, et avivaient en lui le désir d'avoir

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

bientôt à succéder (Grég. VIII, 1, 3). Un peu plus tard et à la veille de l'explosion de 1321, trois riches Génois, un Doria, un Spinola, un Ademari, lui promirent leur concours, à condition que la place d'armes qu'il choisirait serait voisine de la Servie (Cantac., I, 7 et 8). Il est croyable qu'ils furent pour quelque chose, par leur attitude peu favorable au vieux prince, dans le succès de la première révolte. Si, dans la seconde, Lesbos et Lemnos se donnèrent au jeune Andronic, très-probablement ce fut par suite de leurs intrigues (1322); et, pendant la troisième, ils firent aux Vénitiens, dans les eaux du Bosphore, une guerre de quinze jours, dont les résultats furent un commencement de disette dans Constantinople (Grég., IX, 1, 5 et 6), et un redoublement d'embarras pour le vieil empereur, qui, bientôt aux abois, dut céder le trône.

(18) *Τεθνηκότων ἐκείνων*. Andronic III, on vient de le dire, était mort le 12 ou le 13 février 1332, près de quatre années après sa déchéance : voyez Cantac., II, 28, Grég., X; et cp. une note d'un Méliténote sur le ms. g. 79 de S. Marc (Harles, *Biblioth. gr.*, V, 30, d'après Morelli), laquelle porte expressément au 13 mars 6840, c'est-à-dire 1332, la mort de l'ex-ministre Métochite, mort qu'on sait avoir été postérieure de trente jours à celle du prince dépossédé. Nous avons dit de même qu'Andronic IV cessa de vivre le 15 juin 1341.

(19) Ἦν.... κατὰ τοῦ νέου βασιλέως καὶ τῆς τοῦ νέου μητρὸς ὁ Καντακουζηνὸς κεκίνηκεν. Le jeune empereur, c'est Jean VI Paléologue, qui, lors de la mort de son père Andronic IV, n'avait encore que neuf ans moins un jour (il était né le 16 juin 1332). Sa mère, c'était Anne de Savoie, fille du comte Édouard le Libéral, sœur d'Amédée VI, si célèbre sous le nom de *Comte Vert*, et mariée à Andronic IV en octobre 1326, vingt-six mois après la mort de sa première femme Irène de Brunswick. Sa minorité nécessitait une régence; et naturellement la régente fut l'impératrice mère, que déjà, lors de sa périlleuse maladie, au commencement de 1331, Andronic avait voulu positivement investir de ce pouvoir. Mais, en 1331 et en 1341, Cantacuzène, le ministre tout-puissant d'Andronic, avait prétendu avoir de fait, sinon la régence, du moins l'administration générale sous le titre d'*ἐπίτροπος*. Malheureusement Anne détestait Cantacuzène, soit à cause de l'ascendant qu'il avait exercé sur son mari, et par lequel il avait plus que balancé l'influence

de l'épouse, soit (nous le pensons) par suite de basse et furieuse jalousie contre Irène Cantacuzène, femme du ministre. Le patriarche Jean d'Apri et l'intrigant Apocauque profitèrent de cette animosité pour organiser une cabale puissante et arracher à l'impératrice la destitution de l'administrateur, la confiscation de ses biens, l'arrestation de sa mère, la proscription de ses amis. Cantacuzène eut alors le tort de mettre à exécution un projet qu'il avait trop caressé et depuis trop longtemps : il se fit proclamer empereur à Didymotique, toutefois en reconnaissant Jean pour co-régent, et il prit les armes afin de soutenir ses prétentions. La lutte dura presque sans interruption, et avec de grands ravages de part et d'autre, jusqu'à la surprise de Constantinople par Cantacuzène, le 3 février 1347.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(20) *Ἐκείνους μὲν πρότερον, τούτους δ' ὕστερον κ. τ. λ.* Ce serait dire que, dans la première lutte, ils firent des offres au jeune Andronic et au vieil empereur, que, dans la seconde, ils s'adressèrent également et au parti de la régence et à Cantacuzène, que, pendant les treize années qui séparent ces deux crises, ils agirent également tantôt dans un sens, tantôt dans l'autre ; et le *καὶ νῦν μὲν θάτερον προσλιθέμενοι μέρει καὶ πρὸς θάτερον αὐθις ταλαντευόμενοι καὶ ἀεὶ θάτερον παρὰ θάτερον ἀμοιβαδὸν ἐξαπαλιῶντες* qui vient quelques lignes plus bas, achève de corroborer cette idée, puisque là ce ne sont plus simplement des offres, des plans, mais des actes. Nous ne pouvons savoir toutes les intrigues des Génois de Galata ; mais nous en savons assez pour être sûrs qu'en effet ils ne virent dans les guerres civiles de cette période qu'un moyen de lucre, dont ils profitèrent avec le flegme et l'âpreté impitoyables du mercantilisme, et que leur duplicité, leur inconstance dans les relations politiques avec les Paléologues et les Cantacuzènes, furent égales à leur égoïsme. Toutefois, nous ne devons pas dissimuler qu'en général, pourtant, les Génois de Galata furent pour les Paléologues et contre Cantacuzène : Venise avait détruit en 1204 l'empire grec pour y substituer l'empire latin ; Gênes, sa rivale, opéra une contre-révolution en facilitant de toutes ses forces la rentrée victorieuse des Grecs à Constantinople en 1261, et, sans elle, Michel VIII (le premier Paléologue qui fut sur le trône) n'aurait jamais régné en Europe. Cette politique se maintint par la force des choses, bien que très-souvent il survînt des froideurs, des brouilleries entre une cour à qui l'on demandait trop et un comptoir qui n'obligeait pas gratuitement, qui avait les Vénitiens en face, et dont les besoins comme l'ambition crois-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

saient tous les jours. Un des traits qui font le plus d'honneur à Cantacuzène est d'avoir voulu restreindre ce développement exorbitant de la puissance génoise. De là double raison pour Galata d'être hostile à Cantacuzène, rival des Paléologues et adversaire des Génois : la deuxième, sans doute, était plus forte à leurs yeux que la première; mais la première avait aussi de la valeur. Ajoutons, pour achever de comprendre et d'expliquer, sans prétendre le moins du monde les justifier, les contradictions de la politique génoise, que la colonie de Galata suivait parfois une autre politique que Gênes même, — puisque tel ou tel Génois, maître d'un navire ou d'un district, agissait à son gré, indépendamment, soit de Galata, soit de Gênes, qui du reste ne pouvait que rarement voir de mauvais œil les empiètements faits par un compatriote sur les Grecs, — puisque quelquefois aussi des bannis de la métropole, toujours Génois pourtant, quoique opposés au gouvernement génois actuel, allaient courant les aventures à l'étranger, servant les uns un parti, les autres un autre, et semblaient ainsi donner à la république même un vernis de versatilité qui ne lui appartenait pas toujours. Quoi qu'il en soit, récapitulons les diverses phases de la conduite des Génois à l'égard des Grecs pendant les trois ans, de 1317 à 1320. — 1° De 1317 à 1320, par leurs prêts, par leurs incitations, ils avaient jeté les semences des querelles entre les deux Andronics; ils avaient fait luire aux yeux du jeune prince l'espoir de s'emparer du Péloponèse ou de Lesbos, ou de Lemnos. En 1321, trois grands Génois devaient seconder sa révolte. Agirent-ils? Galata, par son attitude, fut-elle pour quelque chose dans le succès partiel du prince rebelle? On ne peut que le conjecturer. Andronic III aurait-il trouvé ensuite moyen de détacher de la cause de son petit-fils ces auxiliaires cupides, soit par des concessions de terrain ou de privilège, soit en se montrant moins rigoureux sur la suzeraineté dans Chio et dans Phocée (voyez Cantacuzène, II, 3 et 13; et Grégoras, IX, ix, 6), soit en leur affermant les revenus de ses douanes (Grégoras, XVIII, i, 1)? On est tenté de le croire. En tout cas, cependant, ils ne favorisèrent guère l'empereur que par leur neutralité; et nous avons vu qu'en 1327 ils lui firent du tort en prenant le Bosphore pour théâtre de leurs hostilités contre les Vénitiens. — 2° Sous Andronic IV, ils ne purent voir que de mauvais œil Chio revenir à l'empire par l'expulsion de Martin Zaccaria leur compatriote, et ils secondèrent la tentative de Benoît, son frère, pour se mettre en possession de l'île, 1330; ils durent tremper dans le dernier complot de Sir Ianni (*Συρριάνης*),



et il est certain qu'ils lui donnèrent asile lorsque l'on voulait l'arrêter, et qu'ils le firent sauver à Égribos (l'Eubée), 1332 et 1333; un de leurs amis, Catagna, maître dans Phocée, s'empara de Lesbos, mais bientôt en fut dépouillé par l'empereur; et eux-mêmes ils se livrèrent quelque temps, pendant cette guerre, à des démonstrations hostiles contre Constantinople, en 1336: il est croyable même qu'ils ne furent pas étrangers à la conspiration de Francis Paléologue, avec laquelle coïncida l'arrivée de seize vaisseaux génois dans le fort de Galata (toujours en 1336).— 3° Enfin, pendant la lutte de Cantacuzène et d'Anne de Savoie, ils furent presque perpétuellement et officiellement pour elle; ce furent eux notamment qui empêchèrent les meurtriers d'Apocauque de s'évader par mer; toutefois, c'étaient des Génois que ces trente-deux bannis, qui, fuyant devant la révolution de Boccanegra, surprirent Chio; et c'est par suite de l'âpreté avec laquelle Galata exigeait l'extradition de Fazzolati ou Facchiolati, Génois aussi, que cet aventurier, se rapprochant de Cantacuzène, lui livra Constantinople (Cantacuzène, III, 97; Grégoras, XV, VI, 1).

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(21) Ἐὼ γὰρ λέγειν καὶ οἶας ἐπὶ τούτοις λεληθότως δῆθεν ὑπέφαινον τὰς ἀπειλάς καθ' ὧν ἡ πειθῶ χάραν ἐνίοτε ῥαδίαν οὐχ εὔρισκε. Ce n'est pas un des traits les moins curieux de ce système d'empiètements gradués et sans fin; mais nous aimerions à voir spécifier les occasions où l'avidité génoise eut ainsi recours à la menace. Nous n'en voyons bien nettement qu'une: c'est en 1336, quand, pendant la guerre faite par Andronic IV à Catagna l'usurpateur de Lesbos, le gouvernement de Galata prit une attitude hostile, huit jours durant: au bout de ce temps, dit-on, un mouvement populaire dans Galata même fit cesser des hostilités préjudiciables au commerce, et, par conséquent, à la classe inférieure qui en vivait; la vraie raison du retour à la paix nous semble, à nous, la condescendance excessive et inattendue dont l'Empereur fit preuve à l'égard de Catagna, dont, sans doute, il comptait restreindre l'autorité dans Phocée même, après lui avoir repris Lesbos, et qu'au contraire il confirma pour un temps indéfini dans la possession de cette ville et de son district, avec abandon de tous frais de guerre et amnistie complète tant à lui qu'à tous les complices de sa rébellion, 1336. Il est possible aussi que des menaces aient été faites au gouvernement d'Anne de Savoie au cas où elle s'obstinerait à protéger Facchiolati (voyez la note précédente, fin). Mais nous penchons à croire qu'en bien d'autres cas encore

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Galata usa du moyen de la terreur pour arracher des concessions à la faiblesse de l'empire.

(22) *Nūn μὲν Φατέρω κ.τ.λ. . . . ταλαντεύμενοι*. Toutefois nous devons remarquer, — non-seulement que, sous ces variations apparentes, le fonds du système des Génois dans l'empire grec fut toujours le même, puisqu'il consistait à s'étendre autant que possible dans Galata, dans les îles et les villes maritimes de l'empire et sur les côtes septentrionales de la mer Noire, les Paléologues aidant et en resserrant ou diminuant les Vénitiens, — mais encore que, presque d'un bout à l'autre de la vie de Cantacuzène, nous les voyons persévérer dans cette ligne. Dès le règne d'Andronic III, ils parlent d'aider le jeune prince à s'emparer de Lemnos, ou de Chio, ou du Péloponèse, comptant sans doute s'en faire donner bonne part et ne trahissant ici un Paléologue que pour un Paléologue. Sous Andronic IV, ils favorisent et Sir Ianni et le complot du despote Démétrius, mais parce que Cantacuzène, premier ministre, a ravi la quasi-souveraineté de Chio à un des leurs et a mis Phocée à la raison. Sous Jean, la lutte s'ouvre franchement entre la maison de Paléologue et les Cantacuzènes : ils sont toujours pour la première ; ils aident Anne la régente, et, quand Apocauque a payé ses forfaits de sa vie, ce sont eux qui empêchent les meurtriers de se frayer un chemin hors de Constantinople ; lorsque Cantacuzène règne, ils aident aux complots contre lui ; en 1351 et 1352, ils lui font la guerre en même temps qu'aux Vénitiens ; en 1354, c'est un des leurs qui ramène Jean Paléologue. On peut le dire, c'est comme à plaisir que les événements se succèdent, affectant toujours la même physionomie générale et permettant de dire que si, en 1261, c'est Gênes qui a donné Constantinople aux Paléologues, c'est elle aussi qui le leur rend près d'un siècle après, remplissant, à l'égard du bis-arrière-petit-fils, *ἐξορίσθη τέως εἰπεῖν* (voyez note 25), le même rôle qu'à l'égard du trisaïeul.

(23) *Πῶς μὲν ἐποντί, πῶς δ' οὐ μάλα ἐποντί*. Ce serait encore un point intéressant à savoir que l'acte auquel *πῶς δ' οὐ μάλα ἐποντί* est une allusion évidente. Bien que rien ne nous le prouve, nous penchons à penser que cette promesse, à laquelle ils manquèrent sans le vouloir, ce fut celle qu'ils durent faire à la régente de rendre impossible ou vaine toute tentative navale de Cantacuzène sur la capitale. Et pourtant, c'est par mer que Cantacuzène s'y introduisit en 1347.

(24) *Τῆς τρίτης ταυτησι....ἀφορμῆς....τῆς τοῦ Καντακουζηνοῦ Φημι πρὸς Παλαιολόγον τὸν νέον περὶ μοναρχίας ἔριδος.* Il est clair que le jeune Paléologue, c'est Jean VI. Jean VII (Cantacuzène) devint officiellement son collègue et son beau-père, après son entrée à Constantinople en 1347. Mais, dès 1351, le jeune prince prétendit régner seul; le beau-père, comme on peut le deviner, ne voulait point abdiquer; lui-même, d'ailleurs, avait un fils nommé Mathieu Cantacuzène, qui souhaitait la déchéance de Paléologue pour devenir co-régent à sa place: la guerre éclata en 1352, et, au commencement de 1353, Cantacuzène déclara son gendre (Jean VI) déchu du trône et s'associa Mathieu, qui fut couronné au commencement de 1354. On voit combien *μοναρχίας* est juste.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(25) *Ἐξορίσθη τέως εἰπεῖν... ἐνδιατρίβοντι.* En effet, il avait été chassé du continent après une guerre de trois ou quatre mois, dont les actes principaux furent la bataille d'Empythium et la prise d'Andrinople par Cantacuzène. Jean alors n'eut plus qu'Ænos (qui même ne lui resta que peu de temps) et quelques îles, dont Ténédos. On voit, par la ligne suivante, que cet îlot devint alors sa résidence (ce qui résulte, d'ailleurs, de divers passages des livres inédits de Grégoras, XXIX, 5, 7, 8, 11), et ce qu'on savait par Cantacuzène (IV, 36 etc). Quant à sa puissance sur d'autres îles, seul Grégoras l'atteste dans ce passage (du livre XXVIII, p. 106<sup>o</sup> du ms. grec 1276) que nous citons parce qu'il met en scène un personnage peu connu. C'est le patriarche Grégoire d'Alexandrie, qui venait de la part du sultan d'Égypte (Nacir-eddin Haçan?) porter un message au chef de l'empire grec, et qui, ne sachant, au milieu de cette guerre civile, à qui s'adresser, s'était arrêté en Crète d'abord, puis au mont Athos: *ἐν μεθορίῳ Φάναι δυοῖν ἀρχαῖν, Τριβαλλῶν δηλαδὴ καὶ Ῥωμαίων· ὅθεν ἀκούοντι πάσαι Παλαιολόγω τῷ βασιλεῖ ὡς πανταχῇ καὶ νήσων καὶ ἡπείρων καὶ ὅπηπερ ἂν τύχοιεν ἀποικοὶ Ῥωμαίων διεσπαρμένως τε καὶ κατὰ κόμας καὶ πόλεις ὑπ' ἄλλοφύλοις ἔθνεσι διαιτώμενοι τὸ τοῦτου μόνου καὶ ἡκιστὰ Καντακουζηνοῦ ταῖς δημοσίαι σφίσι τελουμέναις ἰεραῖς ὑμνωδίαις συμπεριάγοιεν ὄνομα δι' εὐφήμου τῆς μνήμης κατὰ τὸ πάσαι κρατήσαν ἔθος τῆ μητρόπολι τῶν ὀρθοδόξων, δι' ἐφέσεως ἦν ὀμιλῆσαι καὶ τῷδε τάνδρι.* Cp. note 31, la 2<sup>e</sup> citation.

(26) *Ὅρκοις προκαταδήσαντές τε καὶ γράμματα πρὸς ἅπαν τὸ βουλόμενον εἰληφότες.* Qu'était-ce donc que voulaient les habitants de Galata? C'est ce

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

que Grégoras ne dit ni dans ce passage, ni dans les livres qui précèdent, même dans les livres inédits, notamment dans le XXVIII<sup>e</sup> et le XXIX<sup>e</sup> où devraient se trouver mentionnées toutes ces négociations, toutes ces transactions. Cantacuzène aussi est muet. Les chroniques génoises insérées dans Muratori ne nous instruisent pas davantage. Et probablement ce petit traité qu'indique ici notre historien ne se retrouverait pas aux archives de Gênes, comme le traité de Nymphée du 13 mars 1261 entre les Génois et Michel VIII (Paléologue), au moment où cet usurpateur du trône de Nicée allait tenter de rendre Constantinople aux Grecs (ce qu'il fit même sans le concours des Génois, le 25 juillet suivant). (Voyez le traité dans Buchon, *Éclaircissements historiques, généraux et numismatiques sur la principauté française de Morée*, appendice, p. 462.) Nous en sommes donc réduits à de simples conjectures. Nous voulons en être sobres. Cependant il nous semble, d'une part, qu'il y eut plus d'une condition de faite (c'est ce que nous indique *ἅπαν τὸ βουλευμενον*), de l'autre, que les clauses principales durent avoir trait à la prospérité de leurs établissements sur la mer Noire et au développement de leur commerce. On sait que Gênes avait un comptoir en Crimée, c'était la place de Caffa, et que c'était en grande partie par elle que les grains, les cuirs, les suifs et les pelleteries de la Russie se répandaient dans l'Occident. Mais on sait aussi que Venise lui faisait concurrence. Détruire cette concurrence, tel était un des principaux objets des deux républiques rivales. Et tout récemment encore (1349-1353), cette cause, encore plus que les prétentions de Gênes sur la Sardaigne, venait de causer la guerre dite de Caffa. Avant la fin du siècle, devait encore avoir lieu une autre série d'hostilités armées, la guerre de Chiozza, qui mit Venise à deux doigts de sa perte. Il ne peut donc être douteux qu'en s'apprêtant à rendre un service essentiel à Paléologue, les Génois ne purent perdre de vue cette question de la mer Noire pour laquelle ils venaient de livrer bataille : voilà le principe. Mais que demandèrent-ils dans ce but, et que leur accorda-t-on? Évidemment il était impossible que Jean, en rentrant à Constantinople, leur octroyât immédiatement la fermeture du Bosphore à tous navires étrangers autres que les leurs. Mais, probablement, ils obtinrent, du moins, ou le droit de passer le détroit sans péage, de débarquer des marchandises sans frais de douanes, ou une forte diminution de tarifs avec promesse que même faveur serait toujours refusée à leurs rivaux. Très-certainement aussi le prince consentit à ce qu'ils agrandissent et

fortifiassent Galata dans certaines limites; c'est ce qui ressort et de ce qu'on va lire un peu plus bas et de l'ensemble du paragraphe. Peut-être aussi fut-il convenu que le trésor leur affermerait de nouveau ces impôts que Cantacuzène, à ce qu'il nous semble, leur avait retirés des mains. Il est possible, enfin, qu'ils se soient fait garantir à l'avance un débouché dans Constantinople même, en obtenant que, chaque année, l'État ou les marchés de la ville seraient tenus de leur prendre certaine quantité de grains, de fourrures et d'autres marchandises. Quant à *ἔργοις προκαταδήσαντες*, ils faisaient bien; mais, s'ils n'eussent eu que cela et même des pièces écrites, c'eût été peu de chose. Car généralement Jean Paléologue semblait se piquer fort peu d'être fidèle à sa parole (voyez les preuves que nous en avons accumulées dans *Cantacuzène homme d'État et historien*, IV, II, § 2, 1). Mais l'intérêt du prince, dont la puissance devait encore être chancelante longtemps après son retour à Constantinople, et qui, dès ce moment et avant son triomphe définitif, serait déjà dans la nécessité de réaliser une partie de ses promesses, leur était une garantie des engagements contractés.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(27) *Ἀθήρα ἐπέβαινον*. En effet, Jean s'introduisit par surprise dans l'Heptascale, d'où bientôt il s'introduisit par force au palais de Blaquernes. C'était aussi par surprise qu'en 1328 et 1347 la capitale de l'empire grec était devenue la proie d'Andronic IV, puis de Cantacuzène.

(28) *Ὅπλοις*. Ce n'est sans doute pas *par la force des armes*, mais par des fournitures d'armes. Jean semble n'avoir eu aucun navire de Galata dans cette petite escadre de dix-huit voiles, avec laquelle il entra dans le port; les hommes d'armes de Gattilusio, Génois peut-être (voyez note 30), étaient censés appartenir à un particulier.

(29) *Χρήμασιν ἀφειδοῦσιν*. Pour les frais de l'expédition d'abord, mais peut-être aussi pour nouer des intelligences avec ceux qui commandaient dans l'Heptascale et qui le livrèrent.

(30) *Λατῖνος ἕτερος δμῶφυλός τε καὶ ὁμογενῶμων*. De même nation (et non de même race), Génois par conséquent; et de même sentiment politique, c'est-à-dire anticantacuzéniste comme la majorité de ses compatriotes, comme le gouvernement de Galata [à moins qu'on n'entende, par avoir

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

le même esprit, vouloir de même grandir, gagner et empiéter toujours, ce qui n'a rien d'impossible : cette ambigüité, d'ailleurs, n'aurait rien de désagréable, et les expressions françaises *le même esprit*, *les mêmes idées*, ont la même élasticité]. On trouvera singulier que Grégoras ne donne pas le nom de ce Génois ; et l'on présumera qu'il l'a fait connaître, du moins, au livre XXIX dans lequel il nous parle de la surprise de Constantinople : c'eût été d'autant plus convenable, que le Génois fut pour beaucoup dans cette surprise. Mais il l'enveloppe dans un *καὶ εἴ τινες εἶεν αὐτόνομον διαβίωμενοι βίον* beaucoup trop vague. (Voyez note 31.) C'est donc par d'autres que nous sommes renseignés. On sait qu'à Lesbos régnèrent, aux *xiv<sup>e</sup>* et *xv<sup>e</sup>* siècles, les Gattilusio. On trouve dans Ducas, chapitre II, *Φράντζης Καταλόγιος*, nommé en toutes lettres ; et tout le passage, du reste, en dépit de quelques erreurs [p. ex., des voyages qu'il fait faire dès lors en Italie et en France (car c'est ainsi qu'il faut entendre son *Γερμανία*), à Paléologue] est des plus intéressants. Enfin, Villani, IV, 46, et Reynold, 1355, en parlent aussi.

(31) *Μίαν ἔχων τριήρη*. Encore un détail à remarquer : 1° On voit que Gattilusio ne devait pas être fort grand seigneur, puisqu'il n'avait qu'une trirème ; 2° cette vie de pirate, si fréquente depuis des siècles dans les mers de Grèce, s'exerçait probablement et contre les Turcs, et, quand ceux-ci manquaient, contre les Vénitiens et les Grecs cantacuzénistes. Le gouvernement génois avait dû, pendant la guerre de Caffa, déclarer légitime la course sur ses ennemis, et il est présumable qu'une fois la paix conclue, Gattilusio, voyant tarie une de ses sources de revenus, imagina, pour employer lucrativement son activité, de s'aboucher avec le jeune prince détrôné. Voici, au reste, de quelle manière Grégoras commence son récit de la révolution de décembre 1354 : *Ἦδη δὲ τοῦ φθινοπώρου λήγοντος, περὶ πού τὰ μέσα μίᾱς τῶν νηλιῶν, ἀκόη τις αἰφνίδιος τὸ Βυζάντιον περιήχησεν ἅπαν εἶναι τείχους ἐνὶ τῆς Βασιλέα Παλαιολόγου τὸν νέον, συμμαχίας πάσης ἄλλοφύλου χωρὶς ἀφιγμένον τριταῖον ἐκ Τενέδου τῆς νήσου, μηδενὸς αἰσθημένου τὸν εἰσπλοῦν, μεγίσταις μὲν τριήρεσι δυοῖν, μονήρεσι δ' ἑκκαίδεκα, διὰ τοῦ πρὸς ἑω λιμένος καὶ νεωρίου εἰσελάσαντα, ὧν αἱ μὲν οἰκοθεν ἦσαν οὕτω προσνεναυπηγημέναι, αἱ δ' ἐκ Τενέδου τε καὶ Λέσβου καὶ Λήμνου κατὰ μέρος ἠθροισμέναι καὶ εἴ τινες εἶεν αὐτόνομον διαβίωμενοι βίον* (XXIX, 7). Un peu plus bas il rectifie quelques détails, il réduit les deux trirèmes à une seule, il nomme Imbros parmi les îles (et en effet on voit encore, XXIX, 5, qu'Imbros était à Paléologue, puisque, au commen-

cement de 1354, Cantacuzène tenta de surprendre et cette île et Ténédos).

Διὸ καὶ τῆς νυκτὸς ἐκείνης περὶ τὰς ἀλεκτρυόνων ἤδη γενομένης φόδας, φήμη τις ἡσυχῇ περιέθει τὴν πόλιν ἔνδον τειχῶν τὸν Βασιλέα Παλαιολόγου εἰσπεχωρηκένας διὰ τῶν Θαλαττίων τοῦ νεωρίου πυλῶν τῶν πρὸς ἔω ταχυναυλούσαις μονήρῃσι καὶ διήρῃσιν ἐκ Τενέδου καὶ Ἰμβρου καὶ τριήρει μιᾷ δυοῖν νυχθημέροισιν πρότερον ἐκ Τενέδου τὸν ἐκπλοὺν πεποιηκότα. (XXIX, 8.) [La contradiction sur le nombre des trirèmes est peu de chose, tant parce que, dans l'un et l'autre cas, ce nombre est faible, que parce que le calcul est précédé de ἀκοή τις αἰφν. περιήχησεν et de φήμη τις περιέθει.] Du reste, cette mention expresse d'au moins une trirème s'accorde avec ce que nous voyons ici : μίαν ἔχων τριήρη.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(32) Ἐρμαίφ. Tout le monde sait que ce mot veut dire un gain inespéré, une trouvaille, en quelque sorte une aubaine, à ceci près que, dans le sens propre, il désigne un genre tout spécial de profit inattendu, et que, dans le sens large, il est plus familier que εὔρημα. On peut consulter sur ἔρμαιον Krabing, sur la Calvitie de Synes. p. 219, Kneb. sur le Théagès, p. 35, Jakobitz, sur le Charon de Lucien, 12, les commentateurs d'Aristénète, les citations réunies par M. Boissonade, note 32 de son édit. du Théophraste d'Énée de Gaza. Nous ne prétendons ajouter qu'un mot : c'est que l'étymologie qui rapporte ἔρμαιον à Ἐρμῆς est fautive malgré son antiquité, et que l'élément essentiel de ce mot (ἔρμ) est l'abréviation de εὔρημα ou plutôt εὔρεμα; bien entendu, au reste, que le rapport fortuit des sons εὔρη et ἔρμ a exercé une influence décisive sur la formation définitive du mot. Une preuve entre autres que Ἐρμῆς n'a pas donné naissance à ἔρμαιον, c'est l'accent, car l'on eût dû prononcer ἐρμαῖον, comme Ἀθηναῖος, Διαῖος, Ἡραῖον, etc.

(33) πρὸς τε δύσιν καὶ ἄρκτον καὶ ἑώαν. Et sans l'obstacle du golfe Cérus, ils en eussent fait autant au sud.

(34) Γαμβρὸς ἐπ' ἀδελφῆ. Cette sœur était la deuxième des filles d'Andronic IV. On ne sait si elle était ou non l'aînée de Jean, car, entre la naissance de sa fille aînée, laquelle put avoir lieu dès le commencement de 1330, et celle de Jean, qui est du 16 juin 1332, Anne de Savoie avait pu devenir mère une deuxième fois. Toutefois il semble plus rationnel de faire descendre la date de cet événement au moins à 1334; et peut-être même devrait-on le placer après la naissance de Manuel, le deuxième fils

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

d'Andronic IV, c'est-à-dire, après la fin de 1337 ou le commencement de 1338. Nous pencherions pour l'hypothèse de 1334 à 1336, qui donnerait à la princesse, au moment en question, de 18 à 20 ans. Longtemps avant ce temps (en 1343), elle avait été offerte par Anne sa mère à Douchan pour son fils (Ouroch V), qui n'était encore qu'un enfant (voyez notes 52 et 67), avec promesse de tout le pays à l'ouest de Christianopolis, à titre de dot. Ce fait très-curieux, et qui n'a point été relevé, nous est fourni par Grégoras, XIII, III, 3. Quant à *γαμβρός ἐπ' ἀδελφῆ*, voyez § 3, note 56.

(35) *Λέσβον ἐς παροῖκα λαβών*. C'était une dot bien considérable pour un aventurier, pour un pirate; surtout n'ayant qu'un navire à lui. On peut dire que Jean Paléologue faisait bien bon marché de l'empire. Les Grecs jadis avaient regardé Lesbos comme une des plus précieuses îles du monde. Alexis le Comique (qui ne connaissait, il est vrai, ni l'Australie, ni Bornéo, ni Madagascar, ni même la Grande-Bretagne), donnait à Lesbos le 7<sup>e</sup> rang pour sa dimension territoriale. [Voyez Constantin Porph., *Thém.* II, 10.]

Τῶν ἐπὶ τὰ νήσων ἄς δέδειχεν ἡ φύσις  
Θηητοῖς μεγίστας, Σικελία μὲν ὡς λόγος  
Ἔστι μεγάλη<sup>1</sup>, καὶ δευτέρα Σαρδῶ, τρίτη  
Κύρνος, τετάρτη δ' ἡ Διὸς Κρήτη τροφός·  
Εὐβοία πᾶμπλη σιανοφυῆς<sup>2</sup>, ἕκτη Κύπρος,  
Λέσβος δὲ τάξιν ἐβδόμην λαχοῦσ' ἔχει.

Mais ce n'est là que son moindre avantage : sa fertilité, son beau climat, ses ports, sa proximité de l'Asie, la rendaient de la plus haute importance pour l'empire grec, désormais si affaibli, et qui n'avait plus ni la Sicile, ni la Crète, ni Chypre, ni même l'Eubée. Gênes, on peut le dire, par l'acquisition de Lesbos (car elle pouvait regarder à moitié comme siennes les possessions princières des Génois, ainsi que Venise regardait comme sien le duché des Douze Cyclades), Gênes se trouvait avoir à deux pas de la côte d'Asie une position aussi heureuse que Venise se l'était assurée à deux pas de l'Europe par la possession de l'Eubée. Il y avait déjà longtemps qu'elle y visait; et l'on a vu plus haut (note 20) que déjà, sous Andronic IV, en 1335 et 36, un autre Génois, Catagna, s'étant saisi de Lesbos, avait trouvé faveur et appui à Galata.

<sup>1</sup> Alexis n'aurait-il pas écrit *πρώτη σὺν τοι* (ou tout autre mot de la même mesure que *τοι*) ? car tous les autres iambiques sont et réguliers et bien rythmés. — <sup>2</sup> Et non *σιαν*....



(36) *Τῶν τότε ἀρχόντων*. Très-souvent, chez les Byzantins, *οἱ ἀρχοντες* désigne les chefs de l'administration et les hommes de haute influence. Mais ici le sens est plus restreint, et Grégoras entend les maîtres du gouvernement, les empereurs. Mais, va-t-on dire, pourquoi le pluriel? D'abord, n'y eût-il qu'un empereur, il est tout à fait dans le style byzantin, et notamment dans celui de Grégoras, de le désigner par le pluriel, comme on dirait les Cicéron pour Cicéron; puis, l'Impératrice Irène peut fort bien avoir été comprise par Grégoras dans *τῶν ἀρχόντων* (car notre historien avait souvent eu conversation avec elle; il avait essayé de la détacher du palamisme par ses savantes discussions; il avait conservé rancune, si nous ne nous trompons, de n'avoir pas réussi; et, quand la peste de 1347 la priva d'un de ses fils, il lui avait déclaré que c'était une punition et une admonestation de Dieu, irrité de son hérésie); enfin, l'on sait que, depuis 1353, Cantacuzène s'était associé son fils comme empereur. *Οἱ τότε ἀρχοντες* est donc de tout point justifié. — Reste une autre question : ce pluriel ne doit-il s'entendre que des Cantacuzènes? Andronic IV, la veille du jour où il s'alita pour ne plus se relever (11 juin 1341), venait de présider le concile qui commença le triomphe du palamisme; et sa veuve, la régente Anne de Savoie, après avoir été longtemps fidèle aux dogmes orthodoxes, au point même de persécuter les palamites et de jeter l'hérésiarque dans les fers (1344), avait fini par le délivrer et par faire sanctionner sa doctrine par un deuxième concile palamitique, le 6 février 1347. Grégoras, qui semble vouloir remonter à la source du mal, ne pense-t-il pas aussi à eux en disant : *οἱ τότε ἀρχοντες*? Sans prétendre rien décider, nous nous contenterons de faire observer que, si telle était l'idée de notre auteur au moment où il écrivait *τῶν τότε ἀρχόντων*, il l'aurait perdue de vue, la seconde d'après, lorsqu'il ajoute au mot *τυραννίδος*, *ἦν τε κατὰ τῆς βασιλείας καὶ ἦν κατὰ τῶν θεῶν δογματῶν ἐπήνεγκαν*; car, si Andronic IV et Anne furent criminels de lèse-orthodoxie, ils ne le furent pas de lèse-majesté, ils n'attentèrent pas à la monarchie, à la légitimité : seuls les Cantacuzènes encoururent ce double chef d'accusation.

(37) *Διωγμὸν*. En effet (pour ne parler ici que des faits dont la responsabilité directe tombe sur Cantacuzène, en omettant, par conséquent, et l'attitude hostile qui fit prendre la fuite à Barlaam après le concile de 1341, et la déposition, l'incarcération de Jean d'Apri en 1347, tant par le

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

concile qu'après le concile), si Cantacuzène, sur le trône, affecta de briser les fers du prélat, il l'exila de la capitale à Didymotique, pour ne l'en laisser revenir que malade et mourant; il lui substitua, dès avril 1347, un autre patriarche, un intrus, Isidore de Monembasie; et, à la mort d'Isidore, il fit élire le farouche Calliste (1350), sous qui se tint le concile de 1351, souillé de tant d'irrégularités et de violences; il laissa cet indigne pontife destituer, anathématiser, spolier, proscrire, poursuivre jusqu'aux cadavres de ceux qui ne pensaient pas comme lui, puis finalement, quand il le trouva indocile à ses vœux, au moment où il se déterminait à déclarer Jean Paléologue déchu du trône et à s'associer son fils, il le réduisit par ses menaces à chercher un refuge à Galata, puis à Ténédos, tandis qu'à sa place les évêques et archevêques assemblés élevaient Philothée sur le siège patriarcal. On peut lire, dans Grégoras (XVIII, 1, 6), divers détails sur les persécutions ainsi éprouvées par les anti-palamites depuis le concile; et il faut y joindre celles dont lui-même il fut victime, pendant trois ans de captivité au monastère de Chora (voyez surtout le livre XXVII inédit). Toutefois, on désire-rait quelque chose de plus spécial en même temps et de plus complet que ce qu'il nous donne; les *Transactions palamitiques* de Jean de Cyparisse sont un peu plus satisfaisantes; mais, d'une part, elles sont inédites, sauf les livres I et IV (t. XXI de la *Biblioth. Patrum max.* de Lyon) et de l'autre, ce n'est pas là un document impartial. Nous, qui ne voulons rien exagérer, tout en regardant le palamisme comme une hérésie et les palamites comme réellement coupables de bien des excès, nous devons ajouter : 1° que, sous cette controverse théologique, s'agitait une question politique, une question de dynastie; 2° que les anti-palamites, sous Anne de Savoie, au moins depuis 1344, s'étaient montrés persécuteurs, et que leur conduite, vers le temps du concile de 1351 et après le concile, n'était rien moins que faite pour atténuer l'animosité que leurs rivaux pouvaient avoir contre eux; 3° qu'il faut au moins distinguer, dans le règne de Cantacuzène, deux phases religieuses séparées par la date de 1351 (dans la première, il avait au moins joué la modération, la tolérance, notre historien en convient, tout en l'accusant d'hypocrisie, XVIII, 1, 7).

(38) Ὅσοι τῆς νέας ἐστὶ πολιτείας. Il est clair que *πολιτείας*, ici, ne veut dire, ni *forme de gouvernement*, ni *administration gouvernementale* (pas plus que dans ce passage qui va venir cinq ou six lignes plus bas : καὶ ὅπως

ἐκτετόπισται τοῦ γνωρίμου τε καὶ συνήθους ἢ πολιτεία). Le sens est donc régime, mode de conduite. Τῆς νέας εἶναι πολιτείας, c'est être du nouveau régime, suivre le nouveau système, etc. Moins usuel que les deux premiers, ce sens, pourtant, est très-connu aussi, 1°, avec les adjectifs (εὐαγγελικὴ πολιτεία dans S. Basile le Grand, t. I, p. 484; ἀποστολικὴ π. dans Suidas, chez Isid. de S. let. IV, 80; πνευματικὴ π. dans ce même Isid. de S. let. I, 14; ἐρημικὴ π. dans Phot. ccxxxι; μοναδικὴ π. dans Zonaras, sur le quatrième canon de Chalcedoine, et chez notre auteur lui-même, fin du § 16, p. 78; ἔνσαρκος π., non pas, comme on l'a dit, dans le sens d'incarnation, mais dans celui de la vie humaine du Dieu fait chair, dans l'Histoire ecclésiastique d'Eusèbe, I, 4); 2°, avec κατὰ (κατὰ εὐσέβειαν π. dans Eusèbe, Prép. év. I; ἢ κατὰ Θεὸν οὐ κατὰ εὐαγγέλιον π. dans les Bas. chez Bud. p. 766, 767); 3°, absolument (comme dans ce passage de S. Épiph. p. 529 : Οἱ ἀπὸ νοδὸς τὰ πρὸς πολιτείαν καὶ ἄσκησιν καὶ Θεσμῶν ἑαυτοὺς συλλέγοντες).

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(39) Οὔτε γὰρ περσικὴ τις ἢ σιολὴ γέγονεν ἤδη Ῥωμαίοις, οὔτε λατινικὴ τελέως, οὔτε μὴν τις γοθρικὴ καθάπαξ, οὔτε εἰ τις Τριβαλλῶν καὶ ἄμα Μυσῶν καὶ Παιόνων. Les cinq ou six noms de peuples cités ici par Grégoras appartiennent à l'antiquité, et réellement ne conviennent en aucune façon dans une histoire du xiv<sup>e</sup> siècle. Mais, tous les auteurs du moyen âge, tous les Byzantins surtout, semblent se plaire à commettre ces anachronismes. Nous le remarquons une fois pour toutes. Cp. au reste n. 71 et 314. — Περσικὴ, dans la pensée de Grégoras comme de tous les Byzantins, à partir du xi<sup>e</sup> siècle, veut dire turque. Non pas que les Turcs, à cette époque, habitassent la Perse (car elle obéissait à la postérité des descendants de Tchinghis-khan), ou qu'ils eussent eu la Perse pour berceau (car la Perse, c'est l'Iran, et le pays des Turcs, c'était le Turkestan ou Touran : or, de temps immémorial, point d'opposition plus complète que celle du Touran et de l'Iran). Mais les Seldjoukides, avant de descendre dans l'Asie antérieure, s'étaient saisis de la domination en Perse, et leur khakan, sous le titre d'émir-al-moumenin, était le maire du palais et le maître du khalife : lors donc qu'ils parurent en Syrie et en Asie Mineure, il fut naturel de les regarder comme des enfants de la Perse, puisqu'ils en venaient, et de là les mots de Πέρσαι pour Turcs, de Περσικὸς pour qui appartient à la Turquie, de περσιστί, pour dire en langue turque (Cantacuzène, par exemple, nous apprend, IV, 6, qu'il parlait un peu περσι-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

σι). On peut lire avec plaisir les lettres 54 et 55 de Théodore d'Hyrtaque (dans les *Not. et Extr. des mss.* VI, p. 17, 18, 19), qui, adressées à Cantacuzène, alors premier ministre d'Andronic IV, sous le titre de grand-domestique, lui prédisent (vers 1329, nous le pensons) de grandes victoires sur les Perses, victoires qui se réduisent à l'échauffourée de Philocrène. Toutefois, les Grecs n'ignorèrent pas toujours qu'autre chose était le turc, autre chose était le persan; témoins les deux curieux passages des dialogues de l'empereur Manuel avec le mouderris mahométan (ms. grec 1253 de la Bibl. Nationale, fol. 153<sup>a</sup> et 321<sup>a</sup>), cités par M. Hase (*Notices et Extr.* VIII, 323, not. β), et où l'on voit les Turcs, lorsqu'ils veulent se cacher de leur interprète, causer arabe ou persan. Il semblerait même que, chez certaines tribus turques, ou le turc tomba en désuétude devant le persan, ou le persan (cet italien de l'Orient) devint la langue de la cour: c'est ainsi que les réponses des émirs de Kermian et de Qaraman aux lettres de victoire d'Ourkhan, après la prise d'Andrinople, sont écrites en persan (voyez *Notices et Extr.*, V); le dernier sulthan d'Iconium, Togroul-ebn-Erslan a laissé des poésies persanes; et l'on connaît les deux vers persans qu'improvisa, dit-on, Mahomet II en franchissant le seuil du palais de Constantinople. Le *περσικῶς καὶ μηδικῶς* un peu plus bas revient de même à *περσικῶς*; bien que, dans le système byzantin, *μηδικῶς* soit un excellent mot pour dire *persan*. — Pour *λατινική*, il est connu que, pour les Orientaux, tous les Occidentaux alors étaient des Latins (sauf les Allemands), comme aujourd'hui ce sont des Francs; et la raison en est simple, c'est que tous parlaient des langues issues du latin. — Il y a quelque ambiguïté sur *γοθική*; évidemment, l'historien a en vue la race tudesque ou germanique; mais songe-t-il à tous les peuples germains? les connaissait-il même tous? et ne songe-t-il qu'aux peuples germains? les Magyars, par exemple, et peut-être les Russes méridionaux, par ceci même qu'ils habitaient des pays jadis soumis aux Goths, ne sont-ils pas compris dans cette élastique dénomination de Goths? Sans rien affirmer, nous inclinons à nous en tenir aux Allemands et aux Magyars, qui, par cela même qu'ils étaient très-connus des Perses, étaient assez connus à Constantinople. — *Τριβαλλῶν* et *Μυσῶν* sont les Serbes et les Bulgares (voy. n. 52 et 64); mais *Παιόνων* est moins clair, et la disposition particulière de ces quatre mots, *ἀμα Μυσῶν καὶ Παιόνων*, qui engagerait presque à voir dans *Μυσῶν καὶ Παιόνων* un même peuple mixte, comme si l'on disait *les Anglais et Gallois* ou *le royaume de Castille et Aragon*, est vrai-

ment embarrassante. Est-ce que *Παλones* indiquerait des Valaques, de sorte que *ἄμα Μυσῶν καὶ Παιόνων* serait la Bulgarie et Valachie (nos vieux chroniqueurs écrivent *Blaquie et Bougrie*)? Est-ce que, *Παιόνων* et *Μυσῶν* changeant de place dans *Τριβαλλῶν καὶ ἄμα Παιόνων*, on aurait la Russie et Serbie? Nous pourrions encore risquer d'autres hypothèses, mais nous nous bornons.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(40) Ἐκ πασῶν τὸ διὰ πασῶν. Διὰ πασῶν, ordinairement, veut dire l'octave, comme *διὰ τεσσάρων* la quarte, *διὰ πέντε* la quinte, et ainsi de suite. Mais ici c'est tout autre chose (car évidemment l'octave, simple son, n'est pas plus un *μῦγμα* et un *συμφόρημα*, que la tonique ou toute note intermédiaire); c'est la gamme entière, que la Grèce n'appelait point la gamme; c'est la série des huit sons donnés, soit par les deux tétracordes inférieurs et la proslambanomène, soit par les deux tétracordes du milieu disjoints. On sait que l'échelle musicale complète des anciens, les *συνημιμένων* retranchées, était formée de quatre tétracordes, plus la proslambanomène à l'extrémité grave, et que la proslambanomène, par exemple, étant le *la* au-dessous de l'*ut* inférieur de l'alto (ce qui avait lieu dans le système hypodorien), les deux tétracordes *ὑπάτων* et *μέσων* donnaient *si, ut, ré, mi, fa, sol, la*, tandis que les deux tétracordes *διεζυγμένων* et *ὑπερβολαίων*, joints ensemble, mais disjoints du *la* final des premiers, par l'intervalle d'un ton, produisaient encore sept notes, *si, ut, ré, mi, fa, sol, la*, mais qui toutes étaient octaves des précédentes. Qu'on enlève maintenant les *ὑπάτων* et *ὑπερβολαίων*, il reste huit notes, grâce à la disjonction de la 4<sup>e</sup> *μέσων* et de la 1<sup>re</sup> *διεζυγμένων* : *mi, fa, sol, la, si, ut, ré, mi*. De même, si l'on mettait de côté les deux tétracordes supérieurs, les deux d'en bas avec la proslambanomène donneraient aussi huit notes : *la, si, ut, ré, mi, fa, sol, la*. Il est clair que cette série de sons divers, et dont beaucoup ne sauraient s'accorder, offre quelque analogie avec ces accoutrements bigarrés dont, suivant Grégoras, les pièces juraient ensemble comme la septième pleine *fa-mi*, comme la fausse quinte *fa-si*, ou comme le frappé simultané de ces trois notes *fa-si-mi*.

(41) Ἀρμονίας καὶ ἀρέτης. Il est bien entendu que *ἀρμονία* signifie, non pas *harmonie* dans le sens moderne, mais *mélodie*, quoiqu'il faille traduire *harmonie*. Les huit notes sonnantes les unes après les autres, soit toutes, soit en nombre quelconque, forment une mélodie; *ἀρετή*, *vis*, exprime et la puissance qu'a cette mélodie de produire une impression, et l'impression même.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(42) *Τῶν φίλων παῖδας*. Ce n'est pas tout à fait *τοὺς φίλους*, bien que l'on donne *ρήτόρων παῖδες* comme synonyme de *ρήτορες*. Mais voyez la note 386 sur *χριστιανῶν π.* au § 19. Ici la nuance exprimée par Grégoras est celle-ci, que généralement les hommes de son âge n'ont pas sacrifié à la mode du jour : toutefois, si la frivolité des fils n'a pas été jusqu'à faire extravaguer les pères, la solidité des pères n'a pu retenir les enfants dans la voie du bon sens.

(43) *Τὴν μὲν κεφαλὴν εἰκότας Λατίνοις, τὸ δὲ σῶμα πᾶν περσικῶς τε καὶ μηδικῶς ἐσπλαμένον*. L'attirail médo-persan, qui choque tant la susceptibilité de notre auteur, était sans doute le pantalon bouffant et ample dont les Orientaux ont donné la mode à l'Europe (car les *braccæ*, malgré certaine ressemblance, diffèrent essentiellement du pantalon oriental par l'étroitesse); et, comme les sarcasmes de Grégoras portent surtout sur l'antinomie des diverses parties de l'habillement, il est croyable que la coiffure non-seulement n'était pas un turban, mais s'éloignait du turban par une forme étroite et mesquine, en même temps que coquette. Tels étaient bien les chaperons du xiv<sup>e</sup> siècle.

(44) *Ἀδέσποτον βούλησει*. Rien ne nous semble plus naturel, plus raisonnable, à nous autres Européens modernes; mais longtemps, et surtout en Orient, le costume a été réglementé par des lois ou régi par l'usage. Ourkhan, à l'aide de son père Ala-eddin, détermine ainsi la couleur et la forme des vêtements pour les Turcs. Il aurait assez été dans l'esprit des Byzantins, d'en faire autant; et la minutieuse étiquette qu'attestent les *Offices* de Codin, montre que l'aristocratie, du moins, avait apporté à ces graves futilités une attention plus qu'ordinaire. Fénelon, en traçant la législation de Salente, se montre plein de ce système. Et enfin, le plus célèbre des utopistes nos contemporains n'a pas manqué de sacrifier à ces idées en dessinant son phalanstère.

(45) *Ἄσλασιαν*. Ce mot, souvent employé par les champions de l'orthodoxie contre les hérétiques, nous montre que, bien longtemps avant Bossuet, on avait vu, dans les *Variations*, le diagnostic et la condamnation de l'hérésie. Déjà les Jamblique, les Syrien avaient reproché l'*ἄσλασια*, l'instabilité des opinions, à Porphyre, qui, moins intrépide qu'eux dans le mysticisme et la croyance au pouvoir de la magie, se trouvait en effet une espèce d'hérétique.

(46) Πρῶτον μὲν. Le 2° sera εἶτα τῶν ἱερῶν κ.τ.λ. sans δέ. On sait, du reste, qu'εἶτα, ἔπειτα, en plus d'une occasion, s'emploient ainsi sans autre conjonction et n'en sont que plus élégants. Le progrès de la dévastation, disons plutôt de la profanation, est quelque chose de remarquable et de capital.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(47) Τῶν μεγίστων.... παλατίων καὶ.... ἐνδόξων οἰκιῶν καθαίρεσις κ.τ.λ. C'est un fait vraiment curieux et qui, s'il ne peut nous étonner, ne laisse pas d'être à remarquer. Ainsi, Galata non-seulement s'agrandissait, se fortifiait, mais s'embellissait; et les marbres, les mosaïques, les belles colonnes, les bas-reliefs, les sculptures, on n'allait point les chercher au loin, on n'avait pas la peine de les commander aux artistes, on ne s'impatientait pas à les attendre : on n'avait besoin que d'un crieur pour mettre à prix et adjudger, de quelques manœuvres pour détacher, de quelques embarcations pour transporter. Nul historien ne nous donnait ces détails. Ce sont bien de ces symptômes de décadence qui annoncent l'agonie : les œuvres d'art s'en vont! Ce sont bien de ces traits qui prouvent le mot de Salluste : « Quidquid homines arant, navigant, ædificant, omnia virtuti parent. » — Très-probablement, ces embellissements ne coûtaient que peu aux marchands de Galata : d'une part, il était dû beaucoup d'argent par Paléologue à ses libérateurs; de l'autre, qui aurait pu couvrir leur enchère (si tant est qu'ils fissent enchère)?

(48) Τῇ μεγίστῃ ταύτῃ τῶν πόλεων. C'est bien l'idée de grandeur matérielle qu'exprime ici μεγίστη. Que Constantinople fût la plus grande ville du monde était un des thèmes favoris des Byzantins : les Turks l'adoptèrent, et leurs historiens disent (employant du reste un mot arabe) قسطنطينية الكبرى. C'était juste à cette époque, en ne voulant parler que des villes connues d'eux. Rome, au plus, aurait pu le disputer en dimensions à Constantinople, et pourtant restait encore inférieure, si l'on en exclut la partie abandonnée, plus grande sans doute au xiv<sup>e</sup> siècle, que de nos jours. Ἡ μεγίστη τῶν πόλεων rappelle cette autre périphrase éminemment élégante à notre sens, mais que nous ne croyons pas devoir interpréter, selon l'habitude, par la *reine des villes*, ἡ βασιλεύουσα τῶν πόλεων. Fellmerayer aussi (*Gesch. d. Kaiserth. v. Trapezunt*, 1<sup>re</sup> p., ch. 10) l'entend ainsi et donne comme équivalent, *Königin der Städte*. Nous osons penser pourtant que le génitif πόλεων revient à *parmi les villes* (comme dans οἱ φρόνιμοι τῶν ἀνθρώπων) et qu'on doit traduire *celle des villes qui est reine*.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(49) *Τῶν ἱερῶν καὶ θείων νεῶν . . . τῇ πόλει τὸ κλῆος.* Les églises de Constantinople, tant grandes que petites, tant séculières que régulières, étaient au nombre de plus de deux cents; et il y en avait de très-belles, quelques-unes de magnifiques. Voyez, dans la Byzantine, l'anonyme auteur des quatre livres des *Antiquités de Constantinople*; Gyllius, *De topogr. Constantinop.*, et Du Cange, *CP. Christ.* liv. III et IV.

(50) *Τοῦ δ' ἔρος ἀρχομένου.* Comme Thucydide, Grégoras désigne presque toujours la saison dans laquelle se passent les événements : il la désigne même plus minutieusement; car, habituellement, il distingue les quatre saisons. En revanche, il est rare qu'il marque expressément l'année : les lecteurs ne peuvent donc la savoir que si, un point de départ une fois bien établi, ils comptent rigoureusement, à mesure qu'ils arrivent, les printemps, les étés, les automnes, les hivers. Ceci posé, en quelle année sommes-nous ici? — Pour résoudre ce problème, reportons-nous au grand concile palamitique du 27 mai au 10 juin 1351, dont les dates sont incontestables : Grégoras consacre presque exclusivement à ce concile les quatre livres XVIII, XIX, XX, XXI, de son histoire. On le voit ensuite en prison dans le monastère de Chora, où il a une longue conférence avec Cavasilas, suivant le récit qu'il en fait lui-même dans les trois livres XXII, XXIII et XXIV : le tout se passe encore en 1351. Et enfin, en décembre 1351, mais au livre XXV, le captif reçoit en cachette la visite d'Agathange, un Arménien son disciple. Boivin déjà, dans sa vie de Grégoras, en tête du tome I<sup>er</sup> de l'édition qu'il a donnée de son histoire, a signalé ces visites; et Ameilhon, dans la continuation de l'*Histoire du Bas-Empire* de Lebeau, en a de même dit quelques mots. Ces visites furent au nombre de cinq; la seconde (livre XXVI et au commencement du livre XXVII) eut lieu sept mois après la première, en juillet par conséquent, ou bien en août 1352, selon qu'on entendra sept mois juste, ou quelque chose de plus que les sept mois; c'est à cette seconde hypothèse qu'il faut se ranger, la suite va en fournir la preuve. Quarante jours après ce second départ, Agathange revint pour la seconde fois (ou vint pour la troisième). Quarante ! le chiffre est précis; et même au cas où l'on y soupçonnerait quelque imprécision, du moins il est clair que de la seconde à la troisième visite s'écoulèrent moins de cinquante jours. Voici les termes grecs (p. 7<sup>a</sup> et p. 7<sup>b</sup> du ms. de Rostg.) : *Τεσσαρακονθημέρου δ' ἤδη τὸν μεταξύ τῆς ἐκδημίας Ἀγαθαγγέλου διαμετρούσης*



(Rostg. écrit à tort *διὰ μετρούσης*) χρόνον, *ήνίκ' ὄψε τῆς τελευταίας ἡμέρας γένοιτο ψόφος κ.τ.λ.*; et en marge, *Ἐπάνοδος β' τοῦ Ἀγαθαγγέλου*. Mais, d'autre part, nous savons qu'entre la seconde et la troisième visite, tomba l'équinoxe d'automne. C'est lui-même qui le dit. En effet, Agathange, qui, comme on sait, informe le prisonnier des événements politiques ou autres dont sa réclusion l'empêchait d'avoir connaissance, lui raconte ici l'alliance secrète de Jean Paléologue avec le kral de Servie, la frayeur de Cantacuzène et les paroles qu'il fait porter au jeune prince par l'impératrice Irène, et enfin le retour de Jean auprès de son beau-père à Constantinople, son séjour d'un mois dans cette capitale et son nouveau départ; et il ajoute : *ταῦτι μὲν οὖν εἶχεν οὕτω, καὶ τὸ φθινόπωρον τὰς τοῦ Ἀρκτοῦρου προῦφαινεν ἄρτι ἐπιτολάς*, pour passer par les cinq mots *Βραχὺς ὁ χρόνος, καὶ αὖθις...* à une seconde entrevue d'Irène et de Jean à Didymotique. Au reste, on lit en marge : *Ἀρχὴ Ν ζ'* (peu importe que cette mention vienne de Grégoras ou d'un autre); et l'indiction dans laquelle se passent tous ces faits étant évidemment celle du 1<sup>er</sup> septembre 1347 au 1<sup>er</sup> septembre 1362, l'an 6 de cette indication part de septembre 1352, et cette indication, donnée en passant, concorde parfaitement avec la suite de nos calculs. Vers le commencement du printemps de l'année suivante (1353), quatrième visite d'Agathange : la fin du livre XXVII et le début du livre XXVIII (*Ἄρτι δὲ τοῦ χρόνου τὰς λευκανθείσας αὐτῷ τοῦ γήρωσ ἀποξέσαντος χειμερίας καὶ οἶον εἰπεῖν χιονώδεις τρίχας καὶ ἀνθηρὸν ἀνειληφότος ἐξυπάρχης τὸ τῆς ἡλικίας πρόσωπον καὶ τὰς ἡλιακὰς λάμπαδας ἀχμαιοτέρας ἐν μέσαις ἤδη ταῖς ἡριναῖς ἀπλώσαντος χάρισιν, ἦκεν ἡμῖν αὖθις ὁ καλὸς Ἀγαθάγγελος περὶ μέσας που νύκτας ἡσύχῳ ποδί*) sont consacrés à l'exprimer avec un peu de vague; mais, au § 14 du même livre, tout vague disparaît au moyen de ces mots : *Καὶ ὁ χειμῶν, οὕτω μὲν τελέως, ἔληγε δ' οὖν*. Le reste du livre XXVIII est rempli presque entièrement par les détails sur l'association de Mathieu Cantacuzène à l'empire, sur son couronnement, sur l'entrevue qu'ils ont ensemble, enfin, sur l'épouvantable tremblement de terre qui démantèle les murailles de tant de villes du littoral de la Thrace, et qui les livre ouvertes aux Turcs : ce tremblement a lieu pendant l'hiver de 1353 à 1354. Au livre XXIX, Agathange revient un peu avant le commencement de l'automne. C'est ce qui résulte du début du livre, *Ἄρτι δὲ τοῦ ἡλίου περὶ τὰς τροπὰς γενομένου τὰς φθινοπωρινὰς ἦκεν αὖθις ἡμῖν ὁ καλὸς Ἀγαθάγγελος*, combiné avec cet autre passage, où l'on voit Agathange se séparer pour la cinquième fois de son ami : *Ταῦτα δὲ καὶ πλεῖον*

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

πρὸς τοῦτοις ἕτερα ὑπεικῶν ὁ καλὸς Ἀγαθάγγελος ἔρχετο... Ἄρτι δὲ τοῦ μὲν ἐφεσθηκότος λήξαντος ἔτους (l'année était censée finir au 31 août; vers le 10 septembre donc, elle venait de s'achever : τοῦ δ' ἐξῆς ἐνδημήσαντος, τὰ Ῥωμαίων ἐνόσει τοῦ εἰσθότου ἐπέκεινα, κ.τ.λ. Au paragraphe suivant (7), nous arrivons à la fin de l'automne (1354, bien entendu,) et à la déchéance de Cantacuzène : Ἢδη δὲ τοῦ φθινοπώρου λήγοντος, περὶ που τὰ μέσα μᾶς τῶν νυκτῶν ἀκοή τις αἰφνίδιος τὸ Βυζάντιον περιήχησεν ἅπαν εἶναι τείχους ἔνδον βασιλέα Παλαιόλογον τὸν νέον κ.τ.λ. Deux mois après, arrive de Ténédos le patriarche Calliste, qui reprend son siège, occupé un an et demi environ par Philothée, 1355 : Μηνῶν δ' ἐγγύς δυοῖν μεταξύ παρεβρύχητόν ἦκεν ἐκ Τενέδου καὶ ὁ Κάλλιστος οὕτω λεγόμενος, ὁ πατριάρχης μὲν εἶναι συγχωρηθεὶς αὐθις πρὸς Παλαιόλογου τοῦ βασιλέως ἅτε ἐξηλασθεὶς ὡς ἔδοξεν ὑπὲρ αὐτοῦ, μὴ στεργόμενος δ' οὖν κ.τ.λ. Les événements qui remplissent le reste du livre XXIX ne portent point de date; mais tous appartiennent indubitablement à cette même année, 1355, y compris le dernier, qui est l'arrivée à Constantinople d'un prélat latin (qu'on sait être l'archevêque Paul d'Éphèse). Très-peu de temps après, eut lieu, au palais, en présence de l'empereur, de l'impératrice, de Cantacuzène et de quelques grands personnages, un colloque sur le palamisme entre Grégoras et Palamas. Que cette espèce de tournois théologique ait eu lieu à la fin de 1355 ou tout à fait au commencement de 1356, il n'importe : toujours est-il que Grégoras y consacre son livre XXX et une partie du XXXI, puisque, par une anticipation qu'explique, mais que n'excuse pas la similitude des matières, il passe ensuite à une autre conférence (mais celle-ci est une conférence privée) qu'il eut dans la maison même de Cantacuzène, un an et demi après le colloque avec Palamas. Cette conférence, dont la relation occupe cinq livres (de XXXII à XXXVI), est de la seconde moitié de l'an 1357; mais Grégoras n'en revient pas moins, après cette digression, plus hors de place que toutes les autres, à la série des faits politiques interrompus vers la fin de 1355. Lors donc qu'il dit ici τοῦ ἤρος ἀρχομένου, il s'agit du printemps qui suit l'arrière-saison de 1355; il s'agit du printemps de 1356.

(51) Ὁ τῶν Τριβαλλῶν ἀρχηγὸς ἐτεβνήκει Κράλης Σερβίας. Cette phrase réunit le nom local moderne de Serbie et le nom géographique ancien *Triбалles*, qui, comme on l'a remarqué (note 39), est complètement déplacé, mais dont l'emploi était comme consacré. Le mot *kral* (plus exactement

*krali*, en mouillant *l*, *краль* en serbe) veut dire *roi*, et a son analogue en russe, en polonais, en tchèque, en vende, et même en magyar, quoique cet idiome n'appartienne nullement à la famille slave. Le prince dont il s'agit ici n'avait point uniquement pour titre celui de *kral* de Servie : dès 1345, après ses nombreuses conquêtes en Macédoine et sur les confins de la Thrace, il avait pris celui d'empereur, ou peut-être de *tsar*, et partagé avec son fils (ainé?) celui de *kral* : c'est du moins ainsi que nous entendons ce passage de Grégoras (XV, 1, 2) : Ὁ κράλης μείζων ἐαυτοῦ κατασίδας καὶ δαψιλεσίτερον ἐαυτῷ ποριζόμενος τὴν ὀφρύν.... βασιλέα Ῥωμαίων ἐαυτὸν ἀνηγόρευσε, ... ἤδη δὲ καὶ πρὸς τὸν υἱὸν τὴν ἑλλην ἡγεμονίαν ἐνεμίματο, καὶ τῷ μὲν ἄρχειν παρέσχε κατὰ τὰ εἰθισμένα τοῖς Τριβαλλοῖς τῆς ἐκ τε κόλπου τοῦ Ἰονίου καὶ αὐτοῦ Ἰσθμοῦ τοῦ ποταμοῦ μέχρι τῆς τῶν Σκοπίων πόλεως, ... ἐαυτῷ δ' αὐτῶν ἐκεῖθεν Ῥωμαϊκῶν χωρῶν καὶ πόλεων κατὰ τὴν εἰθισμένην Ῥωμαίοις διαίταν ἄχρι καὶ ἐς τὰ περὶ Χριστοῦπόλεω τῶν παρόδων σιενά. Et il ne serait pas extraordinaire (nous ne le soutiendrons pas néanmoins) que, par *Τριβαλλῶν ἀρχηγὸς κράλης Σερβίας*, notre historien ait fait allusion à ce cumul de grands titres *le tsar des Triballes, kral de Servie*. — A présent, quel est ce *tsar* des Triballes, ce *kral* de Servie, dont Grégoras mentionne ici la mort? Pour quiconque connaît l'histoire de la péninsule au sud du Danube dans le xiv<sup>e</sup> siècle, ou pour quiconque a lu attentivement les livres IX-XVIII de notre auteur, il est trop clair qu'il s'agit de ce fameux Étienne VIII, *Douchan* (*spirited*, diraient les Anglais), si brave, si double, si ambitieux, qui monta sur le trône vers la fin de 1331, après avoir donné ou laissé donner la mort à son père Étienne VII par ses grands révoltés; qui profita si impitoyablement de la guerre civile entre Cantacuzène et Paléologue pour s'agrandir aux dépens de l'empire; qui peut-être tint pendant un temps les Bulgares assujettis au lien vassalitique (puisque, dit-on, Alexandre lui envoyait annuellement douze chiens de chasse et douze faucons à titre d'hommage, et devait, en cas de guerre, lui fournir douze mille soldats); qui, enfin, donna aux Serbes un code, aujourd'hui le plus ancien monument de leur langue. — Mais vulgairement on donne *Douchan* comme mort le 18 décembre 1356!! Grégoras se trompe donc, et pour l'année et pour la saison? Il ne se trompe ni pour l'une ni pour l'autre. D'abord, pour l'année, Cantacuzène lui donne raison en mentionnant la mort de *Douchan* (IV, 43) entre le traité de Gratianople, qui termine sa première campagne contre Jean, ou campagne de 1355; et sa deuxième campagne;

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ou campagne de Métra qui est de 1356; puis, si l'on se donne la peine d'y réfléchir, on comprendra bien vite qu'ici 1356 revient à dire, dans notre langue chronologique, 1355 (l'année grecque commence avec septembre). Le 31 décembre 1355 et le 1<sup>er</sup> janvier 1356 ont donc été censés compris dans une même année, la 6864<sup>e</sup> du comput grec qui marche par ans du monde, en admettant 5508 ans avant la naissance de J. C.; faute de songer à ce mode de supputation, ceux qui ont voulu ramener à l'ère chrétienne la date du 18 décembre 6864 ont cru devoir retrancher 5508 ans pour décembre, comme ils l'eussent fait à juste titre pour janvier: il fallait en retrancher 5509. C'est par la même cause que, le plus souvent, on rapporte la chute de Cantacuzène à décembre 1355, tandis qu'elle est de décembre 1354 (comme le témoignent Villani et d'autres, comme on peut, d'ailleurs, le voir, en examinant de près la suite des faits et des dates dans Cantacuzène lui-même, dans Grégoras, dans les listes des patriarches de Constantinople, etc): la clef de l'erreur, c'est que l'événement est de décembre 6863, ce qui est 6863 moins 5508 pour ceux qui ne songent pas que, dans l'année indictionnelle, décembre vient avant janvier, mais ce qui est pour nous 6863 moins 5509. Il ne reste donc plus à justifier notre historien que d'avoir placé cette mort au printemps. Mais qu'on le lise bien: ce n'est pas la mort du kral, ce n'est même pas la nouvelle de la mort du kral qu'il place en cette saison (*έτεθνήκει*, et non *τέθνηκε*), c'est la dislocation de l'empire de Servie, par suite de cette mort: dès le commencement du printemps, nous dit-il, tout était en combustion, etc. Tout concorde donc parfaitement avec les documents connus; et c'est une nouvelle preuve que nous avons eu raison, en voyant le printemps de 1356 dans *ήρος άρχομένου*.

(52) *Τῷ νέῳ τῆς άρχῆς διαδόχῳ*. C'était Ouroch V qui périt au plus tôt en 1367, après un règne aussi agité que malheureux. Il était fort jeune en effet, à la mort de Douchan, et justifierait ainsi l'épithète *νέῳ*: si elle se rapportait à l'âge (mais *nouveau* est le sens vrai, bien qu'on aperçoive peut-être, comme idée d'arrière-plan, la jeunesse du prince). Quant à déterminer son âge avec justesse, on ne le saurait encore: les uns en font un enfant, les autres disent qu'il avait dix-neuf ans et qu'il était marié. [Le mariage prouve très-peu pour l'âge; presque tous ces princes de Servie, de Bulgarie, d'Acarmanie, de Constantinople, se mariaient de très-bonne heure.

Nicéphore, le premier gendre de Cantacuzène, dont on va parler, n'avait que treize ans lorsqu'il épousa Théodora; Jean lui-même n'en comptait pas quinze, lors de son union avec Hélène Cantacuzène; nous allons voir, § 4, son fils aîné Andronic marié à neuf ans.] Un jour, peut-être, on aura une solution de la difficulté au moyen d'un tableau du monastère de S. Jean Prodrome à Serrhes (note 67), si quelque circonstance nouvelle dit exactement l'année dans laquelle il fut fondé par Douchan. Ce ne put être qu'entre 1346 (moment auquel il s'empara de cette ville) et 1355; et peut-être ne serait-il pas téméraire de supposer que sa fondation eut lieu vers 1351 (quand une espèce de paix entre Cantacuzène et le Serve venait de permettre au dernier de croire que Serrhes lui resterait). Or, comme, dans le tableau en question, on voit, outre Étienne Douchan et Hélène, leur jeune fils âgé de huit, neuf ou dix ans, si notre hypothèse est exacte, Ouroch, en 1355 ou au commencement de 1356, aurait eu de treize à quinze ans. — *N. B.* Étienne, en mourant, avait confié pour sept ans, dit-on, la tutelle de son fils à Voukachin, un de ses boïars. [Voyez la note suivante.]

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(53) Θόρυβον ἔσχε καὶ ζάλην ἐντεῦθεν ἐκεῖ τὰ πράγματα τῶ νέῳ τῆς ἀρχῆς διαδόχῳ οὐ μόνον ἐκ τῶν τῆς χώρας ἐπιτρόπων αὐτοῦ καὶ τῶν πόλεων. C'est à peu près ce que dit Chalcondylas, non pas, il est vrai, des villes, mais des gouverneurs préposés par Étienne VIII (Douchan) à l'administration des provinces, lorsque (I, p. 2 de la *Byz. de Ven.*), après avoir parlé de ce prince, de façon à montrer qu'il réunit sur une seule tête les actes d'Étienne VII et d'Étienne VIII, il termine par : Ἐλάσε μὲν οὖν καὶ ἐπὶ Αἰτωλίαν καὶ Ἰωαννίνων τὴν πόλιν εἶχε. Καὶ τὰ μὲν κατὰ τὴν Μακεδονίαν περὶ Ἀξειῶν ποταμὸν Ζάρκῳ ἐπέτρεψεν, ἀνδρὶ ἐς τὰ πρῶτα τιμῆς ἀνήκοντι παρ' εαυτῶ· τὰ δὲ ἀπὸ Φερῶν ἐς τε ἐπὶ Ἀξειῶν Πογδάνῳ (οὐ Μπογδάνῳ) ἀνδρὶ ἀγαθῷ καὶ τὰ ἐς πόλεμον οὐκ ἀδοκίμῳ· τὰ δὲ ἀπὸ Φερῶν ἐς τε ἐπὶ Ἰσίρον κράτη τε καὶ Οὐγγλέση τοῖν ἀδελφοῖν, ὧν θάτερος μὲν οἰνοχόος ἦν τοῦ Βασιλέως, ὁ δὲ ἕτερος ἱπποκόμος· τὰ μὲντοι περὶ τὸν Ἰσίρον Βούλκῳ τῷ Ἐλεαζάρῳ τοῦ (τῷ?) Πριάγκου ἐπέτρεψε· καὶ τὰ ἀμφὶ τὰς Τρίκην καὶ Καστορίαν Νικολάῳ τῷ Ζουπάνῳ· καὶ τὰ περὶ Αἰτωλίαν Πριαλοῦπι· τὰ δὲ περὶ Ὀχρίδα τε καὶ Πριλιαπαῖον χώραν οὕτω καλουμένην ἐπέτρεψε Πλαδίῃ (Πλακίδη est une faute) εὐθύνην ἀνδρὶ οὐκ ἀγενηεῖ.... Ἐπεὶ δὲ ἐτελεύτησε Βασιλεὺς, ἕκαστος ἦν κατεῖχε χώραν ἐπιτετραμμένος ἤρχον τε καὶ ἀλλήλοισι εἰρήνην εἶχον συνθέμενοι, σφῶν μὲν αὐτῶν τοὶ ἀπέιχοντο, τοῖς δὲ Ἕλλη-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

σιν ὡς ἐκάστω προεχώρει ἐπιτιθετό τε καὶ ἐπολέμου<sup>1</sup>. Très-probablement, cette assertion : ἀλλήλοις εἰρήνην εἶχον συνθέμενοι est trop absolue, même en exceptant, à l'avance, la participation de Simon à l'invasion de Nicéphore en Thessalie (voyez à la fin du paragraphe). Mais, au fond, l'inexactitude de cette assertion est peu de chose, et l'on peut la prendre comme à peu près juste, puisque les hostilités furent peu durables et n'aboutirent point. Les guerres de Serves à Grecs, au contraire, persistèrent plus long-

<sup>1</sup> Ce passage de Chalcondylas est des plus importants et mériterait un commentaire à part; mais l'entreprendre ici serait sortir des limites de notre sujet. Nous nous contenterons de remarquer que, malgré les imperfections et le vague de l'historien grec, il est aisé de reconnaître ici sept régions qui sont, du nord au sud et de l'est à l'ouest, la basse Servie (τὰ περὶ τὸν Ἰσθρον), la haute Servie (τὰ ἀπὸ Φερῶν ἕς τε ἐπὶ Ἰσθρον), Phères et son district, en tirant vers le Vardari (τὰ ἀπὸ Φερῶν ἕς τε ἐπὶ Ἀξειόν), le district du Vardari, celui de Tricca et Castorie, celui d'Ochrida et Prialip, l'Étolie (sans doute Étolie et Acarnanie). L'on reconnaît aussi les noms de Vouk ou Vouk, Lazare Brankovitch (un peu plus tard, on le sait, les Brankovitch arrivèrent au trône de Servie), de Bogdan, de Tzarko (Tvarko peut-être), de Nicolas, de Bladik, de Prialoub. Toutefois ces deux derniers sont moins évidents. Nicolas est Nicolas Altoman; et Zoupan revient, comme on sait, à seigneur de district (pan ou ban, seigneur). Mais qu'est-ce que κρᾶλης? est-ce un nom propre, ou bien κρᾶλης veut-il dire le kral? Chalcondylas n'est pas ici de la dernière clarté; cependant, en y pensant bien, on penchera pour traduire le kral (que Chalcondylas ait ou non compris qu'il y a ici un nom commun). Mais alors qu'est-ce que ce kral? Serait-ce celui des fils de Douchan qui lui succéda, c'est-à-dire Oouroch V? Mais alors comment peut-il être nommé comme gouverneur d'une des provinces seulement? et comment peut-on placer à côté de lui un frère, qui même ne serait pas le seul, si l'on admettait que Simon en était un aussi (voyez Grég. un peu plus bas)? Serait-ce que (du vivant de Douchan)

Oouroch aurait eu seulement une province à gouverner, et que même, devenu kral, il dirigeait toujours par lui-même la haute Servie, comme son domaine propre? Il y aurait d'abord ceci à répondre, que Douchan, depuis 1346?, s'intitulait empereur et avait laissé le titre de roi (voy. note 58, p. 142). Très-probablement aussi, la domination de ce dernier s'exerçait, quoique secondairement, sur la Servie entière, tant basse que haute. D'ailleurs, lisons bien attentivement ce qui suit : Chalcondylas nous apprend que ces deux frères avaient été ou étaient, l'un échanson, l'autre écuyer de l'empereur. Que l'empereur soit Douchan ou soit Oouroch (qui prit aussi ce titre, à la mort de son père), il en résulte bien nettement que le κρᾶλης en question ne peut être Oouroch. Il faut donc chercher ailleurs κρᾶλης. Heureusement nous trouvons qu'Oouroch donna ce titre de kral à Voukachin, que souvent les *Chants serbes* nomment kral Voukachin, à Voukachin fils de Merliavtch et frère d'Ougliech (et de Goïko), à Voukachin qui finalement, après que son maître, battu par les chefs rebelles, eut formé le projet de s'enfuir à Raguse, l'assassina d'un coup de massue, mais fut égorgé à son tour par un page qui convoitait sa chaîne d'or. Qu'on n'en doute donc pas, c'est de Voukachin et d'Ougliech qu'il est question dans ce passage, et on le voit d'autant mieux, que Voukachin est, avec Simon, le seul dont le nom y manque. D'où vient qu'il y manque? Évidemment parce qu'on en donne un synonyme. Ce synonyme, nous le répétons, c'est Voukachin, comme celui de Simon, c'est Prialoub, ainsi qu'on va le voir un peu plus tard (note 58).

temps et produisirent un résultat, puisque nous allons voir, d'une part, les villes de Thessalie, naguère sujettes de Douchan, grossir la petite principauté de Nicéphore, et, de l'autre, Mathieu Cantacuzène, après sa déroute de Phères, tomber aux mains de Voukachin (ou du moins d'un chef serbe), qui le livrera bientôt à Jean.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(54) *Νικηφόρος ὁ πόντου Κεφαλληνίας υἱός*. Le personnage dont il est question ici appartenait à la famille des Ducas, dits Ducas d'Épire. Il avait pour père Jean Ducas, comte de Céphalénie et ensuite duc d'Épire par le meurtre de son frère Thomas Ducas, qui lui-même devait la souveraineté de l'Épire à un assassinat (celui de Thomas Ange, son oncle); sa mère était fille d'un Andronic Paléologue dont le vieil Andronic, dans sa rage, voulait faire le compétiteur de son petit-fils, mais qui mourut de chagrin en 1328, peu après sa catastrophe complète, pendant la troisième guerre civile des Andronic. Cette fille d'Andronic le protovestiaire, redoutant la vengeance de son mari mis au fait de ses aventures galantes, lui donna du poison et demeura ainsi (en 1336, ou au commencement de 1337) régente et tutrice au nom de son fils; mais, incapable de se soutenir au milieu des factions des grands qui se disputaient ou méconnaissaient le pouvoir, elle eut bientôt à subir (ou plutôt elle provoqua en stipulant à l'avance ses conditions) l'invasion des Grecs conduits par l'empereur en personne et par Cantacuzène (1337): l'Acarnanie fut rejointe à l'empire, à cette condition, toutefois, que l'héritier de Jean Ducas, le jeune Nicéphore, en aurait le gouvernement à perpétuité comme prince vassal de Constantinople; et quelque temps après, en effet (non toutefois sans que l'Acarnanie eût en quelque sorte protesté par l'insurrection de 1338-1339, qui fut étouffée dès 1340), Nicéphore, emmené à Constantinople par Cantacuzène, fut fiancé, puis, quatre ou cinq ans après, bien que très-jeune encore, marié à l'une des trois filles du ministre byzantin (Cant., II, 53; III, 32 et 90 : cp. note 56). Grégoras contient plusieurs détails précieux sur les précédents de cette conquête de l'Acarnanie; mais sur la conquête même il est trop bref, et il ne nomme pas même Nicéphore, en racontant ces événements; il le désigne seulement par *ὁ μὲν παῖς τοῦ τῆς ἡπειρου κρατοῦντος πρότερον πόντου Κεφαλληνίας* (XI, vi, 3), et *ὁ τοῦ τελευταίου πόντου Κεφαλληνίας υἱός* (XI, ix, 4); Cantacuzène, au contraire, rapporte toute cette portion du règne d'Andronic IV fort longuement, bien que quelques particularités lui échappent encore.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(55) Ὁ λόγος ἀνω σου. Nous ne savons où, s'il faut entendre ces mots comme portant à la fois sur *γαμβρὸν κατασίδοντα* et *συμπαρομαρτοῦντα Καντακουζηνῶ πρὶν ἢ... δράξασθαι* : car, en lisant très-attentivement tout ce qui est publié de l'Histoire de Grégoras, nous n'y trouvons le nom de Nicéphore, ni lorsqu'il est question des deux expéditions d'Acarnanie, nous l'avons dit un peu plus haut (note 54), ni dans les quatre livres XII, XIII, XIV, XV, qu'il consacre à raconter la guerre civile entre Cantacuzène et la régente Anne de Savoie. Pour Cantacuzène, dans la lutte de 1341 à 1347, il mentionne plusieurs fois ce prince dans son III<sup>e</sup> livre (celui qui donne le tableau de la lutte entre la régente et lui). On voit, dès le chap. xxxii (vers la fin de 1341 donc), Nicéphore déjà marié; et le diplôme donné à Jean-Ange, pour l'investir de la Grande-Vlaquie, lui recommande de vivre en paix avec Nicéphore, s'il arrive que l'on envoie ce prince, ce gendre de Cantacuzène, prendre possession de son héritage (III, 53). Nul doute, donc, sur le parti que suivit le jeune comte de Céphalénie. Mais le *συμπαρομαρτοῦντα* qui suit un peu au-dessous est-il juste? Nicéphore n'avait pas sept ans quand commença la première expédition d'Acarnanie (II, 32) en 1337 (et l'on ne peut en croire Grégoras qui lui en donne de treize à quatorze, à la fin de l'année suivante, et qui le montre prenant lui-même part aux préparatifs de l'insurrection de 1338 et 1339); Cantacuzène, à la fin de 1341, le laisse à Didymotique avec sa femme et ses trois filles, comme trop jeune encore pour porter les armes (III, 32), et, en 1343, il ne parle de l'envoyer en Acarnanie et sur les confins de la principauté de Jean-Ange, que comme d'une éventualité des plus douteuses. Rien n'empêche, toutefois, que, vers 1345 ou 1346, il n'ait pu commencer à prendre part à la guerre. Dans cette hypothèse, *συμπαρομαρτοῦντα* doit être le mot juste. Nicéphore n'apportait guère que sa personne à son beau-père. L'Acarnanie était à une grande distance de la Thrace, et, en 1345, le machiavélique Douchan était devenu maître de la plus grande partie de la Macédoine et de toute la Thessalie; il interceptait toute contiguïté entre l'Acarnanie et les autres provinces grecques de la principauté. Sans doute même il courait grands risques pour son indépendance quand Douchan mourut. Toutefois, dès que Cantacuzène avait été vainqueur, le duc d'Acarnanie avait été créé despote, puis gouverneur des villes thraces sur l'Hellespont, puis il y avait joint Ænos après la fuite de Jean en 1352 : il y résistait encore à ce prince en 1355, comme on peut le voir dans Cantacuzène et même dans Grégoras,



qui, cette fois, désigne bien (sans le nommer) comme partisan, comme un des suivants de la maison Cantacuzène, Nicéphore (mais c'est dans un des livres inédits, le XXIX<sup>e</sup>, § 8) : Ὁ δ' ἐπὶ Θυγατρὶ γαμβρός κόντου Κεφαλ-  
ληνίας παῖς Αἰνου τῆς πόλεως ἦν ἐπίτροπος.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(56) Γαμβρόν ἐπὶ Θυγατρί. Γαμβρός (de γάμος, non par l'intermédiaire de γαμηρός, mais par γαμερός, qui n'a jamais été écrit sans doute, mais qui semble avoir été en usage, et qui, en tout cas, peut avoir été présent à l'idée de ceux qui ont créé le mot de γαμβρός), a de très-bonne heure signifié beau-frère, tout aussi bien que gendre proprement dit [car c'est bien le premier sens qui ressort des deux passages de l'*Iliade*, E, 474, et N, 464, aussi bien que d'Hérodote, I, 73]. Il semble même exact de dire avec Dacier (sur les *Vies par.* de Plutarque, t. I, p. 87), que γαμβρός n'est pas seulement le beau-frère mari de la sœur, mais que c'est aussi le père du mari et de la femme. Nous ne parlons pas de cet autre sens plus large qu'atteste Eustathe (sur E, 474 de l'*Iliade*), en disant que γαμβρός est tout parent par alliance, ni des deux sens plus restreints donnés par les Grecs non Attiques et par les Éoliens à ce même mot, qui, chez ceux-là, désignait le beau-père, et non plus le gendre (Mæris, p. 227), tandis que ceux-ci l'employaient comme synonyme de fiancé (*Lex. rhet.*, p. 228), d'où le γαμβρῶ μελλογάμω de Théocrite, XV, 129 (voyez le schol. du Vat.). On doit voir combien, au milieu de ces variations, persévère l'idée de γάμος, condition essentielle, fondamentale, pour qu'il puisse y avoir un γαμβρός. Mais ce n'est pas là ce qui nous importe; ce qu'il faut noter, c'est qu'au fond γαμβρός était un mot trop vague pour être clair, et que, si le reste de la phrase n'aide pas à bien comprendre, on peut rester fort incertain. Ne pas savoir s'il s'agit de fiancé ou de marié, de gendre ou de beau-père, de beau-père ou de beau-frère, d'époux d'une des vôtres, ou de simple parent par mariage de parents, c'est vraiment avoir une énigme à deviner. C'est à quoi l'usage finit par obvier pour la prose, on ne saurait dire exactement à partir de quelle époque, mais probablement au II<sup>e</sup> siècle de notre ère. Il sembla entendu que γαμβρός n'indiquerait plus des maris en expectative, et bien moins encore de simples parents par alliance. Il n'indiqua pas non plus les époux d'une ascendante (d'une mère ou d'une tante, par exemple). Restreint ainsi aux époux d'une parente de même degré généalogique ou de degré inférieur (d'une sœur par conséquent ou d'une cousine, d'une fille, petite-fille ou

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

arrière-petite-fille, ou d'une nièce, petite-nièce ou arrière-petite-nièce, etc.), et par cela même offrant moins d'ambiguïté, il s'adjoignit encore, pour plus de clarté, le titre agnatique de la femme avec *ἐπὶ* (sauf dans ces cas où la parfaite lucidité du sens rend cette addition superflue). Le gendre devint alors *γαμβρός ἐπὶ θυγατρὶ* ou *ἐπὶ τῇ θ.* (*γαμβρός* se plaçant indifféremment avant ou après l'annexe); le beau-père par mariage avec la sœur fut dit *γ. ἐπ' ἀδελφῆ* (et le frère de la femme, quoique nous l'appelions beau-frère, cessa d'être qualifié de *γαμβρός*); enfin, l'époux de la nièce (ou neveu par mariage) fut *γ. ἐπ' ἀδελφιδῆς*. Ces trois noms (*ἀδελφιδή*, *ἀδελφή*, *θυγάτηρ*) se rencontrent fréquemment au datif, et avec *ἐπὶ*, comme déterminatifs de *γαμβρός* : *ἀδελφιδῆ* seul est assez rare, et Grégoras (chez qui déjà nous avons vu *γ. ἐπ' ἀδελφῆ*, § 2, et qui nous donne ici *γ. ἐπὶ θυγατρὶ*) ne présente nulle part *γ. ἐπ' ἀδελφιδῆς*. Mais Cinname en offre un exemple (p. 122 C de l'édit. du Louvre?), et il est croyable que c'est *γ. ἐπ' ἀδελφιδῆς* qu'il faut lire, au lieu de *γ. ἐπ' ἀδελφῆ*, dans ce passage de Dion Cassius, cité par Routh, où il est question d'Adrien comme marié à une parente de Trajan. En effet, Julie Sabine, femme du premier, était la petite-nièce du second, et non sa sœur. On trouve enfin : *τὸν ἐπ' ἀνεψιᾷ γαμβρὸν αὐτῶν Μιχαήλ*, chez Anne Comnène (III, 1). *Ἐπὶ τῇ ἐξαδελφῆ* ne serait pas plus étonnant, puisque (II, 1), toujours dans l'*Alexiade*, se rencontre la préposition *ἐπὶ*, comme consacrée pour exprimer cette relation par mariage, même si l'on emploie la périphrase *ἐπὶ τῇ ἰδίᾳ ἐξαδελφῆ εἰς κῆδος προσληφθεῖς*<sup>1</sup>, tandis que, pour d'autres relations de parenté, on dit : *πρὸς* (*πρὸς μητρὸς πάππος*, l'aïeul maternel). Pourquoi cette différence? On peut s'en rendre compte, en y réfléchissant, et là encore se reflète toute la subtilité grecque : quand on parle d'allié par mariage, la femme est comme le point de départ, le mari ne vient qu'ensuite, *ἐπὶ*, il est *consécutif*, comme on dit en médecine; quand on parle généalogie, c'est le descendant qui vient après, c'est l'ascendant qui est le point de départ; on *procède* de lui, *πρὸς* exprime ce rapport. — Maintenant, qu'était-ce que cette fille de Cantacuzène mariée à Nicéphore? C'est par Cantacuzène seul que nous la connaissons un peu. Il la mentionne à deux reprises différentes dans ses mémoires (III, 32; IV,

<sup>1</sup> Il est donc très-croyable que, dans cette phrase de Codin : *Τὰ σκιάδια τῶν γαμβρῶν τοῦ Βασιλέως δεσποτῶν ὄντων χρυσοκόκκινα*, etc. (*Off.* 3.), il est question des beaux-frères et

cousins, et neveux devenus tels, par un mariage, tout aussi bien que de gendres, et que la traduction latine *generorum* a manqué de sens.

43; et cp. II, 33). Elle se nommait Marie (et c'est à tort que Grégoras appelle ainsi celle des trois sœurs qui devint femme d'Ourkhan). Il est à présumer que c'était l'aînée des trois, et qu'elle était un de ces deux enfants que Cantacuzène laissait avec sa femme à Gallipoli, à la fin de 1319. Son mariage avec Nicéphore fut célébré à la fin de 1340 (après la campagne contre les insurgés d'Acarnanie) ou au commencement de 1341. Nous allons dire, un peu plus bas (note 62), ce qu'elle devint après 1354. Son père fait un grand éloge de son caractère, comme au reste il en fait de toutes ses filles : mais Marie semble l'avoir mérité.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(57) Πρὸς Ἀκαρνανίας καὶ Αἰτωλούς. Grégoras ne dit point que c'étaient ses sujets, et il a grandement raison : en droit ils l'étaient, et l'Acarnanie, l'Étolie, comme Céphalénie même, auraient toujours dû lui appartenir. Mais, d'une part, Cantacuzène l'avait emmené à Constantinople, en 1340, et depuis ce temps il n'avait point remis les pieds dans son pays; de l'autre, Douchan avait porté ses armes victorieuses jusque dans sa principauté, que séparèrent des provinces restées grecques les récentes acquisitions des Serves (1345, etc.). Cantacuzène (III, 43) est formel sur ce point, quand il dit de Simon, τῆς Ἀκαρνανίας ἀρχῶν, et de Nicéphore, τὴν πατρῶν ἐλπίσας ἀνασώσασθαι ἀρχήν. Chalcondylas, il est vrai, semble indiquer le contraire dans cette ligne du passage cité plus haut (note 53) : καὶ τὰ περὶ Αἰτωλῶν Πριάλουπι. Mais, pour bien saisir sa pensée, il faut combiner ces cinq mots avec cette autre ligne qui précède : Ἐλάσε μὲν οὖν (Douchan) καὶ ἐπὶ Αἰτωλῶν καὶ Ἰωαννίνων τὴν πόλιν εἶχε. C'est bien ἐπὶ qu'il y a ici, et non περὶ; et la mention de Janina complète l'idée (car, de ce que Janina se trouve sur le sol qui fut jadis l'Épire, et non sur celui de l'Acarnanie des anciens, il ne résulte pas qu'elle n'ait point été comprise dans la principauté d'Acarnanie et d'Étolie, ou, pour mieux dire, dans la principauté de l'Arta). Cantacuzène, au contraire, la nomme formellement avec douze autres places, toutes appartenant à ce pays (II, 34). En voici les noms : l'Arta, Rhog, Tomocastre, Mésopotame, Sopote, Khimarre, Argyrocastro, Parga, Saint-Donat, Angelocastro, Joannina, Euloque et Balte. Au reste; il est permis de penser que la principauté ne fut pas soumise tout entière, et que beaucoup des chefs profitèrent de l'invasion pour n'obéir à personne. En effet, les uns avaient des places sur la mer, et Douchan ne pouvait guère les menacer sérieusement; les autres, à l'intérieur, occupaient

des cantons assez sauvages, même dans les beaux temps de la Grèce, mais qui l'étaient devenus encore un peu plus au moyen âge et depuis la dislocation de l'empire grec, par suite de la conquête latine. Étoliens et Souliotes sont le même mot, et l'on sait combien ceux-ci passaient pour braves et pour amateurs de pillage.

*Και συλληπίτορας ειληφώς εκείνους.* Nicéphore, en effet, ne dut parler d'abord à tous les petits chefs, en droit ses vassaux, que d'une guerre à faire en commun; et sans doute il fit luire à leurs yeux la perspective de pillages faciles, et alors ils s'adjoignirent facilement à lui, comme un peu plus tard les Albanais et les Illyriens (voyez la fin du paragraphe), peut-être sans qu'il les demandât. Il n'en est pas moins vrai que son but était de recouvrer sa principauté : ce but était légitime et l'instant bien choisi; il y réussit à peu près, mais pour peu de temps. On va voir tout à l'heure quels obstacles il avait à combattre, quelles facilités il trouvait pour accomplir ses desseins, et comment il profita de celles-ci et atténua ceux-là.

(58) *Τὸν τηνικαῦτα τῶν ἐκεῖ χωρῶν καὶ πόλεων ἀρχηγὸν Σίμωνα, τὸν ἐπ' ἀδελφῆ μὲν γαμβρόν, υἱὸν δὲ τοῦ τεθνηκότος Κράλη Σερβίας.* Voici un passage précieux et curieux, mais dont quelques points peuvent induire en erreur. Discutons et notons soigneusement ce qu'il contient — 1° Nous y voyons, dans *τῶν ἐκεῖ χωρῶν καὶ πόλεων ἀρχηγόν*, une preuve nouvelle à joindre à celles que nous avons relevées (note 55), et qui attestent que le duché de Nicéphore faisait partie de l'empire serbe; en d'autres termes, qu'il avait été conquis par l'insatiable et impitoyable Douchan, pendant les troubles de 1341 à 1347, ou un peu plus tard. *Χωρῶν καὶ πόλεων* indique que cet assujettissement, s'il n'était pas absolument complet, était du moins fort sérieux et s'étendait assez au loin, bien que ces deux mots soient de ceux que les amplificateurs aiment assez à jeter ensemble partout (et qu'il se trouve plus de trente fois peut-être dans Grégoras). *Ἀρχηγόν* aussi, a peut-être quelque chose de légèrement emphatique; et l'on peut remarquer que c'est le même terme que celui dont, tout à l'heure, il s'est servi pour désigner Étienne Douchan. — 2° *Ἐπ' ἀδελφῆ μὲν γαμβρόν*, bien que n'ayant aucun nom propre au datif avec lui, est évidemment la même chose que *ἐπ' ἀδ. γ. τῷ Νικηφόρῳ*. Personne jamais n'avait parlé de ce mariage de Simon et d'une sœur de Nicéphore. C'est donc un détail à enregistrer, ... s'il est exact. Mais rien n'en rend suspecte l'exactitude. Suivant Ducas, p. 262,

Nicéphore avait deux sœurs; et Cantacuzène lui-même, dans son récit des affaires d'Acarnanie, mentionne les filles de Jean Ducas et de sa veuve (II, 33. *Βασιλίσσης τε τῆς... μητρὸς καὶ θυγατέρων πρόνοιαν τὴν προσήκουσαν ποιήσεσθαι*). On comprend parfaitement que, pendant ses deux séjours en Serbie, Cantacuzène, qui déjà s'était uni aux Servés par le mariage de Manuel son aîné, avec la fille du voïvode Libère (III, 48), qui avait su attirer à lui plusieurs Servés des premières familles ou d'une grande influence, tels que Khral (III, 32) et Khlapène (IV, 19), qui, dès le temps d'Andronic, avait ainsi entretenu et continua d'entretenir toujours depuis des intelligences à la cour de Douchan, et qui prétend formellement (IV, 44) que nombre de grands de la Serbie auraient avec plaisir quitté Douchan pour le servir et devenir sujets de l'Empire, on comprend, disons-nous, que Cantacuzène ait ou toléré ou provoqué une alliance entre la maison de Nicéphore et celle d'un prince qu'il ne regardait sans doute pas comme un fidèle et ferme ami de Douchan. Il est assez naturel aussi que cette union ait favorisé l'entrée des Servés dans le duché d'Arta (Douchan, en effet, savait tirer parti de tout) et déterminé le choix de Simon pour gouverneur de cette nouvelle province. — 3° *Υἶδν δὲ τοῦ τεθνηκότος Κράλη Σερβίας*. Il n'est personne qui, lisant ces mots, ne demeure convaincu que le feu kral de Serbie, c'est Étienne Douchan lui-même, dont la mort commence le chapitre et sert de point de départ à ce qui se déroule maintenant sous nos yeux. Simon est donc le fils de Douchan, s'il faut en croire Grégoras. Fils puîné, va-t-on demander (puisque c'est Oouroch V qui va régner)? fils d'Hélène de Bulgarie ou d'un autre lit? fils illégitime? En tout cas, c'est donc un frère d'Oouroch? Tandis qu'on parle ainsi, l'on ouvre Cantacuzène pour voir si l'on peut y trouver quelque chose de plus que chez notre historien. On est tout étonné d'y lire (IV, 43) : *ὑπὸ δὲ τοῦτον τὸν χρόνον καὶ Κράλης ὁ τῶν Τριβαλλῶν δυνάστης ἐτελεύτησε, καὶ σίάσις οὐ μικρὰ ἀνέβριπτόθη Τριβαλλοῖς. Σίμων τε ὁ Κράλη ἀδελφός...*, le frère de Douchan, apparemment, puisqu'il n'a encore été question que de Douchan, et qu'il serait peu clair, après avoir dit *ὁ Κράλης* du prince mourant, de dire aussitôt *Κράλη* (pour *Κράλη τοῦ νέου*) du fils de ce prince. Mais poursuivons. Trois lignes plus bas s'aperçoit : *Καὶ Οὔρεσις ὁ Κράλη παῖς τῆς πατρῴας ἕνεκα ἀρχῆς ἐπολέμει πρὸς τὸν Θεῖον*. Il n'y a plus de doute maintenant; Simon est l'oncle d'Oouroch V, Simon était le frère de Douchan. Cantacuzène ne veut pas qu'on puisse se tromper sur sa pensée, car immédia-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

tement il ajoute : Ἐλένη τε ἡ τούτου μήτηρ ὁμοίως ἀπιστοῦσα τῷ τε υἱῷ καὶ Σίμωνι τῷ τοῦ ἀνδρὸς ἀδελφῷ; et à la phrase suivante : Οἱ τε δυνατώτατοι τῶν παρ' αὐτοῖς ἐπιφανῶν... οἱ μὲν τῷ Κράλη συνεμάχουν, ... οἱ δὲ Σίμωνι τῷ θεῖῳ. Évidemment donc, il y a contradiction entre Grégoras et Cantacuzène : pour l'un, Simon est fils de Douchan et frère d'Ouroch; pour l'autre, il est frère de Douchan et fils (puiné sans doute, mais légitime) d'Étienne VII, mort de 1331 à 1332, dans la prison où l'avaient confiné ses grands. A laquelle des deux opinions faut-il donner la préférence? Cantacuzène, il est vrai, était au couvent à cette époque; mais il n'avait point encore renoncé aux affaires, et sa famille luttait encore pour l'empire : d'ailleurs, les détails de parenté des princes serves étaient des faits anciens déjà, et qu'il devait savoir depuis longtemps, grâce à son long séjour à la cour de Servie, grâce aussi au soin qu'il semble avoir eu de se tenir toujours au courant des intrigues, des jalousies qui pouvaient diviser les Serves. C'est donc à lui que nous nous en rapportons sans hésiter. On comprend du reste très-bien l'erreur de Grégoras. Elle provient de ce qu'il aura reproduit fidèlement, sans distinguer les temps, ces mots, ὁ τοῦ τεθνηκότος Κράλη υἱός, qui durent être souvent prononcés du vivant de Douchan, mais qui n'étaient que la paraphrase de *kraliévitich*. Ce titre usuel *kraliévitich* était donné par excellence au fils aîné du roi, à l'héritier présomptif : Ouroch V, par conséquent, a dû le porter. Mais son père lui ayant conféré celui de *kral* en 1345, tandis que lui-même prenait celui de *tsar*, comme, d'autre part, il aimait singulièrement à multiplier les titres dans sa cour, et que les lettres d'Innocent VI nous montrent à la cour du monarque serve un Olivier despote, un Dékan sévastocrator, un Préboul (Prialoub, à ce que nous croyons) César, un Guillaume de Cattaro comte de la chambre, un Goïko grand logothète [et, d'autre part, la note 53 nous montre les deux frères de Goïko, Voukachin et Ougliech, l'un grand échanson, l'autre grand écuyer], il est très-présumable que Simon ou prit, sans que son frère le trouvât mauvais, ou même reçut le titre de *kraliévitich*. Il y avait ainsi à la cour de Douchan trois personnages de sang royal, chacun ayant son titre distinct, le *tsar*, le *kral*, le *kraliévitich*; de temps à autre, toutefois, pour éviter une ambiguïté possible, on devait dire le *kraliévitich*, *fils du feu roi*. — 4° A présent, comment se fait-il que Chalcondylas, dans son énumération des gouverneurs serves vers le temps de la mort de Douchan (voy. n. 53), ne nomme pas Simon? Ne serait-ce pas que Simon avait encore un autre nom, et que

ce nom est un de ceux que donne Chalcondylas? C'est la vérité, à notre avis. Mais l'on a voulu que ce synonyme de Simon, ce fût Bogdan, celui que Chalcondylas montre préposé aux cantons qui s'étendent de Phères ou Serrhes au Vardari, Bogdan, que, par une autre identification, on assure être le même que le Sinicha des Serves et le Wratka des annales russes. Ici nous différons. Laissons de côté toute discussion sur Sinicha (ou Sinichi), non pas nom propre, mais participe faisant fonction de surnom (peu importe que ce surnom soit le *Livide*, ou le *Balafre*, ou le *Grisonnant*), ce qui peut parfaitement avoir été une qualification usuelle, jointe au nom du Bogdan que nous croyons reconnaître dans Chalcondylas. Mais quant à Wratka, c'est un nom qu'il faut rayer et remplacer par Tvarko; et ce Tvarko n'est autre que le célèbre ban, ensuite kral de Bosnie. Il ne reste donc à examiner que Bogdan. Ce voïvode peut-il être confondu à bon droit avec Simon? Très-certainement il n'en est rien. Chalcondylas ajoute au nom de Bogdan, *ἀνδρὶ ἀγαθῷ καὶ τὰ ἐς πόλεμον οὐκ ἀδοκίμῳ*, lui qui, un peu plus bas, dit de l'inconnu Pladic, *ἀνδρὶ οὐκ ἀγεννεῖ*. Indubitablement, si Bogdan eût été un prince du sang, il n'eût pas manqué d'en faire mention (car évidemment sa nomenclature émane de quelqu'un qui connaissait bien les entours de Douchan). Ce Bogdan, d'ailleurs, doit être le même que Bogdan, frère de Libère, mentionné par Cantacuzène (III, 43). Libère, en effet, habitait à l'entrée sud-ouest de la Serbie, et peu loin des parages dans lesquels Chalcondylas place son Bogdan (au nord-ouest de Serrhes, en tirant vers le Danube); et son rang parmi les Serves était très-élevé, même quand on devrait rabattre sur ce qu'en dit Cantacuzène, qui l'appelle *τὸν δυνατώτατον τῶν Τριβαλλῶν* (III, 42, c. III, 44, *τῶν ἄλλων τῶν ἐν τέλει μάλιστα ὢν ὁ δυνατώτατος*). Enfin, les *Chants serves* nous parlent d'un Bogdan qu'ils nomment Ioug Bogdan, beau-père de Lazar (Grebillanovitch) et père des neuf fils dits, dans le beau poème des *Noces de Lazar*, les neuf Iougovitches : c'est Étienne Douchan, c'est le puissant tsar Stéphane, qui fait le mariage de Lazare, son page, et de Militsa Iougovna; et pourtant il n'y arrive pas sans difficulté, il a dans le père des neuf Iougovitches un de ces vassaux d'ancienne et noble race avec lesquels il faut compter, avec lesquels il n'est pas facile au tsar de parler de tout ce qu'il veut. Tous ces renseignements concordent ensemble, et nous savons bien maintenant ce que c'est que le Bogdan de Chalcondylas : il n'est pas le frère, sa fille n'est pas la nièce, son gendre Lazare n'est pas le *γαμβρὸς ἐπ' ἀδελφιδῆ* d'Étienne

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Gregoras.

Douchan [Lazare est si connu dans l'histoire, que cette alliance se trouverait mentionnée dix fois pour une, si elle eût existé]. Autre chose donc est Bogdan, et autre chose Simon. Faut-il donc absolument renoncer à trouver trace de Simon chez Chalcondylas? A notre avis, non. Simon lui-même n'y est pas, mais il y a trace de son nom dans *Πριάλουπι*. Dans l'endroit même où se lit *Πριάλουπι*, un auteur exact et bien renseigné aurait pu écrire *Κραλιούπιτ* ou *Κραλιούβιτ*, c'est-à-dire le *kraliévitch* (en effet, c'est le *kraliévitch* qui gouvernait *τὰ περὶ Αἰτωλίαν*; et l'on comprendrait très-bien que le *τ* de *Κραλιούπιτ* eût disparu devant le *τάδε* qui suit). Mais il y avait eu un Prialoub très-connu à la cour de Douchan (ce Prialoub est certainement le *Præbulus* d'Innocent VI et le *Πρεάλιμπος* de Cantacuzène, III, 69, IV, 19, IV, 43 (*μπ = β*): ce Prialoub, qui perdit la bataille de Stéphaniane, mais qui sauva Servies assiégée par Cantacuzène, finit par être gouverneur de Thessalie; il précéda de peu de temps Douchan au tombeau. On comprend donc bien que son nom soit venu à la tête de quelqu'un qui lisait ou entendait mal *Κραλίουπι* [Chalcondylas, ou plutôt l'auteur de la note copiée par Chalcondylas, aurait été irrépréhensible en écrivant : *καὶ τὰ ἀμφὶ τὰς Τρίκην καὶ Καστορίαν Νικολάω τῷ Ζουπάνω καὶ* (ou *πρότερον δὲ*) *Πριάλουπι, καὶ τὰ περὶ Αἰτωλίαν τῷ Κραλιούβιτ*]. — 5° Ceci posé, Grégoras veut-il dire, par tout cet ensemble : *συλλήπτορας εἰληφῶς ἐκείνους* (les Étoiliens et Acarnaniens) *καὶ ἅμα τὸν... Σίμωνα*, que Simon abandonne ses possessions à Nicéphore? et, dans ce cas, comment cela peut-il se faire? Est-ce un abandon pur et simple, auquel il ajoute la gracieuseté de l'aider à conquérir la Thessalie? ou bien est-il entendu que, s'ils réussissent en Thessalie, Simon restera le maître de cette province pour s'indemniser de sa rétrocession? A juger les intentions d'après les faits, tels que va les exprimer tout à l'heure Grégoras, et tels que les donne de son côté Cantacuzène, il faudrait en passer par la deuxième hypothèse. Bien qu'elle semble étrange et insoutenable d'abord, on arrive bientôt à comprendre que tels peuvent fort bien avoir été les arrangements entre Nicéphore et Simon; et Cantacuzène, au même chapitre, nous aide à voir pourquoi. Simon, dit-il, prétendait au pouvoir suprême, et la veuve de Douchan, Hélène, ne faisait pas cause commune avec son fils, mais s'était formé une principauté à elle, une armée à elle. *Σίμων... τῆς ὅλης Τριβαλλῶν ἀρχῆς ἀντεποιεῖται ὡς αὐτῷ διαφορούσης μᾶλλον, καὶ πολλοὺς τῶν παρὰ Τριβαλλοῖς ἐπιφανῶν συναιρομένους εἶχε πρὸς τὸ ἔργον· καὶ Οὐρέσης ὁ Κράλη παῖς τῆς πατρῴας ἔνεκα ἀρχῆς ἐπολέμει πρὸς τὸν Θεῖον.*



Ἐλένη τε ἡ τούτου μήτηρ... πόλεις πολλὰς ὑποποισαμένη καὶ δύναμιν ἑαυτῇ οὐκ εὐκαταφρόνητον περισήσασα καθ' ἑαυτὴν εἶχε τὴν ἀρχὴν μηδετέρῳ πολεμοῦσα, μήτε μὴν συναιρομένη πρὸς τὸν πόλεμον. Οἱ δὲ δυνατώτατοι τῶν παρ' αὐτοῖς ἐπιφανῶν τοὺς ὑποδεστέρους ἀπελάσαντες ἐκ τῶν ἀρχῶν καὶ τὰς ὁμόρους ἑκαστος πόλεις ὑφ' ἑαυτῷ πεποιημένοι, οἱ μὲν τῷ Κράλῃ συνεμάχουν οὐκ αὐτοὶ παρόντες οὐδ' ὡς Δεσπότη πειθαρχοῦντες, ἀλλὰ πέμποντες ἐπιμαχίαν οἷα δὴ σύμμαχοι καὶ φίλοι, οἱ δὲ Σίμωνι τῷ Φείῳ. Ἕνιοι δὲ αὐτῶν προσεῖχον οὐδετέρῳ, ἀλλὰ τὴν οὖσαν δύναμιν συνέχοντες τὸ μέλλον ἀπεσκόπουν, ὡς ἐκεῖνῳ προσθησόμενοι ὅς ἂν τὸ πλεόν ἔχη, καὶ εἰς μυρία τμήματα διαιρεθέντες ἐσπασιάζον. Probablement il faut ici modifier un peu le récit de Cantacuzène ; et, [quoique l'usage du séniorat, primitivement en vigueur chez les Slaves, suffise pour faire comprendre les prétentions de l'oncle], il est croyable que ce que Simon voulait, c'était la régence à la place de Voukachin. Hélène aussi devait être mécontente de la disposition par laquelle Douchan, au lieu de la nommer régente, instituait le fils aîné de Merliavitch pour gouverner au nom de son fils. Hélène et Simon durent donc chercher des alliés, des amis. Nicéphore pouvait leur être utile, ils lui permirent et de rentrer en possession de son duché, et d'y joindre la Thessalie. En revanche, il leur fallait des gages : Nicéphore en offrait un à Simon par cela même qu'il lui avait donné sa sœur, et il en offrit un à la tsarine douarière, en lui promettant d'épouser une de ses sœurs à elle, après avoir répudié sa première femme, Marie Cantacuzène (Cant. IV, 43).

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(59) Ἐπέθετο ταῖς ἀχρι τῶν ὑπηκόοις τῷ Κράλῃ πόλεσι τῆς Θεσσαλίας. Bien qu'il semble que ταῖς ὑπηκόοις puisse signifier celles qui étaient soumises, et puisse tendre, par conséquent, à montrer que certaines villes thessaliennes avaient échappé au joug, rien ne nous semble moins probable (bien entendu que les bourgades des Albanais de Thessalie sont hors de cause). Nous ne savons même si la maritime Platamon en doit être exceptée. — L'invasion, la dévastation des campagnes thessaliennes par Douchan devait avoir commencé vers 1345 (car elle suivit le moment où Douchan, après avoir manœuvré longtemps avec la plus grande ambiguïté, se déclara publiquement contre Cantacuzène et vint mettre le siège devant Bérée, dans la seconde moitié de 1344 ; mais elle précède le siège de Phères par les Serves, 1345, et les nombreuses acquisitions en Macédoine) ; l'occupation définitive fut postérieure de quelques mois au moins, autant qu'on peut le

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

conclure de Cantacuzène (IV, 20), et semble avoir été singulièrement facilitée par la mort de Jean-Ange, à qui, vers la fin de 1343, il avait confié, à titre de despotat, le gouvernement de la Grande-Vlaquie (tel était le nom alors donné à l'intérieur de la Thessalie). Le duché d'Acarnanie avait subi à peu près le sort de la Grande-Vlaquie, c'est-à-dire qu'il avait été dévasté d'abord, soumis ensuite. [Le passage de Cantacuzène est intéressant, le voici : il est tiré d'un discours dans lequel cet empereur, récapitulant les événements, reproche au tsar les ravages et les conquêtes qu'il a si déloyalement multipliées après avoir solennellement et par serment promis son concours. *Και μετὰ τοῦτο Θεσσαλία καὶ Ἀκαρνανία ἐπεστράτευσας Ῥωμαίοις οὐσαις ὑπηκόοις πλῆθος πεζῶν τε καὶ ἰππέων ἄγων, καὶ τὴν μνημονευομένην ἐκείνην φθορὰν εἰργάσω ἕφ' ἧς εἰς τσσαύτην ἀνάγκην Ἀκαρνανῆες ἦλθον ὑπὸ τοῦ λιμοῦ ὡς ἐκοντὶ πρὸς τὰ παράλια γινόμενοι προκειῖσθαι τοῖς ἀνδραποδισταῖς βαρβάροις κέρδος ἀποποιῶν καὶ δεῖσθαι ἐφ' ἑτέραν γῆν μετενεχθέντας δουλεύειν μᾶλλον διὰ βίου ἢ ἐν τῷ αὐτίκα διαφθεῖρεσθαι ὑπὸ λιμοῦ. Ὑστερον δὲ Ἀγγέλου τοῦ ἐμοῦ τετελευτηκότος ἀνεψιῦ, ὃς ἤρχει ὑπ' ἐμοῦ πεμφθείς, ἀρπάσας τὰς ἐπαρχίας ἔχεις.] — Maintenant qu'étaient ces villes de Thessalie? Il nous serait impossible de les nommer toutes. Cependant, nous allons essayer de donner les premiers linéaments de ce tableau. Le *Synecdème* d'Hiéroclès en nomme quatorze (indépendamment des trois îles de Scopèle, de Sciathe et de Péparèthe, qui ne doivent probablement pas figurer ici), Larisse, Démétriade, Thèbes de Thessalie, Échinée, Lamie, Hypates, Métropole ou Nouvelle-Patras, Tricca, Gomphes, Césarée, Dioclétianopolis, Pharsale, Pas de Bouramis (*Σάλτος Βουραμίνσιος*) et Pas de Jove (ou Jovien? de Jupiter?) (*Σάλτος Ἰόβειος*). Constantin Porphyrogénète (dans les *Thèmes*), a évidemment voulu répéter la nomenclature d'Hiéroclès (I. I, thème 2 ou de Macédoine), bien qu'ici les manuscrits omettent Dioclétianopolis, substituent aux deux derniers noms *Βουραμίνσιος*, *Σάλτος*, *Ἰωαννούβειος*, qui semblent en faire trois, et changent Hypates en Apate. A tous ces noms, Cantacuzène (II, 28, III, 58) ajoute ceux de Golo, Castri, Lycostome, Stagues, Fanari, Damasis, Élassone (dont les trois premières furent rejointes à l'empire par Monomaque, tandis que les autres continuèrent d'appartenir au duc d'Acarnanie), de Servies sur les confins de la Bottiée (petit district macédonien) et de la Thessalie, de Platamon sur le golfe de Pagase, de Sosk, de Pétra, de Staridoles; mais il est assez croyable qu'il n'y faut pas joindre Balagrite, Scrépari et Timore, qu'il mentionne (II, 32) comme fréquemment assaillies par*

les Albanais, et qui appartenait à l'extrême ouest de la Thessalie : car Canina, qui est nommée en même temps, n'est que Γιάνινα (Janina) <sup>1</sup>. [Κλεισούρα, qu'on lit au milieu de tous ces noms géographiques, n'est, comme on sait, qu'un nom commun qui veut dire *défilé, gorge de forêt et de montagne*. Nous ne saurions dire si ce mot désigne les mêmes parages que Pas de Bouramis et Pas Joviën.] Chalcondylas, dans son passage (plus haut cité) ἀμφὶ τὰς Τρίακην τε καὶ Καστορίαν, semble aussi fournir un nom nouveau. Mais Castorie ou est la même que Dioelétianopolis, ou fut bâtie très-près de l'emplacement de cette ville, ruinée déjà au temps de Procope.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(60) Προσκαλουμέναις μὲν αὐτὸν ἐκ πολλοῦ. On peut présumer que c'est exact, et il n'y a guère lieu de s'en étonner. Les Serves étaient bien peu civilisés encore, bien que de cette époque datent les premiers de leurs chants, et bien que Douchan ait fait rédiger un code, et, à l'instar des rois de l'Europe, ait créé un ordre de chevalerie; et l'orgueil de la conquête devait les rendre encore plus insoutenables que les Grecs. D'autre part, les Thessaliens avaient été des premiers à montrer de la propension pour Cantacuzène; et leur accession à sa cause, vers la fin de 1343, fut comme le point de départ de ses succès ultérieurs. Cantacuzène, d'ailleurs, les connaissait depuis longtemps : en 1321, il avait failli leur être envoyé pour gouverneur par le vieil Andronic III; en 1337 (à la mort du sévastocrator Étienne Gabriélopolo), il avait fort habilement réuni une bonne portion de cette contrée à l'empire, soit par lui-même, soit par le protostrator Synadème. Or Nicéphore faisait partie en quelque sorte de la dynastie des Cantacuzènes. Enfin, la mort de Prialoub, l'ex-gouverneur, devait ne pas être étrangère à ces manifestations : Cantacuzène, du moins, dit formellement que cette mort fut une des causes de l'entreprise de Nicéphore (II, 43, ἄλλως θ' ὅτι καὶ Πρέαλιμπος ὡς Θεσσαλίας εἶχε τὴν ἀρχὴν ἐτεθνήκει καὶ αὐτός); et probablement l'ἐκ πολλοῦ, plus ou moins juste, tient à ce que les sollicitations, antérieures à la mort de Douchan, remontaient au moins à celle de Prialoub.

(61) Νῦν δὲ καὶ προσχωρούσαις ἐκοντί. Cantacuzène en dit autant : ἐν ὀλίγω χρόνῳ εἶχε Θεσσαλίαν, τῶν ἀμυνομένων μὲν οὐδένων ὄντων, ou, du moins, étant

<sup>1</sup> D'Ἰωάννινα à Γιάνινα, de Γιάνινα à Κανίνα, le passage est facile (k=g, γι=y; ainsi en turk كك ghèlmeyè). Mais jamais, à notre connais-

sance, on n'avait dit ce que c'était que Canina, qui, du reste, se trouve ainsi écrit dans Anne Comnène, I.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

fort peu nombreux, et peut-être se réduisant au zoupan Nicolas Altoman, qui occupait le district de Tricala et Castorie, en supposant qu'il y fût encore alors (et en notant qu'il n'y aurait eu nulle incompatibilité à ce que le zoupan gouvernât ce district, tandis qu'à Prialoub, investi d'une autorité supérieure, aurait obéi toute la Thessalie). Cp. note 58, p. 144.

(62) Καὶ παρεσήσατο τοῦτον τὸν τρόπον οὐκ ὀλίγην ἀρχήν. En effet, ses possessions, pour le moment, comprenaient l'ancien duché de l'Arta, plus la Thessalie. Seulement, il y a cette différence entre la conquête, telle que la présente Grégoras, et le récit de Cantacuzène, que, dans celui-ci, Nicéphore part d'Ænos pour la côte thessalienne (τριήρεις ἐφοπλίσας ἐκ τῆς Αἰνίου ἐπέπλευσε τῇ Θεσσαλίᾳ) et n'est montré en Acarnanie qu'après cela (εἰς Θεσσαλίαν ἀπῆρε πρὸς τὸν ἄνδρα ἤδη πάσης κύριον καὶ τῶν κατὰ τὴν Ἀκαρνανίαν πόλεων). Nous présumons que Cantacuzène a raison, et qu'au lieu d'ἔδραμε (Νικηφόρος) πρὸς Ἀκαρνανίας καὶ Αἰτωλοῦς, Grégoras aurait mieux fait de dire : ἔδραμον πρὸς αὐτὸν Ἀκαρνανῆς τινες καὶ Αἰτωλοί, οὐ συμφέρονται ἐκέλευσε πρὸς αὐτὸν Ἀκαρνανίας καὶ Αἰτωλοῦς. Il arrive aux frontières ou non loin des frontières de son ancien duché : on vient à lui, Simon y vient aussi, la Thessalie est recouvrée; il reprend de nouveau le chemin de son duché, mais cette fois il le parcourt entièrement, il en est maître. — Grégoras omet un autre élément de haute importance, c'est la conduite de Nicéphore envers sa femme. Dans Cantacuzène, on voit un suivant infidèle de Nicéphore aller assiéger la duchesse dans Ænos, lui prendre la ville, la bloquer dans la citadelle, et la contraindre à chercher un refuge à Constantinople, d'où elle passe en Thessalie, puis en Acarnanie. Son mari l'y accueille, dit Cantacuzène; mais ensuite, séduit par de perfides conseillers, il convient avec Hélène, la tsarine, d'épouser la sœur de cette princesse; il signe un traité de fiançailles, il promet de livrer sa première femme comme garantie du nouvel arrangement; il la confine et l'enferme presque dans Arta. Mais Marie implore Manuel, son père, maître alors du Péloponnèse; Manuel l'emmène par mer; l'Acarnanie entière et nombre d'Albanais se révoltent en son nom. Nicéphore alors se retire, rappelle la fille de Cantacuzène, rompt son second mariage, mais veut tirer vengeance des rebelles avant le retour de Marie, pour n'être pas duc par la grâce de sa femme. Il est tué au combat d'Akhéloon, et Marie, en arrivant, ne peut que pleurer sur un cadavre. Il aurait fallu au moins donner les premiers

détails, soit comme Cantacuzène, soit en les rectifiant. Nous pencherions assez à croire que ce dernier ne dit pas tout ou n'a pas su tout. Libidar (tel est le nom du traître qui assiégea la duchesse dans *Ænos*) agissait peut-être par ordre et de concert avec son maître, qui dès lors était en pour-parlers avec Hélène, et qui lui eût livré Marie, si Libidar eût pu s'en rendre maître. Si ensuite Marie alla le retrouver, ce peut être parce qu'il l'y invita par des lettres pleines d'une hypocrite tendresse, et de là son premier accueil, bientôt remplacé par la froideur et l'oppression. N'oublions pas que Marie était sans doute plus âgée que Nicéphore. Notons aussi, en passant, que déjà la sœur d'Hélène avait été offerte à Jean Paléologue (Grégoras, l. XXVII, un de ceux qui restent encore inédits), et acceptée; mais que le mariage n'eut pas lieu. On eût dit que cette princesse, toujours mise en avant par la tsarine sa sœur, était prédestinée à sans cesse menacer l'existence conjugale des filles de Cantacuzène, et à sans cesse manquer ses mariages.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(63) Προσεφέρηκότων τῶν εἰς συμμαχίαν καὶ τῶν γειτόνων αὐταῖς Ἀλβανῶν καὶ Ἰλλυριῶν. Seulement *εἰς συμμαχίαν*, et certainement par amour et espoir du pillage. Mais, suivant toutes les apparences, Nicéphore aurait voulu les avoir *εἰς ὑπηρεσίαν*, et tenta peut-être quelques actes de domination, de suzeraineté. De là, sans doute, plus que de leur respect pour le nom de Cantacuzène, leur attitude hostile au duc lors de l'emprisonnement de la duchesse; de là, enfin, l'échec final de Nicéphore, lorsqu'il essaya de compléter sa principauté, en assujettissant les petites fractions indépendantes qu'elle pouvait contenir. C'étaient, on le voit, où des tribus albanaises ou des Illyriens. Ce dernier nom ethnographique est bien vaste, puisqu'il embrasse à peu près toute la portion de la famille slave comprise entre la Drave et l'Adriatique. Albanais l'est moins, mais l'est encore beaucoup. L'Albanie actuelle (vieux nom qui, dans ses divisions et subdivisions officielles, n'a aucun emploi) est évidemment beaucoup plus grande que l'ensemble de tous les petits cantons ici désignés. Ces cantons formaient le sud-est de l'Albanie et le sud-ouest du sandjak actuel de Tricala. Cantacuzène nomme quelques hordes albanaises habitant sur les confins de l'Acarmanie-Étolie et de la Thessalie. Ce sont d'abord celles des montagnes aux environs de Balagrite et Janina, de Timore et Scrépari, de la Clisoure (III, 28). Puis viennent les Malacasis, les Bovies, les Mésorrhites, ainsi nommés, dit-il, de leurs

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

chefs (οἱ τὰ ὄρεινὰ τῆς Θεσσαλίας γενόμενοι Ἄλβανοι ἀβασίλευτοι Μαλακάσιοι καὶ Μπουῖοι καὶ Μεσορρίται ἀπὸ τῶν Φυλάρχων προσαγορευόμενοι περὶ δισχιλίου καὶ μυρίου ὄντες. II, 29). Sans l'ἀπὸ τῶν Φυλάρχων προσαγορευόμενοι, nous demanderions s'il n'y a pas quelque rapport entre Μίνσιος (de Βουραμίνσιος) et Μαλακάσιοι, entre Τόβσιος et Μπουῖοι; et Μεσαρίται nous semblerait bien l'altération de Μεσόριται.

(64) Ἦκεν ἐκ Μυσῶν. La Bulgarie, jadis Mæsie, même nom que Mysie. On sait que, chez les historiens et géographes du Bas-Empire, la Mysie proprement dite, la Mysie d'Asie, et surtout le nord de cette Mysie d'Asie, est dite ἡ Μυσία ἢ πρὸς τῷ Ἑλλησπόντῳ (d'où même le nom de Mysie hellespontique, ou Hellespont, dès le v<sup>e</sup> siècle de notre ère). La Bulgarie était alors régie par la dynastie de Stratsimir.

(65) Τῷ νέῳ Βασιλεῖ Ἀνδρονίκῳ τῷ τοῦ Βασιλέως Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου παιδί νύμφη Μαρία ἢ τοῦ βασιλέως Μυσῶν Ἀλεξάνδρου Θυγάτηρ τὸν ἑννατον ἄρτι τῆς ἡλικίας ἀμείβοντι χρόνον δεμῆλιξ οὔσα καὶ αὐτὴ σχεδόν. Il n'est pas question de cette princesse dans les Tables généalogiques des familles royales de Bulgarie, chez Du Cange (*Familie byzantinæ*, et appendices). C'est donc un nom qu'il faut ajouter à ceux qu'il donne. On va voir, un peu plus bas, que Marie (si tel est bien le prénom de la fille d'Alexandre; mais il faut un peu s'en défier, parce que trop souvent Grégoras est brouillé avec les noms propres) était du second lit. Elle avait en conséquence trois frères, Sisman, qui fut le successeur d'Alexandre, Acan ou Aægna [nom qui nous semble singulièrement défiguré<sup>1</sup>], et un troisième dont on ne sait pas le nom. On ignore pareillement celui de sa mère, la belle juive dont Grégoras nous apprend que le roi fut le parrain avant de devenir l'époux (voyez note 68). Un trait qu'il ne relate pas, et qu'il eût pu mentionner en trois mots, c'est que la première fois qu'il la vit, elle venait le solliciter à propos d'un différend (un procès?) qu'elle avait, on ne peut dire avec qui. — Puisque Andronic avait alors huit ans pleins, ou allait les avoir (car ἑννατον ἀμείβοντι indique qu'on troque la huitième année contre la neuvième, et non la neuvième contre la dixième; et ἄρτι ἀμείβοντι peut signifier qu'on va troquer, et ne pas être synonyme d'ἄρτι ἀμείψαντι), il était né, au plus tard, en mars, avril ou mai 1348 : en effet, κατὰ τοῦτον

<sup>1</sup> Ne serait-ce pas tout simplement Aægna pour Acania, en mouillant l'n?

τὸν χρόνον, que nous voyons au commencement de ce paragraphe, et qui nous rappelle le § 3, τοῦ ἤρος ἀρχομένου κ.τ.λ., ne nous permet pas d'aller tout à fait au bout du printemps de 1348, et, d'autre part, Jean Paléologue avait reçu la main d'Hélène Cantacuzène le 21 mai 1347 (Cantacuzène, IV, 4) ou le 20 (Grégoras, XV, xi, 8); il semble, d'ailleurs, qu'on ne peut guère réserver moins de treize ou quatorze mois pour l'espace entre la naissance d'Andronic et de son frère Manuel (or Manuel, mort le 16 juin 1425, à soixante-seize ans accomplis, naquit avant le 16 juin 1349; mais non en 1348, comme le prétend l'*Art de vérifier les dates*, dont l'erreur a causé ensuite celle de quelques savants. — On remarque sans doute les deux *Βασιλέως* qui se trouvent si près l'un de l'autre dans cette phrase, et dont le second est suivi de *Μυσῶν* : la nuance qui les sépare n'est pas analogue seulement à celle que veulent faire sentir les diplomates, lorsqu'ils disent *le Roi*, pour leur souverain, et *le Roi de la Grande-Bretagne*, *le Roi de Bavière*, etc., pour désigner un souverain étranger; *Βασιλεύς* sans régime, au génitif, soit exprimé, soit implicitement compris, c'est l'Empereur, et *βασιλεύς*, avec régime explicite ou implicite, c'est un roi. — Du mot *Βασιλεῖ* placé aussi devant Andronic, il est possible qu'on doive conclure que cet aîné des fils de Jean Paléologue avait été nominalement associé à l'empire; mais assez souvent les Byzantins expriment ainsi l'héritier présomptif, ce que nous eussions nommé, nous, le prince impérial. (Cp. p. 108, petite note en bas.)

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(66) *Εἶπετο δ' ἐκεῖθεν εὐθύς. Εἶπετο εὐθύς* veut-il dire qu'Irène vint quelque temps après, ou bien que les deux princesses venaient en même temps? En y réfléchissant, on sera porté à prendre un parti en quelque sorte intermédiaire, mais plus voisin pourtant de la seconde solution. Les deux princesses auraient été censées se rendre ensemble à Constantinople, cependant elles n'auraient pas fait voyage ensemble : chacune avait son équipage, sa suite; et la seconde ne serait passée qu'un jour ou deux après la première dans toutes les villes situées sur leur route.

(67) *Εἰρήνη ἡ τοῦ Βασιλέως αὐτοῦ Ἰωάννου τοῦ Παλαιολόγου ἀδελφή, πάλαι μὲν νύμφη πεμφθεῖσα τῷ τοῦ ρηθέντος Ἀλεξάνδρου παιδί, etc., jusqu'à ἐρασθεῖς.* Nous avons plusieurs remarques à faire sur ce passage. — 1° Irène est-il bien le nom de la princesse dont parle ici Grégoras? Il résulte de la collation de tous les auteurs byzantins qu'Andronic IV n'eut que deux filles, si l'on

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

en excepte une fille naturelle, leur aînée, du nom d'Irène, mariée à l'empereur de Trébisonde, Basile I<sup>er</sup>, et que, de ces deux filles, l'une effectivement épousa un fils d'Alexandre de Bulgarie, tandis que l'autre devint la femme du Génois Gattilusio; Cantacuzène et Grégoras font chacun mention du premier mariage; et nul doute que la première princesse ne soit la même que celle dont il est question ici. Voici ses termes (XI, vii, 1) : Ὁ δὲ Βασιλεὺς ἐνδημήσας ἐν Ἀδριανουπόλει ἅμα τῇ συζύγῳ δεσποίνῃ τὰς ἐκ πολλοῦ συμφωνίας ἤδη πρὸς πέρασ ἤγαγε, δὸς εἰς γυναῖκα τὴν θυγατέρα αὐτοῦ τῷ Ἀλέξανδρου παιδί τοῦ τῆς Μυσῶν ἀρχηγοῦ πεντεκαίδεκατον ἄγοντι τῆς ἡλικίας ἔτος ἑτῶν οὖσαν αὐτὴν ἐννέα. Καὶ ἦν τοιοῦτον εἰρήνη βαθεῖα μεταξύ Ῥωμαίων καὶ Μυσῶν. Mais Cantacuzène, sans offrir les mêmes détails d'âge, nous donne mieux : il sait le nom du jeune prince, qui s'appelait Michel Acan; il nous apprend que Michel était l'héritier présomptif, il y a plus, était déjà l'associé de son père; il nous dit enfin le nom de la mariée, et ce nom n'est pas Irène, c'est Marie. Nous transcrivons le passage (II, 44) : Ἦκε δὲ καὶ ὁ τῶν Μυσῶν βασιλεὺς Ἀλέξανδρος ἄγων καὶ τὸν υἱὸν Ἀσάνην Μιχάηλ, Βασιλέα καὶ αὐτὸν κεχειροτονημένον ὑπ' αὐτοῦ. Καὶ εὐλογίαι μὲν καὶ ἕσα ἱερῶς νενόμισται ἐπὶ τοῖς γάμοις ἐνδον ἐτελοῦντο τῆς πόλεως Ἀδριανοῦ· εὐαχίαι καὶ πύτοι καὶ ἕσα πρὸς τέρψιν ἐξέυρηντο τῆς ἐορτῆς παρὰ τοὺς τῆς Κομνηνῆς προσαγορευομένους λειμῶνας οὐ πολλὴ τῆς πόλεως διεσπικτότας παρὰ τὸν Τούντζαν ὠνομασμένον ποταμὸν. Ὀκτῶ δὲ ἡμέραις Ῥωμαίων καὶ Μυσῶν τοὺς τῶν σφετέρων βασιλέων γάμους συνορτασάντων, τῇ ἐννάτῃ ἅμα ἔω βασιλεὺς Ἀλέξανδρος καὶ Μυσοὶ τὴν βασιλέως θυγατέρα, βασιλίδα καὶ αὐτῶν Μαρίαν τὴν Παλαιολογίαν παραλαμβάντες ἀνεφόρησαν εἰς τὴν Μυσίαν· εἶποντο δὲ αὐτῇ καὶ Ῥωμαίων ἐκ τῶν ἐπιφανῶν πολλοὶ ἄχρι Τρινόβου<sup>1</sup>. Or Cantacuzène connaissait trop bien la

<sup>1</sup> Suivant M. Cousinery (*Voyage en Macédoine*, ch. ix (I, p. 220 et 221), le nom du prince de Bulgarie, époux de la sœur de Jean Paléologue, était demeuré inconnu jusqu'à notre époque; et ce nom, il croit l'avoir retrouvé à l'aide de quelques traditions que lui communiqua un religieux du couvent de Saint-Jean Prodrome, à Serrhes. Voici l'essentiel de ce passage (dans lequel l'auteur commence par mentionner les traditions que lui fait connaître ce religieux). « Il ajouta (le religieux) que le roi (le fondateur du monastère) se nommait Estienne, qu'il tenait sa cour à Serrès (*sic*), qu'il avait épousé Héléne, fille d'Andro-

nic III (Paléologue) et sœur de Jean V, lequel eut pour collègue Jean Cantacuzène (*sic*). Il nous dit aussi qu'Estienne était un prince très-pieux, ainsi que Jean V, qu'ils resserrèrent les liens de leur parenté et se réunirent pour la fondation de ce monastère. . . .

« Quoique l'histoire ne nomme point le fils du roi de Bulgarie qui épousa Héléne, fille d'Andronic III, il est facile de reconnaître, dans le récit de notre caloyer, le prince Estienne, contemporain, en effet, et beau-frère de Jean V.

« On peut bien se persuader que ce dernier prince, collègue de son beau-frère (*sic*) Can-



famille impériale pour qu'il ait pu se tromper sur les noms. Serait-ce donc que Grégoras ici prend l'une pour l'autre les deux belles-sœurs, et

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

tacusène, et mécontent de lui, se trouvant obligé de se retirer à Thessalonique, se lia étroitement avec Estienne pour trouver en celui-ci un soutien lorsqu'il voudrait reprendre ses droits à la totalité de l'empire.

« . . . Trois portraits, savoir ceux du roi et de la reine en habits royaux, et au milieu d'eux celui de leur fils, âgé de huit à dix ans . . . On peut reconnaître, par l'âge de l'enfant, que le mariage d'Hélène avec Estienne dut avoir lieu avant la mort d'Andronic, et qu'il fut un effet de la prévoyance de ce prince, lequel voulait, en mourant, faire à son jeune fils un allié puissant.

« On ne connaissait pas le nom du prince bulgare auquel Hélène avait été mariée; on ignorait aussi le nom de la ville où habitait le roi son mari. Le monument . . . . . éclaircit ces deux points: il fait connaître la ville de Serrès pour une de celles où résidèrent les rois de Bulgarie. . . . Cette ville se trouvait, en effet, placée au centre des conquêtes des Bulgares qui s'étaient établis jusqu'aux environs de Salonique. On pourrait inférer du choix que fit Jean V de cette résidence, lorsqu'il fut obligé d'abandonner Constantinople à son collègue Cantacuzène, qu'il comptait sur l'appui de son beau-frère pour se préparer les moyens de faire valoir ses droits à la couronne, ce qu'il effectua à l'âge de vingt-deux ans.

« Quoique les historiens ne fassent aucune mention des troupes que Jean V employa pour renverser du trône un guerrier tel que Cantacuzène, on ne peut douter que ce ne fût avec le secours d'Estienne, et que ce dernier ne se mit lui-même à la tête de ses troupes. »

Le Jean V de M. Cousinery est pour nous Jean VI, et Andronic III, son père, est Andronic IV (si l'on compte tous les Andronics qui l'ont précédé sur le trône) ou Andronic II (si l'on ne compte que les Paléologues). Cette synonymie établie pour qu'il ne puisse y avoir d'obscurité sur ce que nous avons à dire, nous ne pouvons nous dispenser de remarquer :

1° Que Cantacuzène avait donné le nom du fils d'Alexandre de Bulgarie, et qu'il est impossible de supposer erreur de sa part sur des faits auxquels il avait concouru, auxquels il avait en quelque sorte eu plus de part qu'Andronic lui-même (car il était le ministre tout-puissant et très-actif d'un prince très-inappliqué, très-ami du plaisir);

2° Que jamais roi de Bulgarie ne fit de conquêtes en Macédoine, et moins encore à cette époque qu'à toute autre, qu'en conséquence jamais roi de Bulgarie n'eut pour résidence Serrhes ou toute autre ville voisine;

3° Qu'au cas où il en eût été ainsi de 1350 (époque à laquelle Jean Paléologue vint habiter Thessalonique) à 1354 (époque qui vit son retour à Constantinople), le roi de Bulgarie étant Alexandre, et non son fils, c'est Alexandre qui aurait tenu sa cour à Serrhes (à moins qu'on ne prouve qu'il s'était associé son fils, et que l'un continuait de résider à Ternova, tandis que l'autre avait choisi Serrhes pour capitale);

4° Que l'on sait parfaitement par Cantacuzène, par Grégoras, par Ducas, par Chalcondylas, par les légendes serves, par les inductions qui ressortent des historiens ottomans, à qui était Serrhes à cette époque, et qu'elle était aux Serves, non aux Bulgares, aux Serves qui l'avaient conquise pendant la guerre de Cantacuzène contre la régente Anne de Savoie, et qui n'en furent dépossédés que par les Turcs;

5° Qu'ainsi soumise aux Serves, elle était par cela même à leur roi, cet Étienne Douchan dont nous avons tant parlé [et qui, nous l'avons dit, avait donné à son fils le titre de roi et le gouvernement nominal de la Serbie dont Ouscoub (Scupi) était la capitale, pour s'intituler tsar ou empereur et venir résider à Serrhes, en attendant qu'il pût trôner à Thessalonique], et que c'est là l'Étienne dont le caloyer avait entendu et répétait le nom;

6° Que l'épouse d'Étienne, en effet, se nom-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

que la princesse bulgare aurait eu nom Irène<sup>?</sup> ou bien serait-ce que la fille d'Andronic aurait porté le double prénom d'Irène-Marie<sup>?</sup> Ni l'un ni l'autre, pourtant, ne nous semble plausible. — 2° Est-il possible de préciser cette date un peu vague, *παλαι*<sup>?</sup> Oui, et même très-facilement. D'une part, le texte de Cantacuzène et celui de Grégoras, aux environs des passages ci-dessus transcrits, amènent à la date de 1338 (qui tombe entre la fuite du jeune comte Nicéphore, au commencement de 1338, et l'insurrection d'Acarnanie en 1339), de l'autre, il est connu qu'Anne de Savoie (l'impératrice, femme d'Andronic IV) était enceinte au commencement de 1330, lors de la maladie qui mit son époux à deux doigts de la mort, et qu'elle eut une fille (car Jean, né le 16 juin 1332, était l'aîné des deux princes impériaux) : née en 1330, cette fille eut huit ans accomplis et entra dans sa neuvième année en 1338. On pourrait présumer, il est vrai, si l'on n'avait que cette preuve, que la princesse, venue au monde en 1330, n'était pas l'aînée des filles d'Andronic et d'Anne, puisque leur mariage avait eu lieu en octobre 1326 (Cantac., I, 42; Grégoras, VIII, 12), et qu'un premier fruit de cette union aurait pu entrer dans sa neuvième année, dès 1335. Mais,

mais Hélène, mais que jamais fille d'Andronic III ou IV, jamais sœur de Jean Paléologue ne s'appela Hélène (l'erreur ici provient de ce que c'est la femme de Jean qui portait ce nom);

7° Que l'enfant d'Étienne et d'Hélène est une preuve nouvelle de l'impossibilité de voir le fils d'Alexandre de Bulgarie et de la princesse impériale sœur de Jean dans le roi et la reine du couvent de Saint-Jean Prodrome (cet enfant, c'est évidemment Ouroch, dont l'âge se trouve ainsi déterminé avec certaine approximation);

8° Qu'enfin, on sait très-bien comment Jean Paléologue rentra dans Constantinople et triompha d'un guerrier tel que Cantacuzène, que ce fut par son frère et à l'aide du pirate génois François Gattilusio, que certainement Étienne Douchan ne fut pour rien dans cette restauration, et qu'il n'était même pas dans la politique cauteleuse de ce monarque ambitieux de mettre fin, par le triomphe de Jean, aux dissensions qui déchiraient l'empire et grâce aux

quelles il s'était emparé de tant de provinces.

Nous ne voyons même rien qui atteste la fondation en commun par Étienne et par Jean du couvent de Saint-Jean Prodrome. Il y eut bien un temps où ces deux princes se rapprochèrent, ce fut en 1352; et on le savait parfaitement par Cantacuzène, qui même nous fait connaître la présence d'Hélène de Bulgarie en Macédoine (IV, 27), à Serrhes, par conséquent. Nous pouvons le certifier bien mieux encore maintenant, après avoir lu le XXVII<sup>e</sup> livre (inédit) de Grégoras, lequel nous apprend que Jean avait promis de répudier et de livrer au tsar Hélène Cantacuzène, sa femme, pour épouser une sœur d'Hélène de Bulgarie. Faut-il en conclure que, pour ratifier et sanctifier en quelque sorte leur entente cordiale, ils formèrent le projet et commencèrent la construction du monastère de Saint-Jean Prodrome? On peut en être tenté; mais rien n'est moins clair, et les trois portraits (d'Étienne, Hélène et Ouroch) attesteraient plutôt que le kral s'attribuait à lui seul le mérite de fondateur.

dès que la date du mariage est fixée à 1338, par la série des faits relatifs à l'Acarnanie, on sentira que la princesse mariée au jeune Michel n'était pas la cadette, puisque le mariage d'une fille d'Andronic et d'un fils d'Alexandre avait été stipulé par une clause du traité de Rhosocastre en 1332 (Cantacuzène, II, 26; Grégoras, X, 4, et de là, dans le passage ci-dessus, XI, VII, 1 : *τὰς ἐκ πολλοῦ συμφωνίας*), puisque Alexandre hâta cette union de tous ses vœux, puisque l'âge trop tendre des princesses en retarda seul la réalisation, puisque, en conséquence, si l'aînée fût née avant 1330, la cérémonie nuptiale eût eu lieu avant 1338. Nous pouvons conclure de là quel était l'âge de la princesse, quand elle revint à Constantinople : elle n'avait au plus que vingt-six ans. — 3° Les expressions *νύμφη πεμφθεῖσα* ne disent pas absolument tout, puisque Andronic fit mieux que d'envoyer la princesse à Michel Açan, il la lui amena, il la lui remit aux mains lui-même, et, puisqu'il y eut plus que fiançailles, il y eut mariage entre la princesse byzantine et l'héritier présomptif et co-régent d'Alexandre, à moins que l'on ne prenne *νύμφη* pour le synonyme d'*épouse*. — 4° Quant aux événements postérieurs à ce mariage, il faut ajouter que Michel Açan périt empoisonné par les intrigues de sa belle-mère, la juive dont il est parlé un peu plus bas, et que la première femme d'Alexandre, non-seulement avait été répudiée, mais fut mise en prison par son mari. Toutefois il restait encore un fils du premier lit : c'était Stratsimir, qui, lors de la mort d'Alexandre en 1353 (selon Orbinus, p. 472, qui rejette avec raison la date de 1350<sup>1</sup>), prit le titre de roi, mais ne put se soutenir et fut obligé de se contenter de la possession de Viddin, tandis que Sisman, dit aussi Marco Kraliévitich<sup>2</sup>, l'aîné de ses frères du second lit, gardait la souveraineté sur tous les Bulgares. Il est croyable que le retour de Marie se lie, de manière ou d'autre, à ces troubles pour la succession et à l'insuccès de la cause des enfants du premier lit. Peut-être aussi songeait-elle depuis longtemps à revenir (car généralement les princesses byzantines semblent s'être beaucoup déplu dans toutes ces cours de Bulgarie, de Serbie, où la politique forçait leur famille à les marier). Mais, même en ce

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

<sup>1</sup> En effet, on voit encore en 1352 Alexandre s'unir à Jean Paléologue, aux Vénitiens et aux Serves, contre Cantacuzène (Cantacuzène, IV, 33, 34).

<sup>2</sup> C'est Frantzès qui l'appelle Marko (I, 18). Nous concluons le patronymique *kraliévitich*

(fils de roi), des deux noms *Crajoivicus* et *Cracevicus* qui se trouvent, l'un dans Paul-Jove, l'autre dans Lœwenklau. Il ne faudrait pas le confondre avec le Marko Kraliévitich, héros favori des *Chants serbes*, lequel était le fils aîné de Voukachin.

cas, elle dut naturellement ajourner l'exécution de son dessein jusqu'à l'expulsion de Cantacuzène, l'ennemi de sa famille, l'ennemi aussi d'Alexandre, sur les États duquel souvent il détournait les Turcs. — 5° Sur la juive, seconde femme d'Alexandre, voyez la note 68, plus bas. — 6° Ne pourrait-on soupçonner que Marie de Byzance fut le principal agent du mariage entre Andronic, son neveu, et la jeune Marie de Bulgarie?

(68) Ἄρτι προσαγαγὼν τῷ Θεῷ ταύτην αὐτὸς βαπτίσματα. Le baptême préalable de la juive était connu (voyez Orbinus), mais que ce fût Alexandre lui-même qui eût été son parrain, c'est une circonstance qu'on ignorait. Le récit de Grégoras est-il exact? c'est ce qu'il n'y a guère de moyens de vérifier.

(69) Τοῦ Θερού ἀρχομένου. Celui de 1356. Voyez la note 1 du § 3.

(70) Τῶν υἱέων ἕνα. Voyez ci-après note 85, sur le rang du prince parmi ses frères, quant à la date de la naissance.

(71) Τοῦ τῆς Βιθυνίας σατραπόου Ἰρκανοῦ. On reconnaît ici le second sultan des Ottomans, Ourkhan, successeur d'Osman I<sup>er</sup> et prédécesseur de Mourad I<sup>er</sup>. Ourkhan régna, comme on sait, de 1326 à 1358 ou 1359. Son nom est mieux représenté par Cantacuzène qui l'appelle Ὀρχάνης, que par Grégoras, car l'ο, lorsqu'on le prononce comme les Italiens dans *soave*, se rapproche du *damm* oriental, et l'aspiration si âpre du ζ a son analogue dans le χ. Toutefois, il y a ceci à dire, pour excuser Grégoras, que quantité de noms asiatiques et barbares présentent ainsi l'ou transfiguré en υ, lorsqu'ils passent de l'idiome indigène dans le grec, ou du grec à l'idiome indigène [*Kour* et *Cyrus*, *Kouban* et *Hypanis*, *Tchoudes* et *Scythes*, *Tsour* et *Tyr*, *Strouma* et *Strymon*]; ce qui n'empêche pas cependant que Grégoras, en écrivant Ἰρκανός, n'ait cédé au désir un peu puéril d'avoir un nom déjà connu, déjà grécisé, en quelque sorte, par l'emploi qu'en avaient fait les Grecs et les Romains en écrivant l'histoire de la Palestine pendant le siècle qui précéda l'ère chrétienne. — Σατραπόου, l'ancien شترپ پهلوي ou parsi, pour désigner un sultan, un émir, est évidemment un anachronisme (nous dirions presque un *anatopisme*, si nous ne reculions devant un mot nouveau), mais un de ces anachronismes dont fourmillent les annales du moyen âge. Tous les Byzantins de cette période s'expriment ainsi, et nous ne nous

arrêterions pas même à cette faute, si nous ne voulions en même temps faire remarquer que l'application de ce titre aux émirs turcs de l'Asie Mineure a moins droit de surprendre que tant d'autres incorrections de même genre. D'une part, les Grecs anciens, à cause du voisinage, avaient beaucoup connu les satrapes de l'Asie Mineure; de l'autre, les Turcs étaient censés venir de Perse et parler le persan (n'était-il pas naturel alors de donner à leurs chefs, aux lieutenants de leur maître suprême, ce titre de satrape?). — Quant à *τῆς Βιθυνίας*, il faut bien remarquer que ce mot ne désigne ici que très-imparfaitement les possessions d'Ourkhan. Primitivement, sans doute, Osman, son père, avait eu trois places fortes, Biledjik, Yarhiçar, Aïnegheul, toutes les trois en Bithynie; mais cela ne faisait pas le cinquantième de la Bithynie. A l'époque à laquelle nous sommes, il n'avait encore probablement, ni toute la Bithynie, ni seulement la Bithynie : car, 1°, en 1356 seulement, expirait Gasi-Tchelebi, possesseur de la Bithynie orientale d'Héraclée, à Sinope, et la dynastie des Kisil-Ahmedli, à Kastemouni, se soutint encore plus longtemps; 2° il est certain que déjà Ourkhan avait mis fin à l'indépendance de l'État de Karasi (ancienne Mysie), en profitant des querelles survenues entre les enfants d'Adjanbeg pour intervenir entre eux, et qu'en Europe même, Souleïman, son fils, venait de s'emparer (en 1354) de Gallipolis et des villes voisines. Vainement, au reste, on voudrait, même en permettant d'user de toute l'élasticité possible, identifier les dix émirats seldjoukides les plus connus (le *Mesalek-el-absar*<sup>1</sup> en compte quinze) à des provinces ou régions de l'Asie Mineure. Karasi n'occupait pas toute la Mysie; Sarou-khan, Aïdin avaient plus que la Lydie à eux deux, si l'on va du nord au sud, ils avaient moins que la Lydie, si l'on marche de l'ouest à l'est (même en exceptant Philadelphie et Phocée); ni Mentech ni Hamid n'étaient maîtres de toute la Carie; Tekke dépassait la Lycie, mais ne possédait pas toute la Pamphylie; ni la Pisidie, ni la Lycaonie, ni toutes les deux ensemble ne répondent tolérablement à l'émirat de Kermian dont Kou-taïeh était le chef-lieu; c'est presque aussi superficiellement qu'on verrait dans l'État de Karaman l'ancienne Phrygie; Kastemouni n'est ni la Phrygie septentrionale entière, ni la Galatie; Gasi-Tchélebi avait un pied en Paphlagonie, un autre dans l'est de la Bithynie. Il resterait d'ailleurs beaucoup à faire, si l'on voulait sérieusement déterminer et l'étendue et le nombre des émirats, à partir du démembrement de l'empire de Roum jusqu'à leur

<sup>1</sup> Analysé par M. Quatremère, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, XIII.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

absorption dans l'empire ottoman ; et ce ne serait pas même assez pour atteindre la solution, que de comparer les nomenclatures et indications, chacune fautive et pleine de lacunes, de Pachymère (V, 9), de Grégoras (VII, 1, 1), de Chalcondylas (I, p. 6 A et B de la *Byzantine* de Venise), des historiens turcs et du *Mesalek-el-absar*. Ajoutons, pour terminer, qu'on peut s'étonner de voir que pas un des écrivains byzantins, en désignant par des noms grecs les émirats nouveaux (dont sept aujourd'hui sont des subdivisions du pachalik d'Anadhouli, portant le nom de leurs premiers émirs indépendants, ainsi que la Karamanie rangée parmi les pachaliks), n'ait employé du moins les dénominations officielles introduites au VIII<sup>e</sup> siècle, en d'autres termes, la division et la nomenclature par *thèmes*. Cette particularité ne s'explique qu'en admettant que jamais cette nomenclature ne devint populaire, ou qu'elle tomba de bonne heure dans un profond oubli, ce qui se conçoit d'autant mieux qu'au IX<sup>e</sup> et au X<sup>e</sup> siècle presque tous les thèmes de l'Asie devinrent la proie des Musulmans.

(72) Πολυετῶν κακῶν. En effet, les guerres civiles duraient presque sans interruption depuis 1341, c'est-à-dire depuis quinze ans ; et il ne faut pas oublier que, sous Andronic III, de 1320 à 1328, trois fois il y avait eu des hostilités, bien qu'elles n'eussent été ni aussi désastreuses, ni aussi mêlées d'invasions étrangères, ni aussi continues (car en tout elles n'avaient pris que la valeur de deux ans).

(73) Μετὰ. Ce qui va suivre n'est vrai qu'en supposant qu'on ait le dos tourné au nord, le front vers le midi, et, par conséquent, l'est à gauche et l'ouest à droite. C'est aussi ce qu'on va voir un peu plus bas (τὰ εὐώνυμα καὶ πρὸς ἑω πλευρά). Telle est, en effet, la position de celui qui, placé à Constantinople, redescend le détroit de ce nom, pour se rendre à la mer de Marmara : pour lui, cette mer se présente après le détroit. Pour un Grec ancien, au contraire, la Propontide est située *avant* le détroit, et nous eussions trouvé (au lieu de μετὰ) πρὸ (τοῦ τοῦ Εὐξείνου πόντου αἰχένος). Cf. note 75.

(74) Αἰχένα. Ces noms tirés de parties du corps, pour être appliqués à des points ou à des positions géographiques, ne sont pas rares. On dit un bras de mer, une langue de terre, un dos de pays, une gorge, un col, bien

que *col*, dans le français, ne corresponde nullement à l'*αύχην* que nous trouvons ici. Il y a d'ailleurs cette différence, que, lorsque nous disons le *col* de Nice, le *col* de Tende, nous ne pensons plus le moins du monde au sens primitif de *cou*, et qu'en conséquence il n'y a point là de métaphore. Dans le passage de Grégoras, au contraire, *αύχένα*, pour indiquer le détroit de Constantinople, est légèrement métaphorique. Cp. note 80.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(75) *Θάλασσα τις βραχεῖα*. Il s'agit de la mer de Marmara, qui, effectivement, le dispute pour le peu de dimension aux mers du globe les plus petites (à la mer d'Azof, par exemple, à la mer d'Irlande, pour ne pas parler des petites mers intérieures. On pourrait même prétendre que les anciens ne regardaient pas ce bras de mer comme une mer, puisqu'ils l'appelaient Propontide (ce qui peut se traduire par *eaux en avant de la mer*, tout aussi bien que par *mer antérieure*). Il est vrai que, dans cette hypothèse, il est assez piquant de voir refuser le nom de mer à une masse d'eau de plus de 10 000 kilomètres carrés, tandis qu'un simple détroit (le détroit des Dardanelles) portait le nom pompeux de mer d'Hellé (*Ἑλλησποντος*).

(76) *Μέτριον ἔχουσα τὸ τε μήκος καὶ πλάτος*. En effet, Méla (I, 1), décrivant l'Hellespont, la Propontide, le Bosphore de Thrace, dit : « Adeoque « in arctum agitur ut minus mille passibus pateat; inde se rursus, sed *mo-* « *dice admodum*, laxat rursusque etiam quam fuit arctius exit in spatium. » La mer de Marmara est comprise, pour la latitude, entre 40° 20' et 41° 7' (position de Sélymbrie), pour la longitude (à l'est de Paris) entre 24° 21' (si l'on fait partir la mer d'à peu près moitié chemin entre Gallipolis et Lysimachie) et 27° 38' (fond du golfe d'Isnikmid). C'est donc, en un sens, 0° 47' de dimension, c'est-à-dire 81 kilomètres à peu près (et cette distance peut être admise, vu qu'effectivement on peut trouver sur les deux côtes, méridionale et septentrionale de cette mer, des couples de points ainsi séparés par 47 minutes). Mais, dans l'autre sens, on ne peut procéder de même : nulle part il n'y a entre la côte occidentale et la côte orientale, sur un même parallèle, des points distants de 3° 17' : la plus grande distance est de 2° 46' sur le parallèle de Ganos; et, à cette latitude, le degré de longitude ne valant plus que 80 kilomètres à peu près, la distance est de 220 kilomètres. La largeur moyenne peut aller à 140 kilomètres, si l'on fait abstraction de la grande saillie de terrain entre les deux golfes. [Il

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

est bien entendu que nous prenons la largeur d'ouest à est, la longueur de nord à sud.]

(77) Οἶον εἰπεῖν ἑκατέρω ἑκάτερον ἰσομέτρητον μήκει πλάτος καὶ πλάτει μήκος. Il est fort heureux, pour l'exactitude, que Grégoras ait restreint son assertion par οἶον εἰπεῖν : on vient de voir, par la note précédente, que les deux dimensions linéales de cette mer sont entre elles comme 8 est à 22. Et si, par aventure, on arrêta ce que nous avons appelé la largeur à l'entrée du golfe de Moudania, comme si les deux prolongements orientaux ou n'en faisaient point partie, ou ne devaient pas figurer en ligne de compte, la dimension d'ouest à est se réduisant à moins de 150 kilomètres, le rapport se trouverait encore de 8 à 15 tout au plus.

(78) Ταύτης παρὰ τὰ εὐώνυμα καὶ πρὸς ἕω πλευρά. Voy. plus haut note 73.

(79) Ἀκρωτήριον n'est pas ici un promontoire dans le sens strict. Mais, si l'on se dit qu'un promontoire peut être vaste, énorme même, tout comme il peut être petit, si l'on se dit que toute forte saillie de terrain, avançant de dix lieues en mer, a droit, pourvu qu'en même temps elle soit de hauteur remarquable, à ce titre de *promontorium*, qui implique à la fois élévation et saillie, on verra que ce triangle, compris entre les deux golfes par lesquels se termine la mer de Marmara, réunit bien les deux qualités du *promontorium* (bien que, pour la clarté, nous employions en français un autre mot que promontoire), et qu'*ἀκρωτήριον*, en grec, n'est pas moins juste. En effet, il court de 26° 51' (sa pointe S. E.) et 27° 38' (pointe N. E.) à 26° 39' (sa pointe O.) : il offre un sommet très-élevé, dit mont Arganthonius; et sa pointe occidentale est un cap réel, avec un temple de Neptune, l'un et l'autre dits Posidium; c'est aujourd'hui le cap *Fagona*? (Cf. Méla, I, 19.) Ἐπίμηκες, d'ailleurs, donné comme adjectif et correctif, achève de rendre *ἀκρωτήριον* très-convenable. On comprend, en effet, combien ce mot est juste, quand on voit la saillie en question se prolonger obliquement sur près d'un degré de longueur, c'est-à-dire sur 72 kilomètres, au moins, à vol d'oiseau.

(80) Δίσει μέχρι μέσης σχεδὸν αὐτῆς. Cela ne serait vrai que moyennant bien des restrictions, bien de réductions; et *σχεδὸν* est bien faible pour



pallier l'inexactitude. En effet, la demi-distance de  $26^{\circ} 51'$  à  $24^{\circ} 21'$  est par  $25^{\circ} 36'$ ; de  $27^{\circ} 38'$  à  $24^{\circ} 52'$  (parallèle de Ganos), ce serait  $25^{\circ} 45'$  : or le cap Posidium n'est que par  $26^{\circ} 27'$ . En moyenne, et supposant le golfe du sud plus enfoncé vers l'est, et le golfe du nord réduit d'autant, la saillie ne va guère qu'au tiers de la largeur totale de la mer de Marmara.

Ὅσπερ εἰς τινα σκέλη δύο μερίζον κ.τ.λ. Nous n'insisterons pas beaucoup sur la justesse de *τινα σκέλη*, qui, pourtant, ne laisse pas d'être frappante, pour peu que l'on se figure le mer de Marmara placée la côte occidentale en haut : seulement, il est visible que, dans cette hypothèse, le détroit de Constantinople, qui se trouverait à droite et vers le haut, ne ressemblerait plus à un cou. Mais peu importe, et, d'ailleurs, l'*αὐχένα* qui commence la description est dit à propos de la mer Noire. Grégoras, au reste, dans tout ce passage, nous montre qu'il était assez habile géographe. Il saisit bien et s'applique à mettre en relief le trait majeur de la configuration de la mer de Marmara vers l'est, sa bifurcation en deux golfes qui sont comme sa monnaie de ce côté, et qui, pris ensemble, équivalent presque, très-grossièrement, il est vrai, à un tiers de cette vaste nappe d'eau. Il n'est qu'une autre mer qui présente quelque chose d'analogue, c'est la mer Rouge, qui forme, à ses deux extrémités nord, les golfes Héroopolite à l'ouest, Élanite à l'orient (aujourd'hui golfes de Suez et d'Akabah). On pourrait y joindre encore, pourtant, la mer Blanche, dont la côte orientale présente, au sud, les golfes de la Dvina et de la Mézen : mais il y a cette différence, entre ces deux golfes russes et ceux dont il vient d'être parlé, qu'ils ne forment pas, à eux seuls, la totalité de la côte maritime sur laquelle ils se dessinent.

Καθάπερ ἰσθμός. Prise au pied de la lettre, la comparaison n'est pas heureuse. Si cette saillie de terrain était à peu près rectangulaire et offrait, du moins, deux côtés grossièrement parallèles, il lui manquerait encore, pour être un isthme, de joindre, soit une presqu'île au continent, soit deux continents ensemble ; mais, triangulaire comme elle l'est, elle n'y ressemble ni de près ni de loin ; on ne pourrait dire même *καθάπερ*. Mais Grégoras écrit sous cette impression juste, qu'avant de signifier *isthme*, *ισθμός* a été virtuellement pour les Grecs *étranglement*, *rétrécissement* [*ισθ* ou plutôt *ισ*... égalant *σχ*, *ισχ*, qu'on voit dans *σχεδόν*, *σκέτλιος*, *ισχνός*, etc.].

(81) Ὀνόμασι διαφόροις εἰς εὐσύνοπλον σύνεσιν... Grégoras n'exprime pas ici avec la dernière justesse l'idée qu'il a en tête. Ce n'est pas la différence

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

des dénominations qui fait sentir synthétiquement la configuration orientale de la mer de Marmara, c'est-à-dire ce couple de bassins allongés qui la terminent à l'est; c'est le fait même des dénominations, distinctes d'ailleurs, puisque les objets sont distincts, mais qui ont ceci de pareil, que le mot *golfe* en fait partie. Plus il y a de parité dans les noms, plus le parallélisme est saisissable; et, sous ce point de vue, par exemple, les deux noms actuels *golfe d'Isnik* et *golfe d'Isnikmid* ont quelque chose de plus heureux de plus favorable à la compréhension synoptique, que les deux noms anciens.

(82) Ὁ μὲν Δασκέλιος. On reconnaît sans peine ici le plus méridional et le moins profond des deux golfes orientaux de la mer de Marmara, celui qu'on nomme aujourd'hui golfe de Moudania, ou golfe d'Isnik, et qui, pour ceux des anciens qui le désignaient par un nom (car tous n'en sont pas là, voyez Méla, I, 19), était tantôt le golfe de Cios (Κιανὸς κόλπος), tantôt, et moins souvent, le golfe Dascylique. Mais, et l'orthographe, et la forme du mot donné par Grégoras, et l'ordre qu'il suit en nommant les deux golfes, et diverses autres particularités encore, nous semblent mériter un moment d'attention. — 1° Puisque Grégoras part du nord et du détroit de Constantinople, en tournant immédiatement à gauche, c'est-à-dire à l'est, son périple devrait d'abord le conduire au golfe d'Isnikmid, que cependant il va nommer le dernier. Est-ce à dire que c'est plus particulièrement aux environs de ce dernier que le prince avait les terres de son apanage, que c'est dans les eaux de ce dernier qu'il fut pris? N'eût-on pas d'autre indice, la conjecture ne serait pas absolument vaine; mais Cantacuzène la change en certitude, IV, 44 (voy. note 86). — 2° Grégoras est le seul qui écrive Δασκέλ... au lieu de Δασκύλ... A-t-il tort? Pour répondre, il faudrait savoir quelle était la prononciation usitée de son temps. Autant il est sûr que les anciens ont toujours écrit *Dascyl...* (voyez Strabon, Hérodote, Plin, Méla, etc.) et que le Δυσκολίας du concile quinisexte est une fausse leçon provenant surtout de la transposition de l'υ, autant il est possible qu'au fort du moyen âge, on ait dit Δασκίλ..., d'où il devenait bien facile de passer à Δασκέλ... [témoin le thème d'*Obsequium* devenu Ὀψίκιον, dans Constantin Porphyrogénète]. Nous sommes donc loin de conseiller la substitution de Δασκύλιος à Δασκέλιος, et nous penchons à croire qu'à l'époque de Grégoras c'était la forme usuelle, en conséquence, une forme à noter. — 3° La terminaison en *ios* ne mérite

pas moins de l'être, bien qu'elle ne soit pas absolument inconnue. Mais elle pouvait sembler suspecte. M. Dindorf, aux art. *Δασκυλίτης*, *-ῖτης* et *Δασκυλῖς* de la nouvelle édition parisienne du *Thesaurus linguæ græcæ* de Henri Étienne, cite bien ce passage d'Étienne de Byzance, Ἔστι δὲ Δασκυλίτις λίμνη, ἢ Δασκυλία, ὥστε Δασκύλιος ὁ πολίτης, mais, après avoir dit : « Conjecisse potius, ut sæpe, quam compertum habuisse videtur. » Il faudrait désormais, ce nous semble, renoncer à ce doute en présence de l'autorité de Grégoras, qui corrobore si bien celle du géographe byzantin; car Grégoras, imitateur évident, soit de la moyenne, soit de la haute antiquité, n'a pu employer la terminaison en *ιος* que sur des autorités, ou parce qu'elle n'avait rien de choquant pour des oreilles grecques. Du reste, il faut le dire, il n'y avait pas besoin de cette nouvelle autorité pour admettre *Δασκύλιος*. D'une part, Pline, qui toujours copie quelqu'un lorsqu'il nous relate des faits, et Pomponius Méla (I, 19) écrivent *Dascylos*, d'où naturellement l'adjectif *Dascylius*, bien qu'il eût été possible aussi de faire *Δασκυλεύς* pour l'habitant, et *Δασκυληνός*, tant pour l'habitant que pour l'adjectif de choses; de l'autre, nous trouvons en toutes lettres *Δασκυλίου ἀκρωτηρίου*, dans Constantin Porph., *Thèmes* (I, 4). [Disons en passant, puisque nous en sommes sur le nom et l'orthographe ou l'orthoépie du nom de la ville, que la troisième syllabe se trouve tour à tour écrite *λι* ou *λει*, non-seulement chez des écrivains différents, mais chez les mêmes, chez Strabon, par exemple, et chez Hérodote, de cinq siècles plus ancien, et chez Ptolémée, de deux siècles plus jeune, et chez Étienne de Byzance, qui, à l'article *Ἀντιγόβεια*, tout en écrivant qu'Eudémon et Arcadius font de la troisième syllabe une diphthongue, écrit *Δασκύλιον*, et qui, un peu plus bas (art. *Ἀσκανία* et *Βρύλλιον*), devient infidèle à *ι*. Évidemment, ces variations ne sont d'aucune importance, pas plus que celles de *Δασκυλίτις* et *Δασκυλεῖτις* que l'on rencontre aussi : la première forme, toutefois, est de beaucoup la plus usitée.] — 4° Qu'on ait donné au golfe qui termine à l'est la Propontide, le nom de golfe de Cios, cela se conçoit, puisque Cios est justement au fond, à l'angle est du golfe. Mais *Dascylium* est sur l'Horisius (très-probablement, ou plutôt certainement, le Niloufer des modernes), à dix kilomètres de la mer, et sur le bord est d'un petit lac ou grand étang qu'on appelait de son nom *Δασκυλίτις λίμνη*, et son emplacement est encore marqué, sur les cartes un peu anciennes, par le nom de *Diaschillo* (*Ioskity*, par erreur chez quelques modernes) : comment le nom de golfe *Dascy-*

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

lique a-t-il pu rivaliser avec celui de golfe de Cios? serait-ce parce que la région environnante, le littoral, auraient été nommés Dascylie ou Dascylitide, et qu'en ce cas, *Δασκέλιος κόλπος* serait plutôt le golfe de Dascylie que le golfe de Dascyle (c'est ainsi qu'on a des golfes de Finlande, de Bothnie, de Livonie, de Gascogne)? ou bien, en est-il de notre golfe comme du golfe de Lyon<sup>1</sup>, dont Lyon est si éloigné? ou, pour ne pas aller chercher un exemple si loin, le nom de golfe Dascylique a-t-il été, dans l'antiquité, ce qu'est celui de golfe d'Isnik dans les temps modernes, puisque Isnik ou Nicée se trouve, non sur le golfe, mais à l'extrémité orientale du lac Ascagne des anciens, lac joint au golfe par le Cios, mais tout aussi distinct du golfe que le lac Ladoga peut l'être du golfe de Finlande? ou bien, enfin, serait-ce que ces contrées auraient été bouleversées par quelque grande commotion de la nature, et que jadis Dascylum aurait été sur la côte, ainsi que Pline nous engage à le croire par ce passage que nous n'avons vu ni discuter, ni même remarquer, bien qu'extraordinairement curieux (V, 40): «*Urbs fuit immensa, Attusa nomine, nunc sunt XII civitates, inter quas Gordiu Come quæ Juliopolis vocatur, et in ora Dascylos* <sup>2</sup>. » Hardouin ici se borne à entasser quelques indications dont une seule est utile (celle de Strabon) et une seule un peu curieuse, celle du concile quiniséxe où on lit *Ἰσίδωρος ἐπίσκοπος Γορδοσέρβων* et *Ἰωάννης ἐπισκ. Δυσκολίας* (voyez plus haut). Ce qu'il eût fallu surtout tirer à clair, c'était l'*in ora*. C'est ce que

<sup>1</sup> Car nous n'admettons pas que le nom vrai soit *golfe du Lion*.

<sup>2</sup> Voici ce qui nous semble mériter d'être relevé, d'être expliqué par des rapprochements ou des inductions, dans cette petite phrase de Pline. — 1° Le fait qu'une grande ville, une capitale en quelque sorte avait existé dans ces parages, puis fut détruite comme Troie peut-être, est certes quelque chose de curieux, d'inconnu, la tradition relatée par Pline n'a rien pourtant de plus suspect que toute autre tradition du même temps et du même pays. — 2° Le nom d'*Attusa* est fort curieux. Aty est lié à la Phrygie. Ces parages, jadis, faisaient partie de la Phrygie. Ni Pessinonte, ni le Sangarique ne sont loin de là. Est-ce à dire que la grande ville en question fut la capitale d'Atys? — 3° Nous ne croyons pas aux *douze cités*, au

lieu desquelles nous présumons qu'il faut entendre douze villes ou plutôt douze bourgades (Pline aura mis *civitates* où *urbes* serait peut-être trop fort déjà, et il aura mis *urbs* où il y avait *civitas*, ou plus encore que *civitas*, où il y avait un empire). Mais la dispersion d'un État en petites fractions isolées n'en est pas moins un fait de l'histoire traditionnelle de l'époque reculée qu'il nous représente; et ce nombre presque symbolique, *douze*, tout en nous attestant une haute antiquité, peut être un vestige exact, qui donne le chiffre des tribus réunies dans la cité d'Atys. Nous aimons à savoir que Romulus commandait à trois tribus, qui, subdivisées, donnèrent trente; que Thésée en réunit quatre pour former tout ce qui fut Athènes; qu'Arpad en amenait sept en Hongrie; que les Raséna établirent douze lucumonies en Étrurie;

nous allons tenter de faire, et il en résultera une solution facile aux questions ci-dessus posées. Non, jamais Dascylium n'a été au bord de la mer; car nul périple ancien n'en parle, et Ovide, au livre XV des Métamorphoses, lorsqu'il énumère complaisamment toutes les traditions relatives aux changements amenés par les commotions terrestres, et Pline, au livre II, lorsqu'il enregistre tout ce qu'il a pu réunir de faits analogues, ne nomment pas Dascylium, qui appartenait à un pays des plus connus aux Grecs, et dont ils n'eussent pas plus ignoré le changement de position que nous n'ignorons celui d'Aigues-Mortes. Et quant à l'erreur de Pline, il est facile de s'en rendre raison. Toujours prenant ses notes précipitamment et avec des abréviations, ne les rédigeant souvent que beaucoup plus tard et lorsqu'il avait perdu de vue les objets, il relut sans doute mal ce qu'il avait écrit ou dicté sur Dascylium, et, au lieu par exemple d'*Orisio adjacens Dascylos*, ou *ad Horisium Dascylos*, ou quelque chose d'approchant, il crut voir *oræ adjacens*, ou *ad oram*, et il en fit *in ora*. On peut donc en toute confiance renoncer à la chimère d'un retrait de la mer en ces parages, et le golfe a naturellement pris le nom de golfe dascylique, soit à cause de la ville qui n'en était qu'à quelque distance, soit aussi à cause de l'aspect général du pays, sans que l'on songeât à distinguer le canton du chef-lieu ou le chef-lieu du canton. — 5° C'est qu'effectivement, malgré le nom de Dascylitide que nous voyons donné au pays circonvoisin, soit par Thucydide (*Δασκυλίτιν σατραπείαν*, I, 129), soit par Denys d'Halicarnasse (*τὴν Δασκυλίτιν ὀνομαζομένην γῆν*, *Ant. rom.*

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

que les fils de Tancrède de Hauteville créèrent de même douze comtés dans la Pouille conquise: nous pouvons conjecturer ici qu'Atys réunit autour de lui douze tribus ou bandes, auxquelles la ruine de sa ville permit de vivre de nouveau dépourvues de lien et de centre commun. — 4° Le nom de *Gordiu Come* nous montre qu'il y eut par là des Kourdes, bien qu'alors comme aujourd'hui la vraie Gordyène, le foyer des Gordyi (le Kourdistan) fût sur les confins de l'Asie Mineure, de l'Arménie et de l'Assyrie. De très-bonne heure donc, les Kourdes se sont répandus de proche en proche dans l'Asie occidentale (témoin aussi Gordium en Phrygie et la légende du roi Gordius). A Gordiu Comé Strabon (XII, 7), vivait ce fameux bandit Cléon, qui fit la guerre pour Antoine, puis sut

se faire agréer d'Octave, en l'honneur duquel il nomma sa ville Juliopolis, puis enfin se fit décerner le suprême sacerdoce de Comana, cette souveraineté ecclésiastique fameuse: cet intrépide brigand n'aurait-il pas été Kourde? Du reste, un district aussi boisé que ces vallées du Niloufer et de l'Édrenos-sou (le Rhyndac) était très-apte à cacher une bande comme celle de Cléon. — 5° Bien que Juliopolis ait été le nom officiel de la ville de Cléon, il est croyable que le nom ancien se garda dans le pays (phénomène dont on citerait cent exemples dans toute l'Asie antérieure, et surtout en Syrie). — Quant à *Γορδόσερβων* du concile quinisexe, est-ce une altération ou une variante de *Γορδίου κόμη*? Est-ce l'analogie en vieux persan de شهر (*chehr*), ville? Nous balançons.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

I, 47), le vrai nom familial de tout ce canton dut être *δασκυλία*, comme si l'on disait *δασκία* (la boisée, la touffue, la très-ombreuse). Ce n'est point que nous voulions nier l'existence individuelle des quatre ou cinq Dascyles (*Δάσκυλος* ou *Δασκύλης*) que la mythologie et l'histoire nous montrent plus ou moins incorporés aux origines du royaume de Lydie (voyez Wesseling, Comm. sur le *Synecd.* d'Hiéroclès, 31). Non-seulement nous laisserons Apollonius de Rhodes et son scholiaste, l'un faire de Dascyle tantôt le père (II, 726), tantôt le fils de Lycus (II, 803), l'autre (sur II, 724 et 752 des Argonautes) le faire naître de Tantale, tandis qu'ailleurs il sera le fils de Périaude; mais nous nous sentirons tentés de souscrire à la tradition qui donnait un Dascyle pour père au fameux Gygès; nous n'aurions nulle objection, pour notre part, à faire au célèbre distique d'Alcman,

Καὶ μούσας ἐδάην Ἐλικώνιδας αἱ με τυράννων  
Θῆκαν Δασκυλέω μείζονα καὶ Γυγέω,

bien que nous connaissions, et la correction de Bentley (*Κανδαύλεω* pour *Δασκυλέω*), et la transposition de Jacobs approuvée par Dindorf (*Theo. ling. gr.* art. *Γύγης*) Θ. καὶ Γ. μ. Δ. [Nous soupçonnerions en effet que Gygès le doryphore, ce confident de Candaule, au lieu d'être sorti d'aussi bas qu'on l'imaginait, pourrait bien avoir été le fils de quelque prince tributaire, et, en cette qualité, envoyé en même temps comme page et comme otage à la cour du roi suprême.] On a compté quatre Dascylium (en Éolie, en Bithynie, en Carie, en Ionie, plus une cinquième dont on n'assigne pas le pays). Rien de plus fréquent, dans l'antiquité, qu'un chef portant le nom de sa ville ou une ville portant le nom de son chef, et dès lors, nous ne répugnons pas à croire à l'existence d'un ou de plusieurs Dascyles. Mais, dans le cas actuel, qui nous semble avoir donné son nom, le pays ou le prince? Nous inclinons, presque sans hésiter, pour le premier parti. En effet, toutes les régions qu'on nous signale offraient des cantons superbement boisés. Le Dascylium de Bithynie, celui duquel il est question en ce moment, était surtout remarquable sous ce rapport. Il était sur une jolie rivière, au bord d'un lac, au centre d'un vallon, parmi des sources thermales, couvert au sud par de superbes forêts, dans un de ces sites délicieux où les Perses plaçaient leurs *παράδεισοι*. M. de Hammer (dans son *Umblick einer Reise von Konstantinopel nach Brusa*) a mis hors de doute tous les traits que nous venons de réunir; les *Mémoires de Boucicaut* (Lond. 1785, p. 143) plaçaient

au village de Diaskillo un palais de Bajazet. La topographie confirme ainsi les soupçons de la science étymologique, qui voit dans *δα*, non pas la syncope de *δασυ*... , mais la forme dorienne de *ζα*... , lequel n'est autre que le *za* commun à toutes les langues slaves; et comment méconnaître les éléments slaves dans des contrées où se rencontraient des Hénètes, c'est-à-dire des Vendes, et où l'eau nommée *βέδυ* nous rappelle *voda*, comme *Atys*, le père, nous rappelle *otets*? et qui s'étonnerait de l'intercalation du *λ* dans *Dascylium*, plus que dans *παῦλα* (de *παύομαι*)?

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(83) Ὁ δ' Ἄσλακηνός. C'est le golfe septentrional de la Propontide, aujourd'hui golfe d'Isnikmid ou, ce qui est la même chose, golfe de Nicomédie, ou par corruption golfe de Comidia. Les anciens le nommaient ou golfe d'Astaque, ou golfe d'Olbie : on pourrait même soutenir qu'il a porté le nom de golfe Craspédite, mais nous présumons que cette dernière dénomination n'appartenait qu'à une portion du golfe, et, plus bas, nous dirons laquelle (voy. n. 86, p. 171). La ville d'Olbie indiquée par l'adjectif Ὀλβιανός, qui se trouve et chez Scylas, et (sous la forme latine) chez Méla, n'est pas connue et ne se trouve pas sur les cartes anciennes (bien entendu que nous parlons d'une Olbie bithynienne ou de la Propontide). Il est naturel d'en conclure qu'elle avait changé de nom et qu'il faut la chercher dans une des villes maritimes de ces parages. Mais est-ce sûr? et même, au cas où l'on s'en croirait sûr, quelle ville nous cacherait ainsi le nom d'Olbie? Est-ce Drépane, Pronecte, Triboule ou Nicomédie, qui toutes quatre sont sur la côte du nord? ou bien est-ce Mégarique, que Pline met sur la rive opposée (« pro-montorium in quo Megarice oppidum fuit, » V, 43; cp. ce que Strabon dit de *Μεγαρικόν*, XII, 7)? ou bien enfin serait-ce Astaque? Mais Astaque elle-même offre aussi matière à incertitude. Sa position n'est indiquée que vaguement par Méla, qui dit, en parlant du golfe d'Olbie : « fert... et in gremio Astacon à Megarensibus conditum. » Pline se borne à dire : « At-tacum oppidum » (il eût fallu *Astacus*); et Strabon ne nous en apprend davantage que sur des faits non géographiques [Ἦν δ' ἐν αὐτῷ τῷ κόλπῳ, dit-il, καὶ Ἄσλακος Μεγαρέων, καὶ Ἀθηναίων, καὶ μετὰ ταῦτα Δοιδάλοισι]. Tschukke tranche la difficulté en décidant qu'Olbie, Astaque et Nicomédie ont été successivement les trois noms de la même ville. Mais rien n'est moins clair. Et d'abord l'identité d'Astaque et de Nicomédie est formellement démentie par ces mots de Strabon (XII, 3) : après Ἐπειτ' ἐκδέχεται ὁ Ἄσλα-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

κηνὸς καλούμενος κόλπος μέρος ὧν τῆς Προπόντιδος ἐν ᾧ Νικομήδεια ἐκτίσθη, il ajoute ἦν δ' ἐν αὐτῷ τῷ κόλπῳ καὶ Ἄστακος Μεγαρέων καὶ Ἀθηναίων, καὶ μετὰ ταῦτα Δοιδάλλου (qu'on nous pardonne de répéter ces treize derniers mots) : Κατεσκάφη δ' ὑπὸ Λυσιμάχου, τοὺς δ' οἰκητορας μετήγαγεν εἰς Νικομήδειαν ὃ κατοικίσας αὐτήν. Puisque Nicomède transféra les habitants, on ne peut en aucun sens identifier les deux villes : non-seulement Astaque n'est pas Nicomédie, mais Astaque ne fut pas une partie, un quartier ou bien le noyau de Nicomédie, comme Rhakotis fut le point de départ d'Alexandrie. En revanche, on peut être sûr qu'elle n'a rien de commun avec Drépane, Pronecte ou Triboule. A présent, Astaque est-elle la même qu'Olbie? Bien qu'on soit fort ignorant sur cette dernière, et que M. Raoul-Rochette n'ait pu recueillir que quelques mots sur elle (*Hist. des Colonies grecq.*, III, 38), — car c'est bien de notre Olbie qu'il parle, quoique par erreur la table place cette ville sur le Pont-Euxin, — comme Astaque fut fondée en 710-709 avant J. C. (voy. Memnon dans Photius et la *Chronique* d'Eusèbe, II), il est bien difficile de croire qu'elle aurait remplacé Olbie [car alors Olbie, colonie milésienne ou non milésienne, aurait bien peu vécu], à moins qu'on ne dise qu'elle devint partie intégrante d'Astaque. La permanence du nom d'Ὀλβιανός, pour le golfe, ajoute quelque vraisemblance à cette opinion. Mais, même dans cette hypothèse, où était Astaque? La translation ordonnée par Nicomède semble indiquer qu'elle n'était pas loin de Nicomédie.

(84) Τὸ δὴ τοιοῦτον μέρος τῆς Βιθυνίας. Il faut avouer que Grégoras pourrait être plus explicite. De quelle portion de la Bithynie parle-t-il? Nous commencerons par éloigner le district de Diaskillo, bien que, moins de quarante ans après, il y ait eu là (voyez note 82, p. 106) un palais turc, celui de Bajazet, qui peut fort bien avoir été construit avant lui : l'événement dont on va parler ayant eu lieu sur le golfe du nord (voyez note 86), ce n'est point au sud du golfe du sud que nous devons naturellement chercher la demeure du jeune prince. Le district entre la mer Noire et le golfe du Nord était de la plus haute importance stratégique, comme avoisinant le détroit de Constantinople et cette ville même : dès lors, il n'est guère à croire qu'il ait été comme un apanage et un lieu de plaisance; Ourkhan devait y avoir l'œil spécialement et sans cesse. Nous présumons donc que c'est dans la péninsule triangulaire, entre les deux golfes, qu'étaient situés les domaines indiqués ici par notre historien.



(85) Ὁ μετὰ τὸν πρεσβύτερον καθ' ἡλικίαν τρίτος τῶν παίδων. Ainsi, au dire de Grégoras, Ourkhan n'avait pas moins de quatre fils adultes en 1356. Cantacuzène aussi lui en donne quatre en 1347, antérieurement au jour de son second couronnement, c'est-à-dire antérieurement au 13 mai. Voici ses propres termes (IV, 4) : Ὁρχάνης δέ, ὁ Βασιλέως γαμβρός, ἐπεὶ ἐπύθετο κεκρατηκότα Βασιλέα Βυζαντίου... , πανοικησία ἦλθε πρὸς τοῦ Βυζαντίου τὴν περалаν ὃ Σκουτάριον ἐγχωρίως ὀνομάζεται... συνήσθιον δέ, ὁ Βασιλεὺς μὲν καὶ Ὁρχάνης ὁ γαμβρός ἐπὶ τραπέζης τῆς αὐτῆς· οἱ υἱοὶ δὲ τέτταρες ὄντες ἐξ ἐτέρων γυναικῶν αὐτῷ γεγεννημένοι ἐφ' ἐτέρας οὐ μακρὰν τοῦ Βασιλέως : et, à coup sûr, Cantacuzène, qui nous donne ici des faits personnels, Cantacuzène, si parfaitement renseigné sur l'intérieur d'Ourkhan par sa fille Théodora qu'il venait de lui donner en mariage (en 1346), d'où l'expression ἐξ ἐτέρων γυναικῶν, ne pouvait se tromper sur le chiffre des jeunes princes turks, beaux-fils de Théodora. On comprend, dès lors, qu'il y a indubitablement lacune dans cette table généalogique de la dynastie ottomane qu'on trouve en tête de l'*Histoire de l'Empire ottoman* de M. de Hammer, et qui ne place au-dessous d'Ourkhan, à titre de fils, que trois princes, Mourad, Kasim, Souléiman. Probablement Du Cange, à son tour, s'est trompé en sens inverse quand, dans sa troisième table généalogique des *Familie Turcicae* (à la suite des *Familie Byzantinae* et *Familie Dalmaticae*), il donne comme fils à Ourkhan : 1° « Soleiman Bassa gerlensis et bolensis sangiacus mortuus « ante patrem mensibus sex. Cantacuz., III, 89, 90 » (disons, en passant, que la citation est fautive, et que le Soliman dont il est parlé dans Cantacuzène, III, 89, est le fils de Sarou-khan, émir de Lydie); 2° « Chaliles et « alii tres filii. Vide Cantacuz., IV, 4, 44; 3° Sultan Murat Chan seu « Amurathes I, etc. » En effet, il résulterait de ce passage, que l'on devrait compter six fils d'Ourkhan. Mais, en réalité, cela n'est dit nulle part : Souléiman-Pacha et Mourad font double emploi et sont compris dans les οἱ υἱοὶ δὲ τέτταρες κ.τ.λ. dont parle Cantacuzène, IV, 4 et qui seuls peuvent légitimer la mention « Chaliles et alii tres filii. » De ces quatre fils, il est vrai, aucun n'est nommé pour l'instant; mais, outre que Souléiman se retrouve un peu plus bas (toujours IV, 4), lorsqu'il est dit que dix mille Turks vont, comme auxiliaires des Grecs, tomber sur les possessions des Serbes (καὶ παρήσαν ὑπὲρ μυρίους τῶν βαρβάρων, ὧν Σουλιμάν μετὰ τῶν ἀδελφῶν, οἱ τοῦ Ὁρχάνη παῖδες, ἐστρατήγουν). Nul doute aussi qu'il y faille comprendre Mourad, qui indubitablement venait le premier après Souléiman,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

et qu'on sait avoir eu au moins vingt et un ans à cette époque, puisque sa naissance avait eu lieu la même année que la mort d'Osman et la prise de Brousse, c'est-à-dire en 1326 (voy. de Hammer, *Hist. de l'Empire ott.*, t. III de la trad. franç., commencement). Toutefois, s'il est certain que Souléiman et Mourad figuraient parmi les quatre princes turks qui vinrent à Constantinople en 1347, s'ensuit-il que Khalil en fut un? Ourkhan n'aurait-il pu laisser à Nicée un cinquième fils, ou très-jeune alors, ou de naissance secondaire? Ou bien encore, ne peut-on supposer qu'il lui serait né un fils après 1347, et peut-être un fils de Théodora? Sans doute, rien de tout cela n'est impossible. Mais rien non plus de tout cela n'est probable. Si Khalil eût été le fils de Théodora, il est présumable que Grégoras, il est certain que Cantacuzène (IV, 44) l'auraient remarqué formellement [et il est inconcevable qu'Ameilhon (*Histoire du Bas-Empire*, suite de Lebeau, XX, 365) l'énonce comme la chose au monde la plus simple, la mieux reconnue. Khalil, d'ailleurs, n'aurait eu que onze ans à cette époque; et tout le récit qui suit indique au moins un adolescent, si ce n'est un jeune homme]. Quant à cette hypothèse, qu'il aurait été cinquième fils d'Ourkhan, elle ne se soutiendrait qu'en contestant la justesse des mots *ὁ μετὰ τὸν πρεσβύτερον καθ' ἡλικίαν τρίτος*, ou en supposant que, de 1347 à 1356, serait mort un des trois frères de Souléiman. Nous ne le nions point absolument, mais les preuves manquent. — Au total donc, dans l'état actuel des connaissances, et Grégoras venant à l'appui de Cantacuzène, il faut rectifier, et les tables qui donnent seulement trois fils à Ourkhan, et celles qui lui en donnent six. Le nom du troisième fils est ignoré. Pour le quatrième, nous savons qu'il s'appelle Khalil, selon Cantacuzène (IV, 44); mais M. de Hammer nous apprend que divers historiens turks le nomment Kasim (p. 199, t. I de la trad. franç.). Pour Grégoras, il est fort remarquable qu'il ne nous dise pas son nom propre. Le plus moderne des historiens de l'empire turk, Zinkeisen (*Gesch. des Osmanischen Reichs in Europa*), non-seulement ne le nomme pas, mais, à notre grand étonnement, n'indique même pas son aventure.

(86) Παρέπλει τὸ ἀρωπήριον ἐκ θαλάττης εἰς θαλάτταν. Si nous ne possédions que le récit de Grégoras, nous pourrions être indécis sur celui des deux golfes que parcourt le bateau pêcheur de Khalil. Mais Cantacuzène (IV, 44), nous dit : Ἐν τούτῳ δὲ τῷ χρόνῳ ἐκ Φωκαίας τῆς παλαιᾶς ἢς Καλόθετος ἦρχε μονήρης λησιρική ἐπὶ τὸν Ἄσλακηνδὸν ἐλθοῦσα κόλπον λησιείας ἕνεκα,

οὕτω συμβάν, Χαλίλην τὸν Ὀρχάνη συνέλαβεν υἱὸν ἀκατῶ τινι τὸν ἐκεῖσε περιουόμενον πορθμόν καὶ αὐτίκα ἀνεχώρει εἰς Φωκαίαν. D'après ceci, c'est donc la côte sud du golfe du nord que rasait Khalil, lorsqu'il dit : Παρέπλει τὸ ἀκρωτήριον. Ἐκ Θαλάττης εἰς Θαλάτταν n'est pas dit au hasard comme on le supposerait d'abord. Le golfe d'Isnikmid présente cette configuration particulière que, variant de largeur à plusieurs reprises, deux fois il se rétrécit extraordinairement et se réduit à un étroit canal. Le premier de ces étranglements a lieu par 27° 11'. Il en résulte que le bassin maritime compris entre le premier et le second détroit est comme une rade, comme une petite mer, communiquant à droite et à gauche par des passes avec le reste du golfe, et qu'à l'est du second détroit, se trouve une petite rade moindre encore en étendue, et qui forme le fond du golfe. Partant de ce fond, pour avancer vers la pleine mer, on semble bien passer ἐκ Θαλάττης εἰς Θαλάτταν, et l'on dirait que Cantacuzène y fait lui-même allusion en employant le mot de πορθμόν qui signifie au propre une *passé*, un *goulet*. — [Notons, en passant, que c'est cette petite mer, entre les deux goulets, que nous croyons avoir été nommée golfe Craspédite. Pline est le seul qui fasse mention de ce nom (dans ce passage dont nous avons déjà extrait six mots, V, 43 « Promontorium in quo Megarice oppidum fuit, unde Craspedites sinus vocabatur, quoniam id oppidum velut in lacinia erat: fuit et Astacum, unde « et ex eo Astacenus idem sinus »), mais le nom n'en est pas moins indubitable que curieux. Faut-il porter la foi en Pline au point de croire à la parfaite synonymie de Craspédite et d'Astacène? Le même golfe aurait eu trois noms, et un nom aussi bizarre que celui de *Frangé*! Il est bien plus croyable que c'est une portion seulement du golfe qui aura été ainsi nommée à cause des nombreux déchirements de la côte, et c'est, ou à l'ensemble des deux rades, ou à la plus remarquable d'entre elles (à la première, à la plus occidentale) qu'aura été donné ce nom significatif.]

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(87) Περσικὰ... χρήματα. On est tenté de se demander s'il n'y a pas ici un jeu de mots. Περσικὰ χρήματα est parfaitement dans l'esprit du style grec pour *richesses énormes*; mais, d'autre part, comme c'est aussi aux dépens des Turks, dits Perses, que les corsaires en question allaient cherchant fortune, Περσικὰ χρήματα se trouve vrai, dans le sens propre; ce sont les biens turks (et non des biens qui par leur richesse sont dignes des Turks) qu'ils guettent et qu'ils enlèvent. Nous sommes convaincu que le jeu de mots n'était pas

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

dans l'intention de Grégoras qui, probablement, ne l'a pas même aperçu. Mais il l'eût cherché, que nous lui pardonnerions volontiers. Ce double sens, ici, n'est pas sans grâce.

(88) Ὡχέτο παραχρήμα παρὰ τὴν Φωκαίαν. Nous avons vu Cantacuzène dire précisément la même chose. Conf. note 86.

(89) Φωκαίαν, aujourd'hui *Fokia Vecchia*, la mère de notre Marseille. On distinguait parfois la vieille et la nouvelle Phocée (voy. Cantacuzène, II, 13); mais généralement, et en droit, on les regardait comme une seule ville.

(90) Νῦν δὲ βαρβάρους διδοῦσαν φόρους ὑπὲρ ἀφόβου καὶ ἀκινδύνου βίου τινός. Le trait est précieux, et il doit être enregistré. Il n'est pas fait pour étonner, car longtemps Philadelphie avait subi la même nécessité [jusqu'à ce que Cantacuzène, par ses liaisons avec Oumour, le fils d'Aïdin, obtint pour cette ville exemption des incursions turques, et exemption de tributs; II, 30]. Il est vrai que Philadelphie était plus exposée, plus hors d'état de se défendre que Phocée, car elle était dans les terres. Il n'est pas besoin d'avertir que les barbares dont parle ici Grégoras, ce sont des Turks. Mais est-ce à tous les Turks que Phocée payait ainsi tribut? Non évidemment, puisqu'ils ne formèrent jamais une confédération. C'était donc à un des émirs? Auquel? On verra (note 113) que c'était à celui de Sarou-khan.

(91) Κεῖται γὰρ ἐν ἄκρᾳ κόλπου τινός Θαλαττίου κ.τ.λ. Phocée se trouve, en effet, à l'extrémité ouest de cette petite péninsule largement ouverte qui court d'est à ouest, entre le golfe de Smyrne, au sud, et celui de Cume, au nord. C'est de ce dernier que Grégoras veut parler. Phocée terminait l'Ionie au nord; l'Éolide commençait donc immédiatement au-dessus; le golfe de Cume pénètre donc assez avant dans ce qui était jadis l'Éolide. Et l'Éolide et l'Ionie ne consistaient, comme on sait, qu'en un littoral : l'intérieur, à partir de très-près des côtes, était Carie, Lydie ou Mysie. A la hauteur du golfe de Cume, c'était la Lydie qui touchait à l'Éolide. On comprend dès lors le τῶν ὀρίων ἤδη σχεδὸν τῆς τῶν Λυδῶν παραψάλλοντος χώρας. La pointe où était Phocée semblait loin de la Lydie, parce que, 30 kilomètres plus à l'est, étaient encore des villes grecques; mais, au fond du golfe, on ne s'en croyait plus loin, parce que là étaient les villes grecques les plus orientales sisés sur l'Égée.

(92) *Ταύτης ἐπιτρόπουει τῆς πόλεως ὃν ἂν ὁ Ῥωμαίων ἔλοιτο βασιλεύς κ.τ.λ.* Voilà une assertion bien sonore et bien tranchante : on est tenté de s'inscrire en faux contre elle. Elle est à peu près vraie cependant, et il ne faut que la restreindre. C'était, depuis longtemps, un Génois qu'on donnait pour gouverneur à Phocée, et, à diverses reprises, ces Italiens avaient tenté de se faire souverains de la ville. Mais ils n'y avaient point réussi. Andronic, en 1330, avait fait des actes de souveraineté à Phocée, en dépit des Cattagna (Cantacuzène, II, 13); et, en 1336, par une guerre au jeune Dominique Cattagna, qui avait conquis Lesbos, non-seulement il avait repris cette île, mais encore il avait rétabli la suzeraineté impériale sur Phocée : les Génois continuaient de régir la ville, mais sous l'autorité du prince grec, et seulement tant que ce serait son plaisir [Cantacuzène, II, 29 : ..... καὶ αὐθις ἄρχειν ἐπιτρέψει, ὡς ὑπηκόου μὲν Ῥωμαίοις οὔσης, ὑμῖν δὲ παρέχοντος Βασιλέως τὴν ἀρχήν, ἄχρις ἂν αὐτὸς ἐθέλῃ]. Cet état de choses, il est vrai, avait changé en 1346, après la conquête de Chio par les bannis de Gênes : ceux-ci, ou les Génois de Galata, réussirent à mettre Phocée sous leur loi et en confièrent l'administration à Cibò. Mais, dès 1349, ce dernier périt dans une tentative pour ressaisir Chio, et l'Empire recouvra Phocée, immédiatement à la suite de cette mort.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(93) *Τὸ δὴ τοιοῦτον μαθόντι κ.τ.λ.* Nous croyons utile de donner ici la suite du récit de l'événement tel que le raconte Cantacuzène (on peut en voir la première phrase, note 86). Cet historien continue en ces termes : Ὁρχάνης δέ, ἐπεὶ ἐπίθετο ἀνδραποδισθέντα τὸν υἱὸν καὶ εἰς Φωκαίαν ἀπαχθέντα, στρατεύειν μὲν ἐπὶ Φωκαίαν οὐκ εἶχεν ἀδυνάτως· δυνάμειος τε γὰρ οὐκ ἠύπορει (εὐπόρει dans le texte) ναυτικῆς ἢ κακώσει ἐπελθοῦσα, καὶ ἐκ τῆς ἠπείρου ἐκβολῇ οὐκ ἦν ἐφ' ἐτέρου κειμένης σατραπείαν τῆς Φωκαίας πρὸς ὃν ἔδει πολεμεῖν δύναμιν ἔχοντα ἀντίβροπον εἰ διὰ τῆς ἐκείνου ἐπεχείρει ἐπὶ Φωκαίαν ἰέναι. Ἀπορία δὲ πάντοθεν συνεσχημένος ἐπὶ τὴν Παλαιολόγου τοῦ Βασιλέως εἶδεν ἐπικουρίαν, ὡς αὐτοῦ δυνησομένου μόνου τὸν υἱὸν ἀπαλλάττειν τῶν δεσμῶν. Καὶ πᾶν πρῶτον πρεσβεύειν, ἔδειτο περὶ τοῦ παιδός. Βασιλεὺς δὲ ὑπέσχετο προθύμως παντὰ πράξειν καὶ ἀποδοῦναι τὸν υἱὸν, ἦν καὶ αὐτὸς ὑπόσχοιτο Ματθαίῳ κατ' αὐτοῦ τῷ Βασιλεῖ παρέχειν συμμαχίαν. Ὁρχάνης γὰρ καὶ μετὰ τὴν Καντακουζηνου τοῦ Βασιλέως ἐκ τῶν πραγμάτων ἀναχώρησιν πολλὴν ἐπεδείκνυτο τὴν εὐνοίαν πρὸς αὐτόν, καὶ διὰ ταύτην τὴν αἰτίαν καὶ Βασιλεῖ τῷ υἱῷ πολλὴν παρείχετο ὠφέλειαν, ταῖς τε πόλεσιν ὅσαι ἦσαν ὑπ' ἐκείνον οὐδὲν παρενοχλῶν καὶ πᾶσι στρατιῶν ὅπτε

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

δεηθείη. Ἄ ὁ Παλαιολόγος ἐν δεινῷ τιθέμενος βασιλεύς, καλῶς τοῦ πράγματος παρασχόντος, ἐπεχείρησεν Ὀρχάνην τῆς πρὸς βασιλέα Ματθαίου Φιλίας ἀφιστῆν. Ὑπέσχετό τε καὶ ὁ Βάρβαρος πάντα πράξειν ἢν μόνον ὁ υἱὸς αὐτῷ λυθείη· καὶ διέτελεσέ γε παρ' ὅσον χρόνον ὁ υἱὸς αὐτῷ ἐδέδετο οὔτε Ματθαίῳ βασιλεῖ παρεσχημένος συμμαχίαν ἐπὶ τὸν Παλαιολόγον βασιλέα οὔτε Βυζαντίῳ καὶ ταῖς ἄλλαις πόλεσιν ὅσαι ὑπὸ τοῦτον ἦσαν οὐδὲν παρενοχλήσας. Βασιλεὺς δὲ Καλόθετον νομίσας εὐχερῶς τὸν υἱὸν Ὀρχάνη παρασχέσθαι εἰ μόνον αἰτηθείη, πέμψας πρὸς αὐτὸν ἐζήτηε τιμὰς ἐπαγγελλόμενος καὶ ἄλλας τινὰς εὐεργεσίας. Καλόθετος δὲ τούτων μὲν ὀλίγον λόγον ἐποιεῖτο, χρημάτων δὲ ἠτεῖτο πλῆθος ἃ ἐκτίνειν σχεδὸν ὁ Βασιλεὺς ἀδυνάτως εἶχε. Βασιλέως δὲ ἀπειλοῦντος τὰ ἔσχατα διαθήσειν εἰ μὴ πείθοιτο, οὐδὲν ἠτίον ἐκείνος ἠναισχύντει. Δι' ἃ ἐδόκει δ' αὐτῷ ἐπιστρατεύειν, καὶ παρασκευασάμενος ἐπέπλευσεν αὐτῷ τριήρεσιν οὐκ ὀλίγαις καὶ ἐπολιόρκει ἐκ γῆς ὁμοίως καὶ Θαλάσσης.

(94) Μετέωρον *παρεῖχεν ἀκοήν*. Nous ferons remarquer l'alliance des mots *μετέωρον* et *ἀκοήν*. Nous ne savons si elle se trouve ailleurs que dans Grégoras. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est parfaitement dans le génie grec. *Μετέωρος*, dans le sens métaphorique pour « Erectus et intentus » (*Thesaurus linguae graecae*, édition Didot), se voit à tout instant, non-seulement avec les mots *φρήν*, *διάνοια*, etc., mais seul. Ἡ Ἑλλάς... *μετέωρος ἦν*, dans Plutarque (*Caton l'Ancien*, 12), veut certainement dire : « La Grèce était en suspens<sup>1</sup> et dans l'attente » (et, bien que *μετέωρος* soit précédé de *καὶ εὐθὺς σάλον ἢ Ἑλλάς εἶχε καὶ*, bien certainement cet adjectif ne signifie, ni de près ni de loin, *et in alto navigabat*). Ce qui se dit de l'être intelligent, ce qui se dit de la faculté de connaître, se dira très-naturellement aussi des organes des sens, puisque c'est par eux que nous savons. Ainsi, *μετεώρους τοὺς ὀφ-*

<sup>1</sup> Le terme français *en l'air* plus familier, mais plus expressif qu'*en suspens*, exprime bien cet état, soit de la faculté cognitive, soit de l'instrument par lequel on connaît. [Qu'on nous permette d'ajouter qu'*erectus et intentus* ne rend pas encore, dans toute sa plénitude, l'idée complexe de *μετέωρος*, qui implique aussi la nuance et *quadamtenus incertus*. *Μετέωρος εἶναι* n'est pas synonyme de *προσέχειν* ou *προσέχειν τὸν νοῦν*. Dans *προσέχειν*, peu importe que les choses soient passées, présentes ou futures, peu importe qu'elles soient certaines ou incertaines :

le mot est tout subjectif. *Μετέωρος*, au contraire, dans tous les exemples que nous donnons, est subjectif et objectif : celui qui veut connaître *προσέχει*, mais ce qu'il veut connaître est *en train* de se faire et l'issue en est à l'état de *problème*. Il est vrai que quelquefois *μετέωρος* ne réunit pas ce double caractère, mais alors il est objectif : ainsi *δίκη μετέωρος*, *procès en suspens et de solution douteuse*; *ἀρχὴ μετέωρος*, *suprême pouvoir qu'on est en train de se disputer*; *πόλις μετέωρος*, *cité dont ou l'établissement est en litige, ou dont la constitution n'est pas fixe*.

θαλμοὺς ἔχειν οὐ μετέωρον τὴν ὄψιν, τὴν ὀξυδερχίαν, n'aurait rien que de parfaitement admissible. Et de même, μετέωρον τὸ οὖς πρὸς τὰ ἀμηγέπη ρηθέντα κλίνειν οὐ μετέωρον τὴν ἀκοήν.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(95) Ῥωμαίους μὲν, ἐκ δ' ἀλλοδαπῆς τινὸς καὶ μιξοβαρβάρου τῆς χώρας. Romains, c'est-à-dire Grecs ou sujets grecs, parce que nominalement ils relevaient de l'empire de Constantinople; étrangers et demi-barbares, parce que la population était mélangée de Grecs et de Génois ou autres Occidentaux [ces derniers dominant, il commence par dire ἀλλοδαπῆς sans restriction; il eût pu joindre de même βαρβάρου, mais ce ne serait que la même chose, et, d'ailleurs, il y a une nuance à exprimer : de là μιξοβαρβάρου]. Il viendra peut-être en tête à quelques lecteurs que ce dernier mot fait allusion aux Turcs voisins de Phocée. Mais cette hypothèse nous semble peu probable. — On sait que μιξοβάραρος, d'abord employé par Euripide (Phénic. 138), l'a ensuite été par l'auteur de Ménexène, par Diodore, et s'est trouvé ainsi un mot familier en prose comme μιξέλλην, μιξοφρύγιος, μιξολύδιος; et, pour le dire en passant, il est possible que, comme la scène se passe à quelques pas de la Lydie, ce soit sous l'impression du souvenir de μιξολύδιος, que Grégoras ait fait suivre ici ἀλλοδαπῆς de μιξοβαρβάρου.

(96) Καὶ μήτ' ἐκ Θαλάττης ἔχων μήτ' ἐξ ἠπείρου... ἀμύνασθαι. C'est absolument ce que dit Cantacuzène avec un peu plus de développement. En effet, les possessions d'Ourkhan étaient séparées de Phocée, sinon par celles des enfants de Karasi (car alors leur spoliation était consommée<sup>1</sup>), mais par le nord de l'émirat de Sarou-khan. Il serait, d'ailleurs, très-possible qu'une colonne d'Osmanlis, traversant l'ancien émirat de Karasi pour une

En avant de ces derniers exemples, le *Thesaurus linguae graecae* dit bien : « Quod adhuc certum non est, sed exspectatione suspensus homines tenet, » et il eût mieux fait encore peut-être en disant : « quod nec consummatum est adhuc nec certum » ou « quod nec plene est, nec certi eventus aut habitus. » Cette explication impliquerait et l'en train (τὸ γιγνόμενον, par opposition à γεγονός, das *Werdende*, par opposition à *Gewordene*), et l'incertitude; et, pour les choses à connaître, elle suffirait. Mais il eût fallu aussi

introduire ces éléments dans l'explication de μετέωρος appliqué aux intelligences, aux êtres intelligents ou aux instruments intellectuels. — Conf. un peu plus bas, note 100. Μετέωρον γε μὴν τῆς τοιαύτης οὐσης ἀσχολίας].

<sup>1</sup> C'est même dans l'ancien État de Karasi que Souléiman résidait avant de passer à Galipoli; c'est là qu'après son invasion de la Chersonèse, il envoya les nobles et les hommes d'armes grecs avec leurs familles. (Voy. Sead-eddin, p. 63 de la trad. ital.)

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

expédition hasardeuse, n'eût pas accompli son passage sans avoir quelques révoltés à combattre.

(97) Ἐβλεψε avec πρὸς ou eis. *Penser à...*, *avoir recours à...*, l'expression est connue. Voyez d'autres exemples dans le *Thesaurus*, et ici même, au bout du paragraphe, eis ἀποστasiaν ἔβλεψε. Cp. surtout l'εἶδεν de Cantacuzène, ci-dessus, note 93 (ἐπὶ τὴν Παλαιολόγου... εἶδεν ἐπικουρίαν).

(98) Εὔροι. On pourrait croire que le sujet de cette phrase subordonnée c'est Paléologue : il n'en est rien, c'est Ourkhan; et λάβοι, à lui seul, suffit pour en donner la preuve, à moins qu'on n'ait recours à des subtilités.

(99) Ζῶντα. Voici vraiment une condition, nous ne dirons pas bien singulière, mais qu'il est bien singulier d'énoncer. Est-ce que réellement Ourkhan croyait avoir besoin de la stipuler? Certes il savait les pirates incapables d'égorger une proie qu'ils considéraient comme un lingot à monnayer. Est-ce donc que l'astuce de Jean Paléologue lui faisait peur? Cette astuce, ou plutôt cette perfidie, que caractérisaient surtout l'ambiguïté, les subterfuges et les moyens dilatoires, nous en avons réuni plusieurs exemples ailleurs (*Cantacuzène homme d'État et historien*, I<sup>e</sup> partie, art. 3, p. 23, etc.) : malgré cela nous pensons qu'il n'eût osé, après avoir reçu vivant Khalil, le livrer mort ou empoisonné au sultan (comme Alexandre VI, dit-on, livra Djem à Charles VIII. Nous présumons que l'intercalation de ce mot tient surtout, — 1<sup>o</sup> à ce que Grégoras, toujours un peu rhéteur, se laisse aller au plaisir d'arrondir sa phrase; — 2<sup>o</sup> à ce que Khalil pouvait avoir été un des blessés (voyez plus haut, § 5) οὐκ ἄνευ μὲν τραυμάτων. Et la preuve que ce n'est pas uniquement de la rhétorique, c'est que, quelques lignes plus bas, nous allons encore trouver τοῦ ζῶντος ἔτι παιδὸς ἐν δεσμοῖς.

(100) Μετεώρου... ἀσχολίας. Μετεώρου, évidemment, a ici le sens métaphorique objectif (*inachevée et incertaine*, cp. note 94). Maintenant, à quel laps de temps faut-il étendre ou restreindre l'ἀσχολία dont il est ici question? Ἀσχολία n'est-il que le pacte ou la négociation entre Paléologue et le sultan? ou bien est-il l'œuvre tout entière de la délivrance. Nous ne doutons pas que le dernier sens ne soit vrai (voyez la note suivante). Les négociations s'ouvrent donc probablement dans l'automne de 1356, et, à coup sûr, bien



avant le 21 mars 1357 (voyez la fin du paragraphe, *καὶ ὁ χειμὼν ἐν τούτοις ἐτελεύτα*); mais Khalil n'ayant été rendu à la liberté que dans l'été de 1358, l'intervalle d'inaccomplissement et d'incertitude des vœux d'Ourkhan indiqués par *μετεώρου*, embrasse à peu près les vingt ou vingt et un mois, de septembre 1356 à mai ou juin 1358. Conf. les deux notes suivantes.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(101) *Τεθνάναι τέως... τὸν πρεσβύτερον τῶν Ἰρκανοῦ παίδων... πραγμάτων*. On voit assez qu'il s'agit de Souléiman, le conquérant de Gallipoli. M. de Hammer le fait mourir en 760 de l'hégire ou 1359 de notre ère. Si réellement le chiffre turk 760 est exact, comme cette année répond à 1358 et 1359, c'est au commencement de 760 qu'il faut placer l'événement, et nous récrivons 760-1358, nous félicitant de nous trouver ici d'accord avec Zinkeisen (*Gesch. d. osm. Reichs in Eur.*, I, 215), qui au reste ne discute pas cette chronologie. On sait, d'ailleurs, que le décès d'Ourkhan, qui survécut à peu près un an à ce fils si célèbre dans les annales de sa nation, réfère aux années 761-1359 (d'où 760-1358 pour la mort du fils), et qu'il avait régné de trente-quatre à trente-cinq ans lunaires (726-761), ou trente-trois années solaires et quelque chose; ce qui mène, de 1325, ou à 1358, ou seulement à quelques mois au delà. Il en résulte que, de deux choses l'une, ou Grégoras, en disant *μετεώρου... οὔσης ἀσχολίας* et *τέως*, ne restreint pas le temps qu'il indique à l'arrière-saison de 1356 et *ἀσχολίας* aux négociations préalables, ou qu'il se trompe en portant en 1356 la mort de Souléiman. Du reste, l'erreur pourrait venir de ce qu'il aurait pris une autre mort (la mort de quelque autre fils d'Ourkhan) pour celle de Souléiman qui n'aurait succombé que plus tard. Ce qui pourrait sembler donner du poids à ce soupçon, c'est que nous ne connaissons que trois des fils d'Ourkhan, y compris Souléiman (voy. note 85). Toutefois nous ne croyons nullement que Grégoras se soit trompé ici. Les détails circonstanciés, toujours exacts, qu'il donne dans tout ce passage, et parmi lesquels on regrette seulement de voir quelques lacunes, nous inspirent confiance; et telle est la grande raison pour laquelle nous avons entendu *μετεώρου... ἀσχολίας* et *τέως*, comme il a été dit, note précédente. — *Διάδοχον... καὶ τῶν κατ' αὐτὸν μειζόνων τῆς σατραπείας πραγμάτων*. C'est ce dont on pourrait se convaincre, si on l'ignorait, en ouvrant le premier abrégé venu de l'histoire des Osmanlis. Chalcondylas va même jusqu'à compter (par erreur il est vrai) Souléiman comme troisième sultan des Turks.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(102) Πέμπων διηνεκῶς οὐκ ἔληγε κ.τ.λ. Même remarque que ci-dessus (note 101). Grégoras anticipe, et réunit en un ensemble toutes les démarches d'Ourkhan qu'il se rappelle pour le moment. [Toutefois il en oublie qui ont quelque chose de plus spécial; et il y reviendra.]

(103) Ἄ δ' ἠφίει τῶν πρὶν ὀφλημάτων. Quelles dettes? Le fait articulé ici par notre historien est curieux, mais on ne s'en rend pas compte aisément. Si l'on nous montrait Ourkhan créancier de Cantacuzène, nous le comprendrions : Cantacuzène avait fréquemment reçu de lui des secours en hommes, et nous savons qu'il les lui payait assez souvent (voyez *Cantacuzène historien et homme d'État*, annexe B). Mais les Paléologues et Ourkhan, est-ce que jamais ils avaient été en compte courant? Est-ce qu'Anne de Savoie et son cabinet, en un moment quelconque, avant de reconnaître (par suite du mariage d'une fille de Cantacuzène et d'Ourkhan) que jamais ce dernier ne soutiendrait sa cause, et avant de demander les secours de l'émir Sarou-Khan (Cantacuzène, III, 96, Βασίλης δὲ ἡ Ἄννα καὶ οἱ περὶ αὐτὴν κ.τ.λ.), avait été en relations avec le sultan de Brousse, au moins afin d'avoir sa neutralité? ou bien serait-ce que les dettes, ou certaines dettes, contractées par Cantacuzène à l'égard de son gendre, étaient censées dettes de l'Empire, et que Paléologue dès lors en était passible, suivant Ourkhan, qui toutefois consentait en ce moment à diminuer ou à remettre la dette? ou bien encore serait-ce que les deux ou trois places que l'Empire possédait encore sur les côtes de Bithynie (Amastris et Héraclée) payaient tribut au sultan, comme Phocée à l'émir voisin, et qu'elles étaient en arrière? Toutes ces hypothèses sont très-peu satisfaisantes, même la dernière, qui a pour elle le plus de probabilité. Aussi voici ce que nous pensons. On connaît et par Cantacuzène, IV, 38 (cp. Chalcondylas, I, p. 17) et par Villani [quoique Zinkeisen (I, 209) dise *Wir müssen bemerken dass, ausser Kantakuzenus, kein anderer Schriftsteller dieses Erdbebens und seiner Folgen gedenkt*], et nous avons retrouvé dans un des livres inédits de Grégoras (XXVIII, fin) l'épouvantable tremblement de terre qui, au commencement de 1354, démantela Gallipolis et grand nombre d'autres villes de la Thrace. Souléiman, alors à Pèges, s'empressa de passer en Europe, pour y mettre garnison et en relever les murailles. Cantacuzène, s'il faut l'en croire, fit d'opiniâtres efforts par la voie des négociations pour les recouvrer, et, malgré la mauvaise volonté, malgré les sophismes impudents de Sou-

léiman, qui ne voulait pas se dessaisir, et qui prétendait posséder légitimement, puisqu'il ne s'était établi que dans des cités vides, non-seulement il parvint (dit-il) à faire admettre en principe par Ourkhan que toutes les places lui seraient rendues, mais il y détermina Souléiman lui-même, et jour était pris pour la restitution contre une somme de 40 000 (ou 50 000?) pièces d'or (qui sans doute représentaient les dépenses des Turks pour relever les murailles), lorsque la surprise de Constantinople par Jean coupa court à ces arrangements. Ne peut-on supposer qu'Ourkhan ici consent, en paroles du moins, à laisser les Grecs rentrer dans leurs villes de Thrace, sans exiger l'indemnité ou la rançon promise par Cantacuzène? Nous ne dissimulons pas qu'il est fâcheux pour cette idée que ni Cantacuzène ni Grégoras ne la mentionnent expressément, bien que ce dernier semble l'indiquer (sinon par ces mots un peu vagues du § 10, *τὴν ἐπηγελέμενην πρὸς τοῦ τῶν Βαρβάρων ἡγεμόνος εἰρήνην οὐκέτ' ἐν ἐλπίδων σκιαῖς καθείδουσαν*), du moins par ce passage du § 13 : *Ὅτε τὸ ἀκμαιότατον τῆς βαρβαρικῆς ἰσχύος τῶν Ῥωμαίων πάλαι πολὺν τινα χρόνον ἐπιδοσκόμενοι γῆν μικροῦ καὶ αὐτὰς Βυζαντίου τὰς πόλεις ἐγκέκλεικεν ὡς ἀόικητον εἶναι καὶ ἄβατον ἐρημίαν τὰ ἔξω πυλῶν ἅπαντα, ἔπειτα... Ῥωμαίους ἐλευθερίαν γενέσθαι ὡς πᾶσι βásiμόν τε καὶ ἡμερον ἐν βραχεῖ τὴν πρὶν ἀγρίαν ἐκείνην καὶ λησιῶν γέμουσαν Θράκην.*

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(104) *Ἐπηγέλλετο... δέσμιον δώσειν αὐτῷ τὴν ταχίστην Ματθαῖον τὸν τῆς αὐτοῦ βασιλείας ἐχθρὸν καὶ πολέμιον.* Ce passage doit être rapproché de celui de Cantacuzène que nous avons donné dans la première note du paragraphe (note 93), *Ἄν καὶ αὐτὸς ἀπόσχοιτο Ματθαίῳ κατ' αὐτοῦ τῷ βασιλεῖ παρέξειν συμμαχίαν... ὑπέσχετό τε καὶ ὁ Βάρβαρος πάντα πράξειν ἢ μόνον κ.τ.λ.* Il y a entre les deux énoncés deux différences : l'une assez légère, c'est qu'ici c'est Ourkhan qui fait l'offre à Paléologue; l'autre importante, c'est que *δέσμιον δώσειν τὸν Ματθαῖον* ressemble fort à une promesse de trahison en faveur de Paléologue (et nous verrons un peu plus bas que les faits indiqueraient assez que ce plan ne resta pas sans exécution). Quelques personnes soupçonneront même que le *πάντα πράξειν* de Cantacuzène fait allusion à ce projet de guet-apens. Ce serait aller trop loin : *πάντα πράξειν*, quoique très-élastique, à ne considérer que les mots, est beaucoup plus innocent et se dit en langage courant sans arrière-pensée maligne pour *je ne négligerai rien, j'y mettrai tous mes soins, etc.* C'est ainsi que nous disons « tout à vous. » Le *πάντα πράξειν* se retrouve du reste un peu plus bas dans le chapitre.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(105) Καὶ δὴ πρῶτον. Maintenant Grégoras revient sur ses pas : Il a épuisé, ou peu s'en faut, ce qu'il y avait à dire sur les diverses attitudes d'Ourkhan ; il retourne à Paléologue.

(106) Τῷ τῶν Φωκέων ἐπιτροπεύοντι. Ici encore, le nom propre échappe à notre historien, qui ne le donnera qu'au § 10. On a vu (note 86) que c'était Calothète. Réunissons ici diverses citations ou indications à l'aide desquelles on saura ce que c'est que ce personnage. Calothète, probablement, était un Grec, comme le rendent probable et le *Kalo*... qui précède son nom (comme dans Calojean, Calochérète, etc.), et sa haine pour les Génois et autres Latins (τὴν τε κακουργίαν τῶν Λατίνων ἀπαγείλας ἢ χρώμενοι ἀπεσιέρησαν τε Ῥωμαίους τῆς Χίου τὴν ἀρχὴν, καὶ νῦν κ.τ.λ. II, 10), et les craintes qu'il a des Génois de Chio, s'il arrivait que ses plans contre eux fussent découverts (II, 10 et 11). C'était un des principaux de cette île, et le premier peut-être parmi ceux qui n'étaient pas de la nation dominante (τῶν παρὰ Χίοις δυνατῶν ὁ μάλιστα διαφορώτατος, toujours II, 10). Il avait du talent militaire, de la pénétration, de la prévoyance (IV, 12 et fin). Ses ancêtres avaient été en grande amitié, en grands rapports avec les ancêtres de Cantacuzène, et lui-même était dévoué à cet homme d'État (II, 10). C'est lui qui, en 1329, soit spontanément, soit à la sollicitation des Cantacuzènes, devint leur agent pour le retour de Chio à l'empire, ce qui fut exécuté non sans risque de sa part et sans grandes difficultés (II, 10 et 11). Le Grand-Domestique reconnut ses services par d'amples récompenses que l'on ne précise point (II, 11), mais qui, si nous en jugeons par sa conduite dans la présente circonstance, et aussi par le soin avec lequel il avait fait ses conditions avec la mère du ministre (II, 11, fin) ne devaient pas consister exclusivement en stériles honneurs. Est-ce dès lors qu'il fut nommé Protosévaste, titre que nous lui voyons porter en 1345, lorsque Cantacuzène le dépêche à Vatats pour lui reprocher sa défection (III, 90)? est-ce peu après la défaite de Martin Zaccaria, qu'il fut choisi pour gouverneur de Chio? Nous ne savons. Mais l'affirmative est évidemment probable. Le fait, du moins, est que, sous Andronic (avant le 15 juin 1341, par conséquent) Calothète gouvernait Phocée (IV, 12), bien que Cantacuzène ne le dise que bien tard et comme par hasard. Le Grand-Duc Apocauque, lorsque la cabale opposée à Cantacuzène fut maîtresse entière à Constantinople, ne manqua pas de le destituer (1342 ou 1343?) et lui substitua Cibò

(Τζυβόν), en qui nous croyons reconnaître un Génois (Apocauque et Galata détestaient également Cantacuzène). Cibò laissa les Génois bannis, à la suite de la révolution de Boccanégra, prendre l'île (III, 95 combiné avec IV, 12) ou peut-être la leur vendit (1346) et en fut récompensé par le gouvernement de Phocée. Calothète pendant ce temps, ou avait été forcé, ou avait jugé prudent de quitter sa patrie et de se joindre à Cantacuzène, auprès duquel on le voit en 1346 (IV, 12 et III, 90). Probablement il fut pour beaucoup dans les démarches si actives que Cantacuzène fit, peu de temps après son entrée à Constantinople, pour recouvrer Chio; et, si cette île ne fut pas rendue aux Grecs, du moins le vit-on, après la mort de Cibò (qui périt dans ses efforts pour la reconquérir, en 1349), lui succéder en qualité de gouverneur de Phocée.

(107) Ὁ δ' ἐπαρθεῖς τῷ εὐτυχήματι. N'était-ce donc que vain orgueil et folle jactance de sa part? Calothète n'avait-il pas de bonnes raisons de ne point être gracieux pour la maison de Paléologue? longtemps agent, fauteur et obligé de Cantacuzène, ne devait-il pas tâcher de nuire à Jean, de servir Mathieu, d'aider à une diversion? Telle fut, à notre avis, la grande raison de ses refus; et des correspondances cantacuzéniennes, tant de Constantinople que de la Thrace, auront encouragé la résistance.

(108) Χρήματα καὶ ἀξιομάτων δοκούς ὑπὲρ τὴν ἑαυτοῦ τύχην. Voyez plus bas § 10, note 195. Grégoras, on le voit, ne dit pas, comme Cantacuzène, que Jean d'abord lui offrit des titres et de gratifications. Voy. note 93.

(109) ζ. Tout ce § 7 offre un intérêt de curiosité des plus vifs; et, de plus, il ouvre la voie à des rapprochements plus graves et dont l'effet doit être de nous montrer les derniers moments de la lutte entre les maisons de Cantacuzène et de Paléologue plus chargés d'incidents et de difficultés que nous ne le savions. Les détails dans lesquels entre notre historien n'étaient connus de personne. On ne saurait cependant en suspecter l'exactitude, tant ils sont naturels en eux-mêmes, et tant ils sont conformes, soit aux habitudes générales du temps, soit aux mœurs des Turks, tant d'ailleurs ils se lient commodément aux traits connus de l'histoire de Khalil et de Mathieu Cantacuzène. Seulement nous suppléerons, dans les notes suivantes, à ce que l'auteur a négligé de raconter ou d'indiquer au moins comme probable.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(110) Ἄρτι δὲ τοῦ ἡρος ἀρχομένου. Le printemps de 1357, comme il faut le conclure des paragraphes 3 et 5; et, puisque ἀρχομένου indique soit la fin de mars, soit le commencement d'avril, voilà de huit à neuf mois en ce moment que Khalil est captif.

(111) Εὐδοὺν ἦν est pris ici impersonnellement comme δῆλον ἦν, ῥαδίον ἐστίν, αἰσχροὺν ἐστίν. Nous n'en connaissons pas d'autre exemple. Toutefois il faut dire que cet emploi du mot n'a rien d'extraordinaire ou de choquant : il est même joli, et on peut remarquer le datif donné pour régime à εὐδοὺν ou si l'on veut à εὐδοὺν ἦν. — Nous joindrons deux autres petites observations à celle-ci : 1° c'est que le plus souvent εὐδοος, si l'on en précise bien le sens, ne veut dire ni facile (bien qu'il y en ait des exemples), ni qui a du succès, mais qui est en voie de succès, qui est en bonne voie : il indique non qu'on a réussi, mais qu'on est en train de réussir [bien entendu que nous laissons de côté un sens matériel, plus rare et très-remarquable, celui de passer facilement, en parlant des aliments : « les huitres, dit Athénée, III, p. 92 C, πρὸς τὰς οὐρήσεις ἐστίν οὐκ εὐδα; » et cf. εὐδοῦν de Théophraste, *Physiol. d. Pl.* (φ. ald.), 5, 6]. — 2° Εὐδοος et ses dérivés εὐδοῶς, εὐδοῶ, εὐδώσις, εὐδώτως (bien qu'Hérodote ait, VI, 73, Εὐδώθη τῷ Κλεομένει τὸ εἰς τὸν Δημάρτητον πρᾶγμα) ne sont devenus des expressions un peu fréquentes que sous l'impression du style biblique. L'idée de voie, chemin, est familière aux Hébreux, comme à tous les Orientaux, pour indiquer les actes : הַדְרֹת הַיְהוָה ou הַדְרֹת הַיְהוָה, voies de Jéhovah, pour conduite agréable à Dieu; הַדְרֹת הַאֲבוֹתָיו, voies des ancêtres, pour mœurs antiques; ἀνάβαινε καὶ εὐδώσει σε ὁ Κύριος (Rois, III, 22); εὐδώσει τὰ ἔργα αὐτοῦ (Sagesse, II, 1). Et de là, l'εὐδωθήσομαι, l'εὐδοῦμαι de S. Paul (aux Rom. I, 10, et aux Cor. I, XVI, 2) et la fréquence d'εὐδοῶ, etc., chez les SS. Basile, les Théodore Studite, etc., et chez ceux qui évidemment sont pénétrés de leur esprit, comme entre autres Léon le Diacre, lorsqu'il écrit : Τὰ ῥωμαϊκὰ μοι πλατύνονται ὄρια ταῖς τοῦ κρείττονος εὐδώσεισιν (où εὐδώσεις, au pluriel, est si remarquable).

(112) Τῆς ἕξω χώρας. Cette expression s'explique au moyen de l'ancienne géographie grecque, toujours présente à l'esprit des Byzantins. Pour eux, l'Asie Mineure se scinde en deux parties inégales, l'une qui n'est qu'une simple lisière maritime de quelques kilomètres de profondeur sur tout le pourtour de la mer Égée (celle-là c'est le littoral, ἡ αἰγιαλός), l'autre com-

prenant le reste du pays (extérieure au littoral, c'est naturellement *ἡ ἔξω, ἡ ἔξω χώρα*). Du reste, cette partie hors du littoral ne pouvait manquer de se subdiviser, et, à la latitude de Phocée, c'était la Lydie. Aussi, *τῆς ἔξω χώρας* est-il à l'instant même expliqué par *τῶν Λυδῶν* qui suit.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(113) *Τῶν Λυδῶν ἡγεμόνα*. Grégoras oublie encore de nous donner le nom propre, ou plutôt il ne le sait pas. Tâchons d'en approcher. — D'abord, il s'agit d'un émir seldjoukide (témoins les *Βάρβαρος* qui vont venir dix fois dans les lignes suivantes). — Or les émirats seldjoukides, sur l'Archipel du sud au nord, sont ceux qu'on désigne encore du nom de leurs premiers ou leurs plus illustres maîtres, par les noms de Mentech, Aïdin, Sarou-khan, Karasi, etc., bien qu'aujourd'hui ce ne soient que des sections de pachaliks, ou simples sandjaks ou voïévodies. Des quatre noms que nous venons de prononcer, deux seulement (même quand l'émirat de Karasi aurait encore existé) peuvent convenir au cas actuel, Aïdin et Sarou-khan. Ces deux émirs, en effet, eurent des possessions en Lydie; et Cantacuzène, s'il ne qualifie que le second de satrape de Lydie (III, 9, 86, 96 et cp. 90), tandis qu'Aïdin est dit tantôt satrape d'Ionie (II, 29) ou des Turks établis devers l'Ionie (*τῶν κατ' Ἴωνίαν Τουρκῶν*, III, 86), tantôt satrape de Carie (II, 13), nous montre son deuxième fils, Oumour, si célèbre par sa chevaleresque amitié pour Cantacuzène, gouvernant le district aux environs de Smyrne et d'Éphèse (I, 28, III, 86, etc.; et conf. Grégoras). Ce qui le place bien dans la Lydie prise comme région naturelle. Il y aurait donc doute. Mais on voit ailleurs Sarou-khan avoir sous sa loi les environs de Phocée (Cantacuzène, II, 29, *πρὸς Σαρχάνην πύμψας ἧς ἦρχε τῆς ἔω τῆς κατὰ τὴν Φωκαίαν*). Il en résulte nécessairement qu'à Sarou-khan seul ou à ses successeurs se réfère la mention de Grégoras. — Quant à déterminer ce successeur, c'est ce que l'on ne saurait faire avec certitude. On ne connaît qu'un seul fils de Sarou-khan (qui peut en avoir eu beaucoup plus), c'est ce Souléïman que nous avons vu prisonnier à Phocée en 1329, et délivré par le concours des troupes grecques et des deux émirs turks voisins contre cette ville. Mais Souléïman avait péri de maladie en 1345, en Europe, dans le camp de Cantacuzène et sous les yeux d'Oumour auquel son père l'avait confié (Cantacuzène, III, 90). Bien certainement donc, il faut penser à un autre que Souléïman pour trouver le nom de l'émir de la Lydie septentrionale en 1357. Ce peut être un fils cadet, ce

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

peut être un frère ou un neveu, ou quelque autre collatéral de Sarou-khan, ce pourrait être Sarou-khan lui-même. Sarou-khan n'était pas, comme on le croirait naturellement, le fondateur de l'émirat; ou bien il faut distinguer au moins deux émirs de ce nom dans la famille seldjoukide de Lydie, ou plutôt tous les descendants (ou du moins les descendants régnants de Sarou-khan) ont été compris sous le nom de Sarou-khan Oglı, et abusivement sont devenus, pour les Grecs, qui ne s'appliquaient point à les distinguer, le Sarou-khan, comme Auguste, Tibère, Caligula, Claude, Néron, etc., étaient César pour les Orientaux. Toute riche qu'elle semble d'abord, la liste des deux cent quarante-quatre dynasties, donnée par l'astronome arabe Mohammed-Effendi et traduite par l'astronome turk Ahmed-Mehlevi (chez de Hammer, XVII, 79 et suiv. de la trad. franç.), ne fournit, pour la dynastie de Sarou-khan, que trois noms. Élias-beg, Ichag-beg, Khizrchah (ce dernier, contemporain de Bajazet, mourut en 1410); il est évident que c'est une liste incomplète, et probablement ce sont les noms anciens qui manquent. Il est possible que le second des trois soit l'émir que nous cherchons, et qui a pu être soit le père, soit l'oncle d'Élias. Au total donc, nous affirmons que τὸν τῶν Λυδῶν ἡγεμόνα était l'émir du sandjak de Sarou-khan (par exclusion du sandjak d'Aïdin); nous nions que l'émir ait pu être Souléiman, fils de Sarou-khan; nous penchons à voir cet émir dans l'Ichag-beg de Mohammed-Effendi.

(114) Τῆς τῶν Φωκέων Φιλίας ἐκσίησας. L'émir, en effet, était en paix avec la ville, puisqu'elle lui payait en tribut une somme annuelle à condition d'être à l'abri de toute insulte (§ 5) : Φιλία n'exprime rien de plus, *bonnes relations*.

(115) Συγγενείας ἐπαγγελίαν. Voici un passage extrêmement curieux, et qui aurait eu chance, il y a vingt-cinq ou trente années, de passer inaperçu. Συγγένεια est la qualité ou l'état de συγγενής. Mais qu'est-ce que cette promesse ou cette espèce de proclamation officielle de l'état de συγγενής. Est-ce que συγγενής aurait été une fonction ou bien une dignité, un titre? — Oni précisément, c'était un titre, on ne peut se dispenser de le reconnaître. Ç'avait été un titre à la cour de Perse au temps des Achéménides; c'en avait été un sous Alexandre; c'en avait été un et en Syrie sous les Séleucides, et en Égypte sous les Ptolémées. M. Letronne, dans sa discussion de l'ins-



cription de l'obélisque de Philæ, où se rencontraient les noms de deux fonctionnaires égyptiens qualifiés de *συγγενής* (voyez *Recherches pour servir à l'histoire de l'Égypte ancienne*, p. 321-328), a mis en lumière, avec un bonheur merveilleux, toutes les particularités dont nous parlons. Non-seulement il a retrouvé le *συγγενής* dans une inscription de Délos, où l'on n'en avait point pénétré le sens spécial et technique, et dans une autre inscription de Philæ; mais il l'a signalé dans plusieurs passages des *Antiquités judaïques* de Josèphe. Il a reconnu que c'est de la cour des grands rois que ce titre passa, par l'intermédiaire d'Alexandre, aux diverses cours grecques nées à la suite de la conquête. Il a montré que Lasthène le Crétois, que Lysias, le premier ministre et tuteur du jeune Antiochus Eupator, avait été qualifié de *συγγενής* d'Épiphanes, et que Démétrius II avait donné le même titre, ou plus encore, à Jonathas Machabée (v. ci-dessous, p. 186). Il rappelle enfin que nos rois, dans l'ancienne monarchie, conféraient souvent officiellement le nom de *Cousin* à plusieurs des grands officiers de la couronne. — Il est bien clair que l'auteur de tant de remarques intéressantes sous-entend (et ce dernier exemple achève d'en faire foi) que les prétendus parents du roi ne l'étaient le plus souvent en aucune façon. Mais qu'il nous soit permis d'ajouter quelques traits à ceux de notre habile archéologue. — 1° Parmi les causes qui concoururent à faire naître le désir et l'usage de ce titre, il y en a trois principales, outre la considération qui naturellement en résultait pour le titulaire. L'une, c'est que les populations mède et perse ayant été organisées par tribus, chaque membre d'une tribu dominante tenait immensément à passer pour parent du chef. L'autre, c'est que la plupart des souverains orientaux, grâce à la polygamie, avaient des enfants en grand nombre (Artaxerce-Mnémon surtout en laissa plus de cent), et que chaque prince, à défaut de la couronne, voulait du moins voir sa filiation en quelque sorte constatée par un titre qu'il laissait à ses enfants, et dont ceux-ci tendaient à faire trophée au bout de plusieurs générations, et quand la mémoire de leur parenté avec le prince régnant était à peu près éteinte. On comprend enfin que des grands, en épousant quelqu'une des innombrables princesses du sang, comme c'est encore aujourd'hui l'usage en Turquie, ou même dès qu'une de leurs filles ou de leurs parentes entrait au harem d'un prince du sang, devinssent ainsi *συγγενής* du souverain; et c'est là une troisième raison de la fréquence de ce titre. Une fois le titre connu et regardé comme éminemment honorifique, il dut être am-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

bitionné; et il est tout simple qu'afin de satisfaire à plus d'ambitieux, il ait été accordé, ne fût-ce que comme dédommagement, à des hommes qui n'étaient parents du prince ni par la naissance ni par des alliances.—2° Le nom de *Parent du roi* n'est pas le seul de ce genre qui ait été ainsi donné à titre honorifique; déjà celui de *Frère du roi* se trouve joint officiellement à celui de Jonathas dans cette lettre de Démétrius II que cite M. Letronne; et, bien qu'il n'insiste pas sur le fait, de peur de sembler trop donner aux conjectures, il est facile de pressentir qu'il a pu, qu'il a dû y avoir d'autres qualifications analogues. Ce qu'il y a de certain, c'est que l'empire d'Orient nous en fournit indubitablement une (outre celle de Frère, qui se représente plusieurs fois dans le Code Théodosien): c'est celle de *Père de l'Empereur*, βασιλέως πατήρ, que nous voyons donnée, en 577, à un des grands dignitaires de Justinien: κεντηναρίων λ', ἀτινά γε δὴ πού Παμφρόνιος ὄνομα, ἀξίωμα βασιλέως πατήρ, ἐκομίσαστο ἐκ τῆς πρεσβυτέρας Ῥώμης (Ménandre, I, 25, p. 83 de la *Byz. de Venise*); et la preuve qu'il y avait assez bon nombre de personnages pourvus de ce titre, c'est que nous le retrouvons ailleurs au pluriel, d'abord à propos du même Pamphronius (ὁ δὲ Ναρσῆς τοῦτο ἐγνώκας Παμφρόνιον, ὅς ἐν τοῖς βασιλέως πατράσιν ἐτέλει, . . . ἐκπέμπει, en 561, sous Justinien I, II, 2 de Ménandre, p. 133 de la *Byz. de Venise*), puis, à propos d'un nommé Trajan, qui, en 574, στέλλεται κατὰ τὴν Περσῶν χώραν πρεσβευτής. . . ἐν τοῖς βασιλείοις πατράσι τελῶν. Que les Pères de l'Empereur soient ou non identiques aux Patrices (ce que semble admettre Reiske, sur Constantin Porphyrogénète, *Cérém.* I, 14), que tous aient été ou non *mandatores*, et que les *mandatores* aient été des βασιλέως πατέρες, c'est ce que nous ne discuterons pas ici. Un fait reste, c'est que les titres de Frère et de Père de l'Empereur furent donnés, dans les premiers siècles de l'empire d'Orient, à de hauts dignitaires qui n'étaient ni parents ni alliés de la famille impériale [ce qui, pour le dire en passant, établit une différence totale entre ce titre et celui de βασιλεοπάτωρ, institué, par Léon le Sage, en faveur de Tzautzas (Cedrenus, p. 595 D), titre qui était réservé au beau-père de l'impératrice, et qu'on eût pu donner aussi au mari d'une impératrice-mère (à Nicéphore Phocas, par exemple), titre qui environnait en quelque sorte de l'autorité de grand parent et de tuteur le personnage qui le portait, et qui lui frayait la voie au rang et au pouvoir de premier ministre, d'arbitre suprême, parfois de prince indépendant, comme le devinrent les Atâbeks (اتابك, en turk, père du beg), titre dont l'importance semble avoir été pres-

sentie par les Stilicon et les Rufin, qui aida Romain Lécapène à usurper la corégence et à la communiquer à ses fils, et que Cantacuzène, comme par un souvenir de cette époque, ambitionna pour lui dès le commencement du règne de Jean Paléologue]. — 3° Ajoutons que, parmi les Osmanlis et les autres Orientaux, ces titres jouent aussi un rôle. Seulement le sultan, comme supérieur à tous, veut pour lui le titre de Père, et l'inférieur devient le Fils. Longtemps, dans les traités des Osmanlis avec l'empereur d'Allemagne, ceux-ci durent traiter de Père le sultan, et se contenter de l'appellation de Fils. Cet usage ne prit fin qu'en 1608, lors du traité de Sinatorok.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(116) *Ῥήγνυσι πόλεμον*. L'emploi de l'actif est fort remarquable. Au passif, rien de plus usité que *πόλεμος ανεβράγη*, ou *κατεβράγη*, ou (très-souvent avec le datif des combattants) *ξυνεβράγη*<sup>1</sup>; expression parfaitement analogue aux *πηγή*, *πνεῦμα*, *δμβρος*, et tant d'autres, *κατεβράγη*, et à cet *ἀνεμος ἐξ ἀρκτέων καταβράγεισ πηγῶν* que nous avons vu dès le commencement du livre. C'est qu'en réalité le sens alors ne s'offre point à l'esprit comme passif (on y voit l'*erampo* latin, « éclater, faire explosion, « sourdre »). Mais ici le sens est véritablement actif, ou plutôt transitif, c'est « faire éclater, déchaîner. » Cette transformation du sens, quoique complètement dans l'esprit de la langue, n'est pas sans hardiesse, et a beaucoup d'élégance; elle est surtout dans le ton des iambes tragiques, et de bonne heure elle a dû passer de là dans la prose, sans y devenir très-commune dans les commencements. *Πολλοὺς κατέβρηξεν ἡμῶν γέλωτας* d'Athénée, IV, p. 130 C, en est un exemple ou un indice; car cette expression implique la possibilité de *ρήγνυμι γέλωτα*.

(117) *Ἀβρώσιως* jusqu'à *ἀντέκρουσε*. *Ἀντέκρουσε* ne peut être dit que de Calothète. Mais Grégoras eût dû exprimer le sujet, ou le remplacer soit par *ἐκεῖνος*, soit par quelque autre mot équivalent; car le sujet de la phrase précédente est Jean, et *τοῦ ἀποσίστατου*, qui la termine, n'est qu'un régime. Il est certain qu'*ἐξεκρούσθη*, ou tout autre passif se rapportant à Jean, comme *πέμπει*, *οἰκειοῦται*, *περισίρατοπεδεύει* et *ρήγνυσι*, sans *τοὺς Βα-*

<sup>1</sup> Cette expression *σὺβραγῆναι*, soit avec le datif des combattants, soit sans complément et comme verbe neutre, devint à tel point familière, même en prose, que des écrivains l'ap-

pliquent aux combattants mêmes *ἢ τε κρατὶν σαλπυγῆ τὸ ἐνδόσιμον ἐδεδάκει καὶ συνεβράγησαν εὐθὺς αἱ φάλαγγες καὶ μάχη ἐξ ἑκατέρων ἀνεβρίπισθη κ.τ.λ.* Anne Comn. I, 13 de l'*Ἄλκι*.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

*σιλικούς* (ou bien *ἐξεκρούσθησαν οἱ Βασιλικοί*) serait plus correct et plus coulant.

(118) *Τοὺς Βασιλικούς*, absolument comme les modernes disent *les Impériaux*, *die Kaiserliche*. Aucun ancien ne présente d'exemple de cette expression, et le *Dictionnaire de la moyenne grécité* de Ducange l'ignore entièrement, ainsi que ceux de la moyenne et basse latinité du même savant et de Charpentier. [Car c'est vainement qu'on voudrait assimiler les *Βασιλικοί* « agents impériaux » (ou *mandatores*, selon Ducange) aux *Impériaux*, dans le sens de soldats de l'empereur. On ne cite, d'ailleurs, aucun exemple de *Βασιλικοί* « agents impériaux » sans *ἄνθρωποι* à la suite (voyez Théoph. p. 395, syn. VII, act. I), bien que *Βασιλικός* au singulier se lise non-seulement dans la vie de S. Luc le Jeune, dans Constantin Porphyrogénète, § 7 et 8 de l'*Adm. de l'emp. etc.*, mais même dans l'Évangile de S. Jean, I, 46 : Ἦν τις βασιλικός κ.τ.λ.] — N. B. Si quelqu'un s'imaginait qu'il est question ici d'agents, d'envoyés de l'empereur, cette idée tomberait devant ce fait que Grégoras aurait écrit *Βασιλικόν*; et, d'ailleurs, à cette époque, il n'y a plus trace, dans l'empire, d'officier nommé *Βασιλικός* tout court. Codin n'eût pas plus oublié le *Βασιλικός* que tout autre dignitaire ou fonctionnaire, et Codin n'en dit mot. Cp. au reste note 128, la 2<sup>e</sup> citat.

(119) Ἐπεὶ δὲ χρόνος ἐτρίβετο ἐπὶ τούτοις συχνός. Cantacuzène exprime à peu près la même chose en disant (IV, 44, à la suite de ce que nous avons déjà cité, notes 86 et 93) : Ἐν πολλαῖς δὲ καὶ καρτεραῖς τειχομαχίαις ἀποπειράσας τῶν τειχῶν, ἐπεὶ ἀδύνατον τὴν ἐπιχείρησιν εὔρα. . . . Après quoi il passe immédiatement au résultat, c'est-à-dire à l'accord par lequel Jean octroie à Calothète toutes ses demandes, sans noter les incidents curieux dont parle Grégoras, et sans marquer suffisamment les synchronismes des diverses phases de l'entreprise avec les actes militaires de Mathieu Cantacuzène, autrement que par ces mots vagues : ἐν ᾧ δὲ ταῦτα ἐτελέσθη, χρόνου συχνοῦ τινος τριβέντος κ.τ.λ. Χρόνου συχνοῦ τινος τριβέντος, ce sont bien les mêmes mots que chez notre historien; mais il y a entre Cantacuzène et Grégoras cette différence, que, pour le premier, l'espace de temps embrasse, sans qu'il le dise, les quinze ou seize mois qui s'écoulent du commencement du siège (en mars ou avril 1357) à la conclusion de l'accord (été 1358); tandis que, chez le second, le *χρόνος συχνός* va tout au plus jusqu'à la moisson de

1357, ainsi que le prouvent ces mots du § 8, *ισλαμένου γὰρ ἤδη τοῦ Θέρους καὶ τῶν ἀσλαχίων προκαλουμένων τοὺς Φερσιδάς καὶ ἀμαλλοδέτας*, combinés avec l'ensemble de ce qui précède. (Voy. note 140.)

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(120) *Ἐξιών*. Est-ce « sortant du navire qui le portait, » comme nous le voyons un peu plus bas, *ἐξιών τῆς ἡγεμονίδος τριήρους?* Ou bien est-ce « sortant du camp » ou « sortant du territoire de Phocée? » Peut-être Grégoras lui-même eût-il été un peu embarrassé de répondre. Nous opinons pour le navire, parce que, bien qu'il y eût un camp (*περιστρατοπεδεύει* un peu plus haut), rien ne dit que ce camp fût grec; *ἔπειτα συνεξίεναι*, un peu plus bas (voy. la note 129 sur ce mot), confirme cette idée. Du reste, nous avons conservé l'ambiguïté en traduisant.

(121) *Ὡς*, vu que, comme dans le sens de *puisque*.

(122) *Ἐστιάτορας* est à remarquer. Il paraîtrait que Jean mettait très-décidément le plaisir de la convivialité en ligne de compte; car nous retrouverons un peu plus bas (même paragraphe) *συγκυνηγετοῦντα καὶ συνεσιώμενον*, et plus bas encore *καὶ χαρίτων μεσίδς εὐωχίας καὶ φιλικὰ συμπόσια* (voy. note 127). Le père de Jean, Andronic IV, tenait aussi beaucoup à la table, et il mangeait très-copieusement, en dépit de l'extrême délicatesse de sa santé (*πλέον ἢ ἐχρῆν ἐδεδειπνήκει*, Grég. XI, xi, 1). Cp. la note suivante.

(123) *Συγκυνηγετῶν*. La chasse, sans doute, était un des divertissements favoris des grands et des princes à cette époque, qu'ils fussent Turks ou Chrétiens, Occidentaux ou Orientaux, et il n'est aucunement nécessaire, pour expliquer les parties de chasse faites ici en commun par l'empereur et par l'émir, de recourir à des causes particulières de ce goût. Toutefois, nous ne pouvons passer sous silence qu'Andronic aussi aimait passionnément la chasse et tout ce qui tenait à la chasse, qu'il entretenait mille chiens et mille faucons, avec un peuple de fauconniers et de piqueurs (Grég. IX, iii, 2), que tout ce train lui revenait à plus de 15,000 écus d'or par an (XI, xi, 5), enfin que tout sollicitant venant à lui suivi d'un beau chien ou un gerfaut sur le poing, et l'oubliant au palais, pouvait compter sur un accueil favorable (même passage); et il est permis de croire que c'est parce que le fils partageait ce goût du père pour la chasse, les meutes et les chevaux, comme

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

pour les femmes, que Cantacuzène, dans les remontrances qu'il lui adresse en 1352, un peu avant la fuite du jeune prince à Ténédos, lui jette entre autres propos les allusions qui suivent : Οὐδὲ γὰρ εἴ τις ὄρων τὸν παῖδα περὶ Θήρας ἐπισημένον ἀκρατῶς καὶ πάντα χρήματα ἐνδὸς τούτου προϊέμενον εἰ κύνας παρείχετο Θηρευτικὰς καὶ ἵππους, κ. τ. λ.

(124) Πολλῶν μὲν χρημάτων. Rien de plus certain. Si, pour la rançon du fils (du quatrième fils) d'un simple émir, Calothète demandait 100,000 pièces d'or, nécessairement un empereur aurait été coté à un plus haut prix; et il est inutile d'insister sur ce point. Mais peut-être faut-il aller plus loin, et supposer à l'émir de Sarou-khan des calculs plus compliqués. Il ne pouvait ignorer les querelles qui divisaient l'empire grec, et la guerre civile que se livraient encore Jean Paléologue et Mathieu Cantacuzène. Dès lors il devait faire le raisonnement qui suit : ou l'Empereur me payera ce que je voudrai pour recouvrer sa liberté, ou son compétiteur Mathieu me payera encore plus cher pour que je le garde dans les fers. Il n'y aurait même rien de déraisonnable à supposer que l'ambitieuse Irène, mère de Mathieu, Irène, qui, du fond de son couvent, organisa le complot de Ziano (voyez note 177), ait été en relations avec l'émir, dont Jean croyait s'être fait un ami, et lui ait suggéré le plan dont le prince devait être la victime. Toutefois nous n'insistons pas sur cette conjecture, toute plausible qu'elle est. Même en l'élaguant, le Seldjoukide a pu et dû se poser le dilemme; seulement, s'il eût été d'accord avec les fauteurs de Cantacuzène en agissant ainsi, l'épisode serait encore plus dramatique et plus piquant.

(125) Πολλῶν δὲ πόλεων ῥωμαϊκῶν. Ceci est un peu moins clair que le πολλῶν μὲν χρημάτων, et sent l'amplification de rhétorique. Quelles villes l'empereur avait-il encore à donner dans ces parages de l'Asie, sauf Phocée et Philadelphie? C'eût été beaucoup, sans doute; mais ce n'eût pas été beaucoup de villes. Grégoras veut-il nous parler de villages et fortins circonvoisins? ou bien veut-il nous dire que l'émir Sarou-khan comptait recevoir des places, soit dans les îles, soit dans les provinces d'Europe? En tous cas, il eût bien fait de s'expliquer. — Κλέος. Tout peu scrupuleux que pût être l'émir, que nous n'aurions point été surpris d'entendre proclamer sa perfidie très-glorieuse, si elle eût été heureuse, nous ne balançons pas à interpréter ici κλέος par bruit, renom. D'abord, Grégoras ne prête pas ici la parole à ce

rusé personnage, et la structure de la phrase permet au moins autant de voir dans καὶ ἄμα μέγα . . . κτήσασθαι κλέος l'énoncé de la pensée de l'historien, que l'expression du jugement que l'Osmanli porte sur sa conduite. Or, sérieusement, l'historien pouvait-il accoupler le mot de gloire avec l'idée de semblable trahison? Ensuite, κλέος non-seulement répond, à chaque instant, aux termes latins *fama*, *rumor* (ceci, nous ne prétendons l'apprendre à personne, tous les dictionnaires en font foi), mais, en réalité, ce fut le seul sens dans l'origine. Eustathe l'a dit formellement, et nous ne doutons pas qu'il n'ait eu raison : la lecture d'Homère suffirait pour le prouver. [Jamais il ne prend κλέος pour renom favorable, pour honorable renommée, qu'en ajoutant une épithète laudative, ou admirative du moins, à κλέος (έσθλόν, le plus souvent, *Il.* E 3 et 273, Σ 121; *Od.* A 95, N 422; ou quelquefois μέγα, εύρύ).] Et il faut ajouter qu'au fond cette circonscription étroite du sens de κλέος est en harmonie avec l'origine du mot : avoir de la gloire, c'est bene audire, bene cluere, εἶ κλύειν. Cinq siècles même après Homère, les vestiges de cette signification première apparaissent encore. On lit chez les tragiques κλέος . . . εύκλεέστερον, et dans Platon καλόν κλέος. Ne pourrait-on soupçonner que le grand nombre de noms propres terminés en κλῆς a contribué à faire passer plus aisément les Grecs de l'idée de renom à celle de gloire? Quoi qu'il en puisse être, un dernier mot! Suivant Eustathe, auquel adhèrent les lexicographes, μέγα détermine en bien le sens de κλέος : ici pourtant nous avons μέγα; et pourtant nous doutons que κλέος, même ainsi accompagné, y soit synonyme d'εύκλεια. Cp. plus bas, p. 62, ἀκλεᾶ.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(126) Παρ' ὄτουον τῶν βαρβάρων. Est-il bien sûr que la Providence à elle toute seule veilla ainsi sur l'empereur, et qu'il n'eut pas la précaution d'entretenir quelques vigilants espions autour de son joyeux et courtois allié? Cantacuzène ne nous l'eût peut-être pas plus dit que Grégoras; mais probablement il nous l'eût laissé pressentir, et, à coup sûr, il nous eût donné en toutes lettres le nom du révélateur.

(127) Κυνηγεσία . . . εύχίας. Pour le premier mot, voyez plus haut, notes 123, 124. Χαρίτων μεστὰς εύχίας indique-t-il ici les chants et les danses des almées?

(128) Μυστικώτερόν τι est certainement un mot très-gracieux; mais peut-être n'en sent-on pas toute la force, en y voyant seulement un synonyme

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

d'ἀνέκφαντον, ἀπόρρητον, ou tout autre mot semblable. Le *Thes. L. G.* éd. Didot, ne donne d'autre sens à *μυστικός* (outre ceux d'*astutus, ingeniosus* et de *mysticus off. pal. Cpolitani*) que celui de *cui subest mysterium*; et, un peu plus bas, *μυστικῶς* est expliqué uniquement par *mystice, cum mysterio*. Il nous semble qu'il y a là quelque chose de plus, et que *μυστικός* implique souvent non-seulement choses confidentielles, mais confidence à voix basse; et c'est sous cette impression de secret confié à voix basse que dut être imaginé ce curieux titre de *Mystique*, que portait un des principaux officiers de la cour de Constantinople. Comme nulle part il n'est parlé suffisamment de ce fonctionnaire, nous tâcherons de suppléer à ce silence, en rassemblant les traits épars qu'on trouve sur son office. — Codin (*Off. 2*) nomme le Mystique au trentième rang, et le place après le Premier secrétaire (*πρωτασηκρήτις*) et le δ Ἐπί στρατοῦ, tandis que, chez l'anonyme de la Bibliothèque nationale (dans les notes de Goar), il se trouve le trente et unième, mais précède le Premier secrétaire et l'Épistrate; ce qui provient de ce que cet anonyme mentionne, dans les commencements de sa liste, trois fonctionnaires omis par Codin, le Chargé du caniclé ou de l'écritoire (δ ἐπὶ τοῦ κανικλείου), qu'il place treizième, le Grand Baile ou Bailli (δ μέγας Βαίτουλος), dix-huitième, et le Supérieur des philosophes (δ Ὑπατος τῶν φιλοσόφων), vingt-neuvième. Le Mystique alors arrive après le Logothète de la course, le Supérieur des philosophes et le Grand Chartulaire. Le même ordre se retrouve dans la nomenclature du moine Mathieu, qui nous donne ainsi le Mystique comme le premier de la septième pentade des officiers de la cour :

Τῆς ἑκτῆς Μέγας ἀρχεται Δρουγγάριος τῆς βέγλης·  
Μέγας Ἐταιριάρχης τε, Λογοθέτης τοῦ δρόμου,  
Ὁ φιλοσόφων Ὑπατος, Χαρτουλάριος μέγας.  
Ἐξῆς ἐβδόμης Μυστικός, κλεινὸς Πρωτασηκρήτις,  
Εὐθὺς δ' Ἐπὶ τοῦ στρατοῦ, Δρουγγάριος τοῦ σλόλου,  
Ὁ τῶν σχελῶν Δομestικός.

Et l'anonyme de la bibliothèque Mazarine répète, dans ses vers iambiques sénaires, souvent brouillés avec la quantité, mais dont la pénultième est toujours accentuée de l'aigu ou du grave, ce que Mathieu vient de nous apprendre en vers politiques (à ceci près, qu'il omet le Grand Philosophe, comme, un peu plus haut, il a omis le Garde de l'écritoire).

Ὁ Λογοθετῶν μετ' αὐτὸν τοῖς τοῦ δρόμου·  
Ἐῖτα Χαρτουλάριος ἀξίαν μέγας,



Εἶτα μετ' αὐτὸν Μυστικός ἐπειστώ,  
 (Καὶ) Βασιλικὸς πρῶτιστος τοῦ σεκρέτου·  
 Ὁρα καὶ στρατοῦ τὸν καλὸν Ἐπιστάτην  
 Τῶν πλωτῶν τὸν Δρουγγάριον τὸν μέγαν·  
 Ἰδοῦ καὶ σχολῶν ὁ Δομεστικός ἤξει.

LIVRE XXXVII  
 de Nicéphore  
 Grégoras.

Ces différences, au fond, sont très-légères; et, une fois admis que Codin n'aurait pas dû omettre le Garde de l'écritoire, le Grand Bailli et le Premier philosophe, on peut poser en fait que des quatre-vingt-dix hauts personnages qui figurent sur la liste officielle de Constantinople, un tiers précède le Mystique, mais un tiers seulement. C'est un beau rang; cependant il y a distance, et grande distance, entre les fonctionnaires de première classe et celui qui vient ainsi le trente et unième ou trente-troisième. Nul doute pourtant que le Mystique, tout en conservant ce titre, pouvait, soit qu'il le cumulât avec un autre, soit qu'il le gardât seul, devenir un des personnages les plus considérables de l'État. Le Mystique Nicolas est patriarche, ou, si l'on veut, le patriarche Nicolas est nommé Mystique chez Siméon le Logothète (*Ἄντ' αὐτοῦ ἐχειροτονήθη Νικόλαος ὁ πατριάρχης Μυστικός τοῦ Βασιλέως*). Nous voyons, dans l'anonyme de Combéfis (sur Romain Lecapène, 18), un Jean le Mystique patrice, proconsul et premier ministre, ou peu s'en faut, *Ἰωάννην Μυστικὸν καὶ παραδυναστεύοντα πατρικίον καὶ ἀνθύπαλον*. Cantacuzène (III, 89, 95, 96, 97) nous montre un Cinnamon auquel jamais il ne donne d'autre titre que celui de Mystique, et qui pourtant, après la mort d'Apocauque, en 1345, est, avec Isaac le Panhypersévaste, l'âme du cabinet de la régente [1° . . . *Ἰσαάκου τοῦ Πανυπερσεβάστου τὴν ἀρχὴν τῶν ὄλων διαδεξαμένου, συνάρχοντος αὐτῷ καὶ Κιννάμου τοῦ Μυστικοῦ (καὶ πάντα ἐπρατίον αὐτοί) καὶ Πατριάρχου ὡσπερ πρότερον συμμετέχοντος τῆς διοικήσεως; 2° Ἐφοπλισαντες οἱ Ἄρχοντες τριήρεις, Φακεώλατον ἐπεμψον συνάρχοντα τοῖς ἄλλοις· ἦν γὰρ Κιννάμου τοῦ Μυστικοῦ συνοικῶν ἀδελφῆ τῆς γυναικός; 3° Ὁρῶσι τινα ἐν βασιλείοις διατρέποντα· ὧ ἐν Βυζαντίῳ Μυστικὸν ἐώρων τὸν Κίνναμον, ἄρχοντα τότε τῶν πραγμάτων, διαλεγόμενον ἐν ἀπορρήτῳ (afin de faire assassiner Cantacuzène); 4° Ἦν γὰρ τότε καὶ αὐτός (il est toujours question de Facéolate ou Facciolati) τῶν ἡρημένων ἄρχειν καὶ Μυσικῷ τῷ Κιννάμῳ καὶ Ἀσάνῃ τῷ Πανυπερσεβάστῳ συμπράττων πρὸς τὸν κατὰ Βασιλέως πόλεμον]. Toutefois, il est clair, en comparant ces passages, que ce n'est point en qualité de Mystique que l'on remplit toutes ces fonctions, qu'on dirige les affaires, qu'on gouverne, qu'on est comme l'assesseur du souverain (*παραδυναστεύει*). Il est*

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

possible seulement que la position et les fonctions du Mystique aient pu aider à ce résultat. Quelle était donc cette position? Quelles étaient ces fonctions? Codin ne juge pas même nécessaire de les préciser : « Le nom, dit-il, les indique assez. » (Ἡ τοῦ Μυστικοῦ ὑπηρεσία νοεῖται καὶ ἀπ' αὐτοῦ τοῦ ὀνόματος, *Off.* 5.) Ce nom pourtant n'indique rien clairement par lui-même. Getser, par exemple, ne peut guère sembler dans le vrai lorsque, dans une note d'une ligne, il nous assure que le Mystique n'était qu'un conseiller secret, *geheimer Rath*. [En effet, qu'on y songe bien, 1° il n'y avait qu'un Mystique, peut-on croire que l'Empereur n'avait qu'un conseiller secret? 2° Et les membres du cabinet, les Ἀρχοντες, quels que fussent, d'ailleurs, leurs titres (Patriarche, Grand Domestique, Grand Logothète, etc., etc.), est-ce que ce n'étaient pas en réalité des conseillers secrets?] Il faut donc avoir recours à d'autres moyens. La position du Mystique nous en offre un : cette position mettait sans cesse le prince et le titulaire en contact. Chez Constantin Porphyrogénète (*Adm. de l'emp.* 51), le Mystique est un de ceux qui nécessairement montaient l'*agrarium* avec le prince (p. 139, Κατὰ τύπον γὰρ ἐν τῷ ἀγραρίῳ οὐδεὶς ἕτερος εἰσῆρχετο μετὰ τοῦ Βασιλέως εἰ μὴ ὁ Δρουγῆριος τῆς βίβλης καὶ ὁ Δρουγῆριος τοῦ Πλωτμοῦ καὶ ὁ Λογοθέτης τοῦ δρόμου καὶ ὁ Ἐπερειαρχῆς καὶ ὁ Μυστικός καὶ ὁ τῶν Δεήσεων); et l'*Onirocritique* d'Achmet fait foi de ces relations intimes entre le souverain et l'employé, en disant Μυστικός ἐστὶ τῷ Φαραῶ καὶ πρῶτος τῶν ἀποκρύφων μυστηρίων αὐτοῦ (16), et plus bas, τὸν φίλον αὐτοῦ τὸν Μυστικὸν (49), et plus bas encore, εἰς τὸν πρωτεύοντα αὐτοῦ Μυστικὸν δούλον. Pour peu qu'on pèse bien tout ce qu'impliquent ces mots, il est clair que les fonctions du Mystique ont grand rapport avec celles du premier secrétaire, et cependant il est clair qu'elles en sont distinctes, assez distinctes même pour qu'on puisse dire que les πρῶτος, πρωτεύοντα ne doivent pas le faire confondre avec ce fonctionnaire, bien que le dernier écrivain peut-être n'ait pas bien su les distinguer et ait été influencé par le mot Πρωτασηκρήτις. Au total donc, que conclure? le voici : le Πρωτασηκρήτις est vraiment le premier secrétaire, le chef du secrétariat; le Mystique est le secrétaire intime. L'un est véritablement un fonctionnaire, un agent ministériel; l'autre est plutôt un attaché, un confident, d'où le nom de δούλος : l'un a bien des secrets en sa garde, mais il les a comme officiellement, il les reçoit dans ses bureaux; l'autre les reçoit dans la familiarité et comme au coin du feu : l'un est premier dans le cabinet, l'autre est ou peut être premier dans une camarilla : l'un a un

pouvoir nettement défini et qu'il lui est difficile d'étendre; celui de l'autre n'a pas de bornes, il peut l'emporter de beaucoup sur celui d'un ministre; il se fonde sur l'habitude, sur la continuité de la présence. Enfin, pour en revenir aux étymologies, on dirait que l'empereur converse à part avec le premier secrétaire, mais converse tout haut; mais qu'avec le mystique, il parle à mi-voix et profère tout bas, *quæ proxima nesciat uxor*, comme dit Perse (*Sat.* 3). L'emploi et le titre de Mystique durèrent sans doute aussi longtemps que l'empire grec, puisque Codin en parle comme de tous les autres qui existaient de son temps; et, d'autre part, il remonte, non-seulement jusqu'à Constantin Porphyrogénète, ou même jusqu'au prédécesseur de Léon, puisque c'est antérieurement à ce dernier, dit Porphyrogénète, que le Mystique et les cinq officiers qu'il nomme en sus montaient l'agrarium avec le prince, mais jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle, puisqu'on lit dans les *Nov.* de Manuel Comnène, chez Balsam., sur le trente-cinquième canon du concile in *Trullo* : *Εὐδήσεως ἀκριβοστάτης διδομένης περὶ τούτου παρὰ τοῦ τηνικαῦτα ἀρχιερέως τῷ καθ' ἡμέραν Μυστικῷ.*

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(129) Ἐπειτα συνεξιώναι. Ἐπειτα est attiré par πρότερον, et certainement a remplacé ἦ, qui était dans la tête de l'écrivain [πρότερον ἢ συνεξιώναι] : il est élégant, et la position des deux mots πρότερον et ἔπειτα, immédiatement juxtaposés, donne de l'énergie à l'expression que Grégoras paraît prêter à Paléologue. Συνεξιώναι doit donner lieu à une triple observation. 1° Il est régi par προσποιησάμενος, ainsi que ἔχειν, absolument comme s'il y avait ἔχειν τε κ. τ. λ. καὶ συνεξιώναι. 2° Dans συνεξιώναι est contenu l'ἐξιώναι, auquel vraiment il est visible que Grégoras revient avec persévérance (ἐξιών un peu après le commencement du paragraphe, ἐξιώντα il n'y a qu'un moment, et ici encore ἐξιώναι, mais en compagnie de son ami l'émir). Cette persévérance à employer le même mot n'indique-t-elle pas que le mot est toujours pris dans le même sens? Et dès lors, puisque συνεξιώναι évidemment c'est *sortir du navire*, n'est-ce pas avec raison que nous avons donné ce sens comme celui d'ἐξιών, note 120. Ici encore Grégoras aurait pu mettre le futur, comme un peu plus haut, lorsqu'il a dit ἀπηλλάχθαι. Il ne l'a pas fait, soit parce qu'il y avait en tête πρότερον ἢ συνεξιώναι, et qu'ayant changé son ἦ en ἔπειτα, il a pourtant gardé le même temps que s'il eût écrit ἦ, soit parce que προσποιησάμενος ἔχειν τι κ. τ. λ. semble équivaloir à προσποιησάμενος θελεῖν τι, et qu'alors le συνεξιώναι tombant en quelque sorte sur

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Θέλειν, qui est comme le sous-entendu logique, prend la physionomie d'un futur. L'idée de *vouloir*, en effet, a été de tout temps si analogue à celle d'*avenir*, que non-seulement le grec moderne (comme à l'imitation de l'anglais « I will write, I will say, » ou du persan خواهم برسید, ou du serbe) dit Θέλω γράψει, j'écrirai, Θέλω γραφθῆ, je serai écrit, bien différent de Θέλω να γράψω, Θέλω να γραφῶ, mais qu'on pourrait soutenir que, dans les futurs antiques μέλλω γράψειν, μέλλω λέξειν, l'auxiliaire μέλλω représente μέλει μοι (ce qui est bien le synonyme d'ἐπιθυμῶ) comme *memini* équivalait à *mens mihi est*, *pœnitet* à *pœna tenet*, etc.

(130) Μικρόν τι πέλαιος ἀναχωροῦσα. On peut demander si μικρόν τι πέλαιος est régime d'ἀναχωρεῖν, qui voudrait dire alors *parcourir en reculant* (et non *reculer* tout simplement), ou si ἀναχωροῦσα restant, comme à l'ordinaire, un verbe neutre, les trois mots μικρόν τι πέλαιος sont l'équivalent d'un petit groupe adverbial lequel serait à l'accusatif, comme c'est assez l'usage pour marquer les distances. Nous ne balançons pas à nous décider pour le second parti, comme si l'on disait *rétrograder un bout de mer*.

Τὸν ἡπειρώτην ἐκεῖνον. . . On a pu voir par notre note 2, au bas de la page 42, que nous inclinions à écrire, après ἐκεῖνον, *πειράτην*. Cette paronomasie n'a rien qui répugne aux Grecs, rien qui répugne à Grégoras. Ainsi *χρησίος* et *χρισίος* (*χρησίος ὢν καὶ Κυρίου χρισίος*, Théod. Hyrt. *Let.* 26), *παιδεία* et *παιδία* (fin du Mazari, dans les *Anecd. græc.* de M. Boissonade), *κτίσματα* καὶ *κτήματα* (dans vingt endroits, et chez Palamas, *Lettre écrite d'Asie*, ms. grec 1238 de la Biblioth. nat.), *μυκᾶσθαι* et *μωκᾶσθαι* (ἀλλ' οἷα γαῦρος ταῦρος καταμυκᾶται τε καὶ καταμωκᾶται μου (Théod. Hyrt. *Let.* 1), *ἀπλήσιω* et *ἀπίσιω* (dans Hérodote, III, 12, 26), *σῆμα* et *σῶμα*, *χρήματα* et *ρήματα*, etc., etc. Ἐξ ὄρεος πένθημα καὶ οὐ Πενθηα φέροντες de Théocrite (*Id.* XXVI, 26) est bien autrement caractéristique encore. Nous avons trouvé ci-dessus *βεβουλημένω τε καὶ βεβουλευμένω* (p. 60), et plus tard nous aurons (p. 98) *κομιδῆ κομιζοντες*. (Cp. aussi note 377.) Chez tous les peuples, au reste, on use ainsi de la paronomasie, très-voisine, mais très-distincte du calembourg, et d'infinitement meilleur goût que ce dernier. Ainsi Beaumarchais, « votre aïeul *paternel*, *maternel*, *sempiternel* ; » ainsi, je ne sais quel Allemand, à propos du sacre des souverains, « nous « ne les *sacrons* ni ne les *massacrons*. » Ainsi l'on dirait très-bien : « Napoléon « d'*impériale* et *impérieuse* mémoire. » Mais c'est surtout chez les Orientaux que

la paronomasie a comme passé à l'état classique. Nous n'en répéterons pas les exemples arabes, turks et persans qu'en donne Will. Jones (*Poeseos asiat. Commentarii*, 3<sup>e</sup> p., ch. VIII, p. 197 et suiv.), et auxquels il serait si facile d'en ajouter bien d'autres. Toute une des séances de Hâriri est employée en jeux de mots plus ou moins voisins de la paronomasie; et c'est, à coup sûr, une de celles qui font le plus l'admiration des lettrés de l'autre côté de l'Archipel et de l'isthme de Suez. Mais ajoutons qu'il en est de même de l'autre côté du Sindh. Pourquoi le fils de Daçaratha s'appelle-t-il Râma? c'est que, par ses vertus généreuses, il charme (*ramayati*, रमयति) les populations : c'est le maître de l'épopée sanskrite qui l'assure (*Râmâyana*, I, 1, 22), et l'allusion revient vingt fois plus. Rien de plus curieux surtout que ces paronomasies dont abonde l'*Ānandalaharī* [l'auteur, au reste, va plus loin encore, et accumule les calembourgs, st. 49, où, dit-il, l'œil et le regard de Parvatī est « de vaste étendue, विमाला, d'heureux augure, कल्याणी, éclatant de lumière, सुदृक्चिह्न, invincible, अयोध्या, suave, मधुरा, etc., etc., et conséquemment vaut autant ou plus à lui seul que Viçâlâ, que Kalyânî, que Sphouțaroutchih, qu'Ayodhyâ, que Madhourâ (ou, comme on les nomme aujourd'hui, autant ou plus que les villes d'Oudjein, de Bénarès, de Laknau, d'Aoude, de Madhoura)].

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(131) Μεθ' ημερας comme μετα μηνας, μετ' ετη indique un nombre vague; mais, par cela même que Grégoras emploie ημερας, on peut compter que c'est au bout d'un temps bien court qu'arrive ce qu'il va dire, et que de dix à quinze jours seraient déjà le maximum des délais.

(132) Η του βαρβαρου συζυγος. Est-ce à dire que l'émir n'avait qu'une femme? Ou bien est-ce que celle qui vient ainsi exiger sa liberté moyennant rançon est une sultane favorite qui a su s'emparer d'un grand pouvoir? Ou bien enfin serait-ce que, fille du dernier émir, et n'ayant ni père ni cousin, elle aurait porté en don la principauté de Sarou-khan à l'époux qui est à présent dans les fers de l'Empereur, et qu'elle peut encore en faire autant, pour peu qu'elle le juge à propos? La fierté, la hardiesse avec laquelle s'exprime cette femme énergique et résolue, comme si elle avait des droits, pourrait donner quelque poids à cette hypothèse. Ce qu'il y a de certain, c'est que, quoique les mœurs turques ne reconnaissent nul droit de souveraineté à la femme et semblent rendre impossibles de semblables événe-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ments, ils se sont assez souvent produits au moyen âge, chez les Seldjoukides et les Tatars établis en Asie Mineure et en Perse. Une seule dynastie, celle de Tchaban, en offre trois exemples en moins d'un siècle (Dilchad-khatoun, Satibeg-khatoun, Ized-khatoun); et même on peut remarquer que Dilchad, après la mort d'Abou-Saïd, sultan dont elle était la seconde femme, porta l'empire à Cheikh-Haçan, prince des Ilkhani. Ce siècle même n'a-t-il pas vu en Chine la veuve du puissant pirate Chang-Yi hériter de son empire naval et le rendre plus vaste encore et plus terrible? On sait, d'ailleurs, que souvent une sultane a deux ou trois places d'apanage, l'une pour sa table, l'autre pour ses habits, l'autre pour ses parfums, etc.; et, d'autre part aussi, elle peut avoir en fait la haute main sur le palais de son mari. Garder pour soi directement ce pouvoir et l'étendre serait difficile, impossible peut-être; le transmettre à un homme de son choix, sous condition, avec garanties et sûreté, offre moins d'obstacles. Telle est, sans doute, la clef de ce passage, qu'il serait intéressant de voir un peu plus détaillé. Quant à *σύζυγος*, c'est probablement que seule cette femme de notre émir avait su acquérir de l'influence, ou que seule khassiki elle ne laissait à côté d'elle que de simples odaliques. Sa conduite, au reste, n'a rien de sentimental: c'est du prosaïsme, du matérialisme tout pur; mais c'est l'Orient, c'est la civilisation demi-barbare, c'est le vrai. En Europe et de nos jours, où nous sommes habitués, par les œuvres d'art, à tout voir idéalisé, cela nous étonne. La seule Chimène à laquelle nous croyions, nous, c'est celle de Corneille, c'est celle de Guilen de Castro, c'est celle qui, aimant le Cid, combat sa passion, et refuse, malgré son cœur, d'épouser le meurtrier de son père. La Chimène du Romancero, la vraie Chimène, est celle qui, privée d'un appui par la perte de son père, requiert du roi de deux choses l'une, ou la mort ou la main de celui qui l'a privée de son *amparo*, et ne voit là rien que de simple: c'est le principe de la composition des temps barbares, *œil pour œil, dent pour dent, homme pour homme*; il a tué, qu'il périsse, ou bien qu'il répare! mon père me maintenait, qu'il me maintienne!

(133) Ὀρφανῆ τῆ ἀρχῆ. Les poètes avaient dit ὀρφανὸν λέχος (Soph. *Ant.* 425), ὀ. οἶκον (Eurip. *Oreste*, 664, et Soph. dans Stobée, *Flor.* 73, 54), ὀ. δόμος (Eur. *Alc.* 660). L'expression avait ensuite passé dans la prose; ainsi chez Plutarque (*V. de Rom.*), ὀρφανῆ πύλις. De même, à leur tour, les modernes: Pulci, par exemple (*Morg. M.* II, LIV), « vedovo il regno. »

(134) Τὰ τέκνα. Ce n'est pas seulement τὰ τέκνα, mais τὰ τέκνα τὰ ἑαυτῆς : nul doute pour qui connaît l'égoïsme oriental, et plus encore la jalousie des *coépouses* (सपत्नीः, dit expressivement le sanskrit); et la preuve se lira six lignes plus bas, τὰ ἐκείνης δέχεται τέκνα.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(135) Ἄκλεᾶ. Déjà, plus haut, l'émir, en tramant son guet-apens contre Paléologue, s'est flatté de gagner à ce crime non-seulement argent et territoire, mais μέγα... κλέος ἔν τε ὁμοφύλοις καὶ (ceci est plus fort) ἀλλοφύλοις (p. 40).

(136) Τῶν ἔτι ὀφειλομένων. Ainsi la rançon apportée par la princesse ne fut pas regardée comme suffisante, et on stipula une somme plus forte.

(137) η̄. Tout ce paragraphe 8 est important, moins par ce qu'il donne de faits nouveaux à joindre à ceux qu'on connaissait, que par les coïncidences, les synchronismes qu'il permet d'établir entre les événements connus déjà et quelques traits qu'il y ajoute. En effet, on pourrait savoir, au moyen de Cantacuzène (IV, 44, 45, 46, 47, 48), et la capture de Mathieu par les Serves qui le livrent à son rival, et le complot qui eut lieu pendant qu'il était en prison. L'ex-empereur donne même, sur l'un et l'autre de ces événements, infiniment plus de détails que Grégoras, et nous les signalerons à mesure que l'occasion nous en sera fournie. Mais il est encore des traits qu'il ne dit pas; et telle est, entre autres, la continuité des intrigues entre Constantinople, où régnait Paléologue, et la petite cour cantacuzénienne de Didymotique, intrigues qui, ou sont l'origine du complot de Ziano, ou s'y lient de près; tel est aussi le voyage secret de Jean à Constantinople. — De même, au point de vue chronologique, Grégoras est très-précieux; il nous dit, en termes précis, que la catastrophe de Mathieu eut lieu pendant la première partie de l'expédition de Paléologue contre Calothète, très-peu de temps après que le piège de l'émir de Sarou-khan eut été déjoué par l'empereur, par conséquent dix mois au moins avant que Khalil, en plein été, eut été rendu à la liberté; par conséquent longtemps avant que le sultan eut été satisfait. Nous augurerons, en présence de ces calculs, que, bien que maître de la personne de son rival, Paléologue était encore loin de son triomphe; nous serons préparés à comprendre les événements subséquents, bien autrement et avec plus de profondeur que nous ne pouvions le faire à l'aide du seul Cantacuzène. Nous sentirons que le

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

complot de Ziano, dans l'automne de 1357, n'était pas une si sottise échauffurée, et que Jean n'était pas libre de le punir, peut-être même de l'approfondir comme il l'entendait. Nous nous rendrons raison de cette perplexité cruelle à laquelle il fut en proie, lorsque, à l'entrée de l'hiver, l'escadre chargée du blocus de Phocée déserta la place. Nous serons moins prompts à croire à la magnanimité du jeune prince, quand, malgré les conseils de ses amis, il s'abstint de faire crever les yeux à son beau-frère captif; et nous nous demanderons s'il n'obtempérait pas, en se montrant ainsi généreux, à quelque ordre qu'il eût été périlleux d'enfreindre.

(138) *Τραυμάτων δίχα*, que nous voyons ici, est, comme on voit, l'équivalent de *ἀνευ μὲν τραυμάτων* du § 5. Ainsi qu'*ἀνευ*, *ἄτερ*, *ἀπάτερθε*, le mot *δίχα*, pris comme préposition, se prépose (quoi qu'en disent des grammairiens) ou se postpose à volonté, tant en prose qu'en vers. En prose, pourtant, il est plus rare qu'il suive; et, par conséquent, on est tenté de croire que *τραυμάτων δίχα* est comme une expression toute faite provenant de vers iambiques ou trochaïques, tragiques, sans doute.

(139) *Ἐν οὐδενὶ πόνῳ* : c'est possible, ou plutôt c'est exact, en ce sens qu'il ne se donna point de peine ostensible, qu'il ne fit nulle expédition contre son rival pour aboutir à ce résultat. En effet, depuis la campagne de Métra et d'Athyra, en 1355, dans laquelle les deux compétiteurs s'étaient bornés à se regarder, puis s'étaient retirés respectivement, l'un à Constantinople, l'autre sous Vizye (voy. Cant. IV, 44), ils avaient cessé de se faire la guerre, il y avait même comme un armistice entre eux (*ὡς δὲ συνέβαινον ἀλλήλοις*, dit Cantacuzène, après *πρεσβείας δὲ πρὸς ἀλλήλους πρέμποντες, διελέγοντο περὶ εἰρήνης*; et Pontanus traduit fort mal *cum nihil conveniret*). C'est exact aussi en ce sens que les choses ne se passèrent point précisément comme il l'avait imaginé; que l'imprévu eut grande part au résultat; que, si les chefs serves, las d'Hélène, nouèrent des intelligences avec Mathieu, l'amenèrent ainsi chez eux, puis se refroidirent ou devinrent hostiles lorsqu'il y fut, Paléologue n'y fut pour rien. Tout cela se fit *Ἐν οὐδενὶ πόνῳ* de sa part). Mais en résulte-t-il que Paléologue, en interrompant les hostilités armées, n'ait point songé à user d'autres armes? Est-il sûr qu'il n'avait pas des intelligences avec les amis de Mathieu, pour arriver à se le faire livrer ou à le faire périr? Et, en particulier, le combat de Phères n'est-il



pas amené par les ravages des Turks de Mathieu? Ces ravages ne proviennent-ils pas de la désobéissance de ces farouches auxiliaires au prince grec? Leur désobéissance n'a-t-elle pas pour cause, d'une part leur énorme supériorité sur la petite escorte grecque de ce prétendant, de l'autre, dit-on, leur demi-indépendance relativement à Ourkhan, dont ils n'étaient pas sujets directs? Pourquoi Ourkhan avait-il donc remis ces bandes indisciplinables et trop nombreuses à son beau-frère? Les sollicitations de Jean étaient-elles étrangères à l'envoi de ce périlleux renfort? Nous avons déjà signalé plus haut *ἐπηγέλλετο . . . δέσμιον δάσειν αὐτῷ τὴν ταχίστην Ματθαίου τὸν Βασιλέα* (§ 6). Ajoutons que l'on trouve dans Cantacuzène (IV, 44), immédiatement après la phrase où l'on voit les deux beaux-pères tomber d'accord pour une paix ou une trêve, et retourner chacun chez eux, *καὶ ἐσκέπτοντο ὅτι τρόπῳ κακώσουσιν ἀλλήλους*; et c'est alors que survient l'aventure de Khalil. Mathieu, pendant que Jean s'occupe de satisfaire Ourkhan, intrigue avec les amis de sa maison à Constantinople, *σκέπτεται ὅτι τρόπῳ κακώσει*; nous en verrons la preuve sous peu : comment Jean n'en ferait-il pas autant? La nature des choses le commande presque. Le résultat va être, en effet, la ruine d'un des compétiteurs, par un événement qui décelle de bien tièdes et bien louches dispositions de la part d'alliés salariés, et que nous allons examiner (note 149).

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(140) *Ἰσλαμένου γὰρ ἤδη τοῦ Θέρους*. On sait que *ἰσλαμαι* au participe, et surtout au génitif, est consacré (bien que Cantacuzène, II, 26, ait dit le 17 *ἰσλαμένου μηνός*) pour exprimer le premier tiers du mois, tandis que les jours du 11 au 20 sont exprimés par *μεσοῦντος μηνός πρώτη, δεύτερα*, etc., jusqu'à *δεκάτη*, et les neuf ou dix derniers par *παινομένου*, ou *λήγοντος*, ou *φθίνοντος μηνός δεκάτη, ἐνάτη*, etc., si le mois a trente jours, *ἐνάτη, ὀγδόη, ἐσδόμη*, etc., s'il en a vingt-neuf, jusqu'à *δευτέρα*, qui exprime l'avant-dernier jour, tandis qu'*ἐνη καὶ νέα* est le dernier [bien entendu que ce ne sont pas là les seules formes possibles, et que souvent on employait les dix premiers adjectifs ordinaux féminins avec *ἐπὶ δεκάδι* pour les quantifiées du 11 au 20, et les huit ou neuf de *δευτέρα* à *ἐνάτη* ou à *δεκάτη*, non plus à rebours, avec *ἐπ' εἰκάδι* pour les huit ou neuf jours qui précédaient la fin du mois ou *ἐνη καὶ νέα*]. Il résulte de cet emploi de *ἰσλαμένου μηνός* que, si l'on trouve avec *ἰσλαμένου* soit *ἔτους*, soit le nom d'une saison, on doit penser qu'on est au commencement, ou, du moins, qu'on n'a pas dépassé le pre-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

mier tiers, soit de la saison, soit de l'année. Ici donc c'est du 24 juin au 23 juillet, à peu près, qu'il faut placer la date des événements. Et la suite l'indique encore : les épis invitent à faire la moisson; ils invitent, donc elle n'est pas achevée, on y procède, et il faut se rappeler que, sous la latitude de la Macédoine, la moisson se fait au moins de dix à quinze jours plus tôt que chez nous. Cantacuzène indique la même époque, IV, 44, quand il dit *πάντων ἐν Θέρους ἄρα τετραμμένων ἐπὶ ἔργα καὶ διεσκευασμένων ἐπὶ τοὺς ἀγρούς*.

(141) *Τετρακισχιλίους*. Cantacuzène dit cinq mille à peu près, sans compter un complément qui certainement portait le nombre à plus de cinq mille. Ce complément était formé d'Osmanlis : les cinq mille, au contraire (ou environ cinq mille), étaient des Turks non Osmanlis (et probablement de l'émirat de Karasi et d'autres districts voisins alors soumis à Ourkhan, mais distincts encore pourtant de ses possessions propres). Les Osmanlis, à ce qu'assure Cantacuzène (avec certaine probabilité, selon nous), étaient habitués à respecter son nom : ils eussent aussi porté respect à son fils et obéi ponctuellement à ses ordres. Mais il n'en était pas de même du reste des Turks. Mathieu fut donc cruellement embarrassé de ce renfort qu'il avait demandé, mais dont la composition n'était point ce qu'il eût voulu ; il le fut d'autant plus, que cette petite armée venait au moins vingt-cinq jours trop tôt pour l'expédition qu'il comptait faire avec elle, et que toutes les bandes dont elle était formée, qui étaient réunies, organisées avant d'être mises par Ourkhan au service de Mathieu, avaient d'abord compté piller. La Bulgarie alors se prépare à piller les provinces serves, que malheureusement Mathieu devait les empêcher de ravager. (Voy. la note 149.) Tous ces détails, très-importants et très-précis, sont dans Cantacuzène, IV, 44.

(142) *Παρά τοῦ Ἰρκανοῦ τοῦ γαμβροῦ*. En voyant ce titre *γαμβροῦ* si près de *Ματθαῖος ὁ Βασιλεύς*, nous serions tenté de croire qu'Ourkhan était le gendre de Mathieu, si nous ne savions qu'il était son beau-frère seulement. On peut, sans doute, faire passer cette inadvertance, soit en prétendant que, comme après *Μ. ὁ Βασ.* on lit *ὁ τοῦ Καντακουζηνοῦ υἱός*, *γαμβροῦ* est, comme *υἱός*, déterminé par *Καντακουζηνοῦ*, soit en rappelant que *γαμβρός* est aussi bien *γαμβρός ἐπ' ἀδελφῆ* que *γ. ἐπὶ θυγατρὶ*. Il n'en est pas moins vrai qu'il

y a là un peu de vague, un peu de négligence, bien excusable, au reste; parce que nous savons à merveille, par Grégoras lui-même, quels rapports unissaient Ourkhan et la famille de Cantacuzène.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(143) *Εἴ τινες κ. τ. λ.* Effectivement, il n'avait pu rassembler que très-peu des siens, vu le manque de temps. Cantacuzène (IV, 44) dit *Αὐτίκα τε συνεξώρμητο αὐτοῖς ὀλίγους τινὰς Ῥωμαίους ἔχων περὶ ἑαυτὸν*; et, un peu plus haut, *εἴλετο αὐτὸς μᾶλλον ἅμα οἰκέταις τοῖς συνοῦσιν ἐκστρατεύειν*.

(144) *Τῇ αὐτοῦ Βασιλίδι*. Ellipse au lieu de *τῇ αὐτοῦ συζύγῳ Βασιλίδι*, à l'impératrice sa femme. C'est une expression complètement moyen âge, et dont non-seulement l'antiquité ne nous offre pas d'exemple, mais qui est rare chez les Byzantins. Les Occidentaux disent parfaitement *la sua principessa* pour *la principessa sua moglie*, *votre comtesse* pour *la comtesse votre femme*, etc. Toutefois, il y a quelque chose d'analogue, quoique de bien distinct, dans cet idiotisme latin, *Caii Lælia*, *Catonis Marcia* (Lucain, II, 343, 344). — Au reste, cette femme de Mathieu Cantacuzène était une Paléologue, et même une proche parente de l'empereur : c'était la fille de Démétrius le Despote, le cinquième et le plus jeune des fils d'Andronic III, mais d'un autre lit que ses deux aînés; elle était donc cousine d'Andronic IV et tante à la mode de Bretagne de Jean Paléologue (tandis que, d'autre part, elle était belle-sœur d'Hélène Cantacuzène, femme de ce même Paléologue). Elle se nommait Irène, ainsi que la mère de son mari. Son union avec Mathieu avait été célébrée, avec beaucoup de magnificence, à Thessalonique, vers novembre 1340. [Voy. Cantac., *Préf.*, II, 38, IV, 45.]

(145) *Περὶ τὸ Βῶλερον*. Nous ignorons absolument ce que c'est que τὸ Βῶλερον. La leçon est-elle correcte? Si elle l'est, Βῶλερον est-il un nom géographique? Est-ce un nom de ville, de district, de fleuve ou de montagne? Est-ce le synonyme de Gratianople, qui, nous le verrons un peu plus bas, était le séjour de la prétendante? Serait-ce un quartier, un palais de Gratianople? S'il y a erreur de copiste, au contraire, que faut-il substituer à τὸ Βῶλερον? Τοβῶλερον? ou quoi, enfin? — Pour notre part, nous avouons que nous inclinons à voir là un district aux environs de Gratianople, et tirant son nom des hauteurs environnantes.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(146) *Τὰς περὶ Χριστοῦπολιν ἐστεινωμένους παρόδους.* Christopolis était en Thrace, à l'extrémité ouest, sur les limites de la province (ou éparchie) que, du iv<sup>e</sup> au x<sup>e</sup> siècle, on nomma Rhodope, du nom de la petite chaîne qui la traverse. Plus tard, on la regarda comme point de démarcation entre l'occident et l'orient de l'empire : cependant, en partant du méridien de Dyrrachium, que l'on regardait comme l'extrémité orientale de la péninsule, Christopolis était bien plus d'à moitié chemin de celui de Constantinople ; car elle était située à peu de distance de l'embouchure du Nestus. Mais sa position était très-forte naturellement, et des travaux d'art y avaient encore ajouté. En effet, les dernières hauteurs du Rhodope s'y avançaient très-près de la côte, et ne laissaient qu'un étroit passage entre la montagne et la mer. A tous ces titres, c'était la clef de la Thrace pour qui était maître du pays entre le Strymon et le Nestus ; c'était la clef de l'Occident pour qui était le maître de la Thrace. Grégoras nomme très-souvent Christopolis dans divers passages des livres déjà connus de son ouvrage, et très-souvent le mot de *σινά* y figure [ainsi XII, 16, 4, *τὰ περὶ τὴν Χριστοῦπολιν σινά* ; XIII, 1, 1, *τοὺς τὰ σινά τῆς Χριστοῦπόλεως φυλάττουσας* ; XIV, 1, 1, *ἡ περὶ τὰ τῆς Χριστοῦπόλεως σινά τοῦ Καντακουζηνοῦ διάβασις*] ; et, dans l'histoire du règne d'Andronic IV (VII, 6, 3), il parle des ouvrages de fortification construits, par ordre de ce prince, entre les montagnes et la mer. Voici de quelle manière Cantacuzène, qui nomme souvent Christopolis, parle de la position et de la force de cette place (I, 4) : . . . . *πρὸς τὸ Χριστοῦπόλεως φρούριον ἀφικέσθαι, ἀμα μὲν ὡς ἐν καρτερόν ἐκ τε τῆς φύσεως τῆς κατασκευῆς τοῦτό που καὶ τῶν τειχῶν, ἀμα δ' ὅτι καὶ ὡσπερὶ τι κλειῖθρον κεῖται τῶν κλιμάτων ἐκατέρων μέσον, τὴν δυτικὴν στρατιὰν πολλὴν τινα οὔσαν καὶ πρὸς μάχας ἐξησηκήμενην τῆς ἐκ τῆς ἕω καὶ τῆς Θράκης διεῖργον, καὶ τρίτον ὅτι παράλιον ἐν καὶ τὴν ἐκ θαλάττης ὀθενδήπουθεν εὐκαίρως ἂν παρασχοίτο συμμαχίαν.*

(147) *Τὰ ἐπέκεινα Φιλίππων. . . χωρία.* Philippes, ainsi qu'Apollonie et Amphipolis, étaient situées entre le Nestus et le Strymon, la dernière très-près de l'embouchure de ce fleuve. Indubitablement, c'est non-seulement à l'ouest (au delà) de Philippes, mais c'est à l'ouest et au delà d'Amphipolis que Mathieu conduisait ses Turks, et, comme le dit Grégoras, *ἐληίζετο*. Amphipolis, au temps de la guerre civile entre Cantacuzène et la régente, avait été conquis par Douchan ; mais Cantacuzène, après son triomphe en 1347, était redevenu maître de cette place, comme il le raconte dans

un chapitre très-intéressant (IV, 17); et, si la paix de 1351, qui devait lui rendre aussi Bérée, Édesse, Gynécocastre, la Mygdonie, ne fut point ratifiée, toujours est-il qu'après des hostilités de peu de durée, tout resta, du côté de la Thrace, sur le même pied qu'après la reprise d'Amphipolis; en d'autres termes, le pays à peu près entier, à partir du Strymon, et notamment la Mygdonie, demeura possession serve (*οἱ τῶν κατὰ τὴν Μυγδοῖαν πόλεων ἄρχοντες ἐπιφανέστατοι τῶν Τριβαλλῶν*, Cant. IV, 44); mais, jusqu'au Strymon, jusqu'à Amphipolis, les Grecs étaient encore maîtres. Comp. au reste la note qui suit.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(148) *Ῥωμαίων μὲν ὄντα, ὑπήκοα δὲ Τριβαλλοῖς ἐκ πολλοῦ*. Grégoras se corrige ici un peu, sans beaucoup préciser; car il ne nous dit pas quelles sont ces localités, en droit provinces romaines, en réalité possessions serves. Nous l'avons dit, nous, en nommant la Mygdonie; et nous déterminerons encore mieux en disant la Mygdonie moins Voléro ou le Voléro. Christophis, Philippes, Amphipolis, Drama, telle est la route qui mène à Phères. Mais Mathieu, quoiqu'il eût pour but d'aller sous peu à Phères, ne voulait y arriver que plus tard; et Drama, quoique appartenant à des Serves et située sur son chemin, avait les droits les plus puissants à des ménagements de sa part, puisqu'elle était la résidence de celui des Serves qu'il regardait comme le meilleur et le plus utile de ses amis. — Pour *ἐκ πολλοῦ*, voyez note 59. Il en résultera que la possession du pays par les Serves ne remontait pas à plus haut que 1345, c'est-à-dire, à douze années au plus.

(149) *Ὁ προσηγνώκτος τοῦ κ. τ. λ.* C'est ici le lieu de retracer en abrégé la physionomie de l'événement tel que le comprend, tel que le décrit Cantacuzène. A l'instar des autres grands serves, les gouverneurs en Mygdonie, et en particulier le gouverneur de Drama, veulent l'indépendance. Il ne paraît pas que le tsar Ouroch (que Cantacuzène appelle *le kral*) les gêne beaucoup. Mais la tsarine douairière Hélène leur est un peu plus à charge; elle est maîtresse dans Phères, la dernière résidence de Douchan; elle y a un gouverneur de son choix, et fidèle. Les ambitieux, les futurs rebelles, n'ont point encore rompu avec elle, et ils n'entendent pas rompre imprudemment: leur dessein est de la surprendre; pour peu qu'ils trouvent un concours au dehors, ils livreront au chef de cette force étrangère et la ville de Phères et la tsarine. Mathieu, auquel ils font des ouvertures par le sei-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

gneur de Drama, souscrit à tout, et promet d'entrer sur les terres des Serves sous trente jours : trente jours, en effet, lui sont nécessaires pour réunir ses propres troupes et des bandes turques. Malheureusement, comme nous l'avons dit, il est servi trop à souhait. Il trouve des bandes turques toutes prêtes dans Abydos, et il ne peut ni refuser de s'en accommoder, ni retarder leur passage en Europe, ni, quand elles y sont, ajourner l'expédition qui doit leur produire du butin, et qu'elles demandent à hauts cris, menaçant de piller le pays de leur ami et allié Mathieu, s'il ne les mène piller ailleurs, ni, lorsqu'il marche sur Phères, au travers des possessions des Serves amis, faire patienter ces aventuriers indisciplinés et cupides. Il ne peut que donner avis au gouverneur de Drama, peut-être à d'autres chefs serves; mais, en attendant un peu, il voit dévaster, sinon Drama et les lieux qu'il parcourt les premiers, du moins beaucoup de territoires dont il lui importe de prévenir la dévastation. *Τοῖς ἡγεμόσι τῶν βαρβάρων, dit Cantacuzène, ἐκκαλύψας τὸ ἀπόρρητον τῆς εισβολῆς, ἠξίου μὴ τὰς προσχωρούσας πόλεις κακουργεῖν, μὴδὲ τὴν χώραν, ἀλλ', ἄθικτον διατηρήσαντας ἐκείνην, ἐπὶ τὴν ὄντως πολεμίαν τρεπέσθαι, ἀγωγούς αὐτοῦ παρεχομένου· τῆς τοιαύτης δὲ εὐγνωμοσύνης ἔνεκα χρήματα πολλὰ τοῖς βαρβάροις ἐπηγγέλλετο παρέξειν. Οἱ δ' ἅπαντα πράξειν αὐτῷ τὰ κατὰ γνώμην ἰσχυρίζοντο καὶ πάντα ὑπέδειξε ἀκριβῶς. Αὐτίκα τε συνεξώρμητο αὐτοῖς ὀλίγους τινὰς Ῥωμαίους ἔχων περὶ ἑαυτὸν (nous avons déjà cité ces dix mots), ἐπεμπέ τε πρὸς Καίσαρα τὸν Βοίτην τοὺς δηλώσοντας, ὅτι καὶ παρὰ τὸ σύνθημα ἐκστρατεύσειεν ἀναγκασθεῖς. . . . . Οἱ βάρβαροι δὲ, ἐπεὶ ἐγγὺς Φερῶν ἦσαν μετὰ Βασιλέως, οἱ πλείους μὲν ἀμελήσαντες τῶν συνθηκῶν ἐτρέποντο ἐπὶ λεηλασίαν καὶ πᾶσαν τὴν χώραν ἐπόρθουν ἀδεῶς. . . .* Ainsi se trouve justifié à peu près le δ *προεγνωκότος* de Grégoras. Nous disons à peu près, parce que, dans quelques lignes que nous avons omises (entre *ἀναγκασθεῖς* et *οἱ βάρβ.*), on voit, entre autres faits, que le chef serve de Drama était absent; il put donc ne pas recevoir l'avis de Mathieu, ou n'être instruit par le bruit public que lorsque déjà les ravages avaient commencé; mais il le fut pourtant de bonne heure; car, de Phères où il était, il revint sur-le-champ, afin d'aviser avec ses amis ou complices (*τοῖς ἄλλοις ἐκεῖ συνωμότηαι συνδιασκηψόμενος ὃ τι δεοῖ δρᾶν πρὸς τὰ τοιαῦτα*). A présent, un mot sur tous ces faits préliminaires. Ne donnent-ils pas lieu de soupçonner, surtout en serrant de près les termes de Cantacuzène, que le secours turk qu'on lui envoie est destiné à le perdre? Il dit son secret aux chefs des bandes auxiliaires (*τοῖς ἡγεμόσι τ. β. ε. κτλ.*); ceux-ci lui promettent de respecter

les districts qui se soumettront, de ne commettre de dégâts qu'ou il leur indiquera d'en commettre (*Οἱ δ' ἅπαντα πράξειν... ἰ. κ. σ. ἰ. ἀ.*); la plupart cependant désobéissent quand ils sont proches de Phères (*Οἱ βαρβ. δὲ ἐ. ἐ. Φ. ἦ. κτλ.*). Est-ce à dire que la faute est imputable aux Seldjoukides seulement? Non, à tous, Osmanlis et Seldjoukides; car Ourkhan avait donné un Osmanli pour commandant général (Cant., toujours IV, 44; mais, une page plus haut, *Ὁρχάνης, δὲ αὐτίκα... τῶν οικείων τινὰς συμμύξας καὶ στρατηγὸν ἕνα ἐπισήσας ἐκ τῶν αὐτοῦ*), et probablement ce commandant avait reçu ses instructions. Ces instructions lui disaient-elles de lâcher pied devant les Serves, de laisser tomber Mathieu aux mains d'un chef serve? Nous ne le pensons pas. Mais, d'une part, il semble que de deux choses l'une, ou l'officier général a été bien mal choisi, ou les instructions, loin de lui faire une loi très-expresse de prendre les ordres de Mathieu, lui recommandent de le mettre dans l'embarras (sans quoi, comment ces menaces de piller les districts impériaux, si l'on n'en donne d'autres à piller, pourraient-elles se produire?); de l'autre, on doit l'avouer, Ourkhan a été bien prompt à saisir cette occasion d'envoyer à Mathieu cinq mille et quelques cents hommes, quand ce prince n'a et ne peut avoir que quelques Grecs autour de lui. Sans affirmer complètement, n'y a-t-il pas là dix à parier contre un qu'il a pour but d'avoir Mathieu en sa puissance, quitte ensuite à le livrer ou à le dominer, selon le vent qui soufflera, mais probablement à le livrer? Ces trahisons, aux yeux des Turks, et, en général, il faut le dire, aux yeux des guerriers de ce temps, étaient des ruses de guerre, des *στρατηγήματα*, et n'avaient rien de déshonorant. Au contraire, on s'en faisait honneur et gloire parmi les siens et à l'étranger (voy. plus haut *μέγα... κλέος ἐν ὁμοφύλοις καὶ ἀλλοφύλοις*, et la note sur *ἀκλεᾶ*, fin du § 7); seulement il fallait réussir, et ne pas se laisser prendre à son propre piège, comme à Sparte, il ne fallait pas se laisser prendre la main dans le sac. Parmi les exemples que nous pourrions citer de faits analogues, nous nous bornerons à rappeler la conduite de Sarou-Khan, en 1346, lorsque, sans les ordres ostensibles de l'émir, nous l'avouons, mais évidemment en vertu d'instructions secrètes ou avec son autorisation, ses principaux officiers allèrent très-obséquieusement recevoir à Constantinople, des mains d'Anne de Savoie, les fortes sommes promises à leur maître pour combattre Cantacuzène, pour empêcher le passage des Osmanlis qu'Ourkhan pourrait envoyer à son secours, pour seconder le mouvement des paléologistes

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

contre Sélymbrie; puis, immédiatement après avoir rendu leurs hommages de parade et reçu leur argent (*προσεκύνουν τε καὶ ἐδέχοντο δῶρα παρ' ἐκείνης Φιλοτίμως κτλ.* Cant. III, 96), proposèrent à Cantacuzène de faire prisonnière de guerre, ou plutôt esclave, toute la cavalerie que le cabinet de Constantinople leur adjoindrait pour la réalisation des plans de campagne, et, sur le refus de ce prince, conduisirent du moins toutes leurs troupes à lui, et répondirent ainsi, par une trahison éclatante, à ce que la régente attendait d'eux.

(150) Τοῦ τὴν χώραν ἐκείνην διέποντος Τριβαλλοῦ. Quel est ce Triballe dont Grégoras nous laisse ici le nom en blanc, comme il en a laissé tant d'autres? Cantacuzène nous met sur la voie; et tout à l'heure, dans la note précédente, nous avons vu ce nom qu'ignore notre historien, *Καίσαρα τὸν Βοίχνας* [ou, en transposant (comme il le fait deux pages plus haut), *Βοίχνας ὁ Καῖσαρ*, parfois *Βοίχνας* tout simplement]. Mais qu'est-ce que ce Voikhnas que Cantacuzène qualifie de César? Il n'est certes pas facile de le dire. Ce n'est pas une raison cependant pour s'abstenir de tenter la solution du problème, à l'instar d'Ameilhon, qui transcrit sans sourciller (cxiv, 39, ou t. XX, p. 369 de sa continuation de l'Histoire du Bas-Empire de Lebeau, édition de 1836), et sans même respecter les règles vulgaires de la transcription *Boïcnas César* (comme si Cantacuzène avait écrit *Μποϊκνας Κ.*). A notre avis, il ne peut être question que d'un de ces deux chefs serves connus, l'un par l'histoire, l'autre par la légende, Voukachin ou Goïko; mais décider lequel des deux, c'est ce qui ne peut que se conjecturer, à moins de nouveaux documents. — Qu'il faille entendre ou Voukachin ou Goïko, c'est ce que nous indique (une fois qu'à Goïk on a joint *knès* ou *kniès*, qui, en serve, veut dire prince) la ressemblance plus ou moins parfaite de ces deux noms à celui de Voikhnas (le *υ* changé en *g* ne saurait étonner ceux qui savent les innombrables exemples de cette mutation: *Wilhelm, Guillaume; warten, garder; vasto, gâter; wasen, gazon; vante, gants; vagina, gaine; vir, garçon*); c'est ce que nous indique le gisement des pays occupés par le chef de Drama et par ses amis [pays alors dit Mygdonie, et forte partie de cette région que Chalcondylas (voyez, note 53, *τὰ δὲ ἀπὸ Φερῶν ἕς τε ἐπὶ Ἰσθρον*) nous donne comme occupée par Ougliech et Voukachin, ces deux fils de Merliavtch, auxquels le beau chant de la fondation de Scudar et le récit de la bataille du Ténare adjoignent Goïko leur plus jeune frère]; c'est ce que nous indiquent la puis-



sance de ces chefs, amis secrets de Mathieu (τῶν ἐν Μυγδονία... ἀρχόντων ἐπιφανέστατοι), et leur concert. C'est ce que nous indiquent leurs relations avec Hélène (la tsarine ou la kralène, il n'importe) : ils la reconnaissent pour souveraine et semblent la craindre, tandis qu'ils ne parlent pas de son fils ; et pourtant cette obéissance leur pèse, et ils veulent s'en affranchir par la trahison, par la révolte. [Eh bien, n'était-ce pas là l'attitude de Voukachin devant son pupille et son maître ? Ne s'était-il pas de très-bonne heure brouillé avec lui et avec sa mère ? Le pauvre Ouroch n'était-il pas à peu près sans autorité, et plus souvent à la cour de Lazare Brankovitch que dans ses domaines ou qu'à Phères ?] C'est enfin ce que nous indique une ligne de Cantacuzène (toujours IV, 44), où il est spécifié qu'avec Hélène et ses trésors sera aussi livré le commandant de Phères. [C'est évidemment à ce chef, à ce commandant de Phères, à ce fidèle ami d'Hélène, à cet agent de son autorité, de sa suprématie, ou de ses prétentions à la suprématie sur tous les chefs serves, que les Merliavtchévitchs en veulent surtout. Or ce chef, à notre avis, d'après les paroles de Chalcondylas (voy. note 58), doit avoir été le vieux Ioug Bogdan, avec lequel, en effet, il ne semble pas que Voukachin ait toujours été d'accord.] — A présent, d'où vient qu'à notre avis il est presque impossible de prononcer avec certitude si Voïkhnas est Voukachin ou si c'est Goïk-kniès. Le voici : Goïk-kniès semble bien le même nom que Voïkhnas, et Voukachin en est bien plus éloigné ; mais le nom de Καῖσαρ, joint quatre fois à celui de Voïkhnas, et qui, on le voit, y était joint habituellement, familièrement, au point d'en être presque inséparable, ne peut guère convenir à un prince qui ne fut ni tsar au sens des Serves, ni César au sens des Grecs (bien que Douchan, comme nous le savons, voy. note 58, eût conféré à ses grands toute sorte de titres grecs, notamment celui de César ; mais ce n'était pas à Goïko, qui fut logothète, et rien de plus). — Malgré ces raisons d'hésiter, nous inclinons très-fortement, nous l'avouons, pour Voukachin, soit parce que lui seul des siens fut tsar, tant du vivant qu'après la mort d'Ouroch (voy. note 52), soit parce que la puissance dont semble investi Voïkhnas chez Cantacuzène dénote plutôt l'aîné, le chef de la famille, qu'un jeune frère. Seulement, Cantacuzène aura été trompé par l'analogie des deux noms, tous deux portés par des chefs serves, par des Merliavtchévitchs, par des alliés prétendus de son fils. Voulant parler du gouverneur de Drama, mais ne distinguant ni les deux individus, ni les deux noms, il aura réuni sur une seule tête ce qui con-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

vient aux deux frères; et son tsar sera devenu, par une altération légère et grave en même temps, Voïkhnas au lieu de Voukachin, mais sera resté tsar au lieu d'être un simple kniès.

(151) *Ἀντιστάτος ἐν ὄπλοις*. A en croire Cantacuzène, le hasard aurait tout fait ici; et il n'y a rien d'improbable à son récit, car, avec l'indiscipline, tout est possible. — Voukachin (si Voïkhnas est Voukachin) avait rencontré un corps de troupes serves envoyé par Oouroch à sa mère; et, le prenant à sa suite, il marchait vers Phères. Les Turks et autres soldats de Mathieu en faisaient autant. Malgré sa défense, ils tombèrent sur les Serves. On comprend que ceux-ci durent résister; et Voukachin, en supposant qu'il eût l'intention d'arrêter le combat, était bien moins à même de le faire avec des troupes qui arrivaient de loin, et qui, sans doute, le connaissaient moins, qu'avec des hommes qui eussent été de longue main à lui, et dont les chefs auraient connu et partagé ses desseins.

(152) *Ἡτλήθη κατὰ κράτος*. Mathieu ne fut pas vaincu, s'il faut en croire Cantacuzène; ou, du moins, il eut l'avantage dans l'action même qui eut lieu entre Phères et Philippes : car, dit-il, les Serves perdirent deux fois autant de monde que son fils. C'est possible : mais, d'une part, il avoue que les Turks, presque dès le commencement de l'action, virent succomber leur commandant, qu'il remplaça par un autre, et que, sans les exhortations et l'exemple de Mathieu, ils eussent plié sur-le-champ; de l'autre, il ne peut cacher que, même après avoir rétabli le combat et tué aux Serves plus de monde qu'il n'en perdait, il consentit à battre en retraite, et fut quelque temps poursuivi par les Serves. Il les repoussa, soit; et ils rentrèrent à Phères, nous le voulons bien encore : il n'en reste pas moins acquis à l'histoire qu'il avait le premier cédé le champ de bataille, et que l'ennemi, loin d'être vaincu, le poussait devant lui. La panique du soir, d'ailleurs, prouve que le corps conduit par Mathieu, bien loin d'être dans l'enthousiasme de sa victoire, était vraiment démoralisé; car, autrement, comment comprendre qu'à la première apparition lointaine encore des escadrons de leurs compatriotes qui reviennent de la maraude, s'imaginant que les Serves arrivent, au lieu de se mettre en mesure de les recevoir, ils prennent la fuite pêle-mêle et offrent le triste spectacle d'un sauve-qui-peut général, avant que qui que ce soit les attaque, ou même fasse mine

d'attaquer? Voilà pourtant ce qu'atteste Cantacuzène, IV, 45, *Κλινούσης δὲ ἡμέρας ἤδη κτλ.*, et notamment *ἔφευγον κατὰ κράτος πορρώτατω τῆς σίρατιᾶς ἔτι ἐπιφαινομένης.*

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(153) *Ἐάλω μὲν αὐτὸς ζῶν, ἐάλωσαν δὲ κ. τ. λ.* C'est précisément ce que dit Cantacuzène, mais avec beaucoup de détails intéressants, et qui semblent pleins de vérité. Le soir du combat de Phères, Mathieu voulait camper sur les bords du Panact. Nous avons vu que le retour de ceux des Turks qui avaient été assez au loin piller le pays, et que leurs compatriotes prirent de loin pour des Serves, répandit dans le camp une terreur panique dont le résultat fut une fuite générale. Craignant de se voir barrer le passage aux défilés de Philippes, tous s'amoncelèrent sur ce point. Leur désordre enhardit les campagnards, qui jusqu'alors n'avaient bougé, les habitants de Philippes, qui jusqu'alors ne s'étaient pas montrés. On tomba sur les fuyards, beaucoup périrent. Mathieu, après avoir montré de l'énergie, soit pour retenir, soit pour rallier, soit pour soutenir ses funestes auxiliaires, finit par aller se cacher dans des marécages. Les habitants de Philippes s'en doutèrent bien, et le découvrirent à l'aide de chiens de chasse. Voukachin (puisque c'est ce nom que nous adoptons pour *Βούχνας Καῖσαρ*) n'eut ainsi que la peine de venir chercher à Philippes l'impérial prisonnier auquel naguère il promettait un concours si efficace. On va voir comment il usa de ce coup de fortune. Mais, il faut le dire, il avait eu bien peu de part à cet événement, en apparence si heureux pour lui; et, en réalité, cet événement aurait dérangé ses projets, si ses projets avaient encore été les mêmes en cet instant, ce que nous ne pouvons savoir.

(154) *Ὅσοι μὴ ξίφους ἔργον... γεγένηται.* Cet euphémisme, tout à fait dans le goût ancien, mais qui n'existe que chez les Grecs, se retrouve souvent dans leur prose, et a nombre d'analogues plus ou moins hardis, plus ou moins éloignés, dont voici les types principaux. — 1° Une arme quelconque (*μαχαίρας ἔργον, λόγχης ἔ., βέλους ἔργον, σφενδόνης τε καὶ λιθιδίου ἔργον; ῥοπαλοῦ ἔργον*, si l'on parlait du lion de Némée; *ἀξίνης ἔργον*, pour exprimer qu'un arbre tombe sous la coignée du bûcheron; *ἐλεπόλεως οὐ κριοῦ ἔργον*, à propos d'un mur ouvert, d'une ville emportée par les machines de guerre). — 2° Tout autre moyen physique de destruction (*φαρμάκου ἔργον, βρόχου ἔργον, πυρός ἔργον, χειμῶνος ἔργον* (Synésius); *κεραυνοῦ, οὐ πρησιῆρος, οὐ*

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ἀέλλας, ου κατακλυσμοῦ ἔργον; λοιμοῦ ἔργον; λιμοῦ ἔργον [Théod. IV, *lettre* 8]; πελάγους ἔργον ὁ παῖς Ἰκάριος γέγονε [le même, l. 15.]. — 3° Les actions ou les êtres qui détruisent ou qui ruinent, comme συκοφαντῶν ἔργον γενέσθαι, dans Synésius (à l'instar et sur l'autorité duquel on pourrait risquer δανεισίων, ἵπποπωλῶν, ἑταιρῶν ἔργον, être ruiné par les usuriers, par les maquignons, par les femmes; ἰατροῦ ἔργον, être tué par le médecin; φθειρῶν, θηρῶν, ἰχθύων, βρούχων ἔργον, être dévoré par, . . . . . [On dit même ἔργον τινὸς γενέσθαι, être anéanti par quelqu'un; et l'on trouve dans Plutarque (*Vie d'Eumène*, 17), Κτεινόμενος ὑμέτερον ἔργον εἶμι.] [Quant aux mots abstraits exprimant une action, les exemples ne manquent pas non plus. Théodore Hyrtacène, *lettre* 28 (*Not. et Extr. des mss.*) dit οἷς (c'est-à-dire ἵπποις) ἵππομανοῦς γευσάμενοις ἔργον Γλαῦκος γέγονε σπαραγμοῦ. Et, dans la première, plus hardi encore, il écrit à l'Empereur, après avoir comparé le besoin auquel il est en proie à un taureau, Ἄλλὰ βρυχῆσαιτ' ἂν καὶ λεῶν οὐμὸς βασιλεύς· καὶ ταῦρος (il faut sans doute ὁ ταῦρος) ἔργον γένοιτο βρυχηθμοῦ (et un rugissement anéantira le taureau).] — 4° Les organes destructeurs: Χειρὸς πολεμίας γέγονεν ἔργον, dit Anne Comnène parlant de Nic. Bryenne, l. V de l'*Alex.*; Milon fut τῷ λύκῳ ὀδόντων ἔργον; un toréador tué par un taureau serait κέρατος ἔργον, l'homme foulé aux pieds par un éléphant ou jeté au loin raide mort par sa trompe, τῷ ἐλέφαντι ποδὸς ou προβόσκιδος ἔργον, le lion vaincu par le moucheron, τῷ κώνωπι κεντριδος ἔργον; κέρκου ou κέντρον ἔργον (pour la victime du scorpion), ὀνύχων ou χηλῶν ἔργον, γαστρὸς ἔργον ἀπλήσιου, γλωσσῶν ἔργον ψευδηγόρων sont des expressions de même genre. Voyez Wytttenbach, *Biblioth. cr.* III, II, p. 161, qui toutefois ne donne que quelques exemples, et n'échelonne pas, comme nous venons de le faire, les divers groupes où figure ἔργον dans le sens qu'il a ici. Notons, de plus, qu'ἔργον ainsi entendu est si familier aux Grecs, qu'on le trouve joint non plus aux substantifs eux-mêmes, mais à un pronom (ou adjectif démonstratif faisant fonction de pronom); ainsi, Théodore Hyrtacène, *Lettre* 44 (à Cantacuzène), Δομέσικος ὁ Μέγας. . . . διαβάς τὸν Ἑλλησποντον καὶ πατῶν τὴν Ἀσιάν, γυμνήν ἀνατείνων τὴν σπάθην, Πέρσας τοὺς μὲν ταύτης ἔργον τιθείη, τοὺς δ' αὖ τρέπων δουλαγωγίῃ (dans les *Not. et Extr.* VI).

N. B. Bien que, sur le sens définitif de ξίφους ἔργον, πολεμίας χειρὸς ἔργον, il n'y ait aucun doute, puisque le sens définitif revient à celui de *victime du glaive, victime du bras ennemi* (à ceci près que *victime* met plus en relief que le mot grec et fait évanouir l'euphémisme), on peut demander de quelle

idée il y a ellipse dans cette alliance de mots; *ἔργον* est-il l'ŒUVRE exécutée par...., ou bien l'objet sur lequel s'opère l'ACTION de...? La seconde hypothèse peut sembler d'abord la plus vraie : celui qu'on égorge est l'objet de l'action de l'épée ou de la main qui la manie; celui qui meurt empoisonné, l'objet de l'action du poison, etc. Il nous semble toutefois que la première manière de concevoir les faits en question est plus antique, plus synthétique, plus incisive et plus hardie : le cadavre, la proie, la victime, la ruine, etc., sont chacun une œuvre, l'œuvre d'un agent délétère, épée, poison, lacet, il n'importe; peste, foudre, orage, inondation, incendie, il n'importe; griffes ou dents, langue de sycophante ou queue de scorpion, peste ou médecin, il n'importe.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(155) Ἐκ Λέσβου, ἔνθα τηνικαῦτα τὴν ναυτικὴν διανέπαυε δύναμιν, κ. τ. λ. Cantacuzène (IV, 45) se borne à dire : Παλαιολόγος δὲ ὁ Βασιλεὺς ἐν ταύταις ταῖς ἡμέραις τοῦ Ὀρχάνη ἕνεκα παιδὸς περὶ Τένεδον τριήρεσι διατρίβων; sur quoi deux choses sont à remarquer : 1° La mention de Ténédos ne contredit pas celle de Lesbos, d'abord parce que *περὶ* et *ἐκ* se concilient très-bien, ensuite parce que certainement Jean visita et Lesbos et Ténédos ἐν ταύταις ταῖς ἡμέραις, puis parce qu'il peut très-bien se faire qu'il ait appris la nouvelle à Ténédos, mais que les nouveaux préparatifs de siège se fissent à Lesbos, et qu'il soit parti de Lesbos pour la Thrace; 2° Grégoras est le seul qui nous apprenne que le siège de Phocée avait été interrompu, et interrompu au milieu de la saison propre aux hostilités (puisque c'est de cinquante à soixante jours après que nous trouvons, § 9, καὶ τὸ μετόπωρον ἐν τούτοις ἐτελεύτα). Si nous ne possédions que le récit de Cantacuzène, nous devrions penser que le siège de Phocée n'avait point encore commencé à cette époque.

(156) Περὶξ. Probablement c'est à cause de la voyelle suivante que Grégoras a écrit *περὶξ* au lieu de *περὶ*. Cependant, il n'y a nulle nécessité d'en agir ainsi : on sait que *περὶ* se met très-bien devant les voyelles; et *περὶξ*, à son tour, se trouve assez souvent devant les consonnes, soit qu'on le prenne adverbialement et absolument, soit lorsqu'il a un régime, ce qui est peut-être un peu plus rare, mais ce qui se trouve à tous les âges de la prose grecque, depuis Hérodote (*περὶξ τοῦ ἰροῦ*, II, 92; et cf. I, 179, IV, 152) jusqu'aux Byzantins. Toutefois, il ne faut pas toujours prendre le génitif qui suit *περὶξ* pour son régime : τὰ *περὶξ* τῆς γῆς, par exemple, peut

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

fort bien revenir à τὰ τῆς γῆς ἔσχατα καὶ κύκλῳ κείμενα. Quelques-uns pourraient soupçonner qu'Αὐδήρων est régi par ἐπίνεια (d'où le sens « les ports « d'Abdère, ports circonvoisins du lieu de débarquement »). On aurait tort, certainement; car, d'une part, un point maritime ne peut guère être comme un centre autour duquel soient placés de tout côté des points terrestres, et il n'en est point ainsi sur la côte de Thrace, où était Abdère; et, de l'autre, Abdère n'avait pas deux ports comme Carthage, trois ports comme Athènes.

(157) Αὐδήρων. C'est une autre orthographe, mais c'est la même prononciation qu'Ἄβδηρα. Cette forme Ἄβδηρα, pluriel neutre, est de toutes la plus usuelle. On voit, par Étienne de Byzance, qu'on disait Ἄβδηρος; et Ἄβδηρον, neutre singulier, est dans Apollodore, II, 5; il était aussi dans Éphore. Mais les dictionnaires ne parlent pas d'Ἄβδηρα féminin. Il est pourtant dans Cantacuzène, III, 37, τὸ νῦν μὲν Πολύστυλον, ἐν τοῖς ἐλληνικοῖς δὲ χρόνοις Ἄβδηραν ὀνομασμένον πολίχνην παράλιον ἔν. On voit que le nom officiel de cette ville, au XIV<sup>e</sup> siècle, était Polystyle. C'est probablement Cantacuzène qui, en la relevant, en en devenant en quelque sorte le nouveau fondateur, lui avait donné ce nom.

(158) Ἐπίνεια. Ces ports, ces places maritimes autour d'Abdère, que Grégoras ne nomme pas, sont l'ancienne Anastasiopolis ou Périthéorium et Koumoutsine (Cantacuzène, IV, 45; et cp. II, 32). Ces deux villes, qui étaient à Mathieu, se rendirent, sans coup férir, à son jeune compétiteur (προσχωρήσαντα ἐτοίμως), qui parut ensuite devant Gratianople, et en devint le maître aussi facilement, s'il faut en croire Cantacuzène. Grégoras ne mentionne expressément que cette dernière ville, encore n'est-ce qu'un peu plus tard et hors de place. Du reste, il la donne comme prise de vive force, ou du moins après résistance, ἔφθη γὰρ πολέμῳ προειληφώς. Mais, sur ce point, nous nous en tenons à l'assertion de Cantacuzène.

(159) Καὶ πρέσβεις πεπομφώς τῷ. . . Τριβαλλῶ. Cantacuzène en dit autant, mais il le dit mieux; et c'est lui qui nous fournit ici des détails des allées et venues de Jean. Ce prince, maître de la femme et des enfants de Mathieu, retourna de Gratianople à Périthéorium; et c'est de là qu'il envoya une députation à Voukachin.

(160) *Και δάροις οὐ μικροῖς φιλοφρονησάμενος εἴληφε.* Dans Cantacuzène, on voit le chef serve balancer quelque temps. Nous croyons qu'effectivement il balançâ; et nous le croyons, non parce que c'est Cantacuzène qui le dit, mais parce que, pendant vingt-cinq jours, il resta immobile en apparence, sous prétexte de maladie (Cantacuzène le donne comme réellement malade), et ne pouvant pas même aller s'entendre avec Hélène sur ce qu'il devait faire de son prisonnier. A notre avis, si Voukachin ne pouvait aller à Phères, il pouvait y envoyer; Hélène pouvait lui signifier ses volontés par écrit. Son inaction nous semble donc un calcul : nous pensons qu'il observait, qu'il attendait les événements. Si Jean eût trouvé fermées les portes d'Abdère, de Koumoutsine, de Périthéorium et de Gratianople, s'il n'eût pu s'emparer de la famille de son rival, si surtout la conspiration tramée alors à Constantinople eût réussi, Voukachin eût délivré son captif, en stipulant sans doute une récompense. Les succès de Jean changèrent tout. Le Serve, évidemment, ne livre enfin son ex-allié que parce que ce dernier n'a ni territoire, ni forces, ni même d'argent à donner pour rançon, que parce que sa famille, au pouvoir de son rival, achève de paralyser tous ses mouvements, que parce que, désormais, les Serves ne peuvent en attendre aucun secours. C'est aussi contre de l'argent qu'il le livre. La tsarine Hélène lui avait, au préalable, permis d'en faire ce qu'il voudrait. Il n'est dit nulle part quelle somme il reçut pour ce service. — Cantacuzène ajoute enfin que Voukachin, redoutant qu'un jour Mathieu ne fût à même de se venger, offrit à Jean de crever les yeux au captif, et que Jean s'y opposa de toutes ses forces. Le fait est qu'on le lui renvoya fort sain des deux yeux. Alors ce furent les courtisans de Jean qui le pressèrent d'en finir avec son rival par l'ectyphlose. Jean se refusa de même à ces conseils. A notre avis, il y a beaucoup à modifier à cette partie du récit. Nous présumons, connaissant le caractère vindicatif et sournois de Paléologue, qu'il eût été charmé si Voukachin eût traité Mathieu comme on nous assure qu'il le voulait; mais que, de deux choses l'une, ou Voukachin n'y songeait pas, ou Voukachin ne l'eût fait que moyennant un supplément au prix fixé pour l'extradition de son captif, supplément trop haut pour que Jean y atteignît; et, quand Mathieu fut en son pouvoir, il n'osa l'aveugler, moins par déférence aux pleurs de sa femme et aux prières de Cantacuzène, que dans la crainte des représailles, si quelque jour il tombait d'un trône où il n'était pas encore irrévocablement affermi. Peut-être aussi Ourkhan, soit en considération de Théodora Cantacuzène

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

sa femme, soit parce qu'il préférerait voir des éléments de trouble au sein de l'empire grec, fit-il signifier à Jean qu'il eût à respecter la personne de leur beau-frère commun.

(161) *Αὐτὸν μὲν δέσμιον πρὸς Τένεδον κ. τ. λ.*, jusqu'à *ἐπιτροπεύοντι*. Cette phrase a besoin de modifications; car, d'après Cantacuzène, auquel il faut s'en rapporter sur ce point, — 1° les dispositions ne furent pas toujours les mêmes, et on doit distinguer les temps; — 2° au commencement (et c'est, il semble, du commencement que nous parle Grégoras), toute la famille captive fut ensemble à Ténédos (bien entendu, d'après ce qui précède, note 159, que la femme et les enfants y avaient été envoyés auparavant, c'est-à-dire après la prise de Gratianople); — 3° Plus tard fut opérée une séparation; mais la mère et les enfants restèrent ensemble; et c'est Mathieu qui fut donné en garde au seigneur de Lesbos. (Voyez notes 162 et sur le § 9.)

(162) *Τῷ ἐπ' ἀδελφῆ γαμβρῷ Λατίνῳ κ. τ. λ.* François Gattilusio : voyez notes 30 et 31.

(163) *Ἐφθη προειληφώς*. C'est un plus-que-parfait, comme nul ne le contestera. Il est fâcheux que nulle grammaire ne le dise, et ne jette en note au bas du paradigme des conjuguaisons, que les Grecs avaient en tout trois manières d'exprimer le plus-que-parfait, savoir : 1° au moyen d'une inflexion à chaque personne du verbe simple, *εἰληφειν, εις, ει*, etc. 2° et 3° au moyen du participe (il varie selon les temps, les genres et les nombres) et d'un auxiliaire à l'imparfait ou à l'aoriste second, *ἦν* ou *ἔφθην*. Le premier ne surprendra personne, même les commençants, et appartient en quelque sorte à la grammaire de toutes les langues; on le devinerait à l'avance, il semble presque superflu d'en avertir; il figure une fois, d'ailleurs, aux plus-que-parfaits passifs en prose, qui ont une consonne avant les finales *μην, σο*, etc. Mais quant au deuxième, à *ἔφθην*, il est plus extraordinaire quand on le rencontre pour la première fois; on ne devinerait pas à l'avance cette façon de mettre un verbe au plus-que-parfait, et c'est un trait de la phénoménologie de langage digne d'être relevé à part, et dans une grammaire grecque et dans la grammaire générale. Voy. *ἦν ἀφιγμένος*, § 9, p. 40; et cp. note 353, sur *εἰληφότας ἤδη*.



(164) *Μετὰ τῶν τέκνων*. Plus exactement avec quatre des cinq enfants de Mathieu, qu'Irène avait rendu père de deux fils et de trois filles (Cantac. IV, 45). Les deux fils avaient nom Jean et Démétrius (IV, 49), et furent créés, en 1359, l'un Despote, l'autre Sévastocrator (IV, 49). Des trois filles, l'aînée seule est nommée par Cantacuzène (IV, 45); elle s'appelait Théodora, et c'est elle qui était absente de Gratianople; elle était à Constantinople, au couvent de Mangane, avec sa grand'mère paternelle, l'ex-impératrice Irène, ou, comme on l'appelait alors, Eugénie.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(165) *Γυνή*. Elle s'appelait Irène, comme sa belle-mère. Voy. note 164.

(166) *Παρ' αὐτῇ καὶ γράμματα εἴρηται Βυζαντίων πολλῶν κ. τ. λ.* Ce passage est capital. Cantacuzène n'a rien de semblable; et, au chapitre XLVII, il donne comme fables et contes en l'air toutes les révélations de Ziano sur un complot qu'aurait tramé l'ex-impératrice. Il a sans doute ses raisons pour le nier; et elles tiennent, d'une part, à ce que la conspiration n'aboutit point, de l'autre, à ce qu'il affecte, d'un bout à l'autre de son livre, de n'avoir point ambitionné l'empire au temps d'Andronic IV, de ne s'être laissé proclamer sous la régence que par suite d'une absolue nécessité, d'avoir de lui-même, avec bonheur et sans arrière-pensée, abdicqué après la surprise de l'Heptascale par Gattilusio. Est-ce à dire que le complot indiqué ici par notre historien est précisément celui que révèle Ziano? Oui ou non, à ce que nous présumons. Les révélations de Ziano ont dû avoir lieu un peu plus tard, au moment où Grégoras dit *διὰ δ' αὐτὸν νεωτερισμὸς τις ἐξηχεῖτο λαθραῖος*, c'est-à-dire sur l'extrême fin de l'automne (1357). Ce qu'il dévoile ne fut donc pas précisément ce que trouva Jean dans les papiers de Gratianople, puisque, instruit par ces papiers, il arrêta un projet au moment d'éclater. Et pourtant il est visible que ce projet ne fut qu'ajourné ou modifié. Jean ne put alors que mettre des bâtons dans les roues de ses antagonistes; ils durent renouer le complot, et c'est le complot sous cette seconde forme que fit enfin manquer la dénonciation de Ziano. — Il serait inutile de vouloir trouver les noms de ceux qui trempaient dans la conspiration. Il suffit de bien reconnaître (ce qui nous semble indubitable, d'après la nature des choses et le chapitre XLVII de Cantacuzène) que l'ex-impératrice en était l'âme; que probablement des Palamites, des partisans du patriarche dépossédé Philothée, Philothée même, Nicolas Cabasilas et des Catalans y

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

tremperent. Le but était-il de remettre Cantacuzène sur le trône? Nous l'ignorons. Mais, incontestablement, on voulait déposséder complètement Paléologue, qu'on aurait tué ou aveuglé; car Mathieu Cantacuzène semble avoir été plus expéditif et plus extrême que son père. — Quant à la gravité de la conspiration, à la réalité du danger, ce qui suit en fait foi plus que suffisamment. Il est clair que l'exécution était imminente, puisque l'empereur partit à la minute, toute autre affaire cessante; et il est clair que le péril était extrême, puisqu'il fut obligé de se revêtir d'un déguisement, et que même, arrivé dans Constantinople, il ne se crut sûr de rien, tant qu'il ne fut pas à l'intérieur du palais.

(167) *Προσβείαις αὐτὸν πυκνοτέραις ἐπιταχύνειν ἠνάγκαζε*. C'est ce que, selon nous, Grégoras a déjà dit par anticipation dans le § 6, quand il nous signale l'attitude d'Ourkhan, qui, vers le temps de la mort de Souléïman, *πέμπων διηλεκῶς οὐκ ἔληγε τοὺς διανασίησοντας Βασιλέα καὶ πρὸς τοῦργον σπουδαιότερον κατασίησοντας*. [Cp. note 102; et, pour les dates qu'il est possible de tirer de là, notes 100 et 101.]

(168) *Τὴν ἐπάνοδον* non-seulement à Lesbos ou à Ténédos, où s'organisaient de nouveaux préparatifs, mais probablement sous les murs de Phocée, que le sultan avait compté voir attaquer derechef avant la fin de la saison.

(169) *Τὴν αὐτοῦ βραδυτῆτα* (attaque pour -ύτητα). Premier retard, en effet, lors de l'abandon du blocus, afin d'aller à Lesbos faire de nouveaux préparatifs. Second retard, excursion de Jean en Thrace, entrée dans les places d'Abdère, de Périthéorium, de Koumoutsine, de Gratianople; retour à Périthéorium, négociation assez laborieuse avec le Serbe Voukachin. Troisième retard, voyage secret et séjour à Constantinople. Cp. la note suivante.

(170) *Ἐντὸς ἡμερῶν τεσσαράκοντα*. Ce chiffre, exact sans doute, mais dont Cantacuzène ne dit rien, non plus que de tous les détails qui remplissent ce chapitre, nous donne le moyen d'établir une chronologie assez minutieuse des faits. Il semble probable que ce qui suit le départ de Constantinople n'a pu se faire en moins de quinze jours ou trois semaines; et, comme c'est après tout cela que l'automne se termine, les quarante jours doivent se trouver en septembre et octobre. Ceci posé, l'extradition de Mathieu

aurait eu lieu aussi en septembre, mais vers le milieu de ce mois; les négociations en auraient rempli la première partie, et août aurait été témoin de la petite promenade triomphale de l'empereur sur la côte occidentale de la Thrace. On arrive, en remontant ainsi de proche en proche, à l'époque de la moisson, laquelle fut celle de la capture de Mathieu, et tous les faits s'enchaînent étroitement. Ajoutons, pour achever de justifier ces assertions chronologiques, ce que Cantacuzène nous apprend, qu'après l'action de Phères et la catastrophe de Mathieu, ce Voïkhnas, que nous regardons presque comme Voukachin, fut arrêté dans ses domaines par une maladie de vingt-cinq jours, qui l'empêcha d'aller à Phères conférer avec la tsarine. Cette maladie, avons-nous dit, n'était qu'un prétexte pour observer et attendre les événements. Elle a donc lieu pendant que les places se rendent, et elle cesse quand l'entrée à Gratianople et la captivité de la famille de Mathieu semblent annoncer un irrévocable arrêt du destin; elle a donc lieu en août et remplit presque toute la durée de ce mois. On voit avec combien de facilité nos supputations, nos synchronismes s'enlacent et se servent mutuellement d'appui. Ce parfait accord ne peut être l'effet du hasard. — Enfin il est à croire que c'est dans cet automne et pendant le séjour de quarante jours que Paléologue fit à Constantinople pour étouffer la conspiration des Cantacuzène, que Souléïman mourut; car c'est à mesure que ce séjour se prolongeait qu'Ourkhan devenait de plus en plus pressant (voy. note 167); et Grégoras lie la mort du prince turk à la fréquence des ambassades par Διδ (Διδ και πέμπων διηνεκῶς κτλ.), § 6. On a ainsi, d'une façon bien plus approchée que par toutes les relations connues, la date de la mort du fils aîné d'Ourkhan.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(171) Ἀνήχθη . . . ἀλλὰ πρὶν ἀναχθῆναι. De deux choses l'une : ou ἀνήχθη et ἀναχθῆναι sont pris dans deux sens différents, ou ἀνήχθη indique l'action commencée, ἀναχθῆναι l'action finie. Dans la première hypothèse, on peut voir dans ἀνήχθη, *partir, s'embarquer*, dans ἀναχθῆναι, *aborder*. On peut aussi traduire *partir et quitter le port* (ἀνάγομαι, à proprement parler, c'est *faire voile en haute mer*; mais, abusivement, c'est *mettre à la voile*. Jean *lève l'ancre, ἀνήχθη*, et cependant il n'a pas *quitté le port, οὐκ ἀνήχθη*). Nous préférons infiniment ce second sens, soit en prenant les mots eux-mêmes, soit en apercevant un peu plus bas ἐς Βυζάντιον deux fois jeté dans ce récit avec certaine emphase, qui semble nous dire qu'ils étaient bien près de Byzance

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ces navires qui cinglaient vers Byzance. Quant à la deuxième hypothèse, elle se rapproche singulièrement de la seconde forme de la première, et même, en un sens, elle se confond avec elle.

(172) Ὅτι μὴ est absolument synonyme d'οὐχ ὅτι, μὴδ' ὅτι (*ne dites pas que*, dans le sens de) *non-seulement*, placé après le membre de phrase qu'en français nous placerions le second et commencerions par *mais encore*. [Du reste, si l'on tenait à conserver l'ordre grec, on y arriverait le plus souvent en traduisant par à *plus forte raison*.] Polybe, XXIV, 5 : ὦν ἐν ἰκανὸν ὃν ἐκπλήξαι τὴν ἀνθρωπίνην φύσιν, μὴδ' ὅτι καὶ πάνθ' ὁμοῦ συγκυρήσαντα παραδόξως. Il est inutile, puisqu'elle est si parfaitement connue, de tenter d'éclaircir ou de justifier par d'autres exemples cette disposition d'idées qui consiste, deux faits parallèles mais inégalement qualifiables étant donnés, à placer le plus fort en avant, le moindre ensuite. C'est ce que fait ici Grégoras, lorsque, nous montrant la flotte grecque qui non-seulement déserte son poste, déserte Lesbos, mais encore se rend à Constantinople, il commence par dire qu'elle fait voile pour Constantinople, et ajoute qu'elle ne se borne pas à déserrer son poste. Mais nous ne pouvons nous dispenser de terminer par une remarque : c'est que l'écrivain, après avoir fait suivre l'énonciation du fait moindre, revient ensuite à l'énonciation forte, qui se trouve ainsi deux fois exprimée [1° ἐς Βυζάντιον καταπλέοντα, 2° ἐς Βυζάντιον ἐκ Τενέδου παλινοδρομήσαντα]; seulement, le καὶ qui précède le second ἐς Βυζάντιον n'annonce pas avec assez d'énergie l'opposition d'ἐς Β. ἐκ Τ. π. à ὅτι μὴ λειποτακίησαντά τε καὶ πάντας δεσμούς προσίαγῆς βασιλικῆς ἀπορρήξαντα. (Il semble même que les deux καὶ remplissent même fonction, et dès lors qu'ἐς Β. ἐκ Τ. π. soit égal à πάντας δ. πρ. ἀ.) Il n'en serait point de même si Grégoras eût écrit ἀλλὰ καὶ; mais, même dans cette hypothèse, sa phrase, pour l'homme de goût et le logicien, ne serait pas encore correcte et coulante : il faudrait qu'il eût écrit ἀλλὰ καὶ ἐς Βυζάντιόν φημι ἐκ Τενέδου παλινοδρομήσαντα.) — [N. B. Nous savons, au reste, qu'on peut tenter de pallier cet asynartétisme de la phrase, peut-être de plus d'une façon, mais surtout en regardant ὅτι—ἀπορρήξαντα comme une incise, une parenthèse qui couperait en deux la partie principale de la qualification de ῥωμαϊκὸν στόλον, c'est-à-dire ἐς Βυζ. καταπλέοντα καὶ ἐκ Τενέδου παλινοδρομήσαντα, où, par inadvertance, se serait glissé un deuxième ἐς Βυζ. Nous ne nous arrêtons pas à réfuter cette explication.]

(173) *Τῶν ἐπιτηδείων ἄρδην ἐκλιπόντων ἀπάντων*. On peut le comprendre, vu la décadence de l'empire, vu les dévastations et les pertes, fruits des guerres civiles, vu aussi peut-être la prodigalité de Jean en fait de folies et d'objets inutiles (cp. note 123); et, d'ailleurs, nous avons noté que, sans doute, il venait de faire large brèche à ses finances pour Voukachin. Il est vrai qu'il pouvait s'être indemnisé en s'appropriant les débris des trésors de Mathieu et de sa famille, de ses adhérents, bien que Cantacuzène (IV, 45) prétende qu'il ne s'en appropriait rien. Au total, il paraît bien indubitable qu'il fallut qu'Ourkhan l'aidât de ses dons pour accélérer l'équipement de sa flotte (et c'est ce que notre historien nous a déjà dit par avance, § 6, *χρήματα τε ἐπὶ τούτοις ἃ μὲν οἴκοθεν ἐδίδου, ἃ δ' ἠφίει τῶν πρὶν ὑφλημάτων εἰς ἀναλωμάτων χρεῖαν ὅσα ἱκανα τρήρεις πληρῶσαι καὶ ὀπλίσαι κατὰ Φωκέων*).

(174) *Εὐρυχωρίαν*. Quoiqu'il y ait bien des exemples de ce composé de *χῶρος* s'employant à propos du temps, en vain on en demanderait à la nouvelle édition du Trésor de H. Estienne. L'expression, au reste, est simple, élégante, et n'offre pas d'obscurité, pas plus que si nous disions en français « serré de trop près par le temps, » au lieu de « avoir quelque latitude, » ou de « pour qu'il lui restât de la *marge*. » En effet, l'idée première de ces mots *marge*, *latitude*, a trait à l'espace. Toutefois, ils diffèrent d'*εὐρυχωρία* en ceci, qu'ils ne portent pas en eux, distinct encore, l'élément *χώρα*.

N. B. Terminons en disant que probablement, si à *τὸ τῆς ὥρας στένον* le grec oppose *εὐρυχωρίαν*, c'est qu'il n'existe pas en cette langue de composé d'*εὐρύς* et *χρόνος*; il y a mieux, il n'en existe même pas de *χρόνος* et de *στένος*; et de là cette paraphrase pour exprimer qu'on est à court de temps, *τῆς ὥρας στένον*, tandis qu'un seul mot, *στενοχωρία*, exprime si bien qu'on est à court d'espace.

(175) *Προικόνησον*. *Préconèse*, ou, comme on prononce habituellement, *Proconèse* (voyez variante 2, p. 48), si célèbre par ses marbres (*μάρμαρος*), est *Marmara*, qui a donné à la Propontide son nom moderne (mer de Marmara). Il y avait, nous dit Strabon, deux îles de ce nom, l'ancienne et la nouvelle. Toutes deux étaient situées sur la route maritime de Parium à Priape. Elles différaient beaucoup l'une de l'autre en dimensions, la première ayant au moins cinquante kilomètres de long, la seconde n'étant qu'un îlot sans importance. Il est évident qu'il s'agit ici de la grande, nommée aussi parfois *Nebris* (Pline écrit *Neuris*, *u* pour *v* : la prononciation était identique). Quant

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

à l'étymologie, il est clair qu'elle nous indique une île où primitivement étaient beaucoup de *πρόκες*. Mais *πρόξ* a-t-il toujours été un faon? Est-ce la biche pendant la gestation du premier faon? Est-ce une espèce particulière de cerf? Ce n'est pas nous qui nous chargerons de décider, et la question nous semble à peu près insoluble pour les naturalistes comme pour les philologues. Autant vouloir préciser *μηγ* : — Ἦν ἀφιγμένος. Voyez note 163.

(176) *Μεσιτεύει* doit ici se traduire par *intervenir dans*. Ce sens n'existe pas chez les classiques anciens. On ne le voit avec le datif que dans le sens d'*être entre* (l'été, par exemple, dans Damasc. est *μεσιτεύουσα τῷ τε ἔαρι καὶ τῷ μετοπάρῳ*), d'où neutralement, à ce qu'il nous semble, *être en entrepôt* ou *en dépôt* (Suid. *Τὰ δὲ χρήματα μεσιτεύειν ἐν Κύπρῳ συνετάξαντο παρ' οἷς ἂν αὐτοῖς εὐδοκηθῆ*); et à l'accusatif il signifie *ajuster, effectuer en qualité d'intermédiaire* [l'on dit ainsi *μεσιτεύειν τὴν διάλυσιν* (Polybe, XI, 34), *μεσιτεύειν τὰς συνθήκας* (Diod. XIX, 71)]. Du reste, Polybe et Diodore emploient aussi parfois *μεσίτης* dans le sens d'*intermédiaire* (XXVIII, 15; le second IV, 54). C'est seulement dans saint Paul (aux Hébr. vi, 17) qu'on aperçoit le sens actuel *ἐμεσίτευσεν ὄρκῳ*. Du reste, on sent le lien intime de ces deux sens, *intervenir* et *effectuer comme médiateur*. Au moyen âge, l'expression *μεσιτεύειν*, ainsi que ses dérivés, devint très-familière. Déjà Proclus disait *τάγαθοῦ μεσιτεῖαν* (nous ne balançons point à l'affirmer en lisant dans la traduction de Mœrbek, « propter boni *μεσιτεῖαν*, id est *mediationem* »). Eustathe dit que Dédale *τῇ Πασιφάῃ ἐμεσίτευσε*, servit d'intermédiaire à Pasiphaé (sur *Il.* p. 1166, 25). *Μεσιτευτήριον δῶρον* chez Eustathe, *Opusc.*, p. 324, 63, est le cadeau fait au médiateur. *Μεσιτεύοντες*, en jurisprudence, prend le sens spécial d'*arbitres* (*Basiliques*, VII, 2, etc.). On pourrait soupçonner un sens plus spécial dans le verbe *μεσιτεύω*, un sens dont on n'a pas senti la stricte valeur, ce serait celui d'*être centre*, et on dirait d'un premier ministre, par exemple, *μεσιτεύει*; car tout converge vers lui, comme semble le dire Cantacuzène du Grand Logothète, premier ministre de Métochite : *ὅς μεσιτεύων μὲν τότε τῇ διοικήσει τῶν βασιλικῶν πραγμάτων ἦν* (I, 11). Mais, en réalité, ce serait une erreur : *μεσιτεύει* ne veut dire que *mener les affaires*, primitivement le contentieux, mais par suite toute espèce d'affaires (parce que dans toutes il y a du contentieux, ou qu'on peut les assimiler à du contentieux).

(177) *Φρουρούμενος μὲν ἦν τῇ τῶν Τραπεζίων ἀροπύλει, διὰ δ' αὐτὸν νεωτερισμὸς*

τις κ. τ. λ. — Φρουρ. ἀκροπόλει ne contredit point Cantacuzène; et Grégoras, de plus, nous indique ici à quel propos et quand est-ce qu'eut lieu la translation à Lesbos que nous voyons s'opérer dix lignes plus bas. Ce fut à la suite, et sans doute par suite du νεωτερισμός λαθραῖος; et ce fut après la fin de l'automne (τοῦ γὰρ χειμῶνος κ. τ. λ.) — Quant à νεωτερισμός, cette tentative de révolution, non pas à main armée, mais secrète et par voie de complot, λαθραῖος, ne saurait s'entendre, nous l'avons dit plus haut, que de la conspiration sur laquelle Ziano (Ζσιανός, à tort nommé Séjan par Ameilhon, CXIV, 44) fit des révélations si nettes, si péremptoires. Cantacuzène (IV, 47) nie la participation de sa femme, l'ex-impératrice Irène, à cette trame. Si l'on pèse bien les circonstances relatées par Cantacuzène lui-même, ses affirmations réitérées, les serments de Ziano, les probabilités qu'il alléguait en faveur de son dire, les complices βελτίους ἑαυτοῦ qu'il avait su rassembler, la séquestration où il fut tenu, on restera convaincu que, pour une raison ou pour une autre, Jean crut devoir étouffer les bruits d'abord accrédités sur la complicité de sa belle-mère. Même en s'en tenant au récit de Cantacuzène, il est positif qu'il y eut complot, il est positif que le but était de briser les fers de Mathieu, et de lui faire donner en souveraineté Andrinople et son district; il est positif qu'on devait surprendre Blachernes, s'emparer d'Hélène et des princes impériaux, etc.; il est positif qu'Irène avait été instruite à l'avance des projets de Ziano (qu'elle prétendit seulement avoir improuvés et rejetés); il est positif que, par lui-même, Ziano avait fort peu de crédit et d'argent; il est positif que les juges auxquels Jean remit l'examen de la question eurent à peine de légers doutes sur la culpabilité de la mère de Mathieu, et que Jean fut longtemps de leur avis; il est positif enfin que le billet qui contenait le tardif désaveu de Ziano ne passa que sous les yeux d'un messager obscur, d'Irène, de Cantacuzène et de Jean. L'accusation avait été éclatante, la palinodie de l'accusateur fut secrète, comment dès lors croire à la palinodie? — Quant aux causes qui purent déterminer Jean à faire taire Ziano, elles resteront toujours un mystère pour nous : toutefois, on peut penser que ce furent ou la crainte du parti de Cantacuzène, toujours assez fort pour qu'on comptât avec lui, ou l'intervention d'Ourkhan, ou l'une et l'autre. — Le tout, en effet, se termine par la transaction d'Épibates, qui donnait à Mathieu le Péloponèse grec, c'est-à-dire le district de Misithra, et à Manuel son frère, privé de ce domaine, Lemnos. — Toutefois, nous pensons que cet accord n'eut lieu que

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

bien après la translation de Mathieu à Lesbos, d'où, sans doute, il fut ramené à Ténédos, puis conduit à Épibates; du moins, si l'on veut en croire partout Cantacuzène, qui, d'une part, nous a montré (IV, 45) Mathieu, après un séjour à Ténédos, déporté sur Lesbos, où Gattilusio veille sur lui, et qui, de l'autre, prétend ici (IV, 47) qu'après la nouvelle déclaration de Ziano et après un voyage à Thessalonique, c'est de Ténédos que Jean fit venir son ex-rival à Épibates (*πέμφας ἐκ Τενέδου κ. τ. λ.*). — Quant à la structure de ce membre de phrase, *ὃς φρουρούμενος μὲν ἦν τῇ τῶν Τενεδίων ἀκροπόλει, διὰ δ' αὐτὸν νεωτερισμός τις ἐξηχεῖτο*, sans doute il n'offre nulle difficulté; de plus, il est très-coulant et complètement dans le genre grec. Au point de vue de la grammaire comparative cependant, il offre un type très-digne de remarque : c'est l'*ὃς*. . . . *διὰ δ' αὐτόν*. La proposition incidente, dans son entier, équivaut à *ὃς φρουρούμενός τε ἦν τῇ τ. Τ. ἀ., καὶ δι' ὃν ν. τ. ἐ.* Or *δι' αὐτόν* étant substitué à *δι' ὃν*, c'est, pourvu qu'on n' imagine pas d'ouvrir une parenthèse (et certes c'est à tort qu'on l'ouvrirait, puisque *μὲν* serait en dehors et *δὲ* en dedans de la parenthèse), comme si l'on avait *ὃς δι' αὐτόν*. C'est absolument la tournure sémitique avec les relatifs *כִּי*, *الَّذِي*. En général, on croit qu'elle n'appartient qu'à ces peuples, et que la Grèce ancienne n'en a jamais connu l'usage. Le fait est que jamais les Grecs n'en ont usé, soit quand l'antécédent n'est qualifié que par une phrase incidente, soit avec la première des incidentes, mais que, si l'on compte, comme ici, plusieurs incidentes, et que le relatif soit au nominatif dans la première, ils peuvent fort bien, dans les suivantes, remplacer *ὃς* par *αὐτός*, *οὗ* par *αὐτοῦ*, et ainsi de suite. La différence se réduit à ceci, que cette manière d'exprimer le relatif jouant le rôle de complément, est obligatoire et perpétuelle en arabe et en hébreu, tandis qu'elle est facultative et partielle dans le grec. L'italien la connaît aussi; et les poètes en offrent maint exemple, bien que nul grammairien n'en ait donné la théorie, et surtout n'y signale l'arabisme. Dante, *Inf.*, v. 68-70 :

Vidi Paris, Tristano, e più di mille  
Ombre mostrommi, e nominolle a dito,  
Che Amor di nostra vita dipartille.

*Che*. . . . *le* (mot à mot *qui*. . . *les*) serait en latin *quas*. Un peu plus haut, IV, 119, 120 :

Mi fur mostrati gli spiriti magni  
Che di vederli in me stesso n' esulto.



Pétrarque, *Trionfo d'amore*, II, 3 :

*Cose che a ricordarle è breve l'ora.*

Arioste, *Orl. furioso*, I, LXXI :

Quando un gran pezzo al caso inavveduto

Ebbe pensato in vano, e finalmente

Si trovò da una femmina abattuto,

*Che pensandovi più, più dolor sente.*

*Che...vi (qui...y) revient à di cui, intorno a cui, etc., en français chose à quoi...*

(178) *Καταβράγεισαν*. Le sens de ce mot peut faire doute dans ce passage. Nous savons qu'on dira *κατεβράγη* du tonnerre, du vent, de la grêle ; il est donc bien naturel qu'on puisse le dire aussi de la neige, quand elle tombe. Mais ici comment la neige, par cela seul qu'elle tombe, emplirait-elle les maisons ? et pourquoi, après avoir indiqué par *πλείσθην* qu'elle est tombée en abondance, ajouter *καὶ ἐπὶ πλείσθιν καταβράγεισαν*, si l'on ne voulait indiquer que la même chose ? Ces deux raisons nous ont fait penser que *καταβρήγνυσθαι* ici n'a pas son sens usuel neutre d'*erumpo*, et qu'il faut voir le passif *rumpor* (*solvor*, en parlant des neiges). Tout alors marche de soi-même : d'une part, il y a deux phénomènes, il y a progrès de *πλείσθην* à *ἐπὶ π. κατ.* ; de l'autre, on comprend les *maisons pleines* (elles le sont, non par l'encombrement des neiges, mais par l'inondation, résultat de leur fonte).

(179) *Ἐπὶ πλέον τῆ Τενέδω ἐνδιατέτριφε*. C'est avouer qu'il n'y séjourna pas sans interruption. Est-ce à dire pourtant que c'est cet hiver qu'il se rendit à Thessalonique (Cantacuzène ne nous dit pas pour quelle affaire), et qu'il eut dans Épibates, avec Mathieu, la conférence à la suite de laquelle ce dernier abdiqua, mais reçut la quasi-souveraineté du Péloponèse ? C'est ce que nous ne saurions décider. L'avoir omis serait une faute grave de la part de Grégoras : il n'est guère probable qu'il l'ait commise, mais l'impossibilité n'en est pas manifeste.

(180) *Καταλούζω*. C'est la première fois qu'il le nomme. (Voy. notes 30 et 162.)

(181) *Ἀπῆει μὲν καὶ ἐς Φωκαίων αὐθις*. Il est croyable que c'est sans la flotte, tant parce que Grégoras n'ajoute pas cette circonstance, que parce

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

qu'on ne peut supposer, de la part des Grecs d'alors, une expédition navale en plein hiver. Qu'est-ce que Jean allait donc faire là? Évidemment, il allait tâcher de s'entendre avec Calothète, lui faire savoir que désormais sa mission ne pouvait plus être utile aux Cantacuzène dépossédés, et tous entre ses mains (sauf Manuel), et apprendre combien il voulait au juste du fils d'Ourkhan. Que l'empereur et son vassal se soient tenus à quelque mille pièces de différence, ou qu'ils soient tombés d'accord du chiffre, mais sans que Paléologue ait pu payer comptant, il n'importe guère; on comprend toujours que, pour le moment, l'empereur revint, *οὐδὲν ὦν ἐβούλετο πεπραχώς*. Il est présumable, d'après le *καὶ ὁ χειμῶν ἐν τούτοις* (et non *ἐπὶ τούτοις*) *ἐτελεύτα*, que ces pourparlers eurent lieu vers le milieu de mars 1359.

(182) Ἕρος ἤδη ἀρχομένου. Vers le commencement d'avril 1358, par conséquent.

(183) Ὑψηλοτέρων τῆς Βιθυνίας μερῶν. Nicée et Brousse, ou plutôt les montagnes au sud et à l'ouest de ces deux villes, les Turks ainsi que tous les méridionaux allant chercher le frais *al monte* pendant la belle saison.

(184) Τῶν παραλιῶν. Est-ce sous-entendu *μερῶν* (comme avec *ὕψηλοτέρων*)? ou bien τὰ παραλία a-t-il été usité comme substantif, ainsi que ἡ παραλία et quelquefois ἡ παραλίος?

(185) Χαλκηδονίας ἠπείρου. Sans doute la ville même obéissait toujours aux Grecs, bien que presque tous les environs appartenissent aux Osmanlis. Nulle part, en effet, ni Cantacuzène, ni Grégoras ne nous donnent Chalcedoine comme devenue possession turque à cette époque; τῆς Χαλκηδονίας ἠπείρου semble réserver expressément la ville comme franche de la domination d'Ourkhan; et c'est Mourad II, en effet, que nous croyons avoir achevé l'assujettissement des débris qui restaient encore à l'empire de Constantinople sur cette côte.

(186) Ἐκοινολογήσατο semble sans régime; il en a pourtant un, c'est τῷ Βασιλεῖ, également régi dès lors par *ὠμίλησεν* et *ἐκοινολογήσατο*. Rien de plus usuel, de plus dans le goût grec, latin et italien, que cette place entre les deux mots sur lesquels il tombe à égal titre. Et quant à *κοινολογοῦμαι*,

quoique quelquefois ce verbe s'emploie absolument, dix-neuf fois sur vingt il est accompagné d'un datif, ou, très-rarement, de *πρός* avec l'accusatif.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(187) *Σκηνήν*. Jean, en se plaçant ainsi, veillait à sa sûreté, tout en ayant l'air d'affectionner un lieu de plaisance. Son aventure en Lydie lui avait donné de quoi se préoccuper un peu de ces sortes de soins, même avec ses amis. — *Σκηνή*, du reste, est ici *pavillon* plutôt que *tente*, bien qu'au fond les deux idées reviennent au même. Le terme technique *παπιλεών* a même été employé usuellement par les Grecs du Bas-Empire. Seulement, il est clair que Grégoras reste, tant qu'il le peut, fidèle au langage classique. [Puisque nous venons de laisser tomber de notre plume le mot *παπιλεών*, ou *παπιλιών*, corrigeons un passage de Constantin Porphyrogénète (*Cérém.* I, 91) sur l'étymologie de ce nom : Ἡ δὲ τοῦ παπιλιῶνος προσηγορία, dit l'impérial écrivain, *ῥωμαϊκὴ ἐστὶ παπilio· ὃ γὰρ λέγεται, ὃ καλοῦσιν οἱ Ἕλληνες ψυχάριον τὸ πετόμενον περὶ τὰς κράμβας καὶ τὰ λοιπὰ λάχανα· ἐπειδὴ οὖν τὰ παραπετάσματα τοῦ παπιλεῶνος ἔοικεν τοῖς πτεροῖς τοῦ ζωῦφίου τούτου, διὰ τοῦτο οἱ Ῥωμαῖοι παπιλιῶνα καλοῦσιν.* Ni Reiske, ni les éditeurs de Bonn n'ont modifié la première ligne de ce passage. On ne nous contestera pas pourtant qu'en plaçant le point en haut après *ῥωμαϊκὴ ἐστὶ*, puis lisant *παπilio γὰρ λέγεται ὃ καλοῦσιν οἱ Ἕ.* ψ. κτλ., on ait le double avantage de représenter correctement le mot latin, et d'avoir une phrase grecque plus coulante.]

(188) *Τῆς μεταξὺ θαλάττης*. Parmi les divers emplois adverbiaux de *μεταξὺ*, il en est un qui consiste à placer ce mot après l'article, tantôt entre l'article et le substantif, tantôt sans substantif à la suite [et, dans ce second cas, il y a encore à subdiviser selon que l'article représente un substantif récemment exprimé (comme dans *τὰ κατ' ἄγκος δένδρα ὑψηλά, τὰ ἐν ἄκρῳ ὄρει χαμαιπετῆ, ἀλλὰ τὰ μεταξὺ. . .*) ou que, n'ayant de substantif ni avant ni après lui, il ne permette de sous-entendre que les mots les plus vagues, *χρήματα, ἄνθρωποι*, etc. (comme dans *τὰ μεταξὺ*, les objets intermédiaires; *οἱ μεταξὺ*, ceux qui se trouvent entre)]. La plupart du temps, *μεταξὺ*, dans cette position entre l'article qui précède et le substantif qui suit, ne donne prise à aucune remarque; et il n'y a autre chose à faire qu'à le traduire tout simplement par *intermédiaire*. Mais quelquefois, et c'est ici le cas aussi bien qu'un peu plus bas pour *τῶν μεταξὺ πρέσβων*, il y a, ce nous semble,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

une nuance à observer. Si l'on traduisait l'adverbe grec par l'adjectif *intermédiaire*, auquel, le plus souvent, il équivaut, quand il est dans cette position, sans commettre précisément un contre-sens, on lui donnerait, nous le craignons, quelque chose de plus solennel et de plus vague qu'il n'a dans la réalité; car nous le trouvons familier et spécial. Ἡ μεταξὺ Θάλασσα, c'est le *détroit*; οἱ μεταξὺ πρέσβεις, ce sont les *internonces*, comme οἱ μεταξυλογῶντες sont les *interlocuteurs* et τὰ μεταξυτριγλύφια les *entre-colonnements*. D'où vient alors, va-t-on dire, qu'on n'écrit pas en un seul mot ἡ μεταξυθάλαττα, οἱ μεταξυπρέσβεις? Répondons comme si les anciens manuscrits séparaient les mots! La réponse est simple, c'est qu'ici les deux éléments du mot s'offrent à nous sans variations par la composition, bien que le second soit variable. Or, généralement en grec, une fois les composés prépositionnels, comme καταλαμβάνω, etc., mis hors de cause, la composition entre deux éléments dont l'un est susceptible de flexion ne s'exerce que moyennant altération au moins de l'un des deux, si l'espèce du dernier ne change pas, c'est-à-dire si le verbe reste verbe, le substantif substantif, etc. : μελοποιεῖν, par exemple, et πολυετής, πολυετῶς, πολυετεία, πολυετέω, mais sans que jamais on trouve πολύετος pour *longévitité*, de même πολυεπής et πολυεπεία, mais jamais πολυειπεῖν (les mots comme πολυέρως, πολύλεξις, etc., ne sont qu'une exception apparente, car ce sont des adjectifs, ἔρως et λέξις n'en sont pas). Ceci posé, de ἡ Θάλασσα substantif et de μεταξὺ, on ne saurait former un composé substantif lui-même; on ne peut qu'écrire les mots l'un près de l'autre, leur donnant le sens spécial, restreint, technique, d'un composé, ἡ μεταξὺ Θάλασσα. Mais certainement, s'il eût plu à un Byzantin de faire avec ces deux éléments un adjectif, et d'écrire, par exemple, τὸ μεταξυθαλασσικὸν ὕδωρ, le composé μεταξυθαλασσικός aurait à un haut degré l'allure et la physionomie grecques, et les lexicographes s'empresseraient d'en enrichir les colonnes de leurs dictionnaires, sans faire suivre le mot du terrible *modo non sparium, si modo lectio est vera*.

(189) Ἄρκλα n'est autre que le nom latin *arcula*, que l'on donnait non-seulement aux troncs des églises, mais aussi à ces petites tourelles qui font saillie en dehors des murailles, et à des hauteurs plus ou moins considérables et qui sont comme des guérites de pierre. (Voy. Nicétas Ch. dans le *Gloss. m. et inf. gr.*) Certaines tribunes extérieures de nos églises du moyen âge présentent de même cet aspect d'*arcula*. Il en est de délicieusement

historiées (par exemple celle que l'on montre dans une des cours de la prison de Vitré). C'est évidemment, ou d'une tourelle, ou d'une espèce de balcon, de tribune de ce genre, que la tour dont il est ici question tirait son nom. Quant à l'île où elle était située (puisque les paroles de Grégoras ne nous permettent pas de placer ce petit édifice sur le continent), il est probable que c'est l'îlot auquel les Chalcédoniens donnaient le nom de *Blabé*, et sur lequel on peut trouver des détails dans Denys le Périégète et mieux encore dans Gryll. *De Bosphoro thracico*.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(190) Τῶν μεταξὺ πρέσβων. Voy. note 188.

(191) Ἐπὶ Θυγατρὶ. Voy. plus bas ce que nous disons sur cette fille de Jean et sur le mariage, § 11, fin.

(192) Τὸ συμπέρασμα ἦν ὅτι... ἐπὶ Θυγατρὶ γ. γαμβρὸν... καὶ δ. ε. δ. κ. ἀ. σπονδὰς μεταξὺ Ῥωμαίων τε καὶ βαρβάρων. Cet ensemble contient deux conditions : la première semble faciliter, sinon garantir la seconde. Probablement on en agita, si l'on n'en résolut une troisième, la translation de l'hérédité sur la tête de Khalil. Voy. § 12.

(193) Εὐληφὰς ὁ Βασιλεὺς οὐκ ὀλίγα πρὸς τε τοῦ Ἰρκανοῦ. C'est ce que nous avons vu déjà § 6, où Grégoras, par anticipation, réunissait en tableau d'ensemble toute la participation du sultan à la délivrance de son fils.

(194) Βυζαντίων ἔρανον πεπραχότων. Il faut remarquer cette addition. Ourkhan ne fournit pas toutes les sommes voulues. C'est probablement aux mesures préliminaires à la perception de ce don plus ou moins volontaire (car ἔρανος, en finances, c'est la contribution volontaire ou consentie) qu'a trait ce passage du § 9, βουλευσόμενος ἐκεῖσε σχολῆ περὶ τε τοῦ παιδὸς Ἰρκανοῦ καὶ τῶν ὑπὲρ αὐτοῦ δοθησομένων λύτρων.

(195) Μέχρι τῶν ἑκατὸν χιλιάδων ἔγλισα. Cantacuzène dit même cent mille, sans restriction. La rançon peut sembler exorbitante, si l'on pense qu'il s'agit d'hyperpères, ou pièces d'or byzantines, qui, quoique faibles de titre, valaient encore au moins de 7 à 8 francs de notre monnaie; ou si l'on se porte en imagination à l'exiguïté des ressources pécuniaires du règne suivant, et même du règne de Jean, qui, moins de douze ans plus

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

tard, devait lui-même se voir retenu pour dettes à Venise. Cependant, en présence des chiffres positifs et de l'accord de Cantacuzène et de notre historien, force est d'admettre le fait; puis, en réfléchissant, on se dira que ce fut aussi par suite de pareilles avanies fréquemment renouvelées, que les faibles monarques de Constantinople voyaient sans cesse décroître leurs richesses, leurs moyens d'action. Et, d'autre part, on se rappellera que le XIV<sup>e</sup> siècle, cette époque d'impitoyable fiscalité, fut peut-être celle où, relativement à la richesse sociale, les rançons furent les plus fortes et les plus écrasantes pour les peuples qui les payaient : témoin la rançon du roi Jean après la bataille de Poitiers, celle de Jean-Sans-Peur à Nicopolis, etc., etc. Pour Duguesclin, Charles V eut à payer au prince Noir cent mille doublons d'Espagne.

(196) Καὶ ἅμα ἀξιομάτων τοῦτον κοσμήσας. Nous avons vu au § 6 (après ἤτει χρήματα) καὶ ἀξιομάτων ὄγκους ὑπὲρ τὴν ἑαυτοῦ τύχην. Grégoras ne nous dit rien de plus ici sur ce que pouvaient être ces ἀξιώματα; nous voyons seulement que Léon Calothète les a obtenus (car il semble éminemment probable qu'ἀξιομάτων équivaut, dans la pensée de l'auteur, à τῶν ἐναγχος ἠτημένων ἀξιομάτων). Maintenant, pourquoi ἀξιομάτων au pluriel, dans le premier comme dans le second passage? Est-ce simplement par hasard, ou pour la rondeur de la phrase? Ou bien est-ce que Calothète reçut plus d'un titre à cette occasion? Ou bien enfin est-ce qu'ἀξιώματα indiquerait et le titre et les honneurs, les insignes dont il est accompagné ou qui en sont les symboles? La seconde hypothèse nous semble peu probable, et nous nous en tenons à ce que nous apprend Cantacuzène (qui, en cet endroit encore, supplée Grégoras); c'est que Calothète fut créé Panhypersévaste. Nous avons vu plus haut (par Cantacuzène aussi, car nulle part Grégoras ne le dit) qu'il était Protosévaste en 1345, ou même plus tôt. — Quel pas avait ainsi fait Calothète? Pour s'en rendre compte, il faut savoir ce que c'était que le Protosévaste et le Panhypersévaste. A coup sûr, c'étaient des dénominations fort pompeuses et qui font grand honneur à l'imagination d'Alexis Comnène. Mais ce n'étaient que des titres sans fonctions : Codin (V, p. 28 et 33 de l'édition de Bonn) dit formellement : Ὁ Πανυπερσέβαστος οὐδεμίαν ὑπηρεσίαν ἔχει, . . . ὁ Πρωτοσέβαστος οὐδεμίαν ὑπηρεσίαν ἔχει; et il n'ajoute pas même, comme pour certains autres titulaires, ἐὰν μὴ ταχθῶσιν εἰς ἡγεμονίαν, ce qui semble indiquer que le Panhypersévaste et le Protosévaste

n'auraient pas pu être ou ne furent jamais chargés de commandements militaires. Ainsi, Calothète restait *titulaire* (haut titulaire, si nous le voulons), mais ne devenait point *officier*. Cette distinction des titres et des offices, d'ἄξιωματα et δ'ὀφφίκια, d'où même les noms d'ἄξιωματικοί et ὀφφικίαλοι, a été faite nettement par les Byzantins (voy. Goar sur Codin, V, p. 248 de l'édition de Bonn); et, en devenant Panhypersévaste, il ne devenait pas le premier des hauts titulaires, comme le donneraient à penser le παν-, le ὑπερ-; il n'était encore que le quatrième. Codin (II) et le médecin-moine (cité dans les notes de Goar sur Codin, p. 213 de l'édition ci-dessus) nous présentent les cinq titres supérieurs [car les dénominations honorifiques, tant de l'Église que de la cour de Byzance, se groupent par cinq (voy. Gretser sur Codin, 117 de l'éd. de Bonn, et les deux auteurs secondaires déjà cités); seulement la pentade des hauts titulaires n'avait jamais été signalée à part], les cinq titres supérieurs, disons-nous, viennent dans l'ordre suivant : Despote, Sévastocrator, César, Panhypersévaste, Protosévaste. Seulement il est visible, par un passage du même Codin (même ch. II), que, primitivement, le Panhypersévaste et le César étaient sur la même ligne; mais Andronic IV détruisit l'égalité, et le Panhypersévaste tomba au quatrième rang. Ce n'est pas tout : les hauts titulaires ne sont pas tous supérieurs en rang aux simples officiers. Peut-être en était-il ainsi pour tous au temps d'Alexis, et certainement il en était ainsi pour les quatre premiers; mais, quand Codin écrivait, déjà il y avait un premier officier (le Grand Domestique) au-dessus du Panhypersévaste, qui dès lors n'était que cinquième en rang, mais qui, du moins, faisait toujours partie du premier groupe de cinq; et quant au Protosévaste, il avait encore avant lui sept autres fonctionnaires (le Protovestiaire, le Grand Duc, le Protostrator, le Grand Stratopédarque, le Grand Primicier, le Grand Connétable, le Grand Logothète), et dès lors il n'était que le treizième, et il ne faisait partie que de la troisième pentade des grands de la cour. Calothète passait donc du treizième rang au cinquième, et se trouvait précéder les sept fonctionnaires qui naguère avaient le pas sur lui; mais il restait toujours titulaire sans fonctions, et, comme titulaire sans fonctions, il faisait un simple pas du cinquième rang au quatrième. Ce n'en était pas moins un beau titre qu'il recevait, et à cause du rang, et aussi parce que c'étaient toujours des personnages tenant de près ou de loin au sang impérial qui recevaient ce titre. — C'est encore par Codin (II) qu'on peut se convaincre de la réalité de ce que nous venons de dire sur les rangs des deux derniers

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

hauts titulaires byzantins sans fonctions. — Quant au médecin-moine et à l'anonyme, ils placent au quatrième rang le Protovestiaire, qui est sixième chez Codin; et au sixième rang paraissent ensemble le Grand Duc et le Grand Domestique. Cet arrangement a-t-il réellement existé? A-t-il été postérieur (comme on est tenté de le croire) à celui dont il vient d'être question. Nous n'entrerons pas dans cette discussion; nous nous contenterons de citer dans son entier le passage de Codin relatif aux rangs divers du Panhypersévaste. *Και τοῦτο δὲ ἀξίωμα οὐκ ἦν* (dit Codin, qui vient de faire pour la première fois cette même remarque, à propos du Sévastocrator), *ἀλλ' ὁ αὐτὸς βασιλεὺς Ἀλέξιος ἐπιενόηκε· Φέλων γὰρ ὡσαύτως τιμῆσαι καὶ τὸν ἐπ' ἀδελφῆ γαμβρὸν αὐτοῦ Μιχαὴλ τὸν Ταρωνίτην, καὶ ἐποίησεν αὐτὸν ἰσοστάσιον καὶ σύνθρονον τῷ Καίσαρι, μῆτε ὑποβιβάσας αὐτὸν τούτου μῆτε ἀναβιβάσας. Ὁ καὶ μέχρι τινὸς ἐπεκράτησεν, ἕως τῆς βασιλείας τοῦ δευτέρου Ἀνδρονίκου τοῦ Παλαιολόγου. Οὗτος γὰρ δὴ ὁ βασιλεὺς καὶ ὁ πάππος αὐτοῦ, τιμῆσας τὸν Καντακουζηνὸν Ἰωάννην, ὃς ἐγεγόνει καὶ Βασιλεὺς ὕψιρον, Μέγαν Δομέσικον, πρῶτον μὲν ἰσοστάσιον τῷ Πανυπερσεβάσῳ τοῦτον ἐποίησεν, ὕψιρον δὲ μετὰ τὸν Θάνατον αὐτοῦ τοῦ πάππου ὑπεβίβασε τὸ ἀξίωμα τοῦ Πανυπερσεβάσου καὶ ἔταξεν αὐτὸ εἶναι τὸν Μέγαν Δομέσικον, ἀναβιβάσας τὸ τοῦ Μεγάλου Δομεσίκου. Codin énonce ici deux changements survenus dans la classification relativement, soit au Panhypersévaste, soit au Grand Domestique, et conséquemment trois situations différentes du haut titulaire. Primitivement, le Panhypersévaste était troisième *ex æquo* avec le César, et le Grand Domestique venait aux cinquième, sixième ou septième rangs (car rien ne précise irréfragablement s'il venait avant ou après le Protovestiaire, avant ou après le Grand Duc ou *ex æquo* avec ce dernier). En deuxième lieu, nous apercevons le Grand Domestique montant d'un cran (ou plus), le Panhypersévaste, au contraire, descendant d'un cran, et, par suite, le Panhypersévaste et le Grand Domestique se trouvant sur la même ligne : le premier y perd, le deuxième y gagne, le César reste au même rang, toutefois il y gagne de n'avoir pas d'égal. Il se trouve de plus que le Grand Domestique non-seulement devient (en fait) le premier fonctionnaire de l'État, mais qu'il se distingue de tous les fonctionnaires, en ce qu'il figure de pair avec un haut titulaire qui n'est pas le dernier. Arrive bientôt une troisième époque; et l'égalité des deux *σύνθρονοι* est détruite : c'est le haut titulaire qui descend encore et qui tombe au cinquième rang. Le fonctionnaire, par cela même que seul il garde son rang, semble monter, et maintenant il interrompt la*



série des quatre premiers ἀξιωματικοί. — Évidemment, cette modification finale fut postérieure au 12 ou 13 février (mort d'Andronic III, qu'on reconnaît dans ὁ ἀπίπος αὐτοῦ et αὐτοῦ τοῦ ἀπίπου), et probablement la suivit de très-près. Quant à la première, il faut balancer, pour le temps, entre le 6 juin 1321 (paix de Rhègues, et premier instant où Andronic IV fut reconnu comme empereur et corégent par son père) et le 12 février 1332; mais il est presque impossible d'en fixer plus approximativement la date. Il peut se faire que ce soit immédiatement après la paix de Rhègues, et peut-être par cette paix (le jeune prince et son favori auraient ainsi gagné chacun au traité); il peut se faire aussi que ç'ait été le prix de la coopération de Cantacuzène à la paix inespérée d'Épibates (mi-juillet 1322), et que la révolte de Jean le Panhypersévaste, révolte qui lui valut bientôt le titre de César, ait été causée en partie par la contrariété de se voir primer désormais par le Grand Domestique Cantacuzène. Il est possible enfin que ce soit après la surprise de Constantinople par Andronic IV et la déchéance formelle d'Andronic III (1328), qui pourtant conserva toujours son titre d'empereur, que Cantacuzène, premier ministre et tout-puissant, plus maître qu'Andronic III, et certainement dressant de tout côté des batteries pour s'emparer de trône après la mort de ce prince, se fit décerner, non pas un titre nouveau, mais un rang qui équivalait à un titre, en refoulant au-dessous du sien un titre qui avait un reflet de l'aurole impériale. On reconnaît bien là cette affectation de modestie, cette marche tortueuse et souterraine, cette dissimulation, caractères dominants de Cantacuzène. Quant à faire remonter l'égalité du Panhypersévaste et du Grand Domestique plus haut que la paix de Rhègues, en vain on l'essayerait, puisque Cantacuzène était encore Paracémomène (ou chambellan) d'Andronic le Jeune quelque temps après la mort de Michel Andronic II (par conséquent dès janvier 1320), et que, pas même après la scène du 5 avril, lorsque Andronic III lui offrit la préfecture du Péloponèse pour l'éloigner de Constantinople, nous ne voyons pas qu'il ait rehaussé son rang (ce dont, en ce passage de son livre, l'historien n'eût pas manqué de nous avertir). On nous pardonnera d'avoir un peu insisté sur la particularité relatée par Codin, vu la coïncidence de ces deux modifications à la gloire du Grand Domestique avec l'instant où cet office était géré par Cantacuzène, vu le lien qui renoue cet acte aux autres manœuvres du Grand Domestique pour arriver à l'empire, vu surtout le silence profond qu'il a gardé sur ce détail d'étiquette et

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

l'ignorance où sont restés là-dessus les modernes. — Nous terminerons cette longue note par l'indication du costume du Panhypersévaste (toujours d'après Codin, 4). Ce costume (dont toutes les parties, à l'exception de la chaussure, étaient communes au Grand Domestique, au Protovestiaire et à d'autres encore) se composait : 1° d'un sombrero conique (*σκιάδιον*) écarlate, tissu or trait et or filé, à ganse semblable, et à filets retombants, de même matière et de même travail que la ganse ; 2° d'une cotte (*καββάδιον*) de deux couleurs, à franges de brins d'or (et qu'on suppose avoir été fixée autour de la taille par une ceinture) ; 3° d'un par-dessus (*σκαραινίκον*) écarlate broché d'or, chargé de diverses figures en relief, savoir, le prince lui-même en pied, couronne en tête, sur le devant, deux anges, l'un à droite, l'autre à gauche, dans un encadrement de perles, puis encore une autre effigie de l'empereur, et présentant, vers son extrémité supérieure, une chaîne de perles ; 4° des chaussures jaunes. Le Panhypersévaste, de plus, tenait à la main un bâton de justice à nœuds saillants, alternativement d'or lisse et d'or varié de fils d'argent. Son siège était jaune comme sa chaussure, et était orné, en avant comme en arrière, de franges, tissu or mat et or filé. Enfin on lui donne encore un tabard (*ταμπάριον* ou *ταππάριον*) jaune à franges.

(197) *Ἐν ταῖς ἀμαῖς τοῦ Θέρους κ. τ. λ.* Et cet été fut brûlant, comme on va le voir plus bas, § 13. Ce qu'on dit des moissons place cette époque du 15 au 31 juillet. Il s'est donc passé de trois à quatre mois depuis l'entrevue d'Arcla; et il y a juste un an que Mathieu, devenu prisonnier des habitants de Philippes, a été remis à Voukachin.

(198) *Μέχρι μὲν ἐς Βυζάντιον. . . . ἀμφω.* *Μέχρι* se trouve non-seulement immédiatement devant son régime (génitif ou accusatif), mais aussi devant une préposition complémentaire. On en compte au moins quatre qui viennent ainsi s'ajouter à *μέχρι*. Ce sont *παρά* (*μέχρι παρά αἰδῶ* dans Aratus, 492), *πρὸς* (Théoc. XXV, 31; Arist. *Μέτaph.* VI), *ἐπὶ* (Xénophon, *Anab.* V, 5), *εἰς* ou *ἐς* (*μέχρι εἰς τὸ στρατόπεδον*, *Anab.* VI, 4; et *Ἐἰς γόνυ μέχρι*, v. 11 de l'*Hymne à Diane*, de Callimaque). Il faut y joindre le présent exemple. C'est ainsi qu'en latin on dit *usque* et *usque ad*. Cependant veut-on savoir notre opinion sur *μέχρι* accompagné de la proposition complémentaire? C'est qu'il n'y a pas synonymie entière; disons plus, c'est qu'il y a une dif-

férence très-importante entre *μέχρι* adhérent à son régime et *μέχρι ἐπι*, *μέχρι πρὸς*, *μέχρι παρὰ*, *μέχρι ἐς*. Pour ceux qui pèsent bien les mots, qui écrivent correctement la langue, *μέχρι* veut dire « jusqu'à *exclusivement* ; » *μέχρι ἐς*, c'est « jusqu'à *inclusivement* » [*μέχρι Βυζαντίου*, c'est « jusqu'aux portes ou sous les murs de Constantinople ; » *μέχρι ἐς Βυζάντιον*, c'est « jusque dans Constantinople »]. Les autres *μέχρι*, avec seconde préposition, présentent des nuances analogues, mais qu'il serait long et délicat de caractériser. Bornons-nous à dire que *μέχρι παρὰ* est *jusqu'à côté de*, *μέχρι πρὸς* *jusque dans la région de*, *μέχρι ἐπι* *jusque sur* ou *jusque contre* (*contre* ayant le sens de *juxta* en latin). — Ἄμφω occupe ici précisément la place et le rôle de *both* dans nombre de phrases anglaises.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(199) *Εἰρήνην οὐκέτ' ἐν ἐλπίδων σκιαῖς κ. τ. λ.* Grégoras aussi est bien en voix et bien en liesse, *ἐν ὡδαῖς πάνυ χαιρούσαις*, pour faire, ce nous semble, honneur de cette paix, soit à la prudence supérieure de l'empereur, soit à la délivrance de Khalil. Hélas! cette paix n'avait qu'une cause : Souléiman était mort, Ourkhan était vieux, Byzance n'était pas plus forte!... Mais enfin c'était un répit.

(200) *Φιλοφροσύνας καὶ δεξιώσεις*. Ces deux mots se sont déjà trouvés accouplés dans le paragraphe précédent; seulement *δεξιώσεις* précédait. Eustathe, sur l'*Iliade*, p. 782, 56, a quelque chose de ce genre, quand il dit *φιλοφροσύνης δεξιωτικῆς*. Ils ont beaucoup d'analogie pour la signification. L'un et l'autre impliquent l'idée d'accueil; mais il y a cette différence, selon nous, que le premier est simplement accueil ouvert, gracieux, amical, tandis que le second est un accueil hospitalier ou accompagné de libéralités. Le *φιλοφροσυνῶν* se déclare charmé de vous voir, vous fait fête, vous caresse en quelque sorte; le *δεξιούμενος* vous donne, vous héberge, vous attable, etc., ou du moins fait une de ces choses. Cette distinction, ces interprétations sont-elles exactes? Pour *φιλοφροσύνη*, nul doute; quant à *δεξιώσεις*, on va en juger. Commençons par mettre de côté deux sens qui s'offrent parfois, l'un plus fréquemment, *salutation*, *poignée de main*; l'autre de loin en loin, *lutte où les adversaires en viennent au mains* (*ἔριδες καὶ φιλονεικίαι καὶ δεξιώσεις*, Plut. *Vie de Pompée*, 67). Rien de plus fréquent que la simultanéité de sens divers dans un même mot, et *δεξιώσεις* peut avoir les deux que nous venons de signaler, et se prendre néanmoins pour *accueil hospitalier* ou *libéral*. Étudions à présent

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

le mot lui-même, ou plutôt étudions δεξιόμαι. Voici d'abord Tzetzes qui place δάροις et χρήμασι avec δεξιούσθαι (καὶ θρόνων διαλίθω δὲ καὶ ἄλλοις δάροις οἴοις... δεξιούται, *Hist.* VI, 455; χρήμασι δεξιάσασθαι πολλοῖς τὸν Δημοσθένην, VII, 503). Et qu'on n'imagine pas qu'il y ait là une catachrèse, comme lorsqu'on dit *ferré d'argent* [les annexes θρόνων δ. κ. ἄ. δ. et χρήμασι π. déterminent le δεξιάσασθαι, en spécifiant et le mode et l'importance des libéralités]. Le Θεοῖσι πρῶτα δεξιάσομαι d'Eschyle, *Ag.*, 852, implique peut-être l'idée d'*offrande*, quoiqu'on ne l'explique guère que par *rendre hommage*, comme si l'on songeait au प्रदक्षिणा hindou autour de l'être sacré ou autour des dieux; et arrivent ensuite d'autres expressions, δεξιούσθαι τραπέζῃ qui est proverbial, δεξιούσθαι σιτίοις qu'on voit déjà dans Hérodote, I, 126. Ici commence à poindre l'hospitalité; elle se dessine mieux encore dans ces belles lignes de S. Basile, *Homel.* VIII (*Opp.* t. I, p. 79) : Ἡ γῆ ὑμῖν ταῖς οἰκείαις βλάσταις ἐδεξιάσατο, ἢ θάλασσα τοῖς ἰχθύσιν. Et probablement c'est avec une haute raison qu'Hemsterhuys a traduit δεξιούμενος par *observans jus hospitii* dans ce passage du scholiaste d'Homère, sur Z 155 de l'*Iliade* : Ἄντεια δὲ ἢ Προίτου γυνὴ ἐρασθεῖσα τοῦ Βελλεροφόντου ἐδεῖτο ἕπως αὐτῇ συνευνασθῆ· ὁ δὲ δεξιούμενος τὸ ὄσιον ἀντέλεγεν. Souvent on logeait, on traitait les députés; aussi voit-on souvent δεξιούσθαι ou ses dérivés, quand il est question de la réception qui leur est faite. De l'accueil hospitalier aux dons on voit combien le passage est facile, et il y a là, non pas deux sens, mais deux nuances du même sens. Quant au sens qui semble de tous le plus naturel et qui rappelle δεξιά, *donner la main*, c'est aussi à l'hospitalité qu'il se réfère. *Se prendre mutuellement la main droite* était, chez les anciens, le symbole de l'amitié, c'était celui des relations hospitalières. Quand Didon s'écrie : « *Nec te data dextera quondam,* » c'est ce droit d'hospitalité qu'elle invoque, celui de l'amour (*nec te noster amor*) semblant méconnu. Δεξίωσις a donc dû être d'abord la *poignée de main*, signe d'hospitalité, plus tard on a vu l'accueil lui-même, le traitement que l'hôte fait à l'hôte; et enfin, comme cet accueil se résout toujours en dépenses, le mot a signifié cadeaux à un hôte, à un ami qui passe. Très-certainement, le deuxième sens est devenu très-usuel, particulièrement au moyen âge : aussi Suidas définit-il δεξίωσις par ὑποδοχή, qui n'est pas *accueil*, mais *réception*; et M. Hase, sur Léon le Diacre, p. 143, donne-t-il plusieurs exemples de δεξίωσις dans le sens spécial de banquet, de δεξιότης dans le sens de *qui traite*. Et ce mot *traiter* nous mène au point de départ. Généralement, en effet, l'hospitalité s'exerce surtout à table.

(201) *Ἐνδυμάτων συχναῖς ἀλλαγαῖς*. Un peu plus bas, vers la fin du paragraphe, nous trouverons encore les mêmes mots (*τὰς δ' ἐπὶ τούτοις τῶν ἐνδυμάτων συχνὰς καὶ λαμπρὰς ἀλλαγὰς*). Il faut voir là un trait essentiel de la magnificence orientale (commune aux chrétiens et aux Turks); et il faut y voir aussi l'étiquette à la fois minutieuse et somptueuse de la cour de Constantinople : coiffure, chaussure, vêtements, bijoux, insignes, tout était réglé pour les cérémonies ; et, de plus, l'empereur, le patriarche, les princes du sang, et même quelques fonctionnaires et dignitaires principaux, variaient plusieurs fois dans la journée leur costume. Constantin Porphyrogénète (*Cérém.*) est plein d'exemples qui l'attestent, et il faut en dire autant de Codin (*Off.*). Ne prenons que quelques exemples soit de l'un, soit de l'autre : *Τῶν οὖν τροπαρίων ψαλλομένων ὁ μὲν Βασιλεὺς φορεῖ σκιάδιον καὶ τὴν καθημερινὴν σιολὴν αὐτοῦ, καὶ οἱ ἄρχοντες δὲ ὡσαύτως· κατὰ δὲ τὸν ἑσπερινὸν καὶ τὴν λειτουργίαν ἀλλάσσει ῥοῦχον μαργαριταρεῖνον κτλ.* (VI, p. 79 C du Louv.) : *Μετὰ μέντοι τὸν Βασιλέα ἀλλάζει τὰ ἑαυτοῦ φορέματα, ὁ Πρωτοεσιδῆριος ἐμφανίζει αὐθις τὰ πριλατίκια κτλ.* (VI, p. 81 D). Au retour d'un cortège, *Τὰ μὲν βασιλικά διακομίζονται εἰς τὸ βεστιάριον ὅπου εὐρίσκεται, τὰ δὲ τῶν ἀρχόντων ἐν τοῖς οἴκοις ἐκδύων· κατελθὼν δὲ ὁ Βασιλεὺς ἀπέρχεται εἰς τὴν τράπεζαν κατ' ἔθος φορῶν καθημερινὴν σιολὴν, οἱ δὲ ἄρχοντες τὰ προρρήθέντα τούτων φορέματα* (VI, p. 82 B). Jusqu'ici, sauf dans la dernière citation, il a été question exclusivement de l'empereur; dans la phrase suivante, il ne s'agira que des grands : *Ἀλλάσσουσιν ὡσαύτως καὶ οἱ ἄρχοντες τὰ συνήθη αὐτῶν ἀλλάγματα, ὡς προείπομεν* (X, p. 99 B). Et enfin, de peur qu'on ne croie qu'il parle de laïcs seuls, voici un cinquième et un sixième passages : *Ἀπέρχεται ὁ Πατριάρχης εἰς τὸ παλάτιον μετὰ τῶν ἀρχιερέων καὶ τῶν τῆς Ἐκκλησίας ἀρχόντων ἔτι τε καὶ τῶν ἀρχιμανδριτῶν καὶ ἡγουμένων· ἀλλάσσει γοῦν καὶ ἔρχεται πρὸς τὸν Βασιλέα κτλ.* (XIV, p. 107 D); *Ἐπειτα ὁ Πατριάρχης, μᾶλλον δὲ οἱ Πατριάρχαι, εἰ παρόντες εἰσὶν, ἐνδεδυμένοι τὰς ἀλλαγὰς αὐτῶν*. Constantin Porphyrogénète, dès son premier chapitre (des *Cérém. de la cour de Constantinople*), mentionne de même, et plus en détail, les changements de costume des empereurs. *Βάλλουσιν οἱ δεσπῆται τὰ ἑαυτῶν χρυσοπερίκλειστα σάγια* (p. 5 A, éd. du Louv.). *Εἰσέρχονται οἱ βεσιήτορες καὶ περιτιθέασιν τοῖς δεσπότηταις τὰς τούτων λαμπρὰς χλαμύδας* (p. 6 B). *Ὅτε δὲ μέλλουσι τὰ ἅγια δῶρα τῇ ἀγίᾳ τραπέζῃ προσαχθῆναι εἰσέρχονται οἱ πραιπόσιτοι καὶ ὑπομιμνήσκουσι τοὺς δεσπότητας, καὶ περιτιθέασιν αὐτοὺς τὰς ἑαυτῶν χλαμύδας* (le texte a deux μ, mais cette faute n'est pas constante), *καὶ ἐξέρχονται οἱ δεσπῆται μετὰ τῶν*

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

χλαμύδων αὐτῶν ἀποσκέπαστοι (p. 10 B). (En effet, en ce moment ils ont déposé leur couronne, p. 9 B, détail que nous avons omis et omettons, afin d'abréger). Καὶ μετὰ τὸ ἀκρατίσαι τοὺς δεσπότης εἰσέρχονται οἱ πραιπόσιτοι μετὰ τῶν ἐπὶ τῶν ἀλλαξίμων καὶ ἐπιτιθέασι τοῖς δεσποταῖς τὰς ἑαυτῶν χλαμύδας (qu'on leur a donc enlevée avant le déjeuner, p. 11, B, C). Καὶ μετὰ ταῦτα εἰσέρχονται οἱ δεσπότηαι... ἐν τῷ ἡκλαγῶν κούβικλειῷ τῷ πρὸ τοῦ ἀγίου Στεφάνου... ἐκβάλλοντες καὶ τὰς ἑαυτῶν χλαμύδας, καὶ... ἐν τῷ κοιτῶνι τῆς Δαφνῆς ἀπὸ διδητησίων... τὰ χρυσοπερίκλειστα ἀμφιεννύμενοι σάγια εἰσέρχονται εἰς τὸ ἱερὸν παλάτιον (p. 13 C); et un peu plus bas (p. 14, A, B), pour réparer un oubli, Χρὴ γινώσκειν ὅτι, ἀλλασόντων τὰ ἑαυτῶν διδητήσια ἐν τῷ κοιτῶνι τῆς Δάφνης... βάλουσιν οἱ δεσπότηαι τὰ ἑαυτῶν ζιτζάκια κτλ. Ἐν τῇ τροπικῇ τῆς ἀγίας σοροῦ... ἀποχαιρετίζουσι τὸν πατριάρχην καὶ ἀλλάσσουσιν οἱ δεσπότηαι τὰ χρυσοκέντητα τούτων πορφυρᾶ σκαραμάγγια (p. 19 C). Ἀλλασόντων γὰρ τῶν δεσποτῶν τὰ λεγόμενα παγανά... καὶ βαλόντων τὰς παγανάς χλαμύδας (p. 20 D). Le lexique de Ducange présente encore d'autres exemples. De ceux qu'on vient de voir, il résulte qu'*ἀλλάσσω*, même sans régime, est un mot technique analogue à notre français *changer* pour *changer d'habits* [et prêterait absolument au même jeu de mots que chez nous<sup>1</sup>]; qu'*ἀλλαγαί* et *ἀλλάγματα* signifient de même changement d'habits, et, de plus, ce qu'il faut surtout noter, *habillement de rechange*, ou pièce quelconque de l'habillement de rechange<sup>2</sup>; qu'*ἀλλάξιμα* surtout (ou même *ἀλλαξήματα*, p. 430 C, p. 452 A, etc., car *ἀλλαξήματα* est une faute) s'emploie en ce sens, témoin le quatrième passage de la deuxième série, témoin aussi cette autre ligne, οἱ φοροῦντες τοὺς λώρους καὶ οἱ λοιποὶ μετὰ τῶν ἰδίων ἀλλαξίμων (p. 16 A); enfin qu'on nommait οἱ ἐπὶ τῶν ἀλλαξίμων (cp. p. 81 A, etc.), et, en abrégé, οἱ τῶν ἀλλαξίμων (p. 4 D), ceux qui avaient soin des vêtements de parade et de rechange; qu'ils étaient sous les ordres du *præpositus sacri cubiculi*, et

<sup>1</sup> Quelques-uns de nos lecteurs se rappelleront peut-être ces vers qui forment le trait final d'un couplet chanté par un voyageur percé jusqu'aux os, et qui n'a pas de quoi changer d'habits :

Tout change, hélas ! dans la nature ;  
Moi seul je ne puis pas changer !

<sup>2</sup> Nous ne nous occupons point ici des autres sens donnés aux mots *ἀλλάσσειν* et *ἀλλαγή* au moyen âge. Ainsi *ἀλλάσσειν* a voulu dire *monter la garde*, *ἀλλαγή* *tour de garde*, *ἀλλάγιον* le

*détachement chargé de monter la garde* près du prince [d'où *ἀρχων ἀλλαγῆς*, le commandant du détachement, et *πρωταλλαγάτωρ*, le commandant des cinq ou six corps chargés de garder le palais (Varangues à pied et à cheval, Tzacones, Mynsates, Cortinaires, Varidariotes), bien que ce chef fût subordonné au primicier de la cour, voy. Codin, *Off.* 2 et 5]. *Ἀλλάγιον* a, de plus, signifié *rachat* et *rançon*. Voyez Const. Porph. *Cérém.* II, 15, p. 329 D, etc., et l'excellente note de Reiske.

qu'ils avaient des fonctions analogues à celles des *vestitores*, sinon les mêmes. [Reiske (sur p. 7 des *Cérém.*) remarque avec justesse que les *ἀλλάξιμα* s'étaient nommés jadis *κατάκλεισλα*, à cause du soin avec lequel on les tenait sous clef; que le latin du moyen âge a dit *mutatoria*<sup>1</sup>, et l'allemand *Gewand*; qu'*alterare*, pour *induere*, se trouve chez les hagiographes. (Voy. Ducange, *Gloss. lat.*) Ce qu'il ajoute de *parer* est fort étranger au mot *ἀλλάσσειν*. — Il ne serait pas difficile de trouver des traces nombreuses de la vogue de cet usage de changer de costume dans nos cours européennes, dans le cérémonial ecclésiastique, et même dans la société privée. Qui n'a entendu, par exemple, à propos de mariages qui sont certes loin d'être princiers, compter combien de fois la mariée a changé de toilette, et prononcer alors avec certaine emphase la syllabe *trois*, avec admiration le mot *quatre*, avec un respect profond le chiffre *cinq*?

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(202) Φιλεῖ dans le sens d'*εἶωθεν* est un mot élégant et du grec le plus pur. Anne Comnène, *Alex.*, I, 15, Ὁ δὲ καὶ αὐτὸς ἐλπίζων ἡπατημέναις ἐφέρετο, εἰ που συμβαίη καὶ μετὰσχοι κράτους τινός, οἷα Φιλεῖ πολλὰκις γίνεσθαι παραλόγως. (Cp. note 242.)

(203) Ὁ δὲ μόνους ἐφεῖται μετὰ Βασιλέα Βασιλέως παῖσι τε καὶ ἀδελφοῖς. Et probablement aussi aux princesses. La future de l'empereur, du moins, avait ce privilège lors de sa première entrée au palais. (Voy. Codin, *Off.* 22.) Il y avait (s'il faut en croire les cinq lignes qui forment le dernier alinéa de Codin, dans un manuscrit de Munich et dans celui de Freher, et qui,

<sup>1</sup> Puisque ce mot *mutatoria* se trouve sous notre main, disons que c'est ce même mot au singulier que nous croyons reconnaître, altéré par l'iotacisme, dans le *μητατόριον* de Constantin Porph. *Cérém.*, I, 1, p. 10 B, etc. Seulement le *Μητατόριον* pour *Μουτατόριον* serait un lieu où l'on change de vêtements, le cabinet de toilette, en quelque sorte, ou une pièce servant parfois à cet usage. Reiske, sur ce passage, dit, comme habituellement, d'excellentes choses; mais il semble ne pas saisir cette identité des deux termes. Que l'on pèse bien tous les renseignements recueillis par le savant de Leyde, qu'on pèse aussi les paroles de l'empereur, on verra combien l'hypothèse que nous risquons prend

de probabilité. De trois pièces réservées pour l'usage de l'empereur dans les annexes de l'Église, et souvent dites, par abus, *mutatorium*, l'une était une salle à manger, l'autre un cabinet (servant d'oratoire, nous dit-il), et la troisième une chambre à coucher. Mais, puisqu'on parle de chambre à coucher, n'y avait-il donc pas de cabinet de toilette? Et, puisque (ce que Reiske ne dit pas) l'impérial auteur nous apprend qu'après avoir déjeuné dans le *mutatorium* (soit pièce unique, soit petit appartement de trois pièces), le prince remet sa chlamyde, les épialaximes aidant (p. 11 A), n'est-il pas clair que, de deux choses l'une, ou la salle à manger ou l'appartement a droit au nom de *mutatorium*?

LIBRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

fussent-elles d'une autre main que le reste de l'ouvrage, ne semblent pas absolument dépourvues d'autorité), il y avait, disons-nous, une exception pour les gardiens des léopards et les sous-échansons chargés de glacer les boissons de l'empereur. Du reste, tous les autres fonctionnaires ou dignitaires étaient tenus de descendre de cheval en franchissant la grande porte du palais. Codin, *Off.* 5, parlant du droit qu'a le comte Grand Écuyer (*ὁ κόμης τῶν βασιλικῶν ἵππων*) d'être à cheval au dedans du palais, et même de monter, devant l'empereur lui-même, certains chevaux sellés de certaine manière, fait observer cependant qu'il ne peut ni entrer à cheval ni sortir à cheval : *Εἰ δὲ δεήσει ἄρχοντάς τινας καβαλλικεῦσαι ἐν τῇ αὐλῇ, πῆξῃ μὲν εἰσέρχονται, εἶτα καβαλλικεύουσι, πάλιν δὲ εἰς τὴν ἐκβολὴν αὐτῶν πεζεύοντων ἐξέρχονται πῆξῃ.* Cp. Ducange, sur *Villehardouin*, p. 304. Cinname, IV, p. 107, raconte à quel point Manuel Comnène fut choqué de l'irrévérence avec laquelle Baudouin IV, roi de Jérusalem, se permit d'entrer à cheval dans sa résidence impériale. Nous lisons dans Cantacuzène (III, 18) le récit très-cauteleux d'une émeute probablement organisée par lui-même, et dont le but était d'amener, par la peur, la régente Anne de Savoie à le faire corégent. Quel est le cri séditieux ? Ils ne demandent qu'une bagatelle, c'est que Cantacuzène puisse entrer à cheval au palais : *Ἡξιῶν μείζωνος τιμῆς τὸν μέγαν Δομέσιον δίκαιον τυγχάνειν εἶναι καὶ μὴ τοῖς πολλοῖς ὁμοίως πεζῇ τῶν βασιλείων εἰσιέναι τὴν αὐλήν.* Et Grégoras, dans un passage inédit très-curieux d'un autre livre (le XXVII<sup>e</sup>), place dans la bouche de Paléologue, qui, entre autres griefs contre Cantacuzène, voit chez lui un parti pris d'associer Mathieu à l'empire, les paroles suivantes : *Τίνα με ψυχὴν ἔχειν ῥήθητε ὅποτε μήπω με δωματίου προβάντα πᾶσαις ἡνίαις ἐκεῖνος ἵππου καὶ θυμοῦ φερόμενος πρὸ τῶν θυρῶν τῶν ἐμῶν ἀφ' ὑψηλοῦ καθήμενος ὑβρεσιν ἔπλυνε μάλα μακρᾶς καὶ οἶαις κατὰ βοηλάτου χρῆσασθαι τις ἀναισχυνθείη ἄν ; . . . Οἶσθα γάρ, κτλ.* (Voy. dans notre *Cantac. homme d'État et histor.* 318.)

(204) *Γλώττη πάση*. Nous ne savons si la langue grecque offre l'analogie de cette locution, c'est-à-dire, si l'on trouverait *ῥινὶ παντὶ* (*ὁσφραίνεσθαι*, par exemple), *πάση φάρυγγι* (*κατεσθίειν*), ou tout autre groupe semblable. Mais le fait est que *πᾶσα* et *γλώττη* se sont trouvés unis en grec longtemps avant notre historien. Sophocle avait dit *Ἡ πᾶσαν ἴης γλώσσαν ὡς τὴν μητέρα Κακοστομοῦμεν* (*Électre*, 596); et Aristophane (547 des *Guépes*) s'écrie : *Πᾶσαν γλώσσαν βασάνιζε*. De même Plutarque, lorsqu'il a écrit, ou plutôt cité



Πολλὴν γλώττιαν ἐκχέας μάτην (Œuv. m. p. 89 A) montre parfaitement, par le choix de l'adjectif πολλήν, qu'il ne se ferait aucun scrupule d'écrire πᾶσαν. — Πάση, dans tous ces exemples, est, comme on le voit, pour ἄλη (ce que l'on sait ne pas être rare, mais ce qui ne laisse pas d'être remarquable, lorsque, comme ici, on voit πᾶση plus souvent, et peut-être plus élégamment employé que ἄλη). — Les langues modernes offrent quelques idiomatismes assez voisins du γλώττιη πάση : tel est à toutes jambes; tel est aussi de tout cœur; et cette dernière formule se retrouve en quelque sorte partout. Di tutto cuore en italien, with all my heart en anglais, omъ всею моеро серца en russe (nous ne comparons pas l'allemand von ganzem Herze, ou le polonais całym sercem, z całego serca, vu que ganz et cały ressemblent plus à ἄλος qu'à πᾶς, qui, à proprement parler, se rend en ces langues par all et wszicky).

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(205) Ἀπεπήδησέ τε τοῦ ἵππου πρὸς γῆν. C'était le mode de προσκύνημα usité à l'égard du souverain. Codin, Off. 3 : Πεζεύει ὁ Δεσπότης ἐν ᾧ ἂν τόπῳ προστάξοι τοῦτον ὁ Βασιλεύς... Πεζεύει δὲ καὶ οὗτος [ὁ Σεβαστοκράτωρ] ἐν τῇ τοῦ παλατίου αὐλῇ εἰς τὸ τετρασίυλον... τοῦ Βασιλέως δὲ καὶ ἐν ἄλλῳ τόπῳ εὕρισκομένου πεζεύει κατ' ἀναλογίαν κάκεισε τοῦ τόπου τετρασίυλου. Πεζεύει δὲ καὶ οὗτος [ὁ Καῖσαρ] ἐντὸς τῆς τοῦ παλατίου αὐλῆς πλῆσιον οὐ ὁ Σεβαστοκράτωρ πεζεύει. Voici un passage de Cantacuzène (III, iv) qui ne saurait se comprendre, si l'on ne connaissait cet usage. L'écrivain veut nous faire entendre que ses adhérents cherchaient un moyen de le proclamer empereur malgré lui. Ils commencent par vouloir l'attirer hors du palais : Ἐπει δὲ γένοιτο ἐγγύς Διδυμοτείχου, πάλιν ἕτερον προπέμψαντες τὴν τε ἄφιξιν ἐμήνουον αὐτῶν καὶ προστρέποντο ἐξιέναι εἰς ἀπάντησιν αὐτῶν... οὐ σφετέρας αὐτῶν τιμῆς, ἀλλ' ἵνα ὑπαντήσαντες, τῶν ἵππων ἀποβάντες αὐτοὶ τίμην ἀποδώσι τὴν μεγίστην; puis, comme le fidèle ministre se refuse à leurs instances, un autre jour, καιρὸν ἐπιτηρήσαντες καὶ συντυχόντες ἐφίππῳ, τῶν ἵππων ἀποβάντες προσεκύνουν, εἰτ' αὐτῶ οἴκοι συνελθόντες οὐ κατὰ τὸ πρότερον ἔθος συνεισέσαν ἐφιπποὶ τὴν αὐλήν, ἀλλ' ἐξω καταλιπόντες, παρέθεον πεζῇ. Ὁ δὲ ἠγανάκτησεν... οὐ μετρίως... καὶ μὴ τοιαῦτα συνεβούλευε ποιεῖν..., δεῖσαν δὲ αὖθις ἵππῳ ἐπιβῆναι, ἐκέλευε τῆς πύλης ἀγειν ἐξω, εἶτα παριῶν τὴν αὐλήν πεζῇ ἐπέβαινε πρὸς τῇ αὐλῇ.

(206) Καὶ τὰς ἡνίας τοῦ βασιλικοῦ χειρωσάμενος ἵππου, ἴθυεν. Conduire ainsi le cheval par la bride était un hommage, un aveu d'infériorité. L'usage en remonte très-haut; et déjà, au III<sup>e</sup> siècle de notre ère, on en trouve un

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

exemple officiel frappant, quand Dioclétien, mécontent des échecs subis dans une première campagne contre les Perses par Galérius le force à marcher à pied au milieu d'un public immense, tandis que lui-même est à cheval : toutefois, Galérius ne conduisait pas le cheval. Au moyen âge, la féodalité donna un sens encore plus net aux deux rôles, celui du seigneur ou du triomphateur à cheval, celui du vassal ou du vaincu menant le cheval par la bride. On connaît la célèbre peinture qui représentait l'empereur Frédéric I<sup>er</sup> (Barberousse) conduisant la mule du pape Alexandre III (1177) de l'église à la place de Saint-Marc, et la conclusion que le saint-siège prétendait en tirer. La prétendue donation de Constantin montrait de même le maître du monde romain s'engageant à servir ainsi d'écuyer au saint-père : Ἡμεῖς δὲ Στράτορος ὑφ'ὀφίου ὑπελθόντες καὶ τὰ χαλινὰ τοῦ ἵππου αὐτοῦ κατέχοντες τῆς αὐλῆς τῶν ἱερῶν αὐτοῦ ἕξιμεν ἀνακτόρων, αἰδοῖ καὶ φόβῳ τοῦ κυρίου μου τοῦ ἀγίου συνεχόμενοι Πέτρου.

(207) Πεζευτηρίου. C'est un de ces mots qu'il faut ajouter aux dictionnaires grecs. On devine qu'il s'agit de l'endroit de l'intérieur du palais où l'empereur et les princes qui avaient le privilège de franchir à cheval la porte de cette résidence mettaient pied à terre. Nous n'emploierions nul autre mot plus volontiers pour exprimer *débarcadère*. Ἐνταῦθα, dit Cinname, IV, p. 107, ἐνθα καὶ Βασιλεὺς αὐτὸ ποιεῖν εἴθιστο, c'est-à-dire ἵππου ἀποβῆναι; ou bien (ἐνθα) ἢ ἐκ τῆς ἑδρας ἀπόβασις ἐφεῖται μόνοις τοῖς αὐτοκράτορσιν, Nicéas, Manuel. Cet endroit se nommait ordinairement Πέζευμα, comme l'acte même de descendre de cheval πέζυσις (ἢ ἀπὸ τοῦ ἵππου πέζυσις, Nicéas Chon. p. 69, 29, Bekk.), et ce mot Πέζευμα se trouve déjà dans les *Opusculs* d'Eustathe, p. 292, 80. Codin le mentionne, § 5 et 15 des *Off.*, et nous allons y revenir. — Il est clair que le mot πεζευτήριον, quoique un peu lourd, est tout aussi bon grec que Πέζευμα, et il faut croire qu'il ne laissait pas d'être usité, puisque Grégoras, en l'accompagnant de l'adjectif βασιλικοῦ, semble nous dire qu'il y avait encore bien d'autres πεζευτήρια : tout palais, même tout hôtel, nous dirions presque toute auberge, devait avoir son πεζευτήριον. Probablement même il y eut en fait cette différence entre Πέζευμα et πεζευτήριον, que ce dernier terme est général, et que le premier était réservé pour le palais, de façon que Πέζευμα est synonyme non de πεζευτήριον, mais de βασιλικὸν πεζευτήριον. — Où était le Πέζευμα ou βασιλικὸν πεζευτήριον (du palais, bien entendu; car nous ne pouvons parler ici

du *πέζευμα* de chaque petite habitation impériale, et moins encore du *πέζευμα* de sa tente; car la tente aussi avait un *πέζευμα*, voyez le passage ci-dessus indiqué de Nicéas)<sup>2</sup> Codin fournit quelques éléments pour la réponse, en nous disant, 1° que, quand l'empereur vient de monter à cheval, ὁ Πρωτοστράτωρ ἀπὸ τοῦ χαλινοῦ σύρει τὸν ἵππον μέχρι τοῦ τετάρτου ἢ πέμπτου τοῦ παλατίου μέρους, ἐπειτα διαδεξάμενος τοῦτον ὁ Μέγας Χαρτουλάριος φέρει διὰ τοῦ χαλινοῦ ἕως τῆς πύλης (*Off.* 5); 2° que, lorsque, au contraire, l'empereur rentre, le Grand Chartulaire ὡσαύτως ποιεῖ, φέρων δηλονότι ἀπὸ τῆς πύλης τὸν ἵππον μέχρι καὶ τοῦ προρρήθέντος τόπου, ἀφ' οὗ διαδέχεται πάλιν αὐτὸν ὁ Πρωτοστράτωρ, φέρων μέχρι καὶ τοῦ Πεζεύματος (même endroit); 3° que, quand le monarque revient au palais, les Varangues εὐρίσκονται κατὰ συνήθειαν εἰς τὴν πύλην τῶν ὑψηλῶν ἐκδεχόμενοι τὸν Βασιλέα καὶ ἀκολουθοῦσιν αὐτῷ μέχρι καὶ τοῦ Πεζεύματος (*Off.* 15). Il résulte de tous ces passages réunis que le Πέζευμα était au fond de la cour d'honneur, ou presque au fond (puisque le quart à peu près de cette cour était traversé par le Protostrator tenant la bride du cheval, et que le Grand Chartulaire parcourait ainsi le reste). La porte dite τῶν Ὑψηλῶν, la haute porte, était évidemment la grande porte d'entrée. Il est possible qu'il restât, après le point où l'empereur descendait, un petit espace, occupé sur une portion de sa longueur, soit par un escalier double, soit par une petite estrade dallée. Un espace compris entre les deux ailes en retour d'un bâtiment, comme par exemple la cour de marbre, au fond de la grande cour d'entrée du palais de Versailles, aurait été un admirable Πέζευμα. Toutefois nous pensons que le Πέζευμα réel ressemblait plutôt à cette petite estrade dallée que nous nous figurions comme terminant la cour, et qui aurait été le sol d'un petit portique placé en avant de la première pièce du palais. La porte qui donnait entrée dans ceux-ci se nommait la porte de bronze (ἡ χαλκῆ πύλη, *Const. Porph. Cérém.* I, 1, p. 8 C, D, ou peut-être tout simplement ἡ Χαλκῆ), soit parce qu'elle était revêtue de lames de bronze, ce qui semble contestable ou sujet à interprétations, à distinctions, à restrictions, quand on lit, dans le même Porphyrogénète, *Vie de Basile le Mac.* 24, εἰσῆλθε διὰ τῆς σιδηρᾶς πόρτης τῆς Χαλκῆς, soit parce que cette première pièce, dans laquelle on entrait par cette porte, n'était que comme un pavillon faisant saillie en dehors de la ligne qui formait la façade des bâtiments, beaucoup moins haut, on le devine, que le corps de logis principal, et revêtu de tuiles de cuivre. [Très-probablement il faut, pour être dans le vrai, combiner ces deux hypothèses et se figurer un avant-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

pavillon à toiture d'airain, ayant trois portes (*πρὸ τῶν τῆς Χαλκῆς πυλῶν*, dit Siméon le Logothète, *Vie de Léon l'Arm.* 2), dont deux de fer situées aux côtés, et une en cuivre qui occupait le milieu. Ce pavillon (*σκήνη* ou *καμέρα*) se nommait abrégativement *ἡ Χαλκῆ*, et sa porte du milieu, lorsque *πύλη* ou *πύλαι* venait d'être proféré, *ἡ χαλκῆ*; les deux autres étaient dès lors *σιδηραῖ πύλαι* ou *πόρται τῆς χαλκῆς*, et, pour peu que l'une ou ne servît jamais à l'empereur, ou fût toujours fermée (comme l'une des deux portes latérales qu'on voit au-dessous de la colonnade du Louvre), il aura été naturel de dire *ἡ σιδηρᾶ πόρτα*, comme s'il n'y en avait eu qu'une.] L'intérieur du pavillon de bronze formait coupole (*θόλον*); car Porphyrogénète, dès son premier chapitre (p. 8 C des *Cérem.*), écrit *γίνεται ἡ τρίτη δοχὴ ἐνδοθεν τῆς χαλκῆς πυλῆς, ἡγουν εἰς τὴν πύλην τῶν Σχολῶν τὴν εἰσφέρουσαν εἰς τὸν θόλον τῆς Χαλκῆς*; et un peu plus bas, *καὶ τὰ ἐνδοθεν τῆς Χαλκῆς πύλης εἰς τὸν μέγαν θόλον δεξιᾶ μὲν κτλ.* La porte du fond se nommait, comme on peut le conclure de ce qui précède; *ἡ πύλη τῶν Σχολῶν*, et donnait entrée dans le *τρίκλινον τῶν Σχολῶν* (toujours Constantin Porphyrogénète, mais un peu plus haut). En revenant vers l'entrée, en avant des portes extérieures, se voyait un beau parvis de marbre rouge tout près duquel, sur un écusson ou renflement en ronde-bosse de la muraille, était l'image du Christ: témoin Siméon le Logothète, passage cité, *πρὸ τῶν τῆς Χαλκῆς πυλῶν ἐν τῷ κατ' ἐπιφάνειαν κυκλικῷ καὶ πορφυρῷ μαρμάρῳ. . . .*; Cedrène, *Κρατήσαντες αὐτόν* (l'image du Christ) *οἱ δίκης ὑπηρέται παρέστησαν τῷ πορφυρῷ ὀμφάλιῳ τῷ ἐκεῖσε*; le continuateur de Théoph. p. 239, *τὸ πορφυροῦν ὀμφάλιον τῆς Χαλκῆς*.

(208) *Ἐγώ, φησι, διὰ τρόπους οὓς ὁ τῶν ὄλων κτλ.* Cette allocution, sans être d'un style oriental bien caractérisé, nous semble pourtant être assez voisine de ce qu'en réalité prononça le jeune Khalil. — La première idée qu'il exprime, « le Créateur et le maître des mondes sait, etc. » est de celles qui reviennent sans cesse en Orient. Latifi (*Vie des poètes turks*, Introd.) nous raconte comme quoi, lors de la mort d'Abel, Adam exhala son chagrin en six vers arabes. . . . Mais, se dit ensuite le biographe, Adam peut-être ne savait pas l'arabe : soit; il peut se faire que lesdits vers soient une traduction; il se peut aussi qu'un miracle d'en haut lui ait donné l'intelligence de l'arabe. Au surplus, *Dieu sait ce qui en est.* Et, à tout instant, soit dans les livres, soit dans la conversation, le naïf musulman, en présence d'une objection grave, ne la réfute pas, ne se rend pas, mais clot la

discussion par son *الله عالم وعندة الحق*. — Le Créateur et le Seigneur est bien de même style — *Τῶν ἑλῶν*, *les mondes*, a sans doute été *el-alemin* (que disent les Turks comme les Arabes); et il doit y avoir eu paronomasie de *عالم* et de *عالم* (*oïde*) (cp. note 130). Dans la deuxième phrase, cette accumulation de mots *πόνους, δρόμους*, etc., liés par des *καί* réitérés, reflète bien les énumérations orientales et la réitération du *vé* turk. *Καύσωνας* et *κάμινον* sont des exagérations passablement asiatiques. Nous nous bornons à ces traits; en cherchant bien, on pourrait en trouver encore quelques-uns.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(209) *Οὐμὸς Αὐθέντης οὗτος καὶ Βασιλεὺς*, l'empereur mon maître. C'est encore une de ces locutions où les Grecs emploient volontiers *καί*, tandis que nous omettons cette particule copulative. Quant au sens du mot *αὐθέντης*, à l'époque de Grégoras, on sait assez qu'il veut dire *maître, souverain*, d'où le Grand-Seigneur, *Μέγας Αὐθέντης*, et qu'il a plusieurs dérivés dans l'idée desquels se trouve comprise celle d'autorité, de souveraineté (*αὐθεντεύω, αὐθεντεία, αὐθεντικός* et *-κῶς, αὐθεντρία, αὐθεντόπουλος*). On sait aussi que c'est de là que vient le terme moderne *effendi*, qu'au premier abord on croirait turk, et qui n'est autre qu'*εὐθέντη*, altération d'*αὐθέντης*, ou génitif d'*εὐθέντης*, prononcé comme on prononce en grec moderne. [C'est grâce à cette affinité du *θ* et du *φ*, qui diffèrent à peine, que les Russes disent *Marfa, Afanasii, Afinskii* (Athénien), etc.] Nous n'insisterons donc pas sur ces points connus et hors de doute. Mais qu'il nous soit permis de dire quelques mots sur l'histoire et sur l'étymologie de cette expression. Et d'abord examinons-en l'étymologie. Suivant le Grand Étymologiste, qui copie évidemment des explications anciennes, et qui, du reste, connaît les deux formes *αὐθέντης* et *αὐτοέντης* (dont la seconde se lit encore aujourd'hui dans Sophocle), de ces deux formes données à l'unanimité comme primitivement synonymes d'*αὐτόχειρ*, la première revient à *ἑαυτὸν βάλλων τοῖς ἔντεσι*, la deuxième équivaut à *δι' αὐτοῦ θεῖς τὸ ξίφος*; et, chemin faisant, il explique *ἔντεα* par *βέλη*, et il semble s'applaudir d'avoir donné une autre origine à *αὐτοέντης* qu'à *αὐτένης*, parce que, dans *αὐτοέντης* les deux éléments sont sans aspiration (on unit, dit-il, *ψιλὸν ψιλῶ*). Pour nous, 1° nous sommes tout à fait convaincu qu'*αὐτοέντης* et *αὐθέντης*, n'étant que deux formes d'un même mot, ont une même origine, comme *ἡμέρα* et *ἡμαρ*; 2° laissant de côté l'étymologie par *ἔντεα*, que personne aujourd'hui ne s'avisera de sou-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

tenir, nous nous élèverons contre la seconde, bien qu'ingénieuse et assez spé-  
cieuse. *Αὐτο*... au lieu de *καθ' αὐτοῦ* ou *δι' αὐτοῦ*, est difficilement admissible;  
et, si l'on tolère *ἴημι* sans régime exprimé, comme on tolérerait *βάλλω*,  
comment tolérer l'idée de *lancer un glaive*, ou même de *lancer un dard contre  
soi*? Ce n'est donc pas plus de *ἴημι* que d'*έντος* qu'est sorti le deuxième élé-  
ment d'*αὐθέντης*, tant qu'*αὐθέντης* signifie *suicide* ou *meurtrier*. D'où vient-il  
donc? A notre avis, le voici. *Έντης*, avec le *digamma* éolique, serait *Fέντης*,  
et *Fέντης* se prononçait *ventis* (*vendis*) ou *φέντης*. De *φέντης* à cette finale  
*φόντης*, qui termine les noms d'*Άργειφόντης*, de Cresphonte, de Polyphonte,  
combien la distance est peu de chose! Dans ce radical *φόν*..., où les deux  
consonnes sont liées par l'*ο*, qui ne sent non pas *φένω*, mais *φέν*... ou, si  
l'on veut, *φν*, attesté par les formes *έπεφνον* et *πεφνεῖν*? [Il y a plus, *φέν*...  
lui-même a existé; il a donné *σφενδόνη*, où le *σ* est surérogatoire, comme  
dans *Σφεντισθλάδος*, Venceslas, et *Σφραντζής*, Francis.] Dès lors, voici la  
marche qu'a suivie la formation du mot: au lieu d'*αὐτοφόνος* ou *αὐτοφόντης*,  
on a pensé *αὐτοφέντης*, puis *αὐτοFέντης*, puis (prononçant F amolli ou *v* comme  
*w*, c'est-à-dire comme *ou*) *αὐτFέντης*, *αὐτουέντης* (*astwentis*), *αὐτοέντης* [ainsi  
*valens*, *Οὐαλέντ*... fait usuellement *Όάλεις*; les *ouahesi* se sont changés en  
*oasis*, etc.], et enfin *αὐθέντης*, quand l'*ο*, représentant de l'esprit rude, a  
cédé la place. — Passons à présent à l'histoire du mot: il a signifié, dans les  
commencements, *suicide*, puis *meurtrier*, puis *ennemi*. Ces trois sens dérivent  
très-commodément, le second du premier, le troisième du second, et,  
quoique distincts, ils forment série, ils s'opposent, pris ensemble, à ce qui  
va suivre. Ce sont les grands tragiques qui donnent les deux premiers, et  
le mot chez eux n'est pas rare; la troisième signification est dans Thucydide.  
En somme, pourtant, on voit que celle qui prévaut, c'est la seconde, c'est  
celle de *meurtrier*. Mais puisque, plus tard, un autre sens (ou série de sens  
peut-être) s'est établi, à quelle époque a eu lieu ce changement? et l'ancienne  
signification principale a-t-elle duré à côté de la nouvelle? Remontons de  
proche en proche, à partir des derniers temps. Chalcondylas et Sphrantzès,  
tout comme Codin, ou plus souvent que Codin, emploient *αὐθέντης* pour  
*maître* ou *seigneur*. De même, dans la relation des miracles de S. Georges le  
martyr (citée par Ducange), *Καλῶς ἦλθεν ὁ αὐθέντης μου ὁ Κύριος κόμης*. Un des  
titres de Cantacuzène, dans la lettre du sultan d'Égypte Naser-eddin Haçan  
(IV, 14 des *Mém.* de Cantac.), c'est *τοῦ αὐθέντου τῶν Θαλάσσιων*. De même,  
au x<sup>e</sup> siècle, Constantin Porphyrogénète (I, 92 des *Cérém.*) emploie la for-

mule Καλῶς ποιεῖτε τῇ Αὐγούσῃ παρέχοντες τὴν αὐθεντίαν ἵνα (la permission de) αὐτῇ ἐπιλέξῃται ὃν ἂν βουλευθῆι. Au viii<sup>e</sup> ou au vii<sup>e</sup> siècle, la Chronique d'Alexandrie ajoute à ces mots, ὁ Ἰουστίνιανὸς κἀδιξ ἀπεπληρώθη, cette autre ligne καὶ ἐκέλευσεν αὐθεντεῖσθαι ἀπὸ τῆς ις<sup>ης</sup> πρὸ καλανδῶν Ἀπριλλίων; et c'est aussi au vii<sup>e</sup> siècle que parurent les *Authentiques*, c'est-à-dire ou les Impériales ou les Magistrales, les faisant règle. Cédreue, vers le même temps, écrivait de Justin (III), Ἀπέδωκε τοῖς κεχρησισμένοις πάντα τὰ ὑφειλόμενα, ἐπιστραφέντων τῶν ἐνεχύρων τοῖς ἰδίαις αὐθένταις. Nous arrivons au v<sup>e</sup> siècle, et, en ouvrant Synésius, nous trouvons, lettre LXVI, Αὐτὸ δὴ τοῦτό ἐστὶ τὸ ἐρώτημα πρὸς ὃ δεῖ τὴν αὐθεντίαν τῆς ἀποστολικῆς διαδοχῆς ἀποκρίνασθαι δηλῶς καὶ σαφῶς, tandis que, d'autre part, S. Basile dit ἐκκλησιαστικῆς μετ' αὐθεντίας, pour exprimer la puissance, et, peu s'en faut la souveraineté ecclésiastique, et qu'on lit, dès l'acte I<sup>er</sup> du concile de Chalcédoine, ὡσπερ ἐν τῷ παρόντι γενέσθαι ἡ βασιλικὴ ἐκέλευσεν αὐθεντία. Le même sens se présente encore à nous dans les Homélie de S. Macaire l'Égyptien, qui florissait au iv<sup>e</sup> siècle : ἀλλ' αὐθέντης, dit-il, καὶ ἐξουσιαστικῆς τυγχάνων ὧν τὴν νίκην αὐτὸς ἐργάζεται. Avant Macaire, Phrynichus, donnant des préceptes de beau langage, recommande d'employer αὐθέντης dans le sens de φονεύς, et non comme le pratiquent, de son temps, les orateurs du barreau (οἱ ἐν τῷ δικαστηρίῳ ῥήτορες) dans celui de δεσπότης. D'échelon en échelon, nous atteignons ainsi le i<sup>er</sup> siècle de notre ère, où S. Paul, I<sup>re</sup> Épître à Timothée, ch. II, défend à la femme, ou de dominer son mari, ou de tenir tête à son mari, d'être indépendante de son mari, αὐθεντεῖν τοῦ ἀνδρός (nous préférons le deuxième sens). Finalement, cinquante ans à peu près avant la naissance de Jésus-Christ, Cicéron, à son tour, nous surprend en employant, au milieu de son latin, αὐθεντικῶς dans une acception bien plus voisine des dernières que des anciennes. « Ubi est illa pax de qua. . . . Balbus torquere se? Quid acerbius? Quid crudelius? Atqui eum loqui quidam αὐθεντικῶς nuntiabat » (à Att. IX, 14); et ailleurs : « . . . . Pompeium cum magnis copiis iter in Germaniam per Illyricum parare? Ita enim αὐθεντικῶς nuntiabatur. » Les commentateurs interprètent le verbe grec par *certo auctore*. C'est trop et trop peu. Αὐθεντικῶς veut dire ici *officiellement* ou *de source assimilable à la source officielle*, c'est-à-dire *d'une source qui remonte à l'acteur lui-même*. Et ici revient l'idée de ἴημι. L'étymologie, détestable pour αὐθέντης, meurtrier, et κατ' αὐτοῦ ἴησι, devient toute simple. Un fait s'appuie sur une forte autorité, si celui qui l'accomplit ou qui s'y prépare le dit lui-même (αὐτὸς ἔφη), en

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

jette lui-même, en émet lui-même (*αὐτὸς ἤκε*) la nouvelle. Bien que l'on ne trouve pas le participe *εἶς*, on a pu, on a dû l'avoir en tête bien aisément; et celui qui *αὐτὸς ἤκε* était *αὐτὸς εἶς*, d'où (comme *αὐτοάνθρωπος* pour *αὐτὸς ἄνθρωπος* et cent autres) *αὐτοεἶς*, *αὐτοέντος*, qu'on n'a jamais dit, mais sous l'impression duquel on sera retombé sur le mot déjà connu, *αὐτοέντης*, mais pour lui faire signifier la source officielle de la nouvelle, celui qui fait autorité, le garant. De là la seconde série de significations d'*αὐθεντής* : 1° garant (de nouvelles ou de doctrines dans Synésius, de dettes dans Cédrene); 2° ratificateur, régulateur, arbitre, juge, auteur de la loi dans la Chronique d'Alexandrie; 3° maître, empereur, monarque, seigneur quelconque. Dans cette seconde série de significations, l'idée constante a été celle d'*autorité*. Ce sont les légistes qui ont opéré la transformation moyennant laquelle, au lieu d'autorité sur laquelle se fonde un récit, une doctrine, on entend l'autorité, le pouvoir : la transition s'est effectuée au moyen de cette autre idée, que la loi, l'édit, le rescrit, la constitution du prince *font autorité*. Ainsi trois phases : autorité d'après laquelle on raconte, autorité sur laquelle se fonde la décision judiciaire, l'autorité dans la plus grande latitude. [Dans Codin, *Off.* 3, il est dit, en propres termes, que *κύριος* et *αὐθέντης* sont absolument synonymes; et cependant, dit-il, on ne dit point à l'empereur, en parlant de son fils, *ὁ αὐθέντης μου ὁ υἱὸς σου*, mais *ὁ κύριός μου ὁ υἱὸς σου ὁ δεσπότης*; et de ce passage, combiné avec divers autres, il semblerait résulter qu'*αὐθέντης* était surtout dit de l'empereur.]

(210) *Χειμῶνων ψύξεις μακρῶν. . . . καύσωνας δ. ἐν μέσῃ Θαλάτῃ φέροντας κάμινον*. Ces expressions énergiques, surtout celles qui se rapportent aux « brûlantes chaleurs qui font comme une fournaise au sein des eaux, » sont inspirées évidemment par le rude hiver que l'on venait de passer (§ 9), et par la haute température de l'été pendant lequel Khalil s'exprimait de la sorte (§ 13). La vérité pourtant est que Jean avait dû être peu incommodé de ces chaleurs, puisqu'il n'y avait eu cette année ni campagne ni siège, et que, quant au froid, il eût fallu également le subir, qu'il s'occupât ou non de Khalil. *Δρόμους* est ce qu'il y a de plus vrai dans tout cela. Jean, effectivement, avait fait pour cette affaire bon nombre d'allées et venues. — Les pluriels *ψύξεις*, *καύσωνας*, nous montrent toujours cette propension des écrivains de l'époque byzantine, et généralement de toute époque tard venue et raffinée, à placer au pluriel les mots abstraits que, d'ordinaire, dans



l'âge précédent, on emploie au singulier : nous avons trouvé plus haut λαμπρότησιν. Καύσωνες, au reste, se trouve dans Eustathe, p. 1255, 24 : Τοῦ τοιούτου κυνός (la canicule) ἐπιτέλλοντος πολλοὶ γίνονται καύσωνες.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(211) Σκηνήν οὐκ ἔξω τῶν βασιλείων, ἀλλὰ τῆς βασιλικῆς ἐσίας ἐγγύς. Ἐγγύς n'est pas le vrai mot qu'on puisse opposer à ἔξω; et cependant il est visible que Grégoras ici prétend établir une opposition. Est-ce à dire qu'il ne s'entend pas lui-même, et qu'au lieu d'ἔξω il eût dû écrire πῶρόρω? A notre avis il a voulu dire ἐντός τε καὶ ἐγγύς (plus au long ἐντός τε τῶν βασιλείων καὶ τῆς β. ἐ. ἐγγύς). Toutefois, il faut l'avouer, le mot de σκηνή, pavillon, et ce fait que, dans l'enceinte de la résidence impériale dite βασιλεῖα, il y avait diverses petites constructions éparses, pourraient donner lieu à croire qu'une de celles-ci avait été assignée pour logement à Khalil, qui même ainsi aurait été ἐντός τῶν βασιλείων. Mais l'accent avec lequel semblent proférés et ἀλλὰ . . . ἐγγύς, et le mot ἐσίας, nous confirment dans cette pensée, qu'il est question d'un pavillon *attendant* au corps de logis principal, et contigu, ou peu s'en faut, à l'appartement de l'empereur.

(212) Τὰς δ' ἐπὶ τούτοις ἐνδυμάτων. . . . ἀλλαγάς. Voyez note 201.

(213) Χαρίσματα, νῦν τῆς Βασιλίδος, κ. τ. λ. Vraisemblablement Khalil devait avoir grand besoin de ces présents; car, en s'embarquant sur son golfe d'Astaque pour la promenade qui lui fut si fatale, il devait se trouver léger de bagages. Ourkhan, il est vrai, avait pu, en remettant à l'empereur les sommes dont il l'aidait, stipuler que son fils en recevrait une portion. Mais l'argent ne lui donnait pas immédiatement ce dont il avait besoin; et, pour tous ces splendides costumes qui se remplaçaient rapidement les uns les autres dans une même journée, pour les bijoux qui les accompagnaient, nous pensons que l'empereur et l'impératrice faisaient les frais principaux. Quant aux dons offerts au prince par tous les courtisans, c'était un usage, non pas constant, mais plus fréquent que ne l'eussent voulu sans doute ceux qui le subissaient : il dépendait de la volonté, des incitations de l'empereur, et il devenait plus ou moins onéreux, suivant l'exemple qu'il donnait lui-même. Il en était de ces actes de munificence volontaire comme de beaucoup de nos souscriptions. Du reste, les dons ont tenu de tout temps, en Orient et sous l'empire des demi-civilisations, une place infiniment plus considérable que dans notre Europe actuelle.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(214) Λουτρῶν ἀναπαύσεις. On peut ici lire Constantin Porphyrogénète, *Cérém.* II, 12, sur les particularités à observer quand l'empereur va, en cérémonie, au bain de Blachernes (ce qui n'avait lieu qu'une fois par an), procéder à ce qu'on nommait le ἄγιον λούσμα. On sait, d'ailleurs, combien les Turks et les autres Orientaux mettent de recherche à leurs bains, et il est superflu de répéter ici ce qu'on trouve décrit cent fois.

(215) Τραπεζῶν πολυτέλειαν. Voyez surtout le *Cletorologium* qui forme le chap. LII du liv. II des *Cérém. de la cour*, par Constantin Porphyrogénète.

(216) Τὸ διετὲς αὐτοῦ βρέφος. C'étaient de petits faits complètement ignorés, que la naissance et la mort de ce quatrième enfant de Jean Paléologue. Si *διετὲς* est très-exact, ce rejeton impérial, dont on ne nous dit pas le sexe, devait être né en 1356 ou vers la fin de 1355, bien après la déchéance de Cantacuzène par conséquent, et un peu avant la capture de Khalil.

(217) Αὐθήμερον Θρηνούτων ἄμα καὶ Θρηνοσῶν. Le *Θρήνος* des anciens, analogue au déploiement de lamentations qu'on retrouve, bruyant et désordonné, chez tous les peuples de civilisation arriérée, se composait de deux éléments divers : 1° un chant (souvent sans règle) ou des paroles plus ou moins rentrant dans ces formules, que les anciens Latins nommaient *concepta verba*; 2° les gestes, actes ou mouvements que provoquent les vives douleurs (cheveux arrachés, coups dans la poitrine, etc.) et les larmes, gémissements et sanglots. Homère résume bien le *Θρήνος*, quand il dit :

..... Παρὰ δ' εἶσαν δοιδὸς  
Θρήνων ἐξάρχους, οἳ τε σλονόεσαν ἀοιδὴν  
Οἱ μὲν ἄρ' ἐθρήνεον, ἐπὶ δὲ σλενάχοντο γυναῖκες,

et Sénèque en met un sous nos yeux dans ce beau chœur des Troyennes (act. I) :

Non rude vulgus lacrymisque novum  
Lugere jubes, etc., etc.

Est-ce à dire qu'il y ait ici quelque chose de pareil? Oui et non. Tout était beaucoup plus calme que chez les païens et aux vieilles époques. Mais auprès du mort étaient sans doute, non-seulement des prêtres, tantôt psalmodiant, tantôt récitant des portions de l'office funèbre (dont beaucoup

étaient tirées des *Θρήνοι* ou Lamentations de Jérémie), mais aussi des pleureurs ou pleureuses, débitant une monodie composée pour la circonstance. Le tout ensemble pouvait bien être considéré comme représentant le *Θρήνος* des anciens. Ici, du reste, nous pensons que Grégoras enveloppe dans son *Θρηνούτων ἄμα καὶ Θρηνοῦσῶν* et le *Θρήνος* proprement dit, qui avait lieu avant l'enlèvement du corps, et l'enterrement, même avec ses chants funèbres. *Αὐθήμερον* indique que c'est le jour même de la mort qu'eurent lieu ces tristes cérémonies; après quoi l'empereur laissa couler un jour d'intervalle, comme pour laisser une ligne de démarcation entre les moments de deuil et ceux de la joie, ou comme pour revenir graduellement de la tristesse profonde à la sérénité, en passant par une journée de demi-deuil. Probablement aussi, le jour de la mort et des obsèques, il se mit en blanc, c'était le grand deuil impérial, et le reste de la cour en noir; le lendemain il prit le jaune, sans *μαργέλλια* d'abord, avec *μαργέλλια* sur le soir; le surlendemain enfin, à midi peut-être, il revint aux vêtements de couleur (*χροακά*), c'est-à-dire de couleurs joyeuses. Cp. Codin, *Off.* 21, *Πατρὸς Βασιλέως ἀποθανόντος*, etc., jusqu'à *εἶτα μετὰ μαργελλίων*. On y voit que ne porter ni vêtements de deuil ni de demi-deuil s'appelait *λαμπροφορεῖν*, opposé à *μελανειμονεῖν*, *λευχειμονεῖν* et *κίτρινα φορεῖν*.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(218) *Μνηστευομένην ἔδειξε*. Il faut noter le mot: ce n'est pas *κατεγγυασθεῖσαν ἔδειξε* ou *μνηστευομένην κατηγγύασατο*; il n'y a point, tout indique qu'il n'y eut jamais de fiançailles, à plus forte raison qu'il n'y eut point mariage, qu'il n'y eut rien au delà d'un simple projet (voyez note 224, fin). Probablement il fut fâcheux pour l'empire grec que cette alliance ne se réalisât point. En tout cas, on doit remarquer combien il est injuste à Grégoras de reprocher à Cantacuzène, en d'autres passages, le mariage d'une de ses filles avec Ourkhan, comme si lui seul avait conçu de ces idées, comme si ces idées eussent été des énormités aux yeux des hommes d'État, des hommes influents de l'empire.

(219) *Πρὸς δέκατον ἄρτι προβαίνουσαν ἔτος*. Nous apprenons par Cantacuzène (IV, 32) que cette princesse se nommait Irène. Elle n'avait, en quelque sorte, pas quitté son aïeule maternelle jusqu'à la restauration de Jean, à la fin de 1354. Si véritablement elle venait d'avoir neuf ans au moment où nous sommes, elle était née au plus tard avant l'été de 1349; et, de deux

choses l'une : ou elle était jumelle de Manuel, ou elle était son aînée, et Manuel serait né après le 12 juillet 1349, bien qu'en général on le fasse mourir (21 juillet 1425) âgé de soixante-seize ans accomplis; car Jean son père se dit lui-même *παίδων ἤδη πατέρα* (*παίδων* au pluriel) dès 1349, dans le discours que lui prête Grégoras, I. XXVII (inédit).

(220) *Τήμερον*, le jour même, indiquerait à lui seul que ce n'était pas là la première fois que ce sujet était sur le tapis; et, plus bas, nous trouvons *πάσαι βεβουλημένω τε καὶ βεβουλευμένω*, qui corrobore cette idée.

(221) *Δίκαιον γὰρ εἶναι καὶ ὡς κ. τ. λ.* Suivent trois raisons d'après lesquelles, en équité, s'il faut en croire Paléologue, Khalil mérite la préférence. On pourrait en alléguer une autre, c'est que Souléïman, ayant toujours été regardé, de son vivant, comme l'héritier présomptif, et sa mort étant encore assez récente, longtemps aucun des autres fils d'Ourkhan n'avait pu croire qu'il y eût pour lui chance de monter sur le trône. L'élévation de Khalil pouvait donc, si l'on ne raisonne pas dans le sens strict, être considérée comme ne détruisant aucune promesse, comme ne remettant point en problème les faits accomplis, ne diminuant pas les existences acquises. Aucune loi de l'empire, d'ailleurs, aucun précepte du Koran, aucun *fétoua* de mufti n'érigéait en principe général ce fait, que le trône va de droit à l'aîné des fils du monarque défunt.

(222) *Τὸ ἀνδρεῖον τῆς γνώμης καὶ βωμάλειον τοῦ σώματος καὶ πρὸς γε τὸ τῆς φρονήσεως δραστικόν.* Voilà vraiment beaucoup d'éloges. Khalil y avait-il droit? Nous en doutons fort, et il nous semble très-surprenant que l'empereur, en si peu de temps, eût pu faire tant de découvertes flatteuses.

(223) *Βεβουλημένω τε καὶ βεβουλευμένω.* Rien d'extraordinaire dans ces deux mots considérés isolément. *Βεβούλημαι*, malgré sa forme passive, s'emploie toujours activement, comme *έβουλήθην*; et *βεβούλευμαι*, bien qu'ayant habituellement la signification passive, prend l'active quelquefois, non-seulement en poésie, mais chez les prosateurs (Xénophon, III, 1, 15 de la *Cyropédie*). Mais leur réunion, qui rend sensible leur paronomasie (cp. note 130), est curieuse; elle donne, d'ailleurs, plus d'intensité à l'affirmation de Grégoras. « Il le voulait, mais il le voulait *après réflexion*. » (Notons, en passant, que *βεβούλευμαι* ne signifie pas simplement « j'ai délibéré, »

mais « je veux, après délibération. ») On sent combien ces deux mots, surtout venant en compagnie de *πάλαι*, prouvent que réellement, aux yeux de notre historien, la question d'hérédité avait été posée antérieurement à l'entrevue de ce jour. [Cp. note 220 sur *τήμερον*, et note 130.]

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(224) *Τὰ τῆς αἰτήσεως πεπράχθαι ἔδοξεν· ἔθεν. . . . κ. τ. λ.* Il faut lire ce passage jusqu'au bout du paragraphe, et en saisir l'ensemble. Il est grave; l'affirmation qu'il implique est nette; tout est bien circonstancié, bien formulé; les détails s'enchaînent et tendent au même but. Jean a demandé que Khalil fût immédiatement déclaré, reconnu l'héritier du trône d'Ourkhan. Ourkhan déjà y était porté naturellement, du moins depuis la mort de son premier héritier présomptif Souléïman (§ 6, et note 101); il avait réfléchi au choix du prince par lequel il devait le remplacer; il s'était déterminé pour le captif de Calothète, pour le futur gendre de Paléologue, pour le neveu de la plus jeune de ses femmes (Théodora Cantacuzène); il consent facilement à ce que sa résolution devienne publique, et entre en cours d'exécution sur-le-champ. Et sur-le-champ, des cérémonies, qu'on doit prendre pour la déclaration solennelle sollicitée par l'empereur, se succèdent autour du jeune prince. Il est conduit en triomphe à Nicée, précédé des symboles du souverain pouvoir; les sujets de toute race dont sont peuplés les domaines d'Ourkhan viennent déposer à ses pieds ces présents qui représentent l'impôt de joyeux avènement; enfin des Grecs de Constantinople, des Grecs du premier rang et des premières familles de l'empire, sont là comme pour constater officiellement et officieusement les actes du jour. Nul doute donc qu'aux yeux de notre historien Khalil ne soit le futur émir des Turks de Bithynie, et que l'acte qui le constitue héritier ne soit un fait accompli et contre lequel il ne voit point d'objection, dont il ne prévoit point, dont il n'a point su l'inexécution (car, dans le livre XXXVIII même, il n'en est pas dit un mot). Il est de fait cependant que Khalil ne succéda point. C'est Mourad I<sup>er</sup> qui prit les rênes du gouvernement à la mort de son père; et, chose plus extraordinaire, pas un des historiens turks consultés par M. de Hammer n'a mentionné la rivalité, la position, les prétentions de Khalil. Le savant et minutieux orientaliste lui-même semble n'en avoir rencontré nulle trace. A coup sûr, ce silence d'une part, de l'autre cette affirmation positive et appuyée de tant de détails, sont quelque chose de singulier. Quel parti devons-nous prendre en présence de

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

cet antagonisme des écrivains? Devons-nous nier le récit de Grégoras, non pas comme contourné à plaisir, mais comme appliqué à contre-sens à Khalil et à l'époque que l'historien nous retrace? Ou bien faut-il croire que toutes les cérémonies auxquelles nous fait assister le récit n'étaient qu'une comédie et un leurre, et que, tout au plus, Ourkhan voulait donner au futur époux d'Irène Paléologue l'investiture de Nicée? A notre avis, voici la solution la plus probable du problème. D'abord il n'y a, en réalité, point de contradiction entre les écrivains musulmans et Grégoras; il raconte ce qu'il sait, ceux-là racontent ce qu'ils savent; ils se complètent mutuellement: il n'est donc aucun besoin de sacrifier les Turks au Grec ni le Grec aux Turks. En second lieu, tant de Byzantins de haut rang ayant été présents à l'investiture de Khalil, il est clair qu'il n'a pu être question de les tromper. Outre l'indignité d'un mensonge flagrant et public, pour quelle raison Ourkhan eût-il songé à jouer les Grecs? Pour que son fils épousât la fille de Jean? Le motif aurait été bien faible; puis Grégoras nous apprend que les propositions étaient venues de l'empereur. Disons plutôt qu'Ourkhan, voulant sincèrement l'élévation de Khalil, mais n'étant pas sûr de parvenir à ce but, parce qu'il avait à compter avec Mourad, qui gouvernait le Sultaneugui et Brousse, dissimula ses incertitudes à son allié, et prépara de son mieux les esprits à voir Khalil lui succéder, en lui donnant le gouvernement de Nicée, qui, après sa prise par les Turks, avait été confié presque immédiatement à Souléiman. Troisièmement enfin, il semble que, puisque les Osmanlis ne nous parlent pas de troubles qui aient accompagné l'avènement de Mourad, et qu'ils ne mentionnent pas même Khalil depuis son accident lorsqu'ils le mentionnent, la succession ne fut guère disputée par ce prince, et que, probablement, il mourut ou avant ce temps, ou pendant ce temps, sans même avoir réalisé le mariage projeté lors de sa délivrance. Une tradition gardée par quelques historiens accuse Ourkhan montant sur le trône du massacre de ses frères: or le fait est qu'il n'en avait qu'un, et qu'il en fit le premier de l'empire après lui (ce fut le célèbre vizir et législateur Ala-eddin). N'aurait-on pas transporté sur Ourkhan les actes commis par Mourad?

(225) Ἐπισήμω καὶ ἀρχικῇ σημαίᾳ. Probablement les sept queues de cheval que l'on portait en avant du padichah, comme signe de l'autorité souveraine.

(226) *Nikaia*. Cette ville était aux Osmanlis depuis 1330, 31 ou 32 (car l'on ne saurait donner avec exactitude la date de la prise ou de la reddition de cette ville); mais, d'une part, la bataille de Philocrène, acte unique de la campagne de 1329, laquelle avait pour but de sauver Nicée, de l'autre, le brevet d'investiture qui, en 732 de l'hégire, 1332 de J. C., conférait à Souléïman le gouvernement de la place (voy. Langlès, *Catal. de la collect. des pièces d'État de Féridoun*, dans les *Not. et extr. des mss.* V, 668), fixent les limites entre lesquelles on peut osciller; et l'on admettra sans doute avec nous que l'investiture dut suivre de près la reddition. On l'admettra bien plus encore en lisant, dans l'histoire détaillée d'Ourkhan, combien il était prompt à confier à ses deux fils aînés les villes et les provinces sur lesquelles il y avait grande surveillance à exercer ou dont il venait de s'emparer. — [N. B. Langlès, en parlant du brevet d'Ourkhan en faveur de Souléïman, nomme Nicomédie; et, chose étrange! après ce nom français, il écrit sur-le-champ *ازنيق*. Nous n'avons pas balancé, sur le vu de la transcription turke, à voir là le nom de Nicée comme le seul légitime.] Nicomédie, d'ailleurs, ne fut prise au plus tôt qu'en 1337. (Voy. *Cantac. homme d'État et hist.*, p. 120, notes.) Les désastres de ces années malheureuses forment un singulier contraste avec les idées gigantesques dont vraisemblablement se berçait Cantacuzène, et dont le flatte Théodore Hyrtacène dans ses curieuses lettres 44 et 45, que nous rapportons à l'année de la campagne de Philocrène (1329). — Nicée, malgré le long siège qu'elle avait subi, était toujours florissante, belle et riche; elle était, en quelque sorte, devenue plus lettrée. Ourkhan y avait fait bâtir le plus ancien medresseh qu'il y ait eu dans l'empire ottoman, et aussi le plus ancien timaret. Les auteurs chrétiens eux-mêmes attestent la splendeur de la ville. L'archevêque de Thessalonique, Palamas, dans une lettre écrite d'Asie à ses frères, c'est-à-dire à ses diocésains, pendant qu'il était captif en cette contrée, s'exprime ainsi en parlant de Nicée (*Mss.* 1239 de la Bibliothèque nationale): *Ὡς οὖν μικρὸν προῆλθον τῆς πόλεως, — τί γὰρ δεῖ λέγειν οἰκοδομημάτων ὑψηλῆ καὶ κάλλη καὶ ἰσχυρώματα; πάντα γὰρ ἡ πόλις αὐτῆ περιτλῆ ταῦτα καὶ οὐν ἀχρείως, — κτλ.*

(227) *Μιξοβαρβαροι*. Voyez d'abord ci-dessus, note 95; et ajoutez que, chez les Turks, et, en général, chez tous les peuples où une race dominante pratique la polygamie, ou trouve, au moyen de sa supériorité sur le reste

LIBRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

de la population, un équivalent de la polygamie; cette distinction des castes de sang mêlé est de très-haute importance. De là, en Amérique, les Métis, les Mulâtres, les Zambous, les Quarterons, les Quinterons, les Salta-Atras; de là, en Grèce, au temps des dernières croisades et de la dislocation de l'empire de Constantinople par les Latins, en 1204, les Gasmouls ou Vas-mouls, nés de pères francs et mères grecques, et détestés des Grecs, à cause de leurs pères, méprisés des Latins, à cause de leurs mères; de là, en Algérie, il y a encore peu d'années, les Kolouglis, fils de Turks ou de Musulmans censés de la race gouvernante, mais dont les mères n'étaient point turques, et qui, en conséquence, ne pouvaient qu'hériter des richesses paternelles, sans jamais prétendre au rang, aux fonctions et aux prérogatives de l'auteur de leurs jours : ce dont il résultait que les dominateurs ne se perpétuaient que par un recrutement extérieur, par une émigration perpétuelle de l'Orient vers l'Occident.

(228) Ἐπιπλα. Ce mot, qui dut être originairement du langage nautique, si invinciblement populaire chez un peuple tout maritime comme les Grecs, signifia sans doute d'abord ou *agrès* ou *cargaison* (*adnavigatoria*, en quelque sorte, ou *supernavigatoria*) : nous inclinâmes pour la première signification. Plus tard vinrent les deux (ou quatre) sens usuels qui firent oublier totalement l'idée primordiale : 1° *meubles* [par opposition aux immeubles (*ἔγγεια* ou *ἔγγαια*, Suidas et Paus. chez Photius)] et *ustensiles*; 2° *étoffes*, puis *vêtements*, ou plutôt, à ce que l'on assure [d'après Hétychius, qui définit ce mot *ἱμάτια γυναικεῖα* (peut-être, d'après la glose sur Lysias, *χαλκὸν δὲ καὶ κόσμον καὶ ἐπιπλα, καὶ ἱμάτια γυναικεῖα*, qui semblerait pourtant distinguer *ἱμάτια* d'*ἐπιπλα*)] *vêtements de femme*. Le sens d'*étoffes* est prouvé par ce passage de Timarion (§ 6, lors de la description de la foire de Thessalonique) : Ἄλλὰ καὶ Φοινικὴ πολλὰ συνεισφέρει καὶ Αἴγυπτος καὶ Ἰσπανία καὶ Ἡράκλειοι σίῆλαι, ἰσίουργοῦσαι τῶν ἐπίπλων τὰ κάλλιστα. Et M. Hase, dans ses notes sur le mot en question (*Not. et extr. des mss.* IX, 11, 75), a prouvé qu'*ἐπιπλα* pour *costumes* n'est pas restreint aux femmes, en alléguant cette incise de Palladius, Τὰ δὲ λοιπὰ σηρικὰ ἐνδύματα ἀποκόψασα, διάφορα ἐποίησεν ἐκκλησιαστικὰ ἐπιπλα, après laquelle il renvoie à Ducange, à Grégoras *sur les Dial.*, à Saumaise *Ad jus attic. et De modo usurarum*, p. 84. Qu'il nous soit permis d'ajouter qu'habituellement peut-être *ἐπιπλα* n'est pas tout vêtement, et qu'il faut en restreindre le sens aux vêtements de dessus, et surtout aux étoffes



légères (voy. ci-dessus, et dans Philostrate *λήδια ἐπιπλα ἀνασείειν*). On n'en comprendra que mieux comment on a pu passer du sens d'après à celui d'ajustements, et principalement d'ajustements féminins.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(229) Ἄνικμον. Vulgairement, *dépourvue de vapeurs*; ici, *dépourvue* des moindres gouttes ou gouttelettes *de pluie*. Ἰκμάς se dit de tout ce qui s'épanche ou s'expire par gouttes, la sueur, par exemple, un sang qui coule lentement, etc. C'est comme si l'on disait « un nuage qui laisse transsuder la « pluie. » L'effet de ces sécheresses opiniâtres sur le raisin est d'y développer la matière sucrée au point de donner au suc du fruit encore sur pied quelque chose du sirop. Les Latins exprimaient ce phénomène par le mot de *coc-tura*. [Voy. Pline, liv. XXV, § 6, 1 et 2, où il est question de la température à laquelle le célèbre *vin d'Opimius* dut sa supériorité, vantée encore plus de cent soixante ans après.]

(230) Ἄνωμολογημένον. Jamais ce mot n'avait encore pris place dans un dictionnaire grec avant l'édition du *Thesaurus* par Valpy. Il avait pourtant été fréquemment employé par les anciens.

(231) Τὸ ἀκμαιότατον τῆς βαρβαρικῆς ἰσχυος. . . . Βυζαντίων τὰς πόλεις ἐγκέ-  
κλεικεν. Notre historien a très-souvent parlé avec énergie, dans ses livres imprimés, des fréquentes incursions des Turks en Thrace; mais il est bien plus fort encore lorsqu'il décrit (fin du livre XXVIII et comm. du XXIX) les suites du tremblement de terre qui, démantelant Gallipolis et quantité de places en Thrace, ouvrit le pays à la furie des barbares. Διὸ καὶ τὴν ἀπὸ τοῦ σεισμοῦ συμφορὰν ἐκ τοῦ συνεγγύς Θεασάμενοι, τάχιστα εἰσεπήδησαν καὶ μᾶλα ἀπουητὶ μετὰ τῶν οἰκείων κατειλήφεσαν ὅσα μὴ κατεχώσθησαν πρᾶγματα, καὶ τοῦ λοιποῦ κατὰ πλῆθος ἀεὶ παρεξίοντες ἐκεῖθεν καὶ πᾶσαν ἤδη τὴν μέχρι πυλῶν Βυζαντίων ἐλήϊσαν τὸ τέλος γῆν καὶ Ῥωμαίοις ἄβατον τοπαράπαν εἰργάσαντο, φόρους τε ἐπέθεντο ἀπάσαις ταῖς μεταξὺ πόλεσι, δεκαδάρχους βαρβάρους καὶ ἐπιτρόπους αὐθις ἐνοικίσαντες· ἀλλ' οὐδ' οὕτω τὴν κομιδὴν οἱ τάλανες Θρᾶκες κερδάναι τοῦ Θέρους δεδύνηνται, ἀλλ' ἐμειναν αὐθις σχεδὸν ἅπαντες σιόχους δρεπάνοις ἀπρόσιτοι διὰ τε τοὺς βαρεῖς ἐπισιότας καὶ τὰς ἀλλεπαλληλοὺς ἐναλλάξ προλοχίσαις καὶ τὰς λησιρικὰς ἐφόδους τῶν ἄλλοθεν ἄλλων βαρβάρων κτλ.

(232) Ἄβατον ἐρημίαν est une expression faite, un quasi-proverbe pro-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

venant et de l'έρημία Σκυθών, proverbe pur, et du vers d'Eschyle presque au début du *Prométhée dans les fers*. Voyez note 267, fin.

(233) Νεύσει Θεοῦ παράδοξόν τινα καὶ ἀπροσδόκητον ἐξαίφνης ἐκ τῆς τοῦ παιδὸς Ὑρκανοῦ κατασχέσεως. Il est remarquable que Cantacuzène voie de même le doigt de Dieu et un miracle dans cet événement (IV, 4), et qu'il s'en serve, avec son fils Mathieu, comme d'un argument décisif pour le déterminer à son abdication, comme s'il était clair que la Providence, en faisant naître cet incident, lui eût signifié qu'elle ne voulait pas qu'il régnât.

(234) Τοῖς ἐς τὰ . . . . ἔσχατα ἐρρίμμενοις . . . . παρεχομένῳ τὴν ἔγερσιν καὶ τῶν ἀβύσσων τῆς γῆς ἀνυψοῦντι καὶ πηλοῦ ἰλύος ἀνάγοντι καὶ ἐπὶ πέτραν ἀτίνακτον τοὺς πόδας ἰσθῶντι. Toutes ces images évidemment sont bibliques, ou empruntées au langage des Pères de l'Église nourris de la Bible.

(235) Μανουὴλ ὁ Ἀσαν. Manuel et Jean Açan étaient les fils d'Andronic Açan, fils lui-même de l'ex-roi de Bulgarie Mytzès, qu'avait détrôné Constantin Tech, et qui, honorablement accueilli par l'empereur grec Michel VIII, avait reçu de lui, avec un apanage en Mysie (sur les bords du Scamandre), la main d'Irène sa fille aînée. Mytzès eut quatre fils, Michel, Andronic, Isaac et Constantin. — Andronic, ainsi que les deux derniers, s'engagea, dès octobre, ou même dès septembre 1341, dans la coterie d'Apocauque contre Cantacuzène (Cant. III, 18 et 19), ce qui peut surprendre d'autant plus, que Cantacuzène avait épousé sa fille Irène (III, 18, 21, 100, etc.) : aussi fit-il grand étalage de sa générosité, de ses sacrifices auprès de la régente Anne de Savoie (Τὴν μὲν ἐμὴν . . . . πρὸς τὸν μέγαν Δομέστικον . . . . σιοργήν . . . τῆ φιλτάτη συνοικοῦντα θυγατρὶ οὐδεὶς ἀγνοεῖ δήπου . . . Βασιλεὺς μὲν ἐκεῖνος ἔσται καὶ Βασιλίδι τῆ ἐμῆ θυγατρὶ συνοικῶν, ἐγὼ δὲ Πατὴρ Βασιλέων καὶ τὴν ἀρχὴν συμμεριζόμενος αὐτοῖς καὶ ἐπὶ μέγα ἡκων καὶ δόξης καὶ πλοῦτου καὶ περιφανείας. Ἀλλὰ τὰ λαμπρὰ ταῦτα καὶ σεμνὰ ἄπερ ἐτέρῳ παντὶ τῷ ἤρκεσαν ἂν εἰς εὐδοξίαν ἐμοὶ τῶν παρόντων ἀποδέοντα φαίνεται πολλῶ· τῆ γὰρ εἰς βασιλέας εὐνοία καὶ πίστις καθαρᾷ ἐκ πρώτης ἡλικίας συντραφεῖς, μᾶλλον ἂν βουλοίμην ἐκείνοις συνεῖν κακοπραγεῖν ἢ τοῖς ἐπιβουλεύουσι προσθέμενος τῶν πρώτων τιμῶν καὶ δωρεῶν παρ' ἐκείνοις ἀπολαβεῖν). Il en fut récompensé d'abord par le titre de général de toutes les forces terrestres de la cour contre Cantacuzène (III, 30). Mais, plus tard, vers 1344, soit par jalousie de pouvoir, soit par défiance, Apo-

cauque le mit en prison et fit instruire son procès (III, 68). Probablement ce fut la mort tragique du grand-duc son persécuteur qui suspendit les poursuites ; mais l'emprisonnement continua, et il fallut le triomphe de Cantacuzène et son entrée à Constantinople (1347) pour briser ses fers. Son gendre lui fit bien quelque reproche, mais il lui pardonna (III, 100), et même il prit en lui assez de confiance pour le charger de la très-délicate surveillance de Jean Paléologue à Thessalonique, en 1350. Il la méritait sans doute, puisque, lorsque l'entourage de Jean voulut traiter avec le kral de Servie (Douchan, en 1352), on crut devoir, au préalable, écarter Andronic Açan, et qu'après les conventions de décembre 1354, entre Paléologue et Cantacuzène, il vint de Vizye avec un corps de troupes (en janvier?), et resta trois jours au palais, pour lui prêter main-forte au besoin : il était, à cette époque, Sévastocrator, mais nous ne savons pas depuis combien de temps (nous présumerions pourtant que ce titre lui fut conféré vers 1352, et quand Mathieu devint collègue de l'empire).—Constantin, son frère, n'avait pas non plus tiré grand fruit de ses liaisons avec Apocauque : suspect aussi à cet homme d'État, il avait été, vers 1344, mis aux arrêts, ainsi que son fils (III, 55) ; et, une fois dans cette voie, il est peu croyable qu'Apocauque s'en soit tenu là. Du reste, l'histoire ne parle pas de lui, si ce n'est pour dire qu'en 1327, général de l'armée d'Andronic III dans la guerre civile contre Andronic IV, il fut battu, par le Protostrator Synadène, sur le Mélas. Après l'arrestation de 1344, nous ne retrouvons plus le nom de Constantin Açan, si ce n'est dans des documents inédits, les lettres de l'empereur Manuel Paléologue <sup>1</sup>. Toutefois, il nous semble croyable, et

<sup>1</sup> Les lettres dont il est ici question se trouvent, au nombre de soixante-quatre, dans le manuscrit grec 3041 de la Bibliothèque nationale, où M. de Sinner les a copiées, comptant les publier un jour. Elles sont anonymes ; mais une note marginale, placée à côté de la suscription de la lettre XIII (τῷ ἰδίῳ ἀδελφῷ, à côté de τῷ ἀγλῷ δεσπότῃ Πορφυρογενήτῳ), prouve que l'auteur est Manuel Paléologue ; et, à bien d'autres traits encore, un lecteur au courant de l'histoire byzantine de ce règne reconnaîtra facilement ce souverain. M. de Sinner, avec son obligeance habituelle, nous a permis d'emprunter à sa copie la lettre dont nous parlions ci-dessus, et qui est la dix-huitième du

recueil. Nous espérons qu'on ne la lira pas sans plaisir. La première partie de cette pièce ne contient que des civilités qui semblent prouver certaine intimité entre les correspondants ; mais, dans la seconde, tout en racontant un détail assez piquant de la détresse des Grecs en campagne, le prince laisse tomber de ces mots qu'on pourrait utiliser pour l'histoire. Ὅν μὲν σὺ γε ἐρῆς γραμμάτων καλῶς ἐπίσταμαι. Οἷων γὰρ ἂν οἰκοὶ μένων αὐτὸς ἐπεθύμουν, εἴγε ἂν ἡμῶν αὐτὸς ἀπεδήμεις, τῶν αὐτῶν δῆπου τούτων καίγε σὲ οἶδα ἐρῶντα· τοῖς γὰρ αὐτὰ πάσχουσι τῶν αὐτῶν φαρμάκων ἀνάγκη δεῖσθαι, τὰ δὲ ἐστὶ μακρὰ τε γράμματα καὶ μακραῖς διηγήσεσι κεχρημένα· τοῦτο γὰρ πέφυκε μόνον τοῖς μακρὰν διεσθηκό-

d'après le ton de la lettre et d'après sa teneur, qu'elle est adressée, non au Constantin qui combattit Cantacuzène, mais à un de ses descendants, probablement à un petit-fils, puisque, à cette époque encore, comme dans l'ancienne Grèce, on aimait à dénommer le petit-fils d'après l'aïeul.—Quant à Isaac, le troisième frère, il fut le seul qui se soutint, jusqu'à la victoire de Cantacuzène, dans les bonnes grâces de la régente; et, après la brusque fin d'Apocauque, c'est lui qui tint les rênes du pouvoir, secondé par le Mystique Cinnamon (III, 88 et 89). La formation de la ligue anti-cantacuzénienne, en 1341, l'avait trouvé Grand-Duc (III, 18), et il avait été nommé Panhypersévaste lors de la distribution que se firent les coalisés des titres et des emplois (III, 36).—Ce fut donc contrairement à l'exemple de leur père et de leurs deux oncles que les deux fils d'Andronic Açan se rangèrent sous les drapeaux de leur beau-frère. Tous deux pourtant avaient été tenus en prison à Véra pendant les cinq dernières années du règne d'Andronic IV, pour participation au complot en faveur du Despote Démétrius; et Cantacuzène, qu'ils avaient bien droit de croire pour beaucoup dans cette mesure sévère, avait refusé de les remettre en liberté immédiatement (III, 18). Délivrés enfin au mois d'octobre (III, 26), ils prirent rang parmi ses prin-

τας τῶν φίλων ὡς περ συνάπτειν. Πολλὰ μὲν οὖν ἔ πολλὰς ἡμῖν παρέχει τὰς ἀφορμὰς μηκύναι τὰ γράμματα, αὐτὰ δὲ ταῦθ' ἂ τὸ γράφειν ἔχειν ὅτι πλεῖστα προὔξενησεν, οὐκ ἔξ δύνασθαι γράφειν· ἐν οἷς γὰρ ὅλην χορηγεῖ, σχολὴν ἔχειν οὐκ ἐπιτρέπει πράγμαθ' ἡμῖν παρέχοντα ἀμιλλώμενα ταῖς νιφάσι. Πλὴν ἀκουσόν τι αἰνίγματι μὲν εἰκόσ, ἀληθέστατον δ' οὖν· δύναιο δ' ἄν, οἶμαι, σὺν' ἐκ τούτου καλῶς καὶ τὰλλα πάντα ἐν οἷς ἐσμέν τῇ ψυχῇ φεωρήσαι. Τῆδε τῇ στρατιᾷ τῶν πολεμίων μὲν οὐδεὶς ἐπεχείρησεν· οὐδὲ γὰρ ὄφθη μακρόθεν, οὐδὲ γούν φωνὴν ἀφῆκαν ἀπ' ἄλλους, ὃ καὶ ἄλλοις μὲν τοῖς μηδαμῶς ἰσχύουσι τῶν ἐγγυρίων ἐχθρῶν ἔθος ἐστὶ ποιεῖν, μάλιστα δὲ τοῖς Σκύθαις μιμουμένοις τὰς κύνας. Ἐπειδὴν γὰρ ἐκείναι φοβοῦντο, φεύγουσι μὲν ὀρθωδοῦσαι, φοβεῖν δὲ ὅμως πειρᾶσθαι οὐ διαλείπουσιν ὑλακτοῦσαι. Οὕτω νῦν τρέμουσιν οἱ Θανααστοὶ ποτε Σκύθαι κακοῦν ἐώντες τῆν αὐτῶν μετὰ πολλῆς τῆς ἀδείας. Ἡ δὲ τῶν ὤρων σπάνις ἀντὶ παντός ἡμῖν πολέμου βλάβη δυναμένου κατέστη· ἐφ' ἰκανὰς γὰρ ἡμέρας κριθὰς τις ζητήσας λόκου πλερά

φασί (ῥῆον γὰρ ἂν Αἰθίοπα εὐροὶ λευκὸν ὃ τοιοῦτος ἢ ταύτας)· νῦν δ' εὐρεῖν μὲν ἐστὶ σου, ὅστις δ' ἂν τούτου τύχοι τοῦ καλοῦ εὐδαίμων καὶ περιβόητος εὐθύς. Πόσος δὲ οὐδαμῶς, οὐδέ τι ἄλλο χλοάζον ἐξ οὗ λιμῶτιων ἵππος μέλλει τραφῆσεσθαι· πάντα γὰρ ἀνικμος οὐσα ἢδε ἢ γῆ τυγχάνει, ἀμῶς εἰκουῖα· ἀνθ' ὧν τῶν ἵππων ἡμῖν οἱ πλείους ἀπειρηκότες γεγόνασιν ἀχρηστοί. Καί τιμι τοῖνυν δεῖσαν ἐκ τῶν ἵππων αὐτῶ πωλῆσαι καὶ ἀνήσασθαι κριθὰς, ἐπειδὴ περ μάθοι ὡς πέντε δεῖ λαβεῖν αὐτὸν ἀργύρια μόνος ἐφ' ἐκάστῳ τῶν ἵππων, πέντε δὲ πρὸς τοῖς τεσσαράκοντα δοῦναι εἰ τι τούτῳ δεήσει ἓνα σου ἵππον κριθῶν ἀπαξ ἐμπλήσαι, λογισάμενος ὃ σχέτλιος ἐκεῖνος ὡς ἐφ' ἐκάστῳ τῶν ἡμερῶν ἐννέα ἵπποι γένοιντ' ἂν ἐνὶ ἵππῳ τροφῇ, τοὺς τεμνομένους παρελάσας τῇ βοῇ, ἐν ἄσασι φρυλλεῖσθαι πεποίηκε τὸ μηδέποτε οἶμι συμβάν οὐδ' ἐν πολιορκουμέναις τῶν πόλεων, μήτοιγε ἐν στρατιᾷ πόλεις πολιορκουση. Σὺ δ' εὖ οἶδ' ὅτι καὶ γελάσας ἐπὶ τούτοις καὶ τῆν ψυχὴν δηχθήσῃ οἷς ἡμῖν ταῦτα τοῖς ἄλλοις πάσχειν ἀνάγκη.

cipaux officiers. Manuel, qui déjà s'était signalé à la tête du corps impérial (*βασιλική τάξις*), à la bataille de Rosocastre (II, 17), fut chargé, avec Jean l'Échanson, du commandement des seize cohortes d'élite (*τάγματα*) qui devaient se porter sur Andrinople. Quand ensuite Cantacuzène partit pour tenter de surprendre Thessalonique, emmenant avec lui Jean, Andronic resta, auprès d'Irène sa sœur, à Didymotique (III, 32), et montra comme elle beaucoup d'énergie et de prudence pour conserver cette place à leur parti (III, 46, 47). Plus tard, et lorsque enfin la fortune devint favorable à Cantacuzène, Vizye étant tombée aux mains de ce prince, il en reçut le gouvernement (III, 79). Personne mieux que lui, en effet, ne pouvait convenir en ce poste: gendre du ci-devant Protostrator Synadène, qui avait été l'idole et l'âme de ce pays, il héritait naturellement de cette influence. [*Βιζύης δὲ ἄρχοντα κατέστησε τὸν γυναικὸς ἀδελφὸν Ἀσάνην τὸν Μανουήλ. Ἦν γὰρ (Φιλίαν<sup>2</sup>) τινὰ καὶ οἰκειότητα πρὸς τὴν πόλιν ἀρχαίαν ἔχων· Πρωτοστράτωρ γὰρ ὁ τούτου πνευθερός ἐκεῖ τὴν οἰκίαν ἔχων ἐξαρχῆς κλήσεις τε πλείστας καὶ μεγάλας εἶχεν ἐν αὐτῇ, καὶ τῶν συγγενῶν καὶ τῶν οἰκείων ἐκεῖ πολλοὶ κατέκουν, ὅφ' ἂν ἦγετο σχεδὸν ἡ πόλις. Διὰ ταύτην δὴ τὴν οἰκειότητα πρὸς πρωτοστράτορα τὸν γαμβρόν αὐτοῖς ἐπέστησεν ἄρχειν Ἀσάνην τὸν Μανουήλ :* ce mariage devait avoir eu lieu en 1321, car il est annoncé comme très-prochain (I, 24) presque au moment de la première révolte du jeune Andronic.] Cantacuzène, une fois reconnu par Anne et par Jean, en 1347, les deux frères d'Irène Acan furent déclarés Sévastocrators (IV, 5). Nous retrouvons Manuel, en 1351, despote et commandant en chef des troupes qui attaquent par terre Galata (IV, 26); mais quand fut donné ce titre de Despote, nous ne saurions le dire. De retour à Vizye la même année, il envoya des renforts pour empêcher les descentes des Génois sur la côte de Thrace; ceux-ci arrivèrent trop tard pour empêcher le désastre d'Héraclée (IV, 28). Nul doute aussi que ce ne soit lui qui, lorsque Jean Paléologue eut remis les pieds à Constantinople, et même au palais de Blachernes, envoya Andronic à son père, avec un fort détachement, pour imposer au jeune prince (voy. plus haut). L'abdication même de Cantacuzène ne lui fit pas poser les armes; il soutint Mathieu son neveu avec la vigueur qu'il avait mise à soutenir son beau-frère. Évidemment il fut instruit des trames qui se préparaient dans Constantinople pour renverser ou pour diminuer Paléologue; et même, après les funestes événements d'Alistrati, il ne se rendit pas; il tint encore un an la campagne. Il est vrai que la cause était perdue, il est vrai qu'il

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

combattait pour son compte à lui-même, plutôt que pour celui de qui que ce fût au monde; il est vrai que tous ses exploits se bornaient à des déprédations, à des ravages : mais enfin il n'en était pas moins le dernier à lutter. Quand il capitula, tout fut fini; et, nous le verrons, il garda son gouvernement, que peut-être il eût perdu, s'il ne se fût fait redouter. [Jean Açan son père s'était rallié beaucoup plus tôt; aussi le trouve-t-on, dès 1355, gouverneur de Périthéorium pour Paléologue (IV, 42).]

(236) Τὸ τοῦ δεσπότη ἀξίωμα. . . . ὃ πρὸ δυοῖν ἐτῶν εἰλήφει πρὸς Ματθαίου. Si l'on s'en rapporte à Cantacuzène et à ce que nous avons dit dans la note précédente, Grégoras est ici en faute. Nous sommes en 1358, Mathieu ne fut proclamé qu'en 1353 (et couronné qu'en 1354), et Cantacuzène lui donne le titre de Despote en racontant les événements de 1351. Est-ce à dire qu'il aurait anticipé; qu'habitué à entendre joindre les noms propres et le titre, il aura, par mégarde, écrit le Despote Manuel Açan? Mais nous ne voyons pas que jamais il ait commis semblable faute pour d'autres; et pour Manuel Açan en particulier, il le nomme vingt fois peut-être dans le cours de son ouvrage, mais c'est seulement depuis 1351 qu'il le qualifie de Despote. Probablement donc c'est Grégoras qui s'est trompé.

(237) Τὸν τράχηλον δεδεμένος κ. τ. λ. Il se rendait donc à discrétion. Mais évidemment, pour qui sait pénétrer les faits, cette satisfaction éclatante n'était qu'une comédie, et, d'avance, les conditions étaient stipulées (et même, à notre avis, garanties), puisque Paléologue pardonna et laissa au rebelle suppliant sa possession de Vizye. Paléologue était jaloux de son pouvoir, vindicatif et perfide. On peut tenir pour certain que, s'il montrait de la clémence, de la droiture, c'est qu'il y était forcé. Les Cantacuzène, les Açan avaient toujours de l'influence, de la puissance; les conspirations auraient toujours été à redouter de gens poussés au désespoir. Les bandes qu'Açan entretenait auraient été plus difficiles à réduire par d'autres que par lui; et, comme ces bandes, on va le voir, poussaient leurs ravages jusqu'aux portes de Constantinople, on comprend que les habitants de cette grande ville devaient demander à cor et à cri, de concert avec bien d'autres, une pacification à tout prix, sans compter qu'un jour ou l'autre, à l'improviste, le moindre mouvement dans la capitale, coïncidant avec une de ces apparitions du partisan de Vizye sous les murs, pouvait devenir l'origine

d'une révolution funeste à Jean. Le *τοῖς προασειοῖς τῶν Βυζαντιῶν*, qui vient quelques lignes plus bas, et le trait qui termine la période *προσδοκῶν καὶ μηχανώμενος οἰονδήτινα Παλαιολόγου κίνδυνον τοῦ βασιλέως* en sont les indices très-significatifs; et, du reste, le dernier nous prouve aussi que Manuel Açan avait dû être mis au fait et des trames qu'on découvrit en partie par les lettres saisies à Gratianople, et du complot de Ziano. Toutefois, il n'est pas douteux qu'il n'eût lui-même autant et plus besoin de la paix que l'empereur; et même, sans tous les détails que nous donne Grégoras, on pourrait le présumer facilement. A ces raisons qu'il en donne, il faut ajouter celles-ci, que non-seulement la maison de Cantacuzène, par suite d'échecs successifs, se trouvait dépostée de toutes les positions politiques de première importance, sauf de la possession du Péloponèse, mais encore que la faveur des Osmanlis, ou du moins de leur sultan, au lieu d'être exclusivement dévolue aux Cantacuzène, était désormais partagée entre les deux maisons rivales, et même pouvait sous peu se concentrer sur les Paléologues.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(238) *Καίων καὶ ληϊζόμενος... αὐτῶν*. Comparez plus haut, notes 231 et 232. C'est probablement à cause de cette continuité de dévastations que Villani (II, 8, X, 78) dit que Cantacuzène, à la tête d'une troupe de bandits et de rebelles, avait couru et pillé la campagne.

(239) *Τὸ ἐνδόσιμον... πρὸς τοῦ Βασιλέως... εἰληφώς*. Nous avons rendu ici le mot *ἐνδόσιμον* par *investiture*; traduction parfaitement exacte, à notre avis, pourvu qu'on n'entende pas par *investiture* la cérémonie même par laquelle le suzerain féodal investissait le vassal : *investiture* n'est pour nous, dans cette phrase, que le substantif d'*investir* dans le sens large, et revient à *collation du pouvoir*. Qu'il faille l'entendre ainsi, c'est ce qui ressort de l'impossibilité où l'on est de prendre *τὸ ἐνδόσιμον* pour *l'indulgence*, l'opposé de *τὸ ἀπότομον*, [ nous ne nous arrêtons pas à réfuter ceux qui verraient dans ce membre de phrase « traité derechef avec indulgence par l'empereur, »] et de l'analogie, sinon parfaite, du moins très-saisissable, qui existe entre *τοῦ μέλους τὸ ἐνδόσιμον*, cité par Budée, p. 874, *ἐνδόσιμον τοῖς λόγοις* (Arist. *Polit.* VIII, 15), et l'*ἐνδόσιμον* relatif à l'origine du pouvoir. *Ἐνδόσιμον*, dit Henri Estienne, c'est « *Incitamentum, invitamentum, suscitabulum.* » Ces interprétations ne sont ni fausses ni mal formulées. Cependant on peut rendre et l'idée et l'étymologie encore plus sensibles, en disant qu'*ἐνδόσιμον*,

c'est comme l'initiative, la livraison, la mise en main (d'un droit de faire ou de parler); c'est, par suite, la permission, c'est aussi le signal que doit suivre l'effet. « Je vous *donne* la parole, » dit le président d'une assemblée; et l'orateur parle, il a reçu l'*ἐνδόσιμον*. [Les *τοῦ μέλους* et *τοῖς λόγοις ἐνδόσιμον* se rangent tous sous ce type avec deux nuances, l'une que la donation, permission, incitation ou signal n'est pas toujours chose officielle; l'autre que l'*ἐνδόσιμον* peut être inclus dans la série des effets qui suivent (c'est-à-dire premier mot d'une série de mots, premier acte d'une série d'actes).] N'est-il pas clair que, lorsque ceux qui en ont le droit confèrent un pouvoir, ils peuvent dire : « Je vous *donne* pouvoir de, etc. ? » *Damus tibi licentiam*....., dit la faculté au récipiendaire : c'est un *ἐνδόσιμον*. Le souverain accorde ainsi, délègue ainsi pouvoir aux fonctionnaires ses représentants; lui-même il a reçu pouvoir de Dieu. [Dans la ligne en question, rien de plus palpable : Manuel Açan garde le pouvoir, mais il le *tient* d'un autre cédant.] Le sens politique et tout spécial d'*ἐνδόσιμον* n'avait, ce nous semble, jamais été remarqué; il est aussi naturel qu'élégant.

(240) *ιδ.* Ce paragraphe 15 et les quatre, on pourrait dire les cinq suivants, roulent sur un même sujet, de même que, tout à l'heure, les huit paragraphes de 5 à 12 étaient le développement d'un événement unique. On ne saurait se plaindre beaucoup de la prolixité de l'auteur, bien que quelquefois, dans l'un comme dans l'autre de ces morceaux, mais principalement dans le second, il tombe un peu dans la déclamation ou dans les hors-d'œuvre. Mais le fond des choses est si grave, si inconnu, si intéressant, qu'au total il faut lui rendre grâce de nous avoir transmis, quoique enveloppés dans tant de longueurs impatientantes, des faits qu'il est le seul à révéler, et qui ouvrent un champ assez vaste aux réflexions.

(241) Ἡμῖν δ' ἐν ὑγδῶ καὶ εἰκοσιῶ τῆς παρούσης ῥωμαϊκῆς ἱστορίας περὶ τῆς παρὰ τὰ ὑπερβόρεια μέρη τῆς οἰκουμένης κειμένης Ῥωσίας ἐνια διεξελθυθῶσι κ. τ. λ. On sera bien aise, sans doute, de lire ici le passage (inédit, bien entendu) auquel notre historien fait allusion, et que l'on pourra comparer avec ce qu'il dit un peu plus bas pour le récapituler (*Εἰρηται τοίνυν κτλ.*). Le voici : *Τῆς δὲ Φήμης τοῦ παγκοσμίου τοῦδε Θεάματος* (il vient de parler des réparations qu'on était en train de faire à la coupole de Sainte-Sophie, en février 1347, lorsque Cantacuzène entra vainqueur dans la capitale, et de



l'interruption des travaux, tous faits sur lesquels il y a des récits, divers en apparence, mais conciliables, et se servant de complément les uns aux autres chez Cantacuzène, IV, 4, et dans la portion inédite de Grégoras), *εις τὰ τῆς οἰκουμένης διαβαινούσης πέρατα, ζήλου πλεσθῆναι συμβαίνει θείου τὸν ἀρχηγὸν τῆς Ῥωσίας. Χώρα δὲ αὕτη μεγάλη καὶ πολυάνθρωπος μεταξύ τῶν ὑπερβορείων ἐκείνων κειμένων ὁρῶν ἀφ' ὧν Τάναϊς τε ῥήγνυται ποταμῶν ὁ μέγιστος καὶ ὅσοι πρὸς τὴν Μαιώτιδα τε καὶ Κασπίαν μείζους τε καὶ ἥττους ποταμοὶ κατιόντες ποιοῦνται τὰς ἐκβολάς, ἐν δεξιᾷ μὲν, εἴ τις ἀπ' Ἄρκτων εἰς ἡμᾶς ἀφικνοῖτο, Ζέφυρον ἄνεμον ἀφιεῖσα καὶ γειτνιῶντα τῆς δυτικῆς Ὠκεανόν, παρὰ δ' εὐάνυμα τοὺς τε Ὑπερβορείους Σκύθας καὶ ὅποσα τῶν ἀφελιωτικῶν πνευμάτων τὴν γῆν ἐκείνην εἶωθεν ἐπιπνεῖν — δεῖ γὰρ καὶ ταῦτα διεξιέναι χειρογραφοῦντας ἵνα πρὸς ἔλεγχον ἢ τὰ πᾶν τοι πῶρόρωθεν οἰκουμένης ἔθνη τῶν ἐν κόλποις μὲν ἐχόντων ἡμῶν θραμάτων τὰ κάλλιστα, ἀναισθητούντων δ' ἀπάντων μάλιστα τῶν ἐπὶ γῆς ἐθνῶν. Ὁ τοίνυν τῆς χώρας ἀρχηγὸς ἐκείνης κτλ. (Voyez note 304.)*

(242) Οὐκ ἂν ποτ' ἀπάδειν ἐθέλσειεν οὐδὲ μάχεσθαι οὔτε μέρη μέρεσιν κ. τ. λ. L'emploi d'*ἐθέλειν* dans le sens qu'il a ici, *pouvoir, être dans l'usage de*, est très-fréquent en grec avec des choses inanimées; et l'on en trouve des exemples à tous les âges de la langue grecque, tant en vers qu'en prose, mais en prose bien plus souvent (*ἄνευ γὰρ ἀναγκαίης ἰσχυρῆς συμβάσεις ἰσχυραὶ οὐκ ἐθέλουσι συμμένειν*, Hérodote, I, 74; et une foule d'autres, voy. le *Th. ling. gr.*); sans compter l'*ἀριθμεῖσθαι ἐθέλουσα* de la phrase suivante. Mais il n'est peut-être pas inutile de joindre quelques remarques, tant de philologie que de goût, à ce que l'on trouve sur cet idiotisme. 1° Dans beaucoup de phrases où *ἐθέλειν* est susceptible d'être interprété comme nous l'indique le dictionnaire, le substantif cependant, bien que représentant un objet inanimé, peut être pris, et quelquefois est pris à moitié, comme doué de vie et de volonté (Xénophon, *Histoire grecque*, V, iv, 61, *Τὰ γὰρ σιταγωγὰ αὐτοῖς πλοῖα..... οὐκέτι ἤθελε παραπλεῖν*; et Homère, *Iliade*, XXI, 365 et 366, *Ζεὺς δ' ὕδωρ Οὐδ' ἔθελε προρέειν, ἀλλ' ἰσχετο*). C'est ainsi que nous disons familièrement en français « le navire ne *veut* pas avancer, l'eau ne *veut* pas bouillir, le feu ne *veut* pas aller [et, en style plus solennel, le navire *se refusait* à la marche;» mais le ton ici s'éloigne de la simplicité grecque]. 2° Le mot *ἐθέλειν*, dans presque tous ces exemples, est accompagné d'une négation; et, malgré le passage d'Hippocrate *Ἄκρος δὲ ὁ ποῦς ἡσσόν τι προκίπλειν ἐθέλοι ἐς τοῦμπροσθεν*, on peut poser en règle que l'idiotisme consiste à dire

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

*οὐκ ἐθέλει*, et non *ἐθέλει*, comme nous disons en français « *je ne saurais vous le dire*, » et non « *je saurai vous le dire* » (sauf l'exception, la recherche d'étrangeté, le provincialisme, etc.). [Veut-on savoir quelle est, en grec coulant et gracieux, l'affirmation contraire à *οὐκ ἐθέλει*? c'est *φιλεῖ* (cp. note 202).] 3° De plus, *οὐκ ἐθέλει* est toujours uni à un infinitif qu'il régit : tous les précédents exemples le montrent; *je ne saurais* se construit de même en français, et un moment de réflexion en fera découvrir la raison. 4° Il en résulte que le rôle d'*οὐκ ἐθέλει*, dans un groupe semblable, ressemble fort à celui d'un auxiliaire (comme dans *je vais dire pour je dirai, je pourrais bien répondre pour je répondrais bien*), et que cet auxiliaire, impliquant la nuance du futur, nous fait, comme *μέλλω*, songer aux formes futures où l'auxiliaire *vouloir* entre comme élément, *I will answer, θέλω γράψω, خواهم پرسید*. Ce n'est pas la même chose, il est vrai; mais il y a une analogie, et quelquefois le futur rendrait à merveille l'*οὐκ ἐθέλει* et l'infinitif qu'il régit (ainsi l'*ἄνευ γὰρ ἀναγκαίης κ. τ. λ.* d'Hérodote ne sera pas malheureusement traduit par ces mots : « Force ne restera pas aux traités, si une forte nécessité n'y contraint »).

(243) *Οὔτε μέρη μέρεσιν*, etc. C'est bien là la subtilité scolastique, la minutie byzantine. Au lieu de parler d'incohérence, de disparate en général, il faut qu'il nous donne une classification des incohérences. Toutes, en effet, se rangent sous ces trois chefs : détails qui jurent avec les détails, détails qui jurent avec l'ensemble, ou ensemble qui jure avec le détail. On peut penser, il est vrai, que les deux derniers cas n'en font qu'un seul; mais évidemment Grégoras veut dire : « détails qui jurent avec un ensemble formulé à l'avance, ensemble qui, si vous ne récapitulez qu'en fin de compte, jure avec les détails précédemment donnés. »

(244) *Τὸ τῶν ὑποθέσεων συμμιγῆς καὶ πολύπλοκου εἰς ἓνα τῆς ἱστορίας εἰρμὸν ἀναγόμενον*. On retrouve ici les mêmes idées et presque les mêmes mots que dans ce prologue si prolixe, si embarrassé qui occupe le § 1 : *ἐκκλησιαστικῆς ὑποθέσεως... , συνείρειν καὶ συνυφαίνειν τῷ τῆς ἱστορίας σώματι ταυτησί, ... ἀλλήλοις συμπλεκόμενα... , πολυειδῆ καὶ διπλῆν... , περιόδους πολυτρόπους*.

(245) *Πολυανθρωπίατων*. Grégoras, au livre XXVIII, n'avait employé

que le positif; mais il n'importe. Du reste, quelques lecteurs peut-être s'étonneront même du positif, surtout en se référant à la relation de Possevin, cet habile négociateur de la paix de Kiverova-Horka, lequel ne donne à Moskou que trente mille âmes au plus, et à Smolensk, Pskof et autres grandes villes, que vingt mille, et en se disant que les Mongols du Kaptchak ne dévastaient pas moins la Russie au milieu du xiv<sup>e</sup> siècle, que les Tatars de la Crimée au milieu du xvi<sup>e</sup>. Cet étonnement diminuera, si l'on veut penser d'abord que Grégoras avait surtout entendu parler du sud de la Russie, dont la population relative est bien autrement considérable que celle des régions du nord; puis (et c'est là la meilleure raison) qu'évidemment la population pour lui c'est la population absolue, et la population absolue, non pas de telle ou telle principauté russe, mais de toute la Russie. Très-certainement il s'en fallait de beaucoup que l'empire de Constantinople en comptât seulement la huitième partie, et nous pouvons, en toute confiance, en dire autant du royaume de Servie, du royaume de Bulgarie, de l'émirat d'Ourkhan; et quant aux États plus éloignés (Hongrie, Sicile, Naples, Rome, Montferrat, Savoie et autres), outre que notre historien ne pouvait les connaître que bien imparfaitement, il est évident qu'il ne se faisait point une très-haute idée de leurs ressources, sous quelque rapport que ce fût.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(246) *Ῥωσία*. C'est toujours ainsi que les Grecs écrivent le nom de la Russie. (Voy. Constantin Porphy. *Adm. de l'emp.* I, 6, 9, 42; et c'est une transcription plus exacte que celles de *Russie*, *Russia*, *Russland*, etc., les Russes eux-mêmes disant *Rossia* (Poccia).

(247) *Πρὸς αὐτῶν*. Le pluriel est ici à cause du nom collectif *ἔθνος*, et surtout à cause du *πολλοὶ ἄνθρωποι* qu'implique *πολυανθρωπότητον*. Au total, on peut trouver toute cette phrase un peu négligée : 1° la Russie est un peuple...., 2° Le pays qu'ils habitent.

(248) *Πλοῦτον ἐτήσιον ἀεὶ γεωργοῦσα καὶ καρπουμένη πᾶν μακρὸν καὶ πολύχουν*. On sait combien la Russie méridionale, ainsi que les deux provinces jadis polonaises, la Podolie et la Volhynie, abondent en grains, et combien ce grain prime presque tous ceux que l'on connaît : le gluten y est dans une proportion un quart plus forte que dans celui de la Beauce (le blé dur d'Odessa donne près de 15 pour 100, celui de la Beauce 10 2/3). [Il est peut-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

être curieux de remarquer que Grégoras n'arrive ici que par une périphrase, nous dirions presque par une paraphrase, à exprimer à peu près sa pensée. Il commence par ne parler que de riche revenu actuel (*πλούτον ἐτήσιον*); puis il nous apprend que ce revenu est fourni par l'agriculture, par des récoltes (*γεωργοῦσα καὶ καρπουμένη*); enfin, comme rien encore ne nous prouve complètement qu'il s'agit de grains, puisque un jardinier, par exemple, travaille la terre et récolte, il ajoute *πολύχουν*, qui ne nous laisse plus qu'une incertitude (est-ce du grain ou du vin que produit le pays?), puisque le conge sert également à mesurer les liquides et les solides.]

(249) Ἄσημός τε γὰρ χορηγεῖται πλείστος ἐκεῖθεν μεταλλευόμενος ἐκ τῶν ἐγχωρίων. Notre historien indique ici ce commerce de plus en plus considérable auquel les superbes grains des deux Ukraines donnaient lieu à cette époque. Ce commerce datait de très-loin. Dès les vi<sup>e</sup> et v<sup>e</sup> siècles avant notre ère, peut-être dès le vii<sup>e</sup>, les colonies milésiennes en avaient été les entrepôts; et c'était surtout en vue de ce trafic qu'elles avaient été fondées, c'est par lui qu'elles avaient prospéré. Plus tard, Byzance y participa. Il se ralentit un peu au temps où la domination des Romains était florissante, parce que l'Afrique, l'Égypte, la Sicile, fournissaient aussi des masses considérables de céréales; mais, comme presque toutes étaient absorbées par l'exubérante population de l'Italie, le ralentissement était moins fort qu'on ne l'imaginait. Après la translation de l'empire sur les confins de l'Asie, le commerce des grains de l'Ukraine reprit son essor et devint, en peu de temps, plus important qu'il ne l'avait jamais été: on en devine assez la raison. Constantinople s'enrichit singulièrement par ces opérations commerciales auxquelles, du reste, participaient bien d'autres villes maritimes de l'empire grec. (Voy. Hüllmann, *Gesch. d. byzant. Handels bis an den Kreuzz.*) Malheureusement pour la marine byzantine, quelque temps avant les croisades, des navires étrangers passèrent le Bosphore, qu'une saine politique aurait dû tenir éternellement clos à tout autre qu'aux sujets de l'empire, et les Occidentaux surent qu'il y avait là de riches filons à exploiter. Pisans, Génois, Vénitiens, Amalfitains, Barcelonais, Marseillais, se jetèrent sur la mer Noire, et partagèrent inégalement les profits avec les Grecs; mais, peu à peu, les trois premiers restèrent seuls; puis, quand la puissance des Pisans s'éclipsa, au xii<sup>e</sup> siècle, Venise et Gênes seules demeurèrent en présence. Les révolutions de 1204 et 1261 (l'une en renversant le trône grec à Constanti-

nople, pour y substituer un empire latin, l'autre en rétablissant ce trône déchu sans en rétablir la puissance) achevèrent, en quelque sorte, de ravir aux Grecs l'usage commercial de leur mer, et les deux républiques italiennes monopolisèrent à elles deux l'exploitation des vastes contrées au nord de l'Euxin. Elles ne devaient pas tarder à tenter de s'exclure l'une et l'autre; et déjà, au moment où nous sommes parvenus, leur rivalité avait éclaté par une première lutte (la guerre de Caffa, 1349-1356, prélude de la guerre de Chiozza). Mais nous n'avons pas à suivre ces événements. Ce qu'il est essentiel pour nous de bien saisir, c'est que Grégoras comprend à merveille que les habitants du pays (*ἐγχώριοι*) ne faisaient que livrer, que fournir (*χορηγεῖν*) leurs produits agricoles à des étrangers qui les extrayaient de chez eux comme l'on extrait le métal (*μεταλλεύω*) de la mine, en quantités (*πλεῖστος*) incalculables, ou dont au moins ils se gardaient de signaler le chiffre (*ἄσημος*).

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(250) *Πηγεσιμάλλων*. Ce mot poétique se trouve pourtant parfois en prose, et même ailleurs que chez notre historien. Théodore Hyrtacène l'emploie dans sa seconde lettre. — Le radical *πηγ...* du premier élément est le même que celui de *πηγνυμι*, et il est superflu de réfuter les autres étymologies. *Πηγεσιμάλλος* signifie, de cette façon, à la toison compacte, c'est-à-dire, où semble pouvoir se prendre l'objet qu'on y mettra. On sait que, pour quelques grammairiens anciens, ce mot voulait dire à la toison noire. Ce n'était, au reste, pas l'opinion de tous; et certainement ce n'était pas non plus celle de Grégoras, qui, parmi les animaux à fourrure qu'il indique sans les dénommer, n'a pu manquer de comprendre l'hermine, plus célèbre encore peut-être et plus recherchée au moyen âge que de nos jours [à moins qu'on ne dise qu'il ait eu surtout en vue la martre zibeline (*sobol* des Russes), qui est noire, et dont la couleur a tant frappé certains consommateurs, qu'en Angleterre, par exemple, le nom de l'animal (*sable*) a pris la signification de *noir*; mais il n'y aurait là qu'une subtilité ingénieuse.]

(251) *Σισύραι*. Ce mot, toujours traduit par *sayon*, couverture grossière, sans doute à cause du vers d'Aristophane (*Nuées*, 4), *Ἐν πέντε σισύραις ἐγχεκορδυλημένος*, veut évidemment dire ici *peau*, et non « objet quelconque « confectionné avec la peau; » bien entendu que nous entendons parler de la peau toujours garnie de ses poils. C'est donc un sens nouveau qu'il faut

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

porter au dictionnaire. Toutefois, ce sens nouveau n'a pas été imaginé par Grégoras. S'il est vrai qu'il n'en existe point d'exemples, il n'en doit pas moins avoir été assez réel pour que nous devions ainsi rédiger désormais l'article *Σισύρα* : « 1° peau avec son poil ; 2° habit, tapis ou couverture confectionnés avec des peaux ayant le poil en dehors. » Il dut y avoir beaucoup de cas où les deux sens se confondaient, principalement pour l'habillement. Il importe peu qu'on traduise *σιουροφόρος* (le mot existe) par *portant sayon* ou *peaux ayant leur poil*. On dit d'un homme, en Bretagne, qu'il porte une *peau de bique*, une *peau de loup*, quand il a un surtout dont l'une ou l'autre de ces sortes de peaux a fourni la matière ; et un petit tapis de pied de bureau, un saut de lit reçoivent souvent le même nom en langage familier. Ce n'est pas tout : en ajoutant aux significations, il y a aussi à y retrancher, 1° peut-être en ceci, que la *σίσυρα* aurait aussi été un simple tissu de poil sans poil apparent [et certes, quand on lit dans Hérodote, en parlant de la loutre, du castor et d'autres animaux *τραγοπρόσωπα* (c'est ainsi que nous lisons pour *τετραγωνοπρόσωπα*), *τῶν τὰ δέρματα περι τὰς σισύρας περιβάλλεται*, IV, 108), il est permis de l'entendre ainsi, et de joindre ce troisième sens, abusif peut-être, à ceux qui précèdent] ; 2° certainement en ce que la *σισύρα* n'est ni faite de peau de chèvre exclusivement, ni de peau de mouton grossière ou commune. Comment, en effet, l'imaginer, en présence de ces peaux de martre, de renard bleu, d'hermine, auxquelles a surtout pensé Grégoras ? Évidemment l'erreur provient de ce qu'il y a (et surtout de ce qu'il y eut dans les temps primitifs) plus de vilaines fourrures que de belles, et de ce que, généralement, les habits de poil, une fois mouillés ou peu soignés, semblent se hérissier et prennent quelque chose d'un peu sauvage. — Cherchons à présent des indices de *σισύρα* dans le sens que nous signalons ici (indépendamment de la nature des choses, qui nous montre l'usage des peaux avec le poil en dehors ayant précédé celui des habits de peaux) : 1° dans l'*έντε σισύραις έγκορυλλημένος* des *Νυέες*, *έντε σισύραις* nous semble une expression faite, une locution proverbiale, comme *en quatre bateaux*, à *triple carillon*, etc. Dans cette hypothèse d'où viendrait le proverbe ? Probablement ces hommes agrestes qui marchaient vêtus de peaux, ne sachant d'abord ce que c'était qu'un vêtement à manches et à jambes, s'enveloppaient et bras et cuisses séparément, dans quatre pièces de peaux, tandis qu'ils en nouaient une cinquième autour du corps. Un homme complètement couvert, un homme auquel on pouvait dire : « te voilà équipé

au grand complet ! » était donc *ἐν πέντε σισύραις*, et le mot a dû rester pour dire *beaucoup, autant que possible*. 2° Le scholiaste de Théocrite dit que *σι-συρλίνα*, de son temps, signifie ce qu'autrefois a signifié *σισύραι* (*σισύραι* dans notre second sens). Fort bien ! mais *σισύραι* eut donc un autre sens que celui dont nous parle le scholiaste ; cet autre sens c'est le nôtre. *Σισυρλίνα*, d'ailleurs, suppose l'adjectif *σισυρινός* ; et, pour que *σισυρινός* ait signifié « fait de peaux non rases, » il faut bien que *σισύρα* aussi ait signifié « peaux « non rases, » à la même époque. Or à quelle époque remonte *σισυρινός* ? Nous n'avons, il est vrai, aucun exemple de ce mot sous sa forme propre ; mais *σίσυρνα* et *σίσυρνον*, qu'on prétend synonymes de *σισύραι* [ et qui nous sont donnés tous deux par Hézychius, le premier par Ammien Marcellin (XVI, 5) : « Non e plumis exurgens, . . . sed ex tapete et *σισύρα*, quàm vulgaris « simplicitas *sisurnam* appellat, » ] ne peuvent être que *σισυρινά* et *σισυρινόν* syncopés et pris substantivement : or *σισυρνοῦται* se trouve déjà dans Lycophron, et *σισυρνώδη* dans Sophocle, *Mys. V* (voyez *Lex. Sophocleum*). Concluons donc que, dès ce temps au moins, *σισύρα* était la dépouille non rase, et *σίσυρνα*, *σίσυρνον* ce que l'on en faisait, sayon, tapis, manteau, couverture, ou tout autre objet à surface velue de quelque étendue. Un autre mot, *σίσυρμα*, que mentionne le Grand Étymologiste, et qu'il explique par τὸ ἐκ κερκιδίων (lisez *κροκιδίων*) *ραπιόμενον ἀπεγχώνιον* (lisez *ἀμπέχονον*), se réfère aussi de loin à *σισύρα* comme *peau non rase* ; car *κροκίς* est un fil de laine qui paraît à la surface du tissu ; et, bien que cette explication ne fasse que mettre sur la voie (soit que l'on entende par *κροκίς* quelque chose d'analogue à la peluche, soit que l'on soupçonne autre chose), l'aspect *hispidé* reste toujours. — [ *N. B.* L'étymologie de *σισύρα* ou *σίσυς* (car on trouve aussi ce mot, qui, moins fréquent, est aussi légitime) est fort difficile à déterminer. On peut être tenté de la tirer de *σύρω*, en préposant le redoublement en *ι* ; car, pour dépouiller, pour écorcher l'animal, il faut tirer ; la *σισύρα* est ce que l'on tire, τὸ *σσυρμένον*. Mieux vaudrait encore pourtant penser à *ξύω* et *ξύρω*, bien qu'au premier abord cela semble en contradiction avec ce qui précède, et l'on expliquerait ainsi *σίσυς* comme *σισύρα*. Mais, la réalité, c'est que *σισύρα* ne vient point du grec. ]

(252) Διὰ πάσης ἄλλης πεμπόμεναι χ. καὶ πόλεως π. πορίζονται σφ. τὰ κέρδη. Les deux parties de l'assertion sont vraies, bien entendu que nous nous en tenons à l'ancien monde, et que nous restreignons *πάσης χώρας* à l'Europe,

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

à l'Asie antérieure, à l'Afrique septentrionale, si nous restreignons le pays berceau des fourrures à la Russie européenne; et, bien que les gains fussent principalement pour les intermédiaires, pour les trafiquants vénitiens et génois d'un côté, norvégiens et danois de l'autre, telle est pourtant la multitude des zibelines, des hermines, des isatis ou pestsis, des renards bleus, des écureuils, des petits-gris, des gloutons, des lièvres, des loutres, des castors, dans ces glaciales contrées, que le produit total donné aux chasseurs devait encore être considérable. Novgorod-la-Grande, d'une part, était le centre d'un commerce immense avec la Suède et la Livonie; de l'autre, les barques russes, les monoxyles dont Constantin Porphyrogénète décrit admirablement le voyage (*Adm. de l'emp.* § 9, p. 15, etc., édit. Meursius, 161), portaient à Kherson beaucoup d'articles, parmi lesquels indubitablement figuraient nombre de fourrures; et semblables voyages devaient avoir lieu sur le Don, même malgré l'occupation de ses villes par les Mongols. Enfin le grand-prince, et certainement, à son exemple, les princes inférieurs et les autres chefs, recevaient des tributs en nature (voy. l'*Hist. d'Oleg et d'Olga*), et, avides, comme ils le furent dès le x<sup>e</sup> siècle, des riches vêtements de soie et de pourpre, de perles, de vins grecs, de fruits méridionaux, ils exerçaient le commerce avec les marchands de la côte. Aussi la Russie passait-elle, dans tout le Nord, pour opulente et regorgeant de biens de toute espèce. [Cp. Adam, *Hist. eccl.* p. 19; Helm. *Chron. sl.* p. 3 et 4; Torfeus, *Hist. Norv.* II, p. 11 et 68; Sturleson, *Hist. reg. sept.* I, p. 274 et 449; Boyer, *Geog. Russ. ex script. sept.* dans les *Comm. Act. Petr.* p. 421.] Voyez aussi, sur l'immense consommation de fourrures qui se faisait, même dans les pays chauds, au moyen âge, Muratori, *Ant. it.*, II, p. 41.

(253) Ἐξ Ὠκεανοῦ γειτονοῦντος. Est-ce de la Baltique, est-ce de la mer Blanche ou de l'océan Glacial qu'il s'agit? Au point de vue de la science de l'auteur, peu importe, puisque certainement il ignorait non-seulement les noms, mais encore les positions de chacune de ces régions de l'Océan (la preuve en résulte de la façon dont il parle du gisement et des frontières de la Lithuanie, § 17). Au point de vue des objets mentionnés dans la suite de la phrase *Ἐηρευομένων ἰχθύων κτλ.* (voy. la note suivante), c'est plutôt de la mer Blanche et de l'océan Glacial; car c'est plutôt sur ces rivages reculés et solitaires que sur ceux de la Baltique qu'abondent les phoques, les lamentins, les dugongs et les morses (voy. la note suivante), bien que



la Baltique en nourrisse aussi, surtout dans ses parties septentrionales, c'est-à-dire sur les côtes des golfes de Finlande et de Bothnie.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(254) *Θηρευομένων*. Il ne faut pas ici chercher de subtilités pour justifier le mot *chasser*, alors qu'il s'agit de pêche; il ne faut pas dire, par exemple, que les animaux dont parle l'auteur étant ou des cétacés qu'on prend quand ils se montrent à la surface de l'eau, ou des amphibiens qui souvent s'étendent par bandes sur le rivage, des mammifères par conséquent, c'est bien la *chasse* qu'on leur donne, ce n'est pas une *pêche* qu'on exécute. Chasse et pêche se résolvent dans une idée commune, *capture*. *ἄγρα* et ses dérivés ont eu les deux sens (voy. *Thes.* éd. Didot, I, col. 449, 450, 451, etc.), non-seulement quand on parle de chasse et de pêche en même temps, ce qui permet de *supposer* que le deuxième sens n'arrive qu'entraîné par le premier, mais encore quand c'est uniquement de pêche qu'il est question. Ainsi *τὴν ἐπ' ὀσείροις καὶ ἰχθυοῖσιν ἄγραν μετιᾶσι* (Philon) tout aussi bien que *πολλῆς μὲν ἐνάλου, πολλῆς δὲ ὀρείου πολλὰκις ἄγρας* (Plutarque, *Adresse des animaux*). A proprement parler pourtant *ἄγρα* ne signifie que *chasse*, ou, pour parler plus exactement, *ἄγρα* en fait ne signifie que *chasse* quand il est employé absolument et que nulle idée annexe ne modifie cette signification fondamentale; mais, accompagné comme nous le voyons dans l'exemple ci-dessus et dans cent autres, il se dit de la pêche, et *ἀγρεύω* signifie *pêcher*, *ἀγρευτής*, *pêcheur*. Il n'est donc pas étonnant que *Θηρεύω*, dès qu'il est accompagné d'*ἰχθύς*, subisse la même transformation de sens : seulement les dictionnaires n'en parlaient pas, à plus forte raison n'en citait-on pas d'exemples. *Chasser* au propre, *courir après* au figuré, tels étaient les seuls sens fondamentaux (auxquels on peut joindre quelques nuances analogues, comme *guetter*, *tendre des embûches*, etc.). De même les *Θήρευσις*, *Θήρευμα*, *Θηρευτής*, -τήρ, -τωρ, -τρία, -τός, -σιμος et les dérivés de *Θηράω*. Pour *Θήρα* et *Θήρατρον* toutefois il faut faire une exception. Platon a dit *τῆς περὶ Θαλάσσιαν Θήρας*; et nous lisons *τὰ δίκτυα καὶ τὰ λοιπὰ Θήρατρα*, chez Élien, *H. des animaux*, XII, 16. Chez les peuples sémitiques, au contraire, *chasse* et *pêche*, se sont de très-bonne heure exprimées par un même mot : *רצ* veut dire *chasser* et *pêcher*; et si Antiochus *Sidète* n'était qu'un ami de la chasse et non de la pêche, *Sidon*, en revanche, ne peut avoir dû son nom qu'à l'abondante pêche qui s'y faisait de poissons, de crustacés et de mollusques, moins encore pour l'alimentation que pour les teintures. Et qui sait s'il ne faut pas reconnaître

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

une influence orientale dans la modification qu'éprouva en Grèce le sens des mots voués en quelque sorte à la chasse? Pour *ἄγρα* ou ses dérivés (si l'on en excepte Théocrite), ce sont deux Orientaux, Josèphe et Philon, qui les premiers l'appliquent à la pêche; Pausanias, Lucien, Plutarque, Alciphron, Ésope ne viennent que plus tard. Si *περὶ Θαλατταν Θήρα* se lit plus tôt chez Platon, qu'on se rappelle que c'est au moment où les relations d'Athènes avec l'Égypte, Cypre et la Syrie se multiplient de jour en jour.

(255) *ἰχθύων*. De quels poissons veut donc parler ici notre historien? L'énigme n'est certes pas facile à deviner. Essayons pourtant. D'abord, il ne peut être question de poissons qu'on trouve dans les mers du midi de l'ancien monde, puisque par *Ἰκεανῶ* et surtout *Ἰκ. γειτονοῦντος* on exclut la Méditerranée et ses dépendances, l'Atlantique au moins jusqu'au 50° degré de latitude, la mer Caspienne aussi, peut-être, et à coup sûr les golfes Persique et Arabique avec ce qui était connu de la mer des Indes. Le même mot *Ἰκεανῶ* exclut aussi les poissons d'eau douce. Ainsi voilà les sterlets et bien d'autres mis pareillement hors de cause. Puis, nouvelle élimination, *ἔστιν ἂν τῶν ὀσίων* nous force encore de laisser de côté tout l'embranchement des chondroptérygiens, surtout après que la nécessité de nous restreindre aux habitants de l'Océan nous a ravi la famille des acipensers, dont les plaques osseuses auraient pu nous laisser quelques espérances. Mais ce mot de chondroptérygiens nous amène à nous demander si les malacoptérygiens, si les acanthoptérygiens eux-mêmes sont bien propres à remplir les conditions du programme, en d'autres termes, si ce sont des arêtes que Grégoras appelle ici des os; et il devient très-présumable que non, surtout lorsque, méditant ce qui suit, *τέρψιν χρειώδη τοῖς ἐνδόξοις*, on se demande de quel poisson les arêtes fournissent l'*utile dulci* aux heureux de ce monde (cp. la note suivante). Nous arrivons ainsi à penser qu'*ἰχθύων* ne doit pas plus s'entendre en sens strict, chez Grégoras, que chez tous les anciens et les auteurs du moyen âge (nous pourrions dire que chez la plupart des modernes jusqu'à ces derniers temps), et qu'il s'agit ou des cétacés qui sont au-dessus ou des crustacés et mollusques qui sont au-dessous des poissons. Mais bientôt nous repoussons tous les invertébrés [car ils n'offrent d'os que par exception (sauf chez les mollusques à coquille, dont certes ce n'est pas la coquille que Grégoras nomme ici *ὀσίου*), et ces os, même l'os de sèche, ne conviennent pas au reste du passage]: c'est donc parmi les

cétacés qu'il faut chercher, en confrontant l'usage de leurs os avec le *τέρψιν χρειώδη κ.τ.λ.* Le cercle ainsi restreint arrive à ne plus comprendre, avec un peu de certitude, que le narval et le morse; nous ne déciderons pas entre eux, et même nous ne voyons pas pourquoi l'on n'admettrait pas que Grégoras a pu parler de l'un et de l'autre.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(256) *Ἔστιν ἃ τῶν ὀσίων τέρψιν χρειώδη παρέχονται σατράπαις καὶ ἄρχουσι καὶ βασιλεῦσι καὶ πᾶσι μικροῦ τοῖς ἐνδόξοις.* Toute cette périphrase se compose de termes vagues, si l'on en excepte le mot *ὀσίων*, et cependant c'est par elle seule que nous pouvons savoir à peu près de quels hôtes de l'océan Septentrional parle l'historien. *Τέρψιν χρειώδη* est-il *ἔστιν ὅτε τέρψιν*, *ἔστιν ὅτε χρεῖαν*, ou bien *τέρψιν ὃ ἅμα καὶ χρεῖαν* (l'agrément est-il toujours accompagné d'utilité, ou bien se trouve-t-il que tel emploi des os en question est utile et tel autre agréable)? *Τέρψιν* indique-t-il un jeu? Faut-il entendre tous les chefs tranchant du petit souverain, ou bien des chefs orientaux, ou bien des émirs turks? Et enfin pourquoi, après avoir restreint à des privilégiés, rois ou vice-rois, l'emploi en même temps utile et gracieux de ces os, détruire l'effet de la restriction, en faisant participer un public assez nombreux quoique distingué à la possession des objets en question? Pourquoi surtout monter de satrapes à empereur, pour redescendre d'empereur à simples grands, moindres sans doute que des satrapes? A notre avis, voici les réponses : 1° *Τέρψιν χρειώδη* implique surtout *τέρψιν ὃ ἅμα καὶ χρεῖαν*, mais suppose pourtant que d'autres n'auraient vu là que *τέρψιν* : l'auteur proteste contre l'insuffisance de la louange; il semble dire, « *τέρψιν*, d'accord, en bien des cas, mais souvent aussi quelque chose de mieux que *τέρψιν*, *τέρψιν χρειώδη*, *utile dulci.* » 2° *Τέρψιν* à lui seul indiquerait un jeu (et sans doute le jeu des échecs, si vanté, si fréquemment cité par les solennels Orientaux, ou un instrument de musique; mais Grégoras ne se contente pas d'indiquer ici un instrument de musique et un jeu, l'adjonction de *χρειώδη* le prouve de reste. 3° *Σατράπαις* est dit surtout des émirs turks, parce que tous les Byzantins de cette époque, en parlant de satrapes, songent surtout aux chefs des Turks, mais s'étend de soi-même à tous les chefs orientaux (ou censés orientaux, le khan mongol du Kaptchak, par exemple) et infidèles. 4° La fluctuation apparente des pensées, retraçant l'extension de l'usage que mentionne Grégoras, tient tout simplement à la chronologie et reproduit la marche suivie par la mode

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

[c'est-à-dire que, des émirs turks et orientaux, l'emploi utile et gracieux des os dont il s'agit passa aux chefs et princes chrétiens, à l'empereur lui-même, puis redescendit de là parmi les dignitaires, les courtisans et les riches]. — Ceci posé, de quelle substance osseuse, provenant de certains pays et de certains cétacés, a-t-on parlé à notre auteur? Nous ne voyons que l'ivoire qui ait pu donner lieu à la distinction faite ici. On connaît la terrible arme du narval, et le morse a des défenses qui attirent l'attention sur-le-champ; et cette arme, ces défenses, par ceci même qu'elles sont de l'ivoire, se distinguent bien mieux encore des autres os de l'un et de l'autre animal (donc *ἔσιν δὲ τῶν δολφῶν*); l'ivoire en est, dit-on, plus compacte et plus solide que celui des défenses de l'éléphant. Or, et poèmes et chroniques du moyen âge mentionnent souvent les luths d'os d'espadon, les échiquiers d'os d'espadon. C'en est assez pour *τέρψιν*; mais *χρειώδη* exige quelque chose de plus. Il nous faut découvrir quelques jolies et utiles bagatelles qui satisfassent à cette épithète évidemment ajoutée avec intention, et d'un prix assez haut pour n'être pas facilement accessibles. A coup sûr, il est aisé de concevoir vingt ustensiles tournés dont cet ivoire aura été la matière. Les anciens Bretons, par exemple, faisaient avec des défenses de morse des pommes d'épée (Solin, *Polyh.* 22); et c'est en défenses de morse (*dientes de roardo*) que les Groenlandais, au moyen âge, acquittaient le denier de saint Pierre. Toutefois, en réfléchissant aux emplois, aux transformations de l'ivoire, nous arrivons à penser qu'on pouvait en faire des turquoises. Les turquoises, malgré leur très-grande variété, se rangent sous deux groupes que nous appellerons, non pas *T. d'Orient* et *T. d'Occident*, non pas *T. de vieille roche* et *T. de nouvelle roche*, mais tout simplement *T. minérale* et *T. animale*. La première, qu'elle soit ou non la callaïte de Pline, porte dans la science les noms d'agafite et d'hydrargillète (alumine hydratée et phosphatée cuprifère). La deuxième, où l'on a voulu retrouver l'*ἀερίλουσα* de Pline le naturaliste, XXXVII, 37, ou *ἰασπιδίς ἀερίλων* de Dioscoride, V, 160, et qu'on appelle aujourd'hui odontolithe, est un phosphate de chaux et de fer. Certaines dents de mastodonte, celles à qui des circonstances peu connues encore ont donné une teinte azurée, en présentent des échantillons; et l'on a défini en conséquence cette turquoise *ivoire fossile bleu*; mais il est croyable, dit M. Brongniart (article *Turquoise*, dans le grand *Dict. des sc. nat.*), que des dents d'autres animaux (non fossiles sans doute) passent pour turquoises. Le *Dictionn. des sc. nat.* de Déterville allait plus loin et ne balançait pas à dire

que l'on fabrique des turquoises avec l'ivoire du morse. Il est de fait, d'ailleurs, qu'il est beaucoup de turquoises artificielles (indépendamment des mauvaises imitations faites au moyen de verres ou d'émaux que l'on colore). Ces turquoises animales artificielles peuvent être très-belles; et, quoique n'allant jamais à plus de moitié du prix des belles turquoises minérales, beaucoup d'entre elles ont une très-grande valeur dans le commerce. Les Orientaux, malgré l'ignorance qu'ils ont sur bien des points, mais que nous sommes trop portés à généraliser, ont toujours excellé dans certaines fabrications (les tapis, les aciers, la teinture en rouge en sont des exemples) : il est croyable qu'ils ont aussi excellé de bonne heure dans la transformation de l'ivoire en turquoises. La Mongolie, le Turkestan eurent probablement l'initiative de cette fabrication : l'ivoire fossile n'y manque pas. Plus tard, on dut en apporter des contrées plus septentrionales; et finalement, à mesure que les produits étaient demandés dans le Sud, de l'ivoire fossile on dut passer à l'ivoire fourni par les espèces actuellement subsistantes. Les relations commerciales étant fréquentes avec les nomades de ces contrées, que nous nommons aujourd'hui la Sibérie, Vologda, etc., et les éléphants, les rhinocéros manquant chez ceux-ci, naturellement ce fut l'ivoire des morses qu'ils envoyèrent, et incontestablement longtemps ils le firent sans dire si c'était ou non de l'ivoire fossile qu'ils transmettaient à leurs voisins du Sud. — Que cette marche de la fabrication et du commerce de la matière première soit d'une parfaite ou d'une médiocre exactitude, toujours est-il que les Turks, dont on ne conteste ni la primitive patrie ni l'ancien voisinage avec les Mongols, avaient et ont encore les turquoises dans une estime extraordinaire; que ce sont eux qui les ont fait connaître à l'Europe, aux Grecs aussi par conséquent, et que le nom même donné par les Européens modernes à cette variété de l'ivoire est là encore pour attester de quel peuple ils la tiennent [au cas même où l'on présumerait, ce qui peut être le vrai, que *turquoise* revient à « pierre persane » (témoin son nom arabe *feirouzedj*, *فَيْرُوزَجْ*)]. — Quant à l'agrément et à l'utilité, non-seulement la turquoise s'employait comme ornement, ainsi qu'aujourd'hui, mais encore on la portait en Orient à titre d'amulette et on lui attribuait des vertus médicinales. [Voyez entre autres Boèce de Boot, *Le parfait joaillier*, Lyon, 1644.] On en a fait autant de la *corne du narval*, qui passait pour la panacée universelle, et cela en Europe même, où on la suspendait dans des musées à des chaînes d'or, où deux branches de la maison de Baireuth en partagèrent

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

une avec autant de formalités que s'il se fût agi d'un bailliage (Spiess, *Archivische Nebenarbeiten*, I, p. 69), où un des princes de cette famille reçut une de ces cornes en paiement, dit-on, de 60,000 reichsthalers.

(257) Ἀφ' οὗ. La date à laquelle nous reporte Grégoras est celle de 988. La première introduction du christianisme en Russie remonte à 867 ou 866, selon qu'on voudra en faire honneur au patriarche Ignace ou à son prédécesseur Photius, sous le nom duquel on cite une lettre relative à cet objet. Nous ne voyons rien qui défende sérieusement d'adopter cette tradition; mais ce n'est point ici le lieu d'en discuter le mérite, et, du reste, la différence de date est bien peu de chose. On doit regarder comme un deuxième pas des Russes vers la foi chrétienne, et ce pas est très-grave, la conversion d'Olga, cette veuve d'Igor I<sup>er</sup>, qui fut régente pour son fils mineur Sviatoslaf I<sup>er</sup>, et qui, s'étant rendue à Constantinople en 955, abjura l'idolâtrie slave pour le culte chrétien, et eut pour parrain l'empereur Constantin Porphyrogénète. Mais les mots choisis par notre historien (voyez la note suivante) prouvent que c'est de la grande conversion, la conversion officielle, qu'il s'agit; et celle-ci fut postérieure de trente-trois ans.

(258) Τῇ εὐσεβεῖ προσεβρύη θρησκείᾳ καὶ τὸ θεῖον ἐδέξατο βάπτισμα. C'est ce mot de *προσεβρύη* et la mention du baptême qui nous déterminent à voir bien positivement ici la conversion officielle de 988. 1° La conversion, en effet, et le baptême eurent lieu en masse. De la part du peuple, ce fut, à ce qu'il paraît, un peu malgré la propension générale qui attachait les cœurs à la vieille croyance; et certainement ce fut sur l'ordre exprès et menaçant du grand-prince Vladimir I<sup>er</sup>. Les grands aussi firent comme leur souverain; mais le souverain avait commencé par délibérer avec eux, tant sur cette conversion que sur le choix de l'obédience; et il avait au moins autant souscrit à leur volonté que ceux-ci à la sienne. 2° La *Chronique de Nestor* donne, sur les pourparlers préliminaires, comme sur le baptême, les détails les plus curieux et les plus circonstanciés. La cérémonie définitive surtout fut éminemment pittoresque, sinon dramatique. Les fonts baptismaux furent les eaux mêmes du Dniépre, comme le Jourdain pour Jésus-Christ. Ce ne fut pas Vladimir seulement ou quelques-uns de ses grands qui descendirent dans le fleuve, ce fut toute une multitude, petits et grands, hommes et femmes, enfants et vieillards, esclaves et ingénus; les uns ayant

de l'eau jusqu'aux genoux, jusqu'à la poitrine, jusqu'au cou; les autres tenant les petits enfants au-dessus du liquide régénérateur. Ce ne fut ni à Kief ni aux environs de Kief qu'eut lieu cette inauguration, ce fut à Kherson, près de l'embouchure. Kherson venait d'être enlevé d'assaut aux Grecs par Vladimir; mais il promettait de le rendre (et il le rendit) en faveur de son mariage avec la princesse grecque Anne, sœur des empereurs de Constantinople. Peu de jours auparavant, les idoles avaient été, les unes brûlées, les autres brisées ou détruites, n'importe comment. Péroun avait été lié à une queue de cheval, flagellé, puis précipité dans le Dniépre. Tous ces épisodes, caprice de guerre du bouillant néophyte, ce mariage de la fille du Midi et de l'homme du Nord, ces myriades de têtes au-dessus des eaux, cette mise à néant des anciens dieux, composent un ensemble d'une barbarie grandiose non moins épique que les plus beaux tableaux d'Homère, et qui a dû longtemps rester dans l'imagination, non-seulement des convertis, mais aussi des convertisseurs. Un Titien n'y joindrait qu'une physionomie d'évêque grec fier de ce triomphe, tant sur le Varègue que sur Rome, et entrevoyant déjà que, pour être glorieux, il n'en sera pas moins lucratif.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(259) *Εἰς ἐπισκοπὰς διαφόρους κ.τ.λ.* Évidemment l'historien parle ici des évêchés (ou archevêchés) futurs, aussi bien que de ceux qui purent être érigés immédiatement. Évidemment ceux-ci ne purent être nombreux. Ainsi, par exemple, nous savons que Vladimir-sur-la-Kliazma ne devint épiscopale qu'en 1159, sous André I<sup>er</sup>, et de même pour beaucoup d'autres. Peut-être même est-ce comme pour réserver cette possibilité de modifier les circonscriptions diocésaines en multipliant, par conséquent, assez souvent en restreignant dans leur étendue, la surface territoriale commise à chaque évêque, que Grégoras a jeté le *καὶ μετῴους καὶ ἡττοῦς* après *διαφόρους*. Nous donnerons plus tard, page 319, un tableau officiel de ce que furent, vers 1292, et certainement avant 1299, les évêchés et archevêchés russes.

(260) *Ἀρχιερεῖα* (et un peu plus haut *ὁ ἄριστος... καθάπαξ ἀρχιερεῖς*). Il s'agit évidemment du chef suprême du clergé russe. Ce chef finit par être nommé patriarche (comme le métropolitain de Constantinople lui-même, nommé souvent *ἀρχιερεὺς* ou *ἀρχιερεύων*); mais auparavant il n'était que métropolitain [et encore ne savons-nous si à cette dénomination était adjoint le titre d'exarque et hypertime, ou simplement celui d'hypertime, ou

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

enfin de proèdre et hypertime (voyez note 268)]. Nous inclinons pour la dernière hypothèse, du moins en ce sens qu'un temps vint, antérieur à Grégoras, où l'archevêque de Kief fut dit *προεδρος και υπέρτιμος* [voy. un peu plus bas *την εκεί προεδριαν*, qui, seul, ne ferait pas preuve, puis, vers la fin du paragraphe (et note 268), *εις προεδριαν και θρόνον*, qui ne semblent plus tomber au hasard et pour donner de l'ampleur à la phrase, puis enfin cette circonstance, qu'au temps de Grégoras il y avait déjà près de deux cents ans que Kief n'était pas le seul archevêché de la Russie (Novgorod l'était depuis 1166), et qu'il avait fallu distinguer Kief par un titre additionnel; mais tout cela n'empêche pas que Kief n'ait d'abord été nommée que métropole, et même simple archevêché, car les Grecs faisaient une distinction entre métropolitain et archevêque]. *Ἀρχιερεύς* est un mot vague et qui s'emploie indifféremment pour tous ces titres : il n'indique point du tout, comme l'on pourrait s'y attendre, tel ou tel degré de la hiérarchie ecclésiastique spécialement, exclusivement, officiellement et toujours. Il y a plus, il n'est pas réservé aux rangs supérieurs à partir des archevêques, il s'emploie parfaitement pour désigner les évêques; et, entre autres exemples qu'il est possible d'en citer, Cantacuzène, IV, 3, et IV, 23, en use vingt fois peut-être pour désigner en même temps les archevêques et les évêques en masse. Un passage surtout enlève tous les doutes, c'est celui où l'on parle de la signature apposée par l'empereur, le patriarche et tous les évêques et archevêques, au recès du concile palamite de Constantinople, en 1352, *ὁν Πατριάρχης τε ὁ Κάλλιστος*, dit Cantacuzène, *μετὰ τῶν ἀρχιερέων ὑπογέγραφε, καὶ Βασιλεὺς πρὸ αὐτῶν ὁ Καντακουζηνός*; or ce recès ou *tome* a été publié par Combéfis, et les évêques y sont en majorité. Soupçonnerait-on que *ἀρχιερεύς* revient à *prélat* en général, et peut-être comprend les abbés de couvent? Probablement, cette généralisation du sens serait une erreur. Nous ne nous rappelons aucun exemple d'*ἀρχιερεύς* signifiant *abbé*; *ὁ πρῶτος* avec un génitif, ou *ὁ ἡγούμενος*, voilà les mots consacrés pour exprimer ce rang. Enfin on peut demander si *ἀρχιερεύς* ne pourrait pas signifier le patriarche d'Alexandrie. Il est possible que les Byzantins aient désigné ainsi parfois les patriarches d'Alexandrie, de Jérusalem, d'Antioche et le pape, mais le patriarche de Constantinople, nous n'en croyons rien.

(261) *Νῦν μὲν ἐκ τοῦ γένους ἐκείνου, νῦν δ' ἐκ τῶν τῆδε φύντων... ἀμοιβαδόν κ.τ.λ.* *Γένους ἐκείνου* désigne les Russes (comme, un peu plus bas, *ἐκεῖ*



la Russie), et τῆδε l'empire grec. Cette alternative fut consacrée et devint comme officielle sous Iziaslaf I<sup>er</sup> Iaroslavitch, qui régna de 1054 à 1078, et sous Rostislaf I<sup>er</sup> (Mstislavitch). Jusqu'au règne du premier, ce n'avait été en quelque sorte que le fait du hasard. Le patriarche de Constantinople aurait été bien aise, sans doute, et c'eût été un beau privilège pour l'empire de Constantinople, de voir toujours le siège primatial de la Russie occupé par un Grec; et le premier métropolitain de Russie, en effet, était un Grec nommé Théopempte (voy. la note suivante). Mais, en 1051, sous Iaroslaf I<sup>er</sup>, Hilarion, prêtre de l'église des Saints-Apôtres, fut élu à Berestof, sans que le patriarche de Constantinople se mêlât en rien de l'élection: nul doute, d'ailleurs, que ce choix ne fût selon le cœur du grand-prince, qui affectionnait singulièrement le séjour de Bérestof, et à qui probablement ses fréquentes haltes en ce lieu avaient fourni l'occasion de voir Hilarion. Il est clair, d'après cela, que, quand, sous le règne suivant, lors de l'élévation du Grec Georges au siège primatial, il fut stipulé que la nation russe et la nation grecque fourniraient alternativement le primat, il y eut là comme un compromis entre deux prétentions rivales: cette alternative satisfaisait en même temps à la nationalité russe et à la suprématie grecque; elle garantissait très-fortement la perpétuité de l'obéissance. Toutefois, il pouvait toujours rester incertain qui nommerait le métropolitain. Les patriarches grecs avaient toujours joui de ce privilège, excepté lors de l'élévation d'Hilarion à la primatie, quand Sviatoslaf II convoqua les évêques à Kief, et fit élire par eux le moine Clément, sans la participation de Constantinople. Constantinople prit sa revanche, en nommant Jean sans la participation d'aucun des princes russes, en 1164. Finalement, on convint que le choix désormais se ferait de concert, que l'empereur et le patriarche nommeraient comme par le passé, mais ne nommeraient plus sans le consentement du grand-prince. — Pour προεδρίαν, voy. note 268. — Quant à παραλλάξ, ce mot est traduit, dans le *Thesaurus* de H. Estienne (Didot), par *alternis*, *alternatim*; puis on allègue Hésychius, παραλλάξ, ἐνηλλαγμένως, παρελθών, sans avertir que c'est là un autre sens. Cet autre sens est le sens vrai; il a pour lui et l'étymologie et l'analogie de παραλλάττειν et παράλλαξις: c'est en déviant, en faisant angle (παραλλάξ καὶ οὐ κατὰ σιῶχον κείμεναι, dit Thucydide, II, 102, en parlant d'îles); c'est encore en changeant de ligne, de marche, de choix, en faisant route ailleurs. Passer d'un prélat russe à un prélat grec, c'est nommer παραλλάξ, peu importe qu'après le

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoire.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Grec on prenne d'autres Grecs ou que l'on revienne à un Russe : si l'on y revient, les choix se feront *ἀμοιβαδόν*; mais, tant qu'on ne dit pas *ἀμοιβαδόν*, on ne sait pas si les choix mettent alternativement un Russe et un Grec sur le siège primatial. Qu'on ne croie donc pas *παραλλάξ* synonyme d'*ἀμοιβαδόν*; il y a entre eux la même différence qu'entre *varier* et *alterner*. Qu'on ne dise pas même que Grégoras, pour bien écrire, aurait dû mettre *παραλλάξ* avant *ἀμοιβαδόν*, puisque *ἀμοιβαδόν* ajoute à l'idée. Nous disons parfaitement en français *l'alternative dans la variation*.

(262) *Καὶ ἵνα τῶν μέσῳ παρέλθῳ*. Il paraît que le premier métropolitain (car Alexis, le célèbre inventeur de l'alphabet slavon, ne fut qu'évêque), ce fut le Grec Théopempte, qui vécut, en grande partie, sous Iaroslaf I<sup>er</sup>, et mourut en 1051. Ses successeurs principaux furent le Russe Hilarion, le Grec Georges, lors de l'élection duquel il fut décidé en principe que les Russes et les Grecs alterneraient pour la métropole de Kief; les Grecs Nicolas et Nicéphore, qui vivaient sous les fils d'Iaroslaf; le Grec Michel et le Russe Clément, nommé sous Iziaslaf II (Mstislavitch); le Grec Constantin et le Russe Fédor, tous deux élus par Constantinople, le premier à la demande d'Iouri I<sup>er</sup>, le second sur le vœu de Rostislaf I<sup>er</sup> (en 1160), tous deux, quoique rivaux, s'accordant à regarder comme illégale l'intronisation de Clément (voy. note 261); le Grec Jean, nommé successeur de Fédor, mais sans que Clément cessât d'être le titulaire russe du siège vacant (1163); un second Constantin et un second Nicéphore (contemporain de Vsévolod le Grand, qui régna de 1176 à 1212), puis enfin Cyrille (1248-1280), Maxime et Pierre, sur lesquels nous reviendrons plus bas (notes 275, 278 et 295).

(263) *Πρὸ ἐτῶν ἤδη συχῶν κ.τ.λ.* Il y avait de cela quatre-vingt-deux ans au moins, au moment où Grégoras écrivait ce passage (en 1359 probablement), puisque c'est en 1277 que Théognoste revint de Constantinople, apportant la nouvelle que Michel VIII et Veccus (l'empereur et le patriarche) poussaient de toutes leurs forces à l'absorption de l'Église grecque dans l'Église latine : comparez note 278.

(264) *Ναζιραίων* (ou *Ναζηραίων*). Ce mot, défini par Hésychius ὁ *ἑρῶ κεχωρισμένος. . . . ὁ μοναχός* (cp. le *Lex. ms.* de Cyrille dans Ducange), vient du mot hébreu נִזְרָא, qui n'est lui-même qu'une forme de נִזְרָא, usité aux voix niphil et hiphil, et qui présente, à la première, entre autres sens

celui de *s'isoler* (*χωρίζεσθαι*). Le chapitre vi des *Nombres* décrit la vie et les mœurs des Naziréens (Nazaræi dans la Vulgate). L'Église reçut d'assez bonne heure ce mot dans son vocabulaire, car déjà on lit dans S. Grégoire (*Discours au conc. de Const.*) *Χαίρετε Ναζηραίων χοροστάσιαι, ψαλμωδιῶν ἀρμονίαι, σιλόσεις πάννουχοι κτλ.*, et V, 5. Sulpice Sévère l'emploie, p. 473. Mais c'est surtout chez les Byzantins qu'il devient fréquent. Théodore Stud., en parlant de Constantin Copronyme (*Discours sur Platon*), s'écrie *ὁ τοῦ μοναδικοῦ τάγματος πικρὸς διώκτης, δε τίνα μὲν τῶν καθ' ἡμᾶς Ναζηραίων οὐκ ἐξεφάνισεν. . . .*; Dans le *Timarion*, VI (p. 174), une solennité religieuse dure trois jours, *πολλῶν* (μὲν probablement doit être intercalé) *ιερέων, πολλῶν δὲ Ναζηραίων ὑπὸ δύο χρόοις διαιρουμένων*. De même Nicéphore de Cos, dans son *Abrégé*; Anne Comnène, XV, p. 491; Georges Acropolite, 42; J. Caméniôte, *Ruine de Th.* 23; Cantacuzène, II, 16 et 39; Chalcondylas, p. 23, 67, 87.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(265) *Κυήσον*. On reconnaît facilement ici le nom de *Kief* ou *Küef*, la ville de Kief (voy. *Chronique de Nestor*), dont la transcription est même plus fidèle que ne l'annoncerait *ούτωσί πως*, un peu plus bas, puisque les deux *ii* du russe primitif sont représentés par *υη*, et que la consonne finale *в* ne se prononce *f* qu'au nominatif, mais correspond au *v* français, au *β* grec, aux autres cas. On retrouve la même orthographe, aux deux *i* près, dans le *Κύεσον* de la sixième notice des évêchés et archevêchés de l'Église grecque (et comp. note 277). L'orthographe polonaise du même mot *Kiïow* ou, en supprimant un *i*, *Kiow*, est représentée par *Κίωβα*. Constantin Porphyrogénète (*Adm. de l'Emp.* I 9) écrit tantôt et plus souvent *Κίασον* (on lit même une fois *ἀπὸ τὸν Κίασον*, comme l'écriraient des Grecs modernes), tantôt *Κιόβαβα* [*καὶ ἐπισυνάγονται ἐπὶ τὸ κασίρον τὸ Κιόβαβα τὸ ἐπονομαζόμενον Σαμβατάς* (за водою? ce qui serait *derrière l'eau*, c'est-à-dire « au delà du fleuve, » « à l'ouest du Dniépre »)]. *Κίωβα* est l'appellation usuelle chez les Grecs actuels.

(266) *Πρὸ βραχέος*. Il ne s'écoula, en effet, que de seize à dix-sept ans entre la première invasion des Mongols (1223), signalée principalement par la bataille de la Kalkha en 1224, et la prise de Kief en 1240.

(267) *Σκυθῶν τῶν βορριοτέρων*. On avait jadis donné ce nom aux Russes eux-mêmes, témoin Nicétas Choniote, qui (dans *Man. Comn.* IV, 2) écrit, en parlant de Halitch ou Galitch, *Ἔσι δὲ ἡ Γάλιτζα μία τῶν παρὰ τοῖς Ῥῶς*

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

τοπαρχιῶν οὐς καὶ Σκύθας Ὑπερβορέους Φασίν. Mais, depuis la grande invasion de l'Europe par les Mongols, sous les ordres de Toutchi, en 1223, et de Batou en 1237, c'est exclusivement aux hordes mongoles ou à des barbares leurs sujets, leurs auxiliaires ou leurs successeurs, que fut réservée par les bons écrivains l'appellation de Scythes. Pachymère, Cantacuzène, Grégoras, Ducas, Manuel Paléologue, et même Phrantzès, doivent être ainsi entendus. Voyez surtout, dans Cantacuzène, les cent vingt mille envahisseurs (ἐκ τῶν Σκυθῶν δυοκαίδεκα μυριάδες) de la Thrace, sous Tétakh et Toglou Torgan (I, 39), les débats des Génois avec les Scythes aux bords du Don (IV, 26), d'où, en 1352, la guerre de Caffa [οἱ Σκύθαι... ἐπεσφράτευσαν Καφῆ, ἡ Λατίνων τῶν ἐκ Γεννούας Φρούριόν ἐστὶ τοῖς παραλοῖς τῆς Σκυθίας κατοκισμένον], et la mention de la Scythie hyperboréenne, comme le lieu d'où vint sévir à Constantinople la fameuse peste de 1347, 8 et 9 (IV, 8), qui pourrait fort bien avoir été apportée par les navires de commerce. Dans tous ces passages il s'agit des Mongols du Kaptchak. Il en est un autre (IV, 39) plus curieux [et dont il est étonnant que M. de Hammer, dans son *Hist. de l'emp. ottoman*, liv. IV et V, n'ait fait aucun usage, ce qui laisse dans l'ombre les premières expéditions des Osmanlis vers Angourieh et le Kisil-Irmak], Ὑπὸ δὲ τὸν αὐτὸν χρόνον καὶ Σουλιμὰν ὁ τοῦ Ὁρχάνη ἐπεσφράτευσε Γαλάταις, μεγάλῃ σφρατοπέδῳ ὑπὸ τῶν ἐώων Σκυθῶν κατεχομένοις καὶ, ἐξεπολιόρησε κατὰ τὸ θέρους ἐκεῖνο δύο πόλεις τὰς ἐπιφανεστέρας παρ' αὐτοῦς, Ἄγκυραν καὶ Κράτειαν [ou plutôt Κοτύαιον, Koutaïeh; car qui connaît Cratée?]. Les Scythes d'Orient dont il est question ici sont, nous ne dirons pas les Mongols de la Perse, mais des bandes, les unes mongoles, les autres tatars, ce qui peut signifier également des familles turques ou des familles mongoles répandues çà et là dans la moitié orientale de l'Asie Mineure non comprise dans la Karamanie. Ala-eddin, fils et successeur d'Iakchi-beg, trouva là, comme auxiliaires pour combattre Mourad I<sup>er</sup>, des Torgnouds (on reconnaît les Torgottes), des Teberrouk, des Sangar, des Khizrbeg, des Berasaï, des Tchaghazen, des Safa, des Tastagha (voy. Idris, f. 173, et Bechri, f. 69) [indépendamment des Varsaks, que Sead-eddin donne comme de race russe]. — Ἐρημία κατὰ τὴν παροιμίαν Σκυθῶν. L'allusion au proverbe ἐρημία Σκυθῶν est très-fréquente chez les Grecs et très-ancienne. Aristophane (*Ach.* 704) a dit τῇ Σκυθῶν ἐρημίᾳ; et déjà le second vers du *Prométhée dans les fers* d'Eschyle, Σκυθῶν ἐς οἶμον, ἄβατον εἰς ἐρημίαν, offrait les deux mots. Ce vers a-t-il été l'origine du proverbe? Nous en doutons;

mais, quoi qu'il en soit, c'est toujours une antiquité assez haute. Cp. note 232. Sur le proverbe même, voir Érasme.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(268) Προεδρίαν και Θρόνον est absolument comme προεδρεύοντα Θρόνον. C'est encore un de ces exemples où l'on voit l'idée complexe unique se scinder en deux éléments censés égaux, et que réunit και (voyez note 5). Certains sièges avaient la qualification de proédrie [ainsi, dans la notice des hypertimes, le métropolitain de Cappadoce est υπέρτιμος τῶν υπερτίμων και ἑξαρχος, celui d'Éphèse υπέρτιμος και ἑξαρχος, celui d'Héraclée πρόεδρος τῶν υπερτίμων και ἑξαρχος]; et, au reste, ce titre de πρόεδρος se trouve devant le nom de dignité de beaucoup de dignitaires, joint à l'aide de και. Ainsi, par exemple, dans le troisième tableau du manuscrit 79 de la *Bibl. Coisliana* (p. 79), reproduit en tête des *Cérém. de la cour de Byzance*, édit. de Reiske, in-fol., à droite et à gauche de l'empereur Nicéphore Botoniate se lit : Ὁ πρόεδρος και ἐπὶ τοῦ κανικλείου, ὁ πρωτοπρόεδρος και πρωτοβεστιάριος, ὁ πρόεδρος και δεκανός, ὁ πρόεδρος και μέγας πριμιμκήριος.

(269) Τῆς καθολικῆς ἐπισκόπου Ῥωσίας. Évêque n'est donc pas pris ici dans le sens strict; car, dès l'origine, ou peu s'en faut, c'est un archevêque que posséda Kief (voy. note 262), et même il y eut un archevêque à Novgorod la Grande, depuis 1166, et il y en avait un en Lithuanie dès Andronic III (en 1291-92). — Pour καθολικῆς, voyez plus bas, notes 281 (p. 289), 321 (p. 308), 342 (p. 318), 344 (p. 320) 384 (p. 332, 333), et p. 343, 344.

(270) Τῶν Ῥώσ. C'est presque toujours ainsi que les Byzantins (Constantin Porph., Cant., Chalcond., Pachymère) écrivent le nom des Russes, ne différant que par l'accent, aigu suivant les uns, circonflexe selon les autres. Cp. note 246. Nous ne nous rappelons qu'un passage où le mot est décliné, c'est dans la suscription de la lettre du sulthan Nacir-eddin Haçan à Cantacuzène (Cant. I, 14) : l'empereur y est qualifié de souverain des Russes, Ῥώσων.

(271) Εἰς τρεῖς πού και τέτταρας ἔφθη διαιρεθὲν τὰς ἀρχάς και ἡγεμονίας ἐκ πολλοῦ. En Russie, en effet, ainsi que partout, régnait la fatale habitude de démembrer la totalité de l'empire en petites principautés, dont les titulaires cependant n'étaient que princes et, en droit, reconnaissaient pour chef unique le grand-prince, ce dernier étant, en droit aussi, l'aîné de la famille. De là les trois grands morcellements, à la mort de Sviatoslaf I<sup>er</sup>,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

en 973, de Vladimir I<sup>er</sup>, en 1015, d'Iaroslaf I<sup>er</sup>, en 1054, puis quantité de divisions et subdivisions ultérieures. Mais est-ce à ces fractionnements si anciens que fait allusion l'*ἐκ πολλοῦ*? Nous ne le pensons pas, même abstraction faite de *τρεις σου και τέτταρας*. Très-probablement, et la date et la division indiquée se rapportent à la seconde moitié du XII<sup>e</sup> siècle, aux commencements officiels du grand schisme politique, quand Iouri I<sup>er</sup> mourut, et qu'André I<sup>er</sup>, se saisissant du pouvoir à sa place, prit le titre de grand-prince (non de prince) à Souzdal, Iziaslav III l'ayant de même à Kief. On put alors compter quatre États principaux, Souzdal, Kief, Halitch, Polotsk, auxquels correspondaient assez les quatre noms de Grande Russie, Russie Blanche, Russie Rouge, Russie Noire. Il y en avait bien d'autres encore, sans compter Novgorod-la-Grande; mais ceux-ci, pour un étranger qui recevait des renseignements plutôt sur le sud et sur les faits capitaux que sur des contrées si septentrionales et sur des détails, pouvaient fort bien passer inaperçus. L'on a vu un peu plus haut que Kief cessa en fait de compter comme principauté en 1241; Halitch, après la mort de Lvof (Léon II), le dernier de la maison de Volodar, fut absorbée dans le royaume de Pologne; et Polotsk, conquise par Mingaïl, Polotsk, où s'éteignit la race de Rogniède, devint partie de la Lithuanie, qui petit à petit se substituait à elle. Il est vrai qu'alors les quatre principautés se réduisirent à deux; mais, comme, à mesure que les unes s'éteignaient, il en surgissait d'autres qui semblaient dans l'ombre auparavant, le chiffre *trois ou quatre* pouvait toujours se maintenir dans l'opinion de certaines personnes. Tver, par exemple, était indépendant depuis l'avènement (1272), ou, du moins, depuis la mort (1276) de Vasili I<sup>er</sup>; et l'on pouvait y joindre, soit Smolensk, soit cette même Novgorod, dont l'importance devint énorme à partir du XIII<sup>e</sup> siècle.

(272) *Ἐνια δ' ἐνιαχοῦ και σποράδην τῆς προτέρας ἔμειναν ἔτι κακίας ἐχόμενα*. Telles furent surtout les peuplades finnoises, que certainement Grégoras ne savait pas distinguer des Slaves purs, les Tchérémisses, les Tchouvaches, les Mouromes; et tels furent aussi, comme on va le voir, les Lithuaniens.

(273) *Τῆ τοῦ ἐνδὲς ἡγεμονία παροικοῦσα κ. σ. ο. ᾗ τὸ τῶν Λιτβῶν ὑπήκοον ἅπαν ὑπάρχει γένος*. Les domaines du grand-duc lithuanien, grâce à la conquête de la Podlésie, de Novogrodek, de Grodno et de Minsk, par Erdivil,

de Pinsk et de Tourof, par Skimond, touchait au mince territoire qui restait encore appartenant à Kief; et Ringold I<sup>er</sup>, grand-duc, avait souvent été en guerre avec les Kiéviens.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(274) Πυρσολατροῦν. Okkopirn ou Perkoun, leur dieu par excellence, était, dit-on, le dieu de la foudre ou la foudre personnifiée. (Voy. Naruscwicz, *Hist. naroda polskiego*, I, p. 386, etc. (Varsovie, 1824). Il définit Okkopirn *Bog piorunaiący*, et il dit entre autres choses curieuses sur la vénération dont jouissait parmi les Slaves ce dieu fulminant : « Włodzimierz « wprzódy, Nowogroda, potem całey Rusi, pan i jedynowładzca, obróciwszy « staranność swoie do potrzeb ściągających się do wiary, na gorach Kiiows- « kiema zamkowi bliskich bóżnice, ołtarze i inne rzeczy czci bałwanow « zwiczayne ustanowił, porobił świątnice : między wszystkimi atoli bóstwy « nayznakomitsze czci od niego, Bog pioruny ciskaiący pod imieniem Pio- « runa odbierot; a nie tylko sam księża, lecz i wszystek lud osobnemi. . . . « obrazami te piorunujące bostwo czcił i szanował; . . . . « cały posąga tułab « był z drzewa, głowa ze srebra a uszy ze złota. »

(275) Οὐκ οἶδα εἴτ' ἄλλοις πρότερον ἢ καθ' ἡμᾶς εἶτε μακρῶ τιμι κ.τ.λ. C'est en 1299, par conséquent soixante ans juste avant l'époque où Grégoras écrivait, qu'eut lieu cette translation de la résidence. C'est le patriarche Maxime qui s'y résolut : comparez note 295. — Πορρωτάτω κειμένη. La distance à vol d'oiseau de l'une à l'autre est d'au moins sept cent soixante-dix kilomètres.

(276) Τὴν ἡγεμονίαν ἀνὴρ εὐσεβῆς περιεζώννυτο. Il devrait s'agir ici du grand-prince André II Alexandrovitch, qui régna dix ans, de 1294 à 1304; mais *εὐσεβῆς* serait alors une singulière épithète; et *σεμνῶς τὴν ἀρχὴν διεκόσμηι* étonne un peu plus. A nos yeux, il n'est pas douteux que, ne prenant pas garde au grave anachronisme qui résulte de là, Grégoras ait voulu parler du premier grand-prince de Souzdal ou de la Russie Blanche, André I<sup>er</sup> Bogolioubski, dont le surnom, équivalant à *aimant Dieu*, implique bien l'idée de piété. Toutefois, nous pensons qu'il a fait à son insu un amalgame (comp. note 299) de deux grands-princes, tous deux fort pieux, André d'abord, puis Ivan I<sup>er</sup> Kalita, sous qui Théognoste vint fixer sa résidence à Moskou (voy. note 278) et qui, par ses dons magnifiques pour la réparation de Sainte-Sophie, avait bien quelque droit à voir vanter sa piété à Constantinople.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(277) *Μέγα... Βολοντίμοιρον*. L'emploi de *μέγα* comme faisant en quelque sorte partie du nom est rare et remarquable (comparez, au reste, note 298). On lit de même au féminin, dans la sixième liste des évêchés grecs, *Μεγάλη Βλαντίμιρις* ou *Βλαντίμοιρον*. Nous y retrouvons Vladimir sous l'une ou l'autre de ses formes (*Vladimir* et *Volodimir*). L'autre Vladimir est en Gallicie. Celle qui devient le refuge du patriarche, c'est Vladimir-de-Souzdal, dite aussi Vladimir-sur-la-Kliazma. Celle-ci était devenue évêché en 1159, et capitale de la principauté.

(278) *Θεόγνωστος*. Théognoste était natif de l'empire de Constantinople. Tout annonce qu'il méritait les deux épithètes que lui a données un peu plus haut notre historien, *συνετός* et *Φεοφιλής*. Venu fort jeune en Russie, il sut se faire distinguer du métropolitain Cyrille, qui l'envoya en ambassade à Constantinople en 1276. Quand l'élévation de Veccus au patriarcat semblait dire que l'Église grecque était à la veille de se fondre dans l'Église romaine, sa mission était d'agir ou du moins de protester contre la réunion. Il passa par Saraï, la capitale de la Horde, où, comme on sait, il y avait un évêché relevant de Kief. Il revint de Constantinople en 1277, n'apportant que de défavorables nouvelles sur l'objet qu'il avait été chargé d'étudier. Ce fut près de cinquante ans après ce retour, à la fin de 1326 ou plutôt en 1327 qu'il succéda comme patriarche au vénérable saint Pierre. C'est lui qui le premier des prélats russes fulmina l'interdiction sur toute une multitude [lorsque Ivan I<sup>er</sup>, pour forcer les Pskoviens à lui livrer Alexandre II, que les Mongols voulaient avoir en leurs mains, vint mettre le siège devant leur ville, en 1329]. Pendant ses douze dernières années, il eut pour vicaire le Russe Alexis, dont nous reparlerons plus bas (notes 334, 335, 339, 341). On comprend que son grand âge lui rendait un auxiliaire indispensable. Il mourut de la fameuse peste noire, en 1352, presque centenaire.

(279) *Ἡγεμονίας*. Ici *ἡγεμονία* n'est plus duché ou principauté comme § 15 (voy. note 271), mais commandement ou principat; et *τὰ τῆς ἡγεμονίας* gouverne *ἐκείνης τῆς γῆς*.

(280) *Προσίετο*. Il est permis de croire qu'il fit mieux qu'*acquiescer* et qu'il *provoqua*.

(281) *Τιμὴν ἑαυτῷ... ἡγούμενος*. Il avait bien raison, et c'était bien l'acte d'un sage politique. Déjà André Bogolioubski, en 1157, avait fait beaucoup



pour la gloire et la puissance de sa branche, en prenant, au lieu du titre de prince, celui de grand-prince, qui, si on le lui reconnaissait, le rendait l'égal du maître de Kief. L'amointrissement graduel de cet État, depuis le règne d'Iziaslaf III Davidovitch, sa réduction à la ville même, sous David Romanovitch, et enfin la prise, le sac de Kief, en 1240, sous Michel Vsévolodovitch, avaient sans cesse ajouté au prestige de l'État de Souzdal ou (comme on disait depuis 1172) de Vladimir; et finalement, au lieu de deux principats, il ne s'en trouvait plus qu'un, et le grand-prince de la Grande Russie pouvait avec certaine justesse s'intituler chef de tous les Russes, все-росский князь (*całey Rusi pan i jedynowładzca*, comme dit Naruscewicz, voy. note 274). Mais enfin, sous le rapport ecclésiastique, il voyait toujours ses sujets relever d'un sujet étranger, puisque successivement Kief fut au mongol Batou et au prince de Halitch, Daniel, et semblait devoir passer aux Lithuaniens (comme elle y passa en effet en 1320). Ce fut donc un coup de maître que cette translation du siège principal; ce fut le premier pas vers cette souveraineté spirituelle dont s'empara définitivement, en 1721, Pierre le Grand en remplaçant, au bout de vingt et un ans de siège vacant, le patriarcat par le saint synode, et que possèdent toujours les tout-puissants samoderjetses, ses successeurs.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(282) *Περιπέτεια*. Le mot s'entend facilement : C'est à peu près ce qu'en hautes théories politiques, dans l'histoire humanitaire, ou dans le tableau du développement de la vie zoologique sur notre globe, on nomme *évolution*; et *péripétie* ne le traduit pas mal, quoique, chez nous, *péripétie* fasse plus penser au théâtre que *περιπέτεια* chez les Grecs.

(283) *Ὡς ἀγγελόν τινα τῶν οὐρανίων ἄρτι καταπλάντα ἀντύγων*. Les Russes aiment beaucoup (et du reste c'est une propension commune à tous les Slaves) à se représenter les personnes chéries ou vénérées avec des traits qui les rapprochent des anges. M<sup>me</sup> de Krudner nommait l'empereur Alexandre l'*ange blanc du Nord* (par opposition, sans doute, à l'ange noir du Sud, à Napoléon, au *dæmonium meridianum*? et certes, en appelant ainsi son héros, cette romanesque livonienne ne s'écartait point des idées familières aux Moskovites. Nous connaissons une fort belle et grande médaille russe frappée en l'honneur du premier de ces princes (et sans doute ce n'est pas la seule). D'un côté, elle offre la tête de l'ainé des Pavlovitches, avec son nom et son

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

titre; de l'autre, on lit, en bas  $\kappa\omicron\eta\chi\eta\lambda\alpha\varsigma \nu \mu\alpha\gamma\alpha\eta\rho\omicron\gamma\epsilon\beta$  (*mort à Taganrog*), et tout autour  $\mu\alpha\theta \alpha\eta\iota\omicron\lambda\beta \nu \eta\beta\beta\epsilon\beta\epsilon\chi$ , c'est-à-dire, *notre ange dans les cieux*.

(284)  $\tau\eta\nu \iota\epsilon\rho\alpha\nu \dots \mu\upsilon\sigma\iota\lambda\alpha\gamma\omega\gamma\iota\alpha\nu \tau\epsilon\lambda\epsilon\iota\nu \tau\tilde{\omega} \Theta\epsilon\tilde{\omega}$ . *Μυσταγωγία*, chez les écrivains chrétiens, et surtout à mesure qu'on avance dans le Bas-Empire, veut dire habituellement le saint sacrifice de la messe. [On peut en aller chercher les exemples dans Ducange, et nous n'en ajouterons qu'un, du reste décisif autant que piquant (il est de Cantacuzène, I, 58):  $\tau\epsilon\lambda\epsilon\sigma\theta\epsilon\iota\sigma\eta\varsigma \delta\epsilon \tau\eta\varsigma \Theta\epsilon\iota\alpha\varsigma \mu\upsilon\sigma\iota\lambda\alpha\gamma\omega\gamma\iota\alpha\varsigma, \acute{\epsilon}\tau\iota \delta\epsilon \kappa\alpha\iota \tau\tilde{\omega}\nu \Upsilon\mu\omega\nu \acute{\epsilon}\sigma\pi\epsilon\rho\iota\nu\tilde{\omega}\nu$ . C'est bien la messe et vêpres qu'indique l'historien, et il n'y a pas lieu de s'y méprendre.] Toutefois, il peut se faire qu'il ait signifié quelquefois, sinon l'office en général, du moins l'office du saint sacrement, et plus particulièrement ce que l'on appelle le salut, la bénédiction; il est permis d'en concevoir au moins le soupçon, en présence de ce passage de Constantin Porphyrogénète,  $\kappa\alpha\iota \mu\epsilon\tau\grave{\alpha} \tau\eta\nu \Theta\epsilon\iota\alpha\nu \tau\eta\varsigma \acute{\epsilon}\sigma\pi\epsilon\rho\alpha\varsigma \mu\upsilon\sigma\iota\lambda\alpha\gamma\omega\gamma\iota\alpha\nu$  (II, 52 des *Cérém.*), qui a fait penser à Reiske qu'il pouvait s'agir d'une messe du soir. Ce détail, du reste, n'importe guère; car, ici, mieux vaut évidemment le sens restreint de *messe* que le sens général d'*office*. Mais peut-être le sens de messe est-il lui-même un peu trop large: *μυσταγωγία*, dans S. Jean Chrysostome, I, p. 652, est l'eucharistie ( $\eta \acute{\epsilon}\kappa \tau\tilde{\omega}\nu \omicron\upsilon\rho\alpha\nu\tilde{\omega}\nu \kappa\alpha\tau\epsilon\nu\epsilon\chi\theta\epsilon\iota\sigma\alpha \mu\upsilon\sigma\iota\lambda\alpha\gamma\omega\gamma\iota\alpha$ ); nous serions assez tenté de voir ici le moment de la consécration, et peut-être doit-on ainsi traduire dans plus d'un passage où l'on se contente d'écrire *messe*.

(285)  $\rho\eta\zeta$ . Ce mot ne peut manquer d'étonner un peu. Grégoras a dit  $\eta\gamma\epsilon\mu\tilde{\omega}\nu$  et dira  $\acute{\epsilon}\theta\nu\alpha\rho\chi\omicron\varsigma$ , mais pourquoi nous dire maintenant  $\rho\eta\zeta$ ? Subtilisera-t-on, en remarquant que *kniaz*<sup>i</sup> est le même mot au fond que *kuning* (d'où *kœnig*) et *khan*? Sans doute, et c'est aussi le même que l'anglais *knight*. Est-ce à dire que *knight* revienne à  $\rho\eta\zeta$ ? La réalité, c'est qu'il y a dans *kn* [qu'il vienne du slave  $\kappa\omicron\eta\beta$ , *cheval*, ou du samskrit कन्य (3<sup>e</sup> pers. कन्ते ou कन्ते), ou d'ailleurs encore] se reflétant dans l'all. *kennen*, l'idée de *pouvoir*, mais sans celle de souveraineté. Ce n'est pas le *kniaz*<sup>i</sup>, c'est le *velikū-kniaz*<sup>i</sup> qui était le souverain; et si *kniaz*<sup>i</sup> est rendu par  $\rho\eta\zeta$ , il fallait dire du souverain russe (comme l'anonyme de Banduri) *Méyas ρηξ* (cp. n. 298), réservant  $\rho\eta\zeta$  pour les princes de Pronsk, de Tver, de Riazan, de Mourom, etc. Il y a donc là, quoi que l'on allègue, confusion et nom appliqué de travers. Cependant, il est croyable que Grégoras, indépendamment d'un peu trop de désir de varier

ses termes et d'un peu de légèreté, a eu un motif pour laisser tomber de sa plume le mot *ῥήξ*; et ce motif est, nous le présumons, que le grand-prince de Lithuanie, Mindovg, et le prince Daniel de Halitch, s'étant fait couronner roi, l'un en 1251, l'autre en 1253, par un nonce du pape, et ce nom de *rex*, ayant eu certain retentissement parmi les Slaves de l'est, le grand-prince de la Russie Blanche n'était pas sans convoiter et sans s'entendre donner quelquefois par les siens le titre de *rex*, sans que jamais ce titre ait été officiel.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(286) *Τῷ βουλομένῳ τῆς γνώμης*. L'alliance de mots est à remarquer. *Τὸ βουλόμενον* pour la volition, le vœu, n'est pas rare. Euripide a dit (*Iphig. en Aul.* 33 et 1270) : *Τὸ βουλόμενον αὐτοῦ* et *τὰ θεῶν οὕτω βουλόμεν' ἔσται*; et il y a surtout bon nombre d'exemples sans génitif régime. Ce qui caractérise la forme que nous examinons ici, c'est que le régime de *βουλομένῳ* n'est point une personne, mais une faculté de l'âme, ou, si l'on veut, la *pensée* en général. Josèphe a dit de même (*Ant. jud.* XVIII, 1, 8) : *Τοῦ ἀνθρωπέλου τὸ βουλόμενον τῆς ὀρμῆς ἀφαιροῦνται*; seulement *βουλ....* ici n'est plus la volition, la volonté, mais la *volontariété*. [Du reste, *ὀρμῆς* est bien régime de *βουλόμενον*; c'est *ἀνθρωπέλου* qui est gouverné par *ἀφαιροῦνται*.]

(287) *Ἐς τὴν τοῦ βελτίονος μοῖραν*. Ce passage est certainement fort difficile à entendre, vu le vague des mots *τὸ βέλτιον*, *μοῖρα*, *ἐς*. Nous traduisons *vers le côté du bien* (c'est-à-dire « vers celui des deux côtés où gît le mieux »). Justifions ce sens. *Τὸ βέλτιον* ici n'est pas l'âme [sens très-élégant et très-rare, auquel préludait Ovide, « *parte tamen meliore mei*, » et que démontre le passage de Libanius, *Τὴν δὲ ψυχὴν βέλταμμαι καὶ περὶ τὸ βέλτιον ἐζημίωμαι*, IV, p. 142, sens, d'ailleurs, parfaitement de mise chez des philosophes et des théologiens]; il n'indique pas non plus l'Église, censée *τὸ βέλτιον* relativement à l'État, comme l'âme relativement au corps : c'est tout simplement *le bien*. Pourquoi le comparatif alors? D'abord le latin, le grec, le samskrit, etc., emploient fréquemment le comparatif pour le positif, ou, si l'on veut, pour le superlatif [*sæpius*, *ocys*, etc.], et cette réponse suffirait. Mais il y a mieux : ce comparatif provient d'une espèce d'euphémisme compliqué d'ellipse logique : deux partis s'offrant à vous, au lieu de penser que l'un est mauvais, que l'autre est bon, vous considérez le premier comme tolérable, comme bon, le deuxième comme meilleur, et *τὸ βέλτιον* se prononce naturellement au lieu de *τάγαθόν*. [C'est ainsi que

chez les néoplatoniciens, et chez d'autres qui ont plus ou moins participé de leur esprit, Dieu, qu'ils nomment parfois *τάγαθόν*, est plus fréquemment encore nommé *τὸ Κρεῖττον*.] Dans le cas particulier dont il est question ici, accepter tout simplement le patriarche, sans transports d'enthousiasme, sans démonstrations extraordinaires de vénération profonde, c'est bien; se livrer à ces démonstrations, à ces transports, c'est mieux encore, c'est *τὴν καλὴν ἐρίζειν ἔριν*. Quant à *μοῖρα*, ceci posé, on comprend bien que le mot signifie *côté, parti*. Et pour *ἐς*, qui pouvait embarrasser d'abord, lié à *τῷ βουλομένῳ*, *le veu, le penchant*, il se traduit dès lors par *vers*. [ Cp. au reste, un peu plus bas *αὐθόρμητοι... πρὸς τὸν τοῦ καλοῦ ζῆλον ἡγείροντο*.]

(288) *Τοὺς ἄλλους εἰ μὴ ἀλλήλων, ἀλλ' ἑαυτοῦ γε τοὺς ἄλλους καθάπαξ τὸ ἥτιον ἔχειν ἐφρόνει τε καὶ ἐλογίζετο ἕκαστος*. L'expression totale est assez embarrassée, parce que la pensée l'est aussi. C'est le développement d'*ἡρίζον ἔριν*, développement dont certes on pourrait se passer, et que, d'ailleurs, Grégoras va poursuivre encore dans *καὶ εἰ μὴ*, etc., jusqu'à *ἐλογίζετο ἕκαστος*. Voici, sous forme dramatique, la pensée qu'il exprime sous forme narrative : « Chacun se disait *tous me le cèdent*, je le présume, je le crois, réflexion « faite; » puis, en développant par négation : « Chacun se disait, non pas « *tous se surpassent les uns les autres*, mais *je surpasse tous les autres*, moi, je « le présume, je le crois, réflexion faite. »

(289) *Οὕτω φιλόθεον... τὸ ἔθνος ὑπῆρχεν ἐκεῖνο*. Il l'est encore, et c'est un des traits dominants du peuple russe, que cette dévotion profonde à ses saints, aux images et instruments du culte, à Dieu, au tsar enfin, comme représentant de Dieu.

(290) *Πλείστην παρείχε τὴν αἰδῶ τῷ τῆς Κωνσταντινουπόλεως Θεόνῳ*. Rien n'est plus vrai; et, comme le dit notre historien, cette vénération datait de haut, datait de l'origine même du christianisme chez les Russes. Il faut lire dans Banduri, *Imp. orientale*, II, *Animadv. in Constant. Porphyrog.* p. 112, le curieux document qui nous montre les nobles messagers russes parcourant diverses contrées pour examiner les cultes entre lesquels il s'agira de faire un choix, et voyant avec dédain les musulmans de Saraï, éprouvant quelque vénération à Rome, mais éblouis, éperdus, fascinés à Constantinople, en présence d'un cérémonial, d'une magnificence, d'un appareil prestigieux dont jamais ils n'avaient eu d'idée, princi-

palement en présence de ce qu'ils prenaient pour des apparitions d'anges descendant du ciel au moment de la consécration, pour obombrer de leurs ailes le tabernacle, et unir leurs chants à ceux des fidèles. Il n'est pas difficile de comprendre d'où venait cette erreur, dont le charlatanisme byzantin se garda de détromper les naïfs envoyés de Vladimir, mais que probablement il ne prévoyait pas. D'une part, les instructeurs chrétiens disaient à ces idolâtres, « Au moment de la consécration, le Christ lui-même descend sur l'autel, accompagné d'une légion d'anges; » et de l'autre, on voyait, à de grandes hauteurs, sous la principale coupole de Sainte-Sophie, de jeunes enfants de chœur aux aubes flottantes. De nos jours encore, il est de grandes églises, la cathédrale de Reims, par exemple, qui présentent un spectacle analogue : au retour d'une procession et à l'approche du saint édifice, des chantres entonnent, « Attollite portas, principes, vestras; » et des voix partant des combles répondent : « Et elevamini portæ æternales! »

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(291) *Μέχρι και ἐς τὴν Καντακουζηνου βασιλείαν κ.τ.λ.* Ici peut-être commence l'injustice de Grégoras. A diverses fois déjà les grands-princes russes avaient montré une déférence assez bornée au siège constantinopolitain. Les largesses dont il va être question, et où l'historien voit corruption et simonie, n'étaient sans doute pas les premières : la non-conversion d'Olgierd ne peut être prise pour un pas rétrograde; c'est seulement une occasion manquée, et la conservation du *status quo*, lorsqu'on pouvait faire un pas en avant.

(292) *Τὴν τε βασιλείαν ἡμοῦ και τὴν ἐκκλησίαν αὐτὸς ὡς μὴ ὄφελε τετυράννηκε.* L'emploi de *μὴ ὄφελε* [où il faut voir une exclamation (*quo pacto utinam non perrexisset!*) et non un simple imparfait (*quo non erat modo pergendum*)], au milieu d'une phrase affirmative, est assez rare. L'exclamation connue *ὡς δοκεῖς*, qui s'intercale de même si élégamment et si fréquemment dans une phrase positive, même en prose, peut aider à concevoir ce qui arrive ici avec le *μὴ ὄφελε*.

(293) *Αἱρέσεις πολυπλόκους.* Voyez plus haut, notes 7 et 37. Il dit *πολυπλόκους*, parce que, dans les doctrines palamitiques, il aperçoit à la fois l'omphalopsychisme, l'euchaïsme et le massilianisme.

(294) *Πατριάρχας οὐς αὐτοῦ τῇ κακοδοξίᾳ προσῆκε.* En effet, 1° au patriarche Jean Calécas ou Jean d'Apri, dépossédé, au commencement de 1347, par l'influence de la régente Anne de Savoie, Cantacuzène, au lieu de le rétablir,

substitua, sur l'élection des évêques et archevêques, Isidore, qui ne survécut pas plus d'un an; 2° il nomma lui-même, puis fit prévaloir, par un grand déploiement d'influence, il l'avoue, l'impétueux et impérieux Calliste; et 3° Calliste ayant refusé de sacrer Mathieu (le fils aîné de Cantacuzène), l'empereur le remplaça par l'archevêque d'Héraclée, Philothée, dont il sera question plus bas. [On devine assez que l'un et l'autre étaient palamites.] Toutefois, en cela, les événements ne se passèrent point complètement comme l'eût le mieux aimé Cantacuzène : le patriarche selon son cœur, c'eût été Palamas lui-même; et il faut, d'ailleurs, lui rendre cette justice, qu'en 1347 et 1352 il laissa les prélats électeurs agir librement (Cantac. IV, 3, 14<sup>o</sup> 37). La troisième fois pourtant il coopéra positivement, officiellement, à la nomination, en choisissant sur une liste de trois candidats, que lui remit la réunion des prélats.

(295) Οὐκ ἔχω λέγειν εἴτ' αὐτὸς πρῶτος τὴν τῆς μητροπόλεως ἐκείνης μεταθεσιν ὁ Θεόγностος οἴκοθεν πέπραχεν, εἴτε κ.τ.λ. Non, ce n'est pas Théognoste qui fut l'auteur de la translation; et ce mot même de *translation* au singulier est ambigu, est insuffisant. En effet, il y eut deux translations distinctes du siège primatial : la première de Kief à Vladimir-sur-la-Kliazma, en 1299, sous André II; la deuxième de Vladimir à Moskou, en 1328, sous Jean I<sup>er</sup>, dès le commencement de son règne, ou même, en 1326, sous Dmitri II. Pour la première translation, nul doute, elle fut opérée par le métropolitain Maxime, qui, voyant Kief sans cesse en proie à des incursions dont nul ne pouvait la défendre, et ne voulant être ni victime ni témoin de tant d'horreurs, l'abandonna enfin avec tout son clergé. Presque tout le reste de la population kiévienne se répandit dans d'autres villes de l'empire; et telle devint la nullité de l'ancienne capitale, malgré sa beauté, ses monuments et sa position, qu'on ignore quel descendant de Rourik la possédait alors, et que c'est par conjecture seulement qu'on la regarde comme ayant été comprise dans l'apanage d'un prince de Poroussié, vassal de Lvof (ou Léon) de Halitch. Quant à la seconde translation, on variera sur l'auteur en variant sur la date : si on la rapporte à 1328, c'est à Théognoste qu'il faut en faire honneur; si l'on se déclare pour 1326, il faudra l'attribuer au métropolitain Pierre, successeur de Maxime (car nous ne comptons pas l'intrus Géronte, 1305-1308) et prédécesseur de Théognoste. Voici le fait : Ivan Kalita, encore simple prince, posa, le 4 août 1326, sur la grande

place de Moskou, la première pierre de l'église de l'Assomption de la Vierge, et cela, sur les sollicitations de Pierre, qui lui disait, comme illuminé par l'esprit prophétique : « Si vous protégez mes vieux ans, si vous érigez ici « une église digne de Notre-Dame, vous deviendrez le plus illustre des princes, « et votre famille sera grande et célèbre; *mes os resteront dans cette ville, les « métropolitains viendront y fixer leur séjour. . . .* » (*Vie de S. Pierre*, par le métropolitain Cyprien, dans *Karamzine*, IV, p. 271 de la traduct. franç.) De plus, Pierre se construisit, de ses propres mains, un tombeau, où, quelques mois après, fut déposée sa dépouille; et Théognoste, son successeur, vint effectivement habiter Moskou, sinon à l'instant même, du moins très-peu de temps après l'avènement d'Ivan au grand-principat. En réalité, c'est lui qui nous semble devoir être regardé comme le premier qui ait séjourné à Moskou, et parce qu'il n'y eut de la part de Pierre qu'intentions et préparatifs, et parce qu'Ivan Kalita ne régnait pas encore en 1326 et 1327. On comprend que Grégoras ait pu être incertain, parce qu'il ignorait les deux translations (en effet, il ne nomme pas Moskou), et parce qu'il put entendre dire, tantôt « la translation s'est faite avant Théognoste » (celle de 1299, à Vladimir), tantôt « c'est sous Théognoste qu'a eu lieu la translation » (à Moskou, en 1328). Seulement, il est un peu singulier qu'il n'ait pas connu le nom de Maxime, Grec de nation, comme Théognoste (tandis que Pierre était Russe), et par lequel le siège primatial avait été tenu de 1280 (époque de la mort de S. Cyrille à Péréiaslavl-Zalevski) à 1305.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(296) *Καθεσληκότι*, le fait établi, comme nous disons le fait accompli. L'emploi de *καθεσληκός* ou *-σλής* en sens passif ou neutre, pour *statum et fixum est*, est connu, soit avec des substantifs, soit au neutre pluriel; de là *στέργειν τὰ καθεσληκότα, τῶν καθεσλήτων μεταβολή* dans Pausanias. Mais *καθεσληκός* neutre singulier et absolu, comme substantif, est beaucoup plus rare et doit être remarqué. Il n'a rien pourtant qui choque ou qui étonne; on le trouve même dans un sens extrêmement voisin (celui d'*habitude établie*, le *quod obtinuit* des Latins), dans Pausanias, VIII, 8, 5, et dans Thucydide, I, 76, qui, du reste, emploie le mot comme attribut d'une phrase subordonnée, et non comme purement et simplement substantif (*ἀεὶ καθεσλήτως τὸν ἥσσω ὑπὸ τοῦ δυνατωτέρου κατεργεσθαι*). [Toutefois, nous n'adoptons pas cette nuance pour le passage actuel, parce que, tout ignorant qu'est Grégoras de l'époque de la translation, il ne pouvait la supposer assez an-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

cienne pour nommer *coutume* ce qui n'était qu'un fait accompli : le choix du mot *πράγματι*, dans *ἐπεληλυθὼς τῷ πράγματι* qui suit un peu plus bas, achève de le démontrer.]

(297) *Ἐπαρχίας*. Qu'est-ce ici qu'*ἐπαρχία*? l'État du prince chez qui va résider le patriarche? ou bien la province ecclésiastique? A nos yeux, nul doute, c'est la province ecclésiastique : 1° parce que, si l'on veut se donner la peine de parcourir les exemples fournis d'un côté par le *Thes. ling. græc.* pour le premier sens, par le *Gloss. m. et inf. græcitatatis* pour le deuxième, on se convaincra qu'à partir du temps de Photius, et toutes les fois qu'il est question d'affaires modernes, d'affaires ecclésiastiques, c'est dans le sens officiel de l'Église qu'on prend *ἐπαρχία*; — 2° parce que, dans l'un comme dans l'autre emploi, *ἐπαρχία* emporte toujours l'idée de province, c'est-à-dire de division d'un État gouverné par un agent supérieur de l'État (voy. entre autres preuves le *Synecdème* d'Hiérocès, lequel n'est autre chose qu'un tableau des soixante-quatre éparchies civiles de l'empire de Constantinople), et que, jusqu'à preuve du contraire, nous nous refuserons à croire qu'un État quelconque, eût-il été vassal, qu'un apanage, qu'un fief, ait été nommé, par un écrivain sachant la valeur des mots, *ἐπαρχία*, à plus forte raison un État censé souverain, un État dont le maître dit grand-prince (c'est-à-dire prince suprême) par les siens, est qualifié *Ῥήξ* (voy. note 285) par notre auteur [car nous mettons de côté sa vassalité à l'égard de la Horde, vassalité à laquelle, pour le moment, Grégoras ne pense pas]; — 3° enfin, parce que *μητροπόλεως* et *ἐπαρχίας* (le chef-lieu et la province) sont joints dans le texte absolument comme dans le *Synecdème* *ἐπαρχίας καὶ πόλεις*<sup>1</sup>.

(298) *Τῆς Μεγάλης Ῥωσίας*. Ce n'est pas la vaste Russie, c'est la Grande Russie, par opposition à la Petite (*Malaïa-Rossïa*) que nous voyons nommée en toutes lettres *τὴν Μικρὰν Ῥωσίαν* dans la sixième notice des sièges ecclé-

<sup>1</sup> Wesseling n'a pas omis de traiter cette question : « Les éparchies d'Hiérocès sont-elles civiles ou ecclésiastiques? (*Quærendum est civilesne, etc.*, Préf., 2° avant-dernier alinéa); et il a démontré, sans réplique, qu'elles sont civiles. A ces preuves, on peut ajouter qu'il mentionne, au commencement et à la fin du Catalogue, l'empereur seul sans le patriarche, de manière à montrer qu'il ne pense pas le

moins du monde à la répartition des territoires entre les métropoles et les diocèses. Voici les trois premières lignes : *Εἰσὶν αἱ πᾶσαι ἐπαρχίαι καὶ πόλεις αἱ ὑπὸ τὸν Βασιλέα τῶν Ῥωμαίων τὸν ἐν Κωνσταντινουπόλει, ἐπαρχίαι ἑξ', πόλεις ἧλ', ὡς προτέτακται; et voici les dernières : Τέλος τοῦ καταλόγου πᾶσῶν τῶν ἐπαρχιῶν καὶ πόλεων τῶν ὑπὸ τοῦ Βασιλέως τῶν Ῥωμαίων τοῦ ἐν Κωνσταντινουπόλει διοικουμένων.*



siastiques (voy. note 343), contemporaine d'Andronic III, ce protecteur de Grégoras. L'emploi de *μέγας*, faisant ainsi partie d'un nom de pays, aurait été inconnu dans l'ancienne Grèce, si nous n'avions pas la Grande Grèce, *ἡ Μεγάλη Ἑλλάς*. Au moyen âge, il devint plus fréquent. Nous lisons dans Constantin Porphyrogénète, *Adm. de l'emp.* 31, *ἡ Μεγάλη Χρωατία καὶ ἡ ἄσπρη ἐπονομαζομένη* (« la Grande Croatie dite aussi Croatie Blanche »). Nous avons remarqué plus haut *Μέγα Βολοντίμοιρον* (même paragraphe, note 277). Au reste, c'est ainsi que *μέγας* fait partie de tant de noms officiels (le *Μέγας Κύρ* de Trébizonde et les *Μέγας Δομέσικος*, *Μέγας Λογοθέτης*, *Μέγας Αἰθέντης*, etc.), qui se multiplièrent à l'époque byzantine, mais dont déjà le *Μέγας Βασιλεύς*, admis comme traduction du titre donné en zend ou en pehlvi au chef de l'empire médo-persan, étaient des échantillons [bien qu'en général les anciens Grecs aimassent à préposer *ἀρχι...* au lieu d'avoir recours à l'adjectif].

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(299) *Ὁ εὐσεβῆς ἐκεῖνος ῥήξ*. Évidemment, ce roi ne devrait être que celui duquel il a parlé en disant *τὴν ἡγεμονίαν ἀνὴρ εὐσεβῆς περιεζώνυτο*, c'est-à-dire ou André I<sup>er</sup> Bogolioubski, dans l'un et l'autre cas, ou Ivan I<sup>er</sup> Kalita, dans l'un et l'autre passage (voy. note 276). Cependant, la première fois, la mention de Volodimir la Grande nous rappelle André, tandis qu'ici l'établissement définitif et le nom de Théognoste nous indiquent Ivan. Le rapprochement des deux phrases est encore une preuve de la confusion que Grégoras aura faite des deux grands-princes.

(300) *Ἐπιεικῆ βίον... καὶ... μονονουχὶ βοῶντα τὴν ἀρετὴν*, etc., etc. Nous présumons que les louanges données ici par Grégoras à la vie de Théognoste sont justes et méritées. Toutefois, il est visible que, s'il abonde en ce sens, c'est parce que Théognoste était né Grec; et, à notre avis, il a tort de taire (peut-être, du reste, l'a-t-il ignoré, mais c'est aussi un tort) que les évêques et archevêques de la Russie se plaignaient amèrement de la cupidité du métropolitain et des dépenses onéreuses que leur occasionnaient ses voyages fréquents, tantôt à la Horde, tantôt dans des diocèses lointains; c'était à eux, dans ce dernier cas, que revenait l'obligation de l'entretenir, ainsi que sa suite. Nous demeurons convaincu que ces allées et venues du chef de l'Église russe avaient toutes des motifs raisonnables, et qu'à la Horde principalement il soutenait utilement les intérêts de ses subordonnés. Il y avait un évêque à Sarai : ne devait-il pas le voir de loin en loin? Ouzbek, tolérant

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

pour le christianisme, ne l'était pas seulement pour l'Église grecque, il avait laissé les missionnaires du pape Benoît XII obtenir des conversions. On comprend que Théognoste crut devoir veiller à ce que les progrès de l'obédience romaine ne missent pas dans l'ombre sa propre Église. Enfin, les Mongols ayant parlé d'imposer le clergé russe, il sut obtenir, par l'entremise de Taïdou, la femme de Tchani-beg, un édit déclarant que, depuis longtemps, le clergé russe était exempt de tribut, et que le khan entendait les maintenir dans cette immunité. Toutefois, les plaintes n'en sont pas moins un fait dont Grégoras nous devait d'autant plus la mention, qu'elles furent consignées positivement dans des lettres de l'archevêque de Novgorod (Moïse) à Cantacuzène et à Philothée. Nous y reviendrons.

(301) Σεμνότητος. Cp. fin du § 16, εἶδος... σεμνὸν κ.τ.λ.

(302) Τὴν μεγαλόπολιν ταύτην. C'est Constantinople, ταύτην en fait foi et le sens générique encore plus, et c'est bien la même idée que plus haut, lorsqu'il a dit *μεγίστην τῶν πόλεων*. Mais *μεγαλόπολιν* ici est-il un nom propre? En soi, il ne l'est pas plus que *ville* ou *chef-lieu*, lorsque les paysans disent : « nous allons à la *ville*, » ou que des électeurs se rendent au *chef-lieu*. Alexandrie, Antioche, Thessalonique, sont ainsi nommées dans les *Actes de Chalc.* I, 3, dans ceux d'*Antioche*, 7, p. 614, dans Théophane, 5<sup>e</sup> année de Constantin et Irène, p. 389, éd. Comb., mais toujours avec un déterminatif (*τῆς Ἀλεξανδρέων μεγαλοπόλεως, τῆς Ἀντιοχείων μεγαλοπόλεως*, etc.). Là, certes, *μεγαλόπολις* n'a rien du nom propre, il ne veut dire que capitale; mais Rome aussi porte ce nom chez les écrivains postérieurs à l'ère chrétienne (Arist., *Disc. sur Rome*, Tatien, *c. les Grecs*, Porph. *Abstin.* etc., etc.), et là parfois le déterminatif est mis de côté. Même chose a lieu pour Constantinople. Ces deux villes, d'ailleurs, étaient, dans toute la force du terme, des capitales, et n'ont eu ce nom à la fois que quelques années. Quand Constantinople fut appelée *ἡ μεγαλόπολις*, Rome allait cesser de l'être. Il faut donc, pour ces deux dernières, voir dans *μεγαλόπολις*, sinon un nom propre, du moins un quasi-nom propre, comme dans *Ἄστυ* pour Athènes, *Πόλις* pour Alexandrie, et *Urbs* pour Rome. Ce même mot *μεγαλόπολις* a par conséquent trois nuances d'emploi : il est nom commun pour Alexandrie, Antioche, Thessalonique et d'autres encore peut-être (à ceci près qu'il s'applique à moins de villes que *chef-lieu*); il est quasi-nom propre, soit pour l'une soit pour l'autre capitale

des empires romains; il est nom propre pour la Mégalopolis de Pont et pour celle d'Arcadie, plus souvent Μεγαλήπολις [encore pour celle-ci n'y a-t-il que transformation d'un nom commun en nom propre, comme, chez nous, *Villefranche*, *Villeneuve*, ont fini par devenir noms propres]. — Quoique *μεγαλόπολις* soit surtout de temps relativement modernes, Euripide entre autres a dit (*Troy.* 1291) ἡ μεγαλόπολις Τροία, et Pindare dit καλλίστου αἱ μεγαλοπόλεις Ἀθῆναι προοίμιον, *Pyth.* VII, et Μεγαλοπόλεις δὲ Συράκοισαι, *Pyth.* II. Le *Thes. ling. gr.* Didot traduit le dernier passage *quæ magnæ est urbis*, puis *ampla de urbe*. Le second sens nous semble insuffisant, et le premier n'est appuyé par aucun exemple : que serait-ce, en effet, que « O *Syracusæ quæ magnæ urbis estis*, » ou même, en se prêtant à une variante de ce sens, « O *Syracusæ quæ magnas urbes habetis*, » c'est-à-dire, ou *genuistis*, comme la métropole engendre des colonies, ou *dicto audientes habetis*, comme la cité dominatrice commande aux villes sujettes? La vraie traduction, c'est, pour Euripide, « Troie la grande ville (de l'Asie), » pour Pindare, « O Syracuse la grande ville (de la Sicile), » bien différent de « O grande ville de Syracuse. » *Ampla*, comme nous l'indique le *Thesaurus*, suppose que *μεγαλόπολις*, c'est *μεγάλη τις πόλις*, tandis que c'est *ἡ μεγάλη πόλις* (et qu'au reste *μεγάλη* n'indique pas seulement la grandeur de dimension, mais toute espèce de grandeur, celle de dimension n'en étant qu'un élément et le symbole) : c'est ainsi que ces deux syllabes *grand roi* signifient tout autre chose quand on dit : « Frédéric II, ce *grand roi* qui fit de la Prusse une monarchie « redoutable, » et « Xerxès, ce *grand-roi* qui fut battu à Salamine, à Mycale et « à Platée » [et, puisque nous sommes ici sur l'histoire de Russie, Oleg, le père de Vsévolod II et d'Igor II, fut un *grand prince*, et ne fut jamais *grand-prince*; André II ne fut que *grand-prince*, et ne fut jamais un *grand prince*]. — [N. B. Deux mots à présent de ce mode de composition que l'on trouve dans *μεγαλόπολις* substantif équivalent de *μεγάλη πόλις* (et non adjectif pour *μεγάλας πόλεις ἔχουσα*). C'est un véritable *karmadhari* grec, c'est l'analogie parfaite de cette variété de substantifs samskrits classée la troisième espèce parmi les composés, नीलोत्पलं par exemple, पद्माहः, महापद्मः, महापुत्रं, etc. [Ces composés, on le sait, passent pour ne juxtaposer que deux mots, l'adjectif en premier, le substantif en second : rien n'est plus vrai, mais à condition qu'on l'entende comme Kramadeçwara et Dourgasinha, qui reconnaissent à chaque élément la faculté d'être composé lui-même, comme dans पुत्रादर्शनज्ञः, « le douloureux état produit par la non-aperception de son fils »].

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Rien de plus rare dans le grec classique et de style tempéré que cette sorte de substantif préfixé d'un adjectif et présentant pour second et principal élément un mot absolument le même comme substantif simple (tel, par exemple, ne serait ni *μεσόφρων*, ni *μεσημερία*, *ἔφρων* et *ἡμερία* n'étant pas grec). Mais, après la naissance du christianisme, et surtout chez les Byzantins, elle devint bien plus fréquente; et déjà, du reste, le lyrisme, le style comique, la géographie et l'onomastique de l'histoire naturelle en avaient usé. Il est curieux surtout de voir quels adjectifs s'y prêtent. Nous trouvons entre autres : 1° [avec *μέγας*] les *Μεγαλόβουζοι* de Strabon, XIV; le *μεγαλόδουλος* d'Arrien, *M. d'Épict.* IV, 1, 55; le *μεγαλοκήρυξ* d'A. Comnène, p. 485 A, de Mich. le Sync. *Panég. de S. Denys l'Ar.* p. 348, et de la *Vie de S. Chrys.* VIII, p. 320; le *μεγαλομάρτυρ* ou *-λόμαρτυς* de Nectaire, de Nicéas le Paphl., d'Eustathe, des Inscriptions (voy. Mai, *Coll. nov. vat.* V, p. 30); le *μεγαλεταίραρχος* ou *-άρχης* de Tzetzès, *Hist.* IX, p. 622; le *μεγαλομήτηρ* d'Hésychius, soit dans le sens de grand'mère, soit autrement; le *μεγαλοδαίμων* de S. Clément d'Alex. (pour Sérapis); — 2° [avec *μικρός*] les *μικρόδουλος* et *μικροβασιλεύς*, *μικροβασιλεία* et *μικροπολιτεία* (du moins chez S. Basile, *Lett.* III, p. 282 D); *μικροπώλειον*, *μικροκωμία* et *μικροκαλύβη*, *μικροκλέπτης* et *μικροκοσμος*; — 3° [avec *καλός*] *Καλόπαρις*, Calojean, Calopierre, Calochérète (Calothète?); le *καλοδάιγξ* de Tzetzès (*Hist.* VII, 254, pour pierre précieuse); les *καλόγηρος* et *καλογραΐα*, religieux et religieuse (le premier peut-être par exception, *γῆρος* n'ayant jamais été classique pour *vieillard*); — 4° [avec *κακός*] les *κακόδουλος*, *κακόξενος*, *κακογείτων*, *κακοδαίμων*, *κακοδιάκονος*, *κακοκόννομος*, *κακονύμφος* (et même *κακομήτηρ*), lorsque l'écrivain a voulu dire *mauvais esclave*, *mauvais hôte*, *mauvais voisin*, *mauvais génie*, *mauvais serviteur*, *mauvais administrateur*, *mauvais mari* (*mauvaise mère*) (car quelquefois il est possible de traduire autrement), et aussi le *κακοίλιον* d'Homère (XIX, 260 de l'*Il.* XXIII, 5 et 19 de l'*Od.*), *funeste Ilion* ou *malheureuse Ilion*; — 5° [avec *μέλας*] le *μελαναίετος* d'Homère (XXIV, 315 de l'*Il.*), pour aigle noir; le *μελαναθήρ* des *Géop.* qui était une espèce de blé noir; les *Μελανογαίτουλοι* et *Μελανόσυροι*, et peut-être les *μελανοσύρμαιοι* des *Thesmoph.* d'Aristoph. 855, si ce mot veut bien dire, comme on le pense et comme nous le pensons, des *συρμαῖοι noirs*, c'est-à-dire des nègres portant la *συρμαία*; — 6° [avec *λευκός*] les *Λευκαιοβίopes* et *Λευκόσυροι*, plus *Λευκοσυρία* (la Cappadoce), *Λευκοπέτρα* près de Rhégium (Strab. VI, et Ptol. II, 1), les *λευκρόδον*, *λευκίον*, *λευκόλινον*, *λευκάνθεμον*, *λευκάκανθα*, rose blanche,

violette blanche, lin blanc, aube-épine; λευκόπυρος (la fleur de farine), et λευκερινεός, le figuier sauvage à fruits blancs; le λευκερώδιος (le héron blanc), la λευκομαινίς de Polioque (chez Athénée, VII), et le λευκόσκαρος de Psellus (*Lett.* dans les *Misc. crit.* de Seebod, II, 4, p. 605 et 611); — 7° [avec νέος] les Néapolis; — 8° [avec ιερός] Hiérapolis, ιεροβοτάνη et ιερόμυρτος, ιερομυρσίνη; — 9° [avec αινός] αινοτύραννος, αινόπαρις, αινελένη; — 10° [avec πρωτός] πρωτόμαντις, πρωτομάρτυρ, πρωτόγαλα, et peut-être πρωτοκτίστης, πρωτοπλάστης, plus nombre de mots demi-modernes, comme πρωτογερόντης, etc.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(303) Ἡγεμόνες. Peu importe qu'il s'agisse ici du grand-prince et des apanagés ses vassaux, ou bien des divers grands-princes qui se succèdent. Il est croyable cependant que Grégoras veut parler des grands-princes, puisque un seul monarque, Sémen Gordoï (Siméon le Superbe), avait envoyé à Constantinople les sommes dont il va être question tout à l'heure. Sans doute ἐξ ὧν semble impliquer le contraire, et indiquer le grand-prince et les apanagés : il n'en est rien cependant, et le pluriel est ce pluriel emphatique que l'on trouve dans *nous voulons* et dans *ἡμεῖς δωδεκαταῖοι ἀφ' οὗ*, etc. de Théocr., II, mais qu'on trouve aussi à la deuxième personne, dans le *μεγαλοπύλιος ὃ Συράκοισαι*, et à la troisième dans *οἷηλα*, Dieu, dans *ταῖα*, épouse, etc.

(304) Χρήματα ἀπεσπάλησαν. Le fait ici relaté ne se trouve ni dans Cantacuzène, ni chez les historiens russes. Il ne peut cependant être révoqué en doute; et toutes les circonstances que Grégoras groupe autour du récit montrent l'exactitude et de l'événement lui-même et de la date, qui tombe vers 1352 et 1353. On lira sans doute avec intérêt, dans cette note et les deux suivantes, les principaux détails de cette affaire, restée inconnue si longtemps. Τῆς δὲ Φήμης, dit Grégoras, τοῦ παγκοσμίου κτλ. (v. note 241), puis Ὁ τοίνυν χώρας ἀρχηγὸς ἐκεῖνης, χιλιάδας ἡμῖν χρημάτων πέμψας ἐκεῖθεν ὅσας δῆτα καὶ ἐπετόμφει, δι' αὐτῶν ἤξιου τελεῖσθαι τὸ λείπον ἐκεῖνο μέρος τοῦ θείου νεῶ, ἐπαγγελλόμενος ἔτι καὶ πλεῖω πέμπειν ἐξῆς κατὰ τὸ τῆς χρείας ἀνάλογον.

(305) Τοῦ πεπτωκότος τῆνικαῦτα μέρος τοῦ μεγίστου νεῶ τῆς ἀγίας τοῦ θεοῦ Σοφίας. Cantacuzène parle occasionnellement du dommage causé à Sainte-Sophie par le tremblement de terre de 1346 (IV, 4). Grégoras s'étend davantage à ce sujet, et, dans son livre XV, 1 et 2, déjà imprimé, et dans le livre XXVIII, où il s'exprime ainsi (p. 110<sup>b</sup> du ms. grec 1276 de la Bibliothèque nationale) : Τοῦ γὰρ μεγίστου καὶ μάλα περιβοήτου τῆς

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

τοῦ Θεοῦ Σοφίας νεώ τὸ πρὸς ἕω ζημιωθέντος μέρος πρὸ δέκα ἐνιαυτῶν ἀνηγή-  
γερται πάλιν εὐθὺς μετὰ τὴν πλώσιν, ὡς ἅπαντες ἴσθι, πρὸς Ἄννης τῆς Βασιλίδος  
μετὰ τοῦ υἱοῦ τηνικαῦτα βασιλευούσης, (καὶ) ἡ πᾶσαν προῖσχομένη δυσχέρειαν  
μετὰ τῆς τοῦ βήματος ὀροφῆς πεσοῦσα οὐρανία ἐκείνη καὶ μεγίστη ἀψίς· τὸ δ' ἐκα-  
τέρωθεν ὑπερ τὴν ἀψίδα λειπόμενον τοῦ ἡμισφαιρίου τῆς ὀροφῆς βραχύτατον  
λεῖμμα ἐμελλε μὲν καὶ αὐτὸ βραχύτατον ἐν κατὰ σειράν τῆς ὕλης ἐμπαρασκειοῦ  
κειμένης ἐν βραχεῖ συντελεῖσθαι. — [N. B. L'ἀψίς en question n'est pas seu-  
lement, comme on pourrait l'imaginer, à cause de βῆμα, la grande conque  
de l'église, mais l'arc oriental, celui des quatre qui était le plus voisin du  
βῆμα. C'est ce qui ressort des explications du livre XV plus haut cité.  
Ducange, dans sa *Constantinopolis christ.* III, 30-35 et 49-51, ne fait nulle  
mention de la catastrophe de 1346, bien qu'il parle de celles de 559  
sous Justinien, et 985, sous Basile le Boulgaroctone.]

(306) Οὐ καλῶς... ἐνταυθοῖ διωκίσθησαν. En effet, s'il faut en croire notre  
historien, cet argent, au lieu d'être employé à l'achèvement de la coupole,  
fut donné à Ourkhan, pour payer les auxiliaires que Cantacuzène lui deman-  
dait pour faire la guerre à son gendre Paléologue, à la fin de 1352 et en 1353.  
Ὁ δὲ Βασιλεὺς ὑμῶν οὕτωςί, s'écrie Calliste, καὶ Θεοῦ καὶ ἀνθρώπων αἰδῶ καθυ-  
βρίσας καὶ δίκης θείας θρόνους σεμνοῦς παριδῶν ἀφήρηται μὲν ἡμῶν ἐκεῖνα τὰ  
χρήματα, πέπομφε δ' Ἰρκάνῳ τῷ ἀσεβεσίστῳ γαμβρῷ προφανῆς ἱερόσυλος καθυ-  
ιστάμενος καὶ δαίμοσι θύων τὰ τίμια (toujours liv. XXVIII, p. 111<sup>b</sup> du ms.).  
— L'accusation est-elle exacte? Nous le pensons; elle est précise, elle est  
d'accord avec la nature des faits. Mais n'y avait-il rien à dire de plus? Nous  
croyons aussi que oui, et Grégoras nous semble avoir été partial en se tai-  
sant sur le reste. Cantacuzène (IV, 4) dit formellement qu'il continua les  
réparations, que la coupole fut très-avancée, que les marbres et la mosaïque  
formant le parvis au-dessous de cette coupole furent poussés activement;  
Paléologue termina. Cantacuzène nomme même les deux architectes,  
Astras et Jean Pérart. Il résulte du rapprochement de ces deux récits  
que, sans doute, Cantacuzène, pressé d'argent, ajourna et suspendit les  
travaux de Sainte-Sophie, mais qu'il y fit pourtant beaucoup. Grégoras  
lui-même semble et l'avoir su et l'avouer, quand (liv. XXIX, p. 127<sup>b</sup> du  
manuscrit), après avoir raconté comment tomba Cantacuzène, il ajoute :  
Ἐκεῖνο δὲ πῶς οὐκ ἂν τις θαυμάσαι τῆς θείας οἰκονομίας ὅτι παρὰ τοσοῦτον  
Καντακουζηνῷ συγκεχώρηκε τὴν τοῦ μεγίστου τῆς τοῦ Θεοῦ Σοφίας νεώ βραχεῖαν

ἐκείνην οἰκοδόμην τοῦ περὶ τὸν ὄροφον δηλαδὴ τεθραυσμένου μέρους παρ' ὅσον τὴν γε πρὸς κίωνων καὶ ὀμβρῶν αἰθερίων ἀποτροπὴν ἀνασώσασθαι σκέπη· ὅσα δ' οὐ τῶν ἐντὸς ὑπερλάμπρων ἱερῶν περιβόλων ἐκείνων καὶ Ψυσιασθηρίων ἀγίων παντάπασιν ἀνάλωται καὶ συντέτριπται, ταῦτα δ' ἀσέβεισιν αὐτοῦ καὶ βεβήλοις ἀνεπηγέρθαι χερσὶν οὐδαμῇ συγκεχώρηται πρὸς Θεοῦ, ἀλλ' ἐν μέσῃ φάται πορεία τῆς ἐξουσίας ἐκπέπλωκεν ἀκλεῶς, χλευὴν μακρὰν καταλελοιπῶς τῷ βίῳ καθ' ἑαυτοῦ διὰ τὴν καινοτομίαν τῆς πίστεως· οὐδὲ γὰρ ἦν εἰκὸς τὰ πρὸς ἔλεγχον ἐμφανῆ τῆς αὐτοῦ καὶ τῶν ἀμφ' αὐτὸν δυσσεβείας ἀπολωλότα δι' αὐτοῦ πάλιν ἀνανεοῦσθαι, κτλ.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(307) Βωμολογήσαντες καὶ νειμάμενοι. Grégoras semble indiquer ici que, si le patriarche consentit à ce que les fonds fussent employés si contrairement à l'intention du donateur, il y trouva son profit et s'en adjugea une partie. Ce patriarche était Calliste (car, dans le livre XXIX, c'est Calliste qui, non encore remplacé, conte en l'envenimant ce qu'a fait Cantacuzène).

(308) Τὴν τοῦ συνειδότος ἐκείνων χειραγωγῶν ἐκόσμει σεμνότητα πρὸς τὸ τῆς ἀκοῆς περιβλεπῶν. Voilà encore une phrase où il y a beaucoup de recherche et un peu d'obscurité. D'abord χειραγωγῶν a pour complément πρὸς τὸ τ. ἀ. π., puis τοῦ συνειδότος ἐκείνων σεμνότητα équivaut à ταύτην τὴν τοῦ βίου σεμνότητα ἣν ἑαυτοῖς ἐκεῖνοι συνοῖδασι τοπάλαι.

(309) Βασκάνῃ λογισμῷ καὶ κριτηρίῳ. L'adjectif masculin et féminin βάσκανος a été très-usité de tous les temps en grec depuis Aristophane; et Grégoras n'est pas celui qui en affectionne le moins l'emploi [β. ὀφθαλμῶν, p. 114 A]. Mais les dictionnaires n'en indiquent pas tous le sens. Le *Thesaurus linguæ græcæ*, nouvelle édition, ne donne en tout que les trois suivants, *fascinator*, *invidus*, *malevolus*, lesquels suffisent en effet aux nombreux exemples offerts au lecteur par le lexicographe, mais ne sauraient trouver ici d'application. Le sens ici (sens prouvé surabondamment par le membre parallèle καὶ οὐχ ὁμοζυγούσας τὰς πλάσλιγγας συνορώντων), c'est, en définitive, *erroné*, *de travers*; et l'idée intermédiaire qui mène là, c'est *louche*. Oui, βάσκανος est proprement celui qui jette un sort, et, par suite, le jaloux, le malveillant; mais c'est aussi celui qui dirige sournoisement, obliquement, le regard d'un de ses yeux, tandis que de l'autre il regarde en face: c'est donc celui qui louche, dont les yeux sont en désaccord, dont le regard boîte, en quelque sorte, et qui n'a plus les balances de ses prunelles ὁμοζυγούσας.

(310) *Τὸν γε μὴν τέταρτον.* Cè quatrième était le grand-prince de Lithuanie et de Russie, Olgierd, successeur de l'ambitieux et heureux Gédimin, qui, de 1321 à 1343, s'empara non-seulement de la Lithuanie entière, mais de toutes les contrées au sud, jusqu'à la Volhynie inclusivement, et jusqu'à la partie est de la Russie Rouge. Olgierd, il est vrai, avait six frères, Loubart, Kicistout, Narimund, etc., qui tous avaient de larges apanages; mais sa suprématie sur eux était assurée; et, à quelques exceptions près, tous ces princes lithuaniens étaient encore unis de manière à former ensemble une puissance formidable.

(311) *Τοῖς βορειοτέροις ἀνθίσταται Σκύθαις ἐκ πολλοῦ τοῦ κρείττονος.* Dès 1275 et 1276, les Mongols, à l'instigation de Lvof II de Halitch, avaient tenté l'invasion de la Lithuanie; mais, tout en causant au pays, par leurs dévastations, d'énormes dommages, ils ne purent, en 1275, s'emparer que d'un faubourg de Novogrodek, et, en 1276, après avoir pris Tourovo et Sloïme, ils entreprirent en vain un deuxième siège de Novogrodek, tandis que leurs alliés les guerriers de Halitch bloquaient Grodno. En définitive, ils furent forcés de quitter le pays, après avoir perdu grand nombre de leurs plus braves soldats.

(312) *Τῶν ἄλλων ἐτησίους δίδόντων φόρους ἐκεῖνοις οὐδαμῆ ποτ' αὐτός.* Rien n'est plus exact. Tandis que, jusqu'aux grands-princes de Souzdal, Vladimir ou Moskou, étaient forcés de payer tribut et de paraître souvent en personne à la Horde, Gédimin eut l'art de ne jamais être en guerre avec les grands-khans, et pourtant de ne jamais leur faire la moindre concession. Il y a plus: il fut presque sur un pied d'amitié avec ces princes, et il avait fréquemment des ambassadeurs au Kaptchak. Olgierd suivit les mêmes errements.

(313) *Ὁχυροὺς τινὰς τόπους οἰκῶν.* Ce n'est pas là la vraie raison, bien que les possessions du grand-prince de Lithuanie présentassent bien quelques places fortes, et que les Mongols eussent les sièges en horreur. Il faut dire, d'une part, que les hordes de Nogaï, peu après les échecs de 1375 et 1376, se jetèrent tantôt sur la Hongrie, tantôt sur la Pologne; de l'autre, que les affaires de Russie les distrayaient quelquefois des conquêtes lointaines ou leur en ôtaient le temps; puis enfin que des divisions ne tardèrent pas à se manifester entre les dominateurs et à paralyser leurs forces.



(314) *Άγχιτέρμονας Κελτούς και Γαλάτας*. Donner des Celtes et des Gaulois, c'est-à-dire, à ce qu'il semble, des Français, pour voisins aux Lithuaniens, est quelque chose de si extraordinaire, que l'on commence ici par tomber de son haut et par s'extasier de l'ignorance géographique de notre auteur, qui, le plus souvent pourtant, ne semble pas un si mauvais géographe. Peu à peu, en y réfléchissant, on arrive à comprendre cette erreur. Non-seulement il applique des noms anciens à des peuples modernes, comme lorsqu'il nomme Mysiens les Bulgares, Triballes les Serbes, Perses les Turks (comp. note 39); mais, de plus, il prend pour Celtes et Gaulois les Chevaliers Teutoniques et les Porte-glaive, parce que Teutoniques, Germains, Francs, Français, Gaulois, sont pour lui des noms de même famille et qui peuvent se remplacer les uns les autres.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(315) *Παρά τὸν πρὸς ἄρκτους και Θούλην τὴν νῆσον οἰκοῦσιν Ωκεανόν ἕθεν Ζέφυρος κ.τ.λ.* Il s'agit ou exclusivement ou principalement de la mer Baltique, à laquelle sont adossées la Livonie et la Prusse (séjour des Porte-glaive et de l'Ordre Teutonique, dont nous l'avons vu faire des Celtes et des Gaulois), et qui, par le golfe de Bothnie, s'avance vers le nord (*πρὸς ἄρκτους*), tandis qu'à l'ouest (*ἕθεν Ζέφυρος*) elle s'allonge vers les îles de l'archipel danois et vers le Jutland (Ioutland, *Ίούτλην, Θούλην*, et, pour peu que l'on confonde le Jutland et les îles qui forment avec lui un seul et même royaume, *Θούλην νῆσον*). On sait que, suivant les Danois, dont Malte-Brun, leur compatriote, a embrassé l'opinion dans son Précis historique de l'histoire de la géographie (t. II de sa *Géographie*), c'est dans le Jutland qu'il faut placer la Thulé des anciens. Le présent passage de Grégoras est un de ceux qu'on pourrait invoquer à l'appui de cette opinion [puisque l'on ne saurait soupçonner que, par une faute grossière, l'auteur ne nous donne Thulé que comme au nord (au lieu de l'ouest ou du nord-ouest), et répète en d'autres termes son *πρὸς ἄρκτους*: comment, en effet, pourrait-on dire, et d'une mer s'étendant uniquement *πρὸς ἄρκτους*, et des régions arctiques, *ἕθεν Ζέφυρος κ.τ.λ.*? Que *ἕθεν* se rapporte à la mer ou se rapporte à Thulé, toujours faut-il qu'à ses yeux Thulé soit dans l'ouest]. Toutefois nous ne pouvons nous dispenser d'ajouter que, par cela même qu'il emploie *Ωκεανόν* au lieu de *Θάλατταν*, il nous donne lieu de penser qu'il ne sait pas distinguer l'Atlantique de la Baltique, cette Méditerranée européenne du Nord, et que, dès lors, Thulé, à ses yeux, peut avoir

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

été un autre pays que le Jutland : c'est moins probable, voilà tout ; mais c'est possible.

(316) *Μάχιμον ἔθνος καὶ... ἀνανταγώνιστον*. Les Lithuaniens, au temps de Mingaïl et depuis, avaient plus d'une fois été battus par l'Ordre Teutonique, qui les harcelait sans cesse, pillait leurs villes, ravageait leurs propriétés, et qui toutefois dut renoncer à les assujettir, comme, de leur côté, ceux-ci durent renoncer à l'espérance de voir passer sous leurs lois la Prusse et la Livonie, qu'il eût été de la politique des Gédimin et des Olgierd de conquérir. Cp. la fin de la note suivante.

(317) *Ἄλλ' ἔστιν ἀλλοτριόφρων*. Nous revenons à Olgierd, que cette longue parenthèse (*ὅς δὴ καὶ μείζων*, jusqu'à *ἀνανταγώνιστον*) nous a un peu fait perdre de vue, depuis *καὶ μάλα ἠκίστα*. — Quant à l'assertion, elle est juste ; Olgierd était toujours idolâtre, ou professait et protégeait l'idolâtrie ; mais il n'en faudrait pas conclure que le christianisme ne fût pas connu dans ses États. Non-seulement il l'était dans ses provinces jadis russes (la Russie Noire, la Russie Blanche, ce qu'il avait de la Russie Rouge, la Volhynie, Kief, etc.), mais la Lithuanie proprement dite avait un archevêque grec, depuis 1292 [témoin ce passage de l'*Ecthèse des rangs et dates d'érection des archevêchés* (dans Banduri, *Imp. o. I*, 234), rédigée sous Andronic III : *ὡς ἡ Λιτῶν ἡτις λέγεται Λίτβαθα, ἐνόρια τῆς μεγάλης Ῥωσίας γέγονε μητρόπολις καὶ εἰς Θρόνον ἐτιμήθη ὡς ἐπὶ τοῦ ἀγιοπάτου πατριάρχου Γλύκεως κυρίου Ἰωάννου καὶ ἀπὸ (?) τοῦ Βασιλέως Ἀνδρονίκου Παλαιολόγου ἐν ἔτει ςω' ; οἱ 6800—5508=1292*] ; ce qui permettrait de soupçonner qu'elle eut un évêque dès le milieu du XIII<sup>e</sup> siècle. De plus, Gédimin, assez tolérant, ou plutôt indifférent, hormis pour ce qui tenait à ses vues d'ambition, avait permis à ses deux fils Olgierd et Loubart, en leur faisant épouser, à l'un la fille du prince de Vitebsk, à l'autre celle d'un des deux princes de Halitch (Lvof ou André), d'embrasser le christianisme. Lui-même, d'ailleurs, en 1322, s'était montré parfaitement disposé à se déclarer chrétien avec tout son peuple, et sous l'obédience romaine, conformément aux prédications des deux nonces Barthélemi et Bernard, évêques d'Alet et du Puy, moyennant que le pape lui procurerait la paix avec l'Ordre Teutonique [voy. les lettres de Gédimin et de Jean XXII, dans les *Annales ecclésiast.* de Rainald, XV, année 1324, n<sup>o</sup> 48, 49 ; et cp. les lettres-patentes accordées par Gédimin aux

marchands de Lubeck, de Stettin, de Rostok, etc., en 1323, dans Dreer, *Spec. jur. pub.* p. 183, et dans Kotzel, *Gesch. Preuss.* II, p. 354, lettres dont le sceau le représente lui-même sur un trône entouré d'anges, et avec cette légende, *SIGILLUM GED. DEI GRATIA LETHWINOR. RUTHENOR. REG.* ]; il parlait de la protection qu'il accordait aux Franciscains et aux Dominicains; il se disait croyant en la sainte Trinité, Père, Fils et Saint-Esprit, etc. Mais les Teutoniques ayant repris contre lui, en 1324, la guerre interrompue l'année précédente, il revint sur sa parole et tint aux nonces le langage de la colère et de la vengeance: «Votre pape!» lui font dire Krantz (*Wandal.* VIII, 9) et Raynald (*Ann. eccl. ann.* 1824, n° 52), «Votre pape! je ne le connais «ni n'ai envie de le connaître! Je persévérerai dans la croyance et la religion «que mes pères m'ont transmises! je combattrai pour elles, pour elles je verserai mon sang.» Alors fondirent sur lui, dans l'Occident, les qualifications de *Quovis ethnico pejor, monstrum biceps*, et beaucoup d'autres qu'il ignora peut-être, mais qui ne l'empêchèrent pas de mourir endurci dans le paganisme. Même chose, au reste, avait déjà eu lieu soixante et quelques années auparavant, quand, en 1252 ou 1253 (voy. Dlugoss, *H. pol.* I, p. 723), Mendog, lors de la coalition des Allemands, des Yatviags, des Samogitiens et de Daniel de Halitch contre la Lithuanie, acheta par le baptême la protection du pape Alexandre IV et le titre de roi (voy. Raynald, *Ann. eccl. ann.* 1255, n° 58), pour revenir aux idoles deux ans après.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(318)  $\tau\tilde{\omega}$   $\eta\lambda\acute{\iota}\phi$ . Ainsi voici une attestation nouvelle à l'appui de ce fait que les Lithuaniens adoraient le soleil. Vulgairement on dit plutôt le feu et la lumière, censés ne former qu'un même principe et divinisés sous le nom de *Zwicz* (prononcez *zwitch*) en Lithuanie, de *Szwaiyt* en Prusse, de *Sviet* (свѣтъ) en langue slavonne [voy. Naruscewicz, *H. naroda polsk.*, I, p. 451]. Ce feu-lumière était-il identique avec le soleil considéré comme Dieu, ou bien en était-il distinct? Toujours est-il que c'est le culte du feu-lumière et non du soleil que l'on nous montre comme solennellement aboli au moment du mariage de Yagiel (Jagellon) avec Hedwige [Naruscewicz, p. 452: «Zaświadcza Długosz i Gwagnin iż w czasie przyiasdu «Iadwigi z Władisławem Jagiellem do Wilna dła nawrócenia pagánskiéy «Litwy, iego ukazem ogién ów święty był ugaszony, i ołtarz z którego «pogansk kapłan wyroki czyli wróżbiarstwo wydawat, zruynowanym został»]. —  $\text{Ἐν } \tau\tilde{\omega} \text{ } \acute{\alpha}\rho\tau\iota$ , incessamment. Ce  $\tau\delta \acute{\alpha}\rho\tau\iota$  substantif est très-remarquable.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(319) Τῷ πρὸς αὐτὸν πεμφθέντι. Bien que Grégoras ne nous dise ni par qui ni dans quel but avait été donnée la mission, il nous semble indubitable que c'est le patriarche de Constantinople qui avait envoyé le saint homme, et que son but avait été, tout en intercédant, soit pour une plus grande tolérance à l'égard des chrétiens, soit pour des affaires ecclésiastiques particulières, par exemple celle de Théodorite (note 322), d'amener Olgierd à se faire baptiser, d'où bientôt aurait suivi la conversion de la Lithuanie.

(320) Ῥωμανῶ. Le nom de Roman est très-commun dans les généalogies des branches issues de la maison de Rourik. Toutefois, nous ne voyons dans toute l'histoire (de Russie, de Lithuanie et de Pologne) qu'un prince auquel convienne ce qui, un peu plus bas, est dit de notre personnage (ἐκ γυναικὸς συγγενεῖ τοῦ κηδεσίου Ῥηγός) : c'est Roman Mikhailovitch de Belozersk (un des fils de l'infortuné Mikhaïl II, prince de Tver, puis grand-prince, qui régna de 1306 à 1319, et qui périt à la Horde victime des calomnies acharnées de Iouri II, son neveu). Mikhaïl laissa au moins six fils, Dmitri II, Alexandre II, qui tous deux régnèrent, Roman, Constantin, Vasili et Féodor.

(321) Τῆς ὅλης Ῥωσίας κ.τ.λ. Ces mots τῆς ὅλης Ῥωσίας, ou plutôt l'adjectif russe dont ils sont la traduction, *Vsérosskii* (всероский), analogue au Πανελληνίος des Grecs, décèlent pleinement les vues d'Olgierd ; il voulait, en ayant dans sa main le chef spirituel de toute l'Église russe, se préparer des moyens d'influence jusque dans la Grande Russie, et marcher à la domination matérielle sur tous les Russes. D'ailleurs, Daniel de Halitch et Ivan (Danilovitch) de Moskou, avaient substitué le *Vsérosskii* aux deux mots indicateurs de la principauté (*v Halitché, v Moskvé*). — [C'est ainsi que les rois d'Espagne se sont intitulés (au lieu de rois de Léon, de Castille, d'Aragon, de Grenade, etc.) *reys de todas las Españas*.!]

(322) Ἐγγερίσαιεν κατὰ τοὺς νενομισμένους τῆς ἐκκλησίας Θεσμούς ἐκ διαδοχῆς κ.τ.λ. Tous ces termes κατὰ τοὺς νενομ. τῆς ἐκκ. Θεσμούς ἐκ διαδοχῆς doivent être remarqués ; ils font foi de la justesse du renseignement transmis à notre historien, et de sa fidélité à le reproduire, bien qu'à coup sûr il n'ait pas tout su, et que, par suite, il n'ait pas apprécié toute l'importance des formules employées par Olgierd. Voici comment. Déjà, du vivant de Théognoste,

Olgierd avait fait une première tentative pour avoir chez lui le centre religieux de toute l'Église russe; et, par suite de ses démarches, le patriarche de Ternova (de Bulgarie, en d'autres termes) avait, de son chef, nommé le moine Théodorite métropolitain de Kief. Mais, d'une part, le peuple de cette ville refusa de recevoir cet intrus, de l'autre, sans doute, il vint de Constantinople un envoyé du patriarche, pour expliquer à Olgierd l'illégalité de la nomination nouvelle; illégalité double, car 1° le patriarche de Ternova n'avait aucune autorité pour créer un métropolitain, un primat; 2° le titulaire de Moskou était encore vivant. Cet envoyé, vraisemblablement, était Roman. On conçoit dès lors la réponse du grand-prince de Lithuanie et les précautions dont il accompagne la seconde demande.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(323) Τελευταίητος ἀρτίως Θεογνώστου. C'est donc en 1354 ou 53, ou à la fin de 1352, que la proposition avait lieu; car il est connu que Théognoste mourut victime de la fameuse peste qui, de 1346 à 1353, décima tout l'ancien hémisphère, et qui sévit surtout en 1352 à Novgorod, à Kief, à Smolensk, à Tchernigof, à Gloukof, à Bélozersk, etc.

(324) Ἐσίεργε γὰρ αὐτῶ. Ce datif, complètement dans la manière espagnole, est très-curieux; on va le retrouver quelques lignes plus bas, ἔσίεργε οὖν κάκεινος Ῥωμανῶ. Il rappelle *favere*.

(325) Ἐκ γυναικὸς συγγενεῖ τοῦ κηδεσίου Ῥηγός. Συγγενεῖ ici n'est plus ce titre honorifique dont il a été parlé note 115; il veut dire parent par alliance. Mais quel est le souverain ou grand-prince beau-père d'Olgierd? Olgierd fut marié deux fois, la première, du vivant de son père, et à la fille du prince de Vitebsk, auquel il succéda; la seconde, à sa belle-sœur Julienne, fille d'Alexandre II Mikhaïlovitch de Tver. Alexandre II avait été grand-prince de 1326 à 1328; chassé par Ivan I<sup>er</sup>, son petit-cousin, il trouva un asile à Pskof, qui le nomma son prince, puis à la cour de Gédimin (1329), qui le protégea et le mit en état de redevenir maître de Pskof en 1331. Alexandre y resta six ans entiers, jusqu'à ce qu'Ouzbek lui permit de reprendre possession de Tver, 1337 (permission que, toutefois, suivirent bientôt un ordre de revenir à Sarāi et un arrêt de mort). Ce malheureux prince est donc bien le κηδεσίης, le Ῥηγός dont il est question, et il a bien, comme on va le dire, ἄμοροῦντα αὐτόν, c'est-à-dire τὸν τῶν Λιτβῶν ἀρχηγόν.

(326) Ἡδέως αὐτοῦ ἀκούειν jusqu'à ἀνὰ σλόμα φέρειν κάκεινον αὐτάς. Nous trouvons assez souvent des mentions de cette sorte dans l'Histoire de la conversion des Barbares. Les narrations dont abondent tant l'Ancien que le Nouveau Testament, exercent comme un charme sur des esprits novices et vides; et, une fois l'imagination frappée de ces merveilles, ils se plaisent souvent à les répéter. Elles tiennent de la *Sage* ou *Saga*, mot expressif dont ῥῆσις est l'équivalent parfait, sinon le calque. Φαντὶ δ' ἀνθρώπων παλαιὰ ῥήσιες, dit Pindare avec son admirable intelligence de l'élément légendaire, au moment de couler en vers le vieil *itihasa* sur Rhodes. (*Ol.* vii.)

(327) Τῶν εὐσεβεία... μοναδικῆ πολιτεία... συντεθραμμένων ἀνδρῶν. Il est fâcheux que Grégoras ne nous apprenne pas où et comment il se fit moine. [Ce fut sans doute peu après l'exécution d'Alexandre II, qu'il avait accompagné à la Horde, en 1337?]

(328) Ἱερωμένος, et non *ιερώμενος*. Voy. la note au bas de la page 80.

(329) Πέντε σου καὶ πενήκοντα ἐτῶν ἡλικίαν ἄγων ἐγγύς. Il était donc né vers 1297 (ou, comme le disaient alors les Grecs et les Russes, vers 6805).

(330) Τῆς πολυθείας. Grégoras et, en général, les orthodoxes ne cessent de nommer les Palamites polythéistes. Ceux-ci se récrient, et protestent qu'ils n'admettent qu'un seul Dieu (ἕνα Θεόν), et même une seule *déité*, si l'on peut parler ainsi (μία θεότητα). Quel est alors le sens de l'imputation qui, si constamment dirigée contre eux, finit par les abattre? Le voici: « Oui, vos conclusions sont monothéistes, mais elles sont illogiques, et vos principes, vos prémisses, si vous en tiriez la conséquence vraie, seraient pour le polythéisme, et forceraient à reconnaître plusieurs dieux, ou du moins plusieurs θεότητες. » — Maintenant sur quoi se fondaient ces assertions? 1° On disait: Vous distinguez l'essence de Dieu d'avec son activité agissante (ἐνέργεια): or certes l'essence (οὐσία) est bien une θεότης; et vous proclamez que l'ἐνέργεια en est une: donc vous admettez deux θεότητες. Puis 2° on poursuivait en disant que, dans l'ἐνέργεια elle-même, se distinguaient plusieurs ἐνέργειαι, de telle sorte que la seconde θεότης se scindait en une foule de θεότητες. Les Palamites donc étaient plus que dithéistes, ils étaient polythéistes. On eût pu ajouter, si l'on eût connu les cultes de l'Inde: « Ainsi les idolâtres

« hindous distinguent Çakti (l'énergie) d'avec Brahmâ, puis résolvent Çakti (dite « *Mahâçakti*, la grande énergie) en huit Çaktis distinctes. »— Nous n'avons pas besoin de donner les preuves à l'appui de chacune des explications qui précèdent; elles abondent; et, pour peu qu'on ouvre un livre de controverse, soit orthodoxe, soit favorisant l'hérésie, on aura bien du malheur si l'on ne tombe sur quelque passage relatif à la *δίθεϊα* et la *πολυθεϊα*. Mais probablement on ne lira pas sans intérêt quelques lignes des protestations des Palamites contre le reproche de polythéisme, protestations que même accompagnent des récriminations: Ταῦτα κατέχων ἀσφαλῶς, dit Philothée dans sa *Lettre à Pétriotte* (ms. gr. 1276, p. 39<sup>b</sup>), καὶ ταύτῃ τῇ πανοπλίᾳ καθωπλισμένος τοῦ πνεύματος, βάλλε μοι σιεῖρῶς ἐντεῦθεν τοὺς πολλοὺς Θεοὺς ἅμα καὶ κτιστὰς ἢ τὰς πολλὰς Θεότητας, τοὺς πλατωνικοὺς τῶν ἰδεῶν μύθους, ἃ φρενοβλαβῶς ὁ Ἀκίνδυνος ἔγραφε· βάλλε μοι τὸν κατάλογον τὸν πρὸ τῆς αἰσθητῆς καὶ νοητῆς κτίσεως εἰς μετοχὰς ὑπὸ Θεοῦ παραχθέντων, ὡς ἐκεῖνος παραληρεῖ, κτισμάτων· βάλλε μοι τὸ μὴ κυρίως ἐν ἐκείνου, τὴν θνητὴν ζωὴν, εἰκαὶ μὴ τὸ ὑψίτερον τέως, ἀλλὰ τὸ πρότερον ὡς ἐκεῖνός φησι, τὸ ἐξ ἡμισείας ἀγαθόν, τὴν κατάλληλον τούτοις εἰρήνην, τὸ καλόν, εἶπου δ' ἂν ἐκεῖνος ἴσως, καὶ τὸ κακόν, καὶ προσέτι, τὸ Ἐρεβος, τὸ χάος, τὸν βόθρον, τὸν σκότον, τοὺς Τιτᾶνας, τὸν Κρόνον, τοὺς αὐθήμερον ἐξ ὀδόντων ἀναδοθέντας γίγαντας, τὴν τῆς πλάνης ἀδιεξίτητον ἄβυσσον, ἐν οἷς κατακρημιασθεῖς ὁ τάλας ὄντως ἐκεῖνος καὶ Θεότητας κτιστὰς ἀναπλάσας ἐκείθεν ἐξ Ἄδου καὶ Πλούτωνός τις ἢ καὶ Κερδέρου καὶ Χάροντος εἰς τὴν γῆν ἀνήγαγεν κ.τ.λ. Et plus loin (p. 43<sup>b</sup>): Εἰς οὖν Θεὸς ὕπερ εἵπομεν ἐν πᾶσι καὶ διὰ πάντων· καὶ μία Θεότης καὶ βασιλεία διὰ πάντων ἀναρχός τε καὶ ἀτελεύτητος, καὶ, τὸ ξύμπαν εἰπεῖν ἀίδιος οὐσία τρισυπόστατος, ὕπερ ἔφην, ἐνεργος, φελητική, παντοδύναμος, ἀδιαίρετος, ἀσύγχυτος, ἀμίμητος κατὰ πάντα. Τὴν οὐσίαν φημὶ τὰς ὑποστάσεις, τὴν κοινὴν τῆς φύσεως δύναμιν, τὴν φέλησιν, τὴν ἐνέργειαν. Εἰ γὰρ καὶ διακρίνεται κατὰ τὰς ὑποστάσεις, καὶ δὴ καὶ κατὰ τὰς φυσικὰς δυνάμεις τε καὶ τὰς ἐνεργείας τρόπον ἕτερον, ἀλλ' οὐ καὶ διαιρεῖται καὶ αὐτὸ τοῦτο, ἢ καί, κατὰ τὸν σοφὸν ἐκεῖνον Θεολόγον, διαιρεῖται ἀδιαίρετως ἰν' οὕτως εἶπω καὶ συνάπτεται διηρημένως, οὐ τῇ μὲν ἐνεργείᾳ παρῶν, κατὰ τοὺς πάχεις τε καὶ ἄφρονας τούτους τοὺς συκοφάντας, τῇ δὲ οὐσίᾳ ἀπῶν. . . εἰ γὰρ τοῦτο, καὶ διαιρετὸν καὶ περιγραφτὸν ἄρα τὸ θεῖον. Ἀλλ' ἄπαγε τῆς βλασφημίας, μᾶλλον δὲ καὶ τῆς ἐσχάτης ἀνοίας. Πῶς γὰρ καὶ διαιρετὴ ποτε τῆς οὐσίας ἢ φυσικῆς δυνάμεις καὶ ἐνέργεια ταύτης ἢ μηδὲ νῶ διαιρετῶς καταλαμβάνεσθαι γοῦν πεφυκυῖα; ὡσπερανεὶ καὶ τῆς τοῦ ἡλίου οὐσίας ἔλεγέ τις διαιρεῖν δύνασθαι τὸ φῶς ἐκείνου καὶ τὴν ἀκτῖνα, ἢ καὶ δυνατὸν εἶναι τὸν ἡλίον ἡμῖν ἀνατέλλειν ὀδίχα τῶν οἰκείων ἀκτίνων ἢ τὰς ἡλιακὰς

LIVRE XXXIII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ἀκτίνας ἄνευ τῆς ἐκείνου οὐσίας ἡμῖν ἐπιλάμπειν. Λῆρος ταῦτα πλατύς τῶν  
 Φελόντων συκοφαντεῖν κακοδόξως καὶ Φεότητας κενάς (on a surchargé de façon  
 à indiquer *kainás*, qui n'est pas intolérable, quoique nous préférons *kenás*)  
 κατὰ τῆς ἑαυτῶν κεφαλῆς ἀναπλάττειν. Et vers la fin, Ἀνακηρυξάτωσαν οὗτοι  
 καὶ γλώτῃ καὶ γράμμασιν ἓνα Θεὸν τρισυπόστατον παντοδύναμον, μίαν τῆς  
 αὐτῆς ἀγίας Τριάδος Φεότητα ἄκτιστόν τε καὶ ἀναρχον. Ἀποκηρυξάτωσαν σὺν γε  
 ταῖς ἱεραῖς ἐκείναις συνόδοις καὶ δὴ καὶ τῇ καθόλου τῶν πιστῶν ἐκκλησίᾳ τοὺς  
 τῆς ἐκκλησίας ἀλιτηρίου καὶ ἀποστάτας Βαρλαάμ καὶ Ἀκίνδυνον μετὰ τῶν κτιστῶν  
 Θεοτήτων καὶ τῆς αἰσχίσις ἐκείνης τῶν κτισμάτων σωρείας ἃ πρὸ τῆς νοητῆς  
 τε καὶ αἰσθητῆς κτίσεως κακῶς ἀναπλάσαντες ὑπὸ Θεοῦ τε παρηῆχθαι καὶ πρὸς  
 μετοχὴν δοῦναι τοῖς κτίσμασι παρελήρησαν. Ἐπὶ τούτοις, τὸ τοῦ Χριστοῦ φάος  
 τὸ λάμπαν ἐν Θαβωρίῳ τοῖς συναναβᾶσιν ἐκείνῳ μαθηταῖς δόξαν τοῦ Θεοῦ φυσικὴν  
 καὶ ἀπρόσιτον καὶ αἰδίου καὶ ἄκτιστον εἰπόντες, καὶ βασιλείαν Θεοῦ, καὶ Θεώ-  
 σιν, καὶ Φεότητα, καὶ κοινωνίαν Θεοῦ, καὶ τροφὴν καὶ δόξαν Ἀγγέλων, καὶ . . .  
 ἄκτιστον τὴν τοῦ Θεοῦ φύσιν καὶ ἀδιαίρετον καὶ ἀχώριστον ἐνέργειαν μετὰ τῆς  
 ἕκτης τῶν οἰκουμενικῶν ἀνακηρυξάτωσαν δηλαδὴ συνόδου. — [Nous n'avons pas  
 besoin d'avertir que nous ne nous associons en aucune manière à ces pro-  
 testations, et moins encore à ces récriminations, n'ayant voulu donner ici  
 que la profession de foi faite par les Palamites sur l'essence et l'activité  
 agissante qu'ils distinguent, disent-ils, mais qu'ils ne séparent point. Les  
 passages que nous avons pris dans Philothée ont ceci de bon, qu'ils donnent  
 presque le dernier mot des Palamites, les paroles que nous citons n'étant  
 venues qu'après vingt ans et plus de polémique religieuse. Au reste, à la  
 phrase sur l'essence du soleil et sur ses rayons, on peut comparer celle de  
 David le Moine (*Relat. inéd. ? du diff. entre Barlaam et Palamas*) rapportée  
 par Gretser, notes sur Cantac. II, 40, p. 929 de l'édit. du Louvre.]

(331) Εὐθὺς γὰρ χειροτονηθέντος. Nommé, c'est bien (nous comprenons,  
 vu les précédents, qu'il est nommé évêque ou archevêque); mais est-il  
 nommé métropolitain, métropolitain et primat de tous les Russes? c'était  
 essentiel à dire. Puis ce métropolitain primat, à quelle résidence est-il  
 affecté? Est-ce à la Lithuanie (l'archevêché τὰ Λίτβαθα est-il érigé en mé-  
 tropole)? Nous pensons que non, et que c'est tout simplement le siège de  
 Kief, si longtemps abandonné, qui reçoit un titulaire. Roman va prendre  
 la place de ce Théodorite repoussé par les Kiéviens, non par méconten-  
 tement de ce qu'on leur donne un prélat et que l'on songe à ressusciter



la primatie de leur ville, mais parce qu'une double illégalité (voy. note 322) vicie sa nomination.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(332) Ἐκεῖθεν ici veut dire non pas que le nouveau candidat était Russe, mais qu'il arrivait de Russie. Si Grégoras eût ajouté qu'il était Russe de naissance (ce que, du reste, il semble ou savoir ou sentir, à en juger par ce qui suit), il eût encore été dans le vrai. Théognoste étant né Grec, il est clair que c'était le tour des Russes de fournir le primat; et le second, comme le premier candidat, satisfaisait à la condition de la naissance.

(333) Ἀλέξιος, d'abord nommé, lorsqu'il était laïc, Éleuthère, était de fort bonne naissance. Son père, Fédor Biakont, figurait parmi les boïars de Tchernigof, et l'enfant était filleul du grand-prince Ivan I<sup>er</sup> Danilovitch.

(334) Κατεσπουδασμένην ποιούμενος τὴν ἄφισιν. Si Alexis se hâta, il se hâta fort lentement; car ce n'est qu'en 1353 (quelques historiens peut-être diraient en 1354) qu'il fut déclaré métropolitain (voy. note 341); et, d'autre part, nous savons que non-seulement préalablement à la mort de Théognoste et à celle de Simon, dès 1352, il y avait eu des démarches faites de Moskou même en faveur d'Alexis, mais que Théognoste lui-même avait dépêché à Constantinople Artème Korobine et Michel le Grec, avec une lettre qui recommandait le filleul d'Ivan, tandis que deux envoyés civils, Dmitri Davidovitch et Youri Vozobine, en portaient une du grand-prince Sémen. Mais les quatre messagers revinrent avec l'ordre au candidat moskovite de se rendre dans la ville impériale pour y être sacré. Quelque imprudent ou quelque perfide qu'ait pu être Calliste, on ne peut supposer que, lorsqu'il donna cet ordre, il eût déjà proclamé Roman primat de Russie, ou même primat de Kief. C'est donc entre la promesse faite à la députation moskovite et l'arrivée d'Alexis qu'il changea de décision; et probablement ce fut la nouvelle de ce changement qui détermina quelque accélération dans le voyage d'Alexis, qui, d'abord peut-être, regardant sa nomination comme un fait accompli, ne se hâtait point de partir, d'autant plus que les métropolitains russes ne paraissaient jamais devant le patriarche que chargés de présents. — Au moment où les envoyés revinrent, Sémen n'était plus; mais une de ses dernières paroles avait été: «Écoutez les bons conseils de «nos respectables boïars et ceux du métropolitain Alexis.» Évidemment Alexis déjà remplissait l'intérim; et, pour le dire en passant, dans tout

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ceci, dans l'art avec lequel, par exemple, les sollicitations d'Olgierd auprès de Calliste vinrent se glisser si à propos, immédiatement après la mort de Théognoste, entre la promesse faite aux protecteurs d'Alexis et l'arrivée de ce prélat, nous devons voir, plus que jamais, que la lutte des deux candidatures est une face de la lutte jalouse (note 384) des deux puissances (moskovite et lithuanienne), visant chacune à la suprématie sur *tous les Russes* (voyez note 321).

(335) *Όμοῦ τε σπαρεῖς καὶ ἀναδοθεῖς. Être semé et lever en même temps*, le même jour, en quelque sorte, est une expression toute faite et presque proverbiale, pour exprimer avec quelle rapidité s'opère une chose qui, régulièrement ou raisonnablement, demanderait vingt fois autant de temps pour s'exécuter; et, un peu plus bas, nous allons trouver encore *κατὰ τὸ τῶν σπαρτῶν καὶ αὐτὸς αὐθιμέρον γιγάντων ἐκεῖνο γένος*. — Mais Grégoras ici est injuste et mal instruit, non-seulement sur la question fondamentale, qu'il semble ne pas soupçonner [« Le patriarche de Constantinople avait-il « le droit d'enlever à Moskou, de son chef et sans l'aveu du grand-prince de « Moskou, la qualité de métropole primatiale, pour la transférer à l'évêque « ou archevêque d'une ville appartenant à un prince ennemi? »], mais aussi sur la rapidité de l'avancement d'Alexis. A l'entendre, on croirait qu'il s'agit d'un misérable serf fait prêtre de la veille, et qui va se trouver avoir reçu, en vingt-quatre heures, la tonsure et la crosse archiépiscopale. Or, 1° Alexis, on vient de le voir, était le fils d'un boïar et le filleul d'un monarque; 2° Alexis avait été douze ans le vicaire du primat Théognoste, et, pendant les fréquentes pérégrinations de ce prélat, c'est lui qui, d'habitude, gouvernait toutes les affaires ecclésiastiques de la Russie; 3° Alexis était évêque de Vladimir (et Grégoras va tout à l'heure nous indiquer que telle était sa dignité, sans remarquer qu'il contredit ainsi son *δμοῦ σπ. κ. ἀναδ.*); 4° enfin il est clair que, depuis longtemps, et Théognoste et Sémen voyaient en lui le futur métropolitain de toute l'Église russe. Qu'on joigne à cela la longévité de Théognoste, on verra qu'au contraire il se passa, soit pour Alexis, soit pour tous ceux qui voulaient le voir arriver, bien plus de temps qu'on ne l'eût imaginé à l'avance, entre le moment des semailles et celui de la récolte. — Cp. aussi, un peu plus bas, la note 339 sur le caractère d'Alexis.

(336) *Οὐκ ἐντεῦθεν, ἀλλὰ χρήμασιν ὄνιον πρὸς ἐνίων δῆθεν ἐκεῖθεν δεξάμενος*

*την ἀξίαν ἐπισκόπων*. Ainsi voilà qui est bien admis, par Grégoras comme par les Russes : Alexis était évêque (car *δεξ. τ. ἀ. ἐ.* ne peut tomber sur *l'αὐθημερον ἄφθη μητροπολίτης*, et signifier qu'en un même jour on le voit devenir évêque, puis métropolitain); *ἐκεῖθεν*, en effet, indique bien que c'est en Russie qu'eut lieu ce sacre d'Alexis comme évêque. Seulement notre historien ne sait pas que c'est de Vladimir que le saint prélat était évêque; et c'est tout simple, il ignore que désormais Vladimir n'est plus qu'un évêque ordinaire, et que la primatie a passé à Moskou. — Quant à son *χρήμασιν ὄνιον* et *πρὸς ἐνίων*, l'imputation ne peut porter coup. *Ces quelques hommes* qui donnèrent la mitre au fils de Fédor, c'étaient le primat et le grand-prince; et, si Alexis donna de l'argent à l'occasion de son élévation, en résulte-t-il qu'il faille voir là une simonie? Tout évêque ne paye-t-il pas, dans l'Église grecque comme à Rome, un droit fixe en prenant possession du diocèse que son titre épiscopal l'autorise à gouverner? Si bien vu du primat et du monarque, Alexis avait-il donc besoin, pour réussir près d'eux, d'avoir recours à des moyens extraordinaires et anticanoniques? Nous ne nions pas qu'il ait pu y avoir des plaintes en ce sens portées par quelques ennemis contre Alexis; mais probablement elles travestissaient la vérité, en confondant des faits dont l'aspect matériel était le même, mais dont l'esprit était tout différent (voy. note 340), et Grégoras aura été trop prompt à transformer l'accusation en propositions démontrées.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(337) *Κατὰ τὸ τῶν σπαρτῶν καὶ αὐτὸς αὐθημερὸν γιγάντων ἐκεῖνο γένος*. Cp. un peu plus haut *ὁμοῦ σπάρεις καὶ ἀναδοθείς* (avec la note 335), et dans le passage de Philothée cité plus haut, *τοὺς αὐθημερὸν ἐξ ὀδόντων ἀναδοθέντας γιγάντας*. Les poètes, tragiques surtout, ont bien souvent parlé des Spartes; et tous ceux des prosateurs qui penchent un peu pour la rhétorique font volontiers des allusions à

Cette moisson vivante, armée  
Contre la main qui l'a semée.

(338) *Μητροπολίτης*. Grégoras est encore ici presque aussi ambigu que tout à l'heure, lorsqu'il nous a dit la nomination de Roman par un seul mot, *χειροτονηθέντος*. On doit penser, d'après ce mot unique *μητροπολίτης*, et d'après tout ce qui précède, 1° que voilà le candidat moskovite nommé, tout comme Roman, métropolitain *de tous les Russes*; 2° que c'est le même

patriarche qui le nomme. Et cependant, les détails qui suivent (qui suivent trop tard, et qui ne sont ni groupés dans l'ordre qui donnerait de prime abord des idées justes de l'événement, ni avec toute la lucidité désirable), ces détails, disons-nous, nous font voir et que le patriarche qui se prononça pour Alexis ce fut Philothée, et que, quel que soit le titre dont il ait laissé Alexis se parer, de deux choses l'une, ou il ne lui rémit pas la suprématie spirituelle sur tous les Russes, ou, s'il la lui remit, il ne fut pas cause qu'un autre en usurpât la plus grande partie, bien que, peut-être, on ait pu lui reprocher d'avoir laissé faire.

(339) *Ἄνὴρ μοχθηρὸς καὶ πανοῦργος καὶ ἐμπλεκτός πάσης τε ἀλλότριος εὐλαβοῦς κατασίσεως καὶ ἅμα πολλοῖς ἐγκλήμασι καθαιρέσεως ἔνοχος ὢν.* Grégoras ici est plus que léger, et s'en rapporte évidemment à des dires qu'il ne s'est donné la peine ni de vérifier, ni de voir vérifier par des juges compétents. Alexis est nommé chez les Russes saint Alexis; et tous les documents sont d'accord sur ses vertus, sur les services qu'il rendit à l'État, à l'Église, aux princes et aux peuples. Des miracles, que lui attribue la chronique du couvent de la Trinité, déposent au moins du respect qu'il inspirait et de l'idée qu'on se formait de sa sainteté. Sa réputation était si grande, que les Mongols mêmes le vénéraient, et que la femme du khan Tchani-beg l'appela près d'elle, afin qu'il daignât la guérir par l'imposition des mains ou par ses prières. Cp. n. 347. — Cette triple épithète *μοχθηρὸς, πανοῦργος, ἐμπλεκτός*, par laquelle débute la caractéristique de Grégoras, et par laquelle il semble plutôt vouloir nous prouver qu'il connaît bien son Aristophane que chercher à se tenir dans de justes limites pour l'appréciation et des hommes et des actes, indique tout simplement que S. Alexis était délié, fertile en expédients et habile à tourner les difficultés, s'il ne pouvait les surmonter de front. Il n'y a point de mal à cela. Qu'on étudie le caractère de Fénelon dans Saint-Simon, et, sans cesser de croire au noble cœur, à l'angélique bonté, à la haute tolérance de l'illustre prélat, on verra que l'auteur de Télémaque, que nous nous figurons si candide, si modeste, si parfaitement étranger au manège des cours, était un prodige de savoir-faire, de souplesse et de tact, et que l'ambition ne lui manquait pas. Ne nions donc pas qu'Alexis ait pu avoir ces qualités diplomatiques si précieuses : mais, loin d'y trouver à redire, félicitons-en, puisque, par elles, il tira souvent son prince et son pays, son Église et lui-même, de très-mauvais pas. — *Πάσης ἀλλότριος εὐλαβοῦς κατασίσεως* est

tout différent. En repoussant l'expression, il faut aussi repousser l'ombre même de l'idée. Comment supposer étranger à toute pensée pieuse un jeune homme de noble et puissante famille, qui, à la perspective des honneurs et des plaisirs de ce monde, préfère la solitude du cloître, et qui va s'y confiner en dépit de ses parents? — Quant aux autres imputations, puisque Grégoras ne les précise pas, ce serait à peu près peine perdue que de rechercher ce qu'elles purent être, sauf celle dont nous allons parler à la note suivante. Peut-être pourtant, comme Alexis se rendit à la Horde au moins deux fois en moins de cinq ans, et qu'il jouissait d'un grand crédit auprès des Mongols, fut-il accusé de se montrer de trop facile composition avec les rites de ces infidèles. — [N. B. Suspension ou privation à tout jamais du droit d'administrer les sacrements, tel est le sens le plus usuel de *καθαίρεισις* dans la terminologie de l'Église (*Διὰ τῆς καθαιρέσεως κολλάεσθαι* et *καθαίρεισει καθυποβάλλειν τινά*, disent fréquemment les canons).]

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(340) *Τὰ τῶν ἐγχωρίων... κατόπιον ἐσήμαινε γράμματα*. Ces lettres, nous l'avons dit, ne prouvent qu'un fait, c'est qu'Alexis avait des envieux, des ennemis; et il est très-possible qu'elles aient été en partie suscitées par Olgierd. Peut-être aussi, malgré le mot *κατόπιον*, toutes ces lettres ne vinrent-elles pas postérieurement à la nomination d'Alexis, peut-être y en avait-il d'antérieures à sa venue; et dès lors peut-être a-t-on confondu des reproches adressés à d'autres avec ceux dont Alexis lui-même aura pu être l'objet. Ainsi, par exemple, nous savons que l'archevêque Moïse de Novgorod, un an après la mort de Sémen, par conséquent en 1354 au plus tard, envoya une ambassade à Constantinople, pour se plaindre des exactions du métropolitain, exactions qu'on déguisait sous le nom de présents, mais qui coûtaient des sommes considérables aux prélats et au reste du clergé. Ces reproches ne pouvaient guère se fonder que sur la cupidité de Théognoste; et Alexis, suivant les récits que nous possédons, atténuait plutôt qu'il n'augmentait le poids des charges. Mais, comme Théognoste était mort quand la lettre de Moïse arriva, il put bien en rejaillir sur lui quelque chose.

(341) *Τῷ τῆνικαῦτα πατριαρχέοντι τοῦνομα Φιλοθέῳ*. C'est donc en 1353 au plus tôt que se place cette nomination d'Alexis; car c'est en 1353 que Philothée devint patriarche, à la suite du refus de Calliste de couronner Mathieu Cantacuzène. Mais, comme il nous semble qu'il dut n'y avoir que

peu de temps perdu par Alexis après la mort de Sémen (1353), nous ne reculons pas son avènement à l'archiépiscopat primatial jusqu'en 1354.

(342) Ἄπαν ἔφραξε σίβμα. . . . νόμους συλήσας κ.τ.λ. Nous ne nous occupons point ici de ces dons énormes qui, suivant notre satirique historien, auraient été les *arguments irrésistibles* d'Alexis, et qui fermaient la bouche à tous les faiseurs d'objection. Comme nous savons que tout prélat russe arrivant à Constantinople avait ses bagages chargés de présents pour les hauts personnages de l'État et de l'Église, nous ne voyons rien de très-extraordinaire dans ce que l'on nous dit là. Mais examinons un moment la question de légalité, d'équité. Νόμους συλήσας, dit Grégoras. En quoi donc, s'il vous plaît? Est-ce en demandant l'archiépiscopat? Non, sans doute. Est-ce en demandant pour siège le siège de Moskou? Non, puisque ce siège est vacant, puisque l'archevêque précédent et le grand-prince ont souhaité qu'il en fût pourvu. Est-ce enfin en demandant que sa ville métropolitaine conserve la primatie? Non, puisque, en droit, elle ne peut et n'a pu la perdre, si ce n'est subrepticement et arbitrairement. De deux choses l'une : Calliste, en accordant à Roman le titre de métropolitite, ou lui a permis ou lui a refusé l'adjonction de ce magique adjectif *useroskiū*. Dans la seconde hypothèse, ce n'est pas même une question de savoir si Alexis a droit de prendre ce titre ; et, si la première solution est vraie, eh bien, la concession de Calliste était viciée par une nullité radicale. Il avait pu faire un évêque de Kief, mais il n'avait pu légitimement ravir à Moskou sa primatie pour la transporter sur Kief : c'est là ce qui était de la spoliation. Philothée était dans son droit en accordant, et Alexis dans son droit en réclamant. Il y a plus, sa réclamation était un devoir : en empêchant la primatie de passer des États moscovitiques à la monarchie lithuanienne, il servait l'Église, la Russie et son prince ; il se montrait grand évêque, sujet fidèle et patriote prévoyant.

(343) Ὅθεν καὶ μεμέρισται διὰ ταῦτα συμπέπλωκε τὴν τῆς ἄλλης Ῥωσίας μητρόπολιν κ.τ.λ. Est-ce à dire que Philothée, en sacrant Alexis métropolitain de Moskou, lui dit : « Je ne vous confère d'autorité spirituelle que sur les « sujets de votre grand-prince? » Nous ne le pensons pas ; nous présumons qu'il lui dit : « Allez ! en droit, toute l'Église russe vous est soumise. » Mais autre chose est le droit, et autre chose est le fait : Roman fut maître dans toutes les provinces dominées par Olgierd (telle est, du moins, l'opinion la

plus probable). Au fond, il est très-possible que cet arrangement fût celui auquel souriait le plus la politique du patriarche byzantin, et que déjà il entrevit dans le lointain le moment où ce qui n'était encore qu'un fait recevrait sa sanction et serait reconnu par tous. — Maintenant, quels étaient les évêchés soumis à Roman, et ceux du primat de Moskou? Commençons par donner, d'après la sixième des *Notitiæ episcopatum imp. Orient. a Leone ad Mich.*, la liste des vingt villes archiépiscopales ou épiscopales en 1292 :

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Τῶ Κυέβῳ τῆς Ῥωσίας ὑπόκεινται ἐπισκοπαὶ αὐταί.

- α' Τὸ μέγαλον Νοβόγορδον (var. μέγα),
- β' Ἡ Τζερινιχόβη,
- γ' Ἡ Σούσδαλι,
- δ' Ἡ Ῥοσίβη,
- ε' Μεγάλη Βλαντίμορις (var. Βλανδίμοιρον),
- ς' Ἡ Περιεσθλάβη Ῥούσισκος (var. Ῥούσισκο),
- ζ' Τὸ Ἀσπρόκαστρον τὸ μέγαλον πλῆσιον τοῦ Κυέβου (var. μέγα),
- η' Ὁ Ἅγιος Γέωργιος εἰς τὸν Ῥωσὸν ποταμόν,
- θ' Πολόσκα (var. Πολότζκα),
- ι' Ῥωζάνη (var. Ῥαζάνη),
- ια' Τυφέρρη,
- ιβ' Τὸ Σαράγιον.

Καὶ εἰς τὴν μικρὰν Ῥωσίαν.

- α' Ἡ Γάλιτζα,
- β' Ἡ Βλανδιμοίρη,
- γ' Ἡ Περεμίσλη (var. Παραμίσλη),
- δ' Ἡ Δούτζισκα (var. Λούτζεκα),
- ε' Ἡ Τουρούβη,
- ς' Ἡ Χόλμη,
- ζ' Τὸ Μολέσμον (var. Σμόλενσκον).

A ces vingt villes, dans lesquelles on reconnaît (sous le masque des noms grecs parfois défigurés par le copiste, après l'avoir été par le rédacteur du Catalogue) Kief, Novgorod-la-Grande, Tchernigof, Souzdal, Rostof, Vladimir-la-Grande, Péréiaslaf-la-Russe (ou P. de Séverie), Belogorodka<sup>1</sup>. (jadis Belgorod : ἄσπρος = εἰλιῖ, blanc; κάστρον = городъ, ville), Iour-

<sup>1</sup> On penserait en vain ici à Bielgorod la Grande; elle est à plus de 500 kilomètres de Kief,

et n'a été fondée qu'en 1597 par Féodor II: Belogorodka date de 991 sous Vladimir I<sup>er</sup>.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

bourke<sup>1</sup>, Polotsk, Rosiena<sup>2</sup>, Tver, Sarai, Halitch, Vladimir-de-Volhynie, Przemysl, Loutsk, Tourof, Kholm (ou Chelm), Smolensk, il faudrait ajouter encore sans doute, afin d'avoir la nomenclature complète des villes alors pourvues de sièges Vilna (l'ancienne *Λιτβάθα* des *Notices*?), Pskof, quelques autres peut-être. Comme la Sévérie, la Volhynie, la Russie Noire et la Lithuanie obéissaient à Olgierd, on peut croire que, dans le premier partage, à Kief furent soumises, et les sept dernières villes de la liste, et celles de Belogorodka, de Iourbourke, de Rosiena, de Polotsk : des vingt-quatre sièges, donc c'étaient douze d'un côté, douze de l'autre. Par le second partage ou remaniement, il est croyable que Belogorodka au moins et Smolensk furent ajoutées à la part d'Alexis.

(344) Πλείω δεδωκώς..... πλείω..... τὴν μοῖραν αὐθις συγκυκλήσας ἀνεῖληφε. Toujours la même injustice (note 342), et toujours aussi la même supposition d'un partage, en quelque sorte, à l'amiable (note 343), lors de ce premier voyage. Cependant, la Grande Russie étant chrétienne depuis longtemps, Alexis, par la force des choses, devait avoir les plus beaux évêchés. Puis, sans doute, beaucoup d'évêques le trouvaient plus régulièrement nommé primat que son rival, et refusaient l'obéissance au suppôt du grand-prince de Lithuanie. [Pour donner un exemple de la vivacité avec laquelle les deux métropolitains travaillaient, l'un à l'extension, l'autre au maintien de ses droits, rappelons ce qui, plusieurs années après l'instant où nous sommes, eut lieu à Tver. Roman s'était fait chérir de Vsévolod de Kholm, en persuadant à Vasili Mikhaïlovitch de lui céder le tiers de sa principauté. Vsévolod l'appela dans la ville; Roman y vint et se mêla de tout, même d'affaires ecclésiastiques, et il tenta de se faire de l'évêque un acolyte. Mais ce dernier refusa toute communication avec lui.]

(345) Ἡ ἀνάγκη . . . τοῦνομα. On peut s'en tenir à la seconde raison, qui est la bonne. Calliste ne revint qu'en 1355. Voy. note 58, p. 130.

<sup>1</sup> Ῥωσὸν ποταμόν (voy. la liste, p. 319) est fait pour tromper. On pense à la Ros, humble affluent du Dniépre, devers Kief. Mais ni là ni près de là n'existe l'ombre d'un lieu de quelque importance, actuelle ou passée, dénommé d'après S. Georges. Georgenburg (en russe Iourbourke), au contraire, est très-connu; le

Niémen, qui l'arrose, forme sous Tilsitt deux branches dont celle du nord est dite la *rivière Russe*, Poca p̄ka (le fleuve entier n'a-t-il pu porter ce nom?); enfin Iourbourke, Polotsk, Rosiena, sont toutes trois dans les mêmes parages.

<sup>2</sup> Et non Riazan, trop loin de Polotsk et de Tver. Voy. la petite note précédente, fin.



(346) Ὁ πατριάρχης ἰεροσολύμων τοῖς... ἀρχιερεῦσι... παρεσκευάζοντο. Ce pluriel, avec un singulier suivi de *ἰεροσολύμων*, avec, et des régimes, n'est pas commun.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(347) Πρὶν ἐς πέρασ ἰέναι. En 1357, si nous ne nous trompons, ou à la fin de 1356. Et voici pourquoi nous risquons cette date : Grégoras, toujours fidèle à l'ordre chronologique, sauf quand une série de petits faits, tous concourant à un fait majeur, lui semble devoir être déroulée d'une haleine et sans interruption, place son récit sur l'origine du double patriarcat de Russie et sur l'obstination d'Olgierd dans le culte païen, après l'affaire de Khalil, qui s'est terminée en 1358, et qui avait commencé dans l'été de 1356. Il faut en conclure que, dans cet été de 1356, l'affaire russe n'était pas finie, sans quoi il l'eût racontée avant la capture et la délivrance de Khalil. — Les documents qu'on possédait autrefois ne donnaient point cette date avec la même certitude [et l'ordonnance même de Taïdoula (voy. *Anc. Biblioth. russe*, t. VI) en faveur du métropolitain Alexis, dont on interdit de gêner le voyage, de prendre les chevaux, etc., lorsqu'il fera route pour Constantinople, « parce qu'il prie pour le khan Tchani-beg, pour « ses enfants, pour sa femme, » ne prouve pas même le voyage, puisqu'il en est parlé au futur]. Seulement, comme on sait qu'Alexis partit de Moskou, pour aller guérir Taïdoula, le 16 août 1357, et qu'il était encore à la Horde l'hiver suivant, quand Tchani-beg fut tué par son fils, il est permis de croire qu'il se rendit à Constantinople dans l'intervalle; et cet autre fait que les deux années qu'il passa dans Kief, réparant et réorganisant, tombent en 1358, 59 et 60 (après qu'il eut fait un nouveau et indispensable voyage à la Horde, pour préserver la Russie des fureurs de Mamat Khodja), s'accordent parfaitement avec ce qui nous semble résulter de la disposition des récits dans Grégoras.

(348) Βαλάντια. Ce mot nous fait penser involontairement au parrain d'Alexis, qui, lui aussi, marchait toujours avec un sac d'argent à la main ou à celle d'un serviteur, pour distribuer des aumônes, et dont le nom et surnom russes deviendraient en grec Ἰμπάννης (ou Ἰβάνης) τὸ Βαλάντιον.

(349) Ἰλῆς γηγενοῦς... ὀρέξεσιν ἡλικιωτῶν. Tout cela est spirituel, mais tout cela est un peu affecté, moins pourtant en grec qu'il ne nous le semble à nous, dont la langue va droit au fait. — La tendance de la forêt, de l'arbre,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

c'est la flexibilité. Grégoras bafoue ici la versatilité, les changements à vue du patriarche restauré. — Ἰλη γηγενής est une fin d'iambe tragique très connue, sans doute, et très-fréquemment appliquée dans les écoles (comp. notes 367 et 376). De plus, il semble que le γηγενής doit contenir une allusion à la bassesse de naissance de Calliste.

(350) Τοῖς ἄρχουσι. L'empereur et l'impératrice, leur camarilla, à coup sûr, et les ministres, peut-être. Voy. la note suivante.

(351) Παραβύων est un mot favori d'Aristophane, de Lucien et de leurs imitateurs. Mais nulle part nous ne le trouvons jeté aussi spirituellement que dans ce passage. Effectivement, on ne lui donne d'ordinaire pour régime que des mots parfaitement insignifiants, comme *ἐαυτόν*, *ἐκείνο*, etc., ou bien *βλασφημίους*, *πικρίας*, *μῆλον*, *δάφνην*; et, s'il y a quelque finesse dans ce que dit l'auteur, ce n'est pas au mot régime, c'est à quelque terme circonstanciel que cela tient, comme dans *μῆλον μεταξύ τῶν μασίῶν παρεβύσατο*, *οὐ σιωπῇ δὲ τὰς ἐνθέσεις οὐκ ἐπ' ἀμφοτέρας παραβύεται τὰς γνώθους*, *οὐ παραβυσθεὶς εἰς οὐρανόν*. Nous devons dire que la première interprétation donnée à ce mot par le *Thesaurus ling. gr.* (la deuxième, *obturo*, est ici hors de cause) est insuffisante : *παραβύω* n'est pas *inculco*, *infercio*, ce qui semble impliquer violence et publicité, c'est *insero*, et mieux encore *clam* ou *oblique insero*, *sensim insero*. Il est parfait ici : les *κέρματα* qu'apporte Alexis ne sont pas d'un gros volume, il les glisse; comme c'est à l'empereur, ou à l'impératrice, ou aux princes, ou à des intimes qu'il les glisse, c'est à la *sourdine*, c'est dans la *coulisse* qu'il opère. Le verbe grec, d'ailleurs, rappelle ce tribunal d'Athènes dit *Parabyste*, et situé *ἐν ἀφανεῖ πόλεως* (d'où *παράβυστον*, synonyme de *λαθραῖον*, voyez les exemples à l'article *παράβυστος*), et semble ainsi faire allusion à ce que cette camarilla impériale, décidant à huis clos entre Alexis et Roman, ressemble bien à un tribunal.

(352) Ἀβρότερα κέρματα. On donne toujours *κέρμα* « pour de menue monnaie; » et même on ajoute, dans le *Thes. ling. gr.*, « *Minutiæ æris*, » comme si la menue monnaie d'argent méritait à peine ce nom de *κέρμα*. En effet, l'Ἐξέσι σοι Μικροῦ περιᾶσθαι κέρματος τὴν ἡδονήν d'Eubule semble avoir été commenté par Martial dans ce distique si peu moral :

Hanc volo quæ facilis, quæ palliolata vagatur;

Hanc volo quam gemino junxerit asse Venus.

Heureusement Hesychius définit *κέρματα, χρήματα, θραύσματα*. Toutefois les exemples manquaient de *κέρματα* pour objets précieux. Le voici chez Grégoras, et d'une façon non douteuse. Après avoir versé de l'argent à pleins sacs au patriarche, évidemment au moins ces rognures, ces râclures un peu plus délicates qu'on réserve pour d'augustes influences, sont, ou de l'or, soit monnayé, soit en barres, ou des objets de joaillerie, soit pierres précieuses, soit perles (ou turquoises, voyez note 256). Peut-être aussi, bien qu'un peu plus volumineuses, des pelletteries d'élite ainsi garnies figuraient-elles parmi ces *jolis colifichets*. On sait combien on aimait à Constantinople les vêtements, les coiffures, les chaussures, les cannes surchargées de perles ou autres objets précieux; et, si l'on veut se convaincre que les Russes partageaient les mêmes goûts et avaient le moyen d'y subvenir, on n'a qu'à parcourir, dans Karamzine, le testament d'Ivan Kalita, et notamment ce passage : « Je laisse à Sémen ma pelisse rouge bordée de perles et mon bonnet d'or; à Ivan ma pelisse de moire jaune garnie de perles et mon grand manteau brodé; à André ma pelisse de martre zibeline, mes épauettes enrichies de perles et un grand manteau rouge à franges dorées; à mes filles cadettes, Marie et Théodosie, deux pelisses neuves garnies de perles, etc. » De même Ivan II légue à Dmitri (celui à qui, plus tard, en 1399 et 80, la victoire de la Népriadva, suivie bientôt de celle de Koulikof, valut l'épithète de Donski) « une image de S. Alexandre; un collier, des boucles d'oreilles en perles, une boîte de cornaline, un sabre et un casque d'or. . . . »

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(353) *Συγχεχωρηκός* est une expression, un emploi de *συγχωρέω* à noter dans les dictionnaires, bien que, lorsqu'on arrive, comme nous ici, à le rencontrer, on ne puisse être embarrassé sur le sens, parfaitement le même que celui de *συγχώρημα*. Grégoras, dans cette partie de son récit, affectionne singulièrement les participes dans le sens de substantifs neutres : ainsi plus bas, *τὸ φθειρόμενον* et *τὸ ὑγιαῖνον*.

(354) *Ὅς τῶν τῆς ἱερωσύνης κανόνων... jusqu'à διακυβέων τὰ τίμια*. Cette véhémence appréciation de la conduite de Calliste ne nous dit pas un mot de ce qu'il fit, ouvrant ses mains aux dons, et l'oreille aux raisonnements d'Alexis, et nous préférons un fait à toutes les déclamations. Naturellement on pensera que, contradictoirement aux prétentions de Roman et

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

aux promesses qu'il lui avait faites, il maintint le Moskovite en possession de tout ce qu'il avait. Nous penchons à croire qu'il fit plus, et qu'il modifia le *status quo* à son avantage. En effet, l'histoire russe nous apprend qu'Alexis, au retour de son voyage près de Berdi-beg (1358), passa deux ans à Kief, s'appliquant à réparer les ruines et à rétablir l'ordre dans l'Église, et qu'il porta depuis ce temps le titre de métropolitain de Kief et de Vladimir, tandis que Roman avait celui de Lithuanie et de Volhynie; et, vers la fin du § 20, Grégoras va nous dire *μεταρρίπτοῦντες ἔνθεν καὶ ἔνθεν ὁ χθὲς ἄλλως ἠποδομήθησαν*. — *Διακυβέων τὰ τίμια*. Le premier mot est ici éminemment énergique. Ce n'est pas seulement *jouer aux dés* (avec régime, c'est-à-dire livrer au hasard), c'est *jouer et rejouer*. En *διακυβέων* surtout réside la force du mot. Nous ne trouvons point *διακυβέω* en ce sens chez les anciens : chez eux, c'est *jeter les dés* (avec effort, avec persévérance, si l'on veut rendre le *διά*); mais le verbe n'a pas de complément direct et se construit avec *περὶ* et le génitif. Mais, chez Anne Comnène, il est devenu un verbe actif et qui régit l'accusatif, et le ton se rapproche de celui de Grégoras : *τῶν πραγμάτων*, dit la princesse (XIV, 433 A), *ἄλλως πως διακυβεύεντων*.

(355) *Βέλτιον γὰρ, ἔφησεν, ἢλίω λατρεύειν, κ.τ.λ.* Il y a deux choses dans ce paragraphe : 1° le refus d'embrasser le christianisme, refus déjà exprimé par *ἀπηνήνατο ἐς προὔπιον τὰς πρὶν ὑποσχέσεις κ.τ.λ.* à la fin du § 18; 2° les paroles mêmes par lesquelles est exprimé ce refus. Nous n'avons sans doute pas besoin de démontrer que le long discours qui commence avec *βέλτιον* ne saurait être tout entier d'Olgierd, et que notre historien s'est cru permis de formuler les pensées, d'encadrer les propos du grand-prince lithuanien à peu près à son gré. [Indépendamment du style, des formes et de nombre de détails qui proviennent des habitudes de l'école grecque (voy. note 351), le *τοσαῦτα καὶ τοιαῦτα* par lequel s'ouvre le § 20 décèle assez que Grégoras n'a pas prétendu reproduire mot pour mot, d'un bout à l'autre, l'invective d'Olgierd; et le mélange de discours direct et indirect, qu'on remarque dans l'ensemble du paragraphe, indique de même qu'Olgierd, suivant l'écrivain, ne prononça pas de suite et d'une haleine tout ce qui se trouve ici réuni : c'étaient des boutades, des coups de boutoir, comme on dit vulgairement, séparés par des intervalles de temps plus ou moins longs, mais que naturellement (et d'après sa méthode ordinaire) Grégoras a dû rassembler en un faisceau.] Ceci posé, il ne faut pas non plus passer à l'opinion contraire,

et s'imaginer, par exemple, qu'il y ait très-peu ou qu'il n'y ait rien d'Olgierd dans ce qui suit. Olgierd, malgré sa barbarie, s'était très-bien fait renseigner sur le christianisme; et il est clair, par Grégoras lui-même, qu'il avait écouté avec un vif intérêt tout ce qui, dans l'Ancien ou le Nouveau Testament, avait le caractère légendaire (note 326, sur *ῥῆσις*), probablement aussi tout ce qui était de nature à frapper l'imagination. Il est tout simple, en conséquence, qu'il oppose à la conduite du patriarche le refus par lequel Jésus-Christ répond à Satan, qui lui offre toutes les richesses et tous les royaumes de ce monde; et il ne faut pas s'étonner qu'il rétorque si prestement contre le christianisme ce que lui ont appris les prédicateurs du christianisme : rien n'est plus dans le caractère de ces barbares si rusés, si défiants, et qui font arme de tout. Il est naturel aussi qu'il parle du démon de l'avarice, dont toutefois le nom propre, Mammon, ne sort pas de sa bouche. Il n'y a rien d'extraordinaire à ce qu'il compare le soleil et l'or, et dise qu'idole pour idole, la première l'emporte, et que son ton soit celui d'un homme qui sait que bien d'autres peuples ont adoré le soleil et toute l'armée du firmament. On peut croire aisément que, dans ses invectives contre la cupidité des puissances de Constantinople, se glissent des exclamations qui reviennent à ceci : « Et surtout quand c'est par montagnes « qu'il faut en livrer, de l'or ! » Quant à ces considérations si graves, si hautes, oui, Olgierd a pu dire : « En recevant ainsi de toute main, en faisant et « défaisant au gré de qui vous paye, vous croyez gagner; vous perdez, vous « vous suicidez, » oui, Olgierd a pu dire : « Un État dont les chefs font de « tout métier et marchandise, n'a pas pour longtemps à se salir de ces infa- « mies. » Seulement, pour cette dernière partie des plaintes, il a dû être moins prolix, moins rhétoricien que Grégoras.

*Κόσμον ἔλον φωτίζοντι* est bien slave : chez les Slaves, en effet, ces deux idées, *lumière* et *monde* jouent sans cesse ensemble; un même mot, СВЯШЬ (*sviet'*) les exprime. [Le valaque a même fini par employer son mot *loume* (du latin *lumen*) dans les deux sens.]

(356) *Τῷ τῆς Φιλαργυρίας δαίμονι*. A Mammon (S. Matthieu, vi, 24; S. Luc, xvi, 9).

(357) *Νυνί* tombe sur *ἀλίσκεσθαι*, qui suit, et non sur *ἀκούω*, qui précède (cp. note 4). C'est plus grec; c'est aussi plus respectueux, quoiqu'un

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

peu naïf, si c'était sincère. C'est admettre qu'il n'en était pas ainsi par le passé; que la brigue, la partialité, l'achat des consciences, étaient des méfaits inconnus aux patriarches avant Cantacuzène; que le siège primatial de Constantinople était, dans toute la force du terme, le Saint-Siège; que jamais intrus, jamais fripon, jamais simoniaque n'a triomphé dans l'élection qui donnait des successeurs à S. Jean Chrysostome; que jamais trafiquants en choses saintes n'avaient été puissants auprès de lui et n'avaient transformé sa cellule en bazar, etc., etc. Grégoras a le plaisir de ne pas se compromettre en censurant le passé, et de stigmatiser le présent comme le ferait le pamphlétaire le plus bilieux, le plus acharné.

(358) *Εἰ χρη κατὰ τὸν τ. α. ἀ. διδάσκαλον ἔς κ.τ.λ.* Ceci tombe, on le devine, non sur *ῶ... ἀκούω ν. πατριάρχας ἀλίσκεσθαι*, mais sur *βέλτιον λατρεύειν*. C'est comme si, après ce début, « Mieux vaut servir le soleil que Mammon, » il ajoutait : « Ce n'est pas moi qui le déclare, c'est le Christ lui-même. »

(359) *Ἵπισχουμένῳ τῷ διαβ.* (voy. S. Math. iv, 8-11) jusqu'à *σφοδρῶς*.

(360) *Πρησιήρων*. Les anciens distinguaient deux *πρησιήρες* : l'un terrestre et qui n'était qu'un vent violent, tourbillonnant, élevant de terre le sable, les feuilles, et tout ce qu'il rencontre de léger; l'autre igné, qu'ils comprenaient dans la catégorie des météores électriques (*βρονταὶ τε καὶ ἀστράπαι καὶ πρησιήρες καὶ κεραυνοί*, du *Monde*, 4), et qu'ils regardaient en quelque sorte comme la foudre faisant long feu (*τὸ δὲ ἀστράψαν ἀναπυρωθὲν βιαίως ἄχρι τῆς γῆς διεκθέον κεραυνὸς καλεῖται · ἐὰν δὲ ἡμιπύρωτον ἦ, σφοδρὸν δὲ ἄλλως καὶ ἀθρόον, πρησιήρ, même ouvrage*). Toutefois, nous présumons que les rhéteurs et beaucoup d'autres employaient le mot *πρησιήρ* sans y attacher une idée aussi précise, et que, loin d'y avoir quelque chose de moins terrible que dans *κεραυνός*, dans leur langage, au contraire, *κεραυνός* est la foudre qui tombe sans dégâts éclatants, sans brûler du moins, et *πρησιήρ* la foudre qui incendie ou qui dévore. [Ainsi l'on aurait la gradation suivante : *βροντή*, qui ne fait que du bruit sans tomber; *κεραυνός*, qui tombe avec de médiocres effets; *πρησιήρ*, qui met le feu et réduit en cendres.]

(361) *Καὶ οὐδὲ τουτονὶ τὸν... ἥλιον αἰδεῖται κ.τ.λ.* Ici l'on peut être bien sûr que ce n'est plus Olgierd qui parle : l'imitation des tragiques se fait sentir.

(362) Πῶς γάρ, ἀ μὴδ' εἰκόνας εἰδῶλον ἡλίου σάζειν δύναται; καί, quōi qu'en dise Pindare, il n'est pas vrai que ὁ χρυσοῦς, αἰθόμενον πῦρ ἄτε, διαπρέπει νυκτὶ μεγάνορος ἔξοχα πλούτου (Ol. I); et *nullus argento color est* (Hor.), non-seulement *avaris abdito terris*, mais, s'il nous est permis d'user du même mètre, *tenebras nox ubi offudit*.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(363) Λαλεῖ μὲν πρὸς ἀργύριον. Nous avons ici un bel exemple de πρὸς dans le sens d'*en vertu de, sous l'impression de, par ordre de, au gré de* [comme dans les πρὸς ἔχθραν, πρὸς ὀργήν, πρὸς ἡδονήν (τοῦς πρὸς ἡδονήν λόγους, les discours qu'on tient par plaisir, qu'on a du plaisir à tenir)].

(364) Τὰς τοῦ μένειν... κρηπίδας. Cet infinitif-substantif au génitif, et régime d'un mot tel que κρηπίδας (*bases de solidité ou d'indestructibilité*), est probablement sans exemple.

(365) Ἐπαύουσι est un mot très-élégant pour dire *comprendre*; et il est parfaitement rendu (pour le sens comme pour l'accent, pour l'arrière-goût de son origine) par *entendre à* ou *s'entendre à*. On le construit très-bien avec le génitif, ou l'accusatif, ou περι suivi de génitifs, ou enfin avec les conjonctifs ou conjonctions (ὁποῖος, ὅπως, etc.). Mais de toutes les manières de l'employer, la plus exquise et la plus gracieuse, c'est de le placer, sans régime et sans annexe, après un participe au nominatif, comme le fait ici notre historien. [Καταγελώμενος μὲν οὖν οὐκ ἐπαύει, Aristoph., *Guépes* 516. C'est le *sentit delapsus*, à ceci près que *delapsus* suit, au lieu de précéder.]

(366) Τὰς σφῶν αὐτῶν ἐσθίοντες σάρκας. L'idée de se dévorer soi-même était familière aux Grecs. On disait *ronger son cœur*, comme nous disons *ronger son frein*, d'où le précepte symbolique de Pythagore, μὴ ἐσθίειν τὴν καρδίαν. Aristophane (*Guépes*, 287) dit Ἄλλ' ὦ γὰθ' ἀνίστασο, μὴδ' οὔτω σαυτὸν ἐσθίει μὴδ' ἀγανάκτει. Marc Caballaire (dans *Cantac.*, I, 51) dit insolemment à Andronic le Jeune ἀποχάρειν τῶν ἐνθένδε (du pied des murs) πρὶν κατεδηδοκῆναι τὴν κεφαλὴν τὴν ἑαυτοῦ. [Après le *mani per furor mi morsi*, dit le Dante, *Inf.* XXXIII.] La pensée de Grégoras est expliquée et justifiée plus bas par Φρασάτω μοι τις πόθεν... ἐς τοιάσδε ἐσχατίας τὰ μέγιστ' ἐκεῖνα... κατενήνεκται... πράγματα!... οὐδαμῶθεν ἢ κατ' αὐτῶν ἐξ αὐτῶν, οἴκοθεν οἴκαδε, τὸ λεγόμενον.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(367) *Δίκην πυρός κ.τ.λ.* Habituellement, *δίκην* ne vient qu'après son régime (comme *τρόπον*, comme *χάριν* faisant fonction de préposition), de telle sorte qu'il est des grammairiens qui ont donné comme règle indispensable la précession du complément avec ces trois mots. Nous voyons ici, et même nous pouvons voir un peu plus bas (p. 92, où on lit *δίκην πυρός ἐμπιπρᾶν*), que Grégoras ne s'astreint pas à cette prétendue nécessité. A-t-il tort? nous ne le croyons pas; et *πυρός δίκην* nous semble tenir du langage poétique dont rien, au reste, ne proscriit, mais dont rien ne prescrit l'usage en prose. Même en commençant par *δίκην*, les traces de poésie et de vers sont assez sensibles, surtout dans le second passage (voy. note 376). — Que l'on nous permette d'ajouter deux remarques, non plus sur le *δίκην* de Grégoras, mais, en général, sur la préposition *δίκην*. 1° Quel rapport de sens peut-il y avoir de *δίκη* à *δίκην* (une fois admis que *δίκην* a bien été primitivement l'accusatif de *δίκη*, comme *τρόπον* et *χάριν* évidemment sont ceux de *τρόπος* et de *χάρις*)? A notre avis, l'identité primitive, c'est l'idée de *partage*, *lot*, idée commune à *justice* et à *manière* : ce sens antique s'est perdu; mais il est visible, pour qui se dira que la justice, chez les peuples enfants, consiste à rendre à chacun le sien, à donner à chacun son lot, et d'autre part que notre lot intellectuel, physique et moral, voilà ce qui constitue notre caractère, notre façon d'être [*ρήτορος δίκην*, avec les qualités lot du rhéteur, en rhéteur; et de même *θεᾶς δίκην*, *λέοντος δίκην*, *δίκην πυρός*]. 2° A quelle racine plus haute se réfère *δίκη*, quand on veut remonter au delà des racines dont usuellement on se contente? Généralement on le fait venir de *διώκω*. Nous n'en croyons rien; et probablement nous ne dirons que ce que l'on pressent déjà d'après notre première remarque, en énonçant qu'il est de la famille de *δαίω* (*δαιτὸς εἴσις*, voilà la justice), c'est-à-dire qu'il vient de *δ* exprimant division, séparation, *δ* qui a donné naissance non-seulement à *δαίω*, mais encore à *δῖς* et *δύο*, à *δέκα*, à *δέ*, *ἀτάρ* et *αὐτάρ*, et peut-être à *δάκνω* et *δάπλω*.

(368) *Κἀπὶ σφετέρῳ κακῷ*, « Quel mal? » peut-on demander. A toute force il n'y aurait pas besoin qu'on pût répondre péremptoirement à cette question. Grégoras déclame un peu ici (par la bouche d'Olgierd); et, entraîné par les nécessités de l'amplification, il aurait pu fort bien couronner ses censures par des menaces, qui ne trouvaient pas leur application dans les circonstances en question. Mais il se trouve que nulle de ses expressions



n'est un coup dans l'eau. Oui, effectivement, il peut, du jour au lendemain, en mésarriver à ceux qui font et défont ainsi des primats : leur inamovibilité, l'intégrité de leur puissance, à eux aussi, se trouve sujette aux caprices du plus fort. On peut briser les liens de l'obéissance ou bien en réduire l'étendue; ils peuvent même être déposés.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(369) *Λαμπρῶς*, « vivement, énergiquement, entièrement » (« bel et bien, » en quelque sorte, ou « superbement, » mais avec cette différence que *λαμπρῶς* est noble et sérieux, autant que ces deux derniers équivalents français sont ou familiers ou tirant sur la bassesse). Ainsi *λαμπρῶς ἠτήθη* et *λαμπρῶς ἀπειποντος*, chez Héliod. IV, 168, et VII, 355; *λαμπρῶς ἐδίωκον*, chez Thucyd. VII, 71; *λαμπρῶς ἐκινεῖτο*, chez Libanius [toutes expressions qui coulent d'elles-mêmes et s'entendent d'elles-mêmes, quand une fois on a lu *μάχη λαμπρά*, *ψυχῇ λαμπρῇ*, *λαμπρότερος ὁ κίνδυνος*, dans Polybe (X, 12; XVI, 5, I, 47), *ψυχῆς λαμπρότητι* (le même, XXXII, 23, et Diod. IV, 405), etc., etc.].

(370) *Μὴ τὸ χεῖρον ὑπὸ τοῦ κρείττου εἶναι ἀρχόμενον δεῖν*, κ.τ.λ. L'ironie est bien amère, bien poignante. « Que le vice obéisse et que la vertu commande, c'est ce qu'il ne faut pas : à celle-ci l'obéissance, à celui-là le « sceptre. » C'est l'inspiration de Byron, feignant, à la vue des fléaux de la guerre, de s'indigner que les hommes aient l'outrecuidance de gémir, de rêver un meilleur état de choses (Childe-Harold, I). — Pour le sens précis de *χεῖρον* et *κρείττον*, voy. note 372.

(371) *Παραπαιδαγωοῦντος*. On donne ce verbe dans les lexiques (notamment dans le *Thes. ling. gr.* dernière édition), comme signifiant « changer le régime de . . . , modifier les institutions, les manières de . . . ; » souvent aussi « changer en bien ». [Ernesti, *corrigo*, . . . *retineo a pravitate aliqua*; Riemer (après un premier sens, *daneben od. mit erziehen*), *allmählig abändern u. verbessern*.] Ici donc s'offre, ce nous semble, un sens tout nouveau : c'est « faire faire fausse route » à l'élève ou à celui dont on est comme l'instituteur, c'est le « fourvoyer, l'égarer. » Ce sens, plus fin, est en même temps plus conforme à l'étymologie : c'est *μετα*. . . qui indique « changement, » *παρα*. . . emporte l'idée de « déviation. »

(372) *Τοῦ καλοῦ*. On doit remarquer le vague de toutes ces expressions.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Τὸ καλόν, sans avoir toute la latitude de signification dont il est susceptible (car le beau physique, le beau artistique sont exclus ici), est plus vaste que vertu; il comprend aussi l'honneur. C'est ainsi que, plus haut, nous avons vu τὸ χεῖρον, τὸ κρεῖττον. Χεῖρον n'est pas seulement le vice, c'est aussi l'opprobre, la bassesse, l'absence de dignité, de caractère, etc., etc., en un mot tout ce qui flétrit l'âme. Κρεῖττον est tout ce qui la relève. [C'est sous la pression d'idées analogues, même en élargissant encore le sens du mot, que ὁ Κρείττων, et même τὸ Κρεῖττον (Grégoras même, § 13 du présent livre) sont devenus Dieu et la Divinité.]

(373) Ἄδικία... σύνοικον ἐρημία. Ce σύνοικον, cet équivalent d'*accompagner*, remplacé par *habiter le même toit que...*, *faire ménage avec...*, est très-usuel en grec; nous en verrons incessamment un autre exemple (§ 19, οἷς τῆ ἀκοῆ σύνεσις ἀπαθῆς συνοικεῖ, et cp. n. 375); et les classiques, les byzantins l'emploient, en quelque sorte, sans avoir conscience qu'ils substituent image à image. Nous ne le remarquerions donc seulement pas, s'il ne se trouvait ici qu'il y a comme contradiction entre σύνοικον et ἐρημία. *Habiter avec... quoi? avec l'inhabitation! Avoir pour compagne... quoi? l'absence de compagnie!* C'est du genre d'*il aspire à descendre*. Nous n'oserions proclamer que Grégoras a songé, nous ne dirons pas à cette antithèse, mais à cette antinomie de langage, que quelques modernes ont nommée *paradoxisme*. Probablement non; mais, telle qu'elle est, elle a du piquant et de la sève; elle en aurait encore plus, si son intention eût été plus expressément marquée.

(374) Θηριώδη... ἄγριον. Toutes ces images sont pittoresques et fortes autant que justes. Grégoras ne saurait mieux stigmatiser ce qu'il condamne, qu'en y voyant des causes qui feraient rétrograder la civilisation. Βίον est employé dans le sens général, familier aux penseurs grecs, et dont *vita*, chez Pline, est si souvent l'heureux équivalent (*vita invenit hydrargyrum*, XXXIII, 41, 1; *vita damnavit panem ex hordeo*, XVIII, 14, 2; *vita nihil intantum fuit*, XIV, 21, 1), la série et l'agglomération des vies humaines (et, par suite, la civilisation, l'humanité). — Ἄγριον est consacré pour exprimer ce qui touche à l'état sauvage; et déjà, vers le milieu de ce livre (§ 13), τὴν πρὶν ἄγριον ἐκείνην καὶ λησιῶν γέμουσαν Θράκη.

(375) Ὡ δίκη καὶ εὐνομία συντέθειται. Naturellement on attendait δς

*δίκη και εὐνομία συντέθραπται.* L'énallage est remarquable et n'est pas sans grâce.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(376) *Δίκην πυρός κ.τ.λ.* Cp. note 367 sur un premier passage où se lisait *δίκην πυρός*, et qu'on pourrait croire aisément une réminiscence de quelque tragique, dont toutefois on aurait eu soin, chemin faisant, de disloquer assez les vers pour qu'il ne fût pas aisé de les reconstruire. Mais ici une transposition légère avec le simple changement de *τούτω* en *τουτωί*, de *τοῖς τῆς* en *τοῖς τε*, d'*ἀρετῆς* en son synonyme *χρησιότητος*, et de *καὶ ἄδου* en *χᾶδου*, donnerait

Ἄπαντα πράγματ' ἐν βραχεῖ δεῖξειεν ἄν,  
Καὶ οὐδὲν ἕτερον τουτωί λελεῖψεται  
Ἡ τοῖς τε χρησιότητος ὀργάνοις κακῶς  
..... χρωμένῳ δίκην πυρός  
..... ἐμπιπρᾶν χᾶδου μυχοῖς.....;

ce qu'il serait fort aisé de compléter (par exemple, en insérant au quatrième vers *Ἀρετῆς τ' ἀναιδῶς* ou *Ἀλκῆ τ' ἀναιδῶς*, et au cinquième *τὸ γειτνιαζόν*) et aussi d'améliorer (par exemple, en transformant *τουτωί* en *τάνδρι πως*, et *καὶ οὐδὲν ἕτερον* en *κᾶτ' οὐδὲν ἄλλο*, ou enfin en substituant à tout l'ensemble *καὶ τάνδρι μηδὲν μηδὲ ἄλλως λελεῖψεται*, ou *κάπειτα τάνδρι μηδὲ γρῦ λελεῖψεται*).

(377) *Οἶκοθεν οἶκαδε τὸ λεγόμενον.* En effet, ces deux mots, ou plutôt ces deux formes adverbiales d'un même mot, nous dirions presque ces deux cas d'un même nom [car, puisqu'il est reçu que le locatif est un cas en samskrit, en arménien, en russe et dans tous les dialectes slaves, pourquoi méconnaître qu'*οἶκοι* en grec, désignant le lieu sans mot spécial qui exprime le rapport, et par une simple flexion (comme *ου, ω, ον*), est un locatif, et que les seules différences, ce sont : 1° que ce cas surnuméraire est commun, dans toutes ces langues, à tous les substantifs, tandis qu'en grec les noms propres de lieux sont presque les seuls qui se présentent; 2° que, dans les premières, il n'existe qu'un locatif, le locatif d'immobilité, tandis que le grec en a trois, *οἶκοι* ou *-οσι*, *οἶκαδε*, *οἶκοθεν*?]. Ces deux mots, répétons-nous, sont employés très-fréquemment l'un près de l'autre et jouent ensemble; on les trouve partout chez Pindare (*Ol.* VI, VII), chez Aristophane, etc., etc., parfois, il est vrai, dans un sens un peu différent, et en parlant de la gloire qu'un homme fait jaillir, par des qualités de son fonds, sur sa maison ou sa patrie. Alciphron (p. 8, éd. Boiss.) dit *οἶκοθεν οἶκαδε οὔσης τῆς μετασίσεως*.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(378) Ἡλίου τε καὶ τοῦ τὸν ἥλιον πεποιηκότος Θεοῦ. Olgierd se montre ici un peu éclectique. Il y a encore en lui l'idolâtre, l'adorateur du soleil; et il y a du chrétien qui admet un créateur du soleil. Pour l'idolâtre, certes il n'en était pas ainsi. Le soleil était de toute éternité, *αὐτόθεν*, et donnait l'être à l'univers sans le recevoir de personne.

(379) Οὐ γὰρ οἱ ἀκροαταὶ... δικαιωθήσονται. S. Paul, *Ἐπ. aux Rom.* II, 13. Cp. note 391.

(380) Καὶ ἐν παντὶ ἔθνει ὁ φοβούμενος τὸν Κύριον δεκτὸς αὐτῶ ἐστί. Toujours l'*Ἐπίτρε aux Romains*, mais en intervertissant l'ordre des versets.

(381) Οὐ γὰρ ἐστὶ προσωποληψία... καὶ Ἕλληγι. Nouvelle citation de l'*Ἐπ. aux Rom.* ch. II.

(382) Τοσαῦτα καὶ τοιαῦτα. Ce début est en même temps l'aveu que Grégoras n'a pas répété mot pour mot les paroles de courroux du grand-prince, et une protestation qu'au fond pourtant il a reproduit fidèlement et l'esprit, la véhémence de son langage, et l'insistance, l'abondance avec lesquelles il s'est étendu sur la conduite du ou des patriarches de Constantinople (voy. note 355).

(383) Ὅργῃ. En effet, Olgierd avait de quoi être ému, de quoi être en colère. Nous n'examinons point ici la justice de sa prétention (nous en reparlerons un peu plus bas). Mais, conquérant, il était habitué à voir tout lui céder; véritablement prince souverain et n'allant pas payer tribut et recevoir investiture à la Horde, il pouvait s'indigner qu'un Ivan II, qu'un Dmitri III, faibles princes qui passèrent sur le trône comme des fantômes, fussent en possession de privilèges ou supérieurs ou égaux aux siens; maître de Kief, il trouvait absurde et dur que, sous le rapport spirituel, un sujet étranger eût pouvoir dans cette ville. Enfin il avait pu se croire, à deux fois différentes, sûr de son succès; et, plus il s'était flatté d'atteindre le but, plus, lorsqu'il faisait ainsi naufrage au port, le désappointement était cruel.

(384) Ζηλῶ. Enfin voilà le vrai mot prononcé. Oui, au fond de toutes ces invectives il y avait un esprit de jalousie, une rivalité: il y a longtemps que nous l'avons dit (voyez note 334, fin), et il serait superflu d'y revenir.

Grégoras s'en doute enfin ; mais il ne le dit que faiblement encore et comme par hasard. Seuls aussi, l'esprit de rivalité contre les monarques moskovites et l'ambition de réunir toute la Russie, avaient dicté à Olgierd toutes ses magnifiques promesses de conversion.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(385) Ἐξοῦλι δ' οἷς τῇ ἀκοῇ σύνεσις ἀπαθῆς συνοικεῖ κρίνειν εἰ... κ.τ.λ. Puisque Grégoras nous invite à juger, à prononcer, récapitulons ici en peu de mots notre avis, qu'on peut déjà pressentir, et dont quelques éléments se trouvent déjà plus haut. — 1° Relativement aux patriarches de Constantinople, nous distinguons (ce que notre historien a grand tort de ne pas faire) Philothée et Calliste. Soit que Philothée ait investi Alexis de l'autorité spirituelle sur toute l'Église russe, soit qu'au moins il ait modifié la concession de Calliste à Roman, en lui donnant la métropole de tout ce qui reconnaissait la suprématie du grand-prince de Moskou, ce prélat agissait conformément au droit vrai ; et, nous l'avons dit, le seul reproche qu'on pourrait lui adresser, ce serait, dans notre seconde hypothèse, de n'avoir pas plus héroïquement, plus complètement défendu la métropole de Moskou. Calliste, au contraire, figure toujours fâcheusement dans cette affaire. Dès l'apparition de Roman, il commet un passe-droit énorme, il donne ce qui ne lui appartient pas ; non content de sacrer l'ami d'Olgierd archevêque de Kief, il le soustrait à l'obédience de Moskou (ce qui déjà est dépouiller Moskou), il lui soumet les évêchés et archevêchés qui canonicquement, légalement, ressortissent à Moskou, [et quand on dirait que c'est de Vilna qu'il le crée métropolitain, et non de Kief, toujours y aurait-il ce fait immense, que, dans l'intention du patriarche, Moskou serait déposée pour Vilna, le grand-prince des Russes pour le grand-prince lithuanien]. De même, après la restauration de 1354 et 1355, quand Roman revient, la vénalité, la versatilité de Calliste sont encore plus patentes et plus inexcusables ; mais elles ne le sont pas de la façon dont l'entend Grégoras : c'est le contre-pied qu'il faut prendre. C'est la bonne cause que favorisait Calliste quand finalement il donnait la meilleure part au Moskovite ; seulement il ne le faisait point par sentiment du bon droit, il cédait aux moyens de séduction dont s'était muni le candidat légitime. — 2° Relativement à l'évêque Alexis (dont Grégoras ne parle plus pour le moment, sauf par le mot *ἐπισκόπων*, mais qu'il a tant maltraité), nous rappellerons ce que nous avons dit plus haut sur la légitimité de ses prétentions, sur l'obliga-

tion de conscience et d'honneur qu'il avait de soutenir le privilège de sa métropole, sur le patriotisme et le loyalisme dont cette conduite présente la réunion ; et nous ajouterons que, même au point de vue d'un puritain sévère, l'or et les matières précieuses qu'Alexis sut distribuer, en habile tacticien, entre tant de nobles parties prenantes, ne doivent point donner lieu à l'accusation de simonie. Alexis n'acheta ni l'épiscopat en général, puisque, avant de quitter la Russie, il était évêque de Vladimir, ni l'archiepiscopat de Moskou en particulier, puisque personne ne le lui contestait. Ce que l'on conteste, c'est la primatie, et on la conteste à Moskou encore plus qu'au titulaire de Moskou. Le titulaire défend son siège, réclame le *status quo*, et ne veut ni acquérir ni céder : il n'achète donc rien et ne vend rien ; il ne trafique donc point des choses saintes ; il n'est donc pas simoniaque. Calliste et Roman méritent seuls ce reproche ; le second achète, le premier vend ; ils achètent et vendent ce qui est à un autre : chez eux il y a et vol et simonie. Alexis fait de son mieux pour n'être victime qu'à moitié, Alexis est pur.

(386) *Χριστιανῶν παισὶν εὐσεβείσιν*. On connaît ces expressions *ζωγράφων παιδες*, *Λυδῶν παιδες*, etc., qui passent pour imitées de l'hébreu *בני...ה* [où même on voit continuellement le singulier (chez les prophètes, par exemple, *fil d'homme*)], et qui, dit-on, reviennent à *ζώγραφοι*, *Λυδοί*, et ainsi de suite. Notre intention n'est pas de répéter ce qui se trouve chez les philologues, chez les lexicographes, et principalement dans l'excellent article *παῖς* du *Thes. linguæ græcæ*, dernière édition, sur cet idiotisme. Mais que l'on nous permette d'y ajouter quelques observations. — 1° *Δυσίηνων, δέ τε παιδες* dans l'Iliade, *Λυδῶν*, *Αἰθιοπῶν* et *Ἰώνων παιδες* dans Hérodote (I, 27 ; III, 21 ; V, 49), *Ἀθηναίων παιδες* dans Pindare (fr. 196), *Ἑλλήνων παιδες* ou *παῖδες Ἑλλήνων* dans ce dernier (*Isthm.* IV, 62) et dans *les Perses* d'Eschyle, montrent parfaitement que la Grèce n'a pas attendu la traduction des Septante pour avoir l'équivalent du *בני...ה*. Toutefois, nous conviendrons facilement qu'à partir de l'époque de Ptolémée-Philadelphe, et surtout à partir de l'ère chrétienne, l'emploi de cette forme devint de plus en plus multiplié, et que l'exemple des Grecs à style asiatique et des écrivains ecclésiastiques put y être pour beaucoup. — 2° Pour le sens, bien qu'au fond *ἀλιέων παιδες* soit la même chose que *ἀλιεῖς*, comme nous le disent les lexiques, et généralement puisse se traduire de même sans très-grave inconvénient, le plus souvent pourtant cette traduction est imparfaite et

laisse échapper une nuance qui n'est ni sans importance ni sans grâce. Les *ἀλιέων παιῖδες* sont pêcheurs et fils de pêcheurs; il connaissent à fond et comme eux-mêmes tout ce qui tient à leur métier; écoutez-les et croyez-les comme des oracles toutes les fois qu'ils disent un mot de poissons, de barques, de rames, de filets, de mer, de vents et de pronostics d'orage! De même les *ῥητόρων παιῖδες* n'ont pas, comme Démosthène ou comme Rollin, passé de la forge ou de la boutique de coutellerie à l'officine des Gorgias : non, en les nommant *ῥητόρων παιῖδας*, on indique qu'ils n'ont jamais respiré d'autre atmosphère que celle de cette école; qu'ils sont comme saturés et imprégnés des progymnasmata d'Aphthonius; qu'ils ont été bercés, qu'ils ont grandi, qu'ils mourront entre la catachrèse et la prosopopée : d'où résulte que ce qu'ils disent, que ce qu'ils pensent sur ces matières fait autorité. Ce n'était point là une légère différence. Le métèque devenu citoyen d'Athènes, *Ἀθηναῖος*, n'était pas vu comme leur égal par les *Ἀθηναίων παιῖδες*. Térence, Horace étaient *εὐεθροὶ*, d'accord, mais *εὐεθέρων παιῖδες*, non. Il y a ici (et il y a la plupart du temps) quelque chose d'analogue dans *Χριστιανῶν παιῖδες*, surtout prononcé par celui qui, même chrétien, ne serait pas chrétien de naissance. Ces *Χριστιανῶν παιῖδες* ressemblent singulièrement aux *vieux chrétiens* des Espagnols; c'est une espèce de noblesse de race toute différente de la noblesse que vous acquérez vous-même et dont on vous remet le brevet. Ajoutons que, quant à l'autre sens donné par les dictionnaires, *.....um natio*, il est juste sans doute (aussi nous étonnons-nous que la dernière édition du *Thesaurus linguæ græcæ* le fasse précéder de cette formule peu laudative : « Nisi quis malit reddere »); mais *natio* alors doit se prendre, dans le sens le plus élastique, pour *corps*, *caste*, *confrérie*, *école*, etc. Sa nuance intime alors se rapproche de celle que nous avons indiquée d'abord, parce qu'elle suppose également des habitués, des hommes rompus à la chose qu'on a en vue. [Ainsi l'on traduirait fort bien « ce sont là des plaisanteries d'atelier, » par *ταῦτα τὰ σκώμματα οἱ ζωγράφων παιῖδες*; « c'est comme cela qu'un ambassadeur dit vrai, » par *ὡδί πως τοὺς πρέσβειν παιῖδας ἀληθεύοντας ἔχεις*.] — 3° En prose, presque toujours *παιῖδες* suit le génitif son régime (cependant nous nous rappelons quelques exemples contraires, *παιῖδες ἰατρῶν* notamment, dans Cantacuzène, II, 14, et dans les Lettres inédites de l'empereur Manuel). — 4° Il y a quelque analogie entre ces génitifs suivis de *παιῖδες* et tous ces noms imaginés au moyen âge (et sur le modèle desquels les Grecs modernes ont fini par former des

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

noms de famille), Τουρκόπουλοι, Ἀρμενόπουλοι, Σφραγγόπουλοι, etc. (d'où les Sgouropoulo, Xanthopoulo et tant d'autres). — 5° Enfin on comprend parfaitement que ce soit en Asie qu'ait pris naissance un idiotisme qui suppose tantôt la caste (c'est-à-dire les fils exerçant la profession de leur père), tantôt la tribu, comme d'une part les Beni-Houssein, les Beni-Aglab, les Beni-Khoreich, comme de l'autre les Karaman-Ougli.

(387) Κρηπίδας ἀφθόνων πηγῶν εἰληφυΐαν τὰς... παρανόμους πράξεις καὶ ... ἐκκλησίαν. Après nous être dit, une fois pour toutes, que Grégoras, dans son style métaphorique, est ici bien peu d'accord avec lui-même, et que βλάσιν πηγὰς (ou κρηπίδας πηγῶν) εἰληφυΐαν ressemble beaucoup, pour la cohérence des images, à ce que seraient les *tendres fleurs du flambeau de la vie*, nous nous demanderons ce que signifie ici κρηπίδας. Est-ce le *crepido* latin qu'on voit dans κρηπίς τοῦ λιμένος (Polybe, V, 37, 8), dans κρηπίδα κύκλω περὶ αὐτήν, c'est-à-dire περὶ τὴν λίμνην (Hérodote, I, 185) et dans ὄρμος καὶ κρηπίς (de Pollux, IX, 28)? Il serait difficile d'extraire de là un sens. Serait-ce alors que κρηπίδες πηγῶν reviendrait à πηγαί? Rien n'est moins supposable. Faut-il voir dans κρηπίδας πηγῶν à peu près le synonyme de κρηπίδας τε καὶ πηγὰς (*base et source*), deux idées associables quand on les unit par καί, et que, par une nouvelle hardiesse métaphorique, on aurait fondues au lieu de les juxtaposer? Nous n'en croyons rien. Κρηπίς est tout simplement *le fond, le lit*. De même que la statue est sur son piédestal, la colonne sur sa base, l'édifice sur ses fondements, de même l'onde est sur le sol qui lui sert de lit : *lit, fondements, base, piédestal*, tout cela c'est également κρηπίς. Les exemples en sont rares pour le premier sens, mais le τὸ ὕδωρ τοῦ Ἰορδάνου ἐπορεύετο δι' ἄλλης κρηπίδος de Josué, IV, 18, est sans réplique. Ceci posé, quoiqu'il y ait toujours un peu d'affectation et de recherche dans cette image, on comprend parfaitement que Grégoras ait pu dire avec esprit que « l'hérésie et la honte sont des *sources* » dont le *lit* c'est l'iniquité du patriarche, c'est l'Église telle que l'ont faite « les Palamites, » d'autant plus que le lit d'une source, c'est le sol du sein duquel jaillissent les eaux.

(388) Ἐν παραβύσιῳ. Le Parabyste, petit tribunal d'Athènes où l'on ne jugeait que les affaires civiles d'importance minime (puisque la contestation n'y pouvait rouler sur plus d'une drachme), et où les juges, qu'on nommait



les Onze (οἱ ἑνδεκα), à cause de leur nombre, et qui n'étaient pas pris au sort dans les rangs du peuple, siégeaient tantôt au grand complet, tantôt par sections et à tour de rôle [car c'est ainsi que nous entendons les deux Parabystes indiqués par Pollux, le grand et le moindre (τὸ μείζον et τὸ μείον, comme le lit Meursius, au lieu de μέσον)], le Parabyste, disons-nous, était, suivant Pausanias, ἐν ἀφανεί τῶπῳ πύλεως. De là ἐν παραβύσιῳ, dans le sens de λαθραίως, à la sourdine, sous le manteau (cp. plus haut παραβύων ἀβρότερα κέρματα, § 17, et note 351); ce qui n'empêche pas que quelquefois aussi, assure-t-on, il n'ait signifié *en bloc*, *pêle-mêle*, et répondu au *per saturam* des Latins.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

(389) Εἰπέ γάρ, Φησι, πρὸς τὴν θυγατέρα τὴν ἀσύνετον Ἱερουσαλήμ. La marge donne ce passage comme d'Ézéchiël; mais vainement nous feuilletons les Concordances : nous n'en trouvons aucune trace. Si nous l'y trouvions, probablement il porterait μου après θυγατέρα.

(390) Οὐχ ἤμαρτεν ἀδελφὴ σου... Σόδομα ἐκ σοῦ. Tout le passage est censé tiré d'Ézéchiël, xvi; mais la citation présente non-seulement des lacunes, mais aussi des interversions et des altérations. Ἀδελφὴ σου Σόδομα est du verset 48, οὐχ ἤμαρτεν... κατὰ τὰ ἡμισεῖά σου du 51°; mais οὐχ ἤμαρτεν est précédé de ἡ δὲ Σαμάρεια; et enfin, au 52°, au lieu de καὶ ἐδικαιώθη Σόδομα ἐκ σοῦ, nous lisons καὶ ἐδικαιώθησαν αὐταὶ ἐκ σοῦ.

(391) Τουτέσσι Σόδομα δίκαια... Φάσκει Χρυσόστομος. C'est bien ainsi que s'exprime S. Chrysostome, *Sur le quatrième jour de la création*; et c'est à peu près le sens ecclésiastique et biblique de δικαίω (tout autre, on le voit, que le sens classique et profane). Toutefois, il ne fait que côtoyer la nuance précise : קִרַּץ à la voix pihel (קִרַּץ et קִרַּץ, dans le deuxième passage ci-dessus) veut dire non-seulement *RENDRE juste*, mais *RÉPUTER juste*, *DÉCLARER juste*, double sens qui se retrouve également dans la deuxième forme du verbe arabe (صَدَّقَ, *estimer vrai*). Au fond, peut-être ceux qui prononcent ainsi le mot de *justifier*, l'entendent comme nous traduisons, *réputer justes*, *proclamer justes*, *traiter en justes*. Mais ce n'est pas moins une impropriété, un langage inexact.

(392) Ἐπαρχία doit s'ajouter aux preuves qui ont été données plus haut de la nécessité de prendre le mot dans le sens de *province ecclésiastique* ou de *gouvernement spirituel*.

(393) Ἄλλοθεν ἄλλοθι μεταθέντες. Reproche juste, s'il tombe sur le patriarchat en général; injuste, si l'on veut dire que le même patriarche se déjuge et varie à prix d'argent. Voyez note 385.

(394) Μείζον κριτήριον... πατριάρχας. Juridiction supérieure...; les patriarches. Ὡς ne se joint pas à *eis* de manière à ce que tous deux ensemble équivalent à *eis* seul ou soient une nuance d'*eis*; il veut dire *vu que* (en sous-entendant *les patriarches étaient*), et la vraie traduction latine serait *patriarchas adire, quippe qui*.

(395) Ἐγκλήματα. Voyez, notes 339, 340, 342, la réfutation de ce reproche.

(396) Ἄνανδρον. Le choix du mot semble bien insinuer que, pour tout ce qui n'est pas intrigues, bassesses, vénalité, corruption, calomnie, les hommes qu'il flagelle ici sont des femmes (Ἀχαιίδες, οὐκ ἐτ' Ἀχαιοί), ou plutôt des eunuques.

(397) Οὐθ' οὗτοι πρόνοιαν ἐβραθυμημένην... τὴν φλόγα τῆς ἐριδος κ.τ.λ. On voit que les imputations de Grégoras vont faisant des progrès. A présent, ce n'est plus comme fortuitement et sans l'aide du patriarche que la querelle devient si vive: il l'attise; il anime les deux rivaux, en tenant sa décision en suspens; il pousse aux enchères, en mettant les concurrents en présence; et il semble même que ce dont Constantinople est témoin en ce moment n'est que le prélude d'une série d'actes analogues dans l'avenir. Nous ne serions point surpris que telles eussent été les vues de Calliste, et même de Jean Paléologue.

(398) Διχόθεν. Non-seulement des deux mains, ce qu'exprimerait suffisamment ἀμφοτέρωθεν, mais des deux parties *adverses* (δίχα).

(399) Θετέρου est régime de δεξιά, la main de l'un. Il est inutile d'ajouter ou bien de l'autre. Βρίθουσα régit τῶν... πεμπομένων... χρημάτων, qui n'est pas participe absolu. Quoique ordinairement ce soit le datif que gouverne βρίθω, on le voit de loin en loin avec l'accusatif, et un peu plus souvent avec le génitif, témoin entre autres le fameux vers tout spondaïque:

Σίτου καὶ κρειῶν ἠδ' οἴνου βεβριθίας. — *Odyssée*, XV, 333.

(400) *Λημμάτων* est presque toujours employé avec une nuance de défaveur. Sophocle fait presque un pléonasme en disant (*Antig.* 313) *αίσχρῶν λημμάτων*; et Démosthène n'ajoute point d'épithète quand il nous dit qu'Eschine était *εἰς τὸ λῆμμα ῥέπων*.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## RÉSUMÉ.

Au total, le Livre XXXVII de l'Histoire de Grégoras nous fournit, indépendamment de bon nombre de faits connus, beaucoup de détails recommandables, soit par la nouveauté, soit par l'importance.

L'importance cependant en est inégale.

Parmi les moindres se rangent,

Et l'invasion croissante de cette bigarrure de costumes moitié latins, moitié orientaux, dont, aux yeux de notre pieux et orthodoxe historien, l'anarchie et les variations reflètent dans l'ordre physique l'anarchie et les variations des doctrines de l'Église grecque en proie au palamisme;

Et la spoliation des palais d'abord, et ensuite des temples, de Constantinople, dont les plus splendides ornements, marbres, mosaïques et bas-reliefs sans doute, émigrent à Galata, vendus au plus offrant et dernier enchérisseur, ou plutôt livrés, après un simulacre d'encan, au mercantilisme génois, qui vient de remettre Paléologue sur le trône et qui sait toujours se faire payer ses services;

Et le mariage du jeune Andronic (celui qui fut plus tard l'usurpateur Andronic V) avec la fille du kral de Bulgarie, Alexandre, — et ce trait curieux qu'Alexandre lui-même présenta aux fonts du baptême la belle juive que la passion lui fit épouser en secondes noces;

Et le retour à Constantinople de la princesse, fille aînée d'Andronic IV, après la mort de son époux Michel Açan, le fils aîné d'Alexandre et son héritier présomptif;

Et la naissance d'un quatrième enfant de Jean Paléologue et d'Hélène Cantacuzène en 1356, un an et quelques mois après la restauration de l'empereur, ainsi que sa mort sur la fin de l'été de 1358.

Après ces faits, qu'on ne doit guère regarder que comme secondaires, quoiqu'ils ne laissent pas, lorsqu'on les rapproche des faits connus et qu'on les combine habilement, de fournir matière à plus d'une réflexion et d'une notion nouvelle, nous en apercevons de plus graves.

Telle est, par exemple, la double alliance du Serve Simon, le frère d'Étienne Douchan, avec le comte Nicéphore de Céphalénie et d'Acarmanie, alliance par mariage, puisque Nicéphore donna une de ses sœurs à Simon; alliance d'armes et de politique, puisque, par le chef serve, il conquit la Thessalie, et que sans doute il dut ensuite lui prêter son concours pour d'autres projets.

Tel serait aussi le projet de mariage entre le musulman Khalil, ce fils d'Ourkhan, dont nous allons parler dans quelques instants, et la fille de Jean Paléologue, lors même que ce projet de mariage n'eût point été accompagné de très-graves circonstances.

Mais quantité d'autres notions beaucoup plus importantes encore nous sont fournies par l'écrivain.

D'abord, c'est lui qui nous apprend à quelle époque et comment se terminèrent toutes les hostilités armées relatives à la lutte des maisons de Paléologue et de Cantacuzène : ce fut dans l'automne de 1358, par la reddition de Manuel Açan, beau-frère de l'ex-colleague de Jean. Ainsi, à Manuel appartient l'honneur de s'être rendu le dernier. Les moyens par lesquels il s'était soutenu ne sont que peu glorieux; mais ils s'accordaient parfaitement et avec la nature des choses et avec les usages, avec la morale du siècle des Grandes Compagnies et des Arnaud de Cervoles. En apparence, Manuel se soumettait à discrétion; mais, quoique ayant la corde au cou, il avait sans doute fait ses conditions, et il garda Vizye.

Pour tout ce qui tient à la chronologie de l'affaire de Khalil, le Livre XXXVII de Grégoras est notre seule ressource : lui seul en donne l'époque, la durée, les synchronismes : ce sont autant d'élé-

ments qui jettent du jour, non-seulement sur l'affaire en elle-même, mais sur ces deux dernières années si mal connues de la lutte cantacuzénienne.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

De plus, les phases diverses de l'affaire sont admirablement retracées : les nombreuses allées et venues de Jean, ses entrevues avec Ourkhan, sont loin d'être des détails inutiles : elles ont, entre autres avantages, celui de nous mettre sur la voie de l'enchevêtrement des affaires d'Europe et d'Asie, et de cette série d'actions et de réactions qui s'exercèrent entre l'incident de la captivité de Khalil et les destins de Cantacuzène. Un trait surtout est lumineux : c'est que le sultan, s'il faut en croire Grégoras, promit à Jean de lui livrer ce rival, son beau-frère et son allié.

L'opiniâtre résistance de Calothète, que nous ne savions pas avoir été de près de deux ans ; la détresse, l'indiscipline et la désertion de l'escadre grecque qui, sans même attendre l'hiver, abandonna le blocus de Phocée et cingla vers la capitale ; l'organisation, en 1357, d'un complot cantacuzéniste, qui avait des ramifications, disons plutôt sa source, dans Constantinople même, et dont telle était l'imminence, que Paléologue se rendit précipitamment au palais de Blaquernes, incognito et déguisé, et que, malgré toute l'activité à laquelle le contraignait la crainte de se brouiller avec Ourkhan, il lui fallut quarante jours pour parer au plus pressé ; tout cela aussi nous était complètement étranger.

La conspiration de Ziano, indiquée très-vaguement et par quelques mots, se trouve pourtant éclairée d'un jour nouveau par tout ce qui précède ; et nous savons désormais où la placer.

Les relations de Jean devant Phocée avec cet émir Seldjoukide de Lydie, que nous présumons avoir été de la dynastie de Sarou-khan, étaient de même demeurées ensevelies dans l'oubli. M. de Hammer les ignorait, c'est-à-dire que les écrivains orientaux n'en ont pas plus parlé que les Grecs ou les Génois. Ce silence, qu'on s'explique parfaitement, ne saurait rendre le récit de notre auteur suspect aux critiques. La perfidie de l'émir à l'égard de Jean est un fait capital, ourdi

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

peut-être par l'ex-impératrice Irène, et que l'on ne doit pas manquer de lier avec tous ceux que nous venons de mentionner à propos de Khalil.

Enfin, après la délivrance du jeune prince et sa réception à Constantinople, et l'arrangement d'un mariage prochain sans doute entre la princesse impériale et lui, quand déjà nous savons que, depuis deux ans, les possessions de Paléologue ne sont plus en butte à la crainte des incursions turques si fréquentes par le passé, nous apprenons que, Souléïman ayant cessé de vivre, c'est Khalil lui-même qui est choisi par Ourkhan, à la sollicitation de Paléologue, pour l'héritier de la monarchie des Osmanlis, et que l'investiture solennelle lui est donnée cette même année 1358. Le contraste de cette indication précise, donnée par un contemporain, sur un prince dont l'apparition avait intéressé les Byzantins au plus haut point, et des faits qui se réalisèrent quelques mois après (la mort d'Ourkhan, l'avènement de Mourad, la disparition de Khalil), ne semblera sans doute pas indigne d'être profondément médité, bien que probablement nous ne devions jamais avoir le mot de l'énigme que Grégoras nous fait entrevoir.

La division du patriarcat russe en deux obédiences (celle de Vladimir et Kief d'une part, et de l'autre celle de Vilna), puis la persévérance d'Olgierd dans les vieilles idolâtries lithuaniennes, se trouvent de même enrichies de détails aussi précieux que nouveaux, et présentées sous un nouveau jour.

Nous voyons d'abord qu'Alexis, en dépit de ses vertus, de sa haute sainteté (que nous avons admise, nous, et défendue contre l'opinion de Grégoras), ne dédaignait pas d'employer des arguments plus humains et mieux sonnants à l'oreille de princes faméliques et de patriarches cupides.

Nous apercevons ensuite, en lisant toutes les épithètes disgracieuses accumulées par Grégoras, avec combien de fureur et d'art fut calomnié à Constantinople, par ses adversaires russes, le vénérable prélat.

Nous apprenons que ce n'est pas un voyage que fit Alexis à Constantinople pour son sacre et pour le maintien des intérêts de l'Église russe, mais deux.

Nous apprenons aussi qu'il s'opéra de cette manière au moins un, peut-être plusieurs remaniements des circonscriptions des deux obédiences (et, par l'ensemble des autres circonstances, il est permis de croire que Kief n'était que nominativement compris dans la part d'Alexis).

Nous reconnaissons, à côté de ce qu'il y a de répréhensible dans la conduite des patriarches de Constantinople, une circonstance atténuante; c'est que, dans l'origine, les deux primats rivaux de l'Église russo-lithuanienne reçurent leur titre de deux patriarches rivaux: Roman, élu le premier, le fut par Calliste, Alexis le fut par Philothée. C'est donc à tort qu'on a reproché au dernier d'avoir sacré deux métropolitains à la fois ou presque à la fois; et ce reproche, qui pourrait, avec certaines modifications, être convenablement placé dans la bouche d'un partisan de la Lithuanie ou de la Pologne, devra, chez ceux qui écrivent au point de vue russe et qui nous semblent ici avoir pour eux la bonne cause, se transformer en éloges, puisque Philothée servait les grands-princes de Moskou, en rapportant, ou totalement ou en partie, la décision illégitime précédemment intervenue, qui confisquait au profit d'un Lithuanien le privilège d'avoir la primatie dans ses États, privilège dont jouissaient et auquel tenaient avec raison les Veliki-kniès de Moskou.

C'est encore Grégoras, et Grégoras seul, qui nous révèle que ce Lithuanien, lequel n'était autre que le puissant et artificieux Olgièrd, avait dans le rival d'Alexis non-seulement une créature, mais un parent, un agent qui véritablement ne pouvait lui devenir infidèle; que ce parent, cet agent, il provoqua, il appuya ses prétentions et ses demandes à Constantinople; qu'il souhaitait sa réussite avec passion, et qu'un demi-succès (le partage de l'autorité métropolitaine) lui sembla un échec; qu'il voulut revenir sur la chose jugée, qu'il fut sur le point de voir rédiger un troisième décret patriarcal en ce sens;

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

et que ce fut lorsque, en définitive, cette tentative fit naufrage et n'aboutit qu'à rendre plus éclatant l'échec de son métropolitain, qu'il entra dans cette terrible colère dont l'explosion fournit des pages curieuses à la dernière partie du livre.

Il est clair dès lors, et par toutes ces circonstances et par la fréquente répétition de ces mots, *ὅλης Ῥωσίας*, unis à celui de *μητρόπολις* ou *ἐπαρχία*, qu'Olgierd, dont la vaste ambition aspirait à faire de toutes les Russies un empire lithuanien, comptait marcher à l'universalité de la domination temporelle par l'universalité d'une domination spirituelle; que cette domination spirituelle pour lui était le moyen; qu'il en avait apprécié la puissance en homme qui connaît à fond sa nation et ses contemporains; qu'il la voulait à Kief, à Kief la vieille ville, la ville sainte; à Kief, jadis la métropole, quand on ne parlait ni de Vladimir, ni de cette Koutchkavo, devenue plus tard Moskou; à Kief, désormais sa possession; à Kief, qui n'appartenait plus aux Mongols, et qui, grâce à lui, ne les craignait plus. Et, pour se rallier plus efficacement la totalité des Russes, il plaçait à Kief, redevenue métropole, un Russe, un prince descendant de Rourik.

Et quand cette politique, égoïste peut-être, matérielle sans doute, mais profonde et savante, à laquelle il attachait sa conversion, trouva un obstacle insurmontable dans l'habileté de saint Alexis, on comprend que son désappointement ait été de la fureur. « Tout ou rien! » avait été le premier rêve de son ambition; mais non-seulement il n'avait pas tout, Kief de plus échappait à son élu: or, en vain Roman avait sous lui huit ou dix autres évêchés, c'est Kief, c'est Kief qu'il lui fallait; eût-il eu cent évêques à sa suite, qu'était-ce pour les Russes qu'un métropolitain de Vilna?

Et pourtant, telle était la puissance de dissimulation du fils de Gédimin, que, tout en donnant carrière au courroux qui le transportait, probablement pas un mot ne sortit publiquement de sa bouche, qui fit connaître les projets avortés. Dans toutes les paroles que Grégoras lui fit prononcer, et qui semblent avoir eu pour origine des rapports positifs sinon officiels, il n'y en a pas une qui ne soit digne



de Cromwell, si Cromwell eût été dans la situation d'Olgierd : tout ce qu'il dit est vrai, est perfide; mais il n'y agite que la superficie de l'événement, que ce qui ne l'intéresse pas : la grosse question, il n'en laisse rien transpirer.

Ce rapide résumé des principales notions à tirer du XXXVII<sup>e</sup> livre de Grégoras suffit pour en faire reconnaître l'importance. En revanche, nous devons ajouter, pour être impartial, que parfois il omet, il ignore des détails intéressants, et qu'il faut le compléter par d'autres auteurs; que quelquefois il se trompe ou est suspect; que, pour les noms propres surtout, il laisse trop souvent à désirer.

Littérairement, le livre mérite de l'estime. Il se lit d'un bout à l'autre avec plaisir. Peut-être y a-t-il, nous l'avons dit, un peu de longueur et d'embarras dans le premier paragraphe tout entier, consacré à des excuses peu persuasives. Peut-être n'y a-t-il pas une proportion assez exacte entre les deux grands morceaux (l'affaire Khalil, 5-13, l'affaire russe, 15-19) et les autres récits. Peut-être enfin se glisse-t-il de loin en loin des réflexions un peu puériles, un peu subtiles, un peu uniformes, dans le tissu de la narration. Relativement à la dernière imputation cependant, il faut avouer que le cas est rare; et, pour la seconde, la disproportion n'est pas telle qu'on puisse se récrier beaucoup. Du reste, ces taches légères disparaissent réellement sous d'excellentes qualités de rédaction. En général, le style coule rapidement; il est facile, il est élégant, il est animé. Il y a un peu du rhéteur dans Grégoras; mais il y a aussi un homme d'esprit, et quelquefois un homme voisin de l'éloquence. L'ensemble du livre est très-varié : l'historien nous promène de l'Acarnanie et de la Servie à Constantinople, de l'Asie Mineure à la Russie. Les tableaux auxquels assez souvent il se laisse entraîner décèlent un vrai talent et ont presque le souffle poétique. Ainsi l'on voit la flottille grecque caracoler en quelque sorte autour du navire qui porte Jean et Khalil à Constantinople; ainsi l'on respire avec la Thrace, pouvant enfin vaquer aux moissons et aux vendanges sans crainte des Turcs : nulle églogue de pêcheurs à coup sûr ne surpasse le déli-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

cieux tableau des ébats de Khalil sur les eaux du golfe d'Astaque. Parfois, de peintre et coloriste, Grégoras devient dramatique. Il l'est, par exemple, lorsque, au milieu de manœuvres militaires ou autres pour le siège de Phocée, nous voyons la monotonie des détails stratégiques s'égayer par les chasses et les festins de Jean chez l'émir; puis la monotonie des jeux rompue par le danger de l'empereur, par la péripétie qui fait tomber son hôte en son pouvoir; puis la monotonie de ce facile succès faire place à l'intérêt et à la surprise, dès l'apparition de la sultane, qui vient plutôt notifier ses volontés qu'apporter ses doléances et son or à l'empereur, maître de la personne de son mari. Le discours d'Olgiard contient des beautés d'un autre ordre : l'indignation parfois y devient de l'éloquence; il faut admirer et ce machiavélisme et ce mélange d'intelligence et d'ignorance à demi éclairée, et cette puissance de sarcasme qu'il y a au fond des paroles d'Olgiard, paraphrasant cette idée : « Mieux vaut être païen que chrétien indigne, mieux vaut adorer le soleil que les roubles, » et flagellant les patriarches de Constantinople de par Jésus-Christ, Ézéchiël, et saint Chrysostome, tels qu'on les lui a expliqués ou racontés, tels qu'ils ont frappé son imagination. Au point de vue esthétique surtout, c'est quelque chose d'éminemment original que cet idolâtre tranchant du Père de l'Église, ce sauvage côtoyant et parodiant Platon. Enfin, Grégoras lui-même, et en son propre nom, ne laisse pas de décocher des traits souvent fort incisifs et fort cruels. On reconnaît en lui, à côté de l'historien, du coloriste, de l'orateur, du théologien, le pamphlétaire; et nulle part chez lui peut-être la réunion de tous ces caractères n'est plus sensible que dans le livre que nous venons d'analyser.

Cette physionomie, composite en quelque sorte, mérite-t-elle des louanges extraordinaires à l'écrivain? Nous laisserons d'autres en décider; mais ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle ne permet point à son ouvrage d'être ennuyeux.

## TABLE ALPHABÉTIQUE

TANT POUR LA PHILOGIE ET LA GRÉCITÉ QUE POUR LA GÉOGRAPHIE  
ET POUR L'HISTOIRE<sup>1</sup>.

## A

ΑΞΓΝΑ, fils puîné d'Alexandre de Bulgarie et de la belle Juive, 150. — Ne faut-il pas écrire Ačan [mouillé par ζ, et gén. par η, d'où *Açania, Açagna*] ? 150, note.

Ἄδατον ἐρημίαν, 62. — Proverbe, 257; — issu de l'hémistiche d'Eschyle ἄδατον εἰς ἐρημίαν, 258.

ΑΒΔΕΡΕ, Ἄβδηρα, -ος, -ον, 214; et cp. Ἀβδηρα.

ΑΒΟΝΔΑΝΣΕ de vins en 1358, 60.

ΑΒΟΥ-ΣΑΪΔ. Voyez DILCHAD.

ΑÇΑΝ (Andronic), fils de Mytzès et beau-père de Cantacuzène, 258. — Appuie Apocauque contre lui, et devient généralissime des troupes de terre, 258. — Devient ensuite suspect au favori, est mis en prison, etc., 259. — Rentre en grâce près de Cantacuzène vainqueur,

et devient sévastocrator, 259. — Surveillance pour lui Jean VI à Thessalonique, et accourt de Vizye à son secours en 1355, 259. — Sa fille. Voyez IRÈNE. — Ses frères. Voy. ΑÇΑΝ (le premier Constantin et Isaac). — Ses fils. Voy. ΑÇΑΝ (Jean et Manuel).

ΑÇΑΝ (Constantin), fils de Mytzès, 258. — Général d'Andronic III contre Andronic IV, et battu par Synadène, 259.

— Prend parti pour Apocauque contre Cantacuzène, 258. — Devient suspect au premier et est mis aux arrêts, 259.

ΑÇΑΝ (Constantin), sans doute petit-fils du précédent, 259. — Lettre que lui écrit Manuel Paléologue. Voy. INÉDITS.

ΑÇΑΝ (Irène). Voyez IRÈNE (la première). ΑÇΑΝ (Isaac), troisième fils de Mytzès, grand-

<sup>1</sup> 1° Les expressions et les formes grecques relevées dans cet Index ne sont pas toutes insolites. Bon nombre d'entre elles ne sont remarquables que par la construction, ou par un emploi figuré, ou par leur application à quelque chose d'inattendu, ou par d'autres nuances de ce genre; il en est qui n'y trouvent place que comme preuve de la permanence d'un mot ou d'un tour de phrase, 1500 ou 2000 ans après son apparition dans les classiques, ou comme mot, comme tour favori de Grégoras. — 2° Les mots à flexion, dès qu'ils sont cités en groupe, sont aux mêmes cas, aux mêmes temps, aux mêmes modes que dans le texte. — 3° Les mots grecs ou appartenant à d'autres langues étrangères doivent être cherchés à la place que, transcrits en lettres françaises, ils occuperaient dans l'alphabet français. Ainsi ἐφθη se trouve entre les ἐπε... et les ἐπι..., parce qu'en français ἐφ... devient eph.; ainsi les ε et η, les ο et ω sont mêlés; ainsi les mots dont β est l'initiale viennent tous après re et avant ri. Les χ représentent hh (non ch). 4° Les indications entre crochets [ ] sont presque toutes des additions aux notes mêmes.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- duc, adhérent d'Apocauque, panhyper-sévaste, et le premier du conseil avec Cinname après la mort d'Apocauque, 260.
- AÇAN (Jean), un des fils d'Andronic AÇAN, 258.—Suit, sous Andronic IV, puis jusqu'en 1354, la fortune de son frère. Voy. AÇAN (Manuel).—Se soumet de bonne heure à Jean VI, et devient gouverneur de Périthéorium dès 1355, 262.
- AÇAN (Manuel), frère du précédent, 258.— Tous deux sont incarcérés à Véra, sous Andronic IV, comme complices du despote Démétrius, 260.— Tous deux redeviennent libres en octobre 1347, 260; — et, contrairement à leur père, se déclarent pour leur beau-frère Cantacuzène, 261.— Tous deux deviennent sévastocrators dès 1347 ou peu après, 261.— Belle conduite de Manuel à Rhosocastre, 261.— Il marche avec Jean l'Échanson sur Andrinople, 261.— Énergie qu'il déploie à Andrinople avec Irène sa sœur, 261.— Gouverneur de Vizye, 64, 261.— Despote, 64, 261.— Commandant en chef des troupes de terre contre Galata, 261.— Son retour à Vizye, 261.— Troupes qu'il envoie pour empêcher la descente des Génois en Thrace, mais qui ne peuvent s'opposer à la prise d'Héraclée, 261.— N'est-ce pas lui qui détache son père Andronic au secours de Cantacuzène, en 1355? 261.— Il tient pour Mathieu, 261; — même après la chute de Mathieu, 261.— Sa pénurie, 64.— Il finit par ne vivre que d'excursions qui dégénèrent en brigandages, 64, 262.— Il est le dernier Cantacuzéniste à se soumettre, 262.— Enfin il se rend à discrétion, et arrive à Constantinople la corde au cou, 64, 262.— Était-ce vraiment sans conditions qu'il se rendait? 262, 253.— Il avait dû être lié au complot de Ziano, 263.— Il était gendre de Synadène, 261.
- AÇAN (Michel), fils d'Alexandre de Bulgarie, 152, 155.— Épouse Marie, fille d'Andronic IV, 152, 155. (Voy. MARIE.) — Meurt emprisonné par sa belle-mère, 155. Cp. COUSINERY.
- ACARNANIE (L') et l'Étolie à Douchan. Voy. ARTA.
- Ακήρατον τηρούντες, 20; — τὸ τῆς γνώμης, 48; — τε καὶ ἀκραιφνές, 68, 150. Ακλεᾶ. Voy. Κλέος.
- Ἀκμαῖς τοῦ Θέρους, 52.
- Ἀκοῆς (τὸ τῆς) περιβλεπῶν, 76.
- Ἀκούσιον (τὸ) τῆς εἰσαγωγῆς, 54.
- Ἄκρα (ἐν) κόλπου τινός, 36.
- Ἀκραιφνῆ (φίλον), 36; et voy. Ἀκήρατον.
- Ἀκρασία pris métaphoriquement, 86.
- ACRIMONIE de Grégoras contre Cantacuzène, 72 et 74, 80 et 82.— Contre les Palamites, 26, 28, 74, 80.— Contre les patriarches de son époque (cp. PATRIARCHES), 94, 96.— Contre les costumes et les mœurs de ses compatriotes, 26, 28.— Contre les Génois et leurs vols, 26.— Et, en général, sur l'état de l'Empire et de l'Église, 80, 92, 98.
- Ἀκρατήριον, 34.— (ἐπίμυκες), 32.— C'est plus que « promontoire » proprement dit, 160.
- ACTES du concile de Chalcedoine cités, 247.— Du concile Quinisexte, 162, 164, 165, 195.— Du concile Palamite de 1347, 280.
- ACTIF ET PASSIF d'un même verbe au même mode et au même temps. Voy. Διοικ., Νομιζ-, Ρυθμιζ-, Ἀρχ-.
- Ἄδεως, 40.
- Ἀδήλων (ἐξ), 36.
- ADJLAN-BEG, émir de Karasi, 155; et voy. KARASI.

**ÆGNA**, autrement **ÆGNA**. Voy. ce mot.  
**ÆNOS**, régie par Nicéphore Ducas, 136, 137; — qui la quitte en 1356, 148. — (Séjour de sa femme à) après ce départ, 148. — (Siège et prise d'), 148, 149.  
**Ἀερίζουσα**, turquoise minérale ou odontolithe, 276. — **Ἀερίζων τασπίς**, même substance, 276.  
**AGAFITE**, turquoise minérale, 276.  
**Ἀγαπωμένω** (αὐτῷ), « aimé de lui, » 58.  
**AGATHANGE** (Cinq visites d') à Grégoras, et leurs dates, 128, 129.  
**Ἀγαθοῦ** (κατὰ παντός), neutre, 26.  
**Ἄγραν** (ἰχθύων), 34. Cp. **Θήρα**.  
**AGRARIUM** (Quels officiers étaient admis dans l') ou char de l'empereur, 194.  
**Ἄγριον**, plus que « rustique, » « quasi-sauvage, brute, » 90, 330.  
**AHMED-MEHLEVI**, traducteur turk de la *Liste des 244 dynasties*, 184.  
**AÏDIN**. Voy. **LYDIE**.  
**AÏNEGHEUL**. Voy. **YARHIÇAR**.  
**Ἀσχροποιεῖν** et régime direct, 88.  
**ΑΚΗΕΛΩΝ** (Bataille d'), 148.  
**Ἄχρι τόθ'**, 30; — *καὶ τήμερον*, 32.  
**ALAEDDIN**, frère d'Ourkhan, 126, 254.  
**ALBANIE** (Des peuplades de l') et de l'Illyrie s'adjoignent à Nicéphore, 30, 149, 150.  
**ALCMAN** (Distique d'), 166.  
**ALEXANDRE**, roi de Bulgarie, stipule, par le traité de Rhosocastre, l'union de son fils Michel et d'une fille d'Andronic IV, 155. — Emprisonne sa première femme, 155. — Épouse une Juive, sa filleule, 32, 155. — Uni à Jean VI, à Venise et aux Serves, fait la guerre à Cantacuzène, 155, note. — Cp. **ÆGNA**.  
**ALEXANDRE I<sup>er</sup>** Pavlovitch (Belle médaille sur la mort d'), 289, 290.  
**ALEXANDRE II** Mikhailovitch, 308, 309. — Esquisse de sa vie, 309, 310. — Sa fille Julienne, 309.

**ALEXANDRE III**, pape. Voy. **FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>**.  
**ALEXANDRE VI**. Voy. **DJEM**.  
**ALEXIS**, premier évêque, mais non primat métropolitain de Russie, 282.  
**ALEXIS** (ÉLEUTHÈRE FÉDOROVITCH BIAKONT, prêtre sous le nom d'), 313, 80. — Russe, quoique Grégoras n'en dise rien, 313. — Fils de boyard et filleul d'Ivan I<sup>er</sup> Danilovitch, 313, 314. — Fut douze ans vicaire de Théognoste, 288, 314. — Était regardé dès ce temps comme le futur métropolitain de Russie, 314. — Évêque de Vladimir avant la mort de Théognoste, 314. — Très-consideré à la Horde, 321. — Il va se faire sacrer métropolitain à Constantinople, 313. — Mais Roman vient de recevoir ce titre de Calliste, 80. — A défaut de primatie sur la totalité de l'Église russe, il obtient du moins de Philothée, d'abord partage en deux obédiences, puis un remaniement en sa faveur, 80, 82, 316; — par la simonie la plus criante, suivant Grégoras, 80, 82, 84. — Autres incriminations qu'ils articule contre lui, 80, 82, 84, 315, 316, 318. — Erreurs de fait, erreurs d'appréciation de l'historien grec, grandes qualités du prélat russe, justice et noblesse de son rôle, dextérité, finesse, 315, 316, 318, 320, 321, etc., et 355 [cp. **OLGIERD**, **RIVALITÉ**, etc.]. — Ce n'est pas lui qui était simoniaque, 318. — En 1357 eut lieu son second voyage, 321. — Il avait paru au moins deux fois à Kief [en 1358 et en 1360], 321, 324. — Les Russes le nomment saint Alexis, 310. — Ses miracles, 316.  
**ALEXIS LE COMIQUE** (Tentative de correction d'un passage d'), 120.  
**Ἄλλα** (τά τε) *καὶ ὡς*. . . ., 76.  
**Ἀλλαγὴ**, « changement de costume, » trait

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- essentiel du cérémonial byzantin, 237, 238, 239. — A l'église comme à la cour, 237. — « Tour de garde, » 238.
- Ἀλλάγματα, 237.
- Ἀλλάγιον, deux sens, 238.
- الله عا و عن الحق, 245.
- Ἀλλάσσω, sans régime, « changer » dans le sens de « changer d'habits, » 238. — « monter la garde » (cp. ἀλλαγὴ, -γιον), 238.
- Ἀλλαξήματα, 238.
- Ἀλλάξιμα, 238.
- Ἄλληλα (τῆς πρὸς) ἀλληλουχίας, 18.
- Ἄλῳναι. Voy. aux H.
- ALTERNATIVE (Occupation) du siège primatial en Russie par un Grec et par un Russe, 68, 281. — Ne fut d'abord que le fait du hasard, 281. — Fut érigée en principe à la mort d'Hilarion, 281.
- ALTOMAN (Nic.), Serve, Zoupan de Trikala et Castorie, 133, 134, 148.
- AMALPITAINS (Commerce des) dans la mer Noire, 268.
- Ἀμαλλοδέτας, 44.
- Ἀμείβοντι (τὸν ἕνατον ἄρτι) χρόνον, 30.
- AMEILHON (Erreur d') sur Khalil, 170. — Fait de Βοίχνας, Βοϊκνας, 208.
- Ἀμοισαδόν, 22, 68.
- Ἀμούσως (κακῶς εἰδότες καί). Voy. κακῶς.
- AMPHIPOLIS prise par Douchan, 204. — Reprise par Cantacuzène, 204, 205.
- Ἄμφω, construit et placé comme *both* en anglais [et comme chez Homère, II. I, Ἄμφότερον βασιλεύς τ' ἄ. κτλ.; comme chez Pindare, ἀμφότερον, Ol. vi, 27, et -ρα, I, 166].
- AMULETTE (Corne de narval servant d'), 276.
- Ἄμυναν, « vengeance, » 94.
- Ἀμύνασθαι, « punir, » 36. — Ἀμυνομένων, « se défendre, » ou « rendre coup pour « coup, » 40.
- Ἀνάκτορα (δικαιοσύνης), 88.
- Ἀναδοθεῖς. Voy. Σπαρτεῖς.
- Ἀναχωροῦσα (πρὸς πέλαγος), 42.
- Ἀναλεγόμενος τὴν τῶν ἐκάστων ἐμπειρίαν εἰς ἐν ἠθροισμένων, 54.
- Ἀναλλοίωτον (τὸ ἀκίνητόν τε καί), 88.
- Ἀναλόγως διδοῦς, 82.
- ANALYSE très-succincte des livres XXVII-XXXVI (inédits) de Grégoras, 128-130.
- ANANDALAHARI. Voy. PARONOMASIES.
- Ἀναπαύσεις (περὶ λουτρῶν), 58.
- Ἀναψύξεως ἐνεκα, 34; et cp. Ψυχαγωγίας.
- ANARCHIE d'opinions et de costumes à Constantinople, 26, 28.
- Ἀναρχίας (τῆς ναυτικῆς), « anarchie navale, » pour « marine vouée à l'anarchie, » 48.
- Ἀναρρήγνυται (ὄθεν Ζέφυρός τε), 78.
- Ἀναρρίπιζειν (ἐρεθίζειν καί) τὴν φλόγα, 98.
- ANASTASIOPOLIS ou Périthéorium, 214.
- ANDRÉ I<sup>er</sup> ΒΟΓΟΛΙΟΥΒΣΚΙ change son titre de Prince en celui de Grand-Prince, 289. — Est en partie l'ἀνὴρ εὐσεβῆς qui opère la translation du siège primatial de Kief à Vladimir, 70 et 72, 279.
- ANDRÉ II, 287.
- Ἄνδρειον (τὸ). Voy. Ρωμάλεον.
- ANDRINOPLE (Prise d'). Voy. LETTRES.
- ANDRONIC III, durée de son règne, lutte avec son petit-fils, 108. — Sa mort, 110.
- ANDRONIC IV, ses trois révoltes contre son père et son triomphe, 108, 109. — Sa mort, 110. — Trois manières de supputer son règne, 108, note.
- ANDRONIC, fils de Jean VI, né en 1348; accomplit sa huitième année au printemps de 1356, 30, 32, 150, 151.
- Ἀνεκάλυψε τὰς καρδίας ἀπορρήτους ἐπιβουλὰς, 42.
- Ἀνελίξεις. Voy. Ἐκδρομάς.
- Ἀνήχθη et Ἀναχθῆναι, 48. — Deux sens : 1° « quitter le port, aller en mer, » 2° « aborder, » 219.
- ANGE (Jean), gouverneur de la Grande-

- Vlaquie pour Cantacuzène pendant la guerre civile, 136.
- ANGE (Thomas). Voy. DUCAS (Thomas).
- ANGES (Propension des Slaves à voir des) dans les personnes chéries ou vénérées, 289. — Cp. CONVERSION DES RUSSES et ALEXANDRE I<sup>er</sup> PAVLOVITCH.
- Άνικμον (ξηρόν και άχμώδες και παντάπασιν), 60. — Άνικμου πάν τοι λίαν, 62.
- ANNE DE SAVOIE, sœur du comte Vert, seconde femme d'Andronic IV, mère de Jean VI, 110. — Régente, 110. — (Émeute de 1341 contre) en faveur de Cantacuzène, 240. — Ennemie acharnée de Cantacuzène. Voy. ce mot. — Protège Facciolati et se voit menacée par les Génois, 113. — Persécute les Palamites et jette Palamas en prison, 121. — Se déclare pour l'hérétique et l'hérésie, 121.
- Άνωμολογημένον, 60. — Ne figurait pas dans les dictionnaires avant l'édition du *Thesaurus* par Valpy, 257.
- ANONYME (L') de Goar sur le Mystique, 192. — (L') de Combéfis sur Jean le Mystique, 193.
- Άνώτερον (κτῆμα θανάτου) ψυχῆν, 90.
- Άντεισηγάγεν (έξώσας), 32.
- Άντέκρουσε, sans sujet, mais évidemment par négligence, 40.
- Άντέπραξεν (άλλ'), 80.
- Άντέστραπται πρὸς τούναντιον, 26. — ές άπαν τούναντιον μίγμα, 26.
- Άνθέλκει (όπη τās ήνίας έλκει τε και), 98. — Άνθέλκιαν την καθέλικουσαν χείρα, 54. — Άνθελκούσης (ήμās αντιπερισπώσης άμα και), 68.
- Άντιδιασίολήν, « distinction par opposition, » 70.
- ANTIPALAMITES orthodoxes et adhérents des Paléologues, 100. — Leurs reproches aux Palamites, 293, 310.
- Άντίπαλον (κατά τὸ), « au contraire, » 92.
- Άντιπεπόμφασιν (φήμην τοίς πεπομφόσιν), 76.
- Άντιπερισπώσης. Voy. Άνθέλκει.
- Άντιφωνούντος τοῦ βίου τοίς λόγοις, 90.
- ANTITHÈSES; νόμον την άνομίαν, κ.τ.λ., 88.
- Άντλει (μυρίας) τās πλάνας και τούς κινδύνους, 28.
- Άωρίας (άσπερ) κατεγνωκότας. . . Cp. Ωρας.
- Άπαρακαλύπτως, « sans qu'il soit possible « de déguiser, de voiler le fait, » 84.
- ΑΡΑΤΕ chez Constantin Porphyrogénète, lisez Hypates, 146.
- Άπεκρούσατο (έπετίμησέ τε και), 84.
- Άφειδούσιν (χρήμασιν), 24.
- Άφηνιάζων (οίον), 56.
- Άπό, suivi d'accusatif, dans Constantin Porphyrogénète, 283.
- Άποβλάσαντα (έξερρύνηκότα και), 26.
- ΑΡΟΚΑΥΘΕ (cabale d') contre Cantacuzène, 111. — Sa mort, 114. — Ses meurtriers égorgés eux-mêmes, 113.
- Άποδοῦναι, ou ά. πρέπειν omis? 62, note.
- Άπογνώσεως (τά τῆς) έσχατα, 62.
- ΑΡΟΓΡΑΦΗ de Rostgaard. Voy. COPIE.
- Άποχρώντως (άποτάδην και), 74.
- ΑΠΟΛΟΓΙΕ de Grégoras par lui-même relativement à ses digressions et valeur de l'apologie, 16, 18, 20, 100, 102. — D'Alexis contre les imputations de Grégoras, 316-325. — De Philothée relativement à l'accusation de versatilité, 333, 343.
- Άπορήτους (καρδίας) έπιβουλάς, 42.
- Άποσειόμενος (ήλιου φλόγας), 34.
- Άποτάδην. Voy. Άποχρώντως.
- Άψίς, arc de voûte, de coupole, 302.
- ARABISME. Voy. Ως.
- ΑΡΚΥΛΑ, Άρκλα, « tourelle, » 228. — (Entrevue d'), 50, 228. Cp. BLABÉ.
- Άρετής (μουσικῆς άρμονίας και), 26, 125.
- ΑΡΗ. Voy. ΑΡΗ.
- Άρχιερέυς, « prélat, » et non « abbé, » mais

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- « évêque » tout aussi bien que « arche-  
vêque, » et « archevêque » tout comme  
« patriarche, » 279, 280. — Preuves,  
citations, 237. — Ἀρχιερεῖ (ὑφ' ἐνι τυ-  
ποῦσθαι), 68. — Ἀρχιερέα καθάπαξ (τὸν  
πρῶτον τοῦτον), 68. — Ἀρχιερέων (μετὰ  
τῶν) καὶ τῶν τῆς ἐκκλησίας ἀρχόντων  
ἐτι τε καὶ τῶν ἀρχιμανδριτῶν καὶ ἡγου-  
μένων, 237.
- Ἀρχοντες, désigne souvent plus que l'em-  
pereur et l'impératrice. C'est parfois le  
premier ministre ou tout le conseil, par-  
fois l'ensemble des personnes influentes,  
121. — Ἀρχόντων (τῆς τῶν τότε) τυραν-  
νίδος, 26. — Ἀρχουσί τε δὴ καὶ ἀρχο-  
μένοις, 90; et cp. ACTIFS et PASSIFS.
- Ἀρμον...., Ἀρμότι... Voyez aux H.  
Ἀρρώστως, 40.
- ART (L') DE VÉRIFIER LES DATES fait  
naître à tort Manuel Paléologue en  
1348, 151; et cp. 252.
- ARTΑ (Principauté de l'), 139. — A peu  
près l'Acarnanie et l'Étolie, plus Cé-  
phalénie, 139. — Soumise, au moins  
en très-grande partie, par Douchan,  
139 (cp. NICÉPHORE). — Avait peut-  
être des districts indépendants sous des  
chefs indigènes, 140. — Cp. JANINA.
- Ἄρτι (ἐν τῷ), sans χρόνω, 78, 307.
- Ἀσχολεῖσθαι περὶ ἀλωνας, 52. — Ἀσχο-  
λουμένων ἀλιάδων, 34.
- Ἀσχολλας, « occupation, » en quelque sorte  
une « non-sinécure, » 36.
- Ἀσπρόκαστρον τὸ μέγαλον, [grande Ville-  
blanche], Belogorodka, non Bielgorod,  
320.
- Ἀσλακηνός, 34.
- ASTAQUE, 167. — La même qu'Olbie et  
que Nicomédie, selon Tzschukke, 167.  
— Réfutation de la seconde assertion,  
168. — Et de la première, si on la pre-  
nait en un sens trop absolu, 168. —
- Est-ce la même que Drépane? 167. —  
(Golfe d'), 34. — Aujourd'hui golfe  
d'Isnikmid, 167. — Le même que le  
golfe d'Olbie, 167. — Mais est-il le même  
que le golfe Craspédite? 167, 171.
- Ἀσλασία, 28. — De Porphyre, 126. —  
Des Byzantins, tant en opinions qu'en  
costumes, suivant Grégoras, 28 et 126.
- اتابك (atabek), et Βασιλεοπάτωρ, 186.
- ΑΤΗΥΡΑ. Voy. ΜΕΤΡΑ.
- ΑΤΤΥΣΑ, 164 et la note en bas.
- ΑΤΤΙΣ en phrygien, même mot que le slave  
otets, 167.
- Αὐδήρων, Abdère, 46, 214. Cp. ABDÈRE.
- Αὐχὴν et cou, désignant, par métaphore, un  
passage étroit, mais l'un dans les mers,  
l'autre dans les terres, 158, 159 (cp. Σκέ-  
λη). — Αὐχένα Εὐξείνου πόντου, 32.
- Αὐχμῶδες (Ξέρος), 60.
- Αὐθέντης (οὐμός) καὶ Βασιλεύς, « souve-  
rain; » — Αὐθέντου Θαλασσῶν, 246. —  
Μέγας Αὐθέντης, « le Grand Seigneur, »  
245. — Étymologie vulgaire, αὐτός et  
έντος ou ἡμι, 245. — Doubtes, 245, 246.  
— Le second élément n'est-il pas Φέν-  
της, analogue à -φόντης, de la famille φν,  
φεν, φον? 246, 247. — Variations du  
sens du mot, 246, etc. — Trois sens,  
ou plutôt trois séries de significations,  
248. — Histoire rétrospective du der-  
nier sens, 246, 247. — Il date au moins  
du 1<sup>er</sup> siècle de notre ère, et Cicéron  
prenait déjà αὐθεντικός pour « de source  
« certaine et officielle, » 247. — Liaison de  
ce sens avec celui d'αὐθέντης, « maître, »  
et passage de l'un à l'autre, 248.
- Αὐθεντικῶς, « officiellement, » 247.
- ΑΥΤΗΝΤΙΚΕΣ (Les), c'est-à-dire les Im-  
périales, 247.
- Αὐθόρμητοι, 74.
- Αὐτοέντης, mot réel comme αὐθέντης, 245.
- Αὐτόν (ὅς μὲν... διὰ δ'), 48. — Αὐτῶν...



αὐτῶν, 327. — (σφῶν) αὐτόνδς αὐτόθεν, 28.

Αὐτόνομον (κατ' ἐξουσίαν), 34.

Αὐτοπρόσωπος, 50.

Ἄξιωμα (τὸ τοῦ δεσπότη), 64. — (τὸ τῆς ἱερωσύνης), 86. — Ἄξιωμάτων, au

pluriel bien qu'il n'y ait qu'une dignité, 52, 230; et cp. 248.

Ἄξιωματικοί, 233.

ἄγωνα (Jeu de mots sur) comme adjectif signifiant *invincible*, et comme nom de la ville actuelle d'Aoudh, 197.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## B

BAIREUTH (Corne de narval partagée en deux par les deux branches de la maison de), 277 et 278.

BAJAZET (Palais de) à Diaskillo, 167.

BALAGRITE (Montagnards de), 149.

Βαλάντια (πλεῖστα), 82.

BALTIQUE (Mer): est-ce elle que désigne Ὠκεανοῦ γεγονοῦντος? 68, 272.

BAPTÊME en masse de Vladimir I<sup>er</sup> le Grand et des Russes, 278, 279.

Βάπλισμα (ὃ φασὶ ψυχῆς καθαρτήριο), 94. — Βάπλισματος (Θείου), 84. — Βάπλισματι (Θείω), 32, 78. Cp. Καταβαπτ.

Βαρβάρους (Φίλους καὶ ἐστιάτορας τοῦς), 40.

BARCELONAIS (Commerce des) dans la mer Noire, 268.

Βασκάνω κριτηρίω, 76, 309.

Βασιλοπάτωρ, titre, 186. — Il y en avait parfois plusieurs, 186. — Comparé à l'Atâbek, 186.

Βασιλεύς et ses cas, tantôt seul et absolument, 38, 40, 36; — tantôt avec un génitif, 151; — ὁ Ῥωμαίων, 36. — Se dit parfois de l'héritier présomptif du trône impérial, 108, 151 et note au bas de la page 108. — (Αὐθέντης καὶ), 56. — Βασιλέως πατήρ, même sens que βασιλοπάτωρ. Voy. ce mot.

Βασιλικῆς (τῆς) γνώμης, 48. — Βασιλικοί (οἱ), « agents impériaux, » mandataires, mais pas d'exemples au pluriel

sans ἀνθρώποι, 188. — Βασιλικούς, « les « Impériaux, » 40, 188. Cp. CODIN.

Βασιλίδι (τῇ αὐτοῦ), 44. — Rapprochement, 203.

BATAILLE d'Halistrate ou, moins bien, bataille de Serrhes, fatale à Mathieu, 44.

— Engagée par hasard, 206, 210. — De la Kalkha, 283.

BAUDOUIV IV, roi de Jérusalem, entre à cheval au palais de Constantinople, 240.

Βέδν, « eau » en phrygien, l'analogie du slave voda, 167.

Βέγλης [au génitif], grec barbare tiré du latin *vigilia*, 192. — A lire au lieu de βουλή (donné dans quelques éditions), 192.

ΒΕΛΟΓΟΡΟΔΚΑ, Ἀσπρόκαστρον, 319, 320.

Βέλτιον (τὸ), « le bien, » 291, 292; et cp. Κρεῖττον. — (καὶ τὸ γε) ὅτι καὶ ξὺν οὐδενὶ πόνω, 44. — Βελτίονος (τὴν τοῦ) μοῖραν, 72.

Βεσλήτορες, 237.

BIBLIQUES (Passages), 84, 96. — (Images ou expressions), 62, 258, 325, 332, 337.

BIELGOROD. Voyez Ἀσπρόκαστρον.

BILEDJIK. Voy. YARHIÇAR.

Βίου (ἀντιφωνοῦντος τοῦ) τοῖς λόγοις, 90. — Βίον βόωντα. Voy. Βοώντα. Cp. Vita.

BITHYNIE, Satrapie d'Ourkhan, 46. — Le mot est fréquent chez Grégoras, 34, 46, 50, 60. — Jusqu'à quel point il est juste, 226. — Chalcedoine était encore aux Grecs (cp. MOURAD II), la Bi-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

thynie orientale était aux Gasi-Tchelebi, l'État d'Ourkhan s'étendait hors de la Bithynie, 157, 168, 226.

ΒΛΑΒÉ (Ilot de), le même qu'Arcula ? 229.

ΒΛΑΔΙΚ, miéux VLADIK.

BLANCHE (Ὠκεανοῦ γειτονοῦντος désignait-il la mer) ? 272. — Ses deux golfes orientaux et comparaisons diverses, 161 ; — dont une suggérée par Grégoras, 32.

Βλανδιμοίρη, Vladimir-de-Volhynie, 319.

Βλαντίμορις (Μεγάλη), Vladimir-la-Grande, 319. Cp. Βολοντίμοιρον et l'art. précéd.

BLÉ (Rapport du gluten du) de la Beauce à celui du blé d'Odessa, 267. Cp. GRAINS.

Βλέπειν ει... , 176, et cp. Ἰδεῖν. — Ἐβλεψε (εις ἀποστασίαν), 38. — Ἐβλεψε (πρὸς μόνον) τὸν Βασιλέα, 36.

Β... η γβγ. Voy. Παῖδες.

BOGDAN, Μπογδάνης, gouverne, pour Douchan, les districts entre Serrhes et le Vardari, 133. — N'est ni Vratka, ni Simon, 143. — Est sans doute le Ioug Bogdan des *Chants serves*, 143.

Βώλερον, ou Τοδώλερον, 44, 203.

Βοῖκνας. Voy. VOÏKNAS et VOUKACHIN.

Βολοντίμοιρον, « Volodimir, » 72. — Comment ce mot est écrit dans la copie de Rostgaard, 9, 72, note. Voy. VLADIMIR.

Βωμολοχίσαντες, 76.

Βοῶντα (βίον μονονουχί) τὴν ἀρετήν, 74.

ΒΟΤΤΙÉΕ, petit district macédonien, 116.

Βούλκος. Voy. VOUK.

Βουλῆς (Δρουγγάριος), lisez βέγλης, 192.

Βουλομένω (τῷ) τῆς γνώμης, 291.

BOURAMIS (PAS DE). Voyez Σάλτος.

BOVIES, peuplade albanaise, 149, 150.

BOYER (Richesses de la Russie selon le *Geog. russ. ex script. septentr. de*), 272.

BRANKOVITCH (Laz.), Ἐλσάζαρος ὁ Πριάγκου, 133. — Sa cour. Voy. ΟΥΡΟΧ.

Βρίθουσα χρημάτων δεξιὰ, 98. — Gouverne plus souvent le datif, 338.

Βροντή. Voy. Πρησίτηρ.

BROUSSE, 226. — Capitale de l'État d'Ourkhan, 178.

Βсево, Всепоцкнѣ. Voy. aux V.

BULGARIE. Voy. ALEXANDRE, THÉODORITE, TERNOVA.

BYRON (l'ironie de Grégoras rappelle parfois celle de), 329.

BYZANCE. Voy. CONSTANTINOPLE.

BYZANTINES (Les trois) n'ont que vingt-quatre des trente-huit livres de l'*Histoire* de Grégoras, 2, 3. — Celle de Bonn a promis les quatorze derniers, 3.

### C ET LA LETTRE GRECQUE K (MAIS PAS DE X C'EST-À-DIRE DE KH GREC).

Καβαλλικέουσι et Καβαλλικεῦσαι, 240.

Καββάδιον, « cotte, » 234.

Κακοδαικονιῶν ἐσχατίας, 92.

Κακομηχάνου ἐριδος, 98.

Κακοτροπίας και ἀτοπίας, 88.

Κακῶς εἰδότες... , dernier coup de pinceau et appréciation d'un fait dont on vient de retracer la physionomie, 88.

Καί (Emploi spécial de) intercalaire, quand il faut l'omettre en français, 1° entre

deux adjectifs, 2° entre deux substantifs dont le second, accompagné d'un possessif, qualifie le premier; 3° entre deux verbes dont le second, en français, serait régi par le premier, avec ou sans préposition, 16, 56, 104, 285. — Καί ἄμα, 18, 36, 42, 52, 60, 66, 72, 80, 96, etc.; et cp. Μυσῶν. — (ἀρετῇ) εἰ τις ἔπαινος ἀγαθοῦ, 26. — (Ματθαῖος...) εἰ τίνας... εἰεν στρατιῶται, 44. — εἰ τι σεμνότητος

*ἀγαθόν*, 96. — *εἰ τί σφισι τὸ εὐδαιμον*, sans antécédent parallèle à *εὐδαιμον*, 92.

*Καλάμης ἐπιδράτῃται*, 88.

CALÉCAS. Voy. JEAN D'APRI.

CALLISTE, patriarche après Isidore de Monembasie, 122, 294. — Violent et persécuteur, 122. — Longtemps d'accord avec Cantacuzène, et accusé, ce semble, d'avoir été son complice dans le détournement des fonds russes destinés à la réparation de Sainte-Sophie, 122, 303. — Quel aurait, en ce cas, été son motif, 303. — Son refus de sacrer Mathieu, 122, 294, 318. — Sa déposition, son exil, 122, 318. — Il reprend son siège, 82, 130, 320. — C'est lui qui, en créant Roman archevêque de Kief, lui conféra en sus le titre primatial sur la totalité de l'Église russe, ce qui certainement excédait son droit, tant que le tsar de Moskou n'y consentait pas, 318. — Et pourtant il avait (auparavant sans doute, et dès 1352) répondu aux envoyés de Théognoste et de Simon le Superbe, en faveur d'Alexis, en invitant ce dernier à venir à Constantinople se faire sacrer, 313. — De retour sur son siège après un premier et un second partage de la suprématie métropolitaine en deux obédiences, il semble prêt à rétablir la première délimitation plus avantageuse à Roman, 82. — Mais, finalement, il respecte le *statu quo* de Philothée, 84. — Appréciation de sa conduite, 318.

*Καλο-*, élément initial de beaucoup de noms propres au moyen âge, 180; — mais d'abord épithète et portion d'un vrai Karmadhari (voy. ce mot), 300.

*Καλόν* (τὸ), « le bien, » en sens très-vague, très-large, avec l'intention de le restreindre, pour le moment, au « vrai en religion, » 329, 330. — *Καλοῦ* (τοῦ),

la restriction beaucoup moins forte, 90.

CALOTHÈTE, *Καλόθετος* (Coup d'œil sur l'histoire de), 180. — Son caractère, son mérite, ses liaisons avec les Cantacuzénistes, 180. — Sa nomination au gouvernement de Phocée, sa destitution sous Apocauque, son retour, 180, 182. — Ses prétentions exorbitantes pour la rançon de Khalil, 38. — Sa résistance à Jean VI, 38, 40, 50. — Il reçoit 100 000 pièces d'or et le titre de panhypersévaste, 52, 229, 230. — Grégoras ne le nomme qu'au § 10, 52.

*कल्याणी* (Jeu de mots sur), épithète et nom ancien de Bénarès, 197.

CANICLÉE (Le chargé du) ou Écritoire, 192.

CANINA, nom usuel défiguré de Janina, 147 et note en bas.

CANTACUZÈNE (Hélène). Voy. HÉLÈNE.

CANONS. Voy. ACTES.

CANTACUZÈNE (Jean), ou Jean VII comme empereur: Paracémomène, puis Grand Domestique, 233. — C'est sans doute pour lui que cette dignité fut mise au-dessus de celle de Panhypersévaste, 233. — Vise, dès 1331, à l'administration générale sous le titre d'*ἐπίτροπος*, 110. — Favorise les Palamites, 26. — Donne une de ses filles à Nicéphore de Céphalénie, 30. — Et une autre à Ourkhan [d'où injustes reproches], 139, 251. — Se déclare empereur et entre en guerre avec Jean VI et la régente sa mère, en 1341, 22, 24, 111, etc. — Finit par s'emparer de Constantinople et de la couronne, 114. — Mais laisse régner Jean VI comme son collègue, et en fait son gendre, 115. — A de l'influence sur les grands de la Serbie, 141. — Mal avec les Génois, 24, 111-117. — Tente d'arrêter leurs empiète-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- ments à Constantinople, 112. — Adhère de plus en plus aux Palamites, et laisse ou fait persécuter les orthodoxes, 72, 74, 80, 121, 122. — Avance, mais n'achève pas la restauration de l'abside de Sainte-Sophie, 302, 303. — Applique, selon Grégoras, les fonds envoyés par les Russes à cet effet, au paiement des Turks, 302. — Discussion de l'accusation, 302. — Associe à l'empire son fils Mathieu, en 1354, 115, 129. — Sa chute dès 1354 (non en décembre 1355), 132. — Est cause en grande partie, selon Grégoras, de la persévérance d'Olgiert et des Lithuaniens dans l'idolâtrie, 72, 74, etc. — Citations de ses Mémoires, 104, 108 en note, 141, 142, etc. etc.
- CANTACUZÈNE (Manuel), gendre du voïvode Libère, 141. — Doit, d'après le traité d'Épibates, retrocéder le Péloponnèse grec et recevoir en échange Lemnos, 223.
- CANTACUZÈNE (Marie), femme de Nicéphore Ducas et non d'Ourkhan, 139. — Plus âgée que son mari? 149; — et sans doute l'aînée des trois sœurs, 149. — Fut laissée dans Ænos par son époux, lorsqu'il tenta de reconquérir la principauté de l'Arta, 148. — Mais vit la ville prise par le traître Libidar, 148. — Sa fuite, ses voyages, sa séparation, son incarcération, sa délivrance, son veuvage, 148, 149.
- CANTACUZÈNE (Mathieu), associé à l'empire et couronné, 115, 129. — Son entrevue avec Grégoras, 129. — Persiste à porter la couronne après la chute de son père, 38-44. — Se concerte avec les chefs serves ennemis de la tsarine, 205, 206. — Fixe un terme où il entrera chez eux, 206. — Mais reçoit trop tôt ses renforts turks, 206. — Est vaincu et pris à l'affaire de Halistrate, 44, 205, 208. — Avait peut-être été trahi par Ourkhan, 38, 207. — Est livré à Jean VI, 46, 217, 218. — Date de ces événements bien marquée par Grégoras, 199. — Est gardé, avec sa femme, à Ténédos, 46; — puis à Lesbos, 50. — Abdique à l'entrevue d'Épibates, où on lui alloue le Péloponnèse grec, 223. — Avait cinq enfants, 217. — Qui était sa femme, 203.
- CANTACUZÈNE (Théodora), une des sœurs du précédent, de Marie et d'Hélène, et femme d'Ourkhan, 169, 202; et cp. 139, 251.
- CANTACUZÈNE (épitaphe de Théodore), 107.
- CANTACUZÉNISTES. Voy. AÇAN (Manuel), CALLISTE, PHILOTHÉE, ZIANO, CALOTHÈTE; et cp. ENCHEVÊTEMENT.
- Καρποφορήσαι (τοσοῦτον οἴνου), 62.
- Καρπουμένη (γεωργοῦσα και), 66. — Καρπουμένων (μετριωτέρων) φαιλότητα, 20.
- CASTORIE, 133, 134 note, 147.
- CASTRI en Thessalie, 146.
- Κατὰ κράτος ἠτήθη, 44.
- Καταβαπίζων (μιάσμασι) βάπτισμα, 94.
- Κατάκλειστα, comme ἀλλάξιμα, 239.
- Καταδαπανᾷ τῆς φιλαργυρίας τρόπους, 86.
- CATAGNA (Guerre d'Andronic IV à), ou Cattagna, 113, 120.
- CATALANS. Voy. ZIANO.
- CATALOUZO, Κατάλουζος. Voy. GATTILUSIO.
- Καταρράγεις (ἀνεμος ἐξ ἀρκτών) πηγῶν, 16. — Καταρράγεισαν χιόνα, 50. Cp. ῥήγνυμι.
- Κατασχέσεως (ἐκ) ἐλευθερίαν, 62.
- Κατέπαυσε (ἐνταῦθα τὸν λόγον), 94.
- Κατσπουδασμένην τὴν ἄφιξιν, 80.
- Καθάπαξ « en bloc, » et non « d'une fois, » 68, 72.
- Καθεσθηκότι (τῷ) πράγματι, 1, 74; — « le fait établi, le fait accompli, » quod obtinuit, 295.
- Καθολικῆς Ῥωσίας, 70, 285: cp. Βσεροσκιᾷ et ὅλης Ῥωσίας.

- Κατόπιν** « antérieurement, » 80. — « Après, » par derrière, » 88.
- Καυκάσους ὄρων**, 86.
- Καύσωνας**, 56, 248, 249.
- CAVASILAS** (Nicolas), son colloque avec Grégoras, 101. — Complice du complot de Ziano, 217, 223.
- CÉPHALÉNIÉ**. Voy. **ARTA** (L'). — (Comtes de). Voy. **NICÉPHORE**.
- Κεραυνός**. Voy. **Πρησίηρ**.
- Κέρδεσι κέρδη και κλήρω κληρον γῆς και θαλάττης**, 88. Cp. **HEXAMÈTRE**.
- Κέρματα**, « des riens, des misères, » implique souvent l'idée d'objets de prix, 322. — Relevé en même temps que déterminé par **ἀβρότερα**, 323.
- Κηρύγματος (τοῦ Θείου τῆς εὐσεβείας)**, 70.
- CÉSAR** (dignité de), 231.
- CÉTACÉS** dits poissons, 274.
- Χαλκηδονίας ἠπείρου**, 50, 226.
- CHALCONDYLAS** (Passage capital de) sur l'étendue des États de Douchan, 133, 134, 208. — Discussion de ce passage, 134 et note en bas, puis, 144, 147. — (Autres indications de), 158, 177.
- CHALEURS** extrêmes et récolte extraordinaire de vin de haute qualité en 1358, 60, 62, 257.
- CHALILES** de Ducange. Voy. **KHALIL**.
- CHANTS SERVES**, 134, 143.
- CHARGÉ**. Voy. **CANICLÉE**.
- حترب**, 156.
- CHEIKH-HAÇAN**. Voy. **DILCHAD**.
- CHELM**, **Χόλμη**. Voy. **KHOLM**.
- CHEVAL** (Passer à) le seuil du palais de Constantinople n'était licite qu'aux princes du sang, 239, 240. — (Émeute pour Cantacuzène, afin qu'il entre à) au palais, 240. — (Comment on conduisait l'empereur à), 243. — (Neuf chevaux mangés par un), 260, note.
- CHIMÈNE** (La) du Romancero et celle de Guilen de Castro, 198. — Laquelle est la vraie, 198.
- CHING** (La veuve du pirate), 198.
- CHRISTIANISME** en Russie: 1° en 867; 2° sous Olga, en 955; 3° sous Vladimir I<sup>er</sup>, lors de la grande conversion, en 988, 278. — Délibération préalable des grands, conversion en masse, 278, 279. — En Lithuanie. Voy. ce mot, **GÉDIMIN**, **OLGIERD**.
- CHRISTOPOLIS**, **Χριστούπολις**, 46. — Sa situation, son défilé, ses fortifications, 204. — C'était la clef tant du district d'Okhrida que de la Thrace, 204.
- CHRONIQUE** (La) **DU COUVENT DE LA TRINITÉ** sur S. Alexis, 316. — (**Αἰθεντεῖσθαι** dans la) **D'ALEXANDRIE**, 247.
- CHRONOLOGIE** des événements relatés dans les livres de Grégoras, 128. — Notamment au XXXVII<sup>e</sup>, 128. — L'an 1351 en est le point de départ, 128. — Généralement il dévie peu de l'ordre chronologique, et il s'excuse s'il en dévie, 128. — Quand en dévie-t-il? 6, 102, 106, 321; et cp. tout le récit, §§ 15, 16, 17. — Comme Thucydide, il aime à échelonner les événements saisons par saisons, 28, 32, 38, 44, 48, 50; et cp. 128, 156. — Souvent féconde en indications, 131, 132, 177, 218. — Il désigne rarement les années, 128.
- CHRYSOSTOME** (S.) cité par Grégoras, 96, 337.
- CIBÒ** à Phocée, et sa chute, 180, 181.
- CINNAME** (Le Mystique), ministre avec Isaac Açan, après la chute d'Apocauque, 259.
- Κίοβα**, un des noms de Kief. Voy. ce mot.
- CIOS** (Golfe de), 162.
- Κίτρινα φορεῖν**, 251.
- CLASSIFICATION** des rangs. Voy. **RANGS**.
- Κλεισουρα**, 147, 149, et cp. **Σάλτος**.
- CLÉMENT**, élu métropolitain de Russie à Kief, sans la participation de Constan-

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- tinople, et considéré comme intrus, 281, 282. — Il a trois adversaires successifs, 282.
- CLÉON (Le bandit), 165.
- Κλέος, « bruit » plutôt que « gloire », 40, 190, 191, et cp. ἀκλεᾶ, 199. — Différence avec εὐκλεία, 190, 191.
- CLETOROLOGION, titre d'un chapitre du liv. II des *Cérémonies* de Constantin Porphyrogénète, le LI<sup>r</sup>, 250.
- Κλύδωνας (χειμῶνας και), 16.
- COCTURA, cuisson lente et très-intense du raisin sur la vigne, 257. •
- CODE de Douchan, le plus ancien monument de la langue slave, 131. — (titre de *Frère du roi* dans le) Théodosien, 186.
- CODIN (Silence de) sur βασιλικός, 188.
- COÉPOUSE. Voy. सपनी.
- COLLOQUE de Grégoras et de Cavasilas, 101. — Au palais de Blaquernes, entre Grégoras et Palamas, devant Cantacuzène (après son abdication), en 1355 ou 1356, 130. — Second colloque en 1357, 130.
- COLORISTE (Grégoras) habile. Voy. PEINTRE. Κομίζων ἱκτους, 40.
- COMMERCE (Grand) des grains russes, 66, 268, 269. — Des fourrures russes, 66, 271, 272. — Et d'autres objets de luxe ou d'utilité venus de Russie, 68. — Cp. CRIMÉE.
- COMPENSATION (La), principe suprême au moyen âge, et généralement dans les âges barbares, 198.
- COMLOT cantacuzéniste découvert par la correspondance saisie à Gratianople, 46. — Dut être tramé sur la fin de 1357 et pendant la captivité de Mathieu à Ténédos, 217, 218. — Son importance, 218. — De Ziano (voy. ce nom), 217.
- CONCILE (Premier) palamitique, en 1341, 121. — (Second) palamitique, en 1347, 121. — (Troisième) palamitique, de mai et juin 1351, 122, 128. — De Chalcedoine et Quinisexte. Voy. ACTES et Δυσκολίας.
- CONFÉRENCES. Voy. COLLOQUE.
- CONSTANTIN PORPHYROGÉNÈTE corrigé, 239, etc. (Voy. APATES, Ιωαννοῦβιος, ΠΑΡΙΛΙ, Μητατώριον.) — (Passage d'Alexis le Comique cité par). Voy. ALEXIS. — Emploi parfois ἀπό et l'accusatif, 283.
- CONSTANTIN (Deux) métropolitains de Russie, 282.
- CONSTANTINOPLE (Le nom de), ἡ Κωνσταντινούπολις [avec l'article], alternant avec celui de Byzance, mais moins fréquent chez Grégoras, 68, 72, 96, etc. — N'avait pas moins de deux cents églises, 128. — Dévastation de ses monuments par les Génois, 28.
- CONTRADICTIONS de Grégoras. Voy. Σπαρεῖς.
- COPIE de Rostgaard, 3, 4. — Exécutée par ses ordres, mais non par lui, 4. — Collationnée à chaque livre, 4. — Sur quel manuscrit elle a été faite, 4. — Ce qu'elle contient, 6, 7. — A quelle époque elle se rapporte, 3. — Titre, 4. — Dédicace à Letellier, 5. — A porté le n° 2952<sup>2</sup>, porte aujourd'hui le n° 3075, 4. — Description de cette copie, 5, 6, 7. — Désordre par suite d'un dérangement des folios du manuscrit original, 7; — signalé déjà par un des lecteurs, 7, 8. — Fautes ajoutées par le copiste à celles du manuscrit, 8, 9. — Fautes par suite d'iotacisme, 18, 23, etc. — Abréviations et sigles incomprises ou mal comprises, 9, 11, 12. — Abréviations reproduites en marge, et là surtout où le copiste n'a pas compris, 11. — Mots mal séparés ou mauvaises jonctions de syllabes, 9. — Accents faux ou doubles, 9. — Majuscules sans système cons-

- tant, 10. — Marges et indices particuliers, 10, 11. — Numérotation des paragraphes et interruption de la numérotation, 13. — Indications diverses en marge de la copie, 11, 12. — Rectifications en marge faites par Rostgaard même, 11.
- CORDE (La) au cou en signe de soumission**, 64; et cp. ΑÇΑΝ (Manuel).
- CORRECTIONS à la copie de Rostgaard.** Voy. *Ἐθέλοντα, Βολοντιμοιρον, Ἀσχολεῖσθαι*. — A un passage de Cantacuzène (*Κράτεια*), 284. — A un passage d'Alexis le Comique, 120. — A un passage de Chalcondylas, 133. — A divers passages de Constantin Porphyrogénète, 146, 227, 239. — A Paul Jove et à Lœwenklau, 155, note. — Cp. ΑΡΑΤΕΣ, Πλακίδη, Ἰωαννούβιος, Παπῆ, Πριάλονπι, Μητῶριον, Βουλῆς, Neuris, Δούτζικα, Λογισμῶν εἶεν.
- CORRESPONDANCE secrète prise à Gratianople**, 46.
- CORROMPUS (Passages)**, ailleurs que chez Grégoras. Voy. **CORRECTIONS**. — Chez Grégoras, 62, fin. — Tentative d'une approximation de correction, 62, note.
- CORTINAIRES**, 238, note.
- Κόσμον φροτίζοντι*, 84. — Trait éminemment slave, 325.
- COSTUME commun au Grand Domestique, au Protovestiaire, etc.**, 234 — Mixte et incohérent, symbole, suivant Grégoras, de l'anarchie des croyances, 26, 28, 123, 125. — En Orient, réglementé par des lois et prescrit par l'usage, 126. — (Importance que donnent Fénelon et quelques modernes utopistes au), 126. — Costumes byzantins d'étiquette riches et chargés d'or et de perles, 237, 239. — (Changement de), 234, 237, et cp. Ἀλλαγῆ et Ἀλλάξιμα.
- COTISATION des habitants de Constantinople**, à l'effet de contribuer à la rançon de Khalil, 52, 229.
- كواحم, Voy. aux K.
- COUSIN** (titre de) analogue à *συνγενής*, 185.
- COUSINERY** (Citation et discussion d'un passage du *Voyage en Macédoine* de M.), 152, etc., note.
- COUVENT de Saint-Jean-Prodrome**, fondé en commun, dit la tradition, par un roi de Bulgarie et par Jean VI, 152, note. — Doutes graves sur la justesse de cette tradition, même rectifiée par la substitution de Douchan à un roi de Bulgarie, 154.
- CRACEVICUS, CRAJONICUS*, altération de Kraliévitich, 155, note.
- Κράλης, au génitif Κράλη, 30.
- CRALIÉVITCH**. Voy. aux K.
- Κραλιονπί, Κραλιονπίτ, « Kraliévitich, » à lire au lieu de Πριάλονπι? 144.
- CRASPÉDITE (Golfe) [ou FRANGÉ]**, 167, 171.
- Κράτεια*, dans Cantacuzène, est probablement une faute pour *Κοτύαιον*, 284.
- Κρείττονος (παρά τοῦ)*, « de la part de Dieu, » 62, 292; et cp. 182. — (*ἐκ πολλοῦ τοῦ*), 78. Cp. *Χεῖρον* et les expressions avec *ἐκ*.
- Κρηπίδες (τὰς τοῦ μένειν)*, 86, 327. — (*τῶν φρενῶν τὰς*), 58. — *πηγῶν*, « fond, » lit de sources, » 96, 336.
- CRIMÉE (Tatares de)**, 267; — (commerce des Génois et des Vénitiens en), 116.
- Κρόνον (τὸν ἑννατον)* pour *ἔτος*, 30.
- Κρυσταλλουμένης*, 66.
- Κυήεσον*, Kief, 70; et cp. *Κλοδα*.
- Κυμβάλαις*. Voy. *Τυμπάνοις*.
- Κυρώσεις*, « investirait, » 36. — *Κυρούμενον*, « ratifié » (joint à *βεβαιούμενον*), 68.
- CYRILLE**, métropolitain de Russie, 282. — Député Théognoste à Constantinople, 288. — Meurt à Péréiaslavl-Zalevski, 295.

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## D

- Δ** indique partage; et de là, 1° *δαίω*, *δάκνω*, *δάπλω*, 2° *δῖς*, *δύο*, *δέκα*, 3° *δέ*, *ἀτάρ*, *αὐτάρ*, 4° *δέκα*, 5° *-θε* ou *θεν* après le nom du lieu d'où l'on vient; et, en autres langues, *dou* *t* dans nombre d'ablatis samskrits et latins anciens, la préposition latine *de* et la postposition turque *den*, etc., 328.
- Δα.** . . , forme dorienne de *ζα.* . . , et non abréviation de *δασύ*, 167.
- Δαίμονι** (*φιλαργυρίας*), 84.
- DAMASIS**, ville de Thessalie chez Cantacuzène, 146.
- DANIEL DE HALITCH** joint au titre de prince celui de Vsérosskii, 308.
- Δασκῆλιος** (*κόλπος*), golfe Dascylique, 34, et cp. ce nom. — Au lieu de *Δασκύλιος*, 162. — Fut sans doute une forme usuelle, 162.
- Δάσκιος** « boisé, ombreux, » 166.
- DASCYLE**, *-λος* ou *-λης*, nom de quatre ou cinq héros, 166. — *-λιονου* *-λειον*, nom de quatre ou cinq villes. Voy. **DASCYLIIUM**.
- DASCYLIQUE** (Golfe), le même que le golfe de Cios, 162. — Pourquoi ce nom, 163, 164. — C'est près de là que Khalil avait son apanage, 162; — et qu'il fut pris, 162, 170, 171.
- DASCYLITIDE**, 165, 166, et note au bas de la page 155. — Décrite, mais non nommée, 34; et cp. **TOPOGRAPHIE**.
- DASCYLIUS** est un mot réel, et non une conjecture, 163.
- DASCYLIIUM** (quatre ou cinq villes du nom de), 166. — Toutes dans des cantons boisés, 166. — Ne doivent probablement pas leur nom à un héros Dascyle ou Dascylos, 166. — Sur l'Orisius, 164, 165, 166; — et non au bord de la mer, 165. — (Erreur de Pline sur). Voy. **ORA**.
- DATE** (Grégoras ignore la) de la translation de la primatie de Kief à Vladimir, 287. — Des événements relatés dans le livre XXXVII de Grégoras, 128.
- DATIF** à la façon espagnole. Voy. **Στέργω**. — Datifs (deux) régimes, à titres divers, d'un même mot, *οἷς τῇ ἀκοῇ σύνεσις συνοικεῖ*, 94.
- Δέ** initial (c'est-à-dire deuxième mot d'une phrase initiale), 16, 103.
- DE MUNDO** (Le), sur *Πρησιήρ*, 326.
- DÉCLAMATIONS** (Parfois), au lieu de faits, chez Grégoras, 323. Cp. **PARTIALITÉ**.
- DÉCONSIDÉRATION** de l'empire, ou du moins de Constantinople, tant comme État politique que comme Église, 94, 98.
- Δήσεων** (*ὁ τῶν*), Maître des requêtes en chef, 194.
- DÉFENSES** de morse, 276.
- Δειοῦ** (*λύσις τοῦ*), 36. — **Δεινά** (*τοιαῦτα τὰ*), 26. — **Δεινοῖς** (*τοῖς ἐντεῦθεν*), substantivement aussi, 20. — **Δειῶν** (*τὰ μέγιστα τῶν*), 56.
- Δείξειεν** pour *καταπράξειεν*, « il rendrait, » dans *ἐξίτηλον πόλιν δείξειεν ἂν ἐν βραχεῖ*, 92.
- Δεῖται** (*τὰ τοιαῦτα χρημάτων*), 64.
- ΔΕΜÉTRIIUS II**, roi de Syrie, nommé Jonathas Machabée *συγγενής*, 185. — (Lettre de), 186.
- ΔΕΜÉTRIIUS** (Complot en faveur du Despote), 260. — Beau-père de Mathieu Cantacuzène, 203.
- Δημιουργὸς** (*ὁ τῶν ὄλων καὶ δεσπότης*), 56. — **Δημιουργοῦ σαφῆ ἴχνη**, 84. — **Δημιουργόν** (*τὸν αὐτοῦ*), 86.



DÉMON de l'avarice, 84. — Grégoras ne le nomme pas, 325.

Δημόσιον (ἀνθρώπινον καὶ) ἔθος, 54. — Δημοσίον opposé à ἐκκλησιαστικῶν, 16, 103.

DENIER de S. Pierre acquitté en défenses de morse, 276.

DENYS (La Dascylite chez) d'Halicarnasse, 165. — (Indications d'après) le Périégète, 226.

Δέοντος (τὰ δόγματα τοῦ) ἐξέστησε, 74.

Δεόντως (πολλοῦ δεήσειε) προσλήναι, 92.

DÉRANGEMENT de folios dans le manuscrit du Vatican, et, par suite, ordre vicieux dans la copie, 7.

ἡ̅̅̅ [et de même η̅̅̅], « voie de, » pour caractériser la conduite; et cp. Εὐδος.

DERNIERS moments de la lutte entre les Paléologues et les Cantacuzènes, plus difficiles qu'on ne l'imagine, 181, 217, 218, 340.

Δεσμούς προσλαγῆς, 48.

Δεσμῶτιν (γνώμην), 82. Cp. Χειροῦται.

DESPOTE (Titre de), 231.

DÉTAILS (Grégoras ajoute souvent des) précieux à ce qu'on ne savait qu'en gros: par exemple à l'affaire de Khalil, 341; — à la résistance de Calothète, 38-50; — aux phases dernières de la lutte cantacuzéniste, 38, 46, 50, 64; — à l'enchevêtrement des événements, 341; — à la chronologie, 132, 177, 218.

DETTES de l'empire sous Jean VI, en 1356, à l'égard d'Ourkhan, 38, 178.

Δεξιάν (πέμπει), 48.

Δεξιώσεις (φιλοφροσύνας καὶ), 52; — καὶ φιλοφροσύνας, 50. — Différence de ces deux mots, 235. — Sens divers, « poignée de main, lutte, banquet, » 235, 236. — Origine du sens « réception amicale, accueil, » δεξιὰ et δέχομαι, 236.

Διὰ πασῶν, 26. Cp. GAMME.

Διαβόλω (ὑπισχνουμένῳ τῷ) ἐπετίμησε, 84.

— Διάβολον (Χριστοῦ) ἀλλαττόμενος, 86.

Διακυβέων τα τίμια, 84. — Vrai sens « jouer et rejouer, » 324. — Avec régime direct à l'accus. chez les modernes, 324.

Διαδοχῆς (ἐκ) suivi d'un génitif, « comme « successeur de, » 78.

Διαναστήσοντας Βασιλέα, 38.

Διαπεφοιτηκέναι (τὴν τῆς αἰρεσέως αὐξήσασαν βλάστην), 94.

Διάρκειαν (ἰδίαν πορίζεσθαι βίου), 34.

ΔΙΑSKILLO, pour *Diaskylion*, venu de *Dascylium*, 163, 167. — (District de), 168.

Διατριβάς (τὰς δὲ) ἐποιεῖτο, 34. Cp. 64.

Διετησία, 238.

Δικαιωθήσονται, 94. — Sens biblique, comme la voix pihel de ἡ̅̅̅ et la seconde forme de قَدَقَ, 337.

Δίκην πυρος, 88, 92. — ελκους, 98. — Préposition, ne vient pas toujours après son régime, 328, 331. — Origine du sens adverbial de cet accusatif, 328. — Étymologie de δίκη, l'idée de partage exprimée par δ, 328.

Διδασκάλου [dans χοροστάτου καὶ διδ.] n'est pas sans impliquer nuance de la didascalie (ou mise à l'étude antique), 90.

DIENTES de roardo, 276.

DIGNITAIRES de la cour de Servie, 133. — Combien Douchan tenait à cette hiérarchie des titres, 142.

DIGRESSIONS de Grégoras, toutes dans les derniers livres depuis le XXI<sup>e</sup>, toutes relatives aux affaires ecclésiastiques, 100, 101. — Il en sent le vice, 102; — et s'en excuse, mais insuffisamment, 101, 102. Cp. DISPROPORTION.

Δίχα (τραυμάτων), 44. — Un peu poétique, 200.

Διχόθεν, « des deux parties adverses, » 328.

DILCHAD-KHATOUN, veuve d'Abou-Said, transfère l'empire de la nastie de

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Tchaban aux Ilkhani, dans la personne de Cheikh-Haçan, 198.  
DIOCÈSES russes, 78.—Liste, vers 1292, tant de ceux de la Grande que de la Petite Russie, 319.—Additions conjecturales, 320.—Tous sous un primat dit métropolitain siégeant à Kief, puis à Vladimir, 68, 70, 72.— Leur répartition en deux obédiences, 82, 320.— Puis remaniement des circonscriptions, 82, 320.— C'est probablement Alexis qui finit par avoir la plus belle part, 82, 320. Cp. *Διοίκησιν*.  
*Διωγμὸν (χειμῶνα καὶ) βαρύτατον*, 26.  
*Διοικεῖσθαι (εὐνομία) καὶ διοικεῖν*, 92.—  
*Διοικούντων καὶ διοικουμένων*, 181; et cp. ACTIFS et PASSIFS.—*Διακρίσθησαν (χρήματα οὐ καλῶς)*, 76.  
*Διοίκησιν (ἐκκλησιαστικῆν)*, 68.  
DISCORDE (La) de la Fable en pleine Église, 96.  
DISCOURS prêté par Grégoras à Khalil, 56, 244 et 245.— A Olgierd, 84-94, 324, 325, 332, 344-346. Voy. ÉLOQUENCE.  
DISPROPORTION des trois parties dont, selon nous, se compose l'*Histoire romaine* de Grégoras, 102.— Quel caractère il en résulte pour cet ouvrage, 102.  
DISSIMULATION d'Olgierd, même dans sa fureur, 344 et 345.  
DITHÉISME. Voy. POLYTHÉISME.  
DIVISION du patriarcat russe en deux obédiences, 82, 320.  
DJEM livré par Alexandre VI à Charles VIII, mais empoisonné, 176.  
DONATION (Passage de la prétendue) de Constantin, 242.

DONS offerts à Khalil par la cour et l'empereur, 58, 249; et Cp. COTISATION.  
*Δῶρα, πρόβατα καὶ βόας καὶ ἐπιπλα*, 60.  
*Δουλικῶ σχήματι*, 56.  
*Δ' οὖν*, 34, 74; et cp. *τὸ δ' οὖν*.  
*Δοὺς (Φιλίαν) καὶ λαδῶν*, 46.  
*Δούτζισκα*, nom faux, pour *Δούτζισκα* ou *Λούτζεκα*, Loutsk, 319.  
DOUZE cités à la place d'Attusa, 164 et la note.— Les Lucumonies en Étrurie, 164, note.  
DRAMA aux Serves, 205.— (Le gouverneur de) veut l'indépendance, 205.— Et s'allie à Mathieu Cantacuzène, 205.— Qui était-ce? 208-210.  
*Δρασικόν (τὸ τῆς φρονήσεως)*, 58.  
*Δράξασθαι (βασιλείας)*, 30.— *Ἐδράξαντο αὐτοῦ γε* c'est-à-dire *τοῦ τῆς εὐσεβείας κηρύγματος*, 70.— Cp. *Ἐπιδράττηται*.  
DRÉPANE et ASTAQUE sont-elles identiques? 167.  
*Δρόμον*. Voy. *Λόγος*.  
*Δρώσι (παρευνημερεῖσθαι) τὰ τῆς δικαιοσύνης ἀνάκτορα*, 88; et cp. *Ποιοῦντος*.—  
*Δρᾶν (καὶ λέγειν καὶ)*, 54.— *Δεδρακέναι (πριν) πεποσθῶς*, 40.  
DRONGAIRE, *Δρουγγάριος*, de la garde (*βέγλης*), 192.— De la flotte. Voy. *Πλωίμου*.  
DUCAS (Gattiluso, *Κατελούζιος* chez), 118.  
DUCAS (Jean). Voy. NICÉPHORE (Ducas, Thomas), assassin de son oncle Thomas Ange, tué par son frère Jean Ducas, 135.  
*Δυσανανταγωνίστοις*, 24.  
*Δυσκολίας* du concile quinisexte, fautive leçon pour *Δασκόλιος*, 162, 164.  
DVINA (Golfe de la), 161.

## E

E pour *ι* dans les transcriptions de noms propres en grec, 162. Cp. I.

ÉBATS de Khalil sur le golfe d'Astaque, 34, 345.

- Ἐκ οὐ ἐξ: ἐκ πολλοῦ τοῦ κρείττονος, 78.—  
 Ἐκ πολλοῦ τοῦ παρωχημένος, 68.—  
 Ἐκ τοῦ ῥάστου, 82.— Ἐξ ἀδήλων, 34.—  
 Ἐξ ἀλόγου, 22.— Ἐξ ἀντιπάλου, 76.—  
 Ἐκ διαδοχῆς τοῦ... , 78.  
 Ἐκάστ-, Ἐκατέρ-. Voy. aux H.  
 Ἐκδρομάς τε καὶ ἀνελίξεις καὶ ἐπαναλήψεις,  
 18.  
 Ἐκεῖ ἐκείσε opposé à ἐντεύθεν. Voy. ce  
 mot.  
 Ἐκεῖθεν (μετὰ τρίτην) ἡμέραν, « le surlen-  
 demain de ce jour, » 58.  
 Ἐκεῖν-, emphatique : Ἐκεῖνο (κατὰ τὸ τῶν  
 Σπαρτῶν) γένος, 80.— Ἐκεῖνην (τὴν  
 μυθικὴν) Ἔριν, 96.— Ἐκεῖνας (τὰς Θερ-  
 νὰς) τοῦ ἡλίου φλόγας, 34.  
 Ἐκεῖθεν « de là, de ce principe, de ce point  
 « de départ, » 74.— Peut vouloir dire  
 « de cette nation » ou « de cette famille, »  
 313.  
 ÉCLECTISME d'Olgierd, 332.  
 Ἐκοινολόγησατο τῷ Βασιλεῖ, 50, 226.  
 Ἐκολούθησε, « s'ensuivre, » 28.  
 ÉCRITOIRE. Voy. CANICLÉE.  
 Ἐκτετόπισται, 26.  
 Ἐκτόκεσθαι, lisez Ἐκτόκια, 8.  
 Ἐδαφος, 16.— Sens non signalé jusqu'ici  
 « niveau, » 104, 105.— Preuves 1° par  
 la nécessité du sens; 2° par ἐδαφίζω;  
 3° par le radical ἐδ-, 105.  
 Ἐδραν. Voy. aux H.  
 ἘΔΡΕΝΟΣ-SOU, 165.  
 EFFET (La subite mention de funérailles  
 jetée par Grégoras au milieu de la des-  
 cription des fêtes données à Khalil et la  
 coupant en deux, produit de l'), 58.  
 Ἐγκλήμασι καθαιρέσεως ἐνοχος ὢν, 80,  
 317.  
 Ἐγκυβιστῶν, 86.  
 Ἐγειρόντες (χειμῶνα καὶ διαγμὸν), 26.  
 Ἐγχειρίσαι (τὰ σύμβολα τῆς ἀρχῆς), 58.  
 ÉGLISE russe soumise au siège primatial  
 de Constantinople, 68. Cp. Diocèses et  
 VSÉROSSKIĪ.  
 Εἰκασμοῖς καὶ σλοχασμοῖς, 36.  
 Εἰκόνας εἰδωλον, 84, 327.  
 Εἶδεν (ἐπὶ τὴν πτλ.), 173. Cp. Βλέπειν ἐς...  
 Εἰ δ' οὖν, 92.  
 Εἴνεκα. Voy. aux H.  
 Εἰς κλήρον λαβῶν, 34.— Εἰς προῖκα λαβῶν,  
 26.— Εἰς Ῥωσίαν, sans mouvement,  
 mais dans des morceaux de style bar-  
 bare, 319. (Voy. Βλέπω).  
 Εἰρήνης παντοδαπῆς, 52.  
 Εἶτα (Emploi élégant d') et d'ἔπειτα, 127.  
 Εἰωθυίας (« habituel, » en sens neutre et  
 non en sens actif), ἀσλείωτος, 40.  
 ÉLASSONE, ville de Thessalie, chez Canta-  
 cuzène, 146.  
 ÉLECTION des primats ou métropolitains  
 russes, 68, 281.  
 Ἐλέγχων (τῶν) περιστάτων, 42.  
 ΕΛΕΥΘΗΡΕ ΒΙΑΚΟΝΤ. Voy. ALEXIS.  
 عِلِّي (de aux cas obliques, construit de  
 la même manière qu'), 224.  
 Ἐλλοχῶσα, 34.  
 ÉLOQUENCE (Grégoras en certains pas-  
 sages ne manque pas d'), ou, du moins,  
 il a des traits éloquentes, 20, 28, 80,  
 82, 88, 92, 345, 346.  
 Ἐλπιδῶν (οὐκέτ' ἐν) σκιαῖς, 52, 199.  
 ἘΜΙΑ de Lydie allié à Jean VI contre Pho-  
 cée, 40.— Sa perfidie, sa déception, sa  
 délivrance, 40, 42, 44.— Était peut-  
 être d'accord avec Irène, 190.— Qui  
 était-ce? 183, 184, 190.— Sa femme,  
 42.— Offres et menaces de celle-ci, 42.  
 — Réflexions sur son rôle et son carac-  
 tère, 197, 198.— Cp. Σατράπης.— Al-  
 Moumenin de Perse, 123.— (L') de  
 Kermian et celui de Qaraman écrivaient  
 en persan, 124.  
 ÉMIRATS seldjoukides de l'Asie Mineure,  
 suivant Pachymère, Grégoras, Chal-

LIVRE XXXVII  
 de Nicéphore  
 Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- condylas, 157. — Suivant le *Mesalek-el-Absar*, 158. — Presque tous aujourd'hui begliks du pachalik d'Anadhouli, 158.
- Ἐμπεπραγμένην (νόμων) δεσμοῖς, 92.
- Ἐμπλεκτος, 80.
- ÉNALLAGE, ὡς δίκη . . . συντέθειται, 92.
- Ἐνδον opposé à έξω : τὸν ἐνδον τῆς ψυχῆς χεϊμῶνα . . . διὰ τῶν έξω σχημάτων δηλοῦσθαι, 28.
- Ἐνδόσιμον, « l'investiture », 64, 263. — Origine de ce sens, 263, 264.
- Ἐνεκαρτέρησαν κύμασι, 16.
- Ἐνεσίωση χρεῖα, 66. — Ἐνεσίωσης (τῆς) χρεῖας, 68; et Cp. Προκειμένης.
- Ἐνηθληκῶτας (τοῖς ἐντεῦθεν) δεινοῖς, 20.
- ENFANT de Jean VI mort en bas âge au milieu de la réception joyeuse faite à Khalil, 58.
- Ἐνια δ' ἐνιαχοῦ, 70.
- Ἐνιαυτῶν « d'années » pour « de quelques années », dans μετὰ παραδρομὴν ἐνιαυτῶν, 32. Cp. ἡμέρας.
- Ἐνοχος ἐγκλήμασιν, 80.
- Ἐνομισαμεν (οὐτ') οὐτ' ἐνομισθημεν, 20.
- Ἐνταυθοῖ (οὐτ') . . . οὐτ' ἐκεῖσε, 76.
- Ἐντεῦθεν ἐκεῖ, « de ci, de là », 30.
- Ἐπὸς δικτύων, métaphoriquement, 42. — ἡμερῶν τεσσαράκοντα, 46.
- ENTRAÎNEMENT de Grégoras de digression en digression, 100.
- ENTREVUE de Proconèse, 48. — D'Ἐπιβάτες. Voy. ce mot. — D'Arcula, 50. — (Deux conditions principales stipulées à cette) paix perpétuelle entre les Grecs et les Turks, 52; — mariage de Khalil et d'une fille de Jean VI, 52, 229. — Probablement il y en eut une troisième, la translation (éventuelle du moins), de l'hérédité sur la tête de Khalil, 229; et cp. 58, 60, 251, 254.
- ÉOLIDE, Αἰολίδος γῆς, 36; et cp. 172.
- Ἐώρα. Voy. aux H.
- Ἐπαίουσιν, 88. — « Comprendre, entendre » à, » 327. — Diverses constructions de ce mot, et quelle est de toutes la plus élégante, 327.
- Ἐπαναληψίον, 76, et cp. les trois articles suivants.
- Ἐπανάληψις οὐ -αλήψεις, 18, 20, note, 50. — Sens précis dans ces passages, 106.
- Ἐπαναλήσομαι, 22.
- Ἐπανιτέον, 20.
- Ἐπαρχίας (μητροπόλεως καὶ), 74. — Ἐπαρχία. Voy. Μήλου. — Deux principaux sens dans la terminologie sacrée, « haut gouvernement spirituel » et « province ecclésiastique », 296, 337.
- Ἐπηγγέλλετο et le parfait μὴ ἀπαλλάχθαι, 40. — Avec aoriste et futur, mais futur en premier, δώσειν καὶ ἀπαλλάξει, 38.
- Ἐπειρώτην, 42. — Doit peut-être faire place à πειρώτην, ou être suivi de ce mot, 42 et 43, note.
- Ἐπειτ' (τοῖς) ἀνθρώποις, 16. — Ἐπειτα précédé de πρότερον, ou d'un mot analogue, 42, 195; et cp. εἶτα.
- Ἐπέκεινα (προσδοκίας ἀπάσης), 32. — Φιλίππων, 44. — A substituer peut-être à εἶεν, 62, note.
- Ἐπεληλυθὸς τῷ πράγματι, 74.
- Ἐπενόουν (ἐτέροις ἕτερα), 24.
- Ἐπεπόλασε κατὰ Ῥωμαίων ἠθη καινά, 26.
- Ἐπισωρεύουσα (ἡ νέμεσις τὴν χλεύην), 20.
- Ἐπίει, « il remettait », c'est-à-dire « il faisait » grâce de, » 38.
- Ἐφιππος ἐφιππον, 54; et cp. CHEVAL.
- Ἐφραξε (ἀπαν) στόμα, 82.
- Ἐφθη διαιρεθέν, 70. — προσηληφώς, 46. — Ἐφθημεν εἰπόντες, 76. Voy. PLUS-QUE-PARFAIT.
- Ἐφου τε καὶ τέθειται, 74.
- Ἐπί avec γαμβρός. Voy. ce mot. — (ὁ) τοῦ κανικλείου. Voy. CANICLÉE. — (ὁ) τοῦ σίρατου, trente-troisième grand fonc-

- tionnaire ou haut dignitaire de l'empire grec, 192.
- ΕΡΙΒΑΤΕΣ (Traité d') entre Jean VI et Mathieu Cantacuzène qui abdique, mais qui aura le Péloponnèse grec, Manuel, son frère, devant, en échange, recevoir Lemnos, 223, 224.
- Επίβοσκόμενον γῆν, 60.
- Επίβουλα, substantivement, 46.
- Επίβουλάς (ἀνεκάλυψε τὰς τῆς καρδίας ἀπορόρητους), 42.
- Επιδημηκότος (τοῦ τῆς εὐσεβείας κηρύγματος), 70.
- Επιδράτληται (καλάμης) τοῦ πυρὸς ἢ φορά, 88.
- Επιδρομὰς κ. καταδρομὰς κ. λεηλασίας, 64.
- Επιγίνεται (ἕτερον), 44.
- Επίχειρα (κακίας), 88.
- Επίνεια (τὰ περὶ Αὐδήρων), 44.
- Επιπέδων (τῶν), substantivement, 28.
- Επιφερόμενος, « apportant en sus, » 82.
- Επιπλα, 60.—Opinion de M. Hase sur ce mot, 256.—Quatre sens, 256;—leur filiation, 256, 257.—N'indique pas tout vêtement, mais « vêtement de des-  
« sus » et « étoffes légères, » 256, 257.
- ΕΠΙΣΟΔΕΣ. Voy. KHALIL, ÉMIR, AÇAN (Manuel), ALEXIS.
- Επισκοπήν (τὴν τῆς ὅλης Ῥωσίας), 78.—  
Επισκοπῶν (τῆς τῶν) προεδρίας, 96.
- Επίσκοπος pour dire plus qu'énéque et même plus qu'archevêque, 285.
- Επιζήμιον τὴν νίκην, 42.
- Επίωνυμον (Νικαία ταυτησί τὸ), 60.
- Ἐρανον πεπραχότων κοινή, 52.
- Ἐρημία Σκυθῶν, 70, proverbe, 284.—Son origine, 284.—Ἐρημίαν (ἄβατον), 60 et 62.—Cp. Πάρεδρον et Σύνοικον.
- Ἐρεθισμὸν (τὸν τοῦ Βασιλέως), « les excitations de l'empereur, » 60.
- Ἔργον (ξίφους), 44.—Autres exemples d'ἔργον et génitif, 211, 212.—Analyse et caractère spécial de cet emploi d'ἔργον, 212, 213;—(οἷς) οἱ πόννοι τῆς γῆς, 52.
- Ἐρίδος (τὴν φλόγα τῆς), 98.—Ἐριν (τὴν μυθικὴν ἐκείνην), 96.—Ἐριν (τὴν καλὴν ἠριζον), 72.
- Ἐρίζον. Voy. Ἐρίδος.
- Ἐρμαῖον. Voy. aux H.
- Ἐρωτικῶς, régissant un génitif, 20, 107.
- Ἐρραθυμημένην (πρόνοιαν) καὶ ἀναπεπλωκυῖαν, 98.
- ERREURS de Grégoras sur Marie, fille d'Andronic IV, qu'il nomme Irène, 30, 150.—Sur Marie Cantacuzène, qu'il croit femme d'Ourkhan, 148, 149.—Sur la date du despotat de Manuel Açan, qu'il croit avoir été nommé par Mathieu, 64, 262.—Sur le désintéressement de l'Église grecque avant la lutte de Roman et d'Alexis, 72, 325, 326.
- Ἐρριμμένων (δόξαν οὐ τῶν), 72.
- Ἐσάλευσσε (τεθνηκὸς οὐκ) φρενῶν κρηπίδας, 58.
- Ἐσπασχον, faute chez Rostgaard, 88.
- Ἐσπερινοί. Voy. aux H.
- Ἐστενωμένας (τὰς περὶ Χριστοῦπολιν) παρόδους, 44.
- Ἐστεργε γὰρ αὐτῷ, 78.—Ἐστεργεν οὖν Ῥωμανῷ, 78, 309.
- Ἐτέ de 1358 brûlant et admirable pour les vins, 60 et 62, 257.
- Ἐθέλω, « être d'usage, » 265.—Mais toujours accompagné de négations, 265, 266.—Toujours aussi avec l'infinitif, 266.—Ἐθέλησειεν (οὐκ ἂν ποτ' ἀπάδειν), 66.—Ἐθέλοντα chez Rostgaard, pour ἐθέλοντος, 9.—Rapproché de certaines locutions françaises, 265;—de φιλεῖ, 266;—de *will*, *θέλω*, indices de futur, 265, 266. [Cp. les ἐθέλω de Pindare (ἐ. διορθῶσαι, Ol. VII, ἐ. γεγωνεῖν, P. IX, ἐ. ἐναρμόξαι, I. 1), « je vais... »]
- Ἐθελονταί (πομπεύουσι) μοχθηρίαν, 96.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

**ἔθιμα**, comme substantif, très-fréquent chez les Grecs du moyen âge, 54, note.

— Quelques exemples même chez les Grecs anciens, 54, note.

**ἔθισμῶν**, 54, note.

**ἔθναρχοῦ** « prince, petit souverain », 80.

**ἔθνος ἢ φῶσια**, 66.

**ἠθροισμένων**. Voy. **σύστημα**.

**ÉTIENNE VIII**, dit Douchan, kral, c'est-à-dire roi de Serbie, 130 et 131. — Prend le titre de tsar, 131. — Donne, de son vivant, celui de kral à son fils Ouroch, 141. — Décore de titres pompeux ses courtisans, à l'instar de ce qui se fait à Constantinople, 133, 142. — Établit un ordre de chevalerie, 147. — S'était beaucoup agrandi aux dépens des Grecs lors de la guerre de Cantacuzène à la régente Anne de Savoie, et, entre autres villes, avait pris Amphipolis, 145, 204. — Mais se l'était vu reprendre par Cantacuzène, après 1347, 204, 205. — Avait aussi conquis une partie de la principauté de l'Arta, 133, 139. — Étendue de son empire et provinces principales qui le composaient avec les noms des gouverneurs, 133. — Serrhes, sa capitale, 153, 154. — Il y fonde le couvent de Saint-Théodore Prodrôme, 154; — sa mort, 18 décembre 1356, dit-on, en réalité 1355, comme l'indique Grégoras, 28, 30, 132; — sa femme Hélène n'était pas fille d'Andronic IV, 154, note. — Son frère. Voy. **SIMON**. — Son fils. Voy. **OUROCH**.

**ÉTIENNE GABRIÉLOPOULO**. Voy. **THESSALIE**.

**ÉTIQUETTE** (Minutie de l') byzantine, 126.

— A la cour serbienne. Voy. **DIGNITAIRES**.

**ÉTOLIE** et **Acarnanie**. Voy. le dernier mot.

— (Prialous, gouverneur de l'), 133.

**EUCHAÏSME**. Voy. **PALAMISME**.

**Εὐωχίας**. Voy. **Χαρίτων**.

**Εὐόδον ἦν**, 38. — Cet adjectif et ses dérivés

usités surtout après la diffusion des idées chrétiennes et comme emprunt au style biblique, 182. Cp. 377.

**Euripide** (**Μεξοβάραρος** dans), 175.

**Εὐρυχωρίαν**, 48. — Appliqué au temps, tandis que **στενοχωρία** ne se dit que de l'espace, 221.

**Εὐσέβεια** « vrai culte » [d'*εὐ* et *σέβας*, pris pour culte; voy. ce nom]: **Εὐσεβείας** (τὰ τῆς) **δόγματα**, 78. — **Εὐσεβεία προσλιθμένων**, 70. — **καὶ μοναδικῆ πολιτεία καὶ εὐλαβεία συντεθραμμένων**, 78.

**Εὐσεβής**, « adhérent au vrai culte » ou « qui tient au vrai culte » (cp. **Εὐσέβεια**); — (*ἀνὴρ*), 70. — (*ὁ*) **ἐκεῖνος Πήξ**, 74. — **δ'ἦν οὕτως**, 78. — Dans ces trois cas, l'auteur, ou parle d'André Bogolioubski, ou réunit sur une seule tête des traits appartenant, les uns à André Bogolioubski, les autres à Ivan Kalita, 287, 297.

**Εὐσύνοπτος** (*εἰς*) **σύνεσις**, 34.

**Εὐθυνητῆρος καὶ κανόνος ἔχειν τόπον**, 90.

**Εὐθύς** (*εἶπετο δ'*), 30. — **χειροτονηθέντος**, 80. — Nuance précise du mot dans le premier passage, 151.

**Εὐθυτήτος** (**κανόνος καὶ**) **ἀρετῆ**, 90.

**EUXIN** (PONT-), pour mer Noire au XIV<sup>e</sup> siècle, 32.

**ÉVANGILE** (Traits de l') cités par Olgierd, 84, 86.

**ÉVÈCHÉS russes**. Voy. **DIOCÈSES**.

**EXACTIONS** du métropolitain russe, suivant Moïse de Novgorod, 317.

**Ἐξαπατῶντες** (**καὶ πρὸς θάτερον αὐθις**.... **ἀμοιβὰδόν**), hexamètre se produisant par la simple suppression de six mots non essentiels après **αὐθις**, et suivi de **πῶς μὲν ἔκοντί, πῶς δ' οὐ μάλα ἔκοντί**, ce qui, en écrivant **μάλ'**, donne six pieds et un quart d'un nouvel hexamètre très-aisé à compléter, 22.

ΕΧΑΡΟΥΞ, est un titre ecclésiastique accompagnant celui d'Hypertime, 285.  
 ΕΞΕΚΛΑΥΣΕ (εις μείζους) Θρήνων, 36.  
 ΕΞΗΧΕΙΤΟ, 48.  
 ΕΞΕΡΡΥΗΜΟΤΑ και ΑΠΟΒΛΕΣΑΝΤΑ, 26.  
 ΕΞΙΤΗΛΟΝ ΠΟΛΙΝ ΕΝ ΒΡΑΧΕΙ, 92.  
 ΕΞΩ (της) ΧΩΡΑΣ « pays en dehors, » c'est à dire « au delà du littoral, » 38, 182 et 183.

ΕΞΟΜΑΛΙΣΟΥΣΑΝ, 48.  
 ΕΞΟΥΡΙΑΣ (τὸ θγιαῖνον και), 90.  
 EXTÉRIEUR de Roman. Voyez ROMAN.  
 ΕΖΕΧΙΕΛ, deux fois cité par Grégoras, 96; — mais l'une avec des interversions et des altérations, la deuxième par erreur, 337.  
 ΕΖΗΜΙΑΤΑΙ (τὸν υἱὸν), « il a perdu son fils, » 36.

LIVRE XXXVII  
 de Nicéphore  
 Grégoras.

## F

FACCIOLATO ou Fazzolato, Φακεώλατος, protégé par Anne de Savoie, tandis que les Génois veulent son extradition pour faciliter l'entrée de Cantacuzène à Constantinople, 113.  
 FAGONA (Cap), 160.  
 FAITS nouveaux que Grégoras seul fait connaître : les uns petits, 339, 340, — les autres de moyenne importance, 340, — ou très-importants, 340-345.  
 FAMILIÆ BYZANTINÆ, TURCICÆ, etc., de Ducange. Voy. MARIE DE BULGARIE.  
 FANARI, ville de Thessalie chez Cantacuzène, 146.  
 FÉDOR, métropolitain de Russie, adversaire de Clément, 282.  
 FÉNELON unissait aux qualités évangéliques le savoir-faire et le manège des cours, 316.  
 ΦΕΡΙΔΟΥΝ (Collection des pièces d'État de), 255.  
 FESTINS et parties de Jean VI avec l'émir de Lydie, χαρίτων μεσὶ ἀς εὐαχίας, 40, 191.

FIANÇAILES (A quoi se bornèrent les) entre Khalil et la fille de Jean VI qui lui fut promise, 251; et voy. *μησ'ευομένην*.  
 فِرْفَرِي. Voy. TURQUOISES.  
 FLÉTRISSANTES (Épithètes) prodiguées par Grégoras au russe Alexis, 80, et réfutation, 315, 317. — (Imputations) adressées aux patriarches de Constantinople et à Cantacuzène, 72, 74-84, 88, 94, 96, 98.  
 FOKIA-VECCHIA, 34, 172.  
 FONCTIONNAIRES (Grands) de l'empire d'Orient, 191, 192, 193, et cp. TITULAIRES (HAUTS).  
 FRANGÉ (Golfe), voy. CRASPÉDITE, 171.  
 FRÉDÉRIC I<sup>er</sup>, BARBEROUSSE, conduisant par la bride la mule d'Alexandre III, 242.  
 FRÈRE (Titre de) du roi, 186.  
 FUNÉRAILLES (Très-rapides) d'un enfant de Jean IV, 58.  
 FUREUR d'Olgiard, 84, 344.  
 FUTUR et AORISTE. Voy. Επηγγέλλετο et TEMPS.

## G

G transformé en double V (W) et réciproquement, 208.  
 Γάλατα, Γάλατον, τὸ Γαλάτου, et cp. l'ar-

ticle suivant, 107. — Galata embelli des dépouilles de Constantinople proprement dite, 28. — Sans cesse agrandi et

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

fortifié à l'aide de ruses et de menaces, 22, 24. — Origine de cette appellation selon Codin, 107. — Voy. ΠΕΡΑ.

Γαλάτου (έν), 24 note.

Γαλατώνυμον, 22, 28, 107.

Γαλήνης, au moral, 16.

Γάλιτσα, Halitch, 283, 319.

GALLIPOLIS pris par Souléiman en 1354, 157, 178.

Γαμβρός, seul, « gendre, » 54. — Mais il a encore eu, même seul, d'autres sens, 137; — peut-être même veut-il dire « beau-frère, » 44; — parfois aussi très-ambigu, 202; — επί Θυγατρί, 30, 52. — επί αδελφῆ, 26, 30, 46. — επί αδελφιδῆ, ἀνεψιῶ, ἐξαδέλφῳ, 138. — (Discussion et filiation des divers sens de), 137, 138; — double restriction du sens, 138. — (Comparaison de) επί et πάππος πρὸς, 138. — Γαμβροὶ Βασιλέως, 138, note. — Son abréviation familière, Γαρ°, 9.

GAMME (Dans le mode hypodorien, la série des huit sons des μέσόν, des ὑπατόν et du proslambanomène font une) descendante de la mineur, 125.

GANOS (Situation de), 161.

GASMOULS, 256.

Γασίρι (γάσιώνης), 20, 107.

GATTILUSIO, Κατάλουζος, chez Grégoras, est désigné, 24, 26, 46; — et nommé, 50; cp. DUCAS. — Était pirate et n'avait à lui qu'une trirème ou deux au plus, 24, 118. — Il rétablit pourtant Jean VI à Constantinople, 24, 117, 118, et obtient, avec la sœur de ce prince, Lesbos à titre de dot, 26, 46, 120. — Il reçoit en garde des mains de Jean les fils de Mathieu Cantacuzène, puis Mathieu lui-même, 46, 50, 216. — Sa race garde Lesbos et y règne, 118.

GAZI-ΤΣΗΛΕΒΙ (Émirat de) en Bithynie

orientale et en Paphlagonie, d'Héraclée à Sinope, 157.

Γῆ (ἀργυρος) πατουμένη, 86.

Γεγονότος et le datif dans τοῦ στρατηγῆματος εὐτυχῶς τῷ Βασιλεῖ γεγ., 44.

Γηγενούς (ὄλης), 82. — Expression affectée et emphatique, 321. — Allusion à la basse naissance de Calliste, 322.

GÉDIMIN, prince de Lithuanie, tolérant ou indifférent à l'égard du christianisme, 306. — Promet de se faire chrétien si Jean XXII le réconcilie avec l'ordre Teutonique, 306; — n'arrive pas à son but et persévère dans l'idolâtrie, 307; — son sceau, 307; — ses lettres au pape, 306; — et lettres patentes aux marchands de Lubek, Rostok, Stettin, etc., 307.

Γετόνων αὐταῖς Ἄλξανών, 30.

Γεττοουόντος (Ὠκεανῷ), 62, et voy. BALTIQUE (mer), BLANCHE (mer).

GÉNITIFS s'échelonnant les uns au-dessous des autres comme gouvernants et gouvernés, tous, sauf un, dans l'ordre naturel : Οικοδομίαν τοῦ μέρους τοῦ νεῶ τῆς τοῦ Θεοῦ Σοφίας, 76; Τὰ σύμβολα τῆς διαδοχῆς τῆς τῶν Βιθυνῶν ἀρχῆς, 58. — Dans un ordre qui n'est ni complètement logique ni complètement l'inverse de l'ordre logique : τῆς τοῦ πάντων εἰκόνης δημιουργοῦ ἰχθυ, 84; ὁ τῆς Βιθυνίας σατραπῆς βαρβάρων, 46.

GÉNOIS DE GALATA : leur conduite cauteleuse et ambitieuse pendant les guerres civiles des Andronic et lors de la lutte entre Cantacuzène et la régente, 109, 110. — Variations de leur politique, mais variations plus apparentes que réelles, 112-114. — En général, ils sont contre Cantacuzène, 24, 111-117. — De temps en temps pourtant ils sont en froid ou en désaccord avec la maison de Paléologue, 22, 111. — Conditions aux-



- quelles, selon toute apparence, ils accordent leur concours, soit aux uns, soit aux autres, 115, 116. — Empiètements perpétuels par lesquels ils étendent et fortifient Galata, 113. — Marbres, monuments, mosaïques, etc., qu'ils transportent de Constantinople à Galata, 28.
- GEORGES, métropolitain de Russie, 281, 282.
- GÉOGRAPHIE de Grégoras, parfois fort juste ou sans inexactitudes graves (par ex., dans l'épisode de Khalil), 32, 34, etc.; — parfois inexacte ou même tout à fait fautive. Voy. LITHUANIE, THULÉ, etc.
- GERMANISME dans l'emploi d'*und*, 104; et cp. UND.
- GÉRONTE, métropolitain de Russie, 294.
- Γλώσση πάση, 54. — Expression assez fréquente et classique, 240, 241.
- GOLFES (Les deux) orientaux de la mer de Marmara analogues aux deux golfes septentrionaux de la mer Rouge, 161.
- GOLO, ville de Thessalie, mentionnée par Cantacuzène, 146.
- GORDIU COME, 164, et note en bas.
- Γοσθική (καθάπαξ), 26, 124.
- GRAINS de Russie, objet de commerce dès le v<sup>e</sup> et le vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, 268. — Ralentissement de ce trafic sous l'empire romain, mais à moindre degré qu'on ne le croirait, 268. — Il est ravi aux Byzantins par les républiques maritimes italiennes, 268.
- GRAND BAYLE, GRAND CHARTULAIRE, et autres dignitaires dont le titre commence par *Grand*, 192, 193.
- GRAND DOMESTIQUE, 231-234, et cp. PANTHYPERSEVASTE, CANTACUZÈNE, 23.
- GRAND-PRINCE. Voy. Πήξ, ἡγεμόν.
- GRANDE (Vladimir-la-). Voy. VLADIMIR.
- GRANDE-VLAQUIE (Despotie de) confiée à Jean Ange en 1343, 146.
- GRATIANOPLE, Γρατιανοῦ πόλις, prise d'assaut par Jean VI, 46, 214.
- GRÉGOIRE D'ALEXANDRIE, patriarche, vient de la part de Nacir-Eddin-Haçan, sultan d'Égypte, porter un message au chef de l'empire, et s'arrête au mont Athos, sur les limites des pays obéissant l'un à Cantacuzène, l'autre à Jean VI, 115.
- GRÉGORAS (Nicéphore), auteur d'une histoire du Bas-Empire dite *Histoire romaine*, qui part de 1201, 2; — et de beaucoup d'autres ouvrages dont Boivin a donné la liste, 2. — Esprit encyclopédique, 1, 2. — Souvent spirituel et très-caustique, presque pamphlétaire, 329, 346. — Persécuté comme antipalaminite sous Cantacuzène, 122, et en prison au couvent de Khora, où il reçoit cinq visites d'Agathange, 128, 129. — Son entrevue avec Mathieu Cantacuzène, 129; — ses trois colloques, dont un avec Cavasilas, deux avec Palamas, 130. — Caractère de l'*Histoire romaine* de Grégoras au milieu des ouvrages qui composent la *Byzantine*, 2, 102. — A quel point il serait important d'en avoir une édition entière, 2. — Toutes les éditions jusqu'ici sont incomplètes, 2, 3. — Très-court aperçu des quatorze livres restés inédits, 128, 130. — Citations diverses ou indications des premiers de ces livres, du XXV<sup>e</sup>, 128; du XXVI<sup>e</sup>, 128, 129; du XXVII<sup>e</sup>, 122, 128, 129, 149, note à 154, 240; du XXVIII<sup>e</sup>, 115, 116, 257, 264, 265, 301, 302; du XXIX<sup>e</sup>, 115, 116, 118, 119, 129, 130, 137, 257, 302, 303; du XXX<sup>e</sup>, 130; du XXXI<sup>e</sup>, 130. — Citations des livres déjà connus, 131, 135, 152, 204, etc., etc. — Simples indications, 109, 110, 112, 113, 120, 122, 128, 131, 136, 140, 151, 152, 155, 158, 189. — Appréciation de son

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

talent, soit comme historien, soit comme écrivain, particulièrement dans le présent livre, 340-345. — Il est seul à donner bon nombre de faits, et il ajoute des détails à d'autres ou les précise mieux, 340-345, 129, 181, 199. — Il prépare souvent à mieux comprendre, même sans avoir tout su ou tout dit, par exemple, lorsqu'il narre la lutte des deux prétendants russes à la primatie, 264. — En revanche, il commet de graves omissions. Voy. ce mot. — Parfois il est inexact ou même se trompe entièrement. Voy. ERREURS. — Ou bien il tombe dans des contradictions. Voy. Σπαρείς. — Il est souvent partial. Voy. PARTIALITÉ. — Mais alors surtout il est animé et passionné, son ironie est sanglante, il touche à l'éloquence, 80, 82, 88, 92, 345 et 346. — Trop souvent il est prolix, démesuré dans ses digres-

sions religieuses. Voy. DIGRESSIONS. — Il s'en excuse assez mal, 16, 18, 22, 66, 101, 102. — Chronologiste exact et précieux, sauf les exceptions. Voy. CHRONOLOGIE. — Assez habile géographe. Voy. GÉOGRAPHIE, TOPOGRAPHIE. — Ne manque pas de style, de feu, de mouvement, de grâce, de moelleux, de couleur locale, 40-44, 78-84, 345. — Aurait sans doute versifié très-facilement, témoin les nombreux éléments d'hexamètres que l'on rencontre chez lui. Voy. HEXAMÈTRES, ἑξαπατῶντες, λαμπρῶς, etc.

GUERRES civiles de l'empire grec. Voy. ANDRONIC IV, CANTACUZÈNE, GÉNOIS.

GUILLEN DE CASTRO modernise, en même temps qu'il idéalise et embellit, Chimène, 198.

GYGÈS, fils de Dascyle, 166.

Γυναικοδέλφου, 48.

## H

ET TOUTES LES VOYELLES GRECQUES QUE SURMONTE L'ESPRIT ROUE.

Ἄβροτερα κέρματα, « de petits morceaux un peu plus délicats, » pour « des présents fins, » 84. — Ἄβροτέrais δωρεαῖς, 72.  
Ἅγιος Γέωργιος, Iourbourke, évêché russe en 1292, 319. — Ἅγιον λοῦσμα, 250.  
Ἀγλιάδων, faute de copiste pour ἀλιάδων, 34.  
Αἴρεσιν (τὴν τῆς πολυθείας), 80. — Αἰρέσεις (πολυπλόκους), 74.  
HALISTRATES (Bataille de), où Mathieu Cantacuzène est pris, 44. — Mieux décrite par Cantacuzène que par Grégoras, 206, 208; — qui ne nomme pas même le lieu, et d'après lequel on dirait volontiers bataille de Serrhes ou de Christopolis, 44.  
علم (Paronomasie de) et de عالمين, 245.  
HALITCH. Voy. Γάλιτζα.

Ἄλωναι et simple datif.

HAMID (Émirat de), 157.

HAMMER (table généalogique de la dynastie ottomane chez M. de), 169. — (Table des 244 dynasties par Mohammed-Effendi, chez M. de), 184. Cp. SOULÉIMAN.

HARIRI (Une des séances de) pleine de paronomasies et autres jeux de mots, 197.

Ἄρμονίας και ἀρετῆς, 26.

Ἀρμόττει (ᾧ οἰκίας ἠκισθ') προσλασία, 92.

— Ἐρμῶτον (ἄσαι) καιροῖς, 22.

HAUTE PORTE, πύλη τῶν Ὑψηλῶν, 243.

HÉBRAÏSME. Voy. Δικαιωθήσονται et παιδες. Εἶνεκα, 64.

Ἐκάστων ἐκάστοις, 66; — (τῶν). Voy. Ἀναλεγόμενοις. — Ἐκάστοις ἐκασταχῆ, 68.

Ἐκατέρω ἐκότερον ἰσομέτητον, 32. — Ἐκατέρας ἐκάτερα, 18.

Ἐδραν καὶ Σάσιν ἔχειν, 88.

Ἡγεμόνα, « émir, » 38. — « Prince, » c'est-à-dire « simple prince, prince apanagé » [en Russie], 301. — Parfois « grand-prince, » ou [en Lithuanie] « grand-duc, » 70, 78, 290. — Employé comme attribut (Ῥήξ ἡγεμῶν ἐτύγγαθεν), 74.

Ἡγεμονία, émirat, 42; — principauté, 70 et cp. Τοπαρχία; — principat, gouvernement [ἡγεμονίας (ἀρχάς καί)], 72, 288.

Ἡγεμονίδος τρήρους, 60.

HÉLÈNE, fille de Cantacuzène, femme de Jean VI, 151. — Échappe au danger d'être répudiée, 154, note. — A Constantinople pendant le siège de Phocée, 46. — Khalil la harangue, 56. — Ses enfants, 151, 251, 252.

HÉLÈNE, femme de Douchan, n'était pas fille d'Andronic III ou d'Andronic IV, 154, note. — Figurée sur un tableau du couvent de Saint-Jean-Prodrome, 152, note. — Veuve, voulait sans doute ôter la régence à Voukachin, et se lia dans ce but à Simon, 144, 145. — Avait pour appui Ioug Bogdan (voy. ce nom), 209. — Devait être livrée avec lui à Voukachin, 209. — Avait voulu donner sa sœur à Jean VI, 149; — la donne ensuite à Nicéphore Ducas, 148; — semble ainsi le mauvais génie des filles de Cantacuzène, 149.

Ἡλικιωπτιν (ὅλης ὀρέξεσιν), 82.

Ἡμέρας (μεθ'), « après des jours, » 42. Cp. Ἐνιαυτῶν.

Ἐνα (εἰς) τῆς ἱστορίας εἰρμὸν ἀναγόμενον, 66.

Ἐώρα (οὐ γὰρ ὡς ἀνθρώπων), ἀλλ' ὡς ἀγγέλων, 72.

Ἡέρεις (L'empire et le trône patriarcal souillés, poussés à la ruine par l'), 16, 26, 80. — (Cantacuzène a favorisé l'), 80. — (Orthodoxes persécutés par les

fauteurs de l'), 20, 26. — (L') à mille résereux. V. PALAMISME et Πολυπλόκου.

Ἐρμῶν χρησάμενος τῷ καιρῷ, 24. — Radical, εὐρίσκω, et non Ἐρμῆς, 119.

ἩΕΡΟΟΠΟΛΙΤΕ (Golfe), 161.

Ἐσπερινοί (ὕμνοι), « vèpres, » 290.

Ἡτοιμάζετό τε καὶ προηυτρήπειζε, 44.

HEXAMÈTRES chez Grégoras moyennant transposition ou très-légère modification, ou même sans changement. Voy. Ἐξαπατῶντες, Ὀρέξεσιν, Ὁρας, Ζητήσεις; et cp. ΙΑΜΒΙΚΗ. — (Lambeaux d'). Voy. Κέρδεσι, Μαινομένοις, Ἰσλαμένης, Φλόγα.

HILARION, primat de Russie, 281, 282.

Ἰσλαμένης λαμπρῶς ἐπιδράτληται τοῦ πυρὸς ἢ φορά serait un hexamètre en enlevant τοῦ et lisant ἀλκή pour ἢ φορά, 88; et cp. Λαμπρῶς. — Ἰσλαμένου τοῦ Θέρους, 44. — Désignant le quantième du mois, s'emploie usuellement avec le premier tiers, bien que parfois aussi (chez Cantacuzène, par exemple,) pour désigner les jours du 11 au 19, 201; — quelle probabilité en résulte, 201.

Ἰστορίας (τῷ τῆς) σώματι, 16.

Ὀιασδηπότου, un seul mot, 38, 76, 78, 82.

Ὀλης Ῥωσίας, « toute la Russie, » c.-à-d. « la Russie en bloc et comme corps un, » (le *vsérosskii* des Russes). Voy. ce mot, 76, 308, et cp. 318, 320, 332 et 333, 343 et 344. — Simplement « toute la Russie, » c'est-à-dire « toutes les parties de la Russie, » 76.

Ὀμηρα τὰ τέκνα, 44.

Ὀμοζυγούσας τὰς πλάσιγγας, 76, 303.

Ὅποιαί καὶ ὄσαι, 20, 22.

Ὁρας (πάσης) καὶ πάσης ἄξια σπουδῆς ὄσα πέφυκε [devient, en doublant σ dans ὄσα et transposant, πάσης ὄσσα πέφυχ' ὄρας καὶ σπουδῆς ἄξια πάσης], 20; cp. HEXAMÈTRES.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Ὀρίων (*παραψάοντος*), 36.  
HORISIUS. Voy. NILOUFER.  
Ὀρμώμενοι (*ἐντεῦθεν*) « parlant de là, » 24.  
Ὅς... δι' αὐτόν, même sens que δι' ἑν, arabisme, ὅς et le pronom de la troisième personne calquant *الذی* et le suffixe représentatif du pronom personnel, 224. — Analogues italiens, 224, 225.  
Ὅς « vu que, » 40, 58 (trois fois), etc., etc., et 189. — « De sorte que, » avec l'indicatif (*ὡς πάντες ἡγείροντο*), 74. — Ὅς *ἐτέρως* « autrement » (deux fois), 98. — Ὅς *μὴ ὠφέλε* jeté incidemment dans une phrase, 74.  
Ὅσα μὲν οὖν καὶ οἶα, 50. — *πὲρ ἂν καὶ οἶα*, 16.  
Ὅστε et exclamation, *Ὅστε ὁ προϊόμενος ποίων προσηλίων οὐκ ἄξιος εἴη ἂν!* 86.  
Ὅτι μὴ (Analyse de l'ellipse logique que suppose le sens usuel de), 220. — (Place de) dans la période, 220. — (Analogie de) avec l'italien *non che*, 220.  
Ὅτως. Voy. I attique.

Ὅτως βεβαιούμενον, 68. — *πως καλούμενον*, 70. — Voy. Συμβάν, et cp. I att.  
HYDRARGILLÈTE, un des noms scientifiques de la turquoise minérale, 276.  
Ἰγαιῖνον. Voy. PARTICIPE.  
Ἰλην (*τὴν τῆς γνώσεως*) ἀφθονον χορηγούτων, 54.  
Ἰπαίθρω (*ἐν*), 96.  
HYPATES, ville de Thessalie, 146.  
Ἰπατος τῶν φιλοσόφων, vingt-neuvième dignitaire de l'empire, 192.  
Ἰπὲρ γὰρ ἐμέ τοῦτό γε, 56.  
Ἰπερβαιόντων τε κ. ὑπερεκτεινομένων, 86.  
Ἰπερβάλλον (*τὸ τῆς τιμῆς*), 54.  
HYPERPÈRES, pièces d'or byzantines, 229.  
HYPERTIMES, 285.  
Ἰφ' ὧν δ' οὐκ ἠσθάνετο, 36.  
Ἰπονολας (*ἀπογνώσεως*), 60.  
Ἰπόθεσις, « doctrine, dogme, » 16, 105. — Ἰποθέσεων (*τὸ τῶν*) συμμιγές, 66.  
HYRKAN, Ἰρκανός, nom donné par Grégoras à Ourkhan. Voy. OURKHAN. Pourquoi surtout ce mode de transcription, 156.

## I

I pour ε dans les transcriptions. V. Ὀψίκιον.  
I attique à la fin des adjectifs et adverbcs démonstratifs: οὕτως, 78, deux fois. — *Τουτωτ* (*Ῥωμανῶ*), sans article, 78. — *Τουτονί τὸν ἥλιον*, 86. — *Ταυτησί* (*τῆς τρίτης*) λοιπὸν ἀφορμῆς, 24. — *Οὕτως* et *οὕτως* *πως*. Voy. Οὕτως. — *Νυνί*, 84. — *Ταυτησί τὸ ἐπώνυμον*, 60.  
I (L') souscrit omis et dans le manuscrit du Vatican et chez Rostgaard, 10.  
IAMBIGUES (Ressemblance de la prose de Grégoras à des vers), 322. — (Près de cinq vers) de suite moyennant de très-légers changements, 331.  
ICHAG-BEG, émir de Lydie, 184; et l'al-

lié traître de Jean VI contre Calothète? 184.  
*Ιχθύων*, pour des cétaqués, 68.  
*Ιδιωτικώτερον* (*πρὸς τὸ*), 46. — *Ιδιωτικῶ τῷ σχήματι*, 46.  
IDOLÂTRIE des Lithuaniens, 78, 306. — (Persévérance d'Olgierd dans l'), 84-94.  
*Ιερωμένος*, 78, 80 et note.  
ILLÉGALITÉ, selon Grégoras, de l'élévation d'Alexis à la primatie, 80. Voy. ALEXIS.  
ILLYRIE et ALBANIE. Voy. ALBANIE.  
IMPORTANCE du commerce par la mer Noire au moyen âge, 269.  
INÉDITS (Morceaux ou passages). Neuf citations des livres XXVII à XXIX de

*l'Histoire romaine* de Grégoras sur les visites d'Agathange, 128-130. — Autre, sur le renversement de la coupole de S<sup>te</sup> Sophie, 301. — Autre, sur l'envoi d'argent par les Russes pour réédifier la coupole détruite, 301, 302. — Autre, sur l'emploi que Cantacuzène en fait pour payer les auxiliaires turks, 302. — Autre, sur l'impossibilité toute providentielle où fut Cantacuzène de réédifier la coupole, 302, 303. — De la *lettre écrite d'Asie* par Palamas captif, aux fidèles de son diocèse, 255. — De la *lettre à Pétriotte*, par Philothée, 311, 312. — De la *lettre* de Man. Paléologue (non encore empereur) à *Andronic Açan*, 259, 260.

INSCRIPTION (*Συγγενής*, dans une) de Délos, 185.

INVESTITURE [*ἐνδόσιμον*] de Khalil comme émire de Nicée, 60. — Cp. *Ἐνδόσιμον*. *Ἰωάννινα*, *Janina*, 133; cp. CANINA.

*Ἰωαννοῦσιος* dans Const. Porphyrogénète, [lisez *Ἰόσιος* et cp. *Μουῖτος*; 150.] 146.

IOSKYTI, nom défiguré pour Diaskillo, 163.

IOTACISME (fautes par suite d') dans le manuscrit du Vatican, 8.

IOUG BOGDAN, célèbre dans les *Chants serbes*, 143. — Semble avoir été le gouverneur de Phères ami d'Hélène et son appui contre Voukachin, 209.

LOURBOURKE, *Ἅγιος Γεωργιος*, 319, 320, n.

IRÈNE, fille d'Andronic Açan et femme de Cantacuzène, 258. — Son entrevue avec Jean VI à Didymotique en 1352, 129. — Au couvent de Mangane, sous le nom

d'Eugénie, 217. — Ourdit le complot de Ziano, 217, 223. — Fut jugée coupable par ceux qui examinèrent l'affaire, 223. Provoqua ou sut à l'avance le piège tendu à Jean VI par l'émir de Lydie? 190.

IRÈNE, fille de Démétrius le Despote, femme de Mathieu Cantacuzène, 203. — En eut cinq enfants, 217. — À Gratianople avec eux pendant la guerre de Jean VI et de Mathieu, 46. — Lettres de conjurés trouvées chez elle, 46, 217.

IRÈNE, prétendue sœur de Jean VI. V. MARIE.

IRÈNE, fille de Jean VI, née avant l'été 1349, 252; — ou aînée ou jumelle de Manuel, 252, et cp. 151. — Promise à Khalil, 52-56. — On la lui fait voir, 58. — Avait un peu plus de neuf ans, 58, 251. — Le mariage n'eut pas lieu, 251. Cp. KHALIL.

ISIDORE DE MONEMBASIE, patriarche de Constantinople, après Jean d'Apri, 122, 294.

*Ἴσθμός (καθάπερ)*, sans qu'il y ait isthme, 33. — (Radical d'), 161.

ITINÉRAIRE vers Phères, 205.

IVAN I<sup>er</sup>, 321, 287, 295; — son testament, 323. — II (Testament d'), 323.

IVAN DANILOVITCH dit *Vsérosskii*, 308.

IVOIRE du morse et du narval, 276; — fossile bleu, 276. — (Usage de l'), 276. — On en fait des turquoises, 277.

IZED-KHATOUN, 198.

إزنيق, *Iznik* (vulg. *Isnik*) traduit à tort par Nicomédie, qui serait *Iznikmid*.

IZNIKMID (Latitude du fond du golfe d'Iznikmid ou), 159; — sa forme, 171. — (Parallélisme des golfes d'Iznik et d'), 162.

## J

JAKOBITZ, sur *ἐρμαιον*, 119.

JANINA, *Ἰωάννινα*, 133; — très-souvent nommée Canina, 147, note. — Jadis de

l'Épire, mais ensuite comprise sans doute avec l'Étolie et l'Acarmanie dans la principauté de l'Arta, 139. — À la

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Servie sous Douchan, 133-139. — (Montagnards de Balagrite et de), 149.  
JEAN (Βασιλικός, dans l'Évangile de S.), 188.  
JEAN, métropolitaine de Russie, nommé à Constantinople sans la participation de la Russie et adversaire de Clément, 281, 282.  
JEAN CANTACUZÈNE. Voy. ce dernier nom.  
JEAN D'APRI, patriarche de Constantinople, un des chefs de la ligue contre Cantacuzène sous Apocauque, 111. — Est déposé pourtant, puis mis en prison par Anne de Savoie, 121. — N'en sort qu'après le triomphe de Cantacuzène, 122; — mais est d'abord relégué à Didymotique, 122; — et se voit, de son vivant, deux successeurs. Voy. ISIDORE et CALLISTE.  
JEAN PALÉOLOGUE, ou, dans la liste des empereurs, Jean VI, fils d'Andronic V, lui succède à neuf ans, 110. — Partage par force le trône avec Cantacuzène et devient son gendre [voy. HÉLÈNE], 115, 151. — Se brouille avec lui, 115. — Avait au moins deux enfants en 1349, 251. — Allié secret de Douchan, lui promet de répudier sa femme Hélène Cantacuzène et d'épouser une sœur d'Hélène de Bulgarie, 154, note; — garde Hélène cependant, 46, 56, etc. — Son entrevue avec sa belle-mère en 1352, 129. — Après rupture complète avec son beau-père, il conserve Ænos avec diverses îles, dont Imbros et Ténédos, 115, 119. — Finit pourtant par perdre Ænos, 136; — mais s'allie au pirate Gattilusio, et parvient à rentrer par surprise à Constantinople, où il contraint Cantacuzène à l'abdication, 24, 117, 154. — Donne à ce corsaire une de ses sœurs et Lesbos, 26, 46, 50. — A encore et a longtemps un compétiteur acharné dans la personne de Mathieu, 38. — Reçoit d'Ourkhan promesse de secours, à condition qu'il lui

fera rendre Khalil, 38. — Voit s'accomplir inopinément la promesse par la journée de Halistrates, où Mathieu, battu, est pris par les Serves et lui est livré, 44, 46. — Ne tarde pas à prendre Gratianople où est Irène, femme de Mathieu, 46, 217. — Y trouve des lettres qui le mettent sur la voie d'un complot, à Constantinople, pour les Cantacuzènes, 46, 217. — Enferme les deux époux à Ténédos, tandis que leurs enfants sont détenus à Lesbos, 46, mais cp. 216. — Les transporte à Ténédos, 50, 216. — Découvre encore une trame des Cantacuzénistes, probablement le complot de Ziano, et, pour le déjouer, court travesti à Constantinople, 46, 199. — A sans doute envie de faire crever les yeux à Mathieu, mais ne l'ose pas, 215; — ou, suivant Cantacuzène, a la magnanimité de résister aux avis des courtisans qui le lui conseillent, 215. — A déjà, bien avant ces événements, fait plus d'un effort pour délivrer Khalil, mais n'a pu réussir par négociations près de Calothète, 38; — et a dû recourir à la guerre, 38, etc. — A mis en vain une première fois le siège devant Phocée, 40-44; — et même a failli, pendant les opérations militaires, qu'il entrecoupait de parties de plaisir avec un émir turk, son allié, devenir son prisonnier, 40; — mais a pris le traître à son propre piège, 42; — et ne l'a délivré que contre rançon, 42, 44. — Voit et ce bonheur et la ruine de Mathieu, qui survient presque aussitôt, contrebalancés par la rébellion de sa flotte, qui déserte le siège de Phocée, 48. — Suspect à Ourkhan par suite de cette retraite, il l'apaise à l'entrevue de Proconèse, 46, 48; — passe l'hiver à Ténédos à combiner de nouvelles me-

sures, 50; — résout, avec le sultan, à l'entrevue d'Arcula, l'union d'une de ses filles avec Khalil, 50, 52; — impose la ville de Constantinople pour la délivrance du captif, 52; — et finalement obtient sa mise en liberté, au prix de cent mille pièces d'or et du titre de panhypersévaste donné à Calothète, 52, 230. — Ramène son gendre futur à Constantinople, 54; — et l'y fête, 54, 56, 58. — Perd, pendant ces réjouissances, un enfant en bas âge, 52, 250. — Obtient d'Ourkhan que Khalil sera déclaré son héritier présomptif et provisoirement lui fait donner l'investiture de Nicée, 60. — Reçoit la soumission de Manuel Açan, le dernier Cantacuzéniste

en armes, 64. — Vindicatif et sournois, 215. — Son amour du plaisir, goût qu'il avait hérité de son père, 40, 189, 190. JOSUÉ (*Κρηπίς*, « lit de fleuve, » dans la traduction grecque du livre de), 336. JOVIEN (Pas) ou de Jupiter en Thessalie, 146. JULIENNE, fille d'Alexandre II Mikhaïlovitch, et femme d'Olgierd, 309. JOSÈPHE, un des premiers qui emploient *ἀγρα* pour pêche, 274. JULIOPOLIS, 164 et 165, note en bas. JUIVE (La belle), filleule et seconde femme d'Alexandre de Bulgarie, 32, 150. — À quelle occasion il l'aperçut pour la première fois, 150. — Empoisonne son beau-fils, 155. — Eut du roi au moins quatre enfants, 150.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

### K, PLUS LA LETTRE GRECQUE X.

**KAISERLICHE**, *Βασιλικοί*, précisément l'analogie d'Impériaux, 188.  
**КАРЧАК**. Voy. SCYTHES.  
**KARASI** [pron. *Karaci*] (Émirat de), 157, 158. — Assujetti par Ourkhan, grâce aux querelles des enfants d'Adjlan-beg, 156.  
**KARAMANIE**. Voy. QARAMAN.  
**KARMADHARIS** grecs, 299. — Leur rareté, 300. — Genres de style où on les rencontre, 300. — (Liste des principaux adjectifs avec lesquels un substantif qu'on postpose forme un), 300, 301.  
**KASIM**, fils d'Ourkhan, 170.  
**KASTEMOUNI** (Émirat de), 157.  
**KERMIAN** (Émirat de), 157.  
**Χαιρούσαις** (*ἐν ᾧδαῖς ἦσαν πάντι*), 52.  
**KHAKAN** (Le) des Seldjoukides sous le titre d'émir-al-mouménin était le vrai maître de la Perse, commandait au khalife, 123.  
**KHALIL**, quatrième fils d'Ourkhan, 169; — et non le cinquième, 170. — Nommé

Kasim par quelques écrivains turks, 170. — Ne peut avoir été fils de Théodora Cantacuzène, 170. — N'est pas nommé par Grégoras, qui pourtant détaille son aventure d'une façon bien supérieure à Cantacuzène, 170, 181, 340, 342. — N'est ni nommé, ni indiqué par M. de Zinkeisen, 170. — Où était situé son apanage, 34, 168. — Son enlèvement, 34, 36. — Efforts de son père près de Jean VI pour obtenir sa liberté, 36, 38, 46, 48, 50. — La guerre à Calothète et le siège de Phocée en sont la suite, 38-48. — Sa délivrance, 52. — Sa captivité avait duré de vingt à vingt et un mois, 177. — Sa rançon monte presque à cent mille pièces d'or, 52, 229, 230. — Il se rend à Constantinople avant de rejoindre son père, 52. — Grand accueil qu'il reçoit à la cour, 52, 54. — Dons des courtisans, 249. — Son discours à l'impéra-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

trice Hélène, 56, 244. — Projet de mariage entre une princesse impériale et lui, 52, 58. — Proposé par Jean et accepté par Ourkhan comme héritier présomptif, 60. — Sans doute parce que Souléiman était mort dans l'intervalle, 36, 177, 253. — Reçoit du moins l'investiture de Nicée, 60. — Ne règne pas cependant, et ne devient pas gendre de Jean, 253; — probablement par suite d'une mort prématurée, mais cette mort ne fut-elle pas violente? 253, 254. — Prudence, bravoure et autres grandes qualités que lui prête Grégoras, 60. — Sa modestie, suivant cet historien, 54.

*Χαλκή*, nom donné, non-seulement à une porte (*χαλκή πύλη*), 243, — mais à un petit pavillon (*χαλκή σκήνη* ou *καμέρα*) fermé par trois portes, dont celle du milieu en bronze (*χαλκή*), les deux autres en fer, 244; — *Χαλκή*s (*ὀμφάλιον τῆς*), 244. — (Au fond ou presque au fond de la) était le *πέρισμα*, 243.

*Χαλκηδονίας ἡπίρου*, 50.

*Χμαιζήλου*, 24.

*ΚΗΝ* peut bien avoir été exprimé par *σατράπην*, 275.

*Χαρίσματα*, 58.

*Χάριτος* (*τῆς ἐντεῦθεν*) *ἐκεῖσε μετάθεσις*, 28. — *Χαρίτων μεστὰς εὐωχίας*, 40, 191.

*Χειμῶνα καὶ διωγμὸν ἐγείραντες*, 26; — *χειμῶνας καὶ κλύδωνας*, 16.

*Χεῖρας* (*τὴν ἀνά*) *ἄλλην σπουδὴν ὑπερθέμενος*, 46.

*Χεῖρον* (*τὸ ὑπὸ τ. κρείττονος ἀρχόμενον*), 90.

*Χειροῦται* (*τὴν γνώμην*) *τοῦ Βασιλέως*, 24. — *Χειρώσασθαι Βασιλέα*, 40. — *Χειρωσάμενος* (*τὴν τοῦ πατριάρχου γνώμην*), 82; et cp. *Χειρωσάμενος τὰς ἡνίας*, 56.

*Χηρεύσασα ἄπαις*, 32.

*ΚΗΕΡSON* (Baptême en masse des Russes à), 278 et 279.

*Χίονα* (*καταβάραγεῖσαν*) *ἑαυτῆς οἰκίαν ἐμπλήσαι*, 50.

*Χλάμυδας*, 237.

*Χλανίδες*, 237.

*ΚΗΛΑΡÈNE*, 141.

*Χλεύην*. Voy. *ἐπισωρεύουσα*.

*Χωλεύειν τὸν δρόμον* (la course cloche), 90.

*ΚΗΟΛМ*, vulgairement Chelm, évêché russe dès 1292, 320. — (Vsévolod de). Voy. *VSÉVOLOD*. — (L'évêque de) se refuse à devenir l'acolyte de Roman, 320.

*Χόλμη*, *ΚΗΟΛМ*. Voy. l'art. précéd.

*ΚΗΟΡΑ* (Couvent de), prison de Grégoras, 101, 122, 128; et voy. *ΓΡÈGORAS*.

*Χώραν* (*ἢ πειθῶ*) *ράδιαν οὐχ εὔρισκε*, 22; — (*κατὰ*) *μένειν*, ambigu comme en français « rester en place, » ce qui peut vouloir dire « garder son poste » ou s'y maintenir sur le même pied. — *Χώρας* (*τῆς καὶ τῶν πόλεων*), 30. — (*διὰ πάσης ἄλλης*) *καὶ πόλεως*, 66. — *Χωρῶν καὶ πόλεων*, 30, 140.

*Χοροστάτου*. Voy. *Διδασκάλου*.

*ΚΗΡΑL*, nom propre d'homme, 141.

*Χρείας* et *Χρεῖα*. Voy. *Ἐνεστώση*.

*Χρειώδη* (*τέρψιν*). Voy. *Τέρψιν*.

*Χρυσοπεριακλειστὰ*, 237.

*ΚΙΕΡ*, *Киѳω*, *Κυθήβον* chez Grégoras, 70, — et *Κύεβον*, 319; — *Κιόαβα*, *Κιόβα*, *Κιάβον*, chez quelques autres, 283. — *Σαμβατὰς*. Voy. *Ζαβοδοю*. — Siège primitif du métropolitain de l'Église russe, 68, 70, 283, 319; — mais ne peut garder ce rang après l'invasion mongole, 70, 286. — Avait été prise et saccagée par les Mongols en 1240, 283, 289, 294; — et ses habitants l'avaient abandonnée, 294. — Relève de Batou, puis du prince de Halitch, 289.

*ΚΙSIL-ΑΗΜΕDLI* (Les), à Kastemouni, existèrent longtemps après Ourkhan, 157.



KIVEROVA-HORKA. Voy. PAIX.  
 KNEBELING sur *έρμαιον*, dans son éd. du *Théagès*, 119.  
 KNÈS ou KNIÈS, rapprochements étymologiques, 290.  
 KOLOUGLIS, 256.  
 KOROBINE et Michel le Grec, envoyés de Théognoste à Constantinople pour recommander Alexis comme son successeur, 313.  
 KOUMOUTSINE, 214.  
 KOUTAÏEH, chef-lieu du Kerman, 157; et comp. *Κράτεια* [aux C].  
 KRABING, sur *έρμαιον*, dans son éd. de la *Calvitie* de Synésius, 119.

KRAL (Sens du titre de) et véritable orthographe de ce mot, 130, 131; — Ouroch le porta du vivant de son père, 142. — Ne doit pas se confondre avec le nom propre Khral. Voy. ce nom.  
 KRALIÉVITCH, « fils de kral, » titre que naturellement portait Ouroch avant d'avoir celui de kral, 142; — mais qui fut aussi, soit avec, soit sans cette addition modificative, celui de son oncle Simon, 142-144. Cp. *Κραλιουπτί* [aux C].  
 كراچم, *شەلۆ*, *will*, auxiliaires, tous trois de même sens pour former le futur en persan, en romaine et en anglais (cp. *μέλλω*), 196.

LIVRE XXXVII  
 de Nicéphore  
 Grégoras.

## L

Λαλεῖ πρὸς ἀργύριον, 86.  
 Λαμπρῶς, « énergiquement, bel et bien, » 329. — *ἐπιδράτῃται τοῦ πυρὸς ἡ φορά*, serait, en terminant par *ἡ πυρὸς φορά*, un superbe iambique tragique, 88, et cp. *Ἰσλαμένη*.  
 Λαμπρότησιν (*ἀξιομάτων*), pluriels remarquables, car il ne s'agit que d'une seule dignité, 52. Cp. PLURIELS.  
 LASTHÈNE le Crétois, 185.  
 LATIFI, *Vie des poètes turks*, 244.  
 LAZARE Brankovitch. Voy. BRANKOVITCH.  
 Λεγόμενον (τὸ), « comme dit le proverbe, » 92.  
 Λειποτακτήσαντα, 48.  
 Λημμάτων, 98. — Implique défaveur, convoie de gain illicite, 339.  
 LÉON LE SAGE, auteur du titre *Βασιλεσπάτωρ*, 186.  
 LÉON II ou LVOF II, roi de Halitch, 294.  
 LESBOS, donné en fief à Gattilusio, 26, 50, 118, 120; — et par cela même à Gènes, 120. — La septième en gran-

deur parmi les îles connues des premiers Grecs, 120. — Ses autres avantages, 120. Cp. CANTACUZÈNE (Mat).  
 Ληστικῶς ἐπιδραμών, 42.  
 LETTRES (mention de diverses) inédites. Voy. INÉDITS (MORCEAUX). — (Citation *in extenso* de celle des) inédites de Manuel Paléologue qui est adressée à Constantin Acan, 259, 260. — (Prétendues) russes contre Alexis, 317; — et conjectures à ce sujet, 317. — De victoire d'Ourkhan après la prise d'Andrinople, et réponses, 124.  
 Λευχειμονεῖν, 251.  
 Λῆξιν, 98.  
 LIBÈRE (Le voïvode) marie sa fille à Manuel Cantacuzène, 141.  
 LIBIDAR (le traître), 149.  
 Λιτβαί, « les Litves » ou « Lithuaniens, » leur grand nombre, leurs travaux, 70.  
 Λιτβάθα, « la Lithuanie, » mais aussi le chef-lieu, soit de la Lithuanie, soit de l'Église lithuanienne, [Kief peut-être,

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- par conséquent; mais plutôt une ville comme Vilna, Rosiena, Polotsk, etc.] 320.
- LITHUANIE**, sa situation, 78. — Donnée à tort comme voisine de la Gaule, 305; — mais explication de cette erreur, 305; — sa puissance, 78, 286, 287; — sa réunion sous un même prince, 286, 287; — son idolâtrie jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, 78, 305; — ses princes. Voy. GÉDIMIN, OLGIERD. — (Métropolitain de) et Volhynie, 324.
- LOCATIFS** (-οι, -θι, -δε, -θεν, véritables), mais à distinguer en locatifs de mobilité, locatifs d'immobilité; ceux-ci, à leur tour, susceptibles de subdivision, 331.
- LOEWENKLAU** défigure *Kralievitch* en en faisant *Cracevicus*, 155, note.
- Λογικοῖς καὶ ἀλόγοις*, 90.
- Λογισμῶν εἶεν*, est incompréhensible et certainement fautif, peut-être à remplacer par *λογισμῶν πέρα*, 62.
- Λόγος (ὁ) τὸν δρόμον ἀνεπεπαύκει*, 22.
- LOGOTHÈTE** de la course, vingt-huitième grand dignitaire de l'empire, 192, 194. — (Grand), 231.
- Λουτρῶν ἀναπαύσεις (περὶ)*, 58.
- Λούτζεκα*, Loutsk, 319.
- LUCUMONIES**. Voy. DOUZE.
- LUXE** (Quels objets de) étaient préférés à Constantinople, 323; — en Russie, 323.
- LYCOSTOME**, ville de Thessalie chez Cantacuzène, 146.
- LYDIE** (Émir de). Voy. SAROU-KHAN. — (Identité partielle de la) et des émirats de Sarou-Khan et d'Aidin, mais surtout du premier, 183.
- LYSIAS**, *συγγενής* de son pupille Antiochus Eupator, 185.

## M

- MACAIRE** (*Αὐθέντης* « souverain » dans les *Homélies* de S.) l'Égyptien, 247.
- MACHABÉE** (Jonathas) *συγγενής* de Démétrius II, 185.
- MACHIAVÉLISME** d'Olgiard, 325, 343, 346; — des Barbares en général, 325.
- MAGNANIMITÉ** (Appréciation de la) de Jean VI à l'égard de Math. Cantacuzène et des complices de Ziano, 200, 215, 216, 223.
- MAJUSCULES** (Absence de système relatif aux) chez Rostgaard, 10; et cp. 74, note.
- MALACASIS**, peuplade albanaise, 149.
- Μάλλον (ἢ) Σατέρου βριθουσα δεξιά, Σατέρου* n'étant régime ni de *δεξιά* ni de *βριθουσα*, 98.
- ΜΑΜΑΤ ΚΗΟΔΙΑ**, khan du Kaptchak, 321.
- MAMMON** désigné mais non nommé, 84, 325.
- MANDATORBS**, 186, 188.
- MANUEL** (L'empereur) PALÉOLOGUE, né avant le 16 juin 1349, mais non en 1348, 151; — et, dans ce cas, peut-être jumeau d'Irène, 252. — Ses lettres inédites, 259. — Lettre à Constantin Açan, 259, 260.
- MANUEL CANTACUZÈNE**. Voy. à la série des CANTACUZÈNES.
- MANUSCRIT** grec 1095 du Vatican sur lequel Rostgaard a fait copier les cinq livres et demi de l'*Histoire romaine* de Grégoras, qui manquaient à la Bibliothèque nationale de Paris, 4-8. — Son degré de correction, 8; — ses iotacismes, son accentuation, place qu'y occupent les esprits affectant les diphthongues, 8, 10. — Ce que contiennent ses marges, 10, 11. — Les abréviations de celles-ci

- parfois incomprises du copiste de Rostgaard, 11.
- MANUSCRIT** de Rostgaard. Voy. **COPIE**.
- MARC CABALLAIRE** (Insolent propos de) à Andronic le Jeune, 327.
- MARIAGE** (Projet de) entre Khalil et une fille de Jean VI, 52, 58, 251; — ne fut jamais réalisé, 251; — ne dépassa peut-être pas des fiançailles nominales, 251; — est ignoré de tous les auteurs, 251. — (Fréquence des unions par) entre Turks et chrétiens, et injustice du reproche fait à Cantacuzène pour avoir donné une de ses filles à Ourkhan, 251.
- MARIE** [et non Irène, comme l'appelle Grégoras], fille d'Andronic IV, naquit en 1330, 152-154. — Était l'aînée de ses filles survivantes, 154 et 155. — Épouse Michel Açan, prince des Bulgares, 152. — N'avait alors que huit ans, 152. — Détails sur ce mariage, 155. — Veuve à vingt-six ans et sans enfants, 155, 32. — Eut probablement la principale part au mariage entre Andronic son neveu et la jeune Marie de Bulgarie, 156. — Son retour à Constantinople, 30, 32.
- MARIE**, fille d'Alexandre de Bulgarie, vient à Constantinople épouser Andronic, fils de Jean VI, 30; — elle avait neuf ans, 30. — N'est pas nommée dans les *Familia byzantinæ* de Ducange, 150. — Était la fille de la belle Juive, 150. (Voy. ce dernier mot.)
- MARIE CANTACUZÈNE**. Voy. à la série des **CANTACUZÈNES**.
- MARKO KRALIÉVITCH**, le même que Sisman, 155. — KRALIÉVITCH des *Chants serbes*, 155.
- MARMARA** (Mer de), 34. Voy. **PROPONTIDE**.
- MARSEILLE** commerce, au moyen âge, dans la mer Noire, 268.
- Μάρτυρα** (ήλιον) της αναιδείας δρών, 86.
- MASSILIANISME**. Voy. **PALAMISME**.
- MATHIEU CANTACUZÈNE**. Voy. à la série des **CANTACUZÈNES**.
- MAXIME**, métropolitain de Russie, 252. — Transfère le siège de Kief à Vladimir, 294, 295.
- Μήκει** πλάτος και πλάτει μήκος, 32.
- Μέχρι** ές, 52; — και ές τὸ μέσον, 56; — και ές τήν Καντακουζηνού βασιλείαν, 72; — (nuance entre) et μέχρι ές, 234, 235; — τῶν εκατὸν χιλιάδων έγγισια, 52.
- MÉDAILLE** russe en mémoire d'Alexandre de Russie, 289, 290.
- Μέγαλον**. Voy. **Νοβόγορδον** et **Ἀσπρόκαστρον**.
- Μεγαλόπολις**, 74. — Parfois adjectif, le plus souvent substantif, et, dans ce cas, tantôt nom commun, tantôt nom propre, 298, 299; — particularité de la formation de ce mot, 299, 300.
- Μεγαλοψυχία**, 58.
- MÉGARIQUE** en Bithynie, 167; — est-elle la même qu'Astaque? 167.
- Μέγας** Αὐθέντης, le Grand Seigneur, 245; — Βαίουλος, 192; — Κύρ ou Κύριος, 297; — Δομέστικος, 232; — Δρουγγάριος, 192, 193; — Ἐταιριάρχης, 192; — Χαρτουλάριος, 192. — Μέγα Βολοντίμοιρον, 70, 72, 288; — Μεγάλη Βλαντίμορις ou Βλανδίμοιρον, 319; — Μεγάλη (ή) Χρωβατία, 297; — Μεγάλης (της) Ρωσίας, 74, 296, 297; — Μεγίστη τῶν πόλεων, Constantinople, 28, 127; et cp. sur **Μεγαλόπολις**, 298. — Justesse de cette prétention, du moins en ne prenant que les grandes villes de l'Europe au xiv<sup>e</sup> siècle, 127.
- Μεῖζον** (εις) ίέναι κριτήριον, 96.
- Μελανειμονεῖν**, 251.
- MÉLANGE** de races en Bithynie, 60.
- Μέλλω**, indice et presque auxiliaire du futur, 196.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Μήλου (ἀντι) τὴν διαίρεσιν τῆ τοῦ ἔθνους  
ἐπαρχία παρέρριψαν, 96.

MENDOG se convertit, puis il revient aux  
idoles, 307; — roi, 307.

Μένειν (τὰς τοῦ) κρηπίδας, 86.

ΜΕΝΕΞΕΝΕ (Μιζοβάρβαρος dans le), 175.

MENTECH. Voy. ÉMIRATS.

MENTIONS (Toutes les) marginales de la  
copie de Rostgaard, jetées au bas de  
nos pages de texte sous la rubrique  
MARGE DE ROSTGAARD, 13?

Μέρη (οὔτε) μέρεσιν κ.τ.λ., 66.

MESALEK EL-ABSAR (Indication de) sur les  
émirats turks de l'Asie Mineure, 157,  
158.

Μεσιτεία « médiation, arbitrage, » 222.

Μεσιτεύει, 48. — Dans le sens neutre, outre  
les significations usuelles, a celles de  
« intervenir, servir de médiateur, » 122.

— Μεσιτεύοντες (οί), « arbitres, » 222.

Μεσιτευτήριον, « cadeau fait au média-  
teur, » 222.

Μεσίτης, « intermédiaire, » 222.

MÉSORITES (plutôt que Mésorrhites), peu-  
plade albanaise, ainsi nommée peut-  
être de sa situation au milieu des mon-  
tagnes, mais dont le nom, suivant  
Cantacuzène, dérivait de celui de son  
chef, 149, 150.

Μετὰ Εὐξείνου αὐχένα Θάλασσα, 32, 158.

Μεταλλεύομενος, 66.

Μεταρρίπτοντες, 98.

Μεταρρυθμίζοντες, 98.

Μεταθέσθαι τὸ σχῆμα τῆς μητροπόλ. 68, 70.

Μετατώρια, lire μοντ., et Voy. ΜΥΤΑΓΟΡΙΑ.

Μεταξὺ (τῆς) Θαλάττης, 50. — (οί)  
πρέσβεις, 229. — Entre article et  
substantif, et faisant en quelque sorte  
fonction de préposition dans un com-  
posé, 227, 228, 229. — Entrant en  
composition. Voy. les mots suivants.

Μεταξυλογούντες (οί), 228.

Μεταξυθαλασσικός (Il n'existe pas d'ad-  
jectifs composés sur le type), 228.

Μετεώρου τῆς ἀσχολίας, 36. — Μετέωρον  
τὴν ἀκοήν, 36. — « Incertain et ina-  
chevé, » 174-176. Voy. Προσέχειν.

Μεθηρμύσατο (τὰ δόγματα) πρὸς αἱρέσεις, 74.

ΜΕΤΟΧΗΤΕ, ministre d'Andronic III, 110.  
— Mort le 13 mars 1322, 110.

ΜΕΤΡΑ (campagne de) et d'Athyra, en  
1355, 200. — Jean et Mathieu se bor-  
nent à se regarder, 200. — (Armistice  
après la campagne de), 200.

Μητρόπολις, 70. — Μητροπόλεως, 70;  
et cp. σχῆμα et μεταθέσθαι. — Μητρό-  
πολιν, 70; — και ἐπισκοπήν, 70. —  
Μητροπόλεις (δύο), 96.

ΜΕΤΡΟΠΟΛΙΤΑΙΝS de Russie, 281, 282. —  
A quelle nation ils devaient appartenir.  
Voy. ALTERNATIVE. — Qui les nommait,  
281, 282. — De Kief et Vladimir, 324.  
— De Lithuanie et Volhynie, 324.

ΜΕΖΕΝ (Golfe de la), 161.

ΜΙCHEL, métropolitain de Russie, 282.

ΜΙCHEL ΑÇAN. Voy. ΑÇAN.

Μιζοβαρβάρου τῆς χώρας, 36. — Μιζοβαρ-  
βαροί, 60, 255. — Dit des personnes,  
175. — Analogie des μιξέλλην, μιξο-  
φρύγιος, etc.

MIRACLES de S. Alexis, 316.

MISITHRA. Voy. ΠΕΛΟΠΟΝΝΗΣΕ.

Μνηστυομένην, 58. — Est-il sûr que Gré-  
goras ait voulu parler des fiançailles  
officielles, réelles, en employant ce  
mot? 251.

ΜΟΪΣΕ de Novgorod envoie à Constanti-  
nople se plaindre des exactions du mé-  
tropolitain, 317.

Μόλεσμον, pour Σμόλεσκον? 319.

ΜΟΝΓΟΛΙΕ (Première fabrication de tur-  
quoises peut-être en), 277.

ΜΟΝΓΟΛS, dits Scythes septentrionaux,  
Βορειότεροι Σκύθαι, 70; — envahissent

- la Russie, 283; — saccagent Kief, 289; — asservissent les Russes et ne peuvent entamer les Lithuaniens, 304. — (Tributs que payent les Russes aux), 78. — (Guerres des) avec la Pologne et la Hongrie, 304; — leurs établissements en Asie Mineure ou aux environs, 284, 260, note; — noms de quelques-unes de leurs tribus, 284. — (Les) exécutaient les sièges, 304.
- MORSE. Voy. IVOIRE.
- MOSKOU (Translation de la primatie de l'Église russe à), 294 et 295; — (Théographe à), 285. Voy. TRANSLATION.
- MOURAD I<sup>er</sup>, fils et successeur d'Ourkhan, 169, 253.
- MOURAD II achève l'assujettissement de la Bithynie, 226.
- Μπλαδίη, Vladik. Voy. ce nom.
- Μυσῶν (καὶ ἄμα) καὶ Παϊόνων, revient-il à « et Myso-Péoniennes, » c'est-à-dire « et Bulgaro-Valaque, » ou bien καὶ ἄμα n'est-il qu'un καὶ intensif?, 26.
- Μυσταγωγίαν (τὴν ἱερὰν) τελεῖν, 72; — appliqué à l'office chrétien, désigne-t-il exclusivement la messe? N'a-t-il pas deux sens, l'un plus étroit, l'autre plus large, « tous les offices » et les « vèpres, » 290.
- Μυστικός. Voy. MYSTIQUE. — Μυστικώτερον (τι), 42.
- ΜΥΤΑΤΟΡΙΑ, traduction d'ἀλλάξιμα, 239. — *Mutatorium*, ensemble de trois pièces à l'usage de l'empereur dans les annexes de l'église, 239.
- ΜΥΓΔΟΝΙΕ à Douchan, 205.
- ΜΥΝΣΑΤΕΣ, gardes du palais, 238, note.
- ΜΥΣΙΕ pour Bulgarie, 150.
- ΜΥΣΤΙΚΕ, office à la cour de Constantinople, 191, 195. — Son rang, 192, 193. — Sa haute importance, 193. — (Cumuls fréquents du), 193. — Faisait partie du conseil, 193. — Παραδυναστέει, 193. — Montait dans l'agrarian avec le prince, 194. — Conseiller privé ou secret, secrétaire intime, *geheime Rath, taïne Sovietnike, etc.*, 194. — Différent du πρωτασηκρήτης, chef du secrétariat, 194, 195. — (Les églises avaient des fonctionnaires dits), 195.
- ΜΥΤΖΕΣ, ex-roi de Bulgarie, 258. — Doté d'apanages en Mysie, 258. — Ses enfants. Voy. à la série des ΑÇΑΝ.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## N

- Нашъ аніолъвъ небесѣхъ, 290.
- NACIR-EDDIN-ΗΑÇΑΝ. Voy. GRÉGOIRE.
- NARVAL (Corne de), 277-278; — payée 60 000 rixdales, 278.
- Ναυαρχίς (ἡ βασιλική), 52. — Ναυαρχίδι, 48. Cp. Ἡγεμονίδι.
- Ναζιραίων, 68; — « moines, » 282, 283.
- NEBRIS, et non *Neuris*, la grande Proconèse, 221.
- NECESSITÉ (Grégoras prétend avoir été dans la) de détailler tout au long, et sans en couper le récit, l'ensemble des luttes contre les hérétiques, 20.
- NÉGOCIATIONS, ou plutôt intrigues de Jean VI avec les Serves pour se faire livrer Mathieu, 217.
- Νέου (τοῦ) βασιλέως, « le jeune empereur » (et non « le nouvel empereur, » 22. — Νέω (τῷ) βασιλεῖ Ἀνδρονίκω, 30. — Τῆς ἀρχῆς διαδόχῳ, ambigu, 30. — Νέον (Παλαιολόγον τόν), 24. — Μνησίηρα, 58.
- Νεωτερισμός τις, *res novæ*, 48, 223.
- NEUF chevaux mangés par un cheval, 260.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

NEURIS, dans Pline le Natur., lisez *Nebris*.  
*Νεύσει Θεοῦ*, 62.

NICÉE (Situation de) ou Isnik, 164, 226.

A quelque distance de la mer, 226. — (Golfe de), 162; — Aux Turks depuis 1330, 31 ou 32, 254. — Gouvernée par Souléiman, fils aîné d'Ourkhan, et après sa mort par Khalil, 58, 254, 255. — Florissante sous les Turks, 255. — Avait des medressehs, 255. — Était le timaret le plus ancien, 255. — Présentait un mélange d'indigènes, de Turks et de population de sang mixte, 58.

NICÉPHORE (Deux) métropolitains de Russie, 282.

NICÉPHORE DUCAS de Céphalénie, fils du comte Jean Ducas de Céphalénie, 135. — Sa mère, 135. — Emmené mineur à Constantinople, 135. — Avait douze ans à peu près, 136. — Époux de Marie Cantacuzène au plus tard en 1341, 135, 136, 139. — Toujours titré comte de Céphalénie (et duc d'Acarnanie et d'Étolie, ou prince d'Arta), mais vassal de l'empire grec, 135. — Partisan de Cantacuzène pendant la lutte de 1341 à 1347, 136, 137. — Ne peut cependant avoir commencé à porter les armes pour lui qu'en 1344, 136. — Voit tous ses États, en son absence, les uns conquis par Douchan, les autres devenir indépendants sous des chefs indigènes, 133, 136, 139, 140, 146. — A le gouvernement d'Ænos, et l'occupe encore après la chute de Cantacuzène, 136, 137. Quitte cette ville à la mort de Douchan, afin d'aller reconquérir ses États, et laisse Marie à Ænos, 148. — S'allie à Simon, 30; — et probablement lui promet, en échange de sa principauté, que ce dernier lui rétrocède, son concours pour l'aider à déposséder Vouka-

chin de la régence, à son profit et à celui de la tsarine mère Hélène, dont il épousera la sœur, 145, 148. — Marche sur la Thessalie devenue serve, voit beaucoup de peuplades albanaises et illyriennes s'unir à lui, 30, 149; et cp. 147. — Attire Marie près de lui, 148. — La répudie dès qu'elle est en Acarnanie, et l'enferme en attendant qu'il la livre à ses alliés, 148. — Rompt son second mariage et rappelle Marie, mais meurt à la bataille de l'Achélon, 148.

NICÉPHORE GRÉGORAS. Voy. GRÉGORAS.

NICOLAS, métropolitain de Russie, 282.

NICOLAS ALTMANN ou ALTOMAN, Zoupan, gouverneur de Castorie et du district de Trica), 133, 134. — Fut peut-être le seul à défendre la Thessalie contre Nicéphore, 48.

NICOMÉDIE (Golfe de) ou Isnikmid, 162, 161; — et Astaque voisines, 167, et cp. ASTAQUE.

NIÉMEN. Voy. *Ρωσὸν ποταμόν*.

NILOUFER (Le), jadis l'Horisius, 163.

*Νοβόγορδον (Μέγαλον ou Μέγα)*, 319.

NOMS (Grand nombre de) de peuples anciens appliqués par les Grecs aux peuples qui les avaient remplacés dans le pays, 123, 124.

NOTITIÆ (précieuse liste d'évêchés russes d'après une des) *episcopat. imp. or.*, 319.

NOTE d'un lecteur de la copie de Rostgaard, qui évidemment voulait travailler sur Grégoras, 12; — n'était-ce pas Boivin? 12.

NOTE du manuscrit grec 79 de S. Marc sur la date de la mort de Métochite, 110. Voy. MÉTOCHITE.

NOTES (En quoi consistent les) placées par nous au bas du texte, 13; — (en quoi consistent les) à la suite du texte et de la traduction, 15. — Philologiques plus

rare, ou en général plus brèves que les notes historiques, 15. Cp. MARGE. NUMÉROS des paragraphes interrompus dans les manuscrits après le 5°, 13.

— Pourquoi et comment nous les continuons, 13 et 14.

Νύμφη (ἐλθοῦσα), 32; — (ἦκεν), 30; — (πεμφθεῖσα), 30. Cp. MARIE (les deux).

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## O

O supérieur en grec, abréviation pour *os* final, méconnue par le copiste de Rostgaard.

OBÉDIENCE de l'Église russe à celle de Constantinople, 68, 72, 292, 293. — Obédiences (Division de l'Église russe en deux) ou métropoles, 82, 84, 319, 320, 324.

Océan voisin de la Russie, 68, 272, et cp. Γειτονοῦντος. — (Grégoras sait-il distinguer la Baltique d'avec l')? 305.

Ὠδαῖς (ἐν) ἦσαν πάντων χαιρούσαις, 52.

ODESSA (Blé dur d'), 267.

Ὀγκους (ἀξιωμαίων), 38.

Ὀκείου θανάτου, « sa propre mort, » 36; — comme substantif, 46.

Ὀικειοῦται πρὸς Φίλιαν, 40.

Ὀικοδομίαν μέρος τοῦ νέου, 76.

Ὀκοθεν οἰκαδε, 92. — Locution fréquente, puis proverbe, 331.

Ὀικουμένης (τῆς), 66.

Ὀἶμαι entre deux virgules, forme familière à Grégoras, 26, 28, 32, etc.

OKERIDA et PRILIAPÉE (District d'). Voy. VLADIK.

ΟΚΚΟΡΙΝ. Voy. PERKOUN.

OLBIE de Bithynie, 167. Cp. ASTAQUE.

OLGA (Conversion d'), 278. Voy. SVIATOSLAF.

OLGIERD, grand-duc de Lithuanie, n'est pas nommé, mais est désigné très-clairement, 78. — Possesseur de la Lithuanie entière et de toutes les provinces au sud jusqu'à la Volhynie, 78, 304.

— Indépendant des Mongols qu'il combat, avec lesquels ensuite il a des relations pacifiques, 304. — Fait nommer Théodorite métropolitain de Kief par le patriarche de Bulgarie, 309. — Ses mariages, 309, 310; — et par suite parenté avec un prince russe voisin, 78. — Avait souvent Roman à sa cour et l'affectionnait, 78. — Était idolâtre cependant, 78, 306. — N'en prêtait pas moins l'oreille aux récits bibliques, 78. — Était parfaitement renseigné sur le christianisme, 325. — Avait à la bouche l'Évangile, les Prophètes et les saints Pères, 78, 325, 337; — et parlait d'embrasser le christianisme, 78, — mais à la condition de voir nommer Roman métropolitain de la Russie, c'est-à-dire de la totalité de l'Église russe, 78, 343, 344. — Suscita peut-être les lettres contre Alexis, 317; — et changea d'avis quand Roman n'obtint ni la totalité, ni la plus grande partie de cette Église à gouverner, 84, 344. — N'avait pour but que de marcher, par la suprématie ecclésiastique chrétienne, à la suprématie politique, 325, 344. — Son discours, dont le fond est à lui, mais dont Grégoras a soudé, a brillanté les diverses parties, 84, 94, 324, 325. — Son machiavélisme, 325, 346.

OMISSION de mots qui rend la phrase intelligible, et qu'il est fort difficile de suppléer, 62, note. — De *ὀθεν*, peut-

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- être, 18, 106, 107. — De faits ou de détails, assez fréquente chez Grégoras, mais compensée par les détails, et même par les faits qu'il donne seul, 339-345.
- ΟΜΦΑΛΟΨΥΚΕΣ, 100.
- Ὀνόμασι διαφόροις ὀνομάζονται, 34.
- Ὀφέλε (ὡς μὴ) en incise, comme à l'improviste, *quemadmodum utinam non contigisset!* 74.
- Ὀψέ και μόλις, 52.
- Ὀψίκιον, *obsequium*, 162.
- ΟΡΑ (Erreur de Pline, écrivant, pour avoir mal lu sans doute), pour *Orisio* mieux *Horisio*, 165.
- Ὀρέξεσιν (γνώμην τὰ πρῶτα) ἡλικιωτῶν οὔσαν, semble un vers hexamètre retourné, *γνώμην τὰ πρῶτ' οὔσαν ὀρέξεσιν ἡλικιωτῶν*, 82.
- Ὀρβάνη τῆ ἀρχῆ, 42; — rapprochements [auxquels on peut joindre le *Vedovo il regno* de Pulci; *Morgante magg.*, II, 54], 198.
- Ὀρβανισθεῖσα (ἀγκυρῶν) ναῦς, 28.
- Ὀρχάνης. Voy. OURKHAN, et cp. Ἰρχανός.
- Os de cétaqués ou de poissons fournissant matière à des objets d'art, 68, 275-278.
- OSMANLIS (Première expédition des) vers Angourieh et le Kisil-Irmak, 284; — omise par les historiens ottomans, 284; Voy. TURKS.
- Ὀσίων (ἐστὶν ἃ τῶν), 68.
- ΟΤΕΤΣ, en russe « père, » même mot qu'*Atys*, 167.
- Ὀγγλέσης, Ougliech, voy. ce mot.
- OUGLI (Noms collectifs de famille en), 336.
- OUGLIECH, Ούγγλέσης, fils de Merlavtch, frère de Voukachin, échanson et écuyer de Douchan, 134 note, 142, 208, et cp. SERVIE (HAUTE).
- OUMOUR, fils d'Aïdin, 172; — lié avec Cantacuzène, 171. Cp. PHILADELPHIE.
- OURKHAN, Ὀρχάνης, et, chez Grégoras, Ἰρχανός, deuxième sultan des Turks osmanlis, est dit ici satrape de Bithynie, 32, 46. — Aurait, selon une tradition certainement fautive, mis à mort ses frères pour arriver au trône, 254. — Était gendre de Cantacuzène, 202, 253. — Créancier de l'empire grec en 1356, 38, 178. — Auxiliaire de Mathieu Cantacuzène, 44, 202. — Avait au moins quatre fils adultes en 1356, 169; — trois seulement, suivant une table insérée dans l'*Histoire de l'empire ottoman* de M. de Hammer, 169. — Désolé de l'enlèvement de Khalil, presse Jean VI de le lui faire rendre, 36. — Ses promesses dans ce but, 38, 179. — Peut-être en effet est-il traître à Mathieu, cause-t-il sa ruine, 206, 207. — Son impatience croissante de revoir Khalil, 46, 50. — Entrevues de Proconèse et d'Arcula, 48, 50. — Il aide Jean aux préparatifs d'un second siège de Phocée et lui donne de l'argent pour aider à sa rançon, 52. — Perd Souléiman dans l'intervalle de l'enlèvement à la délivrance de Khalil, 36, 177, 252. — Se décide, soit spontanément, soit à la demande de Jean VI, à faire Khalil son héritier présomptif et l'investit du gouvernement de Nicée, 58, 60, 253, 254. — Avait formé un projet de mariage entre Khalil et Irène, fille de Jean VI. Voy. MARIAGE. — Fait de grands présents aux Grecs qui ont accompagné son fils à Nicée, 60.
- OUROCH V, fils d'Étienne VIII Douchan, et tsar de Servie à sa mort, 132, 133. — Mais sous la régence de Voukachin, 133. — Avait alors de treize à quinze ans, 133. — Portait, du vivant de son père, le titre de kral, 142. — Ne jouit





LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- sens, 322. — Grâce et à-propos du mot, 322.
- PARABYSTES (Les deux), 322, 336 et 337. Παραβύστω (έν), 96: « à la sourdine, » proverbe, 322; — parfois « en bloc, » 337.
- PARACÉMOMÈNE, 233.
- Παραλλάξι, 68. — N'est pas synonyme d'ἀμοιβάζον, et implique l'idée de déviation, de variation, 281, 282.
- Παρπαιδαγωγούντος, « faisant faire fausse route, » 90, 329.
- Παραπομπὰς ποιεῖσθαι, 18. — Opposé à l'ordre direct dans un récit, 106.
- Παραψάβοντος (τῶν ὀρίων σχεδόν), 36.
- Παρασπονδήσας, 40.
- Παρασθήσασθαι (ἀκουσαν) « soumettre, » 40.
- Παρατετυχηκόσι (τοῖς) ἀρχιερεῦσι, 82.
- Πάρεδρον (τὴν ἐρημίαν ἐκτῆσατο), 90; cp. σύνοικον.
- Παρέλκον, 54.
- PARENTHÈSES (Les), ou incises assimilables à des parenthèses, tombent élégamment, en grec et en latin, sur le membre supérieur qui suit, 103 et 104.
- Παρέπλει τὸ ἀκρωτήριον, 34.
- Πάρεργον μείζον ἐργον, 34.
- Παρευημερεῖσθαι. Voy. Δρῶσι.
- Παρέχειν ὄλον ἑαυτὸν φίλον, 36.
- Παροχέα (χρημάτων ἄφθονον), 36.
- Παρωχηκότος (ἐκ πολλοῦ τοῦ), 68.
- PARONOMASIE fréquente en Grèce et chez les Orientaux, 196, 197. — (Une des séances de Hariri offre quantité d'exemples de), 197. — Renvoi à Jones pour d'autres exemples orientaux, 197. — Exemples grecs, 196; — exemples samskrits, 197; — exemples français, 196; — exemples arabes, 245. Cp. Ἠπειρώτην, περιπλεύουσαι, οἰκοθεν οἰκαδε, ACTIF ET PASSIF.
- Παρούσης (τῆς ἱστορίας) « la présente histoire, » 66. — Παρούση (τῆ) χρεία, 70.
- PARTIALITÉ de Grégoras contre Cantacuzène, 72, 74, 80, 82; — contre Alexis 80, 82, 315, 316; — contre les Palamites, 311, et cp. 26, 28, 74, 96.
- PARTICIPES (Suite de) présents actifs, neutres, au nominatif singulier (μερίζον και διαιροῦν και ἀνακόπτον και θραῦον), et qualificatifs d'un substantif (ἀκρωτήριον), 32 et 34; — pris pour substantifs abstraits (περιφρονούμενον, φθειρόμενον, συγκεχωρηκός, ὑγιαῖνον, 76, 84, 90, 323).
- PAS DE BOURAMIS, Pas Jovien. Voy. Σάλτος. Πᾶς pour ὄλος, 241; — et de même ganz en allemand, caly en polonais, au lieu d'all et de usiczky, 241; — tandis que tutto, all, ressemblent plus à ὄλος, 241; — Παντός (τὴν τοῦ) ἔθνους. . . διοικήσιν, à rapprocher des ὄλης Ῥωσίας, καθολικῆς Ῥωσίας, Vserosskii. — Πάντα πᾶσι, 58. — πράξειν, et de l'élasticité de cette dernière locution, 179. — Πάση (γλώττῃ), 54, 240, 241. — Πασῶν (διὰ). Voy. Διά.
- Πάσχειν opposé à δρᾶν. Voy. Δρᾶν.
- PASSIONNÉ (Grégorastrès-), 20, 24, 26, 28, 32, 52, 74, 80-98; et cp. PARTIALITÉ.
- PATRIARCHES intrus, criminels, hérétiques, 293, 294. — De Constantinople, versatiles et simoniaques, 96, 98; mais cp. VARIATIONS.
- PAUL (Arrivée de l'archevêque) d'Éphèse à Constantinople, indiquée par Grégoras, livre XXIX, mais sans le nommer, 130.
- PAUL (Saint), Épître aux Romains, trois fois cité par Olgierd, 94, 332.
- PAVILLON, παπιλεών, 227; — et σκήνη, 227; — ου χαλκή. Voy. ce mot.
- PÈGES au pouvoir d'Ourkhan, et un des lieux où résidait Souléiman, 178.
- Πηγεσιμάλλων, 66.
- Πηγῶν ἀφθόνων, 96; — (ἀρκάων), 16.

- Πειράτην à substituer ou à joindre, par suite de paronomasie, à *ἡπειρώτην*, 42, 43, note; et cp. 196, 197.
- Πηλικότητα και ποσότητα (*ὄγκου και ἀριθμοῦ*), 86.
- ΠΕΛΟΠΟΝΝΗΣΕ grec ou district de Misithra, transposé de Manuel à Mathieu Cantacuzène, par le traité d'Épibates, 223.
- Πηλοῦ (*κάκ)ιλύος*, 62.
- Πεπηγώς (*ἐν μέσῳ τῆς θαλάττης*), 50.
- PIED (Obligation à quiconque n'était pas prince du sang de mettre) à terre à la porte du palais, 240.
- ΠΕΡΑ, quartier de Constantinople, distinct aujourd'hui de Galata, mais le même au moyen âge, et portant alors soit l'une, soit l'autre appellation, 107.
- ΠΕΡΕΙΑΣΛΑΥ la Russe, V. Π. *Περειασλάβη*. — (Théognoste évêque de) -Zalevski, 295.
- Περεμισλη, « Przemysl », 319.
- ΠΕΡΕS de l'empereur, 186; cp. Βασιλεοπάτωρ.
- Περιβόητον τὴν λαμπρότητα, 28.
- Περιβόλων (*ἱερῶν*) εἶσω, 26.
- Περιχορευούσης (*εἰρήνης*) τὰ Ῥωμαίων πράγματα, 52.
- Περικλειομένων βραχυτήτι, « resserré dans « un cercle d'exiguïté », 86.
- Περιζώννυτο (*τὴν ἡγεμονίαν*), 70.
- Περειασλάβη Ῥούσισκο, Péréiaslavl de Séverie, non Péréiaslavl-Zalevski, 319.
- Περικπέτιαν, « évolution, péripétie, » au théâtre et hors du théâtre, 72, 289.
- Περιφανείας (*τῆς τῶν οἰκῶν*), « la surface « extérieure des maisons, » 28.
- Περιφρονούμενον (τὸ), « le mépris, » et cp. PARTICIPES.
- Περιπλέουσαι και παραπλέουσαι, 52, et cp. PARONOMASIES.
- Περισπούδασια (*τῇ ἐνεσίῳσῃ χρεία*), 66.
- ΠΕΡΙΤΗΘΡΙΟΝ ou ANASTASIOPOLIS, 214; J. Açan (gouverneur de), en 1355, 262.
- Περιτιθεῖν (*πράγμασιν ἀνοσίοις ὄνομα*) χρῆσθόν, 90.
- Περίξ (Le génitif qui suit) n'est pas tous jours régime, 213.
- PERKOUN ou ΟΚΚΟΠΙΡΝ, désigné par Grégoras sans être nommé, 287. — Quels honneurs lui rendaient les Slaves, 287.
- ΠΕΡΟΥΝ, flagellé, lié à la queue d'un cheval, jeté dans le Dniépre, 279. Cp. ZWICZ.
- PERSANE (pierre), la même que la turquoise. Voy. ce nom et PERSSES.
- PERSÉCUTIONS, *διωγμόν*, 26, 101, 121, 122.
- PERSSES (Pourquoi l'on nomma si souvent) les Turks en général, et les Turks soldjoukides en particulier, 123, 124.
- Περσικά χρήματα, 34; — est presque un jeu de mots, 171. — Περσική, « turke, » 123. — Περσισλή, « en turk, » 124. — *περσικῶς και μηδικῶς*, 28, 124, 126.
- ΠΕΤΡΑ, en Thessalie, 146.
- ΠΕΤΡΙΟΤΕ (Lettre à), 311, 312; — a pour objet de disculper le palamisme des imputations de dithéisme et de polythéisme, 311.
- Πεζεύειν (Obligation à tous les sujets de l'empire grec de) en arrivant, soit au palais, soit devant l'empereur, 54, 239, 240. — Exceptions, 241.
- Πέζευμα, lieu où l'on met pied à terre, 242, 243. — (Place dn), 243.
- Πέζευσσις, 239, 242.
- Πεζευτηριου, 56. — Même sens que *πέζευμα*, 242. — S'emploierait aujourd'hui volontiers pour *débarcadère*, 242.
- Φᾶναι, mauvaise accentuation des manuscrits pour φάναι, 10.
- ΠΗΡΕS, auj. Serrhes, résidence de Douchan après ses conquêtes, 152, 205; — d'Hélène, 205. — Bataille (de). Voy. ce mot.
- Φεῦ (*τὰ μέγιστα ἐπεπόνθειν*) τ. δεινῶν, 56.
- Φημί (*ἐκείνο δ'...*), (*τὴν τοῦ Βασιλέως*) *μεγαλοψυχίαν*, 58.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

PHILADELPHIE exemptée de l'obligation de payer tribut aux Turks d'Aidin, grâce à l'intercession d'Oumour, 172.

Φιλαργυρίας δαίμονι, 84, 325.

Φιλεῖ pour εἰωθεν, 54, 239.

PHILOCRÈNE (Campagne de), 255; — (Grands succès prophétisés à Cantacuzène, à la veille de l'échauffourée de), 124.

Φιλοφρονησάμενος (δώροισ), 46.

Φιλοφροσύνας. Voy. Δεξιώσεις.

PHILOTHÉE, d'archevêque d'Héraclée devient patriarche de Constantinople, 294; — mais, par l'expulsion de Calliste, brouillé avec Cantacuzène, 122, 317; — et se voit contraint de fuir à son tour et de le laisser maître du siège, après le retour de Jean VI, 130. — Sa lettre à Pétriotte (voy. ce mot), 311, 312. — Nomme, vers 1353, Alexis métropolitain de l'Église russe, bien que cette dignité vienne d'être conférée par Calliste à Roman, 316, 318. — Puis, dit Grégoras, modifie la concession en partageant la totalité de l'Église russe entre Alexis et Roman, 82, 320. — Est-ce exact? on peut en douter, 343. — Il a pu prévoir le fait, mais sans reconnaître le droit, 318, 319. — Seulement il se peut qu'il n'ait pas été très-affligé de la perspective de ce fait, [et son tort alors, mais son seul tort, aurait été de ne pas avoir défendu plus opiniâtrément la légitime suprématie de Moskou,] 319.

Φλαῦρον οὐδέν, 20.

Φλόγα (εἰς ὅτι πλεῖστον τὴν) τῆς ἐρίδος, fin et commencement d'hexamètre, ensemble quatre pieds et demi, en tête desquels se place, avec très-peu de changements dans le texte de Grégoras, ἐν τούτοις ἀναπεπλωκυῖαν ἄγοντες πρὸς γε τὸ. . . . ἐρεθίζειν), 98. — Φλόγας. Voy. ἐκείνας.

PHOCÉE (Situation de), 34 et 36, 172. —

Était censée partie de l'empire grec, et nominalement son gouverneur était au choix de l'empereur de Constantinople, 36, 173. — Mais les gouverneurs n'obéissaient qu'à leur gré, résistaient, se révoltaient, etc., 173. — Catagna, Cibò, Calothète la régissent successivement, 173; et voy. CALOTHÈTE. — (Vain siège de) par Jean VI, 38. — (Khalil prisonnier à), 38-48, 188. — (Deuxième voyage de Jean vers), 51; — et objet probable de ce voyage, 226. — Exempte de tributs aux Turks sous Cantacuzène, 172. — Devient tributaire de Sarou-Khan sous Jean Paléologue, 172, 183, 184.

Φορά (τοῦ πυρός ἡ), 88. — Φορᾶς καὶ τύχης, Φορᾶ πραγμάτων, 18, 106.

Φθάνω. Voy. PARTICIPES.

Φθειρόμενον (τὸ) « la consommation, » et voy. PARTICIPES.

PIERRE (Saint), métropolitain de Russie, 282, 288. — Auteur, peut-être, de la seconde translation du siège primatial, 294. — Il l'a du moins préparée, 294. — Son discours à Ivan Kalita encore simple prince, 295.

PIÉTÉ des Russes. Voy. RUSSES.

PISANS (Commerce des) dans la mer Noire, 268.

PLACIDE (Épitaphe de Théodore Cantacuzène par), 107.

Πλαδίκη [Πλακίδη chez Chalcondylas, lisez Πλαδίκη], mieux Μπλαδίκη. V. VLADIK.

PLATAMON, 146.

Πλειονι (παρεῖχεν εὐρυχωρίαν τῷ), 48, 163, 164.

Πλημμελούντων, 20; opposé à σωφρονούντων, 273.

PLINE (triple citation de) le Naturaliste, prouvant à quel point il affectionne *vita* dans le sens de « civilisation, » 330. —

- (Erreur de) sur Dascyle, 165; — (Autres indications de), voy. *COCTYMA*, *NEURIS*, etc.
- PLURIEL avec un singulier suivi de *δοῦ*, 82, 321; — (emploi euphonique ou néologique du), 248, et voy. *Καύκασοι δρών*, *ἀγριότητες*, *ἀξιομάτων*, *χαρίτων*, *ψύξεις*, *καύσανας*, *ἀξιομάτων λαμπρότησιν*.
- PLUS-QUE-PARFAIT (trois manières d'exprimer le), 1° par la simple inflexion (*έ...ε...ειν*), 2° par *ἦν* et le participe passé actif, 3° par *ἔφθην* et ce même participe (voy. *ἔφθην*), 216.
- PLUTARQUE (*ὀρφανή πόλις* chez), 198. — (*Ἐνάλου ἀγρας* chez), 273.
- Πλατίμου ou *-μων Δρογγάρος*, 194, 193.
- Πνευματικῆς (*τῆς ἀρχῆς τῆς*), 68.
- PODOLIE (richesse de la) en grains, 267.
- Ποιηται (*οἱ*) τοῦ νόμου « ceux qui mettent « la loi en pratique, » 94.
- Ποιμαίνειν και ῥυθμιζειν τὴν ψυχὴν, 88 et 90.
- Ποιοῦντος (*χολαεῖν*) τὸν δρόμον, 90; et cp. *δρῶσι*.
- POISSONS (célacés pris pour des), 274, 275; — (prétendus os de) fournissant *τέρψιν χρειώδη*, 68.
- Πολιτεία (*τίς συσταίη*), 86. — *Πολιτείας* (*τῆς νέας εἰς*), 26; — (*γνωρίμου τε και συνήθους*), 26; — (*οικίας πολλοστοῦ τινὸς μέρους*), 92. — *Πολιτεία μοναδικῆ*, 78. — Sens divers et surtout sens du 2°, du 3° et du 5° passages, 122, 123.
- Πολλοστοῦ. Voy. *Πολιτεία*.
- Πόλοσκα, Polotsk, 319.
- Πολυανθρωπότητα, 66, 70.
- POLYGAMIE, une des causes de la prodigalité avec laquelle on donne le titre de *συγγενῆς*, 185.
- Πολύχων (*πλούτων*), 66; — heureuse expression pour indiquer que cette richesse consiste surtout en grains.
- Πολύπλοκον. Voy. *ὑποθέσεων*. — *Πολυπλόκουσ αἰρέσεις*, 74.
- POLYSTYLE, la même qu'Abdère, ainsi nommée peut-être quand elle fut relevée par Cantacuzène, 214.
- Πολυθετας *ἀρεσιν*, 80.
- POLYTHÉISME (Reproches de) faits aux Palamites, lesquels les renvoient à leurs adversaires, 310-312.
- Πολύτιμον (*τὸ τῆς ἀγρας*), 34.
- POMMES d'épée avec des défenses de morse, 276.
- Πομπέουσι *τῇ οἰκουμένη τὴν σφῶν αὐτῶν μοχθηρίαν*, 96.
- Πόνου (*οἷς ἔργον οἱ*) *τῆς γῆς*, 52.
- PORPHYRE (*ἀσλασία* de). Voy. *Ἀσλασία*.
- Πόρρω *μνήμης κείσθαι*, 82.
- PORTE d'airain, de fer. Voy. *Χαλκῆ*. — Des *Scholes* ou compagnies des gardes, 244. — (Haute). Voy. *ἨΛΥΤΕ*.
- Πόρτη, déjà employé au XIII<sup>e</sup> siècle pour *πύλη*, 243 et 244.
- Πῶς μὲν... πῶς δέ, quatre fois de suite, 18 et 20; — une fois, 78.
- POSIDIUM (Cap) sur la Propontide, 160. — Sa situation, 161.
- Ποσότητι. Voy. *Πηλικότητι*.
- POSSEVIN (Mentions d'après), 267.
- Ποῦ ἔβρεως τε και ἀτοπίας, 86.
- Πουλο. (finale), 336.
- पञ्चिपि, comparé à *δεξιῶσις*, *δεξιούμαι*, 236.
- Πραπίστοι, 237, 238.
- PRÉALIMPE. Voy. *PRIALOUB*.
- PRÉFACE (Espèce de) du livre XXXVII de Grégoras, 16-22.
- PRÉSENTS des métropolitains russes au patriarche de Constantinople, 313, 315, 318.
- Πρησίηρων, 86. — Deux espèces, 326.
- PRIALOUB (même nom que *Prialimpe*, *μπ* égalant *b*), officier de Douchan, perd la bataille de Stéphaniane et sauve la

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

- Servie, 144. — Est gouverneur de Thessalie, 146. — Meurt peu avant Douchan, 144.
- PRIALOUB, Πριάλουπι, gouverneur d'Étolie, 133, 134, 144, 148; — qui est-ce? Voy. l'article suivant et SIMON.
- Πριάλουπι, prétendu nom propre, n'est, à notre avis, que la transcription altérée de Κραλιουπί ou -πίτ pour Κραλιέβitch, 144.
- PRILIARÉE, Πριλιαπαῖον. Voy. VLADIK.
- PRIMATIE de l'Église russe. V. PRIMATS. — Transférée de Kief à Vladimir-la-Grande, 70, 72, 294; — puis à Moskou, 294, 295. — Le dernier événement fut inconnu à Grégoras, 295. — Date de la première translation, 282. — Ses circonstances, son auteur, 294. — Se trouve quelque temps sous la dépendance de l'étranger, Kief étant à Batou d'abord, ensuite au prince de Halitch, 289.
- PRIMATS russes, 68. — Obéissaient à l'Église de Constantinople, 68. — Étaient choisis à tour de rôle parmi les Grecs et parmi les Russes, 68.
- PRIMOGÉNITURE (La) ne constituait pas expressément le droit politique à la succession de l'empire chez les Turks, 252.
- PRINCE russe désigné, mais non nommé par Grégoras, comme transportant à Vladimir-la-Grande le siège primatial de l'Église russe. Voy. Εύσεβής joint à ἀνὴρ et à ῥῆξ ἐκεῖνος.
- PRINCESSE impériale destinée à Khalil, 52. — On la lui fait voir, 58. — Elle se nommait Irène. Voy. ce mot. — Princesses (Les) byzantines mariées dans des cours barbares s'y déplaiaient habituellement beaucoup, 155.
- PRINCIPAT (Grand-) de Russie, cesse d'être divisé après le sac de Kief, 289.
- PRINCIPAUTES (Deux, ou trois, ou quatre) russes, selon Grégoras, 70, 76, 78. — Celle des Lithuaniens (qu'il fait Russes) est la plus puissante, 78; — la seule idolâtre en 1357, 78. — Les trois autres sont chrétiennes grecques, 78. — (Quelles) Grégoras désignait ainsi, 285, 286.
- Προκατάθησαντες (ὄρκοις), 24.
- Προκειμένης (τῆς) εἶχετο σπουδῆς, 48.
- PROCONÈSE, aujourd'hui Marmara, 48. — Deux îles du nom (de), 221.
- Προεδρίας, 98. — Προεδρίαν καὶ Θρόνον, 70, 285; — en quoi consistait la προεδρία, 285.
- Πρόεδρος, titre réuni par καὶ à celui d'autres dignités ou fonctions, 285.
- Προχωρούσης (ζημίας αἰεὶ), 88.
- PRONECTE (Asiatique fut-il identique à?) 167.
- PROPONTIDE, non nommée, mais décrite, 32. — Proportion de sa longueur à sa largeur, selon Grégoras, 32; — en réalité, 159, 160. — Ses deux golfes orientaux, 61, 162.
- Πρός, « sous l'impression de, » 86, 327, et cp. λαλεῖ; — γε, « et de plus, » 58, 60.
- Προσαγαγὼν τῷ βεπλίσματι, 32.
- Προσέχειν (Différence de) ou προσέχειν τὸν νοῦν, et de μετέωρος εἶναι, 174, note.
- Προσερρύη (τῇ εὐσεβεί) Θρησκεία, 68. — Προσερρύηκόντων εἰς συμμαχίαν, 30.
- Πρωταλλαγάτωρ, commandant des gardes qui se relevaient au palais. Voy. Ἀλλαγή.
- Προτελεσθεῖς τὰ δόγματα, 78.
- PROTOSÉVASTE était le treizième rang parmi les hauts titulaires et dignitaires de la cour de Constantinople, 230, 231.
- PROTOSTRATOR, huitième grand-officier de l'empire du temps de Codin, 231.
- PROTOVESTIAIRE, sixième grand-officier de l'empire grec au temps de Codin, 231; et cp. 232.
- PRZEMYSŁ en Gallicie, Περεμισλή, 319.
- Πύλη (τῶν Σχολῶν), 244; — τῶν Ἰψηλῶν, 243.

Πυρρολατροῦν [rappelle Péroun par l'élément πυρρο-], 70. Cp. PERKOUN et PÉROUN.

PSKOF (Population de) au XVI<sup>e</sup> siècle, 267. Ψυχαγωγίας εἴσπρα, 64.

Ψυχῆς (ἐνδον τῆς) χειμῶνα καὶ ζάλην καὶ ἀσλασταν, 28. — Ψυχαῖς καὶ σώμασι χρωμένων ἀνθρώπων, 18, 106.

Ψύξεις (χειμῶνων) καὶ θέρους καύσωνας, 56.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## Q

QARAMAN (L'émir de) à Ourkhan. Voyez RÉPONSES. — (Émirat de), aujourd'hui pachalik de Karamanie, 157, 158.

QUARTERONS, 256.

QUINISEXTE (Concile). Voy. ACTES.

QUINTERONS, 256.

## R AVEC LA LETTRE GRECQUE Ρ (Rh).

रमयति, *ramayati*, d'où le nom de Râma, 197.

RANÇON de Khalil, 52, 229. — Rançons désastreuses des prisonniers de haut rang, depuis le XI<sup>e</sup> et le XIII<sup>e</sup> siècle, 230.

RANGS (Trois époques au moins à distinguer dans la classification des) des hauts titulaires et grands officiers de l'empire, 232.

RÉCIPROCITÉ. Voy. ΔΟΥΣ et ACTIF ET PASSIF.

RÉCOLTE énorme de vin en 1358, 62.

RECTIFICATIONS faites par Rostgaard lui-même en marge de sa copie, 11. — (Quelques) sur lesquelles il a hésité, 12.

RÉÉDIFICATION de S<sup>te</sup> Sophie, 76, 301, 303.

RÉPONSES (En persan sont écrites les) des émirs de Kermian et de Qaraman aux lettres de victoire d'Ourkhan, 124.

Ραγήναι. Voy. Ρήγνυσι.

Ραστώνης γαστρι, 20. — Rigueur et originalité de l'expression, 107. — Ραστώνη (διά), « par indolence », 20; — (διά) τῆς χρείας, « pour faciliter l'affaire », 50.

Ραθυμέω. Voy. Ἐρραθυμημένην.

Ρήγνυμι a le sens transitif ou causatif,

187. — γέλωτα, 187. — Ρήγνυσι πόλεμον, 40. — Ρήγνυμένης (τῆς ἐξῆς) διαστροφῆς, 74. — Ραγήναι (eis τοῦτο κακίας) ὥστε, 28. Cp. Καταρράγεις.

Ρέουσαν (οὐ) ὕλην, 90.

Ρηθέντος (τοῦ) Ἀλεξίου, « dudit Alexis », 30, 32.

Ρήξ, Grand-Prince, 72, 74 [et de même Ρηγός, 78]; — Grand-Duc, 94. — Mais peut-être Grégoras ignorait-il les titres spéciaux des chefs suprêmes de la Russie et de la Lithuanie, et voulait-il par là dire « roi », 290. — Mindovg et Daniel de Halitch avaient reçu du pape ce titre de *Rè*, d'où, pour Grégoras, celui de Ρήξ, 291.

Ρωμαίους chez Rostgaard, 26.

Ρωμαλέον (τὸ ἀνδρεῖον τῆς γνώμης καὶ τοῦ σώματος, 58.

Ροῦχον μαργαριτεῖνον, 237.

Ρῶς, 70; — indéclinable, et Ρῶσοι, très-rare, 285.

Ρωσία, 66. — Est une transcription très-approchée du nom indigène. Voy. Ροσσία. — Ρωσίας (τῆς ὀλης), 76, 78, 82, 318 et 319; — (καθολικῆς), 70, 285; — Μεγάλης, 74, 319; — Μικρᾶς, 319.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

RHOSOCASTRES (Traité de), 155.

Ῥῶσον ποταμόν, non pas le Ros, petit affluent du Dniépre, mais partie du bas Niémen, 319, 320, note.

Ῥοστοβι, Rostof, 319.

Ῥωζάνη, Rosiena et non Riazan, 319, 320.

Ῥυθμιζειν (ποιμαίνειν καὶ), 90. — Ῥυθμιζόμενα (διοικούμενα. . . .), 18. — Ῥυθμιζόντων τε καὶ ῥυθμιζομένων, 18.

RIAZAN. Voy. Ῥωζάνη.

RIVALITÉ de la Lithuanie et de la Russie pour la suprématie et l'omnipotence sur la totalité des Russes, se traduisant par la rivalité spirituelle, 308; 318, 322, 344, et cp. PRIMATIE.

ROARDO (*Dientes de*), 276.

ROMAIN LÉCAPÈNE prélude par le titre de *Beau-frère de l'empereur* à celui d'empereur, 187.

ROMAN, moine russe de la maison et parent de la femme d'Olgierd (cp. JULIENNE), 78. — Probablement le même que Roman Mikhaïlovitch de Bélozersk, fils de Michel II, 308, 309. — Né vers 1297, 310, 80. — Ses vertus, son extérieur, 78, 80. — Fréquemment à la cour d'Olgierd et très-aimé de lui, 78. — Tentait d'amener Olgierd à la foi chrétienne, et trouvait du moins en lui un docile auditeur des récits tant évangéliques que bibliques, 78. — Est désigné par Olgierd pour archevêque de Kief, et envoyé à Constantinople avec mission d'obtenir du patriarche, non-seulement la reconnaissance de ce titre, mais la revivification de la primatie pour le siège de Kief, et avec la promesse que, dans ce cas, le grand-duc se fera chrétien, 78, 80, 312; — et n'obtient peut-être, d'abord du moins, que le siège de Kief, 313: — le tout, selon Grégoras, 80. — Mais, après l'apparition à Cons-

tantinople d'Alexis, voit l'acte de Philothée cassé par Calliste, 80, 82. — Toutefois, par la disposition même de Philothée, ou de fait, une portion de l'Église russe reste sous la suprématie de Kief, et cette Église est fractionnée en deux obédiences, 82, 320. — Mais c'est la moindre portion, 82, 320. — Persuade à Vasili Mikhaïlovitch de céder à Vsévolod de Kholm un tiers de sa principauté, et veut, mais en vain, se faire un acolyte de l'évêque de cette dernière ville, 320. — (Retour de) à Constantinople, après la chute de Philothée, qui a suivi celle de Cantacuzène, 82, — et préparation d'un nouvel arrangement, 82, — que fait échouer Alexis, 82, 84.

RSIENA. Voy. Ῥωζάνη.

Poccia, plus exactement transcrite par Poccia que par « Russie » et *Russland*, 267.

ROSTGAARD, savant Danois, 3. — Se trouvant à Rome en 1699, fit exécuter, pour Boivin et Letellier, sur le manuscrit grec 1095 du Vatican, une copie des livres inédits de Grégoras manquant à la Bibliothèque du Roi à Paris, 3, 4; — mit en tête une dédicace en vers à Letellier, 5; — et fit présent de ce volume à l'établissement français, 5. Voy. COPIE.

RUSSE (Église). Voy. ÉGLISE.

RUSSES (Piété des), 72, 292. — Leur vénération pour les ministres du culte, surtout pour les prélats, 74, 76; — et plus encore pour le siège patriarcal de Constantinople, 72, 74, 76. — Leur changement d'opinion et leur mépris pour ce même siège après sa conduite tenue à propos d'Alexis et de Roman, 76, 94. — (Quels objets de luxe plaisaient surtout aux), 323. — (« De tous les »), ou « Comprenant la totalité des



« Russes. » Voy. 1° *Vserosskii*, 2° *Όλης* et *Καθολικῆς Ρωσίας*.

**RUSSIE**, très-vaste, très-populeuse, 66, 267, — et très-froide, 66. — (Pêche productive dans les mers ou les rivières de la), 68; et cp. Os.—Coupée en trois

ou quatre dominations, selon Grégoras, 70, 76, 78, 285, 286.—Quelles principautés il désignait, 286. — (GRANDE), 74, 296, 319; — (PETITE), 296, 319. — (Division de la) en diocèses. Voy. **DIOCÈSES**, **PRIMATIE**, **OBÉDIENCES**.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## S

**SABLE**, « noir, » en anglais, a la même origine que le russe *соболя*, *sobole*, (visible dans *zibeline*), et peut-être en dérive, 269.

صَدَقْ. Voy. *Δικαιώω*.

*Σάγια* (*χρυσοπερικλίσια*), 237, 238.

**SAINTE-SOPHIE**. Voy. **PAUL**.

**SAINTE-SIMON** fait connaître à merveille les deux faces du caractère de Fénelon, 316.

**SAINTE-SOPHIE** (Arc oriental de la coupole de) renversé, 74, 76, 301, 302. — Anne de Savoie en commence la réédification, Cantacuzène continue, Jean VI achève, 301-303. — **Cantacuzène** cependant l'avait suspendue, 76, 302. — Sommes envoyées de Russie pour concourir à la réparation. Voy. **SOMMES**.

**SALLUSTE** (Rapport d'un passage de) de la guerre de Jugurtha avec une pensée de Grégoras, 106.

*Σάλτος*, transcription grecque du latin *Saltus*, 146. — *Βουραμίνσιος*, « Pas de Bouramis, » 146.

*Σαμβατάς*. Voy. *ΖΑ-ΒΟΔΟΙΟΥ*.

*Σαράγιον*, *Sarai*, 319.—Évêché chrétien, 319, 288.

सप्त, à la lettre, « coépouse, » pour « ri-vale, » 199.

**SAROU-KHAN** (Émirat de), 157.—(La dynastie de) ne consiste qu'en trois noms, dans la liste de Mohammed-Effendi, 184. — (Ce doit être un émir de) et probablement Ichag-Beg qui s'allie à

Jean VI, devant Phocée, puis veut s'emparer, par surprise, de sa personne, est pris lui-même, 42; — et n'est délivré que grâce à l'énergie de la sultane sa femme. Voy. **ÉMIR**. — (Les Turks de) vont, en 1346, à Constantinople, recevoir l'argent d'Anne de Savoie, puis proposent à Cantacuzène de faire prisonnière toute la cavalerie qu'on leur adjoindra, 207, 208.

**SATIBEG-KHATOUN**, 198.

**SATIRIQUE** (Grégoras éminemment), 316, 346. Cp. **BYRON**.

*Σατραπείας πραγμάτων*, 36.

*Σατράπης* (ὁ τῆς Βιθυνίας) *βαρβάρων*, 46.

— (ὁ τῆς Ἀνδίας), 40.—*Σατράπου* (τὴν κατὰ τοῦ νίκην), 42. — (τοῦ τῆς Βιθυνίας) *Ἰρκανοῦ*, 32, 156. — *Σατράπαις*, 68.—Est partout ici pour « émir, » mais peut signifier « khan, » etc., 156.

**SAUMAISE** (Renvoi à) pour *ἐπιπλα*, 256.

*Σκανδάλων* (*εἰς ὑποψίας*), 48.

*Σκαραμάγγια*, 238.

*Σκαρανικόν*, « par-dessus, » 234.

*Σκέλη* (*ὡσπερ*), en parlant de deux golfes contigus et symétriques d'une même mer, 32, 161.

*Σκηπὴν* (τὴν) *πηξαμένου*, 50; — « pavillon » plutôt que « tente, » justement à cause de l'ambiguïté du mot, 227, 249.

*Σχῆμα* (τὸ) *τῆς μητροπόλεως*, « l'état de métropole, » 70.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

**SCHISME** politique en Russie. Voy. RUSSIE;  
— de l'Église russe en deux obédiences  
hiérarchiques. Voy. OBÉDIENCES.

**Σχολῶν** (ἡ πύλη τῶν), 244. — (Τριλι-  
νον τῶν), 244.

**Σκιαδίων**, *sombreiro*, 234, 237.

**Σκιαῖς** (οὐκέτ' ἐν ἐλπίδων), 52.

**Σκοπιμώτατον** (τὸ), « ce qu'on a surtout  
« en vue, le but suprême, » 16.

**ΣΚΡÉPARI**, ville de Thessalie, chez Canta-  
cuzène, 146; — (montagnards de), 149.

**SCUPI**, Σκοῦποι. Voy. OUSKOUB.

**SCYTHES** hyperboréens ou septentrionaux,  
**Σκύθαι ὑπερβόρειοι** ou **βορειότεροι**, pen-  
dant longtemps n'étaient que les Russes,  
mais, depuis l'invasion de Batou, en  
1223, se prennent pour les Mongols du  
Kaptchak, 70; — et même pour ceux  
de l'Asie Mineure et de la Perse, 283,  
284, note.

**Σκυθῶν ἐρημία**, 70; — **ἀγριότητας**, 86.  
— **βορειοτέρων**, 70. Voy. l'art. précé-  
dent.

**SE DÉVORER** ou **se ronger** les chairs, le  
cœur, la tête, expression familière aux  
Grecs, 327. — Rapprochement avec  
l'italien, 327.

**Σέβας** (τὸ πρὸς Θεὸν), « le culte de Dieu, »  
20. — (ὀρθόδοξον), « le culte ortho-  
« doxe, » 78. — (τὸ τῆς λατρείας), 78. —  
**Θρησκείας**, 78.

**SELDJOUKIDES** (Turks) maîtres de la Perse,  
123. — Passent, en Syrie et en Asie  
Mineure, pour Persans, 123, 124. —  
Leurs émirats en Asie Mineure, 157,  
158. — Leur khakan. Voy. ce nom.

**Σεμὸν κομιδῆ καὶ αἰδέσιμον**, 80.

**Σεμνότητος καὶ εὐσχημοσύνης**, 96. — (τῆς  
τοῦ βίου), 74. — **Σεμνότητα** (τῆν τοῦ  
συνειδότος), 76, 303.

**Σημεία** (ἐπισημῶ καὶ ἀρχικῆ), pour indi-  
quer les queues de cheval, 60.

**SÉMEN GORDOÏ**. Voy. **SIMON LE SUPERBE**.  
**SERRHES**. Voy. **PHÈRES**.

**SERRES** (Mention d'après les *Chants*), 209.

**SERVES** (Possessions des) en Macédoine,  
Thessalie, Thrace, 30, 133, 134; —  
ne durent guère que douze ans, de 1345  
à l'année qui suit la mort de Douchan  
ou à 1357, 205.

**SERVIE**, **Σερβία**, 30 [et cp. **TRIBALLES**]. —  
(**BASSE**). Voy. **VOUKACHIN**. — (**HAUTE**).  
Voy. **OUGLIECH** et **VOUKACHIN**.

**SERVIES**, ville de Thessalie souvent nom-  
mée par Cantacuzène, 146.

**SÉVASTOCRATOR**, 231.

**SIBÉRIE** (Ivoire des morses fourni par la),  
277.

**SIMON**, gouverneur d'Acarnanie et d'Étolie  
pour Douchan, 30. — Frère et non fils  
de Douchan, oncle et non frère d'Ou-  
roch, 141. — Cause de l'erreur, 141,  
142. — Était beau-frère de Nicéphore  
Ducas, 140. — Cantacuzène peut-être  
avait été favorable à ce mariage, qui  
probablement avait aidé à l'intrusion  
des Serves dans la principauté de l'Arta,  
141. — S'allie avec Nicéphore à la mort  
de Douchan, 30. — Se propose sans  
doute d'ôter la régence à Voukachin  
pour en être investi avec la tsarine mère  
Hélène, 144, 145; — et même, sui-  
vant Cantacuzène, vise au suprême  
pouvoir, 145. Cp. **HÉLÈNE**.

**SIMON LE SUPERBE**, grand-prince de Rus-  
sie, mort en 1353, 317. — Est celui  
par qui furent envoyées les grosses  
sommes pour la réparation de Sainte-  
Sophie, 301. — Députa Vozovine à Cons-  
tantinople pour la nomination d'Alexis  
à l'archevêché de Moskou et à la prima-  
tie, 313; et cp. 314.

**SIMON LE MAGICIEN**, 84.

**SIMONIE** (Imputations de) à Philothés, à

Calliste, au Russe Alexis, 80, 82, 84, 86, 96, 98; — réduites à leur juste valeur, 315, 316. — Grégoras la donne à tort comme un abus tout moderne de son temps, 84, 326.

SINICHA. Voy. VRATKA et TVARKO.

SISMAN, le même que Marko Kraliévitich, roi de tous les Bulgares et l'aîné des fils du deuxième lit d'Alexandre de Bulgarie, 155.

SIR IANNI, Συργιάννης, 112, 113, 114.

Σισύρας, 66. — Sens primitif, « peau avec le poil; » sens postérieur, « peau avec le poil en dehors, » 270. — Preuves par le scholiaste de Théocrite et par les mots σισυρίνια, σισυρινα, 271. — Σισύρας (ἐν πέντε), expression proverbiale, 269, 270, 271; — et son origine, 270, 271. — Étymologies vulgaires, mais peu admissibles, 271. — N'est pas d'origine grecque, 271.

Σισυροδύται, σισυρινον, 271.

Σισυς, comme σισύρα, 271.

SITUATOROK (traité de) met fin à l'usage où était le Grand Seigneur de se faire exclusivement qualifier Père par le chef de la maison d'Autriche, quels que fussent leurs âges à l'un et à l'autre, 187.

Σμόλεσκον, Smolensk, 319; et voy. Μόλεσμον.

SMOLENSK (population de) au xvi<sup>e</sup> siècle, 267.

SŒUR de Douchan offerte à Jean VI, 149; — puis fiancée à Nicéphore Ducas, 149. — De Jean VI, mariée à Michel Açan. Voy. MARIE. — De Jean VI, mariée à Gattiluisio. Voy. ce nom.

SOLEIL, objet d'adoration en Lithuanie, 78, 84, 92, 331, 332? — Était-ce le même que Zwicz? 307.

Σώματι. Voy. ἱστορίας.

SOMMAIRES (Petits) des paragraphes du

livre XXXVII de Grégoras, placés en marge dans le manuscrit du Vatican et chez Rostgaard, jetés chez nous au bas des pages de texte, sous la rubrique *Marge de Rostgaard*, 13.

SOMMES envoyées par le grand-prince de Moskou (voy. SIMON LE S.) pour réparer Sainte-Sophie, 76, 301; — et détournées, en partie au moins, de cette œuvre pie, par Cantacuzène et par Calliste, 76, 301, 302.

SOPHIE (Sainte-). Voy. SAINTE-SOPHIE.

Σοφίας (τῆς ἀγίας τοῦ Θεοῦ), 76.

SOSK en Thessalie, mentionnée par Cantacuzène, 146.

ῥις, « chasser » et « pêcher. » Voy. Θήρα.

SOULÉIMAN, fils aîné d'Ourkhan et son héritier présomptif, désigné, mais non nommé, par Grégoras, 34, 36, 169. — Meurt avant la délivrance de Khalil, 36. — Troisième sultan des Turks, suivant Chalcondylas, 177; — mais n'est pas compris habituellement dans la liste des sultans, 177. — Confondu avec Souléiman, fils de Sarou-Khan, 169. — Sa mort précède de six mois celle de son père, 169. — Date de cette mort, suivant M. de Hammer et suivant M. de Zinkeisen, 177. — La deuxième semble préférable, 177; — et les indications de Grégoras la confirment, 177.

SOULÉIMAN, fils de Sarou-Khan. Voy. l'article précédent.

Σούδαλι, Souzdal, 319.

Σπαρεις ἡμοῦ καὶ ἀναδοθεῖς, 80. — Locution grecque proverbiale, 314; — du reste mal justifiée, 314; — bien que confirmées par le τὸ τῶν σπαρτῶν γιγάντων γένος, 315. — Grégoras, en effet, se contredit lui-même sur ce point, 314.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

Σπαρτών (κατὰ τὸ τῶν) γιγάντων γένος, 80, 315.

Σφῶν ἐσθλιότες σάρκας, 88. Cp. *SE DÉVORER*.

स्युक्चि (Jeu de mots sur), épithète et ville, 197.

STAGUES, ville de Thessalie chez Cantacuzène, 146.

STARIDOLES en Thessalie, mentionnée par Cantacuzène, 146.

Στενωχώρα (Θλίψις και), 94.

Στενώ. Voy. ἐστενωμένως.

Στέργω. Voy. ἐστεργε.

STILICON, RUPIN, ROMAIN LÉCAPÈNE, 187.

Στοχασμοῖς (εἰκασμοῖς και), 36.

Στοιχεῖον. Voy. συστατικόν, 86.

STRANTSIMIR. Voy. STRÉATSIMIR.

Στραίου (ὁ ἐπί). Voy. Ἐπί.

STREATSIMIR, ou STROATSIMIR, ou STRANTSIMIR, fils du premier lit d'Alexandre de Bulgarie, s'intitule roi de Bulgarie, mais ne règne qu'à Viddin, 155.

STRYMON (Le) était à peu près la limite de l'empire grec et des États servés sous Douchan, 205.

STYLE de Grégoras, rapide, facile, élégant, animé, 345. Cp. ÉPISODES, EFFET, MOUVEMENT, NARRATIONS.

SUEZ (Golfe de), 161.

Συγκχωρηκός (τὸ), « autorisation, » 84. Cp. PARTICIPES.

Συγκυνηγετοῦντα και συνεσλιώμενον, 40.

Συγγενείας (φιλίαν και) ἐπαγγελίαν, 40.

Συγγενής, titre officiel en usage autrefois dans les cours orientales, 184, 185, — et dont les traces se retrouvent au moyen âge, 184, 185. — Causes de cet usage, 185, 186. — « Cousin, » son équivalent le plus familier, 185. — (Exemple de) en sens usuel, 78, 309.

Συλήσας (νόμους), 82.

Συλληπτορας εἰληφώς ἐκείνους, 30.

SULTAN (Le) longtemps traité de Père par

les Allemands dans toutes les négociations, 187.

SULTANE (La) de Lydie exige et obtient de Jean VI la délivrance de son mari, 42, 44, 197, 198. — Sultanes (Les trois) régnantes dans la dynastie de Tchaban, 197.

Συμβάν οὕτως ου σ. οὕτωςί πως, 32, 18; expression toute faite, 105, 106; — encore plus remarquable lorsqu'elle est suivie d'un membre de phrase que domine le corrélatif *ὡς*, 106.

Συμμιγές (τὸ τῶν ὑποθέσεων) και πολύπλοκον, 66.

Συμπαρομαρτοῦντα, 30.

Συμπέπλωκεν (ταῖς ἀμπέλοις καρποφορησαι), 62.

Συμπέρασμα (τὸ τῆς ὀμιλίας), 50.

Συμφόρημα (ἐς ἅπαν τὸ ὑναντίον μίγμα και), 26.

Συμφυίας (τῆς πρὸς ἄλληλα) τε και ἀλληλουχίας διασπασθῆναι, 18.

Συναίτια ἀλλήλοις, 18.

Συνδιημερεύων (συγκυνηγετῶν και), 40.

Συνεχεῖς, 18, 106.

Συνειδότης (τὴν τοῦ) σεμνότητα, 76.

Συνείρειν και συνυφαίνειν... και συνάπτειν, 18.

Συνηρεφεῖς και κατασκίους τοῖς δένδροις ἀκτάς, 34.

Σύνεσις (οἷς τῇ ἀκοῇ) ἀπαθῆς συνοικεῖ, 94; — allusion aux *ὁ οὖς ἔχων* de l'Apocalypse et *auris habent et non audient* du psalmiste, 333.

Συνέθηκε de Rostgaard, faute pour *συνήθους*, 26.

Συνέστειλε (Θεὸς) τὴν αὐτοῦ πρόνοιαν, 26.

Συνοικεῖ. Voy. Σύνεσις.

Σύνοικον ἐρημία, 90, 330. Cp. Συντέθραπται.

Συντέθραπται (ᾧ δίκη), 92.

Σύνθρονοι, titulaires de même rang, 232.

SUPERFÉTATIONS et subtilités byzantines, 102, 266, 345.

SUPRÉMATIE (Marche vers la) politique sur la totalité des Russes, à l'aide de la primatie, 308 et 309, 318, 344.

Συσλατικόν (ἡλιον σλοιχεῖον), 86.

Σύσθημα (εἰς ἐν ἡθροισμένων συνέσεως ἐμπρακτον), 54.

SVIATOSLAF I<sup>er</sup> (Olga régente pendant la minorité de son fils), 276.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

**T**, PLUS LA LETTRE GRECQUE Θ.

Τὰ τῆς αἰτήσεως, 60.

TABARD. Voy. Ταμπάριον.

TABLE des deux cent quarante-quatre dynasties, par Mohammed-Effendi, 184.

TABLEAU de famille représentant Douchan, sa femme et leur fils, 153, 154; — au couvent de Saint-Jean-Prodrome, 153.

ΤΑΪΔΟΥΛΑ, femme de Tchani-beg, guérie miraculeusement par saint Alexis, 316, 321.

Ταλαντεύομενοι, 22.

Ταμιεύω. Voy. Ἐταμιεύειν.

Ταμπάριον, « tabard, » 234.

TANAÏS, 86.

Ταππάριον, comme Ταμπάριον.

TATARS de Crimée, 267.

Ταῦτα δὴ καὶ τοιαῦτα, 56.

TCHANI-BEG (La femme de). Voy. ΤΑΪΔΟΥΛΑ; — tué par son fils, 321.

ΤΕΚΚΕ (Émirat de), 157.

Τελεσθῆναι βαπτίσματος, 78.

TEMPS divers de l'infinifit unis par καί : γενέσθαι καὶ πεπράχθαι ἔδοξεν, 60; — ἐπηγγέλλετο δώσειν καὶ ἀπαλλάξει, 38.

Τερατωδέστερον τρόπον τινα, 28.

TERNOVA, jadis Théodosie, capitale de la Bulgarie, 152 et 153, note. — (L'archevêque de) nomme, à l'instigation d'Olgierd, un métropolitain de Kief et de Russie, mais qui n'est pas reconnu, 309.

Τέρψιν χρειώδη [traduit peut-être d'une façon trop déterminée, et indiquerait non-seulement « jeux, » mais « instru-

« ments de musique et ornements » ou « joyaux »], 68.

TESTAMENT (charme que les récits de l'ancien et du Nouveau) exercent sur les esprits barbares, 310, 346. — (Traité du Nouveau) cité par Olgierd, 84, 85.

Τέθραπται (ἔφν τε καὶ), 74.

Τεθνάσαι κατηγορίας κατέπραξε, 82.

Θ (Affinité du) et du φ, 245.

Θαλάμους, « appartements intérieurs, » 56.

Θαλάττης (ἐκ) εἰς Θαλάτταν, 34, 170, 171.

πῆρῃσι, δικαιωθήσονται, 337.

Θάτερον παρὰ θάτερον ἐξαπατώντες, 22.

— Θατέρου. Voy. Μᾶλλον.

Θαῦμα ἐπὶ θαύματι, 60.

Θεάτρῳ (ἐν ὑπαίθρῳ καὶ), 96.

Θέλω. Voy. كواحم.

THÈMES (Division par) était déjà tombée en désuétude dès le xi<sup>e</sup> siècle, lorsque l'Asie Mineure devenait la proie des Turks, 158.

THÉOCRITE cité sans être nommé. [Ἄλλ' Ἡρακλῆος γὰρ κ.τ.λ.], 103.

THÉODORA Cantacuzène. Voy. ce dernier nom.

THÉODORE Cantacuzène (Épithaphe de). Voy. à la série des CANTACUZÈNES.

THÉODORITE nommé par le patriarche de Ternova métropolitain de Kief, 309. — Non reconnu, 309. — Double vice de cette nomination, 309.

THÉODOSIE, la même que TERNOVA?

THÉOGNOSTE, métropolitain de l'Église

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

russe, 68, 282; — mais Grec de nation, 68; — et moine, 68. — Aurait, selon Grégoras, ou opéré la translation du siège primatial de Kief à Vladimir-la-Grande, ou constamment résidé en cette ville, 72. — Mais certainement il se trompe sur les noms et il n'opéra, s'il l'opéra, que la translation de Vladimir à Moskou, laquelle, d'ailleurs, est inconnue de Grégoras, 295. — Avait Alexis pour vicaire, 314. — Envoya des députés à Constantinople pour faire élire Alexis son successeur, 313. — Esquisse de sa vie, 295, 297, 298. — Vénération qu'il inspire aux Russes, 72; — et, grâce à cette vénération, envoi de grosses sommes à Constantinople pour la réparation de Sainte-Sophie, 74, 76; et cp. **SOMMES.** — Sa considération à la Horde, et ses efforts pour y restreindre l'obédience romaine, 297, 298. — Immunités qu'il obtient de Taidou pour le clergé russe, 298. — Sa longévité, 314. — Justice des louanges que lui décerne Grégoras, mais sa nationalité peut-être n'y est pas étrangère, 297; — et n'est-ce pas contre lui que fut lancée, par Moïse de Novgorod, une accusation d'exactions? 317.

**Θεομηνία** (ἀντέπραξεν ἡ), 80.

**THEOPEMPTÉ**, premier métropolitain de Russie, 281, 282.

**Θήρα**, « chasse » et « pêche », parce que le sens général est « capture, action de « capturer », 273. — Même double sens dans **ἀγρα**, 273; — et dans **γῆ**, 273.

**Θηρευομένων**, 66, 68; et cp. **Θήρα**.

**Θηριώδη βίον**, 90.

**Θερσίτας και ἀμαλλοδέτας**, 44.

**Θερμοτέρας ζητήσεις**, 36, 38.

**THESSALIE** (Grande portion de la) habilement réunie à l'empire par Cantacuzène

à la mort de Gabriélopoulo, 147. — (Andronic III l'avait nommé gouverneur de), 147. — (La) montra de bonne heure du penchant pour la cause de Cantacuzène, 147. — (Villes de) à Douchan, 145. — (La) dut commencer à subir l'invasion de ce prince en 1345, 145; et cp. 133. — Gouvernée par Préalimpe (Prioloub chez Cantacuzène), 147. — Appelle, après la mort de Douchan, Nicéphore Ducas, et se donne volontairement à lui, 30, 147. — (Tentatives d'énumération des villes importantes de), à l'époque du moyen âge, 146. — Porte, en partie du moins, le nom de Grande-Vlaquie, 146.

**Θολερᾶς** (πηγῆς) και πικρᾶς, 26.

**Θούλην τὴν νῆσον**, 78; et voy. **THULÉ**.

**Θρηνοῦντων και θρηνοουσῶν**, 58.

**Θρήνους**, 36. — Ce que c'était que le **θρήνους**, 250. — Chez Homère, 250. — Existait encore en Grèce au XIII<sup>e</sup> siècle, 250, 251. — Quels hommes et quelles femmes y participaient, 251.

**Θρησκείας σέβας**, 78; — (τῆς) ἐνσκα, 80; — (τὸ τῆς) ἀλλόκοτον, 70.

**Θρόνω** (τῷ τῆς Κωνσταντινουπόλεως), « siège » (pour siège patriarcal) de Constantinople, 68, 72. — **Θρόνον** (προεδρίαν και), 70. — **Θρόνοισ** (τοῖς τῆς Κωνσταντινουπόλεως), 76. — **Θρόνους** (τοὺς πατριαρχείας), 82.

**THULÉ**, 78. — Dans l'Océan qui avoisine la Lithuanie, 305. — Serait le Jutland, selon Malte-Brun, 305.

**TIMORE** (Montagnards de), 146.

**TITRES** vrais des deux métropolitains russes lorsqu'il y en eut deux, 324.

**TITULAIRES** (Hauts) à la cour de Constantinople, 231, 234, 192 et 193.

**Τοβώλερον** au lieu de τὸ Βώλερον? 203.

**Τὸ δ' οὖν**; et cp. **δ' οὖν**, 50, 56; — le mou-

- vement de l'esprit, l'ellipse logique, est « mais quant au . . . , il. » — *Τὸς ὅσοι* « tous ceux qui, » 20.
- Τοιαῦτα*. Voy. *Τοσαῦτα*.
- Τοπαρχία*, à peu près synonyme de *ἡγεμονία*, pris pour une simple principauté russe, 283, 284.
- TOPOGRAPHIE de Grégoras, merveilleusement exacte parfois, notamment dans la description de la plage de Dascyle, 34, 161.
- Τόπον*. Voy. *Εὐθινητός*.
- TORNOUDS, les mêmes que les Torgottes, une des grandes divisions de la race mongole, 284.
- TOTALITÉ de la Russie ou des Russes, 285, 301; et cp. *VSÉROSSKII*, *ὄλης Ρωσίας*, SUPRÉMATIE, RIVALITÉ.
- Τοσαῦτα (καί τοιαῦτα)*, 94, 332; — *Τοσαύτης καὶ τηλικαύτης*, 88.
- Τουρούβη*, Tourof, 319.
- TOUT (Vers) spondaïque, 338.
- Τοῦτο (ποισίη)* : le mot qui précède et que représente *τοῦτο* était non pas un substantif, mais un verbe [*ἐλλοχῶσα*], 34.
- TRADITION fautive sur Ourkhan. Voy. OUKHAN.
- TRADUCTION (Pourquoi la présente) est-elle en français? 14. — (Règles que nous nous sommes imposées pour la présente), 14.
- TRANSLATION de la primatie russe à Vladimir-la-Grande, 70, 72; 294. — (Deux motifs de cette), 1° les ravages des Mongols, 2° l'idolâtrie des Lithuaniens voisins de Kief, 70. — (Deuxième) de Vladimir-la-Grande à Moskou, ignorée de Grégoras, 295. — Politiquement, ce fut un coup de maître, 289.
- TREMBLEMENT (Terrible) de terre en 1354, 257; — attesté par Grégoras, 178.
- TRIBALLES, nom habituellement donné aux Serves chez Grégoras, 26, 28, 130; — ce qui ne l'empêche pas de dire aussi « Servie, » 30.
- TRICALA et Castorie, 134, 149.
- Τρίκη*, aujourd'hui *Tricala*, 133.
- Τρισθλίους*, 88.
- Τρίτος (ὁ μετὰ τὸν πρεσβύτερον κατ' ἡλικίαν)*, 34.
- ΤΡΟΥΕΝΝΕΣ* (Beau cœur des) de Sénèque, 250.
- TRULLO* (Actes du concile *in*). Voy. ACTES.
- ΤΙΣ. Voy. aux S.
- Τυφέρνη*, Tver, 319.
- Τυμπάνοις (σὺν γε κυμβάλοις καὶ σημαίᾳ)*, 60.
- Τυπούσθαι (ὑφ' ἐνὶ ἀρχιερεῖ)*, 68.
- TURKESTAN et Mongolie, premiers pays peut-être où furent fabriquées des turquoises artificielles, 276.
- TURKS (Quatre mille) auxiliaires de Mathieu, 202. — Les uns osmanlis, les autres seldjoukides, 202. — Arrivent plus tôt qu'il ne le voulait, 202, 206. — Leur insubordination, leurs ravages, 202, 206; — surtout aux environs de Drama et dans d'autres pays amis, 206. — Les Seldjoukides furent-ils alors seuls répréhensibles? 207. — Leur déroute, 201. — Fut-ce trahison? 201.
- TURQUOISES (Diverses divisions des), 276: — animales, minérales, 276; — naturelles, artificielles, 276, 277; — (parmi ces dernières), d'ivoire, et origine probable de cette fabrication, 277; — dite souvent « pierre persane, » *فیروزج*, ce qui revient au même, 277 (cp. PERSSES); — amulette, 277 et 278.
- TUTTO (Di) cuore*, 241.
- TVARKO [vulg. Tw-], ban, puis kral de Bosnie, 143. Cp. *VRATKA* et *Ζάρκος*.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

ΤΖΑΚΟΝΕΣ, Lacones dans le grec usuel du  
moyen âge, 238, note.

Τζερνιχόβη, Tchernigof, 319.  
ΤΖΕΤΖΕΣ, cité, 236.

## U

UKRAINES (Grains des deux), 268.  
*Und*, allemand, dans *Seyn sie so gefällig*

*und*... comparé à *καί* dans certaines  
locutions grecques, 104.

## V

VARIATIONS de décisions patriarcales des  
doctrines théologiques et des costumes  
à Constantinople, 26, 28.—(Des) dans  
la lutte d'Alexis et de Roman, 96, 98;  
— bien que scandaleuses, ne supposent  
pas tant de simonie et de versatilité que  
le dit Grégoras, 315, 316, 318, 338  
(et cp. ROMAN, ALEXIS, etc.).—De rang,  
tant du Panhypersévaste que du Grand  
Domestique, 230-233.

VARIDARIOTES, 238, note.

VASILI MIKHAILOVITCH. Voy. VSÉVOLOD.

ἸΡΥΣΤΗ, *καὶ δικαιοσύνη*, 337.

VEDOVO IL REGNO, 198.

VÉNALITÉ. Voy. SIMONIE.

VENDES, même mot que Hénètes, 167.

विजयल (Jeu de mots sur), épithète et nom  
de la ville d'Oudjéin, 197.

VILLANI (Erreur de), suivant lequel Can-  
tacuzène, après sa chute, aurait long-  
temps, à la tête d'une bande de brigands  
et de rebelles, pillé la campagne, 263.

VILNA, peut-être évêché au temps d'Ol-  
gierd, 320.

VIN d'Opimius, 257.

VITA « le développement de la vie de  
« l'espèce humaine prise en masse, »  
et par suite « la science expérimentale,  
« fruit de la pratique de la vie, pen-  
« dant des siècles, la civilisation, » 330;  
et cp. PLINE LE NATURALISTE. — *Bios*

se prend souvent dans le même sens,  
303.

VLADIK, Βλαδικής ou Μπλαδικής, à tort  
Πλακίδης, Serve, gouverneur du district  
d'Okrida et de Priliapée, 133.

VLADIMIR (Conversion de Saint) et avec  
lui de tous les Russes, 278, 279.

VLADIMIR-LA-GRANDE, Μέγα Βολοντιμοιρον,  
70, 72, 288;— ou Βλαντιμορις, 319;  
— Devient, relativement à la totalité de  
l'Église russe, le siège de la primatie au  
lieu de Kief, 70, 72.— Toutefois l'on  
dit métropolitain de Kief et Vladimir,  
324.— Causes de la translation, voy.  
TRANSLATION. — Grâce à quel évêque  
elle a lieu et à quelle époque, 294. —  
— (Distance de Kief à), 28.— Plus tard  
le métropolitain réside à Moskou, 294,  
295. — DE VOLHYNIE, 288, 294.

ВОДА, même mot que βέδν, 167.

« VOIES » pour « conduite. » Voy. Εὐόδον.

VOÏKHNAS, Βοίχνας, est-il Goiko ou Vou-  
kachin? 208.— Grand nombre de rai-  
sons pour et contre, 208, 209.— Les  
plus fortes de beaucoup, cependant, en  
faveur de Voukachin, 209.

VOLÉRO, 44; et cp. Τοσώλερον.

VOLHYNIE (métropolitain de Lithuanie et),  
324;— (richesse de la) en grains, 267.

— (Vladimir de) Voy. VLADIMIR.

VOLODIMIR LA GRANDE. Voy. VLADIMIR.



VOLOGDA (Ivoire des morsés fourni par le pays de), 277.  
 VOUK ou Vouk, Βούκλος, Serve, gouverneur d'une partie (τὰ περί, mais non τὰ ἐπί) des environs du Danube, c'est-à-dire de l'ouest de la basse Servie, 133.  
 ΒΟΥΚΑΧΙΝ, fils de Merliaytch, 134. — Ses deux frères, 134. — Un des principaux officiers de Douchan, 134. — Gouverne avec Goïko les districts ἐπί τὸν Ἰστρον, c'est-à-dire l'est de la basse et de la moyenne Servie, sur les confins de l'empire grec, 133. — Régent au nom d'Ouroch, sinon tuteur d'Ouroch, 133. — Reçoit de lui [ou plutôt se confère à lui-même] le titre de kral, et pour Chalcondylas est tout simplement le kral, 313. — A contre lui la tsarine mère Hélène et Simon. Voy. ces noms. — Est probablement le Triballe avec lequel Mathieu Cantacuzène avait des intelligences, 205, 215; — qui devait livrer Hélène [et Phères?] à cet allié, 205; — puis qui, le voyant battu, pouvant, d'ailleurs, se plaindre des Turks ses amis et l'ayant en ses mains après

la déroute d'Halistrate, finit, après d'assez longues tergiversations, par le livrer à Jean VI, 215. — Eût sans doute agi tout autrement sans les succès de Jean, 215. — Aurait, suivant Cantacuzène, offert à Jean d'aveugler Mathieu avant de le lui remettre, 215. — Père du célèbre Marko Kraliévitich, 155, note. Cp. ΒΟΪΚΗΝΑΣ.

VOULK. Voy. VOUK.

VOZOBINE (Youri), envoyé de Simon le Superbe à Constantinople, 313.

ΒΡΑΤΚΑ (le) des Russes ou SINICHA des Serves n'est autre chose que Tvarko, 143; — et Sinicha en est un surnom.

Всево (омъ) моего сердца, comparé à des expressions analogues, 241.

Всероссійскій, *Vsérosskii*, 308, 318; — épithète déjà prise par Daniel de Halitch et par Ivan Danilovitch de Moskou, avec leur titre de князь ou великий князь, 308.

VsévoloD de Kholm obtient de Vasili Mikhailovitch, par l'intermédiaire de Roman, cession d'un tiers de sa principauté, 320.

## W

W très-souvent changé en G, 208; — exemples, 208.

Werdende (Opposition de) à Gewordene

comme γιγνώμενον à γεγονός, 175, note.

Will. Voy. *كواحم*.

WRATKA, mieux VRATKA. Voy. aux V.

## Y

Y pour ou dans une foule de transcriptions grecques de noms orientaux et autres.

YARHIÇAR, une des trois premières possessions des Osmanlis, 157.

-υτης ou υτης (L'incertitude des doctrines

sur l'accentuation des substantifs en) nous a parfois induit par mégarde à laisser -υ-, 86, 90.

YUG BOGDAN. Voy. IOUG BOGDAN.

YOURBOURKE. Voy. IOURBOURKE.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## Z

ZΑ (La particule augmentative grecque) identique au fond au za slave, 167; et cp. Δα.

ZACCARIA (Les deux), 112.

Ζάλην και άσλασταν, 28; — (Θόρυβον έσχε και) τά πράγματα, 30.

Ζάρκιος. Voy. TWARKO.

За водою [za vodoyou], de l'autre côté de l'eau, est probablement le mot que cache Σαμβατάς, épithète de Kief [Κιόβα] chez Constantin Porphyrogénète, 283.

Ζσιανός. Voy. ZIANO.

Ζημιώω. Voy. Έζημιώται.

Ζητήσεις (Θρήνουσ Ύγκανόν και άμα προς Θερμοτέρας) του ζώντος, vers spondaique précédé d'un spondée, et suivi d'un pied et demi, le tout sans rien changer aux mots et à l'ordre des mots de Grégoras, 36, 38; et cp. HEXAMÈTRES. Ζέφυρός (δθεν) τε αναρρήγνυται, 78.

ZIANO (Complot de), 223. — N'est autre chose que le Νεωτερισμός τις de la page 48, 223. — Ne fait-il qu'un avec la trame ourdie en 1357? 217. — En tous cas, il s'y rattache, 217. — Irène en était l'âme, 217, 223; — et les Palamites le noyau, 217; — Philothée, Cavasilas, des Catalans en furent complices, 217, 218. — L'ex-empereur Jean Cantacuzène peut-être n'en fut instruit

que tard, ou ne le fut pas, 218. — But de l'entreprise, la délivrance et la restauration de Mathieu, 218, 223. — Moyens, la surprise du palais de Blachernes, etc., 223. — (Aveux complets et accablants de), 223. — (Dénégations postérieures de) par un simple billet, 223. — (Jean feint de croire au désaveu de) et ne sévit contre aucun des complices, 223. — Qui mystifiait-on? Impossibilité de percer le mystère qui enveloppe les causes de cette feinte crédulité, de cette clémence, 223, 224.

ZIBELINE (Il n'est pas probable que Grégoras, en écrivant *πηγεσιμάλλων*, ait eu spécialement en vue la), 269.

ZINKEISEN (M. de), *Gesch. d. Osman. Reichs*, place en 1358 la mort de Souléiman (voy. ce nom), 177; — croit que Cantacuzène, seul parmi les Grecs, mentionne le tremblement de terre de 1354 (mais cp. TREMBLEMENT), 178. — Ne dit mot de Khalil, 170.

Ζώντα, 36, 176.

Zwicz, feu-lumière adoré par les Lithuaniens, et en général par les Slaves, qui, du reste, ont diversement altéré ce nom, 307. — Destruction et du feu sacré qui le représentait et de son autel, 307.

## TABLE ANALYTIQUE.

## PRÉLIMINAIRES.

	Pages.
I. Occasion et objet de ce travail.....	1
II. Du manuscrit de Rostgaard, et, occasionnellement, du manuscrit du Vatican sur lequel il a été copié.....	4
1. Description extérieure ou matérielle du manuscrit du Vatican.....	<i>Ibid.</i>
2. Du degré de correction du manuscrit de Rostgaard.....	8
III. Quelques mots sur la présente publication.....	12

## TEXTE GREC ET TRADUCTION.

§ 1. Apologie de l'étendue donnée, dans les livres qui précèdent, aux débats ecclésiastiques.....	16
§ 2. Politique perfide des Génois par le passé et leur empiètement dans le présent : digression sur l'anarchie des costumes à Constantinople.....	22
§ 3. Mort d'Étienne VIII Douchan, et succès de Nicéphore Ducas en Thessalie.....	28
§ 4. Arrivée à Constantinople, — 1° de Marie de Bulgarie, fiancée à Andronic, fils de Jean VI, — 2° de la jeune veuve de Michel Açan.....	30
§ 5. Enlèvement de Khalil par des pirates de Phocée.....	32
§ 6. Sollicitations d'Ourkhan près de Jean VI, comme suzerain de Calothète, qui gouverne Phocée; prétentions exorbitantes de Calothète pour la rançon..	36
§ 7. Guerre à Calothète; siège de Phocée; danger que court Jean VI de la part de son allié l'émir de Sarou-Khan; l'émir pris à son propre piège: énergie de la sultane sa femme.....	38
§ 8. Ruine de Mathieu Cantacuzène, battu et pris par les Serves, puis livré à Jean VI, qui s'éloigne de Phocée et néglige le siège.....	44
§ 9. Levée du siège de Phocée par les Grecs en l'absence de Jean; entrevue de Proconèse entre ce prince et Ourkhan; complot contre le premier.....	46
§ 10. Entrevue d'Arkla entre l'empereur et Ourkhan; délivrance de Khalil à force d'argent et de concessions honorifiques à Calothète.....	50
§ 11. Khalil conduit à Constantinople par Jean VI et fêté avec éclat par toute la cour.....	52
§ 12. Khalil investi du gouvernement de Nicée, avec perspective d'être déclaré l'héritier présomptif des États d'Ourkhan.....	58

	Pages.
§ 13. Énormes chaleurs de l'été de 1358 et magnifique récolte de vin; tranquillité inusitée dont jouit la Thrace.....	60
§ 14. Soumission de Manuel Açan, le dernier adhérent armé des Cantacuzènes..	64
§ 15. Affaire de la primatie de l'Église russe; grande population et richesses naturelles de la Russie; piété déployée par les Russes devenus chrétiens; Kief longtemps métropole suprême; titre dont ensuite est revêtue Vladimir-la-Grande; vertus de l'évêque Théognoste.....	66
§ 16. Idolâtrie des Lithuaniens; dispositions d'Olgierd, leur grand-duc, à se laisser baptiser, à condition que Roman devienne primat de l'Église russe.....	76
§ 17. Le patriarche de Constantinople consent d'abord; mais bientôt un compétiteur de Roman, Alexis, obtient partie de la primatie, et même, une fois Roman parti de Constantinople, fait remanier à son avantage la circonscription primitive; puis Calliste, après avoir un instant semblé décidé à rendre à Roman ce qu'il avait par le premier partage, ou plus, se laisse séduire par l'or d'Alexis, et revient à peu près à l'arrangement antérieur.	80
§ 18. Courroux d'Olgierd, et discours par lequel, tout en stigmatisant la cupidité des patriarches, il proteste, se saisissant de ce prétexte, qu'il s'en tiendra désormais à l'adoration du Soleil.....	84
§ 19. Invective de Grégoras contre la simonie et la versatilité des patriarches de Constantinople.....	94

## NOTES.

Sur le § 1, notes 1-15.....	100
Sur le § 2, notes 16-49.....	107
Sur le § 3, notes 50-63.....	128
Sur le § 4, notes 64-68.....	150
Sur le § 5, notes 69-92.....	156
Sur le § 6, notes 93-108.....	173
Sur le § 7, notes 109-136.....	181
Sur le § 8, notes 137-166.....	199
Sur le § 9, notes 167-181.....	218
Sur le § 10, notes 182-199.....	226
Sur le § 11, notes 200-219.....	235
Sur le § 12, notes 220-228.....	252
Sur le § 13, notes 229-234.....	257
Sur le § 14, notes 235-239.....	258
Sur le § 15, notes 240-309.....	264
Sur le § 16, notes 310-329.....	304
Sur le § 17, notes 330-354.....	310
Sur le § 18, notes 355-381.....	324
Sur le § 19, notes 382-400.....	332

## RÉSUMÉ.

	Pages.
Appréciation historique.....	339
Événements ou détails secondaires.....	339
Événements ou détails graves.....	340
Événements ou détails de la plus haute importance.....	340
Appréciation littéraire.....	345

---

LIVRE XXXVII  
de Nicéphore  
Grégoras.

## ERRATA DU TEXTE.

Page 78, lig. 15, au lieu de *αὐτοῦ*, lisez *αὐτόν*.  
 86, — 17, ————— *ἰσραὴλῆς*, — *ἰσραὴλῆς*.  
 86, — 18, ————— *βραχὺτίτι*, — *βραχυτίτι*.  
 90, — 7, ————— *εὐθὺςῆτος*, — *εὐθυτήτος*.

---

RECHERCHES  
SUR  
R. Blondel.

---

## NOUVELLES RECHERCHES

SUR

LA VIE ET LES ÉCRITS DE ROBERT BLONDEL,

POÈTE, HISTORIEN ET MORALISTE,

CONTEMPORAIN DE CHARLES VII<sup>1</sup>,

PAR M. VALLET DE VIRIVILLE.

---

Robert Blondel appartenait à une famille noble et ancienne, fixée, dès le XIII<sup>e</sup> siècle, entre Cherbourg et Valogne. Une généalogie authentique, déposée à la préfecture de la Manche et qui nous a été communiquée par les soins de MM. Dubosc, archiviste du département, et Léopold Delisle, archiviste paléographe, montre qu'il était fils de Jean, neveu de Robert, sieur de Tournebut et arrière-petit-fils de Guillaume Blondel, écuyer, seigneur de Ravenoville, mort en 1332. La Bibliothèque nationale possède plusieurs montres scellées, de 1379 et 1380, qui se rapportent à Robert ou Robin Blondel de Tournebut, oncle de notre Robert. Ce Blondel de Tournebut y est qualifié, écuyer, servant contre les Anglais, en basse Normandie, avec quatre autres écuyers, sous les ordres de Jean de Vienne, amiral de la mer. L'identité de la famille se prouve par la parfaite conformité des documents que nous venons de citer

<sup>1</sup> Voyez *Notices des Manuscrits*, t. VI, p. 92 à 106.

avec de nombreux passages des écrits de notre auteur, et par la donation, ou plutôt la restitution de Ravenoville, que fit le roi Charles VII, aussitôt qu'il eut reconquis la Normandie sur les Anglais.

Il n'est pas facile de fixer avec précision la date de sa naissance. On sait toutefois qu'en 1420 il était déjà maître ès arts, et qu'il vécut au moins jusqu'en 1461. D'après ces diverses données, on ne peut être éloigné de la vérité en supposant qu'il vint au monde dans les vingt dernières années du XIV<sup>e</sup> siècle. Il était probablement jeune lorsque, en 1415, Henri V, roi d'Angleterre, opéra une nouvelle descente en Normandie et entreprit cette campagne, si funeste pour la France, qui s'ouvrit par la prise d'Harfleur et se termina par le désastre d'Azincourt. Il paraît que, vers cette époque, Robert Blondel, ainsi qu'un grand nombre de ses malheureux compatriotes, fut obligé de fuir sa province natale et de subir toutes les rigueurs de l'exil<sup>1</sup>. De quel côté le proscrit dirigea-t-il sa fuite? Dans quelle ville et sous quelle protection vint-il chercher un refuge? Ce sont là des questions difficiles à résoudre. On pourrait supposer que ce fut à Paris; qu'il fut témoin des événements tragiques dont cette ville ne tarda pas à devenir le théâtre; et que là, au sein de l'université, dont les exercices et la renommée subsistaient encore, il employa les tristes loisirs de son infortune à conquérir les grades scolaires. Dans son poëme intitulé *La Complainte des bons Français*, que M. de Bréquigny s'est borné à mentionner, il s'étend en effet longuement sur les massacres de 1418, qui eurent lieu au sein de la capitale, et sur la prééminence de l'université de Paris.

---

RECHERCHES  
SUR  
R. Blondel.

<sup>1</sup> « . . . Ergo princeps illustrissime, nos  
• tui fideles, qui ob Tuæ Majestatis defen-  
• sionem a propriis domibus expulsi et

• longissima clade (jam tricesimus et prope  
• quintus labitur annus!) afflicti, etc. »  
(*Oratio historialis*, écrite en 1449, c. III.)

---

RECHERCHES  
sur  
R. Blondel.

Mais il n'emploie nulle part de ces expressions qui décèlent positivement un témoin oculaire. Jamais non plus il n'use de ces formules presque obligatoires d'attachement *filial*, qui sont du moins si fréquentes dans les écrits que nous ont laissés les écrivains sortis de cette école célèbre. Il est, d'ailleurs, peu probable que son séjour dans cette ville, et surtout ses études, aient pu se continuer au delà de l'occupation des Bourguignons, qui s'emparèrent de la capitale pendant la nuit du 29 au 30 mai de cette année. Cet événement fut, comme on sait, le signal d'une extermination impitoyable des Armagnacs; et tout porte à croire qu'avec le zèle téméraire dont il fit preuve, presque au même moment, en faveur de la cause anti-bourguignonne, il lui eût été absolument impossible de braver impunément la rage de la faction triomphante. Ce peut donc être à Orléans, ou même à Angers, que Robert Blondel subit les épreuves universitaires. Ce qu'il y a de certain, c'est que, dans *La Complainte des bons Français*, publiée en 1420 et présentée par lui au Dauphin, il prend la qualité de maître, ce qui suppose qu'il avait reçu ce grade au moins dans la faculté des arts. Pour ce qui est de la biographie de notre poète, nous perdons sa trace depuis cette époque, et nous ne la retrouvons que vingt-neuf ans plus tard, lorsqu'il composa l'*Oratio historialis* en 1449. Au moment où il écrivait ce morceau, il nous apprend lui-même que Charles VII avait pris Lisieux, mais que Rouen n'était pas encore recouvré. Or le premier de ces deux faits se passa au mois d'août, et le second, la prise de Rouen, s'accomplit le 10 octobre. L'intervalle compris entre ces deux dates marque donc le temps précis de sa composition. Robert Blondel était alors précepteur d'un prince de la maison royale, de François, comte d'Étampes, fils de Richard de Bretagne et de Marguerite d'Orléans, né en 1435, et qui devint duc de Bretagne.



en 1458. Nous recueillons ces détails, inconnus jusqu'ici, de la préface qui accompagne le texte original de l'*Oratio historialis* présenté à Charles VII, préface écrite et datée d'Orléans, 1449, par un élève et compatriote de Robert Blondel, nommé Henri Anquetil<sup>1</sup>.

---

RECHERCHES  
SUR  
R. Blondel.

Il existe encore à la Bibliothèque nationale deux manuscrits intéressants dont M. de Bréquigny n'a pas parlé. L'un et l'autre contiennent la traduction en français de l'*Oratio historialis*, suivie de l'*Assertio Normannie*<sup>2</sup>. Elle fut faite, comme nous l'apprend le traducteur, sur l'ordre exprès de Charles VII, en 1460.

Aussitôt que le Cotentin fut remis sous l'obéissance du roi, c'est-à-dire en 1450, Charles VII récompensa le zèle de Robert Blondel et lui fit don « d'un hostel et héritage tenu par Thomas Craffort, à Ravenoville<sup>3</sup>. » Nous avons vu que ce bien était patrimonial dans sa famille, et il y a tout lieu de penser que Robert Blondel y avait pris naissance.

A peu de temps de là, il reçut une preuve nouvelle de la faveur royale et un témoignage signalé de confiance. Ce fut lui que ce prince chargea de l'instruction de son second fils et de son enfant préféré Charles, duc de Berry et de Guyenne. Un compte de l'argenterie de la reine, qui s'étend du 1<sup>er</sup> octobre 1454 au dernier septembre suivant, mentionne Robert Blondel comme *maistre d'école de monseigneur Charles*, et contient l'énumération des livres de classe qui furent achetés pour le jeune écolier, sous la direction de son précepteur<sup>4</sup>. Charles de France, né le 28 décembre 1446, entra alors dans sa neuvième année, et, parmi ces livres, tous élémentaires, figure

<sup>1</sup> Ms. de la Biblioth. nationale 1420, S. Germ. latin, f° 1.

<sup>2</sup> Mss. Colbert 1890, anc. fonds 9608, 5, 5, et S. Germ. franç. n° 1341.

TOME XVII, 2<sup>e</sup> partie.

<sup>3</sup> *Table des mémoriaux de la Chambre des comptes*, aux Archives nationales : PP, n° 210, p. 227.

<sup>4</sup> Archives nationales, reg. 55, f° cxix.

---

RECHERCHES  
sur  
R. Blondel.

ung A, B, C<sup>1</sup>. On voit donc que cette date de 1454 représente celle de son entrée en fonctions auprès du jeune prince.

Vers la même époque, Robert Blondel exécuta, sur la demande de la reine Marie d'Anjou, et offrit à cette pieuse princesse, une œuvre littéraire dont plusieurs savants<sup>2</sup> ont vainement cherché l'auteur, et que l'on ne peut hésiter à lui attribuer. Il s'agit du livre des *Douze périls d'enfer*, dont il existe plusieurs exemplaires manuscrits à la Bibliothèque nationale. Ce traité moral et religieux n'est point l'ouvrage original de Robert; il se borna à le traduire en français pour l'usage de la reine, et à l'augmenter de quelques nouveaux *exemples et moralités*. Ces renseignements nous sont encore fournis par le préambule de ce livre, où il parle à la première personne et se qualifie de chapelain de la reine. Il y fait également allusion à ses fonctions de précepteur auprès du prince Charles, et s'excuse de n'avoir pas achevé plus promptement son travail, à cause des fréquents voyages et déplacements qu'il a dû récemment partager avec son élève. Quelques lettres originales de Charles VII, conservées dans la collection de Béthune<sup>3</sup>, et datées de 1454 à 1455, attestent en effet que, notamment dans le mois de mars de cette dernière année, le jeune prince parcourait les provinces du midi, en compagnie de sa mère et de ses sœurs, et changea fréquemment de résidence.

Enfin la dernière mention que nous rencontrons sur son compte nous est fournie par l'un des exemplaires de la traduction de l'*Oratio* que nous avons déjà citée précédemment,

<sup>1</sup> J'ai publié un extrait étendu de ce compte dans mon *Histoire de l'instruction publique*, Paris, 1849-1852, in-4°, p. 205 et suiv.

<sup>2</sup> Voy. *Les manuscrits français de la Bibliothèque du roi*, par M. Paulin Paris, t. IV, p. 164 et suiv.

<sup>3</sup> N° 8442.

exemplaire qui paraît avoir été écrit en 1461, au moment où Louis XI venait de succéder à son père<sup>1</sup>. Robert Blondel y est désigné comme vivant encore et continuant de donner ses soins à l'éducation du duc de Guyenne. Le silence absolu qui se fait à son égard, depuis ce moment, nous fait présumer que son existence ne tarda pas de toucher à son terme, et qu'il ne survécut que peu de temps au roi Charles VII<sup>2</sup>.

---

RECHERCHES  
SUR  
R. Blondel.

<sup>1</sup> Ms. de la Bibliothèque nationale, S. Germ. fr. n° 1341.

<sup>2</sup> On peut consulter, pour des développements plus étendus sur la vie et les écrits

de Robert Blondel, les *Mémoires de la Société des antiquaires de Normandie*, 1851, in-4°, t. XIX, p. 161 et suivantes.









